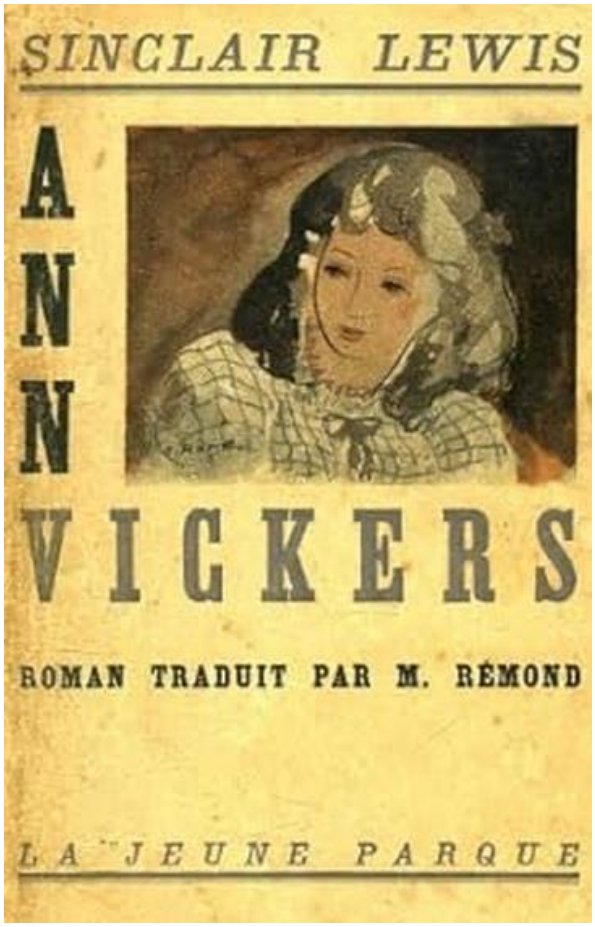
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Sinclair Lewis

ANN VICKERS

(1947)

Table des matières

I 5
II 15
III 25
IV 38
V 50
VI 62
VII 74
VIII 94
IX 105
X 116
XI 133
XII 149
XIII 164
XIV 173
XV 191
XVI 209
XVII 218
XVIII 230
XIX 245
XX 261
XXI 280
XXII 297

XXIII 309
XXIV 327
XXV 339
XXVI 361
XXVII 370
XXVIII 383
XXIX 392
XXX 416
XXXI 428
XXXII 444
XXXIII 448
XXXIV 461
XXXV 467
XXXVI 482
XXXVII 493
XXXVIII 498
XXXIX 515
XL 529
XLI 541
XLII 554
XLIII 565
XLIV 578
XLV 589

XLVI 599
XLVII 608
À propos de cette édition électronique 626

I

Une rivière roulant lentement des flots limoneux, des saules qui gesticulent dans la tiède atmosphère d'août et quatre enfants qui font les importants, comme il arrive fatalement aux grands hommes eux-mêmes, quatre enfants à la voix perçante, innocents et ardents, ignorant, Dieu merci, qu'à quarante-cinq ans ils connaîtront les compromis et les dégoûts.

Les trois garçons, Ben, Dick et Winthrop, ayant subi des leçons d'histoire tout le printemps, cherchaient à en tirer un parti convenable en jouant à « La reine Isabelle et Christophe Colomb ». Tandis qu'ils discutaient pour savoir qui tiendrait le rôle de la femme, une petite fille pénétra en chantant dans ce bouquet de saules jonché de feuilles, vrai paradis pour l'enfance.

« Chic, alors ! dit Winthrop, voilà Ann Vickers, elle fera Zabelle.

— Ah non, zut ! repartit Ben, elle fera tout rater.

— Mais je suis sûr qu'elle jouera Zabelle mieux que n'importe qui.

— Allons donc, elle ne peut pas. Elle ne vaut rien au base-ball.

— Non, elle n'est pas fameuse au base-ball, mais elle a lancé une boule de neige au Révérend Tengbom.

— Oui, ça c'est vrai, elle l'a envoyée, cette boule de neige. »

La petite, un beau brin de fille, épaules larges et jambes fines, s'arrêta devant eux, les poings sur les hanches. Sa beauté était dans sa peau fraîche et claire, mais surtout dans ses yeux, sombres, d'une grandeur étonnante et très vifs.

« Viens jouer à Zabelle et Colomb, lui demanda Winthrop.

— Je ne peux pas, dit-elle, je suis Pedippus.

— Qui diable est-ce ça, Pedippus ?

— Un vieil ermite… c'est peut-être bien Pelippus, en tout cas un vieil ermite. Un grand prince qui quitta le palais royal quand il s'aperçut qu'on n'y était pas vertueux et qui renonça à toutes les joies de la chair pour aller prier dans le désert où il vivait de gruau d'avoine et de beurre de pistache.

— C'est un fichu jeu. Du gruau d'avoine !

— Mais les bêtes féroces du désert – des chats sauvages, et même des ours énormes – se réunissaient toutes autour de lui ; il les apprivoisait, et elles venaient l'écouter prêcher. Je vais leur faire un sermon, moi aussi…

— Allons, dit Winthrop, viens d'abord jouer Zabelle… je te permettrai de prendre mon revolver pendant ce temps-là, mais tu me le rendras… c'est moi qui l'aurai quand je ferai Colomb. »

Il le lui tendit et elle l'examina soigneusement. Elle n'avait jamais tenu dans sa main cette arme fameuse, et pourtant il était bien connu dans toute la gent enfantine que

Winthrop possédait un objet aussi remarquable. C'était un vrai revolver, de fort calibre, auquel il ne manquait rien ; il est vrai, pourtant, que le canon était si rouillé qu'on n'aurait pu y enfoncer un cure-dents. Ann le brandit, fascinée et un peu nerveuse. Le tenir lui donnait une impression d'héroïsme et d'énergie, et, pour se faire craindre, elle renonça immédiatement à la vertueuse austérité de Pedippus.

« Bon, dit-elle, entendu.

— Tu es Zabelle et je suis Colomb, dit Winthrop, Ben est le roi Ferdinand, et Dick un courtisan jaloux. Tu comprends, tous les types de la cour me chinent et tu leur dis de me fiche la paix et… »

Ann se précipita sur une branche de saule cassée, la tint de la main gauche inclinée au-dessus de sa tête – de la droite, elle serrait toujours le revolver enchanté – et revenant vers eux en minaudant s'écria : « À genoux, mes vassaux… Non, toi, Ferdinand, je crois qu'il vaut mieux que tu restes debout si tu es mon époux… Non, il faut plutôt que tu t'agenouilles aussi, c'est plus sûr. – Maintenant, Colomb, que puis-je faire pour vous, je vous prie ? » Winthrop agenouillé cria : « – Majesté, je veux aller découvrir l'Amérique… – À présent, toi, Dick, tu te mets à m'attraper. – Ah, zut ! je ne sais que dire… – Ne l'écoutez pas, Reine, c'est un toqué et un imbécile. L'Amérique n'existe pas. Tous ses vaisseaux disparaîtront, arrivés au bord de la terre.

— Qui commande ici, courtisan ? C'est moi. Certes, il peut avoir trois navires, quand je devrais pour ça lui donner la moitié de mon royaume. Qu'en pensez-vous, mon époux ?… à toi, Ben, c'est toi que je veux dire.

— Qui ? moi ? Oh ! ça va bien pour moi, Reine.

— Alors, allez aux navires. »

Un vieux bateau à sable était amarré à la rive. Les quatre enfants s'y précipitèrent, entraînés par Ann qui, plus excitée que les garçons, courait en avant en brandissant le revolver. Arrivée à la barque, elle cria :

« Maintenant, je vais être Colomb.

— Pas du tout, protesta Winthrop, Colomb, c'est moi. Tu ne peux pas être Zabelle et Colomb. Et puis tu n'es qu'une fille… donne-moi le revolver.

— Je suis aussi Colomb ! Je suis le meilleur Colomb, ainsi ! Comment, tu ne pourrais même pas me dire le nom des navires de Colomb.

— Si, je peux.

— Eh bien, dis-les.

— Voyons, en ce moment, je ne… toi non plus, petite rusée.

— Ah ! je ne peux pas, non vraiment ? cria triomphalement Ann. C'étaient le ***Pinto*** et le ***Santa Lucia*** et… et l'***Armada***.

— Sacré nom ! c'est exact… je crois qu'elle fera mieux Colomb », dit émerveillé Ferdinand, le roi détrôné, et le grand navigateur conduisit son fidèle équipage à bord du ***Santa Lucia***. Le saut qu'il fit par-dessus les trois pieds d'eau bourbeuse ne rappelait en rien les allures d'une faible femme.

Colomb se posta à l'avant – si tant est qu'un bateau plat, aux deux bouts semblables, ait un avant – et, s'abritant les

yeux pour regarder les trente pieds d'eau qu'il avait devant lui, cria : « Une grande, une terrible tempête s'élève, compagnons. Serrez la grand'voile au plus près, prenez des ris à toutes les autres ! Mes enfants, quel tonnerre et quels éclairs ! Hardi, mes braves, et votre commandant va vous donner un coup de main. »

À eux tous ils carguèrent toutes les voiles ayant que l'ouragan n'atteignît le hardi navire. La bourrasque – peut-être aidée par l'équipage qui, rassemblé du même côté, sautait sans arrêt – faillit faire chavirer la malheureuse caravelle, mais les hommes montrèrent une noble ardeur, encouragés sans doute par l'exemple de leur commandant, qui, debout, la jambe droite résolument en avant, une main sur la poitrine et l'autre braquant le revolver, criait à pleine voix : « Bang, bang, bang ! »

Mais la tempête continuait furieusement.

« Entonnons une chanson pour prouver que nous avons le cœur solide », commanda Colomb, et elle commença sa ballade favorite :

Tintez, clochettes ; tintez, clochettes,
Tout le long du chemin.
Oh ! que c'est amusant de glisser,
Tiré par un cheval, en traîneau découvert.

L'ouragan se calma ; ils approchaient de l'île Watling. Regardant l'eau agitée dont, souvent, des brochetons perçaient d'un saut la surface, Ann aperçut des bandes de sauvages rôdant sur le rivage.

« Regardez là-bas, au milieu des palmiers et des pagodes, les maudits Peaux-Rouges ! s'écria Colomb. Préparons-nous à vendre chèrement nos vies.

— Bien dit ! approuva l'équipage, contemplant bouche bée la redoutable rangée de bouillons blancs de l'autre côté de la rivière.

— Qui vous croyez-vous donc, les gosses ? » demanda une voix parfaitement étrangère.

Ils se retournèrent et aperçurent, debout sur la rive, un autre garçon. Ann le considérait avec une vive admiration, car c'était un héros de roman. Pour des mâles comme Ben et Winthrop, elle n'avait aucun respect : sauf dans l'art du base-ball et des crachats, elle savait qu'elle les valait bien. Mais ce garçon inconnu, plus âgé qu'elle de deux ans, peut-être, était un dieu, un guerrier, un chef, une menace, une splendeur : cheveux bouclés, larges épaules, taille mince, sourire cynique, nez fin et méprisant.

« Qui vous croyez-vous donc, les gosses ?

— Nous jouons à Colomb. Veux-tu jouer ? »

L'équipage était surpris du ton humble d'Ann.

« Bah, jouer ! » L'étranger sauta à bord – un bond précis là où les autres s'étaient hissés péniblement. « Voyons ce pistolet. » Il prit le revolver à Colomb, tranquillement, et, dévotement, elle le lui céda. Il l'ouvrit et regarda le canon : « Il ne vaut rien, je vais le jeter par-dessus bord.

— Oh ! non, je t'en prie. » C'était Ann qui gémissait avant que Winthrop, le propriétaire, pût faire entendre la moindre protestation.

« Très bien, petite, garde-le. Qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Moi, Adolphe Klebs. Mon père et moi nous venons d'arriver en ville. Il est cordonnier… et socialiste. Nous allons nous installer ici, si on ne nous expulse pas. On nous a chassés de Lebanon. Haha ! ils ne me faisaient pas peur. « Touchez-moi, et je vous envoie mon pied dans l'œil », voilà ce que j'ai dit à l'agent. Il n'a pas osé me toucher. Eh bien, allons-y, si vous voulez jouer à Colomb. Je ferai Colomb. Rends-moi ce pistolet. Et vous, les gosses, au travail, défendez-moi le flanc du bateau. Voilà toute une bande de Peaux-Rouges qui arrive dans ses pirogues. »

Ce fut Adolphe-Colomb qui maintenant fit « Bang, bang, bang ! » pour inculquer la civilisation européenne aux Américains primitifs en les tuant, et, de toute son escorte, la plus fidèle et la plus bruyante était Ann Vickers.

Elle n'avait encore jamais rencontré un mâle dont elle reconnût la supériorité, et elle trouvait plus de plaisir dans sa soumission que dans sa joyeuse et vaniteuse suprématie de tout à l'heure.

Dans la ville de Waubanakee (Illinois), un peu au sud du centre de l'État, le père d'Ann Vickers était directeur d'école, toujours connu comme « le professeur ». Sa position faisait de lui un membre de la haute société locale, avec trois docteurs, deux présidents de banque, trois avocats (l'un d'eux juge de paix), le propriétaire du « Magasin de Boston » et les ministres épiscopalien, congrégationaliste et presbytérien.

Matériellement, Waubanakee ne tient pas grande place dans l'histoire d'Ann Vickers. Comme la plupart des Américains qui passent de la Grande-Rue à la Cinquième Avenue,

ou à l'avenue Michigan, ou à la rue du Marché, et contrairement à la plupart des Britanniques et des continentaux des provinces, son enfance terminée, elle ne garda aucun contact avec la terre natale, n'y retourna jamais après la mort de ses parents, n'eut aucun désir d'y acquérir un château marquant l'apogée de sa carrière et de sa grandeur, ou, comme un proconsul anglo-indien, d'être enterrée dans le cimetière de son village.

Elle n'avait que dix ans quand sa mère mourut, elle perdit son père un an après sa sortie du collège et elle n'avait ni frères ni sœurs. Quand elle atteignit l'âge mûr, Waubanakee ne fut qu'un souvenir mi-amusant, mi-émouvant, un tableau vu dans sa jeunesse, irréel, romanesque et disparu.

Elle subit toute sa vie l'influence de cette petite ville et des règles de conduite de son père : sobriété, travail honorable, paiement des dettes, loyauté envers ses camarades et ses amis, dédain des récompenses imméritées – il refusa un modeste legs d'un oncle qu'il méprisait – et fierté qui ne lui permettait ni de faire des courbettes ni de parader, voilà ce qui composait le code de son père. Dans un New-York où écornifleurs et sycophantes, joyeux menteurs et charmants petits « m'as-tu-vu » n'étaient pas rares, même parmi les sociologues et les savants, ce code la hantait sans lui inspirer de regrets comme à un disciple de Freud… et, tout en se moquant d'elle-même, elle était mal à l'aise quand elle n'avait pas payé toutes ses notes vers le quatre du mois.

Elle entendit un jour Carl Van Doren dire dans une conférence, qu'avant d'avoir quitté son village natal de Hope (Illinois), il avait en somme rencontré tous ceux qu'il devait jamais connaître. Ann était de cet avis. Le charpentier suédois de Waubanakee, qui parlait de Swedenborg, ne différait

que par l'accent du grand-duc russe dont elle devait faire la connaissance trente ans plus tard à New-York, et entendre patauger aimablement dans une métaphysique brumeuse.

Oui, Waubanakee était si profondément gravé dans son cœur que, toute sa vie, Ann se surprit à classer naïvement ses relations en braves et mauvaises gens, aussi implicitement que le faisait son professeur de l'école du dimanche à l'église presbytérienne de cette ville. Voici un « charmant garçon » spirituel, souriant, appartenant à la meilleure société de New-York, qui ne rendait jamais l'argent qu'il empruntait et ne venait jamais aux dîners où il avait accepté de se rendre. Eh bien, pour la petite Ann Vickers de Waubanakee, qui survivait toujours un peu dans la Grande Réformatrice D^r^ Ann Vickers (Hon. L.L.D.), cet homme était mauvais – exactement comme les ivrognes de Waubanakee paraissaient mauvais à son père le professeur.

C'était un préjugé qu'elle ne put jamais beaucoup regretter.

Elle pénétra assez loin dans la tradition américaine pour avoir aussi peu honte de son origine provinciale qu'un premier ministre britannique de sa naissance dans un village écossais, ou un président du conseil français de sa Provence. Jusqu'à cette époque, ç'avait été la mode, pour la plupart des Américains ayant quelque expérience du monde, de gémir qu'on fait preuve d'un chauvinisme insulaire en se glorifiant d'être de l'Arkansas, ou, avec une humilité contraire, d'en vanter les perfections rustiques. Mais Ann eut la chance extraordinaire – qu'elle partagea avec quelque cent vingt millions d'Américains – de vivre à l'époque magnifique, quoique un peu effrayante, où les États-Unis commencèrent

gauchement à se considérer non pas comme des fils illégitimes de l'Europe mais comme les maîtres chez eux.

Ce ne sont jamais que des liens fragiles qui unissent des Américaines ambitieuses, affranchies comme Ann, non seulement à leurs villages natals, mais même à leurs familles, à moins qu'elles ne soient encore proches de leur origine juive, allemande ou italienne. S'il leur manque ainsi la richesse et la sécurité que donne la solidarité des familles européennes, elles sont par contre libérées de l'inceste intellectuel et social de ces agaçantes parentés.

Mais, à Manhattan, Ann devait un jour être heureuse de se rattacher par son père et par Waubanakee à la colonie bourgeoise qui, jusqu'à 1917, était toute l'Amérique.

II

Waubanakee n'avait pas beaucoup de sympathie pour le nouveau venu, le savetier Oscar Klebs, père du brillant Adolphe. Dans l'enfance d'Ann, les « villes de la prairie », de Zanesville à Dodge City, n'avaient pas encore le sentiment de faire partie du Vaste Monde. Elles étaient – et se trouvaient – isolées.

Oh ! c'était très bien d'être Allemand comme Oscar Klebs – seulement on disait « Dutch ».

« Parbleu, il y a de rudement bons Dutchs, tout aussi bons que vous et moi. Ainsi le prêtre de l'église catholique allemande. Naturellement beaucoup de ses fidèles sont des fermiers allemands imbéciles, mais c'est un chic type, un vrai, et on dit qu'il a étudié à Rome, en Italie, et dans un tas de ces endroits-là. Mais croyez-moi, il n'est pas plus utile que moi à ces sacrés Européens. Mais ce cordonnier dutch, ce Klebs, on dit que c'est un socialiste et, je vous l'affirme, nous n'avons pas de place dans ce pays pour toutes ces têtes brûlées qui veulent lancer des bombes et tout chambarder, non, monsieur ! »

Mais le hasard voulut qu'il n'y eût jusque-là qu'un savetier dans la ville, un ivrogne yankee, sur lequel on ne pouvait jamais compter pour ressemeler des souliers à temps pour le bal du samedi soir, et, avec regret et irritation, les principaux bourgeois de Waubanakee se firent réparer leurs chaussures par un homme assez anarchiste pour déclarer, en plein bar de la taverne Lewis et Clarke, que les Stokese et les Vanderbilt n'avaient pas droit à leur fortune ! On lui en voulait.

« Écoutez, Klebs, disait aigrement M. Evans, président de la banque Douglas et Lincoln, chez nous, il faut savoir profiter des circonstances, et nous n'aimons pas ces Européens à la côte, et je pourrais dire dégénérés, qui prétendent nous faire la leçon. Dans ce pays-ci, un homme qui sait faire sa besogne en est récompensé pécuniairement, et, permettez-moi de le dire, monsieur, sans vous offenser, vous ne pouvez guère prétendre que c'est notre faute si vous n'avez pas réussi.

— Par Dieu, vous avez raison, Monsieur », dit le domestique de Lucas Bradley.

Le professeur Vickers fut légèrement surpris quand Ann lui apporta ses chaussures de tous les jours et dit : « Papa, elles ont besoin de demi-semelles. » D'ordinaire, Ann ne remarquait pas les semelles usées, les boutons manquant ou les cheveux mal peignés.

« Tiens, ma petite fille commence à surveiller ses affaires ! C'est très bien. Oui, tu les porteras demain à réparer. As-tu appris ta leçon pour l'école du dimanche ? » ajouta-t-il, avec cette absurdité bienveillante et inconséquente qui caractérise les parents.

Ceci se passait le dimanche, le lendemain de la miraculeuse apparition d'Adolphe Klebs, le roi-Colomb. Le lundi matin, à huit heures, Ann porta ses souliers chez Oscar Klebs, dans sa nouvelle boutique qui avait été : ***La bijouterie « Au vrai chic »***, ce mot pour rimer avec Quick. Au-dessus de son banc s'alignait déjà sur une tablette une rangée de souliers, avec cette apparence curieusement humaine que conservent les chaussures vides, brodequins de travail du gar-

çon de ferme, dont chaque pli épais et poussiéreux révèle la lassitude, souliers de danse de la modiste légèrement sujette à caution, dont le haut est encore rouge et en bon état, mais la semelle usée et presque percée. Ann ne vit rien de tout cela. Elle regarda Oscar Klebs comme elle avait regardé son fils Adolphe. C'était le plus magnifique vieillard qu'elle eût jamais vu : barbe blanche, beau front haut, veines délicates, d'un bleu pâle dans une peau fine.

« Bonjour, Mademoiselle, dit Oscar. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je voudrais faire ressemeler ces chaussures, ce sont celles de tous les jours ; j'ai aux pieds mes souliers du dimanche.

— Pourquoi en avez-vous une paire spéciale pour les dimanches ?

— Parce que c'est le jour du sabbat.

— Est-ce que tous les jours ne sont pas pareils pour qui travaille ?

— Si, je crois… Où est Adolphe ?

— Avez-vous jamais pris le temps de réfléchir, jeune fille, que tout le système capitaliste est faux ? Que vous et moi nous devons travailler toute la journée, tandis qu'Evans le banquier, qui n'a qu'à prendre notre argent et à nous le prêter ensuite, est riche ? Je ne sais même pas votre nom, Mademoiselle, mais vous avez des yeux vifs, signe d'intelligence, je crois. Pensez-y : un monde nouveau ! Prendre tout ce qui est possible à l'un pour satisfaire aux besoins de l'autre. L'État socialiste, suivant Karl Marx. Aimez-vous

cela, Mademoiselle, hein ? Un État où tout le monde travaille pour tout le monde ? »

C'était peut-être la première fois qu'une personne mûre parlait à Ann Vickers comme à une égale, c'était peut-être la première fois de sa vie qu'on l'invitait à envisager un problème social si compliqué. Ce fut peut-être le commencement de sa vie intellectuelle.

La petite fille – si petite, si innocente, si ignorante – assise le menton dans sa main, s'absorbait dans le terrible effort de sa première méditation abstraite.

« Oui, disait-elle, et encore « oui ». Puis la pensée traversait son cerveau comme un éclair. « Voilà ce qu'il nous faut, et non pas des riches et des pauvres. Très bien ! Mais, monsieur Klebs, que faire ? Que dois-je me mettre à faire, à présent ? »

Oscar Klebs sourit, contre son habitude : il souffrait, comme ont toujours souffert les saints, de ce que l'homme ne fût pas devenu Dieu. Mais alors il ricana presque et se trahit en gloussant :

« Faire, ma jeune demoiselle ? Oh ! je suppose que vous vous contenterez de parler, comme moi.

— Non, dit-elle d'un ton de compassion, je ne veux pas simplement parler, je veux que Winthrop Zeiss ait une aussi jolie maison que M. Evans… Mon Dieu, il est bien plus gentil, Winthrop. Je veux… mon Dieu, monsieur Klebs, je voudrais en faire des choses, dans la vie ! »

Le vieux la considérait en silence : « Vous en ferez, chère petite, Dieu vous bénisse ! » dit-il – lui, l'athée ! Et Ann oublia de s'informer à nouveau du bel Adolphe.

Mais elle vit Adolphe, et souvent. Elle fréquenta spécialement la boutique d'Oscar Klebs, encore plus passionnante que la gare, où tous les après-midi à cinq heures les enfants libres se réunissaient pour voir passer le rapide de Chicago. Oscar lui parlait d'un monde qu'elle n'avait connu, coloré mais plat, que dans les mystères des cartes géographiques à deux dimensions ; de son travail en 1871 dans un chantier de charpente en Russie – où, disait-il, il y aura un jour une révolution ; du Tyrol (il associait à son athéisme la ferme croyance que dans les étables de ce pays les vaches parlent tout haut à minuit, le jour de Noël) ; des carpes qui à Fontainebleau montent à la surface du bassin pour vous demander du pain ; des murs de Carthagène, épais de dix pieds et remplis d'or caché là par des pirates ; des navires sur lesquels il avait navigué comme garçon de restaurant, et de l'aspect qu'avait le rata dans l'entrepont ; du lépreux solitaire, éternellement assis sur la plage de la Barbade, à regarder la mer en priant ; du genre de souliers que portait l'impératrice Eugénie ; il lui parlait de premiers ministres et de « tavarishes », de yogis, de pêcheurs d'Islande, de numismates, d'archiducs et de gens de toute sorte inconnus à Waubanakee, si bien que le socialisme auquel il la convertissait ne se distinguait pas très nettement d'un roman de Kipling.

Et tout en causant avec la fraîche petite fille, assise sur son tabouret, les yeux écarquillés, Oscar Klebs ne cessait de faire retentir son tap-tap-tap, tap-tap-tap, comme un petit tambour.

Et Adolphe entrait. Il ne s'asseyait jamais. On avait peine à se figurer assis ce garçon qui était comme un ressort d'acier. Il n'appartenait pas à la génération sédentaire et lo-

quace de son père, mais à une époque de machines infatigables, de roues à cames en mouvement, d'acier poli, de pistons battant gaiement dans un tonnerre de gaz explosif, de dynamos aux bourdonnements sans nom. S'il avait été un garçon de 1931, et non de 1901, il aurait répondu à toutes les assertions décisives de son père par un « Ah bah ! » mais en 1901 son « Pour sûr, alors ! » n'était pas moins impertinent, tranchant et hostile à toute philosophie poussiéreuse. Grand, moqueur, agile, s'appuyant contre les portes et les murs comme s'il allait bondir, les mains toujours dans ses poches, il était pour Ann Vickers l'unique et parfait héros qu'elle eût jamais connu.

En théorie, Ann recevait une éducation honorable de son père et de sa mère, de l'école secondaire de Waubanakee, enfin de l'école du dimanche de la première – et unique – église presbytérienne de la ville, avec, comme modèles mondains, les enfants distingués et bien mis du banquier Evans. Pratiquement, c'était du savetier et de son fils, et de la malsaine habitude qu'avait son père de payer ses dettes et d'être honnête qu'elle apprenait presque tout ce qu'elle devait jamais savoir, et tout cela étant contradictoire, elle devait l'être elle-même toute sa vie. Le vieil Oscar lui enseignait que l'essentiel de l'existence était de prévoir l'utopie, et Adolphe que c'était d'être dur, maître de soi et prêt à tout.

Assise au bord de la rivière Waubanakee – qui n'était qu'un ruisseau – elle essaya une ou deux fois d'exposer à Adolphe ce qu'elle considérait comme ses idées :

Qu'Oscar avait raison et qu'il fallait, autant que possible immédiatement, avoir un État socialiste où, comme des moines, nous travaillerions les uns pour les autres.

Qu'il n'était pas du tout joli de boire de la bière ou de se montrer, derrière les granges, en des groupes où se révèlent de façon étrange les différences entre petits garçons et petites filles.

Que l'algèbre était assez « chic », une fois qu'on s'y était mis.

Que les ***Idylles du Roi*** de Lord Tennyson étaient extrêmement émouvantes.

Que si Jésus était mort pour nous – et cela ne peut faire de doute – il était tout simplement honteux de se lever tard le dimanche et de ne pas prendre son bain à temps pour arriver à l'école.

Adolphe souriait toujours tandis qu'elle parlait sérieusement, il souriait pendant que son père pérorait. Toute sa vie il devait sourire en écoutant les autres, mais cela froissait Ann et l'intimidait un peu. Elle croyait si ferme aux « idées » qu'elle débitait, sur le vieux bateau plat, à côté d'une rivière lente, à l'ombre de saules qui se balançaient doucement dans la tiède atmosphère d'août !

Ce sourire dédaigneux était-il vraiment le signe d'une sagesse supérieure, contemporaine de l'acier et de la machine, ou dénotait-il simplement un manque total d'intelligence ; ni Ann ni personne ne le saura jamais. Il devait un jour être gérant d'un assez bon garage à Los Angeles, pendant qu'Oscar dormirait, mécontent, dans le cimetière catholique de Waubanakee.

Même sans le vieil Oscar, Ann n'aurait jamais été tout à fait conformiste. C'est à l'école du dimanche, dans la classe

moyenne des filles – professeur madame Fred Graves, femme du propriétaire du chantier de charpente – qu'elle fit éclater pour la première fois ses convictions féministes.

La leçon roulait sur la destruction de Sodome, omission faite du plus cru de l'histoire. Madame Graves racontait, d'une voix endormante comme un bourdonnement d'insecte : « Mais la femme de Loth tourna les yeux vers la ville infâme au lieu de la mépriser, aussi fut-elle changée en statue de sel, ce qui contient un très grand enseignement pour nous toutes : cela nous montre le châtiment de la désobéissance et aussi que nous ne devons même pas jeter les yeux sur le mal et sur les méchants. C'est aussi coupable que de nous y abandonner ou d'avoir des rapports avec eux.

— S'il vous plaît, Madame – c'était la voix d'Ann, un peu perçante – pourquoi madame Loth ne devait-elle pas regarder sa ville natale ? Elle y avait tous ses voisins et peut-être avait-elle passé de très bons moments avec eux. Elle voulait simplement leur dire adieu.

— Eh bien, Annie, si vous vous croyez plus sage que la Bible… ! La femme de Loth a désobéi, elle voulait poser des questions et discuter, comme certaines petites filles que je connais. Écoutez, il est dit dans le verset 17 : « Ne regarde pas derrière toi. » C'est un commandement de Dieu.

— Mais le Seigneur n'aurait-il pas pu la rechanger en femme, après s'être fâché si fort contre elle ? »

Madame Graves fut prise d'un accès de sainteté. Ses yeux étincelaient, son pince-nez s'agitait au crochet qui le retenait sur sa chaste poitrine couverte de soie brune. Les autres élèves se courbaient de terreur… et riaient sous cape. Ann sentit le danger, mais il fallait absolument qu'elle com-

prît ces problèmes qui l'avaient tourmentée en écoutant cette leçon.

« Le Seigneur, Madame, n'aurait-il pas pu lui accorder une chance de se repentir ? C'est ce que j'aurais fait, à sa place.

— Je n'ai encore jamais entendu paroles si sacrilèges…

— Non, mais Loth a été dégoûtant. Il n'a jamais eu le moindre souci de madame Loth, il ne s'en est pas inquiété. Il est parti simplement, la laissant là toute seule, pauvre statue de sel, abandonnée. Pourquoi n'en a-t-il rien dit au Seigneur ? En ce temps-là on lui parlait sans cesse, la Bible le dit. Pourquoi n'a-t-il pas demandé au Seigneur de ne pas être si méchant et de ne pas se mettre en colère comme ça ?

— Ann Émilie Vickers, je préviendrai votre père. Je n'ai jamais entendu pareil langage. Vous allez immédiatement sortir de la classe, vous ne faites plus partie de l'école du dimanche. Plus tard, je ferai mon rapport à votre père. »

Abasourdie, révoltée en découvrant si tôt l'injustice, mais trop surprise pour entreprendre la lutte, Ann se glissa, par le bas-côté de l'église, à travers une horde d'enfants ricanantes qui se la montraient du doigt, dans un monde où ne chantait aucun oiseau, un monde de sabbat à la piété redoutable et réprobatrice. L'indignation la soulevait néanmoins, et quand elle arriva chez elle pour y trouver son père, sa toilette faite, prêt à partir pour l'église, avec ses souliers vernis et sa redingote Prince Albert, elle éclata et raconta sans coupures l'histoire de son martyre.

« Ma foi, dit-il en riant, cela ne me paraît pas bien grave, Annie. Ne t'inquiète pas de ce que dira sœur Graves.

— Mais c'est très important… à cause de ce qu'a fait ce méchant Loth. Il faut que je fasse quelque chose… »

Il ouvrit la porte de la maison sans cesser de rire.

Elle s'enfuit à travers la cuisine, passant devant la bonne stupéfaite, troublée au milieu de la préparation d'une fricassée de poulet, et, par la porte de service, gagna la colline des Sycomores. Elle grommelait à mi-voix : « Oui, ce sont des gens comme Loth, et le Seigneur, et papa… il a ri !… qui nous donnent tant de soucis à nous autres femmes ! » Elle ne jetait pas les yeux autour d'elle, et tourna obstinément le dos au village jusqu'à ce qu'elle fût à mi-côte.

Là, pivotant, elle tendit les bras vers les toits de Waubanakee et cria : « Adieu, adieu ! Sodome, je t'adore ! C'est bien, Dieu ! » Et elle leva vers le ciel des yeux pleins d'attente.

III

De onze à quinze ans, Ann entretint en elle une passion romanesque pour Adolphe Klebs. Il ne faut pas s'imaginer qu'elle dépassa un ridicule normal et sain en soupirant pour lui et qu'elle n'avait rien d'autre à faire. Elle était occupée… comme un petit chien. Tous les jours c'était quelque aventure : patinage, glissades, pêche, natation, lapin pris au piège (une seule fois, et elle relâcha aussitôt l'animal avec des cris de pitié), soins donnés aux chiens, aux chats, aux canetons, souvent à leur grand détriment, découverte de Virgile, de Lord Macaulay et d'Hamlet, de l'immense et nouvel art du cinéma et des automobiles. Audition d'un adorable récitant aux cheveux noirs ondulés qui disait du Kipling à la réunion de l'Ordre de l'Étoile d'Orient ; cuisine, balayage et repassage, qu'elle aimait tant : cela rendait le linge si lisse et si craquant. Tout le ménage à faire dans les périodes, assez fréquentes, où il n'y avait pas de bonne. Et toujours prendre soin de son père, habitant d'un autre monde, qui semblait bien plus orphelin, plus déconcerté et dérouté qu'elle-même ; réparer son mouchoir, lui mettre son cache-nez et le faire sortir en promenade le dimanche après-midi. Elle en vint à traiter la race des mâles avec des manières si protectrices qu'il était douteux qu'elle en aimât jamais un si elle ne pouvait le bousculer et le dorloter.

Mais chaque jour elle voyait Adolphe aux allures énergiques.

Ils étaient dans la même classe à l'école, et, bien que tout son savoir consistât en un sourire condescendant quand

il ne savait pas répondre, il lui semblait supérieur. Il nageait, se battait, patinait et lançait une balle mieux que n'importe quel garçon de leur bande. Il n'avait jamais eu peur de l'agent de police, même quand, la veille de la Toussaint, ils allèrent, non sans péril, voler quelques baraques, et les disposèrent dans la cour de l'école pour former une rue en miniature en y accrochant des enseignes de boutiques de la Grande-Rue, pour la joie de tous les polissons qui viendraient le lendemain matin. Et puis il dansait mieux que personne… mais d'autres filles qu'Ann s'en apercevaient, et parfois, dans une fête pour la jeunesse, elle souffrait toute la soirée, délaissée, en attendant son « Puis-je avoir l'honneur de danser avec vous ? »

La plus magnifique réception qu'Ann eût encore vue fut peut-être celle que donna madame Marston T. Evans, femme du président de la banque Lincoln et Douglas, et de la « Fabrique centrale de charrues et camions » – le Laurent de Médicis, le J. P. Morgan et le baron de Rothschild de Waubanakee. C'était pour le quinzième anniversaire de leur fille Mildred, qui atteignait cet âge deux mois après Ann Vickers.

Ann avait toujours admiré et un peu envié la maison des Evans. Blanche, avec une tourelle verte, très grande, elle avait à la fois salon et bibliothèque. Le salon avait un parquet foncé et bien ciré, une peau de tigre véritable comme tapis, et au mur deux peintures à l'huile, très anciennes, datant peut-être de soixante-quinze ans, et valant chacune, disait-on, des centaines de dollars. Dans la bibliothèque se trouvaient derrière des portes vitrées, fermées à clef, des rangées de livres à reliures de cuir ornées de dorures.

Tout ce samedi de mai, pendant que la domestique l'aidait à préparer sa toilette de soirée, Ann se demandait si Adolphe Klebs serait là. Elle n'avait pas osé l'interroger et des bruits contradictoires couraient. Adolphe ne répondait pas aux questions personnelles et disait toujours malicieusement : « Devinez. »

Il était difficile de penser que le fils d'un savetier socialiste fût invité par monsieur et madame Marston T. Evans. Mais Mildred passait pour être folle de lui.

« S'il n'est pas là, j'en mourrai… et ma robe est si jolie ! » soupirait Ann, qui pourtant ne paraissait occupée qu'à la repasser.

Sa robe de soirée n'était pas neuve. L'été précédent elle l'avait été, en organdi blanc avec ceinture rouge, superbe pour les soirs de la belle saison. Maintenant Ann l'avait, de ses propres mains – qui pendant huit jours ressemblèrent à celles d'un Salomon Islander – teinte en bleu pâle, et toute la journée la cuisinière et elle y avaient cousu des poignets et un col blancs et avaient repassé la jupe jusqu'à ce qu'elle eût l'apprêt du neuf.

Elle avait, pour sa tête, une écharpe de dentelle, venant de sa mère, et son père avait eu l'attention de lui acheter des souliers de bal bleus. Parfois, des années après, elle pensait que son père, le professeur, si raisonnable quand il s'agissait de son école, de Carlyle et de la ***Revue d'éducation***, n'avait peut-être pas vraiment été un père aussi incurablement austère qu'elle l'avait cru. Il lui manqua quand il eut disparu ; elle n'entendrait plus jamais ce rire qui un jour l'avait exaspérée.

La réception devait se prolonger – certains disaient qu'on comptait rester jusqu'à onze heures, et on était invité pour huit heures, et non pas sept ou sept et demie, comme aux réunions bourgeoises ordinaires de Waubanakee.

Il n'y avait pas de lune quand elle partit, un peu retardée par sa toilette, mais une lumière de crépuscule plus chaude et plus douce qu'un clair de lune qui, en dépit de sa réputation, ne donne qu'une lumière froide et décevante, née du dernier souffle des amants lorsqu'ils meurent. Les épais sycomores de la rue Nancy Hawks projetaient sur le ciel embrasé la masse sculpturale de leur feuillage, et, par endroits dépouillés d'écorce, leurs troncs faisaient de mystérieuses taches blanches dans l'obscurité. L'air était rempli des bruits du village, rires lointains, pas de chevaux, aboiements de chiens de ferme… une rumeur vague. Et Ann se sentait heureuse.

Elle était émue, un peu inquiète, quand, au détour de la rue, elle découvrit de loin le prodigieux éclat de la fête. Des lanternes japonaises étaient allumées sur la pelouse des Evans ; non pas une seule rangée ou deux, comme pour les cérémonies à l'église ; non, il y en avait aux buis le long de la grille, sur la façade, dans tous les sapins et buissons de roses épars sur les pelouses et sur tout le pourtour de l'immense porche d'entrée. C'était Paris ! Et, de plus près, Ann aperçut, – là, dehors, le soir ! – un buffet, une table chargée de toutes les friandises imaginables, plusieurs espèces de gâteaux, d'innombrables carafes de limonade et autres boissons raffinées, et, bien en vue, trois coupes de crème glacée. Une serveuse – non pas la bonne habituelle des Evans, mais un extra engagé pour la soirée – distribuait déjà ces glaces aux jeunes filles et aux jeunes gens qui lui tendaient avidement des soucoupes. Des rafraîchissements dès le début de la fête,

pendant toute sa durée, peut-être, et non pas à la fin seulement !

Mais, se demandait avec inquiétude la consciencieuse Ann, toujours en lutte contre son goût du risque, certains n'allaient-ils pas se donner mal au cœur avec tant de bonnes choses ?

Soudaine et brillante comme une fusée, la musique éclata, et elle vit qu'on dansait, sur la véranda – dehors, oui, en plein air, et aux sons, non d'un simple phonographe, mais d'un orchestre complet, piano, violon et clarinette, celle-ci tenue par M. Bimby en personne, Bimby de l'épicerie Eureka et chef de l'orphéon de Waubanakee !

C'était trop : Ann se sauva. Elle, la plongeuse, elle la gymnaste qui ne bronchait pas sur le portique, connut la peur ; elle se précipita dans un coin obscur et s'y mordit le bout de l'index. Elle devait plus tard éprouver exactement la même confusion quand, après avoir tranquillement présidé une grande assemblée de dames riches, aux idées nobles, et d'une aimable austérité, on l'emmenait brusquement, à New-York, dans une boîte de nuit bruyante.

Avec peu d'entrain, donc, mais un pénible sentiment du devoir, elle revint vers la maison Evans et franchit la grille. Ce fut pis. Elle se fit l'effet d'être habillée de vieux calicot. Les autres danseuses étaient si élégantes, Mildred Evans en dentelle sur satin rose, Mabel MacGonegal, l'aînée du docteur, en velours rubis avec un collier en cailloux du Rhin, Faith Durham en légère soie japonaise… toutes si exquises, si féminines, si fines, et elle si ordinaire, si lourdaude !

Elle ne remarquait pas que la plupart des vingt autres jeunes filles arboraient des robes encore plus simples et

moins originales que la sienne. Dans toutes les réunions, Mildred, Mabel et Faith s'arrangeaient pour se pavaner, ricaner, se pousser au premier plan. Elles n'étaient pas fameuses en latin ou en cuisine, mais elles étaient nées pour briller, pour épouser des comtes lithuaniens, être stars de cinéma, ou, divorcées, vivre richement d'une pension en buvant des cocktails.

Comme un gros chien de ferme ébloui par un léger lévrier, Ann les contemplait évoluant aux divins accents de l'orchestre. Mais madame Evans s'élança vers elle si gracieusement, caqueta si aimablement : « Oh ! Annie, vous nous manquiez… nous comptions tant sur vous… venez prendre un bon verre de limonade aux fruits avant de danser » qu'Ann se remit. Quelle boisson que celle-là ! La grande fontaine de limonade n'avait pas encore paru dans tout l'éclat de son aurore sur le monde occidental : chez le droguiste on prenait une glace à la vanille, ou une glace vanillée avec soda. La limonade aux fruits que madame Evans fit connaître à Ann, – sans expliquer au juste ce que serait une limonade sans fruits – était toute bruissante de glace pilée, de tranches d'ananas et d'oranges, avec deux cerises rouges. Ann la dégusta, se sentant au paradis, jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que madame Evans l'avait quittée.

Seule ! Elle eut envie de s'évader. Elle vit alors, dans l'ombre d'un sapin, Adolphe Klebs qui, assis sur un tabouret, buvait aussi une limonade. Il l'appela, d'une voix enjôleuse :

« Eh bien ! Annie, viens t'asseoir par ici. »

Il y avait peu de chances qu'Adolphe reçût jamais un hommage pareil à celui que lui accorda Ann en déposant sur le buffet son verre à demi plein et contenant encore une ce-

rise. À côté d'Adolphe était un pliant et Ann s'y mit, le menton appuyé sur ses mains.

« Pourquoi ne danses-tu pas ? demanda-t-elle.

— Oh ! le diable les emporte ! Elles sont trop pimbêches pour moi, le gosse du vieux cordonnier toqué. Mais toi ? Ton père est riche comme ces gens-là. »

Elle ne le contesta pas par fausse modestie : c'était vrai, bien entendu, son père gagnait deux mille huit cents dollars par an. Elle dit simplement : « Oh ! quelle bêtise ! Elles sont toutes folles de toi ! Allons, Dolphe, tu es le meilleur danseur de la ville. Les filles ne demandent toutes qu'à danser avec toi.

— Qu'elles aillent au diable ! Écoute, Ann, toi et moi nous sommes les deux seuls types propres qu'il y ait ici. Ces filles, c'est une bande de flirteuses. Elles sont incapables de chasser, de nager, de rien faire comme toi, et elles ne sont pas moitié aussi brillantes à l'école et puis… et puis tu ne mens jamais et elles, c'est un tas de menteuses. Mais toi, tu es une chic gosse… tu es ma petite amie !

— Vrai ? Tu dis ça sérieusement ?

— Tu peux parier ce que tu voudras là-dessus.

— Oh ! Dolphe, ça c'est gentil… j'aimerais tant être ta petite amie. »

Elle lui prit la main et il lui mit gauchement un baiser sur la joue. Leurs caresses se bornèrent là. Les longs baisers et les étreintes plus intimes existaient bien en ce soir de l'Âge de l'Innocence, mais on ne les admettait pas encore en public.

« Allons danser, nous allons leur montrer ce que c'est », dit-elle résolument.

En traversant la pelouse sous une lumière plus brillante, elle constata que son cavalier était aussi superbement habillé que Morgan Evans : complet de vraie serge bleue, col d'une hauteur imposante, élégante cravate verte avec minuscules feuilles de trèfle blanches et mouchoir assorti de soie verte sortant de la poche de côté. Chose curieuse, pourtant : lui, le fils du cordonnier, n'avait pas d'escarpins, comme certains des aristocrates, mais simplement ses grosses bottines noires.

On finissait à peine un quadrille et un two-step commençait quand Ann et Adolphe montèrent hardiment sur la véranda. Oh ! cette musique mousseuse, de clair de lune, sur laquelle les âmes romanesques chantaient, extasiées :

Oh ! c'est le jour où l'on quitte son aimée
en lui donnant une livre de thé…é…é !

Dans les bras d'Adolphe, elle s'abandonnait. Sa force à elle se confondait avec la sienne et il l'emportait sans effort dans un tourbillon : elle était une bulle de savon, un papillon, une hirondelle du soir. Elle oubliait ses rivales et leurs élégances et n'avait même pas à les éviter en dansant : Adolphe la conduisait avec une sûreté magique. Ils avaient beau danser très correctement, à huit pouces l'un de l'autre, elle avait dans le dos sa chère main, forte, nerveuse, comme une pile électrique.

La musique cessa et elle retomba du ciel, stupéfaite, tandis que madame Evans criait de sa voix haute et claire :

« Maintenant, mes enfants, nous allons jouer à « ***La poste court*** ».

Ann et son galant furent séparés. Sa timidité devant les splendeurs de cette fête digne de Versailles semblait s'être évanouie. Personne ne bondissait avec plus d'entrain dans le jeu, ne chantait plus fort. Adolphe était plus âgé que les autres, mais s'adaptait aux circonstances. La veille il avait bu de la bière en cachette avec des hommes libres de vingt ans, ce soir il dominait les enfants. Quand les danses reprirent, Ann chercha Adolphe, le regard dirigé sur lui comme des bras tendus, mais il invita d'abord Faith, puis Mabel MacGonegal, gracieuse fille du docteur (elle jouait du banjo et récitait des poésies en français du Canada), et enfin Mildred Evans elle-même.

Madame Evans, qui le regardait, gloussa à son seigneur et maître :

« Vous voyez, ce jeune Klebs est tout à fait bien.

— Oui, fit M. Marston T. Evans émerveillé, après tout nous sommes une démocratie et je suis moi-même né dans une ferme. »

Mais Ann Vickers de nouveau suivait cette pénible valse d'Adolphe et de Mildred avec des yeux de chien abandonné.

Elle faisait tapisserie. Elle avait dansé un two-step avec son fidèle compagnon d'armes, Winthrop, mais, après le vif argent d'Adolphe, c'était un supplice… elle avait eu l'impression de traîner une charrette, et ils se cognaient dans tous les couples. Winthrop avait beau suivre la musique en fredonnant avec un entrain agaçant, ses braves pieds protestaient contre toute frivolité et marchaient intrépidement à contretemps.

On joua au « *Bureau de poste* ». On avait plongé dans le noir la bibliothèque, où l'heureux Adolphe devait recevoir les baisers d'une jeune fille qui viendrait l'y chercher. Le « Receveur » debout à la porte devait la désigner. Quand il examina les filles pour fixer son choix, elles prirent un air particulièrement avantageux. Adolphe était tout d'un coup un exilé et le roi de la fête, un Robin Hood dans une petite cour provinciale.

« Heu… heu… Ann ! » appela le Receveur des postes. Il y eut des ricanements.

« Elle est folle de lui », chuchota Mabel à Mildred.

Ann n'entendit pas, heureusement pour Mabel. La vengeance d'Ann était, en de plus modestes proportions, terrible comme celle du Seigneur. Elle n'entendit pas, et vola dans la pièce obscure. Ce n'était plus une élégante bibliothèque mais une caverne exaltante et miraculeuse. Elle se heurtait à des objets inconnus, elle était perdue et joyeuse, et tendait les mains vers… quoi ? Elle n'avait, dans son innocence, aucune idée des ardeurs du corps. C'était l'essence de l'amour qu'elle voulait, et non son enveloppe… bien qu'elle dût apprendre un jour de la façon la plus réaliste que la chair n'est pas l'ennemie mais l'interprète de l'amour.

Elle entendit Adolphe grogner : « Viens. » Il l'atteignit en tâtonnant, son baiser frôla son menton, et il marmotta : « À ton tour, à présent. » Et déjà son chevalier, ouvrant la porte en hâte, s'envolait.

Ce fut alors Ben qui entra. Depuis sa petite enfance il adorait Ann, la suivait, lui apportait des pommes, et ne l'avait jamais embrassée. Maintenant qu'il devenait un homme, ce serait quelque chose pour lui que de lui donner

un baiser ! Aussi rit-il gauchement en la cherchant. « Sapristi, j'ai peur », dit-il.

Il la trouva dans un fauteuil et, l'embrassant craintivement, il s'écria : « Oh ! mon Dieu, Annie, tu pleures !

— Oh ! oh ! je t'en prie, Ben, ne m'embrasse pas.

— Mais tu pleures… Adolphe t'a-t-il fait de la peine ?

— Oh ! non, non… c'est simplement… je me suis cognée contre une table dans l'obscurité. »

Ils restèrent assis tranquillement, Ben lui caressant l'épaule jusqu'à ce qu'elle murmurât : « Ça va bien, maintenant, il faut que je sorte. »

Quand elle reparut dans l'ouverture de la porte, ce fut un éclat de rire général de toute la jeunesse assise en cercle, face à la bibliothèque.

« Oh ! qu'est-ce que vous avez fait avec Ben ? Hein, Annie, on a dû bien s'embrasser ? »

Et Adolphe la regarda de travers.

Il lui fallut un violent effort de volonté pour ne pas se sauver et rentrer chez elle. Elle avait l'envie très nette de tuer, de les tuer tous. Elle se força à s'asseoir sans rien dire. Elle ne sut jamais laquelle des filles était ensuite entrée dans la pièce obscure pour se soumettre aux tièdes caresses de Ben. Mais elle se rendit bien compte du moment où on appela Adolphe pour trouver Mabel MacGonegal dans les ténèbres.

On avait souvent chuchoté que Mabel était très flirt, « affreusement aimable avec les garçons ». Toute

l'assistance, sauf Ann, surveilla pendant cinq minutes la porte avec des rires embarrassés, avec tous les émois de la puberté.

« Et avec moi il est resté cinq secondes », se dit Ann en rageant.

Mabel rentra en arrangeant ses cheveux un peu ébouriffés. Mais elle avait, contrairement à Ann, une assurance mondaine, et avant qu'on pût se moquer d'elle, elle s'écria : « Et il ne m'a peut-être pas du tout embrassée ! »

Ann se sentait au cœur un froid mortel.

Cependant quand Adolphe reparut à son tour, crâneur et fier, elle n'éprouva pas les tortures attendues, mais se mit brusquement à rire en pensant : « Bah ! ce n'est qu'un gros chat, il en a la démarche ! »

Et à l'instant son amour pour le héros disparut, en sorte qu'elle ne souffrit pas quand elle l'entendit murmurer à Mabel le classique : « Puis-je vous reconduire chez vous ? »

Ben la reconduisit elle-même ; il sautillait stupidement à côté d'elle et faisait précéder toutes ses phrases d'un : « Oh ! mon Dieu » ou d'un : « Écoute… » La lueur était éteinte dans le ciel.

À la grille d'Ann, Ben dit plaintivement : « Oh ! mon Dieu, Ann, pourquoi n'as-tu pas un amoureux ? Tu n'en as jamais eu… Mon Dieu, je voudrais bien que tu sois ma petite amie. »

Ben fut profondément étonné et troublé de recevoir un bon baiser sonore, et plus surpris encore quand Ann le fit suivre de ces mots : « Tu es bien gentil, mais je ne serai ja-

mais la petite amie de personne », et entra précipitamment chez elle.

IV

« Je déteste cette maison Evans ; rien que du clinquant ! Ici, ça me plaît », se dit Ann, rageuse, quand elle eut quitté Ben et se trouva dans le salon sombre, confortable et sans élégance des Vickers : riche tapis de Bruxelles, gravures religieuses d'Hoffmann, vieux livres classiques, puis Walter Scott, Dickens, Washington Irving, et ***les Hommes de lettres anglais***, et ***la Jungle***, et les ***Contes de Noël*** de Bird, et ***la Concordance*** de Cruden, un divan capitonné avec un coussin à autographes, et les pantoufles de son père dans un coffret à ses initiales.

« Je me plais ici, se dit Ann, on y est en sécurité », et elle monta se coucher. Elle ôta dédaigneusement sa superbe robe d'organdi, mais elle avait l'âme trop naïve pour la déchirer d'un geste mélodramatique ou la jeter royalement par terre. Elle l'accrocha soigneusement, défripant la jupe, dont ses doigts sentaient l'apprêt lisse.

Elle se coiffa pour la nuit, tapota son oreiller, mais ne se mit pas au lit. Elle endossa son imperméable (dans la maison Vickers, en 1906, on ne connaissait pas la robe de chambre) et, s'asseyant sur une chaise, se mit à regarder sa chambre comme si elle ne l'avait encore jamais vue.

Elle était assez petite mais il y avait dans sa propreté nue quelque chose qui la faisait paraître plus grande. Ann avait horreur de ce qu'elle appelait le fouillis. Pas de carnets de bal maculés par les mouches, accrochés, avec leurs petits crayons, au miroir posé sur le bureau ; pas d'instantanés de groupes de baigneurs sur la plage pendant une fameuse par-

tie de camping, et pas une seule bannière de Yale ou de l'Université de l'Illinois.

Une tablette de livres : Hans-Christian Andersen, ***Les Bébés de l'eau***, ***Chants de la Rome antique***, ***David Copperfield*** (chipé dans la bibliothèque d'en bas), ***La Poursuite de la fille d'or***, de Le Gallienne, la Bible de sa mère, un livre sur les abeilles, ***Hamlet*** et ***Kim***, ce dernier aux pages noircies à force d'être lues. Puis une table avec le peigne, la brosse et le tire-boutons bien alignés.

Comme beaucoup de gens exubérants et aventureux, Ann, où qu'elle fût, disposait ses affaires avec beaucoup plus d'ordre que les gens posés dont la peur de vivre n'a d'égale que leur paresse à organiser leur intérieur.

Un petit lit tiré à quatre épingles trahissait par un seul détail un goût féminin : son oreiller minuscule à incrustations de dentelle ; il y avait enfin une chaise, une assez mauvaise gravure de l'assez mauvais Sir Galahad de Watts, une grande fenêtre généralement ouverte, un bout de tapis… et sur tout cela : la paix.

Cette chambre c'était Ann elle-même. Depuis la mort de sa mère, elle n'avait eu personne pour lui dire ce que devait être la chambre d'une jeune fille bien élevée : c'était elle qui l'avait réalisée. Pourtant elle la regardait en ce moment et se regardait elle-même comme des choses étrangères, bizarres, incroyables.

Elle se parlait à elle-même.

Il est vrai d'ailleurs qu'Ann Vickers, à quinze ans, était tout ce qu'elle devait être à quarante, toilettes mises à part. Mais il est également vrai qu'elle ne pouvait se parler avec la même ironie qu'elle l'eût fait à quarante. Son monologue

était nuageux, c'était une émotion inarticulée. Si cependant on avait pu la traduire par des mots, tandis qu'elle était assise là, dans son petit imperméable, les ongles enfoncés dans ses paumes, c'eût été ceci :

« J'aimais Dolphe, oh ! mon Dieu, oui, je l'aimais. Ce n'était même peut-être pas très bien. Quand m'est arrivée cette drôle de chose dont papa m'a dit de ne pas m'inquiéter, j'avais envie qu'il m'embrasse. Oh ! chéri, je t'aimais… tu étais si merveilleux, tu avais un corps mince et ferme et tu plongeais admirablement. Mais tu n'étais pas bon. Je croyais que c'était sincère, ce que tu m'as dit ce soir, sous le sapin, je me figurais que tu le pensais… que je n'étais pas simplement une fille vigoureuse, sportive, mais que personne ne voudrait aimer… Je n'aurai jamais un véritable amoureux, je suis trop violente, je crois. Oh ! je me corrigerai. C'est moi qui ai l'idée de tous les mauvais tours, je le sais… Non, je ne veux plus cela. Seulement, je ne peux pas tenir ma langue, je crois… Et tous les autres sont de si sacrés imbéciles !… Mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir dit « sacré », mais ce sont vraiment de si sacrés imbéciles !… Ben… il pourrait m'aimer, lui, il est si gentil ! Je ne veux pas être aimée par un chien couchant. Je suis moi ! Je vais voir le monde entier, Springfield et Joliet, et peut-être Chicago. Je crois que si j'aime jamais un homme aussi violent que moi, il aura toujours peur de moi… Non, Dolphe ne me craignait pas, il me méprisait. »

Soudain, sans qu'elle eût eu aucune raison précise pour cela, elle lut le Psaume XXIV dans la Bible de sa mère, usée sur les bords de sa mince reliure en cuir noir, et sa voix, à présent forte et bien articulée, s'élevait pour déclamer :

Qui est-ce qui montera à la montagne de l'Éternel, et qui est-ce qui demeurera au lieu de Sainteté ?

Ce sera l'homme qui a les mains pures et le cœur net, dont l'âme n'est point portée à la fausseté et qui ne jure pas pour tromper.

Il recevra la bénédiction de l'Éternel et la justice de Dieu son Sauveur.

Telle est la génération de ceux qui le cherchent, qui cherchent ta face en Jacob ! Sélah.

Portes, élevez vos têtes ; portes éternelles, haussez-vous, et le Roi de gloire entrera.

Qui est ce roi de gloire ? C'est l'Éternel fort et puissant dans les combats.

Portes, élevez vos têtes ; élevez-les aussi, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

Qui est ce roi de gloire ? C'est l'Éternel des Armées. C'est lui qui est le roi de gloire. Sélah.

Son père frappait à la porte, appelant avec inquiétude : « Ann, Annie, qu'y a-t-il ? Es-tu malade ? »

Elle haïssait en ce moment tous les hommes, sauf le Roi de gloire, pour lequel elle aurait sacrifié tous les Adolphe poseurs et tous les pères complaisants du monde. Elle était furibonde, mais dit poliment :

« Oh ! non. Pardon, papa. Je lisais simplement… heu… je répétais quelque chose que nous songeons à jouer. Je suis désolée de vous avoir réveillé. Bonsoir, papa chéri.

— T’es-tu bien amusée ? »

Ann était toujours prête à mentir comme un gentleman, et elle lança :

« Oh ! ç’a été délicieux. Bonne nuit, papa. »

« Oui, il faudra que j’y renonce. Les garçons, ceux que je voudrais, ne me trouveront jamais à leur goût. Et Dieu sait que je les aime bien. Mais il faudra me contenter d’être moi-même un garçon… Et je n’en ai pas envie… Mais je ferai quelque chose. ***Portes, élevez vos têtes !***

» Il était si fort… et si svelte. Oh ! lui… Je ne me jetterai plus à la tête de personne… Ce cadre n’est pas accroché droit… pas tout à fait… Des filles comme Mabel, qui courent après les garçons !

» Je ne leur donnerai plus jamais, jamais, à ces garçons une autre occasion de se moquer de moi parce que j’ai été franche avec eux.

» ***Élevez vos têtes !*** Je vais dormir. »

Elle le voyait souvent à l’épicerie où il était tranquillement entré pour échapper aux difficultés des études à l’école supérieure, et vers ce temps-là la bande d’Ann perdit définitivement son unité, et se sépara en filles et garçons ; mais Ann ne s’intéressait plus à Adolphe Klebs.

« Sapristi ! disait Mildred Evans, Ann Vickers est bizarre. Elle est piquée. Elle déclare qu’elle ne veut pas se marier,

mais se faire doctoresse ou avocate, ou je ne sais quoi. Elle est folle ! »

Ô Mildred, comme vous étiez sage ! Aujourd'hui, mariée à Ben, n'avez-vous pas le meilleur appareil de radio de la ville ? Ne pouvez-vous entendre Amos et Andy, ou la sagesse de Ramsay Macdonald arrivant tout droit de Londres ? N'avez-vous pas une Buick, alors que la doctoresse Ann Vickers est cahotée dans une Ford délabrée ? Ne jouez-vous pas au bridge dans les milieux les plus choisis, tandis qu'elle joue au pinochle avec un mort ? Bonne Mildred, sage Mildred, vous n'avez jamais affronté le monde qui vous déconcertera toujours. Bonne nuit, Mildred. C'en est fait de vous.

Ce fut un Noël de carte postale, celui de la dix-huitième année d'Ann. Tandis qu'elle se dirigeait vers l'église, pour se rendre à l'école du dimanche, les douces lumières des maisons brillaient sur des routes couvertes de neige où les traces des traîneaux formaient comme deux barres d'acier poli. La lune était haute et glacée, les branches gelées des sapins tintaient légèrement, et partout, dans le bon froid sec, régnait un air de fête.

Elle était absorbée et occupée, trop occupée pour accorder à l'élégance de sa mise l'attention qu'elle lui donnait à quinze ans, à l'époque où elle était vaniteuse. Elle aurait souhaité quelque chose de plus à la mode que sa blouse de soie écossaise et elle n'aimait guère le costume épais que lui avait acheté son raisonnable père, mais… oh ! ma foi, ses jours de frivolité étaient passés.

Elle était monitrice de la classe moyenne des filles à la première église presbytérienne, celle où enseignait jadis ma-

dame Fred Graves, qui dormait à présent dans le cimetière de Greenwood et d'où une certaine Ann Vickers avait été chassée pour impertinence au sujet de la nécessité d'une discipline pour les femmes. La classe moyenne des filles devait exécuter la cantate : ***Écoutez, un saint cantique vient d'éclater dans les cieux***, et Ann se hâtait, se hâtait, parce qu'il était très important qu'elle fût là pour diriger la répétition, afin que la classe fît bonne impression sur l'auditoire.

Quand elle arriva, l'église était une véritable fournaise d'activité. Les fenêtres étaient dorées, la porte gaiement encadrée d'un arc gothique en bois. Sous le porche se tenaient tous les petits garçons qui, s'ils avaient peut-être négligé leurs devoirs dominicaux pendant cinquante semaines de l'année, avaient montré un zèle édifiant dans les deux dernières.

À l'intérieur l'église était une grotte de verdure et de cristal. Les inscriptions mêmes, si utiles, peintes sur les murs, telles que ***Béni soit le nom du Seigneur*** et ***Êtes-vous sauvés ?*** disparaissaient presque sous des guirlandes de houx. Mais la splendeur des splendeurs était l'arbre de Noël sur l'estrade. Il était haut de dix bons pieds, orné de bougies et d'anges en carton-pâte, car ce jour-là l'Église presbytérienne se permettait d'être assez romaine pour admettre des anges à côté de l'Enfant Jésus : bougies sur le vert profond, bougies et anges blancs, boules d'argent et profusion de neige de coton. Au pied de l'arbre étaient les bas, un pour chacun des enfants presbytériens, même pour ceux qui n'étaient des calvinistes convaincus que depuis quinze jours, des bas en tarlatane glacée contenant chacun une orange, un sac de bonbons, y compris des pastilles de menthe sur lesquelles étaient imprimées en rouge des sentences appropriées comme : « ***Venez à moi, petits enfants*** », trois noix du Brésil

(plus connues à Waubanakee sous le nom d'« orteils de nègres »), une brochure de l'Évangile selon saint Jean, et un jouet, trompette en zinc, sifflet ou singe en peluche.

C'était le nouveau pasteur, le jeune révérend Donnelly, qui les avait achetés sur son salaire de dix-huit cents dollars par an – qu'il ne touchait pas toujours. Il n'était pas absolument sage, ce jeune homme. Il épouvantait les adolescents, y compris Ann Vickers, en leur dépeignant un vieux Dieu courroucé les guettant et essayant de les surprendre quand ils s'abandonnaient à leurs vilaines habitudes. Et ses sermons étaient assommants, d'un ennui mortel. Mais il était si bon, si zélé ! Et c'était le révérend Donnelly – non, en langage du pays, Monsieur le Révérend – qui se précipitait par le bas-côté au-devant d'Ann.

« Miss Vickers, je suis si heureux que vous arriviez de bonne heure ! Notre fête de Noël va être magnifique !

— Oh ! je l'espère bien. Ma classe est-elle prête ? » demanda l'énergique Ann.

Les exercices marchèrent à merveille : la prière, le cantique : ***Fidèles, venez tous***, chanté par le chœur et les fidèles, la chanson comique, par le chirurgien-dentiste Brevers ; la cantate, conduite par Ann, très brillante, le bâton à la main. Puis on en arriva à l'essentiel de la cérémonie, la distribution des bas de Noël par Santa Claus, très beau et très bienveillant dans son manteau rouge avec sa barbe de neige. Dans le privé, c'était M. Bimby, joueur de clarinette et propriétaire de l'épicerie Eurêka. Il parla :

« Eh bien, filles et garçons, je suis venu de loin, de là-bas, du pays des glaces et des neiges et… heu… des glaciers du Pôle Nord, parce que j'ai appris que les enfants de l'église

presbytérienne de Waubanakee ont été particulièrement sages et ont fait tout ce que leur ordonnaient leurs parents et leurs maîtres ; aussi ai-je renoncé à mes rendez-vous avec le pape à Rome et le roi d'Angleterre et tous ces grands personnages, pour venir vous voir moi-même. »

En sa qualité d'exécutante, Ann Vickers avait une place dans un des premiers bancs. Elle remarqua avec un léger malaise une bougie qui penchait sur une des basses branches de l'arbre et se reprocha sa crainte, mais elle en fut gênée pour goûter l'humour de M. Bimby qui continuait ses plaisanteries :

« J'imagine pourtant que quelques-uns d'entre vous n'ont peut-être pas été cette année aussi sages qu'ils auraient pu, et certains n'ont peut-être pas été à l'école du dimanche aussi souvent qu'ils l'auraient dû. Je sais cela d'après ma classe… Je veux dire que j'ai eu un coup de téléphone de mon ami Ted Bimby, qui fait celle des grands garçons, me disant que, quelquefois, par une belle matinée d'été… »

La bougie s'inclinait comme une main lasse. Ann serrait les doigts.

« … il y a des élèves qui aiment mieux aller à la pêche que venir entendre la parole du Seigneur et toutes les leçons que vous donne l'exemple de Jacob, d'Abraham et de tous ces sages anciens… »

La flamme toucha la neige de coton et instantanément l'arbre s'embrasa ; terrible incendie qu'avivaient des rafales. Le révérend Donnelly et Santa Claus Bimby restèrent pétrifiés, bouche bée. Ann Vickers bondit sur l'estrade en écartant ce dernier.

Les enfants criaient, en proie à la terreur irraisonnée de leur âge, et se battaient pour gagner la porte.

Ann saisit le tapis qui ornait la tribune, le jeta sur l'arbre incandescent et frappa de ses mains les flammes que le tapis ne couvrait pas, malgré les douleurs atroces qu'elle sentait sur tout son corps roussi. Elle était furibonde et disait : « Mon Dieu ! » sur un ton qui en faisait une imprécation pire que : « Nom de D… ! »

Au moment où elle s'affaissait, elle eut conscience que le feu était maîtrisé et que le Dr MacGonegal jetait son manteau de blaireau sur l'arbre, et elle espéra que ce manteau ne serait pas brûlé.

Ann resta deux semaines au lit. Le Dr MacGonegal dit qu'elle n'aurait pas de cicatrices, à peine une ou deux légères traces aux poignets. Et pendant ces deux semaines elle fut une héroïne.

Le révérend Donnelly venait la voir tous les jours, M. Bimby lui apporta un beau collier et son père lui lisait *David Harum*. *L'Intelligencer* de Waubanakee déclara qu'elle était de la famille des Suzanne B. Anthony, de la reine Elizabeth et de Jeanne d'Arc.

Mais ce qui la toucha surtout ce fut la visite d'Oscar Klebs, son front homérique, sa barbe blanche, son calme désespoir. Un peu agité et n'en pouvant croire ses yeux devant ce prolétaire, le professeur Vickers introduisit le vieux avec une gaîté factice : « Encore une visite pour toi, ma chérie. »

L'assurance que donnait à Ann son titre d'héroïne lui inspira envers son père, si aimable mais qui maintenait son autorité paternelle, un courage qu'elle avait rarement montré jusque là : d'une inclinaison de tête, qui était presque

d'une épouse, elle osa lui indiquer la porte et resta seule avec Oscar.

Le vieillard, assis près de son lit, lui caressait la main en disant :

« Vous avez été superbe, ma petite dame. Je ne suis pas assez fanatique pour penser que si le malheur est arrivé c'est parce que c'était dans une église… non, il se peut que non. Mais je viens… Petite Ann, que ça ne vous fasse pas croire que vous êtes une héroïne. La vie ce n'est pas de l'héroïsme, c'est de la pensée. Maintenant je vous laisse. »

Ce fut de beaucoup la visite la plus brève qu'elle reçut. Huit jours durant, libérée du devoir de s'agiter et de donner de l'importance à des niaiseries, elle resta au lit à réfléchir – la première semaine de sa vie où elle eût le loisir de penser. Il lui semblait qu'Oscar Klebs était toujours assis près d'elle, lui demandant de penser.

« Hem… hem, j'y prenais trop de plaisir, ruminait-elle. Une héroïne. J'ai éteint ce feu avant d'avoir le temps de m'en apercevoir. Annie, c'était bien agir que d'éteindre ce feu, oui, vraiment, ma chère. M. Bimby était terrifié, le révérend Donnelly aussi… toi pas. Et puis après ? Tu remues plus vite que la plupart des autres. Et pourtant, tu n'as pas su te faire aimer d'Adolphe !

» Ô mon Dieu, rendez-moi sérieuse, ne permettez pas que je sois jamais trop sensible aux applaudissements.

» *Qui est-ce qui montera à la montagne de l'Éternel et qui est-ce qui demeurera au lieu de sainteté ? Ce sera l'homme qui a les mains pures et le cœur net.*

» Mais, bon Dieu, je l'ai éteint, ce feu, pendant que tous ces hommes restaient là à ouvrir de grands yeux ! »

V

Le collège féminin de *Point-Royal* est un agréable séjour, composé de bâtiments en briques de style géorgien, de pelouses, de chênes et d'ormes, sur le flanc d'une colline qui domine la rivière Housatonic, dans le Connecticut.

Le père d'Ann Vickers lui avait laissé en mourant – il était mort tranquillement, correctement, car c'était sa manière – un millier de dollars, tout son avoir. Pendant la fin de ses études elle servit les repas à Dawly Hall, le réfectoire du collège, et corrigea des épreuves de sociologie.

Maintenant, en cet automne de 1910, elle était dans sa première année de junior.

Ann Vickers, à dix-neuf ans, avait un air « affreusement sain », c'était son expression. Assez grande, fortement charpentée, la graisse l'aurait envahie si elle ne l'avait combattue, sans cesse. Ses cheveux bruns, si elle n'y avait fait une extrême attention, auraient été constamment ébouriffés. Ce qu'elle avait de mieux c'étaient les yeux, étonnamment foncés dans son teint clair, et qui n'étaient jamais inexpressifs : ils étincelaient très vite dans la gaîté ou la colère. Si l'embonpoint menaçait ses hanches, elle avait de ravissantes jambes fines, et des mains longues et très vigoureuses. Elle qui se considérait comme une personne calme, une campagnarde au milieu de ces splendides et éblouissantes filles de la Cinquième Avenue, de Farmington et de Brooklyn, n'était en réalité jamais en repos, jamais humble, fût-ce devant la fille d'un roi de l'acier de Pittsburgh. Elle était toujours indignée ou joyeuse, plongée dans le chagrin, ou déprimée et –

comme devait dire d'elle plus tard Lindsay Atwell – « de petite humeur ». Quand une tournée dramatique venait à Point-Royal et que les autres étudiantes disaient : « C'était un joli spectacle » ou : « Je ne croyais pas que c'était si bien », Ann, après la représentation, marchait des heures – mettons des minutes – exécrant le traître, triomphant avec l'héroïne, aimant parfois le héros.

Elle occupait, sans y tenir particulièrement, une place importante : membre de l'équipe de basket-ball, secrétaire du très circonspect Club socialiste, vice-présidente du Y.W.C.A.[1] avec chance d'être présidente l'année suivante en qualité de senior.

Pendant deux ans elle avait eu une chambre pour elle seule, mais cette année-là elle partageait un joli appartement, muni d'eau courante, avec Eula Towers, la pâle et adorable Eula, passionnée d'éclairages doux et de teintes délicates, d'un art exsangue et délicieusement vert-feuille – un exquis « ***fin de siècle*** », prolongé dix ans de trop. Eula faisait la plupart des dessins pour l'annuaire de la classe : portraits de jeunes filles à cou de cygne, avec une certaine absence de glandes mammaires, des jeunes filles préraphaélites, très artistiques et assez fades.

Ann avait toujours admiré Eula et ne l'avait jamais connue. Pour Ann, qui savait bander une jambe endommagée au basket-ball, s'intéresser aux statistiques dans une revue de sociologie, ou, avec une feinte gaîté, apaiser à la Y.W. une terrible discussion sur le projet de camping en commun avec

---

1 Association chrétienne de jeunes femmes.

la Y.W. de Bethel College, il était inouï, accablant qu'Eula fût capable d'être la portraitiste de la Faculté, qu'elle portât cinq bracelets à la fois, et en certaines occasions un turban, et qu'elle eût écrit pour l'*Argus littéraire* de Point-Royal ce poème émouvant :

La nuit… et la nuit est sombre et pleine de terreurs,
la nuit… et je suis, seule, mes chemins solitaires…
Oh ! vous êtes loin et cher… vous m'êtes trop cher,
sous la lueur amortie de la lune.

En outre, Eula était riche. Son père était un important droguiste en gros de Buffalo. Ann insista pour payer la moitié du loyer, mais laissa à Eula le soin de meubler et de décorer leurs deux pièces. Quel ameublement et quelle décoration ! Eula n'aimait que les pastels mourants et tout ce qui s'écartait en général de la brillante précision de la droguerie en gros. Elles avaient un bureau et une chambre à coucher. Le bureau – qu'Eula appelait studio – elle le meubla en noir et lavande : tissus japonais or et lavande sur les murs en plâtre crème que fournissaient les autorités du collège dépourvues de sens esthétique, tapis noir, divan recouvert de soie noire, si large et si voluptueux qu'il était impossible de s'y asseoir sans avoir des douleurs dans le dos, chaises en bois noir garnies d'étoffe lavande, et des cadres, des cadres… Aubrey Beardsley, Bakst, Van Gogh, une précieuse photographie de Richard Mansfield avec signature, et ce qui faisait l'effet d'être des milliers de gravures japonaises, ne provenant pas forcement du Japon.

Ce n'était qu'un début, Eula s'occupa ensuite d'atténuer l'éclairage et de supprimer l'air. Elle enveloppa d'une triple

épaisseur de soie lavande les trois becs de gaz, un sur chaque table à écrire et un au plafond. Deux bonnes fenêtres donnaient sur des chênes, des prairies et de lointaines collines ; elle y remédia par des rideaux de soie lavande avec draperies de velours noir.

Sur une petite table elle avait un Bouddha en fonte dorée.

Ann, agitée mais muette, s'affligeait « de ne rien entendre à tout cet art ».

Ce chef-d'œuvre, cette merveille achevée, Eula rayonnante dit à Ann :

« N'est-ce pas adorable ? Les intérieurs à Point-Royal sont… oh ! si secs, si brutaux pour la plupart, si affreusement masculins et vulgaires et… bourgeois. Nous aurons un véritable salon, où nous pourrons causer, flâner et inviter des âmes-sœurs… et rêêêêver ! Maintenant, voici ce que je vois pour la chambre à coucher : gardons le fond noir mais prenons du vieux rose comme thème secondaire. Là encore des draperies de velours noir, mais…

— À présent, écoute ! » Le respect d'Ann pour les choses élevées et délicates avait disparu devant le besoin de lumière et d'air, deux des plus grandes divinités de son Panthéon restreint, à côté du courage, de la droiture et de la curiosité d'un Einstein pour ce qui meut le monde. « Cette pièce est à coup sûr épatante, ma chérie, très jolie… oui, je crois qu'elle est vraiment jolie. Mais je ne veux pas d'épais rideaux ou d'abat-jour à la mode dans la chambre à coucher : il me faut de l'air. Si ça ne te fait rien, j'y transporterai mon bureau : c'est là que je travaillerai, devant la fenêtre, avec un simple abat-jour vert sur la lampe. Garde cette

pièce. Et puis dans la chambre à coucher nous aurons deux petits lits, deux coiffeuses, une natte, et ça suffira. »

Eula se frappa la poitrine à ces propos de philistin. (On était en 1910 et on employait encore ce mot.) Elle gémit, comme une trompette d'argent dans une marche funèbre : « Ann ! Ô mon amour, je n'ai fait ce décor que parce que je croyais qu'il te plaisait… que tu l'aimais… Oh ! si seulement tu m'avais dit…

— C'est certainement très bien d'avoir un petit salon comme celui-ci, mais il faut une pièce pour travailler, tu comprends ?

— Oh ! bien sûr, ma chérie, tout ce que tu voudras. » Et Eula s'avança vers Ann comme un serpent, la serra contre elle, lui mit des baisers dans le cou. « Je ne ferai que ce que tu veux. Tout ce que mon talent peut ajouter à ta grandeur…

— Oh ! tais-toi, assez ! »

Chose curieuse, Ann était plus alarmée que fâchée de cet assaut mielleux qui semblait suspect. Sans montrer aucune bravoure, elle s'enfuit. « Il faut que je file à la gym », grommela-t-elle, rompant les chiens et prenant son béret. « Je ne comprends pas ça… je n'aime pas qu'une femme vous étreigne ainsi. Mon Dieu, j'ai eu une espèce de peur… pas agréable comme avec Adolphe », se disait-elle avec surprise en allant à la bibliothèque.

Mais après une heure charmante passée avec ***Les Principes de la taxation et ses rapports avec les tarifs*** de Danby, elle soupira : « Oh ! c'est simplement un de ces absurdes élans de pensionnaires. Précisément parce qu'elle vous embrasse, cela vous fait dresser l'oreille. On se croit si sacrée !

Mais nous n'aurons pas dans la chambre à coucher de décor babylonien… carthaginois, ou tout ce qu'on voudra. »

Elles n'en eurent pas. Eula, tout en gémissant contre les fenêtres ouvertes par les nuits froides, déclarait devant les autres qu'elle était enchantée de « la belle simplicité spartiate » de leur chambre à coucher.

Il y avait six jeunes filles dans le salon d'Eula, ce troisième jour de leur année de juniors. La pièce n'était pas complètement meublée mais le grand divan noir et quelques centaines de gravures japonaises étaient en place. Assises autour d'un réchaud sur lequel des rôties au fromage mijotaient assez mal, elles ressemblaient à peu près à six jeunes gens d'Harvard, de Yale ou de Princeton réunis, en 1932, dans un dortoir, autour d'une précieuse bouteille de gin – sauf que le « welshrabbit » était plus indigeste.

Elles causaient, jacassaient, babillaient, et frémissaient en découvrant la vie. Les deux premières années de collège elles avaient été des écolières, maintenant elles jetaient les yeux sur le vaste monde, sur l'époque où, en ayant fini avec leurs examens, elles posséderaient trônes, pouvoirs et principautés, magnifiques situations dans les meilleures écoles supérieures, ou superbes maris – ayant de préférence une profession libérale ; où elles pourraient voyager en France ou faire un bien sérieux aux pauvres et aux ignorants.

« Il y en a tant dans la classe ! dit Tess Morrissey, qui n'aspirait qu'au mariage. Moi je n'ai pas envie de me marier, pour torcher un tas de moutards et écouter mon mari pendant le déjeuner. Je veux suivre une carrière. »

C'était en 1910 : elles parlaient alors, ces ardentes filles, comme s'il y avait incompatibilité nécessaire entre le mariage et une carrière.

« Eh bien, pas moi, dit Amy Jones. Je ne trouve pas très bien de parler de la vie de famille sur ce ton. Après tout, la civilisation n'a-t-elle pas le foyer pour base ? Et comment une femme de réelle valeur pourrait-elle mieux faire que d'avoir une action sur le monde en donnant l'exemple à son mari et à ses fils ?

— Quelle blague ! protesta Edna Derby, tu n'es pas à la page. Pourquoi, à ton avis, allons-nous au collège ? Les femmes ont toujours été les esclaves des hommes. Maintenant c'est l'heure des femmes. Nous devrions exiger toute la liberté et… et les voyages, et la renommée, et ainsi de suite, tout ce qu'ont les hommes. Et avoir de l'argent à dépenser ! Oh ! je vais avoir un métier, moi aussi, je serai actrice, comme la grande Sarah. Pensez donc ! Les lumières, les applaudissements, l'odeur du maquillage, et toutes sortes de gens éminents qui viennent vous féliciter dans votre loge ! Quel monde magique ! Oh ! il faut que j'aie tout cela… ou bien je pourrais entreprendre l'architecture des jardins – on y gagne gros, à ce qu'on m'a dit.

— Je suppose, lança Ann, que, si tu fais du théâtre, tu écriras aussi des pièces, tout en te faisant acclamer sur la scène.

— Bien sûr. J'aimerais relever le niveau du théâtre, qui a tant baissé… Ah ! Shakespeare !

— Eh bien, c'est égal, dit Mary Vance, je crois qu'Amy a raison. C'est très joli d'avoir une profession, et je veux continuer mon piano et mon banjo, mais aussi avoir un inté-

rieur. Voilà pourquoi on reçoit une belle éducation, afin de pouvoir épouser un homme vraiment chic, intelligent, le comprendre et l'aider, et avec lui affronter le monde exactement comme… comme ce roi de France et sa femme, vous vous rappelez ?

— Le monde ne me fait pas peur, s'écria Eula. Je serai peintre. Les études… Paris ! Ah ! cher Paris, vieille ville grise sur la Seine. Et des toiles accrochées tous les ans aux salons !

— Oui, et moi je veux écrire, fit Tess, rêveuse.

— Écrire, quoi ? dit sèchement Ann.

— Eh bien, tu sais, *écrire !* Poèmes, essais, romans, critiques, etc. Je crois que je commencerai par lire des manuscrits pour un éditeur. Ou bien je pourrais entrer dans un journal de New-York. J'ai dès maintenant une idée épatante pour un essai : sur ce que les livres sont nos meilleurs amis et ne nous trahissent jamais, même si le malheur nous frappe. Mais qu'est-ce que vous avez à ergoter ? Vous ne prétendez pas que vous allez vous résigner au mariage et au foyer après avoir fait des études ? Toi, Ann, est-ce que tu ne vas pas adopter une carrière ?

— Tu peux y compter ! Mais où je ne vous suis pas – vous autres les Marie, j'ai toujours pensé que Marthe avait de mauvaises cartes en main – où je ne vous suis pas, c'est en ce que je compte travailler. Je veux tout le plaisir et tout l'argent que je pourrai avoir, mais j'ai l'intention de les obtenir par mon travail. En outre, je veux faire quelque chose qui ait une influence sur l'humanité. Si j'étais capable de peindre comme Velasquez et de vous faire écarquiller les yeux, ou de jouer Lady Macbeth de façon à renverser les spectateurs, je

brûlerais sans doute d'envie de le faire, mais peindre de pauvres petits paysages de neige…

— Voyons, Ann ! interrompit Eula.

— … ou bien jouer comme Charles Klein, tout cela c'est de la blague. Je veux être quelque chose qui agisse sur les hommes… je ne sais pas encore quoi – je suis trop ignorante – missionnaire, peut-être, puisque c'est là un moyen d'aller en Chine. Doctoresse en médecine ? Possible, ou bien travailler dans un comptoir colonial ? Je ne sais pas, mais je veux mettre la main à la pâte.

— Oh ! oui, dit vertueusement Tess, ce futur génie littéraire, bien sûr, je veux être utile aux hommes, moi aussi, les élever.

— Oh ! je ne veux pas dire distribuer du charbon et des couvertures, et enseigner aux insulaires des mers du Sud à porter des pantalons, j'entends… »

Si Ann faisait plus d'efforts que les autres pour expliquer, pour découvrir elle-même ce qu'elle entendait, c'est que, de façon élémentaire, elle avait une intention…

« C'est comme ce que vous trouvez dans ce nouveau roman de H.-G. Wells, dans son ***Tono-Bungay***. Je voudrais contribuer – oh ! d'un millionième de degré – à aider cette race de lourdauds à l'esprit borné à ressembler un peu plus aux anges.

— Comment, Ann Vickers, dit la raffinée Amy Jones, croyez-vous qu'il soit joli d'appeler la race humaine, que Dieu, nous dit la Bible, a créée à son image, une bande de lourdauds ?

— Allons donc, saint Jean-Baptiste traitait ses concitoyens de génération de vipères. Je ne crois même pas que nous valions cela : nous ne sommes pas aussi rapides et aussi souples qu'une belle vipère. Il nous faudrait plus de venin et non pas moins. Nous sommes toutes si… si diablement molles, si effrayées par la vie… »

Francine Merriweather fit irruption dans la pièce et la discussion sur les buts de l'existence, qui devenait passionnante, s'apaisa instantanément quand celle-ci glapit, comme on le fait dans une tragédie grecque :

« Écoutez, sœurs ! Croiriez-vous que la coterie des Sigma Digamma va choisir Snippy Mueller pour présidente de la classe et Gertie pour présidente de la Litter ! Il faut faire quelque chose !

— Faire quelque chose ! » s'écria Ann. Il y avait en elle, en cette minute, singulièrement peu d'un sauveur du genre humain, elle n'était qu'impétuosité et fureur. « Camarades, nommons Mag Dougherty présidente. À l'œuvre ! Et, si vous le voulez bien, je crois que je m'octroierai la vice-présidence. Et nous élirons Mitzi Brewer secrétaire.

— Comment, gémit Edna Derby, tu disais encore hier que ce n'était qu'une tourte.

— Oh ! je ne le disais pas dans ce sens-là. D'ailleurs, si nous la prenons, nous aurons probablement toutes les voix de l'association musicale. C'est un tas de pimbêches, mais leurs votes valent tout autant que ceux des autres.

— Ma foi, Ann Vickers, tu me fais l'effet d'une simple politicienne. Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis, il me semble, quand tu parles de transformer le genre humain comme Wells et les autres. »

Ann était sincèrement stupéfaite : « Moi, une politicienne ? Mais les politiciens sont des gens odieux. Je ne songeais pas du tout à la politique, je pensais simplement à la manière d'avoir la meilleure tête de classe… du moins la meilleure que nous puissions faire passer. »

De même que les questions pratiques avaient brusquement interrompu la solution des problèmes de la vie, un sujet encore plus intéressant arrêta net la discussion politique quand Francine, la nouvelle venue, lança d'une voix frémissante :

« Ah ! mes amies, l'une de vous a-t-elle vu le nouveau prof d'histoire européenne, le Dr Hargis ? Je l'ai aperçu dans son bureau.

— De quoi a-t-il l'air ? roucoulèrent en chœur les étudiantes.

— Écoutez. Il est très chic. Tais-toi, cœur palpitant ! Ce que les régents ont introduit dans ce couvent ! C'est un de ces beaux garçons, à cheveux roux !

— Est-ce qu'il y a de beaux êtres roux ? dit Eula d'un ton méprisant. Des femmes, oui, mais des mâles !

— Attendez d'avoir vu ce dieu grec… le rouge qui est presque de l'or. Et ondulé ! Et d'adorables yeux gris, et tout hâlé, comme s'il avait nagé tout l'été, et des épaules superbes, et un sourire… Ah ! ce que vous allez vous éprendre de lui, jeunes Portia !

— Quel âge a-t-il ? s'écrièrent-elles en chœur.

— Pas plus de trente ans, et docteur en philo de Chicago, études en Allemagne, et toute la lyre. Je parie qu'il danse comme un sylphe. Suivrai-je le cours d'histoire européenne ? Que toutes celles qui sont de cet avis lèvent la main droite. Les oui l'emportent. »

Ann en son for intérieur se promettait : « Alors je ne suivrai pas ce cours… pourtant j'ai encore un trou dans mon curriculum… Mais je ne veux pas y mettre un dieu grec. Les hommes sont des troglodytes… quoi que cela représente… Mon père, lui, disait : « Les hommes sont des belettes, les femmes des vipères, et les enfants des vers. » Non, les hommes sont simplement des animaux… Pourtant je ne pourrais pas supporter longtemps Eula ici… Mais je ne tomberai plus aux pieds d'aucun mâle, tant que je vivrai. Cependant, je pourrais, j'imagine, consulter ce monsieur Hargis sur son cours. »

VI

Glenn Hargis, M. A. Ph. D. (docteur en philosophie), professeur adjoint d'histoire au collège Point-Royal, était dans son bureau au rez-de-chaussée du Susan B. Anthony Hall. Petite pièce, murs peints en rose, gravure du Parthénon, si connue qu'elle doit être contemporaine du Parthénon lui-même, deux chaises, un bureau plat, très modeste, un annuaire universel, un catalogue de Point-Royal et un grand registre de classe, le dernier ***Journal et courrier*** de New-Haven, le D^r^ Hargis lui-même, et rien d'autre, jusqu'au moment où Ann Vickers entra et où ce réduit, habitué à de lugubres discussions de notes, de recalages, de sujets de lectures nécessaires, s'anima soudain.

Le Dr Hargis, à sa table, leva les yeux sur les joues brillantes et les yeux vifs d'Ann, et elle les abaissa sur lui. Ce n'était certes pas, remarqua Ann, le dieu grec que l'ardente Francine voyait en lui, mais un jeune homme bien bâti, sain, de bonne mine, au front large, à l'air gai. Il fumait une pipe, Ann le nota pour l'approuver, sans s'expliquer pourquoi. La plupart des professeurs masculins à Point-Royal étaient ternes, moroses et timides, s'adonnaient à la morale et au beurre de pistache.

Il se leva et, d'une voix presque féminine, dont la douceur surprenait, il susurra : « Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Quand ils furent assis, il tira des bouffées de façon superbe, trouva-t-elle. Quant à elle, elle se pencha en avant sur cette sellette où, l'année précédente, tant d'étudiantes

avaient essayé d'expliquer au professeur de mathématiques pourquoi les jeunes filles aiment mieux quelquefois la danse que la parfaite connaissance du calcul différentiel.

« J'ai une heure de liberté à neuf et demie, dit-elle vivement, et je peux choisir entre l'harmonie, Shakespeare, et l'histoire générale de l'Europe jusqu'à 1400.

— Pourquoi pas l'harmonie ou Shakespeare ? Un fameux type, celui-là. Il nous donne des précisions sur les gâteaux et l'ale, sujet bien négligé, à mon avis, dans cette chaste atmosphère. Ou bien l'harmonie… Ma classe d'histoire est assez pleine.

— Oh ! je ne ferais rien de bon en harmonie, je crains de n'avoir pas grandes dispositions pour l'art. Je jouais de l'harmonium à l'église mais je n'ai jamais été plus loin en musique. Quant à Shakespeare, nous le lisions, mon père et moi, à haute voix, et j'ai horreur de cette façon de le découper en menus morceaux qu'on appelle l'étudier.

— Très joli, mais alors vous devriez détester aussi d'apprendre l'histoire européenne par bribes.

— Non, parce que je n'en sais pas un mot.

— Dites-moi, Mademoiselle, heu… dites-moi exactement pourquoi vous aimeriez étudier l'histoire générale de l'Europe, en dehors de l'avantage qu'a cette classe d'être inscrite à l'horaire pour neuf heures et demie ?

— Je désire la savoir, sincèrement, je veux m'instruire. J'espère un jour… Une camarade m'a accusée hier d'être une politicienne, et j'ai protesté et puis je me suis dit : peut-être me suis-je menti à moi-même, peut-être ferai-je de la politique, si jamais les femmes obtiennent le droit de vote.

Pourquoi pas ? Il faut bien un gouvernement quelconque, même imparfait, et je pense qu'il ne peut y en avoir sans politiciens.

— Les politiciens, chère Mademoiselle, sont simplement les intermédiaires des économistes, et vous savez ce que nous pensons tous des intermédiaires. Ils s'emparent de la vérité économique et la vendent aux clients en petites parcelles, au détail, avec un bénéfice monstrueux.

— Mais est-ce que… est-ce que les professeurs, même ceux des collèges, ne sont pas les intermédiaires de la science ?

— Oui, c'est possible, fit-il, avec une grimace, et les écrivains ceux de la beauté, qu'ils maquillent judicieusement et mettent en petits paquets, avec de jolies étiquettes et des rubans en imitation de soie, pour la vendre sous une marque de fabrique alléchante. Oui, peut-être… Et les avocats sont les intermédiaires de la justice. Enfin, nous vous ferons peut-être faire de la politique. Mais quel rapport y a-t-il entre tout cela, l'histoire de l'Europe et vos neuf heures et demie ?… une heure affreusement froide dans ce pays du Nord.

— Eh bien, si je faisais de la politique, j'aimerais être de ceux qui ne se bornent pas à obtenir un nouveau bureau de poste pour Passawumpaic Creek. Maintenant qu'il n'y aura plus de grandes guerres, je me représente l'Amérique en rapports étroits avec l'Europe, et j'aimerais travailler à ce rapprochement. Mais en tout cas, je veux ***savoir***.

— Je vous inscris dans ma classe. – Et il se leva rayonnant. – Vous serez sans doute bien aise d'apprendre que vous êtes la première jeune fille de cet établissement que j'aie acceptée avec plaisir, parce que « vous voulez savoir ».

Vos confrères, consœurs, si vous préférez, semblent avoir pour l'étude une antipathie aussi vive que les jeunes gens que j'ai connus à l'Université de Chicago et dans mon collège originaire d'Ottawa. Pourtant je me suis probablement trompé.

— Non, dit Ann d'un ton maussade. Les femmes sont laborieuses mais savent rarement à quoi appliquer leur zèle : ce sont des fourmis. Vous trouverez des quantités de jeunes filles qui travaillent dur, qui sont capables de réciter tout ce que contiennent leurs livres, mais vous n'en verrez pas beaucoup qui sachent pourquoi elles l'étudient, ou qui lisent sur la question autre chose que ce que vous leur aurez indiqué.

— Mais c'est ce que vous ferez, vous, je dois l'admettre ?

— Vous le savez bien », fit-elle avec une candeur étonnée, insensible à son ironie.

En s'en allant à la réunion des « Étudiantes volontaires », Ann se disait, ravie : « Il est épatant… C'est le seul prof d'ici avec lequel on ait plaisir à bavarder. »

Les Étudiantes volontaires forment un groupe, recruté dans les divers collèges et dont les membres s'engagent si solennellement, avec une ardeur si passionnée à devenir missionnaires, que, sur les quarante-deux qui s'y enrôlèrent cette année-là à Point-Royal, il y eut effectivement plus tard cinq missionnaires. Elles chantaient des hymnes, priaient, écoutaient des rapports sur la rapide extension du Christianisme dans le Beloutchistan, le Nigeria ou le Mexique – ce dernier, du point de vue éclairée de Point-Royal, n'étant nullement chrétien.

Ce jour-là, elles recevaient une vraie missionnaire revenant de Burma. Elle ne parla pas de dômes dorés et de clochettes tintant dans les temples, encore moins de réunions avec de charmantes indigènes quand la brume s'étend sur les rizières et que le soleil baisse à l'horizon. Elle parla des filles-mères en bas âge, de fièvre, de bébés galeux jouant dans l'ordure. Ann Vickers s'intéressait moins aux temples ornés de mosaïque qu'à l'alimentation des enfants affamés, et elle ne fit preuve d'aucun cynisme quand la missionnaire soupira : « Ah ! si vous vouliez venir nous aider à apporter aux païens les enseignements de Jésus ! Ils ne verraient plus alors, comme dans notre bien-aimé pays chrétien, des mendiants et des bébés qui meurent de faim ! » Ann acquiesça gentiment de la tête ; mais elle n'avait rien entendu : elle avait pensé à Glenn Hargis aux cheveux roux.

« Était-il vraiment spirituel ou avait-il simplement – comme elle disait en 1910 – « un bagout de tous les diables » ? Comment se faisait-il qu'elle préférât l'odeur de la pipe au parfum chaud et pénétrant qui flottait autour d'Eula ? Et puis, se disait-elle avec abattement, pourquoi était-elle si distraite quand une missionnaire leur apportait des nouvelles de son activité ? Enfin, le D^r^ Hargis était-il marié ? »

Il ne l'était pas.

Dans les vingt-quatre heures il n'y eut pas sur le « campus » une étudiante qui ne le sût.

Il était contraire à l'habitude de Point-Royal d'avoir un célibataire parmi ses professeurs, surtout un célibataire joli garçon. Mais il se trouvait que celui-là était cousin de

l'ancien président, le vénérable Dr Merribel Peaselee, ce qui était une sûre garantie.

« Mon Dieu, possible, dit Mitzi Brewer, l'énigme de la classe des juniors, mais il me fait à moi l'effet d'un pâté pour le déjeuner.

— Ne sois pas dégoûtante, riposta Ann. C'est une belle intelligence. Il ne songe qu'aux enseignements que peut nous donner l'histoire sur la façon de réformer la société. Il a un véritable idéal.

— Non, Annie, il ne m'apprendra rien sur la façon de réorganiser la société. La doyenne à la porte ! Un omnibus gratuit pour le campus de Yale, danse tous les soirs ! Qu'est-ce que tu dirais de ça ? Tu es diantrement naïve, Ann, ça me fait mal de te regarder. Mais attends que tu te montes le bourrichon, mon agneau. Quand je serai chez moi à tricoter des bas pour mon sixième rejeton, tu t'apprivoiseras, et comment !

— Tu me dégoûtes », dit Ann, avec une mollesse qui l'étonna.

Dans sa conduite personnelle Ann était aussi respectable que la doyenne, Dr Agatha Snow : elle était pure et normale à un degré presque fastidieux, avec son basket-ball et ses cours de science ménagère, et pourtant, en son for intérieur, elle s'impatientait de constater à quel point toutes les idées – s'il y en avait – étaient conservatrices à Point-Royal. L'ombre grise du vieil Oscar Klebs voltigeait encore derrière elle. Elle s'irritait qu'il n'y eût pas une douzaine d'étudiantes pour voir dans les ouvriers autre chose que des inférieurs, qu'elles prétendissent que New-Washington (Ohio) était nécessairement supérieur à Vienne, Venise et

Stockholm réunis. Tout en se considérant comme une chrétienne convaincue, elle était troublée qu'on estimât mal élevé de critiquer la Bible comme on critique Shakespeare. Non que Point-Royal fût en 1910 aussi « fondamentaliste » qu'un camp de frontière en 1810. Les jeunes filles n'acceptaient pas la Bible comme incontestable, non qu'elle les exaltât, mais précisément parce qu'elles ne s'y intéressaient pas assez, pas plus qu'à la religion, soit pour lutter en leur faveur, soit pour avoir des doutes. Elles n'avaient pas une foi assez solide pour être ou fanatiques ou athées. Ann savait qu'il y avait d'autres collèges de femmes plus importants, Vassar Wellesley, Smith, où les étudiantes mettaient la culture intellectuelle au même niveau que le tennis. Mais Point-Royal, comme une masse de collèges, dits du Centre-Ouest, montrait à la perfection cette supériorité américaine sur le temps et l'espace grâce à laquelle on pouvait trouver chez un même homme d'affaires simultanément la religion de 1600, les idées de 1700 sur le mariage, les notions économiques de 1800 et l'adresse mécanique de 2500.

Cette irritation et le souvenir d'Oscar Klebs avaient amené Ann à fonder le Club socialiste de Point-Royal. Il était assez modéré et très peu nombreux : en moyenne il se composait de six membres, qui, assises par terre dans la chambre de l'une d'elles, déclaraient avec force qu'il était injuste que certains eussent des millions pendant que d'autres mouraient de faim, et qu'elles liraient Karl Marx dès qu'elles pourraient se procurer ses œuvres. Tess Morrissey, jeune fille austère, dit un jour qu'elles devraient étudier la question du contrôle des naissances, et, effarées, elles poursuivirent la conversation nerveusement, en baissant la voix. « Oui, les femmes devraient avoir le droit de régler leur destinée », murmura Ann. Mais quand Tess, forte de ses études en biologie, indiqua en chuchotant les procédés de contrôle, elles

parurent gênées et se mirent à discuter des beautés du suffrage des femmes, qui mettrait fin à tous les crimes et à toutes les fraudes.

Personne au Club socialiste ne voyait la moindre inconséquence dans la conduite d'Ann, qui, membre de leur association, était inscrite aussi au groupe des Étudiantes volontaires. C'était l'époque d'une fantaisie connue sous le nom de socialisme chrétien, l'ère d'un optimisme creux, d'un idéalisme d'avant-guerre, qui se satisfaisait de foi et méprisait les statistiques, possédant la double certitude que le capitalisme était destiné par droit divin à durer éternellement, et qu'il serait bientôt remplacé, sans effusion de sang, par une utopique république internationale, assez semblable à la vie domestique de Louisa M. Alcott. C'est dans cette période que tous ceux qui, en 1930, avaient de trente-cinq à cinquante-cinq ans, s'imprégnèrent de ces idées vagues, à la Shaw, libérales et légèrement protesques, qu'ils devaient voir mises par leurs fils et leurs filles au rang de la morale anabaptiste et de la cosmogonie de Moïse.

Ann Vickers, l'esprit le plus ambitieux de sa classe, en tant que junior du collège de 1910, n'en était pas moins plus proche, par sa mentalité, de William Wordsworth et des iconoclastes pastoraux de 1832 que des esprits ardents juniors dans les années 1929, 30, 31 et 32. Ils devaient avoir la tête assez claire pour être exaspérés pour les revenants belliqueux qui, en 1930, continuaient à sonner de leur trompette provocatrice sur le cadavre d'un victorianisme défunt, tout autant qu'ils avaient été importunés à l'origine par les convenances victoriennes. Personne n'aurait plus qu'eux méprisé l'abâtardissement morose de la décade précédente, où les Ulysses naufragés de la Grande Guerre n'avaient cessé de répéter de 1919 à 1929 : « Mangeons, buvons et soyons vi-

cieux, car le monde est bouleversé, et il n'y aura plus jamais après nous de jeunesse, de printemps et d'espoir. »

Ann, comme toute sa génération, prévoyait si peu cette nouvelle croisade que bien qu'elle ne dût, en 1932, avoir que quarante et un ans, sa biographie ne peut être qu'un récit historique, la chronique de croyances et de mœurs surannées, à peu près comme si elle avait vécu dans la Florence des Médicis. Il en est de même pour nous tous qui sommes assez vieux pour nous souvenir de la Grande Guerre comme d'une réalité. Dans les quarante ou cinquante ans que nous avons vécus, à en croire un calendrier menteur, nous avons traversé cinq siècles de changements fiévreux, et ainsi qu'Ann nous nous considérons comme contemporains à la fois de Léonard de Vinci, de la redoutable barbe du général Grant, du plus récent vulgarisateur de la radio, et du dernier physicien de vingt-deux ans qui pilote son aéroplane particulier, vote tranquillement pour le communiste et qui, sans sanction cléricale, sans le bavardage sur « la liberté sexuelle » des radicaux un peu plus âgés, vit à son gré avec une femme, et familièrement dompte, fait pirouetter ou sauter l'atome qui, quand nous avions son âge, semblait aussi mystérieux et intangible que le Saint-Esprit.

En dehors de ces pieuses retraites socialistes, Ann n'entendait pas plus parler de révolution que si elle eût été une joueuse de bridge. Elle espérait apprendre un peu de son évangile par le si vivant D^r^ Glenn Hargis, et c'est ce qui arriva dès sa première leçon.

C'était dans la classe C 2, dans le hall Susan B. Anthony, une salle meublée de chaises dures et luisantes, avec tablettes pour les bras, comme celles d'un déjeuner Thomp-

son, de tableaux noirs, d'une chaise basse pour le maître et d'un affreux portrait d'Harriet Beecher-Stowe. Elle avait cette tristesse traditionnelle et sainte caractéristique des classes, bureaux de mariage, hôpitaux, salons d'attente des médecins, et églises méthodistes du Sud.

Dans cette caverne, destinée à rendre l'enseignement pénible et vertueux, les quarante élèves formaient un jardin à l'ancienne mode, et Glenn Hargis, éblouissant dans sa chaire, en était le jardinier à tête rouge.

Il gémit pendant quelques minutes sur la cuisine de l'enseignement – réceptions au bureau, sujets, lectures exigées – puis leur sourit et se lança :

« Mesdemoiselles, je désire moins dans ce cours, si j'en ai le talent, ajouter à vos connaissances qu'essayer de vous débarrasser de vos préjugés. Malgré le témoignage indiscutable de Pompéi aujourd'hui exhumé, nous avons tous tendance à croire que les gens qui vivaient avant l'an 1400 de l'ère chrétienne, ou en tout cas ceux d'avant 500 après Jésus-Christ, différaient autant de nous que l'homme du singe. C'est l'exploit le plus difficile de l'instruction, aidée de l'imagination, que d'admettre que les citoyens de Pompéi, quand leur ville fut engloutie sous les cendres en 79, faisaient des élections avec affiches politiques, fraudes, promesses de réformes et pots-de-vin, exactement comme nous ; que les femmes allaient au marché acheter des saucisses et du vin, que des plombiers hautains, et probablement maladroits, faisaient des embarras pour poser les conduites d'eau.

» On surprend fréquemment l'erreur caractéristique des historiens qui jugent cette époque essentiellement différente de la nôtre, lorsqu'ils ont l'absurdité de discuter ce pro-

blème : « Quelle est la cause de la chute de Rome ? » Un ecclésiastique vous dira qu'elle a péri parce que les Romains buvaient du vin, allaient aux Jeux le jour du Seigneur et toléraient les danseuses. »

Ann approuva de la tête : à Waubanakee elle avait entendu le révérend Donnelly et une demi-douzaine d'autres donner cette explication.

« Un végétarien vous démontrera que Rome est tombée parce que les derniers Romains, dégénérés, ont renoncé à leur ancien régime de légumes et de fruits pour se gorger de viande. Le patriote de profession expliquera cette ruine par la décadence de l'entraînement militaire et des armements. Et aux premiers temps de l'Amérique, quand on commençait seulement à se baigner, des sages affirmaient que Rome avait succombé uniquement parce que les raffinés y prenaient chaque jour un bain chaud.

» Mais aucun de ces prophètes du passé ne considère jamais qu'en fait Rome n'a pas péri.

» Elle n'a pas péri, elle s'est ***transformée***. Elle fut envahie par des barbares – ancêtres des Anglais actuels et qui leur ressemblaient assez par leur vigoureuse santé et leur volonté de puissance – elle connut les pires infortunes. Au moyen âge, c'était une ville insignifiante, nettement inférieure à Venise et à Naples, car celles-ci étaient des ports, tandis qu'Ostie, le San Pedro de Rome, s'était envasé. Mais Rome ne succomba pas, elle continua toujours, avec des fortunes diverses, et est aujourd'hui au même rang que New-York, Londres, Berlin, Paris, Vienne, Pékin, Tokio, Rio et Buenos-Aires, une des – voyons, combien cela fait-il ? – une des neuf ou dix principales villes du monde, avec une population

presque égale à celle de tout l'empire romain de l'époque classique.

» C'est cet état d'esprit que je vous demande d'acquérir, que je veux moi-même adopter durant tout mon cours : garder une attitude scientifique et, quand un pédant expliquera dans la classe, du haut de la chaire, ou dans une droguerie, pourquoi Rome a disparu, pourquoi les époques d'obscurantisme ont été tristes, pourquoi les peuples ont supporté la tyrannie de la féodalité, et pourquoi la Réforme a été prescrite par Dieu, lui poser ces questions : Rome a-t-elle vraiment péri, les périodes tristes l'ont-elles été beaucoup plus que le sud de Chicago en 1910, un serf féodal était-il nécessairement plus misérable qu'un homme libre, mineur à Pittsburgh, en cette année bénie de civilisation sous l'étendard semé d'étoiles, et ne peut-il y avoir des personnes tout à fait honorables et sensibles qui trouvent, encore aujourd'hui, autant de consolation à la grand'messe qu'à un sermon de Gypsy Jones ? »

En ces jours où l'on ignorait Mencken, le Dr Hargis prêchait là une hérésie si condamnable qu'Ann, dont la béatitude précipitait la respiration, fut soudain suffoquée par la crainte. Elle jeta les yeux autour d'elle. Certaines des étudiantes avaient l'air d'être choquées, d'autres de s'ennuyer… et la plupart prenaient docilement des notes en vue des examens, sur leurs jolis petits cahiers, avec leurs jolis stylos, exactement comme elles l'auraient fait si le professeur leur avait dit que le chapeau de paille d'Italie avait été inventé à Sienne en 12 après J.-C. par une jeune fille boiteuse, tante de César Auguste. Rassurée, elle se tourna vers Glenn Hargis comme elle ne l'avait fait vers aucun aimant humain depuis Adolphe Klebs.

VII

Cela aurait dû la mettre sur ses gardes.

Quand, à la fin de cette première classe, elle s'approcha impulsivement de la chaire et murmura : « Oh ! Docteur Hargis, jamais encore leçon ne m'a fait autant de plaisir et j'espère qu'ici on ne vous trouvera pas trop radical », il ricana : « Moi, radical ? Mais, chère Mademoiselle, je suis conservateur dans l'âme, bon républicain et fabricien à l'église épiscopale, et j'aime sincèrement les tableaux de Millais et de Leighton.

— Mais ce que vous avez dit… sur les mineurs de Pensylvanie et les serfs ?

— Oh ! fit-il légèrement, simple exemple. »

Et, confuse, elle céda la place à des camarades qui voulaient demander au Dr Hargis si Gibbon et Buckle étaient des lectures supplémentaires obligatoires ou facultatives.

En rentrant chez elle, Ann se disait avec une colère maternelle : « C'est honteux de jouer si légèrement avec ses dons quand on en a autant que lui. Mais il est peut-être bien plus avancé qu'il ne le pense. Il a pris ce stupide doctorat en philo par-dessous la jambe, ça fait sans doute partie du métier… comme la façon qu'avait M. Klebs de regarder une semelle, d'un air entendu : attitude scientifique. Je me demande si j'apprendrai jamais à en faire autant ? Oui ! Ou bien suis-je simplement sentimentale ?… Il est charmant… ses sourcils se rejoignent presque… et il a tant de poils roux sur le dessus de la main… »

Ils se rencontraient comme il arrive inexplicablement à deux personnes qui se plaisent : après la classe, à des conférences dans le bureau du maître, aux thés de l'Y.W.C.A., aux chastes orgies de cacao, corsées d'exotiques biscuits Huntley et Palmer, offertes par la Doyenne ; le jeudi soir, à la « Société oratoire », dont le Dr Hargis avait été nommé directeur. Cette Ann qui avait méprisé cet exercice synthétique et prétentieux qu'on appelle « débats oratoires », découvrit soudain que c'était un excellent entraînement à la politique. Des douzaines de jeunes filles témoignaient un intérêt délicat au jeune professeur, mais, autant qu'Ann pouvait s'en rendre compte, les Amy Jones du collège l'ennuyaient, parce que les rois carlovingiens les passionnaient moins que la pâte feuilletée ou la décoration à bon marché des petites maisons, et les Mitzi Brewer, parce que leurs yeux aguichants menaçaient la situation d'un professeur adjoint sérieux. Souffrant pour lui de son aveuglement, Ann le regardait tourner autour des étudiantes l'une après l'autre, et quand il parut s'attacher à elle – oh ! comprenez bien, de la façon la plus pure, la plus amicale – elle sentit qu'elle devrait se montrer distante, mais n'en fit rien.

Ils étaient amis. Ils causaient des heures dans le hall du bâtiment des Y.W., et il renonçait avec elle à sa légèreté supérieure, qu'elle jugeait un système de défense contre les élèves avides qui, s'attendant à le trouver omniscient, riaient sous cape si elles le prenaient en défaut.

Et ils sortaient ensemble… mais strictement sur le campus.

C'était la règle à Point-Royal : les hommes, membres du corps enseignant ou cousins en visite, pouvaient se prome-

ner sur le campus avec les jeunes filles, sous les yeux jaloux et les ricanements des autres étudiantes, agitées par mimétisme, mais il ne leur était pas permis de faire ailleurs une excursion ou un pique-nique. Malgré toutes leurs hardies discussions, toute leur biologie et physiologie, leur prétendu objectivisme au sujet des maîtresses des rois et des causes économiques de la prostitution, malgré leur prétention d'être à la fois normales et, selon leur expression, « à la page », prêtes pour le mariage et la maternité, ou pour les affaires presque autant que les hommes, ces jeunes filles étaient dans un vrai couvent, sous l'autorité de gardiens, hommes et femmes, comparables à des nonnes. Dans les Universités d'État, où se pratique la co-éducation, les filles peuvent être assez libres et indifférentes avec les garçons, et, les voyant tous les jours, fouillant avec eux dans les laboratoires et les bibliothèques, elles ne les prennent pas trop au sérieux. Mais dans ce cloître, même celles qui avaient été sainement élevées avec des frères exubérants, étaient si noyées dans une brume vaguement parfumée de féminité qu'elles devenaient aussi anormales que des pensionnaires hystériques.

Obsédées par la pensée et le désir des hommes, elles s'en tiraient en prétendant les mépriser… quand il n'y en avait pas à portée. Mais quand il y en avait… le plus ordinaire des professeurs masculins, le révérend Henry Sogers, M.A., qui enseignait le latin et le grec, était entouré, après chaque classe, d'étudiantes jacassant, écoutant avec respect des aperçus intéressants, tels que : Sophocle est meilleur écrivain, et aussi plus moral, que David Graham Phillips. Et elles se précipitaient pour lui trouver ses hauts caoutchoucs, tout usés et poussiéreux. Une mijaurée, s'arrachant à un roman français, les découvrait sous un pupitre, et les lui tendait, un peu haletante d'émotion.

Mais c'est quand une étudiante recevait une visite masculine personnelle, qu'elles perdaient toutes la tête. Dès que le malheureux arrivait par la grande avenue du campus, des douzaines de jolies têtes se penchaient aux fenêtres. Entrait-il dans le parloir, timidement, le chapeau à la main, il percevait de petits cris, des coups d'œil, des fuites éperdues sur l'escalier : on eût dit des milliers de souris affolées. S'asseyait-il gauchement dans le salon, essayant de se montrer galant avec son unique amour, un nombre prodigieux de jeunes filles avaient besoin d'un livre dans cette pièce. Et ensuite elles discutaient les moindres détails de ce dieu passager, depuis ses souliers jaunes d'un chic douteux jusqu'à la hauteur magnifique de son col.

Elles entendaient dire que des jeunes filles des grands collèges féminins allaient danser tout naturellement à Yale et à Harvard. Elles-mêmes, rentrées chez elles pour les vacances, dansaient aux « Country clubs » qui, dans toute l'Amérique nouvellement enrichie, transformaient tout à coup les pâturages en superbes champs de tournois. Pourtant, de retour à Point-Royal, cette essence, ce rituel, ce parfum de féminité les enveloppaient de nouveau, les étourdissaient, en faisaient des êtres factices, comme les gens qu'on voit passer dans le brouillard. Elles se lançaient dans une orgie d'élégances, dentelles et rubans, copies de lingeries françaises, petits canifs d'argent, trop émoussés pour jamais tailler les crayons, tasses à thé les plus fragiles qu'elles eussent le moyen d'acheter. Elles essayaient leurs différents parfums et s'extasiaient sur leur finesse… mais c'était avec l'idée de séduire des héros imaginaires.

Dans chaque classe, quelques élèves protestaient contre ces raffinements, en étalant arrogamment d'épaisses flanelles et en servant le thé dans des pots en terre, et

quelques-unes, moins nombreuses encore, arboraient un tailleur à l'allure ostensiblement masculine que jalousait timidement leur entourage trop habillé.

Cet hypnotisme étouffant de sexualité inavouée, Ann Vickers le réprouvait et elle le combattait par le basket-ball, les prières ardentes – quoique peut-être peu sincères – à la Y.W., et la sécheresse insexuée de la science économique. Pourtant ce désir la tourmentait toujours avec une douceur traîtresse, et cette année-là elle jura – en jurons presbytériens très convenables – furieuse d'avoir à subir plus que jamais les caresses et les chuchotements d'Eula Towers, sa camarade de chambre.

Le premier mois, Eula l'inquiéta, le second elle l'assomma, le troisième elle l'exaspéra, et chaque mois passé avec Eula rendait plus désirable la virilité poilue de Glenn Hargis.

Elle ne pouvait pas se passer complètement d'Eula. Cette esthète embrumée de mousselines, en dépit de tout le chiqué qu'elle étalait avec complaisance, savait beaucoup de choses qui plaisaient à l'esprit alerte, actif d'Ann Vickers. Eula lui apprenait à s'enthousiasmer pour Keats et Shelley, pour Beethoven et Rodin, encore qu'Ann ne pût souffrir les véritables idoles d'Eula, Swinburne, Edgard Saltus, et Oscar Wilde. Avec un éclat de rire, clair comme un hennissement, elle se moquait de l'admiration paisible d'Ann pour Elbert Hubbard – M. Hubbard, insistait Ann, apportait « un très beau message », si bien qu'Eula finit par demander quel pouvait bien être ce « message » de M. Hubbard. Et en une heure piquante Eula ferma pour jamais une des brochures favorites d'Ann. « Un si joli petit livre », soupira celle-ci, que le révérend Donnelly lui avait envoyé pour Noël. C'était une

anthologie des sermons les plus poétiques des pontifes américains, à commencer par Henry Ward Beecher et intitulé : *Cœurs qui baisent le ciel*.

« Oh ! mon Dieu, glapit Eula dans une crise de joie, se frappant les cuisses puis ouvrant les bras, et criant avec une jovialité rare dans son existence vouée au beau, *Cœurs qui baisent le ciel* ! Pourquoi pas *Foies naviguant sur la mer* ou *Héroïsme à figure de pensées* ?

Ann, à dire vrai, ne sut jamais exactement ce qu'il y avait à reprendre à son charmant petit livre, qu'elle aimait au point d'avoir souvent projeté d'aller plus loin que les vingt et une premières pages. Mais elle y renonça et le cacha dans sa malle, puis un jour elle reconnut qu'elle préférait maintenant les vers favoris d'Eula :

La chouette malgré toutes ses plumes avait froid ;
le lièvre boitait en tremblant sur l'herbe gelée,
et le troupeau gardait le silence sous sa toison de laine.

Mais quand elle se montrait reconnaissante envers Eula, quand elle sortait de ces remparts enjoués qu'elle avait élevés contre cette insinuante jeune femme, Eula se jetait sur elle, l'embrassait et soupirait avec une tendresse qu'Ann trouvait écœurante.

« Ô ma chérie, je suis si heureuse de te voir sourire ! Tu étais distante, lointaine, comme si quelque chose te troublait. Ah ! j'ai tant désiré te montrer ma sympathie, t'aider. Oh ! oui, laisse-moi te baiser la main, te témoigner mon respect.

— Hein, assez ! Est-ce que tu veux me serrer la gorge, étrangleuse ? Tu serais bonne à faire une lutteuse plutôt qu'une artiste ! » gronda Ann, d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas elle-même, une voix affreuse, non de haine mais de vertueuse terreur.

Et les matins de froid Eula se glissait dans le lit d'Ann et fumait des cigarettes atrocement parfumées, en murmurant :

« Oh ! n'allons pas en classe aujourd'hui. Les cours… crotte ! Restons couchées ici à penser à ce que nous ferons quand nous serons libérées de cette prison. Songe donc… nous aurons pour nous deux une villa à Capri et nous rêverons toute la journée au-dessus de la mer de pourpre, au pied des collines couronnées de violettes. Veux-tu une tasse de café, chérie ? Ne bouge pas, ne bouge pas ! Je cours t'en faire une sur le réchaud à alcool.

— Pas du tout ! j'ai une colle à huit heures et demie. »

Et Ann, ayant ainsi menti sautait à bas du lit et s'habillait, avec une rapidité qui aurait émerveillé son père.

Il n'y avait pas plus de quatre ou cinq Eula dans tout Point-Royal, mais elles suffisaient à faire de Glenn Hargis et des promenades avec lui sur le gazon pelé du campus une aventure honnête et purifiante.

Sans en être convenu, ils prirent l'habitude de se rencontrer sur le promontoire planté de chênes où un canon de la guerre civile et la statue d'Elizabeth Cady Stanton surveillaient la rivière Housatonic, aux remous dorés sous le soleil de l'été indien (l'été de la Saint-Martin) et, par delà, une ferme qui se dressait sur le plateau avec ses granges rouges

parmi des peupliers. Il parlait avec exubérance des universités allemandes, des cafés « Unter den Linden », et du simple étudiant en droit rencontré sur le Kurfürstendamm, comte authentique, qui l'avait emmené en vacances dans son vieux château de famille en Thuringe ; et de la rare, de l'exaltante semaine – payée ensuite par des mois où il avait dû se passer de petit déjeuner et de souliers neufs – qu'il avait vécue en Égypte, où il avait assisté aux fouilles d'une sépulture royale, et vu les couleurs fraîches et naturelles de peintures enfouies depuis quatre mille ans, qui lui avaient fait connaître que l'histoire est chose vivante ; de sorte qu'il n'était pas enfermé dans l'année 1910 et dans ce maigre campus du Connecticut, mais circulait et parlait aussi en ce même instant à Thèbes, en 2000 avant l'ère chrétienne et peut-être dans une Nouvelle Thèbes asiatique ou sud-américaine de 3000 après J.-C. « Cela a ajouté quelque chose à mon existence, de même que la vie d'un astronome est plus riche quand, regardant dans son télescope, il annexe la lune et Mars à son domaine », s'écria Hargis dans un des rares moments où il osait se montrer simple et sentimental.

Elle aimait son intelligence… sa science plutôt. Elle devinait qu'il était vaniteux, tatillon comme une vieille fille, pas assez grand pour être gauchement sincère ; mais, parce qu'il était le seul mâle de ce couvent, et puisqu'il l'avait évidemment élue entre toutes les sœurs, elle avait pitié de lui et ne prenait pas garde à ses enfantillages.

Mais elle ne pouvait continuer à être humble et respectueuse avec lui – la jeune et brillante étudiante avec le sage professeur. Elle ne se leurrait pas sur son compte comme elle avait fait sur celui d'Adolphe Klebs, et c'était du discernement, car Adolphe était beaucoup plus tout d'une pièce, bien plus solidement égoïste et méprisant que Glenn Hargis,

docteur en philosophie. Elle lui répondit bientôt par un placide « Heu, heu ! » au lieu d'un « Oh oui ! » ému.

Il le sentit et dit plaintivement : « Vous ne me prenez pas au sérieux.

— Eh bien, et vous ?

— Certes si… enfin, peut-être que non. Mais vous, vous devriez. Je ne prétends pas avoir une intelligence supérieure à la vôtre, Ann, mais il se trouve que j'en sais davantage.

— Tout le monde en sait plus que moi. Je suis du type des gens actifs, je crois. Il y aura toujours des gens plus savants que moi et qui travailleront pour moi, seulement je les dirigerai. Je ne vois aucun mérite spécial à être une encyclopédie vivante quand, pour cinquante dollars, on peut s'en acheter d'occasion une jolie édition.

— Je ne suis pas une encyclopédie. Mon but, en faisant mon cours, est de donner aux étudiantes le goût de penser par elles-mêmes.

— Eh bien, j'ai mes idées personnelles, sur vous, Docteur Hargis, cela devrait vous plaire.

— Vous êtes bien la jeune fille la plus agressive… !

— Sincèrement, ce n'est pas mon intention. Si je le suis, c'est sans le vouloir. Mais, je ne sais comment, tous les hommes, y compris mon père – lui surtout – m'ont toujours fait l'effet de petits garçons. Ils veulent qu'on s'occupe d'eux : « Maman, regarde-moi, je joue au soldat. » Et ce prédicateur de Boston que nous avions à la chapelle dimanche dernier : « Jeunes filles, considérez comme je suis imposant et vous n'êtes que de pauvres petits agneaux que j'ai à diri-

ger. » S'il avait entendu les ricanements au fond de la chapelle !

— Alors, dit Hargis avec irritation, je suppose que vous autres, charmantes jeunes filles, vous vous moquez de moi en classe ?

— Non, nous sommes passionnées. Grâce à vous, Richard Cœur de Lion est aussi vivant que le président Taft.

— Je l'espère bien : il l'était beaucoup plus. Saviez-vous, à ce propos, que Richard était un bon poète et un critique littéraire de premier ordre ? Il disait… »

Et le Dr Hargis était lancé, agréable comme toujours quand il s'oubliait. Ann le suivait, attentive, agréable comme toujours quand elle l'oubliait en tant qu'homme, et l'écoutait comme un livre qui parle.

Quand le Dr Hargis ne réussissait décidément pas à faire impression sur cette énergique jeune fille en la bousculant ou en faisant le petit garçon triste et solitaire, il adoptait une tactique contre laquelle elle était sans défense. Il raillait, il se moquait de la naïveté qu'elle avait encore en réserve, qu'elle devait toujours avoir. Et elle, qui avait la décision assez prompte quand il y avait une tâche à accomplir, était lente et troublée dès qu'il fallait défendre ses illusions personnelles.

Il la blaguait de se faire de la bile pour une personne aussi manifestement flasque qu'Eula, de s'inquiéter de la condition de l'équipe régulière de basket-ball, de se soucier de savoir si oui ou non la nouvelle secrétaire de la classe, Mitzi Brewer – cette fâcheuse invention qu'elle avait eue – jouait à cache-cache avec les registres, pour satisfaire son

amour-propre en obtenant les meilleures notes dans l'austère domaine des mathématiques. Il la raillait d'être ardemment convaincue de l'importance du droit de vote pour les femmes, et de croire, depuis Waubanakee, qu'un verre de whisky est un billet direct pour l'enfer.

Ensuite il toucha d'un doigt hésitant à sa religion ; elle frémit réellement et, pleine d'angoisse, se livra à sa merci.

Cela commença innocemment, simple exercice de gymnastique intellectuelle, et, pour terminer, elle en vint à commettre misérablement l'action la plus dramatique qu'elle eût encore osée : elle arracha de son cœur, par égard discutable pour la sincérité, quelque chose qui lui était aussi cher que la vie.

Ils s'étaient arrêtés au-dessus du ravin de Stanton Point et frappaient leurs jambes de leurs mains glacées, dans l'air incolore de novembre, mais dans la griserie de leur entretien ils n'avaient pas conscience du froid.

« Nous avons eu hier soir, dit Ann, la plus jolie réunion de la Y.W., la Fête de la Moisson. Ce n'était pas une séance ordinaire, tant tout le monde semblait en quelque sorte heureux.

— Bien, bien, ma chère Ann, et qu'avons-nous fait à cette délicieuse Fête de la Moisson ?

— Oh ! inutile de railler. C'était charmant. Nous avons chanté, bien entendu, et prié, mais vraiment prié, rien de machinal. Tout le monde semblait ému et voulait y participer. Sérieusement, vous savez, Mitzi Brewer elle-même était là, et quand la présidente s'adressa à elle…

— La présidente, c'était vous, je suppose ?

— Oui, si vous tenez à le savoir, là. Et quand j'ai appelé Mitzi, eh bien, elle s'est levée et a fait la plus belle des prières.

— Et quelle requête cette petite chatte de Miss Mitzi a-t-elle fait monter vers le divin trône ?

— Oh ! une simple prière, vous savez, sur ce qu'elle ne faisait pas toujours ce qu'elle devrait, mais qu'elle espérait être guidée.

— Hum ! Notre Mitzi a dû commettre récemment quelque péché particulier. Je crois avoir entendu parler de quelque chose à propos d'elle et de ce beau garagiste, près des chutes d'eau. Ils se conviendraient très bien. Ainsi vous avez eu une chaste Fête de la Moisson et probablement chanté ***En rentrant les gerbes***. Superbe ! Naturellement, étant chrétiennes et très modernes, vous n'auriez pas été assez primitives et ignorantes pour reproduire une fête des anciens Romains ? Vous rappelez-vous cette fête de juin dans ***Marius l'Épicurien*** ? Cérès et Dea Dia portées dans des châsses sacramentelles par des garçons vêtus de blanc, les autels ornés de guirlandes de laine et de fleurs, jetées ensuite dans le feu du sacrifice, et l'odeur des champs de légumes, et les prêtres en vieilles robes, raides et ancestrales. Marius avait le devoir de déposer des rayons de miel et des violettes sur l'urne de son père. Violettes et miel ! Ah ! ces païens des collines n'étaient pas du tout à la page ! Ils n'écoutaient pas Mitzi effaçant par la prière son dernier flirt, et ne murmuraient pas : « Travaillez, car la nuit vient quand l'homme ne travaille plus. » Ce que j'ai toujours considéré en littérature comme le pire des ***non sequitur***.

— Oh ! les Romains chantaient probablement quelque chose qui ne valait pas mieux. Je ne crois pas que M. Pater

ait su tout ce qu'ils chantaient. En tout cas, nous étions heureuses. Il y avait une vraie… une sorte de paisible béatitude crépusculaire… de la véritable religion.

— Vous êtes d'une puérilité si exquise, si touchante avec votre religion, ma chère enfant. Vous êtes parfaitement convaincue que tous les miracles se sont produits. Vous prenez l'histoire des pains et des poissons nourrissant la multitude pour un fait historique prouvé au lieu d'y voir un mythe charmant. Vous croyez à la Bible réellement, comme si c'était de l'histoire et non de la poésie.

— Et vous, vous n'y croyez pas, grand Dieu ? Et vous êtes fabricien !

— Bien entendu, j'y crois. Question d'habitude. Je me rase aussi, mais je ne considère pas cela comme un acte sacré. Si c'était la mode pour les jeunes professeurs de porter la barbe, comme il y a peu de temps, je la porterais. Ah oui, j'ai été fabricien, mais vous remarquerez que je n'assiste pas souvent au service. Ne me taxez pas d'hypocrisie. Je sais nettement ce que je fais et ce que je pense. Vous, vous n'avez pas osé. Vous n'avez jamais fait subir l'épreuve de la réalité à ces vagues émotions que vous appelez votre religion, ces épreuves auxquelles vous soumettriez un document historique du moyen âge. En somme, Ann, vous représentez typiquement toutes les femmes : vous êtes assez positive pour tout ce qui ne touche pas vos sentiments, vous pesez le beurre et comptez la monnaie pour que les pauvres diablesses de servantes ne puissent vous faire tort d'un cent, mais vous ne consentez pas à vous demander ce que vous croyez réellement et si votre croyance est le résultat d'une méditation sincère ou un simple héritage de famille. Et un jour vous aurez la même foi – respectable probablement

mais à coup sûr déraisonnable – en votre mari et en vos fils. Exactement une femme ordinaire, après tout, ma chère disciple.

— Je vous trouve dégoûtant.

— Je sais que je le suis. Je ne désire pourtant pas une seconde vous priver de la consolation que sont vos superstitions, je veux simplement que vous vous compreniez vous-même – c'est le profit essentiel qu'on vient chercher au collège, n'est-ce pas ? – et du moment que vous êtes une douce, sereine et saine ménagère, n'essayez pas d'être aussi une intellectuelle qui coupe les cheveux en quatre.

— Je ne suis pas saine… je ne veux pas que vous… Vous êtes… vous êtes…

— Dégoûtant, est le mot, je crois.

— Oh oui, vous l'êtes, et comment ! »

Elle fut maussade tout le long du chemin du retour, tandis qu'il marchait légèrement, le visage éclairé d'un sourire de satisfaction, maître qui a dompté son élève. Il lui dit un bonsoir gai et affectueux.

La semaine qui s'écoula jusqu'à leur entretien suivant, Ann ne fut ni gaie ni affectueuse, et, qui pis est, elle était furieuse : c'était vrai, elle n'avait jamais pesé la valeur de sa foi. Elle avait arraché quelques mauvaises herbes : après pas mal de souffrances sentimentales, elle avait, en première année, décidé qu'elle ne croyait pas à l'immaculée conception et à la damnation éternelle. Mais elle ne s'était jamais demandé en face si elle croyait à la vie future, à l'existence

concrète et à l'omnipotence de Dieu ou à la divinité du Christ.

Maintenant elle s'interrogeait avec un trouble extrême. Eula choisit cette semaine d'agonie à Gethsémani pour lui proposer d'organiser une lecture publique de poésies, et fut suffoquée quand Ann lui répondit : « Ne m'embête pas et va-t'en au diable ! »

Ann se penchait sur la Bible. Les miracles lui semblaient invraisemblables maintenant qu'elle les considérait avec des yeux dessillés, irrités, différents. Qu'est-ce que c'était que toute cette histoire de Jésus chassant les démons du corps d'un possédé et les faisant entrer dans les deux mille porcs d'un troupeau qui paissait, si bien qu'affolés ils couraient se noyer dans la mer ? Peu probable, se disait-elle, et étrange façon de traiter d'inoffensifs pourceaux et de ruiner leur propriétaire.

Et dans le quatrième Évangile selon saint Luc elle envisagea d'un œil nouveau le récit sur le diable emmenant Jésus sur une montagne, lui montrant tous les royaumes du monde et les lui offrant, s'il voulait lui rendre un culte.

« Mais c'est un symbole, évidemment, se disait Ann, une parabole émouvante, mais uniquement une fable ! » Elle s'apercevait avec étonnement que toute sa vie elle y avait vu le récit d'un fait réel : c'est ce qu'on lui avait enseigné, sans doute, à l'école du dimanche de Waubanakee. Examinant son propre esprit aussi objectivement que si elle venait de se rencontrer pour la première fois, elle découvrit qu'elle n'avait jamais réfléchi sur la Bible et la foi de son enfance, mais qu'elle les avait avalées sans les digérer. Le vague agnosticisme du vieil Oscar Klebs n'était lui-même fait que de formules qu'elle avait adoptées, sans les appliquer à sa

croyance véritable. « Et tous les miracles, songeait-elle avec stupeur, sont pareils : des mythes magnifiques, ayant tout juste la réalité de Santa Claus pour un enfant de quatre ans ravi par la Noël. »

Elle éprouvait la même chose qu'une femme trompée sans le savoir par son mari pendant des années, tandis que tout le monde est au courant et ricane. Elle essaya de reconquérir la sérénité de sa foi en lisant le psaume XIX :

Les cieux racontent la gloire de Dieu,
Et l'Étendue manifeste l'œuvre de ses mains.
Le jour en instruit un autre jour.
La nuit en donne connaissance à une autre nuit.
Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles
Dont le son ne soit pas entendu :
Leur retentissement parcourt toute la terre ;
Leurs accents vont aux extrémités du monde,
Où il a dressé une tente pour le soleil.
Et le soleil, semblable à un époux qui sort de sa chambre,
S'élance dans la carrière avec la joie d'un héros.
Il se lève à une extrémité des cieux
Et active sa course à l'autre extrémité :
Rien ne se dérobe à sa chaleur.
La loi du Seigneur est parfaite, elle restaure l'âme ;
Le témoignage de l'Éternel est véritable ; il rend sage l'ignorant ;
Les ordonnances de l'Éternel sont droites, elles réjouissent le cœur ;
Les commandements de l'Éternel sont purs, ils éclairent les yeux.
… Ils sont plus précieux que l'or, que beaucoup d'or fin.
Ils sont plus doux que le miel, que le miel qui coule des rayons.

Pour la première fois cela lui fit l'effet d'une poésie sublime, et elle la déclama avec emphase, heureuse qu'Eula ne fût pas là pour rire sous cape, mais pour la première fois aussi cela lui parut n'avoir aucun rapport avec la vie quotidienne : ce n'étaient que des mots, si délicieux qu'ils fussent, comme « Kubla Khan ». Et elle réentendit Glenn Hargis se moquant d'une voix flûtée : « Vous prenez cela pour un fait historique prouvé au lieu d'y voir un mythe charmant. »

Elle partit avec une résolution farouche rejoindre le Dr Hargis à Stanton Point. Tandis qu'ils suivaient le sentier au bord de la falaise, en regardant la vallée, toute grise sous l'herbe gelée, il railla :

« Avez-vous réfléchi de nouveau à votre intéressante religion du moyen âge ?

— Oui.

— Et avez-vous conclu au sujet des sept pains et des quelques petits poissons ? Quelle belle solution de la question économique !

— Oh ! chut ! Ma résolution est prise. Demain soir… Dans deux mois, j'aurais probablement été élue président de la Y.W.C.A., mais à la réunion de demain soir je donnerai ma démission et leur dirai pourquoi. Je ne crois plus et je ne veux pas mentir là-dessus.

— Vous prétendez que vous allez vous lever devant cette masse de pureté qui porte lunettes et dire que vous ne croyez pas plus au Christianisme qu'au Bouddhisme ?

— Certainement.

— Mais… heu… en quoi cela les regarde-t-il ? C'est votre affaire personnelle, pas du tout une question de mensonge, mais simplement qu'aucune loi ne vous oblige à dire ce que vous pensez au premier polichinelle venu.

— Peut-être, seulement j'ai présidé des réunions, j'ai prié, confessé ma foi… le tout à faux, semble-t-il. Oh ! je n'essaierai pas de leur enlever leurs croyances : qu'elles les gardent si ça leur plaît. Mais je me dois à moi-même de leur dire où j'en suis à présent.

— Écoutez, Ann ! » Le Dr Hargis ne raillait plus, renonçait au plaisir de se montrer supérieur à cette jeune vierge. Ses yeux avaient une expression puérile et déconcertée, sa voix mince grinçait : « Il m'est bien égal d'être mêlé à ceci et que mes opinions intimes soient étalées et soumises à l'examen d'un tas de provinciales babillardes. Je n'en ai pas la moindre crainte, vous comprenez. Mais si elles savaient, la présidente surtout, que je vous ai influencée, cela pourrait avoir une sérieuse répercussion sur mon rôle, qui est d'enseigner l'histoire de façon intelligente.

— Oh ! n'ayez pas peur, je ne vous dénoncerai pas.

— Ne dites pas de bêtises. Peur, moi ? De ces rustres de professeurs ? Quelle niaiserie ! Seulement, je ne tiens pas à leur fournir une occasion de se mêler de ma vie privée.

— Je ne vous compromettrai pas, je vous l'ai déjà dit. Au revoir. »

Elle était partie, lionne bondissante.

Le lendemain soir, haranguant l'assemblée de la Y.W.C.A., elle déclara gravement et brièvement, sans con-

torsions nerveuses, sans exaltation de sacrifice héroïque et volontaire, qu'elle ne pouvait voir dans la Bible et dans aucune foi chrétienne autre chose que de superbes et brillants contes, comparables au cycle du Roi Arthur. Elle annonça qu'elle donnait sa démission de vice-présidente… et, voulant diriger les électeurs comme font les hommes politiques, elle déclara qu'elle espérait voir Amy Jones élue à sa place.

Elle ne nomma le Dr Hargis ni à ce moment ni plus tard dans sa chambre, quand toutes ses amies, sauf Eula, gémissaient : « Que t'est-il arrivé ? Il faut que tu sois folle ! Si c'est ce que tu penses, pourquoi donnes-tu tellement prise sur toi à tous les fanatiques ? » Eula profita de la circonstance pour affirmer en pleurant que sa chère, sa mignonne Ann adorée pouvait bien croire tout ce qu'elle voulait, elle la suivrait jusque dans les flammes de l'enfer… et même jusque dans l'exégèse.

Cela fit sensation en ce mois assez terne à Point-Royal. La présidente, qui était pieuse, quoique sœur d'un fameux évêque épiscopal, fit venir Ann pour tenter de la ramener dans le droit chemin, et lui lut Newman – le premier Newman orthodoxe, avant son égarement. Dans une réunion spéciale des directeurs de la Y.W., une nommée Sarah, anémique et épouvantée, pria à haute voix pour Ann, au grand ennui de celle-ci. C'était curieux, mais à présent, au bout d'une semaine, il lui semblait que son débat de conscience était fini et oublié depuis des années.

Au Dr Hargis seul elle pouvait en parler, à coup sûr pas à Eula avec ses bras grêles, moites et enveloppants.

Tout en méprisant un peu la terreur d'Hargis, elle sentait qu'ils partageaient le risque de l'exil et… ah ! c'était un homme et elle avait besoin de cette sécurité que seul – du

moins elle l’avait entendu dire – ce sexe peut assurer à une faible femme.

VIII

On était en décembre, il faisait désormais trop froid pour qu'ils se retrouvassent sur les bords du ravin. D'autre part ils n'avaient ni l'un ni l'autre envie de rencontrer à la Y.W.C.A. de dignes jeunes filles à l'air réprobateur. Pourtant le local de l'Y.W. était le seul spacieux et confortable de tout le collège. Bien plus d'ailleurs que la salle de réunion et ses fauteuils Morriss, ses photographies de groupes des anciennes promotions, pénibles à voir avec leurs lunettes, et ses tables couvertes de brochures de missionnaires, le café de l'Y.W. était accueillant avec ses petits guéridons en zinc, ornés de fleurs, où tous les après-midi on pouvait contempler des tableaux aussi suggestifs que « Madame le professeur de géologie » offrant du thé et des buns à la cannelle au pasteur de la Première église universaliste, et que la directrice de la culture physique – jeune fille hardie, qu'on disait avoir vue fumer des cigarettes chez Monquin à New-York – riant dans un coin en prenant de la coca-kola avec des gaufrettes Nabisco en compagnie d'un commerçant de la ville voisine, très excité.

Ann et Hargis auraient aimé cette vie de café relativement saine, mais ils ne pouvaient supporter le bavardage, tant ils s'absorbaient l'un dans l'autre, et ils se rencontraient dans le salon d'attente de la maison qu'habitait Ann, un cabinet sous l'escalier, avec un grand radiateur rouillé et huit fauteuils raides.

« Je ne peux pas supporter ce trou, lança Hargis, filons à la campagne, samedi après-midi.

— Contraire au règlement, Glenn. »

Si elle avait passé sur sa couardise, s'ils étaient redevenus intimes, si désormais leurs esprits se pénétraient mutuellement sans faux-fuyants défensifs, elle ne le considérait pourtant plus comme un personnage officiel, son supérieur, elle l'appelait Glenn et refusait de le saluer.

« Oh ! zut pour les vieilles règles ! grommela-t-il.

— Évidemment, mais je ne veux pas me faire chasser : trop embêtant !

— Ça ne vous… ou plutôt ne nous arriverait pas. Écoutez, mon petit, samedi dernier j'ai grimpé sur le mont Abora et j'ai trouvé une vieille cabane de bûcheron, en troncs d'arbres, la porte enlevée. Un endroit épatant pour faire du feu et y déjeuner – il y reste une table en bois – vue merveilleuse sur la vallée. Je me procurerai tout ce qu'il faut pour le repas – les autres y fourreraient leur nez si vous vous en occupiez, et vous interrogeraient. Allons, évadons-nous de ce maudit couvent et soyons des hommes libres. Dieu me damne, je crois que je vais entrer dans une affaire de publicité. J'en ai par-dessus la tête d'être un petit pantin de professeur : on ne peut pas dire ce qu'on pense. J'ai un ami, un camarade de classe, qui a la plus belle situation de Chicago dans la publicité, il veut me prendre avec lui. Oh ! allons à cette cabane. Vous n'avez rien à craindre de moi dans cet endroit sauvage, Annie.

— Je n'ai peur de rien. Le mont Abora ?

— Oui, vous monterez la route de Letticeville et vous me retrouverez près de la vieille église en briques, à midi, samedi prochain. Voulez-vous ? Vous voulez bien ? »

Cabane en bois, feu de campement en plein air, vue sur la vallée du haut d'un cône de montagne, échapper aux regards des compagnes qui vous entourent… c'était séduisant et elle n'hésita que quelques secondes avant de dire : « Ça va. Midi. Bonsoir. »

Avoir peur de lui ! Dieu du ciel ! Et pourtant ce taquin, ce camarade de jeu avait des yeux brillants et des mains fermes.

Elle ne l'avait pas encore vu en ce costume de lainage anglais verdâtre, à culotte courte – anglais du moins en ce qu'il venait de chez Marshall Field à Chicago, ainsi que la cravate à zigzags orange en soie brute, très chic et très artistique. Et il lui dit fièrement que son havresac était un véritable *rücksack* allemand qu'il avait porté dans la Forêt Noire.

Il ne lui pesait pas, et, plus vigoureux, semblait-il, que jamais, sous les plis de son complet, il avançait légèrement en chantant. Malgré sa splendeur européenne, tout en marchant il ne tenait pas de propos élevés, mais la mettait à son niveau en plaisantant sur un ton familier – comme s'ils étaient deux juniors ou deux membres du corps enseignant – de scandales comme celui des dessous si chastes de madame la Présidente, révélés par des bosses sous ses gros bas de coton ; des regards passionnés, avides, que le professeur et révérend M. Sogles jetait sur l'impétueuse monitrice de culture physique, lui qui avait une pauvre femme infirme, condamnée au lit, et si patiente ; du bruit qui courait que la femme du professeur Jaswitch (français et espagnol) lui écrivait toutes ses leçons et corrigeait tous ses articles.

« C'est une femme extrêmement chic, mais on prétend qu'elle boit des cocktails, dit Ann, tout en ayant honte de le dire, mais tous ces potins l'amusaient, comme il fallait s'y attendre.

— Des cocktails ? Et quel mal peut-il y avoir à cela, jeune et brave Ann ? Je voudrais bien en avoir pour notre déjeuner.

— Mais… mais, ils détruisent le tissu cérébral. C'est prouvé scientifiquement, ça se trouve dans toutes les physiologies.

— Je vous félicite de les avoir toutes lues. En russe et en espagnol aussi ?

— Oh ! vous savez bien ce que je veux dire.

— Certes, mais vous ? En somme, un cocktail vous ferait du bien, il pourrait vous débarrasser de votre respect languissant pour des choses qui n'en valent pas la peine, vous donner l'illusion de la vie et de la gaîté. N'aimeriez-vous pas, pour une fois, vivre, pour l'amour… ou la guerre ? Ne voudriez-vous pas ? »

Son insistance faisait à Ann l'effet d'un doigt qu'on lui enfoncerait dans les côtes. Elle était mal à l'aise. Pourtant il n'était pas négligemment doctoral et son amour n'avait rien de protecteur.

C'était un décor de film du Far-West ou de roman sur le rude et ultra-viril montagnard qui enlève une frêle citadine et lui fait aimer son existence. La hutte était authentique, faite de troncs bruts, avec joints en argile. À l'intérieur, plancher en rondins, coffres vides, poêle rouillé ; lorsqu'on était

assis devant la table non rabotée, on avait vue par la porte sur un herbage pierreux, paisible sous quatre pouces de neige et plus bas sur la vallée, où les sapins étaient massés en groupes sombres. Elle était remontée à cent ans du campus de Point-Royal et se croyait revenue à une existence de frontière, aussi vivifiante que l'air doux et froid de la montagne. Hargis ne joignait-il pas les qualités du pionnier romanesque et du voyageur cultivé ?

« Allons maintenant, lança-t-il, voici un bon tas de brindilles et de petit bois que j'ai ramassés quand je suis monté ici l'autre jour, et, s'il faut le dire, je reconnais que je les ai préparés avec le perfide espoir qu'Ann en profiterait avec moi. Voyons, remuez-vous, rendez-vous utile et allumez le feu – voici des allumettes – pendant que je déballe. »

Mais ce fut l'homme cultivé qui sortit du havresac, avec des sandwiches, des œufs durs et un filtre à café, un mince flacon brun.

« Oh ! c'est du vin ! fit-elle avec étonnement.

— Bien sûr. Du Rudesheimer… authentique.

— Je ne crois pas… je ne me rappelle pas avoir jamais vu de bouteille de vin, sauf en peinture.

— Vous n'allez pas me dire que vous n'avez jamais goûté de vin ?

— Si, jamais. J'ai bu quelques verres de bière, dans des pique-niques allemands, et je n'ai pas aimé ça beaucoup. Mais du vin… !

— Est-ce que cela offense votre sens moral chronique ?

— Non, je serai ravie d'en goûter. Bien entendu, c'est contraire au règlement, mais alors – d'un ton aimable – le fait d'être ici avec vous l'est également.

— Parfaitement, ma chère. »

Elle disait vrai : elle n'avait jamais goûté de vin. Son expérience de l'alcool, en dehors de la bière, c'était une fois par an, une cuillerée de whisky chaud contre le rhume. Il en était de même pour la moitié des étudiantes de collèges en 1910, et même pour la catégorie la plus sérieuse et la moins populaire des étudiants. Le pendule devait osciller avec la fiévreuse rapidité américaine : en fait, en Amérique, un pendule n'en est généralement pas un, c'est un piston. Vers 1915, les excellents vins de Californie triomphaient, les Américains se mettaient partout à en boire. Néanmoins en 1920 les jeunes filles étaient encore comme Ann, elles ne connaissaient pas le vin, mais avec cette légère différence qu'elles s'étaient habituées au gin et à l'alcool brut, coloré avec du caramel, qu'on appelle whisky. Mais en 1930 la prohibition s'était, malgré tout, révélée un bienfait, car elle avait appris aux Américaines à boire du vin avec leurs maris comme l'ont toujours fait les Européennes, elle l'avait appris non seulement aux écolières entraînées au gin, mais aux plus dignes matrones, aux plus maussades professeurs femmes des collèges, aux progressistes les plus zélées, telles que la surintendante Ann Vickers, L.L.D. (docteur en droit). Quand elle sortit avec négligence un paquet enveloppé, Hargis lui cria, comme eût fait une femme : « Oh ! attention à ça ! » Il avait apporté deux verres à pied, très minces.

Après un sandwich elle goûta le vin, qui lui parut un peu fade, comme un vinaigre doux, et fut désappointée. Était-ce là ce nectar, ce joyau liquide qui entraînait les jeunes

femmes au péché, à la volupté ? Elle aspirait à un verre de lait parfumé à la fraise.

« Un second verre, Annie ?

— Non, merci. Il faut sans doute être accoutumé au goût pour l'apprécier.

— Oh ! voyons… ce vin que j'ai apporté jusqu'ici… ! Bien entendu, il faut s'y faire. Enfin, tant pis, je n'en aurai que davantage, ma chère. »

Elle lui sut gré de ne pas insister. À présent, le vin frais lui chauffait l'estomac et elle s'en versa un demi-verre, sans qu'Hargis, grâce à un bon sens inattendu, fît le moindre commentaire. Elle avait une impression de bien-être et de bonheur, la vallée blanche, aux contours fermes, était enchanteresse dans son silence, et Hargis parlait de chalets tapissés de vigne le long du Rhin.

Ils étaient assis sur le banc près de la table, face à la porte ouverte. Le repas achevé, il lui offrit une cigarette, sans mot dire. Pour la douzième fois peut-être elle essaya de fumer, et pour la douzième fois cela lui déplut, et pourtant elle trouvait que cela faisait partie de toute cette féerie : vin défendu, collines lointaines, hutte secrète, vignes du Rhin au soleil, et après tant de caquetage et de roucoulement féminin sur le campus, un Homme.

Elle ne tressaillit pas, elle éprouva une satisfaction agréable quand il l'entoura de son bras et attira sa joue contre son épaule. Elle s'y blottit, au chaud contre le drap, mais fut ennuyée quand il lui releva la tête pour lui donner un baiser et lui toucha la poitrine.

Sans grande expérience, elle avait pourtant assez dansé, fait assez de courses en traîneau pour ne pas être absolument naïve : « Oh ! mon Dieu, tous les hommes pratiquent-ils cette même méthode, à la fois attentive et nonchalante ? Tous la même, et ils comptent ainsi vous surprendre et vous conquérir ? Exactement comme tous les chats chassent les souris de la même manière et que chacun d'eux se figure être le premier assez adroit pour en attraper une ? À présent, cet idiot va baisser son bras pour me palper la cuisse. »

Ce qu'il fit.

Elle se redressa, furieuse qu'en se révélant uniquement un exemplaire du modèle T. fabriqué en série, il ne vît également en elle qu'un mécanisme s'ajustant comme un carburateur, s'achetant comme un bidon d'essence. Elle lui repoussa le bras dès que sa main lui caressa la cuisse. « Oh ! laissez-moi !

— Pourquoi, Ann, pourquoi, ma chérie ? Allez-vous tout gâter… tout gâcher par de vilaines pensées quand nous étions si heureux, tous les deux, loin du campus…

— De vilaines… – Sa fureur augmentait. – Ça m'est bien égal que vous essayiez de me séduire, seulement vous ne réussirez pas. Mais vous êtes d'âge à ne pas faire le petit garçon vexé.

— Je n'essayais pas de vous séduire.

— Non, vraiment ?

— Vous me dégoûtez, vous autres nonnes avec vos livres, vos petits comités et vos chansons innocentes : vous avez dix ans pour le sentiment… des chlorotiques ! Et vous vous tiendrez à l'écart de la vie jusqu'au jour où, soigneuse-

ment décantées, vous épouserez des agents d'assurance et habiterez des bungalows avec glaces à la porte d'entrée. Et cela, quand vous pourriez vivre, avoir le monde entier, la Grèce violette, l'Italie dorée et la brumeuse Angleterre…

— Je ne vois pas quel rapport existe entre le fait d'être séduite et un voyage à travers la Grèce violette et la brumeuse Angleterre : nouvelle manière, il me semble, de se payer un voyage circulaire chez Cook.

— Au contraire, il y a beaucoup de rapports. Les femmes qui n'ont pas peur, qui ont connu de belles, de passionnantes émotions, ne sont pas confinées dans la banlieue, elles voient le monde… Non, elles ne se bornent pas à le voir comme un touriste, elles le connaissent, elles y vivent, là où il leur plaît, maîtresses de leur destinée. Vous raillez, vous essayez d'être drôle, quand je vous apporte la sagesse et la grâce de l'Europe, avec, cela va de soi, ce que n'a pas l'Européen et que possède l'Américain, la loyauté de l'homme à qui l'on peut se fier et la bonté et… Quelle sotte vous êtes !

Ann, à sa grande stupeur, fut empoignée et couverte de baisers à en suffoquer. Elle cessa de le mépriser, d'être raisonnable et hautaine et ses lèvres parurent vivre. « Oh ! je vous en prie ! supplia-t-elle.

— Est-ce que vous n'avez pas envie d'être une vraie femme et non un phonographe instruit ? Envie de sentir tout votre corps brûler, d'éprouver quelque chose, de connaître la béatitude et non pas uniquement la timidité, en tablier ?

— Si, je le désire, mais je ne suis pas prête.

— Choquée comme une mioche de l'école du dimanche !

— Je ne suis pas du tout choquée. Dieu du ciel, nous sommes des gens modernes, nous ne sommes plus en 1890 : j'ai étudié la biologie. Mais on ne fait pas ces choses-là à la légère. J'aurais un amant si je le désirais suffisamment, lui, à l'exclusion de tout autre.

— Vous ne voudriez pas, vous avez trop peur ! » Et il lui redonna des baisers violents, farouches. Elle fut un moment aveuglée, puis frissonna, comme si elle était un estuaire dénudé à travers lequel se fût précipitée la marée montante. Puis elle fut glacée et vide quand il dépassa la mesure : il était trop positif pour être sincère.

« Assez, vous dis-je ! » s'écria-t-elle. Il la laissa aller mais il la regardait avec espoir, l'ambitieux petit garçon, certain qu'on le menait vraiment au cirque, et il lança : « Vous n'avez pas de tempérament.

— Oh ! si, j'en ai. Puisque nous avons, à ce qu'il semble, adopté la franchise, je vous dirai que je viens juste d'éprouver un commencement d'émoi, jusqu'au moment où vous avez voulu jouer à l'homme des cavernes. Hou, hou ! Oh ! Docteur Hargis !

— Aucune passion ! De l'encre d'imprimerie en guise de sang. Vous êtes un monstre biologique, comme toutes les filles d'ici. Trop supérieure, pensez-vous, pour rencontrer un homme sur son terrain naturel. Un monstre biologique, oui, voilà ce qu'est l'Américaine dite bien élevée. Pas un atome de saine et magnifique passion.

— Ne pourriez-vous admettre l'idée que je serais capable de violente passion pour d'autres hommes que vous ? Vous n'êtes peut-être pas le mâle héroïque et séduisant que vous croyez ? Autrefois, j'ai failli me donner au fils d'un cor-

donnier qui était employé dans une épicerie : c'était un mâle. Mais vous,… qui maniez légèrement la séduction et trouvez dans votre histoire un moyen de prendre de jolies attitudes ! J'aimerais mieux céder au portier de l'Anthony Hall ! »

Il jeta son filtre dans le havresac, qu'il mit sur ses épaules d'un coup brusque, et s'en alla à grands pas par le chemin du bois, sans se retourner.

Elle voulut le rappeler. Elle n'avait pas envie de succomber – pas pour le moment du moins – mais il était son meilleur ami… À mettre les choses au pire, plus ardent et plus sûr que n'importe quelle jeune fille…

Elle lança un faible « Glenn ! » Mais trop tard : il avait disparu.

Alors elle fut émue par ce petit garçon qui avait été si fier de son gentil déjeuner, de son rücksack européen, de sa cafetière en cuivre, et du vin très cher qu'il lui avait offert.

« Il se peut qu'il ait eu raison, que je n'aie été vertueuse qu'en paroles », se dit la sage jeune femme qui avait défié le vil séducteur.

Et alors tout effort pour découvrir ce qu'elle pensait réellement se perdit dans un morne sentiment d'isolement, tandis qu'au-dessous d'elle la vallée devenait grise, froide et solitaire.

IX

Elle n'avait jamais eu beaucoup conscience de son corps : c'était une connaissance fréquemment rencontrée plutôt qu'un intime. Elle l'avait connu accablé d'une fatigue magnifique, après le basket-ball ou une longue marche, elle l'avait connu doucement détendu dans le sommeil sous un édredon, par une nuit d'hiver, ou se délectant avec du gâteau de maïs chaud et du lait frais, ou blessant son amour-propre en étant malade. Pourtant, il l'avait le plus souvent servie, sans qu'elle lui demandât beaucoup. Maintenant il n'était qu'exigences, inévitables.

Les caresses d'Hargis avaient appris à son corps ses droits, ses possibilités de jouissance. Elle restait étendue sans dormir, après une irritation plus qu'ordinaire contre le « bonne nuit » d'Eula – collant comme du miel, graisseux comme une crème de beauté ; ses reins, ses seins étaient douloureux et elle évoquait avec épouvante des images de Glenn Hargis, visions de Tantale qui envahissaient son cerveau : ses yeux gris qui raillaient son calme, ses mains, non pas grasses, mais dont la peau était tendue sur des os durs, son torse, non pas féminin et élastique mais solide comme un coffre de chêne, sa peau qui n'avait pas la douceur de la poudre de talc, mais légèrement rude, comme une bonne écorce de hêtre. Allongée dans son lit de fer, les bras derrière la tête, les mains sous l'oreiller, elle regardait dans le vide, aspirant à le voir entrer.

C'était un conte de fée, que, sans le formuler en paroles, elle se répétait sans arrêt : Eula partie de quelque façon mi-

raculeuse, elle s'éveillerait pour voir arriver Glenn, non pas humble ni repentant, ne feignant pas non plus d'être une brute dominatrice… non, il s'approcherait de son lit, s'assoirait sur le bord et murmurerait : « Rien à faire, nous avons besoin l'un de l'autre, tous deux si seuls, si ardents ! »

L'habile D^r^ Hargis aurait pu la prendre à n'importe quel moment dans le mois qui suivit leur escapade au mont Abora. Il n'eut pas l'air de s'en douter.

Elle n'allait plus le voir à son cabinet, ne causait plus jamais avec lui après la classe, ne se promena pas une fois avec lui. Pendant le cours, il la harcelait avec un ressentiment d'une incroyable puérilité, si bien que tout le monde en parlait et s'en amusait. Il raillait son ardeur à répondre aux questions : « Veuillez, je vous prie, être plus attentives, Mesdemoiselles : Miss Vickers se dispose à nous faire partager son enthousiasme. Une inspiration intuitive n'est pas, que je sache, la meilleure méthode d'établir un fait historique, mais je peux me tromper. » Il la reprenait sur les infinitifs précédés d'adverbes dans ses rédactions, et elle, voyant que c'était parce qu'il ne trouvait pas autre chose à critiquer, continuait dédaigneusement à les employer, même quand elle eut reconnu à quel point ils sont affreux.

Jusqu'au jour où, complètement affranchie de passion, elle recommença à dormir comme une chatte, elle ne crut pas à la mesquinerie de sa vengeance. La seule chose plus surprenante que de trouver une personne agissant ostensiblement contre sa nature, c'est d'en trouver une qui lui soit toujours fidèle, sans aucune de ces défaillances si humaines. Elle l'avait cru faible mais original, elle découvrait que, dans son dépit obstiné, dans son refus d'être un instant généreux, il était fort comme une femme haineuse qu'on a offensée.

Un jour elle se mit ouvertement en colère contre lui. Il avait insinué que les serfs du moyen âge étaient moins malheureux que les ouvriers « libres » d'aujourd'hui. Elle s'apercevait à présent, ce qu'elle n'avait pas fait à la première leçon, qu'il n'était pas sincèrement indigné de l'insécurité et des souffrances des travailleurs, mais qu'il les méprisait plutôt, comme des êtres arriérés, uniquement faits pour l'esclavage.

« Prétendez-vous, Docteur Hargis, protesta-t-elle – tandis que toute la classe regardait, les yeux ronds, ravie de cette querelle entre ces deux réputés amoureux – que nous n'avons fait aucun progrès vers une organisation plus rationnelle et que la lutte des ouvriers et de leurs défenseurs, Wolf, Tone, Cromwell, Washington, Debs, Marx, n'a été qu'une farce ?

— Certainement nous avons fait des progrès, chère mademoiselle Vickers, si vous considérez que le président Taft en représente un sur la reine Elisabeth, Howard Chandler Christy sur Léonard de Vinci, et que William Jennings Bryan est un philosophe plus édifiant que Machiavel. ***De gustibus***… Je ne me risquerai jamais à discuter les opinions d'autrui : je n'ai que des faits, voyez-vous, dans mon humble magasin. »

Ainsi parlaient les professeurs de collège, certains du moins, dont le petit clan méchant avait pour cri de guerre : ***De gustibus***. Il en existe peut-être encore quelques-uns de ce genre.

Avant le printemps Ann eut la consolation d'oublier Glenn, en dehors des heures de sa classe. Pendant son année de senior, ne suivant plus son cours, elle ne le voyait jamais, sauf à des thés de professeurs, et sa passion se mua en fébrile activité de forme vaguement sociale.

Puisqu'elle en avait fini avec ses pirouettes religieuses, la Y.W.C.A., les Étudiantes volontaires, séances de prières, décoration de la chapelle, son âme impétueuse et remuante, cette âme à la Théodore Roosevelt, demandait d'autres croisades, et elle s'y lança avec ardeur, avec toutes les illusions – respect du prêtre, amour du cérémonial familier, conviction qu'elle allait, telle une mère son enfant, transformer le monde – qu'elle avait montrées dans la religion.

Elle se passionna pour la chétive « Société socialiste » et parvint à doubler le nombre de ses membres. Elles offrirent triomphalement un portrait d'Eugène V. Debs à la bibliothèque du collège, et la présidente, vieille dame finaude, rusée et cynique, fit échouer leur défi en faisant accepter le don, qu'on accrocha dans un corridor où personne ne passait jamais. Quand Ann eut ses diplômes, on se servit du cadre pour le portrait de la révérende Mary Wilkerbee, missionnaire chez les Indiens-têtes-plates.

Ann se passionna aussi pour l'« Association oratoire » et comme senior suivit le cours d'Éloquence publique.

Son apostasie religieuse et le bruit de son intimité avec le D^r^ Hargis l'avaient fait mal voir de toutes les jeunes filles arrogantes qui ne faisaient pas partie du Club socialiste. En fait, bien que son élection à la présidence de la classe parût certaine pour les derniers mois qu'elles avaient à passer ensemble, elle n'eut même pas une voix. Elle ne fut pas très chaudement accueillie dans la Société oratoire, et elle s'effraya un peu : elle qui avait été la tête dirigeante de la classe avait peur, comme la petite fille qui était restée bouche bée devant les lanternes japonaises à la soirée d'anniversaire de Mildred Evans.

Mais, dans sa dernière année, Ann brilla aux épreuves éliminatoires pour le choix de l'équipe des orateurs. Elle avait toujours parlé avec sérieux, convaincue qu'elle avait quelque chose d'important à dire, et avait toujours été assez crédule pour être heureuse des applaudissements et y puiser du courage. Quelques leçons de diction lui apprirent à se tenir plus droite, plus tranquille et ajoutèrent à son élan naturel une habileté professionnelle de gestes stupides qui – sans raison visible, sinon que ces gestes étaient un héritage d'une sorcellerie énergique adaptée à l'époque – semblaient répandre du gaz carbonique dans l'auditoire, jusqu'à le faire pétiller comme du soda. Ce talent nouveau de cabotine, joint à son don inné, fit d'elle un orateur impétueux et on la désigna comme chef de l'équipe qui, courant la grande aventure, s'en alla, bien loin dans le Nord, débattre, avec la célèbre et imbattable équipe du Collège chrétien féminin du New-Hampshire du Sud, cette question : « L'Église est-elle plus importante que l'École ? » Ann soutint l'affirmative, bien qu'elle n'en crût rien.

Un prodigieux voyage. Départ avec deux autres filles épatantes, sans chaperon. Une troupe joyeuse venue les mettre dans le tram, avec des fleurs, une boîte de deux livres de bonbons Park et Tilford et un numéro du *Life* ; des étrangers les regardant dans le train, d'un air engageant, jusqu'à les faire toutes éclater de rire dans un ravissement commun. Le charme sérieux de combiner leur stratégie pour la joute oratoire ! Des villes nouvelles, l'air froid des hauts plateaux, l'excitation de l'arrivée et, pour les accueillir, une foule encore plus nombreuse et plus enthousiaste de seize merveilleuses jeunes filles, S.N.H.C.C.W. Deux chambres luxueuses dans le local d'une Association fraternelle, et une salle de bain particulière. Enfin un énorme auditoire… de deux cents personnes, mais si bienveillantes et si amicales…

Quand les autres orateurs eurent joliment débité leurs morceaux en faveur de l'Église ou de l'École, comme de bonnes filles dans un cours d'éloquence : « La question, mes chères amies, ne le pensez-vous pas, est de savoir, si la Petite Église Brune dans les bois sauvages, si la Petite Église Brune de la Vallée, si chère qu'elle soit à nos cœurs et à nos souvenirs, est plus sacrée que la vision de la maîtresse dans la Petite École Rouge près de la route où passe le monde… » Après toutes ces fleurs et boutons de roses en guise de pensées, Ann se déchaîna, oublia ses belles manières de grande dame, et, avec conviction pendant cinq minutes, emboucha furieusement la trompette à la gloire de l'Église, inspiratrice des croisades, architecte des plus magnifiques édifices qu'on eût jamais vus, prophétesse enseignant aux écoles les vérités morales sans lesquelles leurs petites leçons ne signifieraient rien, fondatrice de notre parfait gouvernement démocratique, réveillant les païens prosternés devant le bois et la pierre. « L'École, oui, c'est notre sœur aînée, au cœur tendre et loyal, mais l'Église c'est notre mère qui nous a donné la vie et tout ce que nous possédons. Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, si j'offense le décorum que beaucoup pensent convenir à un débat, pardonnez-moi si je parle avec trop de chaleur, mais qui peut rester calme quand on discute, quand on critique, quand on raille son unique mère ? »

Les applaudissements éclatèrent comme un tonnerre, l'imbattable S.N.H.C.C.W. fut battue, et Ann fut l'hôte d'honneur de la Maison de la Fraternité avec une profusion de café, de sandwiches à la laitue et aux tomates et d'œufs poivrés « à la diable ». Ce dernier nom, après un débat religieux, inspira mainte innocente plaisanterie. La semaine suivante, le portrait d'Ann ornait la couverture de l'hebdomadaire ***Point Royaliste*** et elle fut invitée à parler devant l'« Association de Torrington pour le suffrage des

femmes » et la « Société des jeunes femmes de l'Église des premiers disciples d'Amenia ».

Mais sa défense enflammée de la Petite Église Brune dans les bois sauvages amena des complications. Les membres du bureau de la Y.W.C.A. fondirent sur elle, comme six poules sur une balle de tennis, demandant pourquoi, puisqu'elle avait une dévotion si filiale pour l'Église, elle ne revenait pas à la Y.W. ? Quand elle refusa, non sans faiblesse, Miss Beulah Stoleweather, conseillère représentant le corps enseignant à la Y.W., dit avec feu : « Après tout, Ann, vous êtes en réalité avec nous. Vous le voyez, ma chère, je vous connais mieux que vous ne vous connaissez. Au fond du cœur vous êtes une parfaite chrétienne, tellement plus que vous ne le croyez. Ne vous ai-je pas entendu dire, en nous quittant « Dieu vous bénisse ! » Vous verrez, vous nous reviendrez ! »

Ainsi Ann fut réhabilitée, mais elle n'était pas satisfaite. Les nuits où elle avait aspiré impudemment à sentir des bras autour d'elle avaient éveillé quelque chose que ne pouvaient satisfaire des comités et des paroles mielleuses de maîtresses conseillères. Elle était furieuse de n'avoir pas été élue présidente de sa classe, non pas, bien entendu, qu'elle désirât jouer un rôle aussi ennuyeux et avoir des démêlés avec un bureau. Mais c'était pour le principe. « Eh bien, elle leur ferait voir ! Quand elle sortirait du collège, elle serait quelqu'un de bien plus célèbre, plus grand et plus mémorable qu'une stupide présidente de classe ! »

Dans une frénésie de popularité, un maelström de politique sans plan, elle se déchaîna pendant toute son année de senior, regagnant tout ce qu'elle avait perdu par son apostasie et le bruit d'avoir été jouée par le D^r^ Hargis. Sa chambre

– son unique pièce, que n'encombrait plus, Dieu merci, la présence d'aucune Eula Towers – devint le lieu de réunion de toutes les controversistes, économistes, futures travailleuses sociales et autres intellectuelles de Point-Royal et, en buvant de la limonade chaude, elles réglaient la question du suffrage, la paix mondiale et le problème des salaires.

Elle allait voir des jeunes filles qu'elle détestait, se montrait affable et prévenante sur le campus avec beaucoup dont elle ne se rappelait pas le nom. Elle intriguait particulièrement au sein de l'Association oratoire et pour elle. Elle épouvanta tout le collège par son projet stupéfiant d'engager une controverse avec Vassar, qui avait mis Point-Royal au niveau des écoles d'agriculture, des académies catholiques et des instituts où s'enseigne l'art de l'embaumement. (Ce qui arriva deux ans après, mais alors Ann n'était plus là.)

Dieu sait l'effet, bon ou mauvais, qu'eut cette année de dictature sur les aventures subséquentes d'Ann dans une politique plus masculine. On ne peut dire que la bonne petite Ann de Waubanakee n'était pas un peu gâtée ; pourtant la jeune femme, entraînée dans un tohu-bohu d'idées, acquit une puissance nouvelle, et aurait pu tomber dans le cynisme et le goût des grandeurs, sans un incident avec la grotesque Pearl MacKaig.

Celle-ci était l'élève la plus brillante de la classe, après Ann. C'était une enfant menue, petite, suffisante, aux sourcils épais, sans esprit, ardente et précoce, car elle avait deux ou trois ans de moins que la plupart de ses compagnes. Elle absorbait l'enseignement comme un ivrogne du whisky pur, et ses camarades de classe se moquaient d'elle, la choyaient et la détestaient pour sa naïve franchise.

Elle avait essayé de se faire accepter dans l'équipe oratoire et avait échoué – un de ses rares insuccès, car elle ne s'était jamais risquée aux exercices athlétiques. Ses discours dans les épreuves avaient la sécheresse des statistiques ou des feuilles de température. Mais elle était suspendue aux lèvres d'Ann et ouvrait ses yeux pâles avec adoration quand celle-ci lançait des éclairs, tonnait et jonglait avec les mots. Elle se mit du Club socialiste et approuva avec des balbutiements d'extase Ann qui affirmait : « Nous appartenons toutes, bien entendu, à la caste distinguée et bien élevée et c'est notre devoir d'aider les ouvriers moins fortunés. » Et quand Ann, passant affairée sur le campus, lui faisait de la main un signe amical, Pearl rougissait de bonheur.

Ce fut pourtant cette Pearl MacKaig qui, un soir, juste au moment où Ann aurait dû partir pour une réunion printanière de la « Société de plantation d'arbres sur le campus », entra dans sa chambre pour lui dire quelques mots, se jeta dans le fauteuil Morriss, regarda fixement Ann sans ouvrir la bouche jusqu'à ce que celle-ci eut envie de crier, frotta son menton minuscule, et éclata :

« Ann, vous êtes… vous parlez beaucoup plus facilement qu'il y a deux ans quand je vous ai entendue pour la première fois à la Y.W.

— Oui ?

— Bien plus éloquemment. Vous savez mieux prendre l'auditoire.

— Oh ! c'est simplement…

— Et vous vous intéressez à infiniment plus de choses. Vous n'êtes plus uniquement une femme de petite ville… moi, si, je crois.

— Mon Dieu, bien entendu…

— Vous pourriez être une femme de premier ordre… tenir une place dans la nation.

— Quelle bêtise, ma chère !

— Alors, pourquoi, Ann, pourquoi vous êtes-vous vendue ? Pourquoi voulez-vous être bien vue de toutes les imbéciles sur le campus ?

— Mais vraiment…

— Il faut m'écouter, parce que je vous aime et que je suis la seule qui ose vous dire… peut-être la seule qui sache. Quand vous avez donné votre démission de la Y.W., j'étais là et je vous ai admirée, oh ! terriblement. Moi aussi je me suis retirée, seulement je n'ai rien dit à personne… je suis partie, tout simplement, et j'imagine que personne n'y a fait grande attention… ! Vous avez été merveilleuse… et maintenant vous êtes toujours avec les dirigeantes de la Y.W., vous les cajolez, vous leur passez la main dans le dos et leur faites croire que, peut-être, au fond, vous regrettez d'avoir démissionné, mais que seulement vous ne pouvez vous dédire. Et vous prenez de grands airs… oui, parfaitement… comme ce révérend D^r^ Stepmoe qui vient ici et appelle tout le monde « sœur » et vous passe la main dans le dos… au figuré, et au sens propre aussi probablement, quand il s'agit de filles plus potelées que moi. Vous êtes importante… et affable ! Tout pour tout le monde, surtout pour toutes les femmes. Suave, arrangeante, agissante, enjôleuse, habile, et si enjouée, quand au fond vous êtes colère comme un dindon… Vive, prompte, et fausse ! Oh ! Ann, ne trahissez pas… et ne vous donnez pas tant d'importance… vous en avez trop pour vous murer dans votre cœur en vous figurant

cela. Et désormais vous ne me parlerez plus jamais… pourtant je vous ai prouvé combien je vous aime !

Et Pearl s'enfuit de la chambre en gémissant.

Ann Vickers n'alla pas prononcer ses quelques paroles choisies aux « Vêpres printanières », elle resta assise dans l'obscurité, l'âme douloureuse, comme son corps courbatu par l'immobilité. « Tout cela est vrai, se disait-elle ; à présent j'ai besoin de retrouver ma religion pour demander l'humilité dans mes prières. Je ne l'obtiendrai sans doute jamais et ne l'ai sans doute jamais possédée. Mais après ceci… Seulement je pourrais tuer cette mioche, avec son front en œuf et sa droiture minaudière, pour m'avoir fait douter de moi-même – mais enfin après ceci je serai peut-être un peu moins manifestement agressive. L'humilité ! « Heureux les pauvres d'esprit, car… » Non, je veux être pendue si c'est vrai. « Heureux les riches d'esprit, car ils n'auront pas besoin du royaume des cieux ! Heureux les cœurs intrépides, car Dieu les verra ! »

Mais elle resta étrangement calme jusqu'à ses examens et même après. Elle refusa un poste de professeur adjoint d'économie qu'on lui offrait pour le trimestre d'été de l'école Bryan Mawr et alla travailler dans une usine de lainages où elle apprit à quel point la caste distinguée, en sait moins qu'une ouvrière canadienne-française sur l'amour, la naissance, la fatigue, la faim, la recherche d'une situation, la raison d'être des syndicats et la manière de cacher des briques pour briser les vitres en cas de grève.

C'est ainsi qu'elle apprit l'humilité… ce qu'il fallait du moins de cette dangereuse vertu pour être à même de se tirer d'affaire dans un monde qui la méprise autant qu'il la loue.

X

Pendant dix ans, après avoir, en 1912, pris ses grades, Ann remplit une extravagante série de fonctions. Elle fit un an d'études d'infirmière à l'hôpital presbytérien de New-York ; c'était là la base du travail social qui devait la mener à la politique le jour, inévitable, où les femmes auraient le droit de vote. Ses amies lui disaient d'aller dans une école décernant un diplôme ou dans une institution pour les travailleurs sociaux, de lire des ouvrages et d'assister à des conférences sur les opprimés, mais elle préférait s'instruire par ses yeux et ses mains et son nez… oui, décidément par le nez, sur les corps misérables des gens à qui elle aurait affaire.

Quand la campagne pour le suffrage des femmes battit son plein, elle fut organisatrice au quartier général à New-York d'où on l'envoya dans une ville de l'Ohio… appelons-la Clateburn pour dissimuler. Elle était la meilleure des jeunes femmes dans cet équipage de pirates – c'est bien ce qu'elles étaient. Avant l'organisation du combatif « Parti national féminin » et de ses joyeuses émeutes, de ses visites aux sénateurs relancés dans leurs bureaux sacro-saints, il y eut durant quelques années, dans bien des villes américaines, des groupes de jeunes diablesses qui empoisonnaient l'existence des membres du Congrès – ceux-là jouissaient depuis longtemps des meilleures places intermédiaires entre les partis – qui de là ronronnaient que les femmes étaient les gardiennes de la race à laquelle elles donnaient la vie, les protectrices de la culture et de la bonne éducation, les inspiratrices de tout ce qu'il y a de noble chez le mâle, mais qu'elles per-

draient dans les sordides bassesses des salles de vote le velouté délicat de leur teint (bien qu'il fût à l'épreuve des lessiveuses, des langes et des soins à donner aux marmots). Certes, les femmes devraient avoir le droit de vote, ***un jour***, mais pas tout de suite. Ce « un jour » représentait apparemment la même époque que « le jour » où les Anglais trouveraient l'Inde vénérable, où les Américains décideraient que les Philippines sont capables de se gouverner elles-mêmes, où les patrons battraient joyeusement des mains à l'idée de donner aux employés non syndiqués des salaires égaux à ceux des ouvriers syndiqués, où maris et femmes cesseraient partout de se quereller, où la prostitution et l'amour des liqueurs fortes disparaîtraient, où les professeurs de collège auraient une connaissance de la vie égale à celle que possède en moyenne un conducteur de camion, où les fermiers connaîtraient les rudiments de l'agriculture, où les athées convertiraient tous les dévots à un heureux matérialisme, où les chiens naîtraient tout dressés et où les chats joueraient tendrement avec les souris.

Le quartier général du Suffrage à Clateburn était installé dans une résidence 1880 connue sous le nom de « La vieille maison Fanning ». C'était une grande et hideuse bâtisse à revêtement de plâtre brun coupé de lignes blanches, moins pour imiter la pierre que pour la symboliser. Le portique sombre avait des piliers en bois, de style ionique, enduits d'une peinture chocolat saupoudrée de sable, en sorte qu'on eût dit du papier de verre, au grand dommage des bouts de doigts des petits télégraphistes de la Western Union attendant à la porte avec leurs dépêches – car les suffragettes s'en envoyaient toujours d'urgentes dans leurs minutes de loisir. Le toit était plat avec une corniche en zinc.

La maison Fanning ressemblait à un vieil hôpital, mais en moins sympathique.

À l'intérieur, les hautes et immenses salles pleines d'échos étaient encombrées de bureaux et de tables chargées de sinistres brochures sur le suffrage et d'enveloppes à expédier. Au troisième étage, étaient des pièces mansardées, autrefois pour les domestiques, à présent occupées par quatre employées, dont Ann.

L'impératrice et suprême administratrice du quartier général de Clateburn, soit à cause des importantes souscriptions par lesquelles elle s'était acquis de l'importance, soit à cause de son énergie à la main lourde, était madame Ethelinda Saint-Vincent, grande femme décidée à chapeaux violets, avec une poitrine comme un sac de farine. Eleanor Crèvecœur, du quartier général, disait que madame Saint-Vincent était née Ethel Peterson, fille d'un plombier, puis avait épousé un M. Saint-Vincent qui, bien que fabricant de ficelle, était un aristocrate affirmant qu'il avait été au collège dans l'Est, que sa famille habitait Clateburn depuis deux générations et demie, et que la fabrique de ficelle avait été fondée non par lui mais par son père.

Madame Saint-Vincent avait l'habitude d'entrer au quartier général en revenant du théâtre – elle disait « du théâtre » mais cette peste d'Eleanor prétendait que cela voulait dire « du cinéma » – et si elle trouvait les jeunes employées en train de bavarder sans travailler à onze heures du soir, elle fulminait : « Vous figurez-vous, Mesdames, que vous êtes ici, au Suffrage, dans un bureau ordinaire et que vous n'avez qu'à guetter l'heure à l'horloge ? »

Mais on ne ripostait jamais, car les suffragettes avaient lu saint Luc VI. 37. « Donnez et vous serez pardonné. »

Elle avait reçu dans sa maison géorgienne de l'avenue Saint-Botolph les orateurs suffragistes les plus éminents, y compris une Anglaise authentiquement titrée, expédiée à Clateburn, et cette atmosphère intellectuelle lui avait valu d'être reçue au « Phœnix Club musical » de la ville.

Mais la véritable directrice et patronne du quartier général était la secrétaire appointée, Miss Mammie Bogardus, connue de toutes les travailleuses et de beaucoup de personnes du dehors sous le surnom de « La Hache de combat », et de la presse de l'Ohio comme « La Carrie Nation du Suffrage ».

À voir et à entendre Miss Bogardus, on eût dit, en caricature, le cheval de bataille du Suffrage. C'était une vieille fille, décharnée, grande, aux yeux féroces, à la voix forte, inégale et stridente. Que sont-elles devenues, les farouches Amazones, les « sœurs hurlantes » d'avant-guerre ? Elle était agressive avec impudence, ou tout à fait intrépide, comme vous voudrez l'appeler. Pensait-elle que les échevins trafiquaient de leur influence, aucun respect de leur dignité de magistrats ne la retenait : elle allait à leurs réunions et leur lavait la tête, ouvertement, chiffres en main. Voyait-elle un homme maltraiter un enfant, un cheval ou un violon, elle le secouait. Vraisemblablement vierge à cinquante ans, elle ne fumait ni ne buvait et disait publiquement que tous les mâles, au-dessus de sept ans, étaient maladroits comme des chiens, sales comme des singes, tyranniques comme des ours, et ennuyeux comme des cochons d'Inde. Elle portait les toilettes les plus étonnantes de tout l'Ohio. Avec un complet masculin et des souliers plats, elle arborait des blouses jaune serin à boutons rouges – ceux, du moins qui ne manquaient pas – des turbans de tissus d'or chinois, toujours effrangés et mis de guingois, plus une douzaine au

moins de colliers bon marché en perles de verre ou en rondelles de bois. Ses robes habillées pour l'après-midi ou le soir étaient en crêpe de chine d'un écarlate violent ou lavande pâle, toujours fripées, lui balayant les pieds, de travers sur les hanches et dégringolant par derrière. Tout le monde se demandait où elle parvenait à trouver ces robes que n'aurait faites aucune couturière de bon sens, et, digne de son rôle de hache de combat, elle était maladroite comme un terrassier quand elle prenait une aiguille dans ses gros doigts tavelés.

Elle faisait marcher les jeunes employées à la baguette, elle les malmenait plus durement que la voluptueuse madame Saint-Vincent et était là le plus souvent pour distribuer les réprimandes. Elle les arrachait du lit à sept heures et gémissait quand elles allaient se coucher à minuit. Elle reniflait les rares jeunes gens qui venaient en visite et d'une voix acide leur demandait s'ils fumaient. Elle se plaignait quand ses jeunes filles s'habillaient convenablement – c'était gaspiller un argent qui aurait dû aller à la Cause – et elle protestait plus encore quand elles n'étaient pas d'une netteté irréprochable parce que « les gens auraient mauvaise impression ». Presque tout ce qu'elles faisaient, ou ne faisaient pas, pouvait, suivant elle, « donner une idée fausse ».

Quand Ann Vickers arriva à Clateburn, elle fut si horrifiée par cette furie batailleuse qu'elle faillit renoncer à son poste.

Au bout de quinze jours, elle avait découvert que Miss Mammie Bogardus, la Hache de combat, était la plus brave femme, la plus honnête, la meilleure, et la plus sérieuse du monde. Si elle était agressive c'est parce qu'elle était convaincue que la plupart des hommes et des femmes se lais-

sent égarer par paresse ou par lâcheté ; si sa tenue était négligée, c'est qu'elle consacrait toute son activité à sa tâche. Elle avait beau rabrouer ses lieutenants, elle était la première à les défendre, comme Ann s'en aperçut en l'entendant gronder, en son privé, même la riche et succulente madame Saint-Vincent : « N'asticotez plus mes jeunes filles, je m'en chargerai quand ce sera nécessaire. » L'une d'elles était-elle vraiment malade, c'était la Hache de combat qui la soignait et lui montait dans son lit une tasse de bouillon… assez mal préparé.

Le public, la presse et même certains des partisans des suffragettes, tous les bons vivants qui abreuvaient leur sagesse, dans un bar, disaient que Miss Bogardus était suffragette parce qu'elle n'avait jamais trouvé un homme, et qu'il lui manquait quelque chose, mais que ce n'était pas le bulletin de vote.

Oui, pensait Ann, mais seulement en ce sens que la Hache de combat souffrait de n'avoir pu rencontrer un homme digne de comprendre sa loyauté, sa profonde honnêteté, et son ardeur trop impétueuse pour se voiler sous de menues gentillesses. Ann fut bientôt persuadée que Miss Bogardus, si elle avait été mariée et mère de dix robustes garçons, eût été également combative, aussi assoiffée de justice.

Ann se rappelait son histoire d'Amérique – sujet peu apprécié dans la presse de Clateburn, à moins qu'il ne s'agît des moyennes du baseball, de George Washington et des progrès du démarreur automatique pour automobiles – et s'imaginait Miss Bogardus en maman pionnier, un petit-fils sur un bras et tenant un fusil pour se défendre des Indiens.

En dehors de Miss Bogardus et d'Ann il y avait deux autres agitatrices appointées, Eleanor Crèvecœur et Patricia Bramble.

Toutes deux étaient pour Ann des compagnes d'armes romanesques et chéries. Pour dépeindre Pat Bramble, dans un rapport quelconque, fût-ce le plus terre à terre, il faudrait aller chercher le mot « exquise » dans le vocabulaire usé des pensions de famille. Exquise. Sortie d'un roman victorien, de la famille de la petite Nell et de Miss Nickleby et de la Rose d'Harry Maylie, à cela près qu'elle avait le langage d'un manœuvre, le cynisme d'un prêtre mondain, la gaîté d'un troupier irlandais, du moins pendant les émeutes de suffragettes, pour combattre les agents de police, et l'honnêteté de Mammie Bogardus. Mais elle était petite et souple comme un jonc, assez pour plaire même aux yeux d'un gourmet comme Dickens, elle avait des cheveux dorés, des joues comme des pétales de fleurs et, dans l'intimité, elle ne fumait que des cigarettes à bouts roses tandis qu'Eleanor allumait insolemment une petite pipe.

Cette dernière était le mystère de la maison Fanning. Ann Vickers était complexe quand l'entourage heurtait ses simples aspirations à la franchise, à l'action, à la bonté et à la liberté sexuelle ; Miss Bogardus était aussi transparente que n'importe quelle femme de frontière. Pat Bramble, sous son exquise légèreté, avait un fond solide de bon sens, mais Eleanor Crèvecœur était toujours une personnalité multiple, divisée non seulement en deux moitiés bien nettes, mais en trois, quatre ou une douzaine de fractions.

Elle avait alors vingt-huit ans en face des vingt-trois d'Ann et des dix-neuf de Pat. Elle était grande et souple comme une épée, jambes fines, pieds minces, mains effilées

au bout de bras si frêles qu'il semblait que le vent allait les enlever, visage brun, ardent, orné d'un nez trop long et crochu. Cependant elle n'était pas laide du tout, tant il y avait en elle de flamme et de volonté. Les hommes, attirés vers elle, riaient avec elle après avoir d'abord souri de son physique.

Le principal mystère était son origine. Elle pouvait singer les jurons et la saine vulgarité de Pat Bramble, mais cela ne semblait jamais tout à fait naturel. Dans les milieux suffragistes de Clateburn on chuchotait qu'elle descendait d'une famille française noble, qu'un certain marquis de Crèvecœur avait épousé une sauvagesse aux cheveux fous, fille d'une princesse indienne – que peut bien être une ***princesse*** indienne ? – et d'un général anglais.

Ni Ann ni Pat ne connurent jamais la vérité. De l'enfance d'Eleanor elles surent seulement qu'elle venait du Canada et y avait été quelque temps dans un couvent. La légende de sa noblesse venait sans doute de ce que, dans une ville comme Clateburn, composée de Smith et de Brown, de Robinson, de Muller et de Schwartz, de Hauptschnagel, de Jones, de Lewis et de Thompson, plus des Cohen, des Lévy et des Ginsberg, le nom de Crèvecœur avait une sonorité aristocratique. Ann le chercha dans le dictionnaire et annonça à Pat, d'un ton émouvant, que cela signifiait vraiment « cœur brisé » et était authentiquement romantique. Mais Pat ayant consulté un plus gros dictionnaire, déclara impudemment à Ann que « crèvecœur » désignait également « une variété de poules françaises, à crête et à barbe abondantes avec une coiffure formant deux cornes (voir poulets) ».

Une autre jeune fille, bien que n'habitant pas la maison Fanning, passait presque toutes les soirées avec elles : Maggie O'Mara, organisatrice du « syndicat des serveuses et laveuses de vaisselle ». Rousse aux yeux brillants, elle avait des bras de blanchisseuse, et, juchée sur une pile de boîtes à savons, elle remportait des succès bruyants comme orateur. Elle avait de nature, faisait-elle remarquer, toutes les vulgarités qu'affectaient Pat et Eleanor.

Toutes les quatre, Ann, Pat, Eleanor et Maggie formaient un groupe, qui, pour des motifs qui seront bientôt expliqués, en vint à être connu comme « L'escouade de la balle et de la chaîne ».

Leur vie privée – sans être très développée, en dehors de six ou sept heures de sommeil dans des lits froids et solitaires, et peut-être une soirée par semaine au théâtre et une autre consacrée chaque mois à la danse et rehaussée de conversations libres – ne s'affranchissait jamais du sujet lancinant de la Femme et des femmes : droits et devoirs de la Femme, supériorité de la Femme sur l'homme tant en mentalité constructive – quel que pût être le sens de ces mots – qu'en endurance physique à la fatigue et à la souffrance.

Elles préparaient et prenaient leurs repas dans la vieille cuisine de la maison Fanning, souterrain carrelé donnant sur une cour ornée de mouron, de soleils, d'archaïques tas de cendres et de boîtes de conserves. En principe, elles faisaient la cuisine à tour de rôle, mais en général c'était Ann, aidée de Maggie O'Mara, venue à titre d'invitée, qui préparait le dîner, et c'était toujours elle, seule ou aidée de Maggie, qui nettoyait l'évier et les bandes de linoléum sur le carrelage, et qui lavait les torchons.

Ann alors sifflait. Elle aimait travailler de ses mains, comme elle avait fait à l'école des infirmières et, enfant, quand elle tenait le ménage de son père. En outre, en sa qualité d'infirmière expérimentée, elle s'entendait à faire les lits, et tous les soirs elle arrangeait la couche aristocratique mais bouleversée d'Eleanor Crèvecœur, dont les idées sur le ménage se bornaient à secouer draps et couvertures, à mettre le couvre-pieds droit, à l'aplatir de la main, et à appeler cela du bon travail.

Ce n'est qu'en ces moments de soins domestiques qu'Ann comptait dans la maison Fanning. Autrement elle était une Travailleuse du Mouvement, un simple soldat dans une chambrée comble, une conjonction dans une phrase particulièrement longue et compliquée.

Les autres, même Maggie O'Mara, acceptaient volontiers d'être de simples unités dans la collectivité, et ne semblaient pas avoir l'ambition d'acquérir un titre, de commander. Mais cette Ann qui faisait des discours quand on l'en chargeait, écrivait des adresses d'enveloppes si on lui en donnait l'ordre, tournait des hommes en ridicule quand il convenait, était toujours l'Ann Vickers de Waubanakee, libre femme des bois et de la rivière, le bandit solitaire qui dans son enfance avait voulu admettre le crime pourvu qu'elle restât toute-puissante.

L'escouade de la balle et de la chaîne n'oubliait la Femme qu'à minuit, lorsque, assises en tailleur sur leurs lits ou sur le plancher, tandis que la Hache de combat dormait dans le hall contigu, elles se chuchotaient des confidences sur l'Homme.

Même alors, en 1914 et 1915, au début de la guerre mondiale, bien qu'un génie anonyme eût déjà inventé le

Sexe, il n'était pas encore d'un usage répandu ni produit en série. Maggie et Eleanor pouvaient bien faire franchement allusion aux coucheries en commun, Pat employer des mots sacrés comme explétifs, et Ann s'affranchir des réticences de Waubanakee, aucune cependant ne croyait pouvoir discuter tribadisme, inceste, ou aucun des sujets en vogue quinze ans plus tard dans les salons. Mais on ne dit pas que leurs émotions intimes fussent différentes de celles de 1930. Elles se manifestaient en questions anxieuses et en désirs embarrassés de confession.

Pat, à laquelle s'adressaient les rares mâles à mentalité de vieilles filles, assez aventureux pour pénétrer dans la maison Fanning, était aussi froide sexuellement que n'importe quel bouton de rose, pensait Ann. Maggie O'Mara se contentait de rire : « Vous n'êtes que des bébés avec votre belle éducation. Ce que je pense d'aimer les garçons ? Eh bien, je vous déclare simplement que je ne suis pas vierge.

— Eh bien, moi, je le suis, dit Pat, et je trouve que cela évite bien des ennuis.

— Vous me fatiguez toutes les deux, cria Eleanor. Le sexe ! Vous n'y connaissez rien ni l'une ni l'autre. Pour vous, c'est avaler du bœuf aux choux. Si vous voulez le savoir, ce que je ne crois pas, je suis nymphomane. Si je me laissais aller – seulement j'ai une volonté de fer, vous pouvez rire si vous voulez, mais c'est vrai – si je me laissais aller, je me fourrerais tout le temps dans le lit des hommes… comme une toquée. Moi non plus, je ne suis pas vierge, fière Maggie. Deux fois j'ai essayé, et j'ai dû y renoncer… je mourais tout simplement à ce moment-là… tout mon corps flambait, avec des fusées partant du milieu. Je ne recommencerai plus jamais, à moins de rencontrer un géant, et des filles comme

nous, qui essaient de libérer leur cerveau, ne trouvent pas de géants. Quand je vais au cinéma avec un mâle de huit à quatre-vingts ans, que je vois un film sur la pêche aux harengs ou la fabrication du verre, et que le dos de sa main effleure une fois la mienne, eh bien, quand je rentre ici, je lui dis un « bonsoir » si sec qu'il me croit froide comme glace, je monte vite, et toute la nuit je marche de long en large. Nous, suffragettes qui haïssons les hommes ! Pour sûr ! Et je parie que quand la Hache de combat était jeune elle ne valait pas mieux que moi. Oh ! les jeunes filles bien élevées ne sont pas passionnées comme des hommes. Non, vraiment ! Nous ne devons pas faire d'essais : nous devons croiser sagement les mains et attendre qu'un jouvenceau vienne frotter ses moustaches contre nous. Bon Dieu ! Allons, Ann, et ta confession à toi ? Es-tu vulgaire comme Mag, inhumaine comme Pat, ou piquée comme moi ?

— Je… je ne… sais pas, non, sincèrement, non », balbutia Ann.

Depuis Glenn Hargis elle avait ardemment souhaité d'échapper à toute folie qui troublerait sa claire et joyeuse vision des choses. Aussi, quand des hommes venaient boire du thé tiède en mangeant des gâteaux de boulanger à la maison Fanning, ou bien aidaient le soir à faire des enveloppes et conféraient sur les moyens d'obtenir des fonds – dignes personnages, commerçants inexplicables, maris traînés là par des épouses féministes, ecclésiastiques libéraux, en général célibataires, très jeunes ou très vieux professeurs de l'Université de Clateburn et politiciens flagorneurs misant sur ces votes féminins peut-être proches – c'étaient Pat, Maggie et des étudiantes venues comme auxiliaires passagères qui causaient avec eux, dansaient à l'occasion aux

sons du phono, entre les bureaux et les tables, tandis qu'Ann et Eleanor disparaissaient ou s'asseyaient, dans un coin.

« Un jour, se disait Ann inquiète, un garçon que j'aurai envie d'embrasser, comme Adolphe, aura envie de m'embrasser, comme Glenn Hargis, et alors j'oublierai toutes les statistiques sur l'insuffisance des salaires féminins, et je lui rendrai ses baisers avec tant d'ardeur que le monde s'évanouira en fumée. Ou bien ne suis-je qu'un glaçon, comme Pat ? »

Elles travaillaient, elles peinaient comme des matelots par une tempête, comme des étudiants avant l'examen final. C'était une existence de veilles perpétuelles. Elles souriaient quand des ménagères malpropres leur disaient : « Mesdemoiselles, si vous étiez mariées comme moi, si vous aviez à faire la cuisine, la lessive, et à soigner les gosses, si vous aviez à travailler comme moi, vous n'auriez pas plus le temps que moi de penser au bulletin de vote. »

On les envoyait parler dans des réunions – clubs de femmes, associations religieuses masculines, W.C.T.U. ou O.A.R., innombrables groupements suffragistes – en de petites salles où l'on s'enrhumait du cerveau, faute d'aération. Seules ou à la tête d'escouades volantes de travailleuses bénévoles – souvent de jolies ***flappers***, pétulantes et rieuses, qui n'ajoutaient pas beaucoup à la dignité de la Cause – elles allaient solliciter des souscriptions et des appuis politiques dans de belles maisons ou de pauvres logis, dans des blanchisseries chinoises ou des ascenseurs à grains, dans les bureaux d'agents de change millionnaires, où parfois un subalterne facétieux roucoulait en frétillant : « Venez nous donner un baiser et vous n'aurez plus envie de voter. »

Quelquefois aussi elles trouvaient un mari illettré – quel mot exquis ! – déclarant qu'il était absolument partisan du vote des femmes mais résolument contre « le suffrage », ce terme représentant pour lui des thés à la maison Fanning, qui nuiraient aux travaux que sa femme avait à faire chez elle. Un jour une ménagère – encore plus délicieux ! – poursuivit avec son balai Ann qui demandait à parler à son mari : « Hors d'ici ! Je vous connais vous et vos pareilles. Vous n'allez pas m'enlever mon homme avec vos façons sournoises et fureteuses, et vos… vos… Un tas de chipies, voilà ce que vous êtes. Oust, filez ! »

De l'escouade, les quatre jeunes filles et Miss Bogardus, c'était Ann qu'on choisissait le plus souvent pour griffonner les articles de publicité qu'elles envoyaient sans cesse aux journaux : notes sur le rare succès du meeting tenu dans la salle des « Odd Fellows », sur la sympathie du sénateur Juggins pour la Cause, sur la venue à Clateburn de la célèbre révérende doctoresse Ira Weatherbee, qui avait « accepté l'invitation (présentée à la gueule d'un pistolet) de faire un discours aux dames de l'église chrétienne de l'avenue Sycamore ».

Eleanor Crèvecœur avait un style plus net et plus pimpant qu'Ann, mais, probablement pour cette raison, elle était incapable d'improviser un texte publicitaire avec l'entrain et la jovialité factices que demande ce genre. Peut-être les controverses soutenues par Ann lui avaient-elles donné la volubilité voulue. Il est certain qu'elle faisait une propagande brillante et qui portait, et plus tard elle sut faire gagner du terrain à n'importe quelle cause en écrivant pour les journaux du dimanche des articles remplis de statistiques, choisies avec un pieux discernement. Elle écrivait avec conviction sur les maux de ce monde, mais elle fut toujours inca-

pable de sentir pourquoi un adjectif était plus savoureux qu'un autre, et elle fut soucieuse et un peu froissée quand, quelques années plus tard, à New-York, des journalistes de ses amis laissèrent entendre qu'elle était une femme délicieuse mais une détestable collaboratrice.

Ann, Pat et Eleanor furent chargées de mission, chacune de son côté, à Clateburn pour aider les « Mères de Sion » de la localité à organiser des associations de suffragettes, et dans de petites villes soupçonneuses, où les hommes étaient seuls maîtres, où les femmes n'avaient encore place qu'au foyer, c'est-à-dire à la cuisine et dans la nursery. Elles étaient reçues par d'aigres matrones qui croassaient : « Ma foi, je suis assez surprise que le quartier général n'ait trouvé à nous envoyer qu'une jeune fille comme vous, quand nous nous sommes donné tant et tant de peine. » Soutenues uniquement par trois ou quatre de ces vieux chevaux de bataille – soutien qui valait moins que rien, vu qu'elles étaient en général connues comme les toquées, les pestes, les Mammie Bogardus du pays – elles louaient la voiture de livraison d'un épicier ou une automobile branlante et parlaient au coin des rues, tandis que l'auditoire qui se rassemblait lentement faisait entendre miaulements, sifflets et bruits de baisers ; puis le soir elles couchaient dans de funèbres lits de noyer sombre, dans les « chambres à donner » sans air des Cassandre de la ville. Au petit déjeuner, bacon et chicorée. Quand, la journée finie, elles rentraient à la maison Fanning, découragées et fourbues, ayant le plus souvent voyagé dans les compartiments de fumeurs empestés par l'âcre odeur du tabac, la Hache de combat leur criait : « Qu'est-ce que vous attendez ? Nous sommes en retard pour les adresses sur les enveloppes. »

Et alors reprenait cette besogne fastidieuse, jusqu'à minuit encore une fois, avec la perspective pour le lendemain matin d'une autre maudite journée. Si Ann avait eu le temps dans cette période de lire Kipling, elle aurait probablement déchiré le livre qui osait prétendre que seul le mâle – et encore le mâle britannique – pouvait faire des expéditions pour châtier les tribus indigènes et affronter avec sérénité ces horribles bandes velues. Pat Bramble et elle faisaient deux fois par semaine de ces expéditions, et elles ne rentraient pas en cabriolet au mess de Simla pour y trouver du whisky and soda.

Des enveloppes !

Des enveloppes sur lesquelles il faut écrire des adresses !

Des enveloppes portant, nettement imprimé en bleu, dans le coin gauche supérieur : « N.A.W.S.A. 232 MacKinley Ave. Clateburn, Ohio. » Des enveloppes, en piles sur les tables, à côté d'annuaires, de livres bleus, et de listes stéréotypées d'adresses de gens à « taper ». Des enveloppes contenant des appels de fonds stéréotypés, disant : « Écrivez à votre représentant au congrès et à votre sénateur » ou bien : « Ne votez dans les réunions préparatoires que pour les candidats qui comprennent que ***les Femmes sont des citoyennes*** » ; enveloppes avec de petites notices de quatre feuilles rappelant Waubanakee, sauf que c'était le vote et non plus le Sang de l'Agneau qui devait sauver le monde et le rendre parfait ; enveloppes contenant de petites cartes épaisses où l'on pouvait, si on le désirait, insérer un quart de dollar, et renvoyer au Quartier général du Suffrage après avoir mouillé le pain à cacheter rouge.

Ann croyait – Ann, Pat, Eleanor et Maggie avec elle – que le vote était nécessaire pour que les femmes pussent participer aux affaires publiques et être affranchies de l'humiliation de se trouver reléguées (voir l'un des centaines de discours, n'importe lequel, prononcés par Ann à cette époque) au même rang que les enfants, les idiots et les criminels. Mais elle se lassa des enveloppes, cette seule idée la rendait folle. Pendant des années, après qu'elle en eût fini avec l'organisation du suffrage féminin, elle devait être obsédée par le souvenir de piles d'enveloppes jaunes portant, imprimé en bleu : « N.A.W.S.A., 232 MacKinley Ave. Clateburn, Ohio », avec, au-dessous, l'étiquette ovale de l'Union et le symbole F. 16… des enveloppes qui, dans ses rêves, s'amoncelaient en piles formidables jusqu'au moment où elles s'écroulaient et l'étouffaient. Foi, espoir, enveloppes, trois choses dont la principale était les enveloppes.

XI

Une tâche d'Ann, de Pat et d'Eleanor qui paraissait passer toute autre en importance, c'était de former une garde d'honneur pour les célébrités féministes que l'on désignait, après minuit, dans la maison Fanning sous le nom de « Pompiers en visite ».

Certaines d'entre elles étaient assez terribles, d'autres charmantes – on disait « inspiratrices ».

Une année après les débuts d'Ann à Clateburn, on annonça pour une réunion de propagande dans l'imposant Symphony Hall, la venue de la fameuse doctoresse Malvina Wormser de New-York. Elle faisait fonction de chirurgien chef de l'hôpital pour les femmes élevé à Manhattan à la mémoire d'Agnès Caughren, présidente de la ligue pour les progrès de l'obstétrique, membre du bureau de toutes les institutions connues pour le contrôle des naissances, auteur de ***Sexe et Émancipation*** et doctoresse ès sciences, de Yale et de Vassar.

L'arrivée de la doctoresse Wormser rendait nerveuse l'escouade des quatre. Elles attendaient une femme osseuse, à tête de cheval et qui surpassât Mammie Bogardus en austérité autant qu'en réputation.

La doctoresse Wormser devait descendre chez madame Dudley Cowx, la seule femme vraiment chic de la section de Clateburn. Madame Cowx, née Dodsworth, avait été avant son mariage en pension à Montreux, à Folkestone et à Versailles ; elle avait une villa pour l'été à Bar Harbor et sa sœur

avait épousé un baron allemand. Aux réunions suffragistes elle venait en robe de laine, sévère malgré des plissés blancs au corsage, et elle rudoyait, partout où elle la rencontrait, la flamboyante madame Ethelinda Saint-Vincent. Elle ne bouscula pas l'escouade de la balle et de la chaîne : elle fit aux jeunes filles un signe de tête, puis les ignora.

Le fait que madame Cowx dût recevoir la doctoresse Wormser dans son château normand de Pierce Heights rendait la bonne doctoresse d'autant plus intimidante.

À dix heures, le matin de la conférence de la doctoresse Wormser à Clateburn, tandis qu'organisatrices et volontaires répondaient au téléphone et écrivaient des adresses – toujours les enveloppes ! – on vit arriver à la maison Fanning une petite femme boulotte, mal fagotée, à cheveux blancs, aux joues rondes et pâles sous la poudre, aux yeux brillants, aux petites mains douces. À Ann, qui était près de la porte, elle dit, d'une voix grave, surprenante chez cette minuscule personne : « Miss Bogardus est-elle là ? Je suis Malvina Wormser. Je dois, je crois, descendre chez une madame Cowx, mais je suis venue tout droit de la gare ici. Vous êtes bien pâle, ma chère enfant : je pourrais vous prescrire un tonique, mais je crois qu'un peu de fard ferait tout aussi bien : … grande influence psychologique. »

Malgré sa belliqueuse franchise, Miss Bogardus s'était habituée, ainsi que ses esclaves, à ne parler à la presse qu'avec prudence. Les reporters, ou tout au moins leurs directeurs, aspiraient à découvrir quelque scandale dans la maison Fanning : la révélation que c'était une colonie de l'amour libre, ou, ce qui eût valu presque autant, une ménagerie frénétique d'ennemies de l'homme, d'anarchistes,

d'athées, de spiritualistes, ou de n'importe quoi d'autre qui fût ainsi excentrique et condamnable. La Hache de combat expliquait à ses jeunes filles qu'elles pourraient s'attaquer aux conduites d'eau et de gaz, aux orphelinats de la ville, au président Wilson ou même aux alliés dans la grande guerre qui commençait, mais qu'elles ne devaient le faire qu'en chrétiennes, en femmes du monde et en bonnes contribuables. Elles devaient être convaincues, quels que fussent leurs sentiments personnels, et convaincre les autres, que le vote des femmes n'amènerait pas « de relâchement moral » (autre cliché de l'époque) mais mettrait immédiatement fin à la prostitution, aux jeux de hasard et à la consommation de la bière.

Ce ne fut pas sans horreur qu'après avoir salué la doctoresse Malvina Wormser, Miss Bogardus entendit la petite femme exposer les opinions les plus subversives aux reporters ravies qui l'avaient suivie à la piste dans la maison Fanning.

« Si je crois à l'amour libre ? Qu'entendez-vous par là, Mademoiselle ? Comment l'amour pourrait-il ne pas être libre ? Si vous voulez me demander : Croyez-vous qu'une passion véritable – non pas un simple petit élan au clair de la lune – est supérieure à n'importe quelle cérémonie enfantine célébrée par un prédicateur ? je répondrai : Mais certainement oui. Pas vous ?

» Si je crois que les femmes sont plus brillantes que les hommes ? Tu, tu, tu ! Quelle question ! Pas plus brillantes, simplement moins viles. Mais n'essayez pas de me faire attaquer les hommes. Je ne suis qu'une pauvre vieille fille, mais je les adore, ces chéris, ces braves imbéciles. Pouvez-vous imaginer ce que feraient les docteurs masculins sans

leurs infirmières et leurs secrétaires femmes ? Je le sais, j'ai été infirmière moi-même avant d'être reçue docteur. Et à présent ma plus grande satisfaction dans la vie – la doctoresse Wormser étouffa un gros rire – est de n'avoir pas à me lever quand un chirurgien entre dans la salle. Vous comprenez ? Quels usages absurdes… ce sont bien des idées d'hommes ! Les pauvres agneaux, il faut que nous prenions soin d'eux et de leur petite personnalité. C'est pour cela que nous avons besoin de voter, dans leur intérêt.

» Si je pense qu'une femme sera jamais présidente de la République ? Comment le saurais-je ? Mais laissez-moi vous faire remarquer que les femmes qui ont régné, la reine Elisabeth, cette adorable débauchée de Catherine de Russie, la dernière impératrice de Chine, Marie-Thérèse d'Autriche, la reine Anne et Victoria, ont mieux gouverné qu'un nombre égal de rois… ou de présidents, quels qu'ils soient.

» Autant vous dire, Mesdemoiselles et Messieurs, que je ne crois pas aux défenses et aux démarches prudentes. La lutte sera longue, non pas pour obtenir le droit de vote : c'est l'affaire de deux ans, mais ensuite il faudra aller plus loin : contrôle des naissances, appartements séparés pour les couples mariés, si cela leur plaît. Ce qu'il faut aux femmes ce n'est pas seulement le bulletin de vote, c'est quelque chose de plus ici (elle se touchait le front). Pas besoin d'une circonstance extérieure, mais quelque chose d'intérieur qui permette de saisir l'occasion quand elle se présentera et d'en profiter. La liberté ne sert à rien à une chatte, mais seulement à une tigresse. Et il faut que les femmes s'unissent. Les hommes ont toujours eu l'art de… le diable les emporte ! Loyauté sexuelle. Nous devrions mentir l'une pour l'autre, et nous esquiver, pour boire un bon coup ensemble, comme les hommes.

» Je crois qu'il n'y a pas un domaine régi par les hommes dont les femmes ne puissent s'emparer complètement : médecine, droit, politique, physique, aviation, exploration, technique, armée, boxe, composition de jolis petits rondeaux, – pourtant, j'espère que les femmes seront trop raisonnables pour se livrer à la boxe ou écrire des rondeaux, qui sont deux moyens pour les hommes de s'évader, et se ressemblent singulièrement, quand on y regarde de près.

» Seulement je ne compte pas que les femmes imiteront les hommes ou essaieront de les supplanter dans aucune de ces carrières. Je ne suis pas de celles qui se figurent que la seule différence entre mâles et femelles est dans la conception. Les femmes ont des qualités particulières que l'humanité n'a pas su employer pour la civilisation. Je sais qu'une femme peut être aussi bon architecte que n'importe quel homme, mais elle peut être un autre genre d'architecte, j'apporte à la médecine ce que ne peut lui donner aucun homme, si savant qu'il soit. Si vous croyez que les femmes ne peuvent faire la guerre, rappelez-vous comment les tribus teutonnes s'avançant avec leurs femmes ont écrasé la magnifique armée de métier de Rome. Mais le monde masculin dans son entêtement a oublié cette leçon pendant quinze cents ans et ne l'a comprise que du jour où Florence Nightingale est venue bousculer le ministère de la guerre britannique pour lui inculquer un peu du sens commun que toute fille normale possède à sept ans.

» Non, je ne veux pas rivaliser avec les hommes, mais je ne veux pas que la tradition de l'infériorité féminine m'empêche de travailler dix-huit heures par jour. Je n'ai rien d'une démocrate : je crois que les inférieurs, s'ils le sont réellement, doivent être soumis. Mais si une secrétaire est plus intelligente que son patron mâle, qu'il devienne son secré-

taire à elle. Écoutez : en 1945 peut-être faudra-t-il aller en Angleterre – où ils ont inventé ce mythe de l'infériorité féminine pour que les hommes puissent avoir leurs clubs – afin de trouver quelqu'un d'assez encroûté pour savoir ce que cela peut signifier que de décider entre les candidats à un poste d'après leur sexe ou tout critérium autre que leur valeur.

» Je fais allusion à 1945 parce que j'ai idée que nous ne serons plus si ardemment féministes quand nous aurons le droit de vote. Nous trouverons que le travail est dur, les situations peu sûres, qu'il faut aller plus loin que le suffrage des femmes… jusqu'au socialisme peut-être, en tout cas jusqu'à quelque chose qui représente essentiellement à la fois les hommes et les femmes, et non celles-ci seules. Et une quantité de suffragettes qui prétendent haïr ces hommes trouveront qu'il est agréable d'avoir ces chères brutes dans leur intérieur. Nous ferons un plongeon, mais ensuite nous reviendrons, non plus comme les ombres des mâles ou comme des femelles bruyamment professionnelles, mais, pour la première fois depuis la reine Elisabeth, comme des êtres humains. Voilà. Vous devriez pouvoir tirer de ce que j'ai dit de quoi faire assez de bruit pour satisfaire même un orateur suffragiste. Au revoir. »

Quand les reporters eurent disparu et que la doctoresse Wormser, après avoir posé pour les photographes de la presse, fut partie déjeuner chez madame Cowx, la Hache de combat gémit : « Ça va être affreux. Leurs journaux vont faire passer toute cette histoire dans l'édition de l'après-midi et ce sera une catastrophe. Il y aura beaucoup de monde ce soir, rien à craindre de ce côté-là. Mais comme ils seront

tout prêts à s'agiter, ça va faire du mauvais ! Vous, mes petites, j'avais l'intention de vous mettre sur l'estrade, mais il faudra vous mêler à la foule et tâcher d'apaiser le vacarme s'il y en a. Mon Dieu, nous qui avions pris tant de précautions ! L'amour libre ! »

Ann n'avait encore jamais vu Mammie Bogardus trembler. Cet après-midi elles n'avaient toutes pour elle que tendresse et affection. Elles frémirent elles-mêmes quand elles se furent précipitées sur les éditions de quatre heures pour lire les pétards de la première page.

Voici un échantillon de ce qu'on faisait dire à la doctoresse Wormser :

« L'amour n'est qu'une envie passagère provoquée par le clair de lune, mais il est pourtant plus important que le mariage permanent, parce que celui-ci est célébré par des ministres qui sont tous enfantins. La liberté de l'amour, c'est-à-dire de prendre un amant chaque fois qu'elle en a envie, n'est pas seulement admissible mais nécessaire pour toute femme libre.

» Les hommes sont bien plus vils que les femmes. Les docteurs mâles bousculent leurs infirmières et les traitent indignement.

» Le prochain président des États-Unis sera une femme et elle sera très supérieure à n'importe quel homme. Marie-Louise de Russie est le plus grand roi qui ait jamais existé. »

Deux journaux imprimèrent en gros caractères, l'un d'eux même en rouge, un paragraphe ainsi conçu… à peu de chose près :

« *Dès que nous aurons le droit de vote nous lutterons pour le contrôle des naissances, le socialisme et l'athéisme. Tous les ménages auront des appartements séparés, et les femmes, imitant les hommes, iront se griser ensemble. Les femmes doivent mentir sur leur conduite mutuelle pour rouler les hommes.* »

« Les femmes feront des soldats, des boxeurs, des ingénieurs et des poètes meilleurs que les hommes qui ne sont bons qu'à être les secrétaires et les domestiques des femmes. Je sais qu'en parlant ainsi franchement je m'attirerai des ennuis, mais tous les orateurs suffragistes adorent la publicité et je pense m'en faire beaucoup par ces déclarations. »

Jusqu'à l'heure du départ pour la réunion du Symphony Hall, les quatre de l'escouade rôdèrent dans la maison Fanning, trop inquiètes pour bavarder. Maggie O'Mara elle-même, quand elle vint les rejoindre, était déprimée au point de garder le silence. Elles ne mirent pas les robes qui conviennent à une fête publique inspirée par la raison et la courtoisie, mais de simples tailleurs.

Et, malgré son anxiété, Ann était furieuse parce qu'elle avait péniblement économisé de quoi acheter une robe du soir en taffetas bleu, capable, elle le sentait, de faire impression même sur un auditoire de dames Dudley Cowx. Elle voulait, songeait-elle avec rage, être pour une fois quelque chose de plus que la minable et sordide organisatrice qui se faufilait dans les maisons privées, écrivait des adresses et parlait au coin de la Grande-Rue.

« J'aime les jolies choses… et si j'allais ce soir rencontrer quelque homme épatant, avec cette vieille jupe bonne pour la gym. Zut ! »

L'escouade de la balle et de la chaîne se rendit solennellement avec Miss Bogardus au Symphony Hall en tramway, aucune d'elles ne pouvant se payer un taxi même une fois par an, et elles sentaient que tous les hommes assis sur la longue banquette en face d'elles les dévisageaient comme des femmes immorales et dangereuses. Avant de se glisser par l'entrée de la scène dans le foyer des artistes, qui offrait un abri sûr, elles traversèrent avec méfiance la foule massée devant la façade. On n'avait vendu à midi ce jour-là que la moitié des billets, et maintenant un employé en bleu et or hurlait : « Places debout seulement – toutes les places assises vendues… debout seulement ! » Et le hall contenait trois mille fauteuils ou strapontins.

Malgré cet avertissement, des centaines de gens se pressaient aux trois portes, essayant de pénétrer. La foule haletante et bousculée grognait : « On devrait les chasser sous les huées… tas de pimbêches… toutes piquées, voilà ce qu'elles sont… je ne voudrais pas d'une femme docteur pour mon chat… L'amour libre, je voudrais leur en flanquer de l'amour libre, avec une trique… Une bande d'anarchistes toquées… »

La foule ne s'emporta pas jusqu'aux horreurs d'une fureur populaire qui n'a plus rien d'humain. Il s'y trouvait trop de gens favorables au droit de suffrage ; d'autres pensaient que les paroles de la doctoresse Wormser n'avaient peut-être pas été exactement reproduites ; chose intéressante, ces défenseurs étaient soit des personnages considérables, soit de rudes ouvriers, râpés mais propres, mais on n'y voyait

pas de ces dignes citoyens intermédiaires entre salariés et directeurs. Le portique du Symphony Hall, avec ses hauts piliers de marbre, rappelant un pudding au pain bien astiqué, son buste de Mozart, serein quoique légèrement imbécile, dans une niche, le souvenir des tenues de soirée, des parfums et du bal annuel de la Société de Saint-Venceslas, n'incitait pas à la violence. Non, prévoyait Ann, cette foule ne songera pas à lyncher, mais elle pourrait empêcher la doctoresse Wormser de se faire entendre, et il lui sembla que celle-ci était la personne la plus considérable et la plus raisonnable qu'elle eût jamais connue.

Derrière la scène elles trouvèrent la doctoresse très calme en apparence, bien que sa main tremblât. Près d'elle se tenait la svelte madame Dudley Cowx, en sévère robe de crêpe de chine noir avec un collier de corail pour tout ornement, et c'est elle qui paraissait la moins effrayée. « Ces maudits journaux ! lança-t-elle. Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi, quand les reporters ou le directeur d'un journal sont libéraux ou même rouges, la feuille elle-même est conservatrice jusqu'à l'écœurement ? Ne vous inquiétez pas, Docteur. J'ai dans la salle mon Dudley et deux frères, des géants d'une bêtise magnifique. Ils se seront arrêtés à leur club pour boire un verre et à l'heure qu'il est ils sont en état de tenir tête au moins à trois cents de ces brutes. »

Mais ces charmants propos de madame Cowx n'allégèrent pas l'atmosphère. C'était une pièce lugubre que ce foyer des artistes, avec ses murs de plâtre sur lesquels on avait écrasé des bouts de cigarettes, ses piles de chaises boiteuses, et un affreux entassement de sièges pliants et de pupitres à musique. La Hache de combat, assise devant une table, y tambourinait avec ses doigts une retraite des plus

agaçantes, et la doctoresse Wormser marchait, ou plutôt roulait, de long en large, repassant son discours en remuant les lèvres. La pendule avançait lentement vers huit heures et demie, moment fixé pour la conférence, qu'on l'aurait crue arrêtée.

De la façade leur arrivait un bruit de rires, de sifflets moqueurs, un brouhaha de voix animées, puis de battements de pieds.

« Huit heures vingt-sept, grommela Miss Bogardus, oh ! allons-y, Docteur, et finissons-en. Écoutez, vous quatre, Mesdemoiselles : dès l'instant où la doctoresse commencera à parler, rendez-vous au fond de la salle et, si le tumulte éclate, voyez ce que vous pouvez faire. »

Elle partit fièrement, suivie d'une petite doctoresse Wormser en apparence résignée et, dès qu'elles parurent sur la scène, elles furent accueillies par un ouragan d'applaudissements ironiques, de battements de pieds et de hurlements :

« Hurrah pour la Hache de combat ! Hurrah pour madame la Doctoresse ! Votez pour les jupons ! »

L'escouade des quatre s'élança par la porte de communication et un couloir latéral jusqu'au fond de la salle, bondé d'auditeurs debout, à temps pour entendre Miss Bogardus, en sa qualité de présidente, présenter la conférencière. Si elle avait été nerveuse dans la coulisse, ce vieux cheval de bataille, cette professionnelle qui avait fait sa Lady Macbeth devant des assemblées plus mal disposées encore, ne paraissait plus l'être. Elle rayonnait devant l'auditoire comme si elle avait été Edith avec le Brigand, comme si elle les aimait

tous et ne doutât pas qu'ils eussent la même sympathie pour elle et le vote des femmes.

« Je crains, commença Miss Bogardus, que dans leur hâte inévitable à publier leurs articles, nos amis les reporters n'aient considérablement exagéré le radicalisme de l'orateur que vous allez entendre. » Puis, nettement, sans fioritures, elle présenta la doctoresse Wormser comme étant probablement le plus grand médecin depuis Benjamin Rush.

Pour Miss Bogardus, ce censeur de leur ville, les assistants avaient le même genre de tendresse moqueuse qu'ils auraient pu avoir pour un fameux pochard local, habitué dans ses heures de crise à briser les vitres des hôtels et à rosser les agents de police, ou pour un politicien surpris avec une fille de joie, ou pour un pécheur notoirement menteur, ou tout autre excentrique romanesque mais strictement indigène. Mais quand l'étrangère infidèle, la doctoresse Wormser, prit la parole, la foule éclata.

Dans les braillements enchevêtrés, Ann ne pouvait distinguer aucune voix individuelle, sauf une, rude, puissante, avinée qui éructait : « Retourne à New-York. »

Mais la doctoresse était si petite, si plaisante à voir avec son air confortable, elle avait une attitude si vaillante, tendant en un geste de supplication ses minuscules mains potelées, que la foule s'apaisa, et elle put parler.

« Mesdames, Messieurs et… et anti-suffragistes ! (Rires et sifflets.) Je suis de votre avis. Si je ne me connaissais que par la lecture des journaux de ce soir, je me blâmerais énergiquement. (Rires.) Je dirais à Malvina Wormser de quitter cette délicieuse ville et de rentrer à New-York la pécheresse. »

Légers applaudissements que domine la voix rauque déjà entendue par Ann : « Alors, retourne-z-y ! File ! On ne veut pas de toi. »

Ann s'était frayé un chemin à coups de coudes jusqu'au dernier banc des fauteuils et elle vit que le braillard était vers le milieu du passage central. Il s'était levé et se tournait pour recueillir des applaudissements. C'était un gros homme rougeaud, qui s'agitait avec des ricanements stupides. Encouragés par cet Agamemnon, le menu fretin de jeunes polissons se remit à siffler et à taper des pieds.

Une demi-douzaine d'agents en uniforme bayaient aux corneilles à côté d'Ann. Elle en tira un par la manche et lui dit : « Il faut expulser cet homme, il va provoquer du désordre.

— Oh ! il ne fait rien, Madame, il va se taire. »

Comme la doctoresse Wormser essayait de poursuivre, le rougeaud hurla : « Va-t'en donc, eh, salope ! »

Ann perdit aussitôt toute patience et agit de façon magnifique. Elle se fraya passage à travers la masse, s'élança dans l'allée, comme un épagneul qui suit une piste. Maggie O'Mara courut sur ses talons telle un terrier, Eleanor Crève-cœur comme un lévrier. Quant à Pat Bramble, elle était invisible.

Les agents les suivirent en procession.

Ann empoigna le rougeaud au collet, et, sans élever la voix, mais avec véhémence, lança : « Hors d'ici, ivrogne ! » Il se débarrassa d'elle d'une secousse et Maggie le frappa, d'une grande claque sonore, le coup d'une servante entraînée dans les restaurants de nuit. Pendant que toute

l'assistance se levait, criait, regardait, et oubliait la doctoresse, le rougeaud se ruait sur Maggie, mais soudain, on ne sait comment, Eleanor se mit devant elle, mince comme une lame, trop froide et trop calme pour qu'un pochard même osât l'attaquer.

(Mais où était Pat ? Cette lâche avait déserté !)

« Allons, vous, faites-le sortir ! » demanda Ann au chef des agents.

Mais d'autres hommes grondèrent : « Il a le droit de parler – espèces de teignes que vous êtes – vous devriez avoir honte – vous vous croyez des dames ? – donner le droit de vote à un tas de furies comme vous ? »

L'agent dit assez vivement : « Retournez à votre place, Madame. C'est vous qui faites du scandale et pas ce gaillard-là. Retirez-vous, et nous veillerons au tapage. » Ann battit en retraite, tournant avec dignité son large dos bleu, tandis que l'ivrogne lançait par-dessus la mince épaule d'Eleanor : « Allons, les gars, fessons toute cette clique et puis nous ferons son affaire à la dame doctoresse. Allons-y ! »

Un cyclone, brusque, un train express fonçant à travers les murs dans un salon, un troupeau de bouvillons affolés se précipitant dans l'allée centrale. Pat Bramble menait une joyeuse troupe de jeunes gens en chandail aux insignes de l'Université de Clateburn. « Enlevez-le ! » cria-t-elle, en désignant le rougeaud. Celui-ci disparut sous les chandails : on aperçut ses jambes et ses talons qui s'agitaient au-dessus de la foule du fond de la salle. « Et emmenez celui-ci… et celui-là ! » demandait Ann.

Deux hommes, puis une demi-douzaine furent emportés par-dessus les têtes des auditeurs qui protestaient et jetés

dehors comme des paquets de chiffons. Dès lors, les agents se montrèrent vaillants et énergiques ; aidés de la sorte par les chandails de l'U. de C., ils expulsèrent quiconque poussait seulement un soupir, y compris un vénérable professeur féministe qui passait pour avoir, depuis qu'il avait ses dix-huit ans, voté deux fois pour tout candidat connu comme partisan du suffrage des femmes.

Les agents et les chandails montaient la garde dans l'allée, tout était tranquille. La doctoresse Wormser s'épancha pendant toute une heure bienheureuse et recueillit à la fin des applaudissements raisonnables. Mais l'escouade de la balle et de la chaîne n'entendit pas sa harangue. Elle était derrière la scène, épuisée. Eleanor pleurait et Maggie rayonnait, furieuse seulement de voir terminée cette magnifique bataille.

« Où diable as-tu trouvé tous ces jeunes géants ? demanda-t-elle à Pat.

— J'en ai eu une chance ! Je les avais remarqués, au premier rang du balcon, je savais, ayant vu son portrait, que l'un d'eux était Tad Perquist, capitaine de l'équipe de football. Je suis allée à lui et lui ai dit : « Monsieur Perquist, je suis une amie de votre sœur. Il faut venir nous aider. » Je m'étais risquée, espérant qu'il avait une sœur. Il est venu avec tous ces solides jeunes étudiants, et quel joli coup de filet ils ont donné ! »

Mais Ann, assise à l'écart, méditait : « C'est dégoûtant. Notre véritable besogne, comités, racolage, enveloppes – ah ! ces enveloppes ! – on ne nous en sait aucun gré. Maintenant nous faisons du mélo, comme des étudiants, et les journaux diront probablement que nous sommes exactement aussi brutales que les hommes et que nous essayons, comme

eux, de régler les choses par la violence… Mais je voudrais l'avoir frappé une fois, rien qu'une, comme Mag ! »

Comme elles sortaient du hall, escortant la doctoresse Wormser, une petite vieille, frêle et délicate, fonça sur Ann et sur Eleanor et d'une voix sifflante leur dit : « Jeunes femmes, je suis suffragette depuis quarante ans. Feu mon cher mari et moi nous avons versé de grosses, de très grosses sommes pour ce qui nous paraissait être la Cause. Mais après cette soirée, je suis résolument contre le vote des femmes. Vous et vos compagnes, vous vous êtes conduites en véritables bandits, et non pas en femmes du monde, oh ! pas du tout.

— En femmes du monde ? s'écria Eleanor. Grand Dieu, le prochain mouvement que je vais organiser sera la Confrérie des lingères. »

Mais Ann ne rit pas, elle était déprimée. Le drame de la soirée l'avait secouée et tirée de la routine assoupissante de la maison Fanning. « J'ai cessé d'avoir une personnalité, je ne suis plus qu'un rouage, qu'il s'agisse de rixe ou d'enveloppes à faire. Encore un an – j'ai une autre année à leur donner – et je les lâche pour découvrir ce qu'est maintenant Ann Vickers, et si elle est devenue autre chose qu'une de ces jeunes femmes du Quartier général du Suffrage. Et puis j'entrerai, je suppose, dans une autre de ces maudites institutions de progrès, et je serai une autre roue dans un autre engrenage. Est-ce que toute cette manie de réforme ressemble à cela ?… En tout cas je ne me mêle plus de rixes. Pur exhibitionnisme, tout ça. En voilà assez ! »

XII

La « Pompière en visite » qui suivit ne fut ni si distinguée ni si aimable que la doctoresse Malvina Wormser. C'était une certaine Miss Emily Allen Aukett, une de ces femmes éminentes dont personne ne peut dire exactement en quoi elles sont éminentes. Dans les revues sur le Suffrage des femmes on la citait comme « auteur, conférencière et réformatrice », mais qu'avait-elle écrit, sur quoi avait-elle fait des conférences, et pour quelles réformes avait-elle lutté, personne ne le savait au juste à la maison Fanning quand le « Quartier général national » l'envoya de New-York pour stimuler et activer les travailleuses locales.

On leur recommandait de veiller à ce que Miss Aukett fût bien logée et bien nourrie, et on les prévenait qu'il lui faudrait un souper chaud avant de se coucher et aussi des taxis pour visiter le champ de bataille et prendre l'air.

« Hum ! Un souper chaud, des taxis, grommela Miss Bogardus à Ann : un souper chaud, pour nous, c'est un bon grand verre d'eau tiède. Vous serez chargées, Eleanor et vous, de la piloter et de la dorloter. Je ne garantis pas de ne jamais mordre, comme vous avez pu le remarquer. »

Miss Emily Allen Aukett portait plus de bracelets qu'Eula Towers à Point-Royal et prodiguait les sourires à belles dents. Elle avait trente-cinq ans aux bougies et quarante-cinq au soleil. Elle roucoulait mais critiquait. Elle insinua que la chambre qu'on lui avait donnée à la maison Fanning était plutôt affreuse et la nourriture encore pire. Elle leur suggéra de prendre une « mémère négresse » pour faire

la cuisine, à elles qui souvent n'avaient pas de quoi s'offrir du pâté.

« Cela fait tant de bien, lança-t-elle à Miss Bogardus – née dans le Maine – d'être dans votre simple et vigoureux Middle West après la Nouvelle-Angleterre, et Londres, et Paris. »

Miss Bogardus aurait tout supporté si Miss Aukett avait secoué ses auditoires dans ses deux discours : une réunion dans le Schutzenverein Hall, sur la rive Nord, et une allocution à la Société littéraire des dames au village du Vieil Orme. Mais Miss Aukett était trop raffinée pour rien faire de ce genre, et pas assez pour adopter une autre méthode. Elle prononça quelques chastes paroles sur les égarements des femmes, mais elle n'en avait pas inventé de nouveaux et tout le monde à Clateburn, jusqu'à Mammie Bogardus, en avait par-dessus la tête des égarements réguliers. Le sujet sur lequel elle discourut avec enjouement, en montrant ses dents, fut ses relations avec les grands de ce monde ; elle avait traversé l'Océan avec le général Wood et elle citait les fines remarques qu'elle lui avait faites en abordant, les observations sur la noblesse de la maternité que lui avait confiées Elbert Hubbard.

Le soir, épuisée jusqu'aux tiraillements d'estomac après ses orgies d'éloquence, elle se montra assez sévère pour le souper chaud qui consistait en cacao et biscuits secs réchauffés, avec du miel dont Ann, bien que toujours affamée, s'était privée pour elle.

« Sincèrement, Miss Bogardus, je ne veux pas regimber, mais cette Miss Aukett est une peste, dit Ann le même soir à sa directrice qui essayait de finir à temps son éditorial pour

la Bannière du Suffrage de l'Ohio qu'elle aurait dû envoyer trois jours plus tôt.

— Je le sais bien, mon petit. Je pensais que toute femme qui croit au suffrage était sauvée, mais j'imagine qu'il y a des apostasies, comme chez les hommes. Qu'allons-nous faire d'elle ?

— Vous savez que nous devons, toutes les quatre, tenter d'organiser une section à Tafford, et c'est l'endroit le plus récalcitrant de tout l'État. Pourquoi ne pas envoyer la Aukett avec nous ? »

Tafford était une petite ville industrielle, mais ancienne, avec les industries de trois générations : montres, fusils et machines à écrire, qui demandent des spécialistes bien payés, soigneux et habiles plutôt que des manœuvres sans expérience, Polonais, Hongrois et Italiens ; aussi n'y connaissait-on pas le socialisme, qu'on s'attend toujours à trouver dans les centres de fabriques. Elle était, comme Hartford (Connecticut), ou toute ville américaine du nom de Springfield, si conservatrice qu'elle rappelait une ville anglaise à cathédrale – moins la cathédrale. Tafford réprouvait le suffrage des femmes, surtout le maire, M. Snowfield, dont la femme, hautaine et incrustée de jais, était vice-présidente de l'Association anti-suffragiste de l'Ohio. Mais il y avait à Tafford une vieille virago, une madame Manders, veuve, Hache de combat, sœur par l'esprit de Mammie Bogardus, qui ne cessait de lutter pour le vote et de réclamer des orateurs au Quartier général de Clateburn ; on ne pouvait s'en débarrasser, parce que son père avait été évêque méthodiste dans l'Ohio et inspecteur divisionnaire au chemin de fer souterrain avant la guerre civile.

L'abandonnant à la merci de Tafford, de M. Snowfield et de madame Manders, la Hache de combat envoya Emily Allen Aukett, mais, par pitié, lui donna Ann, Pat, Eleanor et Maggie O'Mara comme gardes du corps. Madame Manders avait loué le Grand Opéra et rempli Tafford d'affiches annonçant que les habitants allaient entendre, en la personne de Miss Emily Allen Aukett « un des plus grands penseurs et des plus grands auteurs du monde ». Madame Manders alla au-devant d'elles au train arrivant de Clateburn à 3 h. 18 et regarda attentivement les cinq femmes, essayant de découvrir laquelle était le grand penseur et auteur. Elle renifla quand Emily s'avança sur le quai, mains et dents tendues, et susurra : « Je suis Miss Aukett, et voici mes lieutenantes, de bien charmantes filles… Qu'il fait bon se trouver dans cette active cité du Mid-West, pleine de rigueur et de simplicité, après Paris, Londres et New-York !

— Je ne sais si c'est si bon que cela, glapit madame Manders. J'ai essayé de vous atteindre dans le train par un télégramme. Le propriétaire du Grand Opéra a résilié notre location : je suppose que nos adversaires sont allés le trouver et lui ont fait peur. Je me suis efforcée d'avoir une autre salle : impossible. Nous sommes prises.

— Ne pouvons-nous tenir une réunion dans la rue ou dans un terrain vague, madame Manders ? – Je suis Ann Vickers, du quartier général. – Nous y sommes habituées et je suis sûre que Miss Aukett y consentirait.

— Cela ne me plairait guère, gémit Miss Aukett avec une suavité moindre mais toujours odieuse. J'ai l'impression que dans un meeting en plein air on ne peut prononcer un discours aussi raisonné. Et on a un public si peu intéressant ! »

Madame Manders – et elle avait l'air aussi maternelle, aussi tourterelle et aussi pieuse que n'importe quelle autre veuve de doyen – lança : « Eh bien, je crois que le public recevra tout le message qui lui sera adressé ce soir. Je connais un excellent terrain vague, un peu boueux, mais pas de briques que les enfants puissent jeter. Nous risquerons d'aller au violon : il est trop tard pour obtenir du maire l'autorisation de se réunir en plein air, non qu'il en faille une légalement : terrain vide, propriété privée. Mais ça n'arrêtera pas la police dans cette ville. »

Ann, Eleanor et Pat avaient un air indifférent de mercenaires, Maggie étouffait un rire, et Miss Aukett s'étranglait… puis elle sourit, mais de ce sourire avaient disparu tout or et toute bienveillance et sa voix grinça, comme si elle avait mordu quelque gâteau plein de sable : « Je ferai ce que je pourrai, bien entendu, comme toujours, mais je crains que ces jeunes filles n'aient à s'égosiller pour faire la police… Elles y sont accoutumées. »

Madame Manders était femme de décision : elle avait immédiatement fait accrocher sur une boutique, en face du Grand Opéra, une affiche manuscrite :

TAFFORD A PEUR DES FEMMES !

ON NE VEUT PAS NOUS LAISSER PARLER,
COMME NOUS L'AVONS ANNONCÉ,
AU GRAND OPÉRA, CE SOIR.
VENEZ AU MEETING EN PLEIN AIR,
BLAIR & STAFFORD STR., À 8 HEURES,

Entendre la vérité sensationnelle.
CE SOIR, MERCREDI.

Au coin du terrain elle avait posté un petit garçon avec un tambour, et un vétéran boiteux de la guerre espagnole avec un bugle. Ils étaient fiers de leur talent et désireux de se faire entendre.

Quand les croisées arrivèrent, à huit heures moins cinq, dans la Pope Hartford asthmatique de madame Manders, le terrain était comble. L'assistance n'était pas hostile comme les respectables auditeurs du Symphony Hall à Clateburn : ici la plupart étaient des chômeurs, des domestiques sans place, des chauffeurs de calorifères, des portiers, des manœuvres, des femmes de journée, et ils admiraient le cran de ces femmes batailleuses. Ils acclamèrent joyeusement madame Manders et ses compagnes quand elles firent lentement avancer l'auto à travers la foule jusqu'au centre, déballèrent des brochures et allumèrent une lampe à acétylène. Mais sous cette lumière pauvre et instable la foule avait un aspect farouche : joues non rasées, gorges à cordes saillantes au-dessus de chemises sans col, chapeaux tachés de poussière de charbon ou de boue, regards hardis de laveuses de vaisselle.

Miss Aukett jeta à Eleanor, la seule de la bande qui parût avoir quelques traces de bon ton : « Oh ! quelle affreuse populace ! Je vous en prie, persuadez à madame Manders qu'il y a du danger… il faut partir.

— Ouououi ! Allez-y, les gonzesses ! Faites-leur du feu sous le ventre ! Hurrah pour le vote ! » beuglait la foule, tan-

dis que, grimpée sur le siège arrière de l'auto, madame Manders levait les deux mains en l'air.

« Ils vont nous écharper » sanglota Miss Aukett.

Madame Manders avait parlé à l'assistance en voisine, Ann avait commencé son exorde familier – trop familier – exposant que les femmes ne demandent pas un privilège mais la possibilité de travailler, quand une voiture de la police arriva avec des grincements impératifs. On vit s'avancer à travers la foule une douzaine d'agents, brandissant leur matraque et conduits par un officier de police.

« Dieu soit loué ! » hennit Emily Allen Aukett, et la femme du monde qu'était Eleanor Crèvecœur lui décocha : « Grande cruche ! Combien prendriez-vous pour retourner à New-York ? »

Il est peu probable que, dans son épouvante, miss Aukett l'entendit. Elle se glissa par la porte de l'auto et se tapit le plus près possible du grand lieutenant de police quand il se fraya un chemin jusqu'à la voiture : elle répandit sur lui le suave et brillant baume de son sourire. Il n'y prit pas garde, occupé à questionner Ann, qui, du haut de la banquette de l'auto, le regardait, considérant à la lueur de la lampe sa bouche mauvaise :

« Hé, Madame, où est votre permis de parler ?

— Nous n'en avons pas besoin, absolument pas, riposta madame Manders. Faites votre besogne, je vous prie, monsieur l'officier. Ceci n'est pas un meeting dans la rue. Terrain privé. Pas besoin de…

— Pas besoin de permis, tonnerre de Dieu ! Regardez si la foule n'encombre pas la voie publique, c'est donc un mee-

ting dans la rue. Maintenant, fermez ça et f…-moi le camp ou je fourre toute votre bande au bloc. »

La distinction de la fille de l'évêque disparut et madame Manders glapit : « Nous fourrer au bloc ! Allez-y ! Nous ne demandons que ça ! (Eleanor, ricanant froidement, vit Miss Emily Allen Aukett se glisser derrière l'officier et se perdre dans la foule.) C'est la seule chose qui fera impression sur les têtes de pioche comme vous qui composent cette ville.

— En voilà assez, madame Manders. Je vous connais bien. Vous devriez avoir honte… une vieille dame comme vous, fille d'un prêcheur, qui s'associe à ces chipies venues du dehors… une poignée de rouges et d'anarchistes. Si vous n'étiez pas apparentée aux meilleures familles, je vous empoignerais, oui, et si vous ouvrez encore le bec je pourrais bien faire un malheur avec mon gourdin. Vos parents de la haute ne vous laisseront plus faire longtemps, je vous en fiche mon billet. Moi, j'ai ma consigne, et maintenant… Agents, dispersez-moi la foule. Pilwaski ! Montez là-dedans et ramenez-moi cette auto chez la vieille… Montez aussi, Monahan, et veillez à ce qu'aucune de ces chattes furieuses ne s'échappe. »

Tandis que Pilwaski conduisait leur voiture, Ann vit comment des agents payés pour faire régner l'ordre traitent la populace. Elle avait envie de sauter, de tuer les policiers, de se battre et de massacrer au risque d'être assommée, mais elle était retenue par l'agent Monahan, et du haut de l'auto elle vit quelque chose qu'elle ne put jamais oublier, quelque chose qui fit d'elle une révoltée convaincue, même à l'époque où elle devait être une fonctionnaire circonspecte. Le grand lieutenant à leur tête, huit hommes s'enfoncèrent dans la foule, huit contre cinq cents ! Raconté dans les jour-

naux cela devait paraître héroïque… ce ne l'était pas. Elle découvrit une vérité qui plus tard ne lui permit pas d'admettre la sensibilité pacifiste partout à la mode entre 1920 et 1930 – sauf en Russie et au Japon : à savoir qu'une masse sans armes est impuissante contre une escouade armée et entraînée, que ni l'âge, ni le sexe, ni les arguments, ni le raisonnement modéré ne sont à l'abri des revolvers et des matraques.

Les policiers s'avancèrent dans la foule simplement, méthodiquement, cognant sur toutes les têtes à leur portée, vieillards, femmes, garçons de huit ans pêle-mêle avec des ouvriers solides. Quiconque protestait recevait une double ration et des coups de pieds dans les flancs s'il se débattait dans la boue. Lorsqu'ils eurent tout assommé jusqu'au milieu de l'auditoire, tandis que tous fuyaient, trébuchaient, se poussaient, les huit agents prirent au collet les huit malheureux qu'ils avaient sous la main, les firent monter à coups de pieds dans le panier à salade qui avait suivi leur voiture et s'éloignèrent à grand bruit.

Quand l'auto de madame Manders, conduite par Pilwaski, fila derrière eux, Ann en se retournant vit des hommes aveuglés par le sang qui coulait à flots de leurs fronts fendus, ou gisant la face dans la boue, ou chancelant, les bras ballants, avec des sanglots. Elle cessa à cette minute d'être féministe pour devenir humaine, au seul sens orthodoxe de ce mot usé.

Miss Emily Allen Aukett était arrivée en taxi chez madame Manders avant elle et pleurait gentiment à côté d'un pot de géraniums.

Madame Manders ne fit aucune attention à elle. Quand elles furent dans le salon, loin des oreilles des agents Pilwas-

ki et Monahan, elle déclara : « Nous irons demain matin voir le maire pour lui demander une autorisation de tenir une réunion dans la rue. Il nous la refusera. Mais peut-être les citoyens comprendront-ils un jour à qui appartient la rue, aussi bien que l'eau et le gaz. Qu'en dites-vous, Miss Vickers, et vous, Mesdemoiselles ?

— Admirable ! s'écria l'escouade.

— Oh ! non, gémit Emily Allen Aukett. Je vous avais averties de ce qui arriverait ce soir. Cela manque tellement de dignité. »

Alors la fille de l'évêque prononça : « Oui, chère Madame, et de même le fait de donner le jour à un enfant. Vous n'avez pas à vous tourmenter. Votre train part ce soir à 11 h. 16 : je vous conduirai à la gare. Quant à nous, Mesdemoiselles, nous partirons à neuf heures demain matin… »

Avant de se mettre au lit, madame Manders téléphona à la permanence des journaux du soir qu'il pourrait se passer quelque chose d'intéressant le lendemain matin sur le perron de l'hôtel de ville ; puis au domicile du maire pour le prier de les attendre à neuf heures et demie. Pour la première fois, l'escouade entendit la Boadicée méthodiste rire sous cape en disant : « Comment, Votre Honneur, ce langage me surprend ; je me souviens pourtant que vous étiez un affreux petit polisson quand vous voliez les pommes de mon père, et… »

Madame Manders rayonnait : « Il y aura sûrement de la police.

— Mais, grâce au ciel, je n'y serai pas », renifla Miss Aukett.

Cinq ans plus tard, Ann devait recevoir Miss Emily Allen Aukett à New-York, dans son appartement de la Dixième Rue, pour lui offrir le thé et découvrir qu'en sécurité et dans le monde celle-ci était gracieuse, amusante, d'esprit clair et, qui pis est, qu'elle connaissait vraiment les célébrités avec lesquelles elle se prétendait en relations. Ann soupira : « Oh ! personne ne comprend personne, sauf les gens qu'on n'a rencontrés que de la veille. » Que Miss Bogardus, la hargneuse tourterelle, fût la meilleure des femmes ; qu'Eleanor Crève-cœur pût choquer, et choquât en effet Mag O'Mara ; que Glenn Hargis, le héros viril, fût plus faible qu'Eula Towers et plus timide que le révérend professeur Henry Sogles, M.A. ; que la prétentieuse et lâche Miss Aukett dédaignât courageusement la popularité ; qu'elle-même, Ann Vickers, consacrât sa vie et mît sa plus ardente ambition à obtenir des progrès, des réformes, à faire de la pédiatrie générale pour adultes, tout en se demandant sans cesse si cela en valait réellement la peine… où tout cela la menait-elle dans l'étude de l'humanité ?

Elles arrivèrent assez modestement au perron de l'hôtel de ville, entre les colonnes massives, révérées à Tafford comme du marbre plein mais qui, par suite d'un malheureux accident dans les travaux civiques du parti du maire Snowfield, n'étaient en réalité que des coques remplies de cailloux. Six reporters, sept photographes et dix-neuf agents les y attendaient.

« Vous ne pouvez pas entrer, Madame, dit le chef des policiers à madame Manders.

— Je suis citoyenne de Tafford et je réclame mes droits…

— Descendez dans la rue pour les réclamer, vos droits », dit le capitaine. Chaque femme fut saisie, sans mal, mais fort rudement, par un agent.

Madame Manders, Eleanor, Ann et même Maggie restaient assez calmes et Ann songeait : « Nous pourrions être rentrées à Clateburn à trois heures cet après-midi… je crois que je prendrai un congé et que je nettoierai ma chambre… »

Mais Pat Bramble, la petite et exquise Pat, se dégageant de l'agent qui la tenait, baissa la tête et en frappa comme un bélier son ventre de gendarme. Il poussa un hurlement, la frappa, lui serra le poignet et le lui tordit jusqu'à ce qu'elle criât. Machinalement, sans trop y penser, les trois autres firent leur devoir, luttant avec les agents, cherchant à les battre, et Ann se rappelait la vieille dame grondeuse du Symphony Hall, et réfléchissait nonchalamment, dans la portion calme de sa tête brune sans chapeau, qui s'écartait par un si furieux effort de l'épaule de l'agent qui la tenait : « Rien d'une femme du monde, rien du tout… j'espère que les photographes prennent ça, ça fera une belle réclame pour la Cause… Rien d'une femme du monde… rien d'une femme du monde. »

Sur quoi, elle mordit son agent.

Être arrêtée n'importe où, pour quelque motif que ce fût, avait toujours semblé à Ann définitivement déshonorant, autant que d'être surprise en flagrant délit d'adultère. Quiconque avait été arrêté une fois était un ***criminel***, essentiellement différent d'un être humain ; il faisait des choses épouvantables sans aucun motif plausible, appartenait à un monde ensorcelé de tribunaux et de prisons, de chambres de tortures et d'angoisses inhumaines causées par la culpabilité.

Un criminel était hors nature comme un spectre ; un juge ou un geôlier étaient aussi vénérables et extraordinaires qu'un prêtre catholique, et l'enceinte d'un tribunal, d'une prison, de tout local où menait une arrestation, n'était pas faite de briques, de pierres ou de bois, mais de matériaux lépreux, qui n'avaient rien de terrestre, et, par magie noire, obscurcissaient le soleil et l'air et chassaient le sommeil paisible.

Pourtant, tandis qu'elles étaient emmenées dans la voiture de la police, assises sur les deux longues banquettes recouvertes d'une moleskine très ordinaire, avec un énorme agent debout à l'arrière sur le marchepied et obstruant la lumière, elle n'avait pas l'impression d'être dans un endroit terrifiant et maudit, mais simplement dans un camion Ford assez cahotant et inconfortable, rideaux tirés. Elle ne se faisait pas l'effet d'une criminelle et se demandait si beaucoup de prisonniers n'avaient pas le sentiment d'être, non des criminels, mais des êtres humains arrêtés par d'assez stupides policiers.

On les garda pendant une demi-heure dans un local du tribunal municipal avec trois prostituées, une négresse, voleuse à l'étalage, et une femme complètement ivre. Et elles ne faisaient pas horreur à Ann. Celle-ci ne se croyait pas humiliée en tant que respectable étudiante d'un collège féminin, d'être enfermée avec ces filles, mais, au contraire, elle ne les sentait pas si différentes ni peut-être plus à blâmer d'avoir été arrêtées qu'elle-même et la fille de l'évêque.

Et c'est alors qu'Ann, Pat, Eleanor et Maggie devinrent « l'escouade de la balle et de la chaîne », comme on devait désormais les appeler.

Elles comparurent devant un magistrat, ni sadique ni railleur, un gros homme ordinaire, à moustache brune ordi-

naire, pour qui condamner des délinquants était une routine aussi peu émouvante que de manger du porc et des haricots.

Debout devant le juge qui siégeait très haut, derrière son bureau de sapin graisseux, elles s'entendirent toutes les cinq accuser – ce qui étonna Ann et fit ricaner Eleanor – d'avoir troublé l'ordre, employé un langage injurieux, résisté aux agents dans l'exercice de leurs fonctions, et provoqué un rassemblement. Les cinq agents, dont chacun aurait fait trois des inculpées, déposèrent que : « les femmes ici présentes avaient menacé d'attaquer le maire, que, quand on leur avait dit que celui-ci ne pourrait les recevoir, elles s'étaient jetées sur les agents, les avaient frappés, mordus, et gravement maltraités. »

Le magistrat jeta les yeux sur madame Manders puis sur le policier qui la surveillait. Ann crut voir qu'il clignait de l'œil à l'agent en lui demandant : « Mais, cette dame âgée, elle n'a pas imité la honteuse conduite de ces jeunes personnes ?

— Non, Votre Honneur, elle a essayé de les retenir. Elles ne sont pas de notre ville et prétendent venir de Clateburn ; elles se disent anarchistes, ou suffragettes, ou quelque chose de ce genre, et il m'a paru qu'elles voulaient faire un mauvais parti à la vieille dame.

— C'est faux, gémit madame Manders. Si elles sont coupables, je le suis deux fois plus.

— Madame Manders, acquittée. Les autres quinze jours de prison, à la maison d'arrêt du comté. L'affaire suivante.

— Je demande à aller avec ces jeunes filles. C'est une offense…

— Agent, faites sortir cette dame. L'affaire suivante, ai-je dit. »

Quand on emmena l'escouade de la balle et de la chaîne par une porte de derrière, Ann en se retournant aperçut madame Manders, tapant des pieds et des mains, entraînée vers la liberté par trois géants en bleu qui ricanaient.

XIII

Comme le digne magistrat qui les avait condamnées, leur prison n'était ni diabolique ni amusante : elle était simplement sombre, sale et parfaitement absurde.

Elles entendirent assez parler, par leurs camarades criminelles, d'autres prisons de comtés et d'États, pour femmes aussi bien que pour hommes, qui étaient des repaires de cruauté secrète et irresponsable ; de détention solitaire dans des cellules noires, humides et infestées de vermine, poursuivie jusqu'à ce que les victimes perdissent la raison ; des camisoles de force et de fouet, de gardiennes brutales, aussi vicieuses que n'importe quel geôlier, qui prenaient plaisir à dévêtir les prisonnières ; les interrogeant, les harcelant jusqu'à provoquer des crises de fureur et, pour punir ces accès, les douchant avec l'eau glacée des tuyaux pour incendie. Ne pouvant croire que de pareilles choses fussent possibles aux États-Unis, elles entendirent une prisonnière décrire une geôle de Géorgie où aucune détenue n'avait d'autre vêtement qu'une mince chemise, ni ne possédait de chaussures, et où le geôlier – il n'y avait pas de directrice – se promenait à son gré au milieu de ces femmes nues, et où les flâneurs libidineux de la ville entraient pour regarder ces malheureuses à leur toilette, sans que personne s'en inquiétât… et les braves citoyens, quand on le leur rapportait, refusaient de le croire.

Mais dans cette prison de Tafford, ce n'était pas la cruauté, mais le gâchis et la stupidité, l'ignorance quiète du shérif et les constantes, sournoises, écœurantes tentatives

amoureuses de ses délégués qui exaspéraient l'escouade de la balle et de la chaîne. Elles étaient parquées dans l'aile de la prison réservée aux femmes, une haute pièce mal éclairée, lugubre, et, à l'approche de décembre, humide et atrocement froide. Autour de cette salle se trouvaient deux rangées de cellules où l'on dormait et qui restaient ouvertes, sauf dans les cas, assez fréquents, de pensionnaires hystériques ou violentes. Les couchettes de ces cellules comportaient des matelas en toile de jute moisie. Au milieu de la grande pièce se trouvaient bon nombre de chaises boiteuses, quelques tables graisseuses, un poêle rouillé… et les prisonnières.

Quand les quatre jeunes filles furent condamnées, le plancher était boueux, les chaises collaient au toucher, et les fentes des murs grouillaient de vermine. Elles se mirent aussitôt à faire des améliorations. Peut-être, si elles étaient restées un an, leur frais et innocent entrain n'eût-il pas duré, mais, pour une quinzaine, elles déployèrent l'activité optimiste d'un missionnaire mormon. Comme la directrice « ne pensait pas que ce fût nécessaire de nettoyer », elles achetèrent de leurs deniers balais, brosses, savon, insecticide et, impudemment mais gaîment, aidées par deux des prostituées, elles se débarrassèrent de la crasse et, en partie, de l'odeur de détritus. Elles commencèrent à donner des leçons d'anglais et de comptabilité, et une autre prisonnière, une Parisienne, condamnée pour vols de fourrures, leur enseigna le français, mais dans la suite elles n'osèrent jamais employer la plupart des mots qu'elle leur avait appris.

Elles ne manquaient pas de livres, car elles n'étaient pas en prison depuis vingt-quatre heures que Miss Bogardus arrivait de Clateburn, et, après avoir donné aux journaux une interview bien sentie, rendait visite à son escouade, les embrassait à la ronde, pleurait, déclarait que le problème était

de savoir qui des juges ou des policiers étaient les pires idiots, et leur laissait tous les livres que, dans sa précipitation, elle avait pu rassembler à la maison Fanning ou acheter à la bibliothèque de la gare à Clateburn. Il y avait l'Évangile selon saint Jean, le second volume des ***Misérables***, le ***Nouveau livre de cuisine anglais***, ***Le Joyau de Jandaphur*** par E. Phillips Oppenheim, ***Les Voyages de Gulliver à l'usage de la jeunesse***, ***L'Histoire de la grotte du Mammouth***, un roman inoffensif intitulé ***Helen O'High Tor*** et ***Sexe et Caractère*** de Weininger, dont Miss Bogardus ne s'était rien rappelé, sinon que cela avait quelque chose à faire avec les femmes.

Madame Manders venait chaque jour leur apporter des journaux, ***Life*** et ***Judge***, du poulet froid et de gros, solides et durables plum-puddings qui étaient plus intéressants que Weininger pour quatre jeunes filles bien portantes, mourant de faim, avec un régime qui consistait exclusivement en porridge gluant, en pain dur, margarine, thé et café anémiques, pommes de terre bouillies et tièdes, ragoûts graisseux, mélasse, et marmelade d'orange faite avec des carottes.

Laver les assiettes d'étain dans lesquelles étaient servis ces mets exquis était l'unique occupation des autres prisonnières avec d'incessants bavardages. Toute la journée, et parfois la moitié de la nuit, elles parlaient, femmes condamnées pour vol à la tire, prostitution, mauvais traitements à leurs enfants ou coups à leurs amants, ivrognerie, trafic de drogues. Elles racontaient des histoires graveleuses, et chantaient ***Frankie et Johnny***, elles se vantaient de leurs amants et sanglotaient de la cruauté de leurs maris, et de la pingrerie des clients pour lesquels elles avaient frotté des planchers ou lavé du linge. Il y en avait dix-sept, en dehors des suffragettes, toutes parlant, haïssant le monde, qui les effarait un peu.

Dix-sept, sur lesquelles quatorze ne paraissaient pas à Ann plus criminelles qu'elle-même. C'était la pauvreté, le chômage, l'insuffisance de nourriture dès l'enfance et, pour les prostituées, une complète faiblesse d'esprit et un amour puéril pour la soie et les lumières qui les avaient amenées là. Quatorze femmes malpropres, qui bientôt lui firent l'effet d'amies aussi bonnes, aussi aisées à comprendre que Pat, Eleanor ou Maggie, et certaines moins intéressées que Pat, moins débauchées qu'Eleanor, moins batailleuses que Maggie.

De même que de jour en jour ces femmes devenaient plus faciles à pénétrer, plus humaines, plus semblables à des filles de Waubanakee ou de Point-Royal, la prison elle-même paraissait moins extraordinaire, moins étrangement terrifiante. Ce n'était pas une geôle imprégnée d'une mystérieuse terreur, c'était, comme la voiture cellulaire, un simple ***endroit***, un endroit où elle se trouvait par hasard, pour le moment, comme elle aurait pu être dans une gare de chemin de fer, ennuyée d'attendre et songeant au manque de sens de l'univers. Car ce qui l'exaspérait ce n'était pas tant la cruauté que la futilité de tout le système des lois, des tribunaux et des prisons. « Admettons que le juge ait raison et que je sois une criminelle, se répétait-elle. Bon. Qu'obtient l'État en m'enfermant pour quinze jours ? Je suis théoriquement une violente, une braillarde qui insulte les bons petits agents et menace le maire. Pour être restée deux semaines avec des filles de profession, en deviendrai-je si douce, si capable de me dominer que je sorte d'ici repentante, sans qu'agents ni maire aient plus rien à craindre de moi ? »

Elle voyait que la guerre était stupide, qu'il était insensé de faire du commerce pour le profit de quelques patrons, que trônes, couronnes, titres et grades étaient aussi puérils

que le jeu des soldats de plomb, mais que dans toute la série des imbécillités humaines, il n'y a rien d'aussi complètement absurde que l'emprisonnement, qui espère supprimer le crime ; et plus la faute était importante, plus il était grave, lui semblait-il, que pour y remédier on ne fît qu'un effort si barbare.

Cette constatation, mêlée au souvenir d'odeurs aigres, de tables gluantes et de nourritures infectes, au spectacle de prisonnières inquiètes, désespérées et hébétées, et des galanteries sournoises des gardiens, devait la lancer un jour dans la réforme des prisons et l'y faire persévérer, même quand elle aspirait échapper aux criailleries et aux étalages de progrès pour retrouver la sécurité que donnent un mari, un foyer, des enfants, un pays et la sereine banalité.

Un pays, des enfants, un foyer et son mari !

Elle n'y avait jamais si ardemment aspiré qu'en ces jours d'oisiveté. Errant çà et là à Waubanakee, s'affairant à Point-Royal, bataillant à Clateburn, elle avait été jusque là trop occupée pour considérer posément ce qu'était cette Ann Vickers et ce qu'elle voulait.

Peut-être, soupirait-elle, tout en regardant une de ces blattes qui se multipliaient plus vite qu'elles ne pouvaient les écraser, peut-être était-elle une de ces Marthe qui ne pouvaient jamais se montrer assez gaspilleuses pour oindre le monde du nard de l'exaltation sexuelle ; elle servirait toujours à dîner à Lazare et à Jésus, elle ferait toujours partie de la masse et ne serait jamais une personnalité. Mais c'était une Ann assez personnelle qui pensait aux hommes, au milieu du féminisme sordide et perverti d'une prison, parmi des créatures usées par le sexe auquel elles se bornaient.

Les hommes !… ils n'avaient guère plus existé à la maison Fanning qu'à Point-Royal. Dans la première ne venaient que des maris tenus en laisse, des employés de banque lettrés, et des socialistes qui vous appelaient « camarade », et vous caressaient immédiatement le menton, sous prétexte de fraternité. Mais les jeunes filles y étaient trop occupées pour avoir un violent désir. Elles avaient le temps à présent, et Ann rêvait, aussi bien éveillée que la nuit, à un compagnon et amant qui aurait l'ironie d'Adolphe Klebs et la fraîcheur vermeille de Glenn Hargis. Il venait à elle descendant au flanc d'une colline à travers des prairies, et ils couraient ensemble sur des plateaux, légers comme l'ombre des nuages… Elle le rencontrait sur un seuil usé, dans une ville ancienne et bruyante, par un après-midi de brouillard ; des lumières scintillaient dans l'air humide ; leur réunion avait quelque chose d'illicite et d'émouvant, ils se sauvaient tous les deux, elle frissonnait de bonheur en lui prenant le bras… et ils buvaient du thé dans leur secrète retraite… Ils se promenaient ensemble sur les canaux de Venise, entraient dans un palais aux plafonds élevés, où se jouaient de petits amours, et allaient vers un énorme lit bleu et or, au fond d'une chambre carrelée de rouge et qu'éclairait un candélabre de cristal… puis, par magie, ils se trouvaient dans un cottage du Connecticut, avec un potager plus petit que le candélabre mais plus passionnant.

Tout ce qu'elle avait lu dans des romans, tous les films qu'elle avait vus lui revenaient maintenant et lui paraissaient plus réels dans sa méditation solitaire, que les blattes sur les barreaux rouillés de sa cellule, que la prostituée qui criait à côté d'elle et les piles d'enveloppes qui l'attendaient à Clateburn.

L'escouade de la balle et de la chaîne fut relâchée sous une pluie de roses et de confetti, avec un orphéon qui jouait *Tipperary*. Les quatre libérées, avec madame Manders, Miss Bogardus, et le révérend Chauncey Simsbury de l'église de Saint-Gondolph, haranguèrent deux mille habitants de Tafford, qui battirent des mains avec ardeur… et s'en allèrent voter contre le suffrage des femmes aux élections municipales.

À Clateburn se trouvaient à la gare tous les photographes des journaux de la ville, seize de leurs confrères commerçants, et soixante-douze autres amateurs, avec un bataillon de reporters et un autre orphéon. Au Symphony Hall elles parlèrent devant trois mille personnes, et le seul auditeur qui essaya de les huer fut jeté dehors par deux commerçants enthousiastes, de ceux qui vont tous les quinze jours chez le barbier.

Elles n'avaient eu le temps, entre l'arrivée du train et la réunion du Symphony Hall, que d'avaler, en guise de dîner, des tablettes de chocolat aux amandes. Quand elles eurent échappé aux centaines de braves dames qui vinrent leur serrer la main après la séance et qu'elles eurent atteint leur abri de la maison Fanning, elles s'aperçurent que Miss Bogardus dans son affolement avait oublié de préparer un souper. Elles durent se contenter de bœuf conservé et de biscuits rances. Mais leurs lits leur firent l'effet de couches préparées au paradis de Mahomet.

Ses méditations en prison avaient engagé Ann à échapper à l'esclavage rigoureux du mouvement suffragiste. La vertu même et l'esprit de sacrifice de Miss Bogardus, qui la faisaient compter sur une vertu et une abnégation égale de

la part des autres, aboutissaient à une tyrannie pire que celle des cachots. En ce bas monde, personne ne devrait dépasser une vertu moyenne : c'est trop pénible pour les voisins. Ann redoutait plus la Hache de combat que n'importe quelle troupe de policiers. Elle était lasse, non seulement des enveloppes que, vingt-quatre heures après leur libération, Miss Bogardus leur faisait de nouveau écrire, mais de tout le vocabulaire théologique du suffrage : « Indépendance économique des femmes » – « égalité des droits » – « à labeur égal salaire égal » – « matriarcat ». Comme les mots usés, tels que « idéalisme », « vertu », « patriotisme », ces formules avaient cessé d'avoir un sens. Elle en avait assez également des perpétuelles histoires sur les souffrances des femmes. Dieu sait qu'il y en avait : jeunes veuves avec trois enfants travaillant douze heures par jour pour gagner juste de quoi mourir lentement de faim ; femmes intelligentes ridiculisées et rabaissées par des maris brutaux. Ces femmes qui venaient prendre le thé à la maison Fanning uniquement pour dire que leurs époux ne comprenaient pas leur nature supérieure, Ann les avait assez écoutées. Elle commençait à avoir de la sympathie pour les maris.

Pourtant il lui fallut quatre mois pour secouer sa terreur, quatre mois de chuchotements avec Pat et Eleanor pour s'évader de Clateburn et des enveloppes. Dans sa lâcheté parfaitement normale, elle n'aurait probablement pas fui la maison Fanning avant qu'eût été voté l'amendement sur le suffrage des femmes, si Pat et Eleanor ne lui avaient confié qu'elles aussi projetaient d'aller à New-York pour y être des créatures humaines, pécheresses et affranchies des enveloppes. Elles y verraient Ann – pourquoi ne leur préparerait-elle pas les voies ? – et elles essayeraient de la soutenir quand Miss Bogardus s'indignerait de sa trahison.

En 1916 Ann trouva une position dans un « comité d'enquête sur les conditions de vie » dans les industries des tissus et de l'habillement à New-York, avec un salaire dérisoire, mais avec le logement et la nourriture assurés dans l'Établissement Corlears Hook en échange de cours pour étrangers.

Un peu éblouie, libre, et ne sachant pas très bien que faire de sa liberté, sa bonne petite conscience de femme du Mid-West et du Connecticut, torturée par l'aigre adieu de la Hache de combat : « Si vous n'êtes pas heureuse ici, nous n'essayerons pas de vous retenir », Ann, par un engageant matin d'avril, prit le chemin de New-York.

Quand, du quai de l'*elevated*, elle vit la flèche du Woolworth Building, puis baissa les yeux sur une foule de Chinois, d'Italiens, de Hongrois et de Yankees, de banquiers billionnaires, de marins arrivant de Java, d'avocats juifs intellectuels, d'ouvriers assemblant en sifflant des poutres d'acier, son esprit s'éleva avec la tour, s'anima avec le flux de sang rapide d'un grand port de mer et elle s'écria : « À présent, je vais *faire* quelque chose… je me demande quoi ? »

XIV

Quand l'Amérique entra en guerre en 1917, Ann Vickers s'était élevée du rang de maîtresse à demeure à celui de sous-directrice de l'établissement Corlears Hook, dans le bas New-York, chargée spécialement des cours d'anglais élémentaire, de composition, de drame moderne, d'économie, de physiologie et de cuisine pour les pauvres du voisinage, des clubs pour les mères, les filles et les jeunes garçons militants, de l'Association dramatique, et des conférences faites gratuitement par de sérieuses avocates sur l'impôt unique, la pêche à la truite, les explorations dans le Thibet, le pacifisme, les collections de coquillages, l'alimentation par le son et la géographie de l'empire de Charlemagne.

Elle avait été précipitée de la solitude de la maison Fanning dans un typique et inévitable maelström de relations new-yorkaises, ce qui lui valait d'entendre sans arrêt la sonnerie du téléphone. Pat Bramble, après avoir enseigné un trimestre à Denver – elle en avait été congédiée sans doute pour insuffisance – était venue à New-York où elle était, avec une certaine fierté, sténographe d'une agence de publicité ; Eleanor Crèvecoœur était sous-directrice d'un journal commercial consacré à l'ameublement, pour lequel elle écrivait des éloges lyriques de salles de bains, des panégyriques de boiseries, et des chants martiaux sur la commodité de porte-bagages pliants dans les chambres d'amis.

À New-York, Pat Bramble était aussi calme, douce et froidement virginale parmi les rudes rédacteurs et les vendeurs qui portaient chaussettes, cravates et mouchoirs as-

sortis, qu'elle l'avait été parmi les mâles vieilles filles qu'elle avait rencontrées à la maison Fanning. Mais Eleanor déclarait : « Comme vous, mes petites, je me persuade que je suis venue ici pour faire une carrière, mais en réalité j'y suis venue pour mettre la main sur un bon mâle cossu » et, avec plein succès, sans formalités de mariage, elle alla vivre avec un grand et athlétique jeune gradué de l'Université de l'Oklahoma, un M. Ewbank, secrétaire d'une compagnie de taxis, dont les seuls talents de société étaient d'imiter un blanchisseur chinois, de jouer au bridge et de garder un silence paisible quand ses supérieurs, les femmes, discutaient impôts ou immortalité de l'âme.

Dès son arrivée à New-York, Ann était allée, non sans hésitation, voir la doctoresse Malvina Wormser, le combatif orateur suffragiste qu'elle avait défendue au Symphony Hall de Clateburn. L'enjouée et potelée petite doctoresse l'embrassa, lui prescrivit un remède pour son rhume et l'annexa sur-le-champ à la ménagerie humaine dont, comme toutes les femmes médecins, elle était propriétaire. L'appartement de la doctoresse Wormser se trouvait dans la Cinquième Avenue, au dernier étage d'une maison de style ancien ; haut de plafond, il était rempli d'ouvrages médicaux allemands, de poteries chinoises, de poussière, de violons que la doctoresse croyait être des stradivarius, d'armoires en chêne du Sussex, de piles de revues non lues défendant la cause du végétarisme, la Macédoine, les orphelins chinois, l'irrigation aux colonies ; de bouts de cigarettes, de volumes de poésie dédicacés, de clientes sur le point d'être mères, de lettres demandant des secours. Ann y rencontra un monde fou, des architectes, des officiers français blessés, des espions allemands estropiés, qui se faisaient tous passer pour des banquiers suisses, des bactériologistes, hommes et femmes, des recteurs épiscopaux, défroqués poux cause

d'orthodoxie, c'est-à-dire pour avoir pris la Bible au sérieux, des secrétaires de journalistes, et des femmes chimistes, dont une moitié, revêches, portaient lunettes, et l'autre, frivoles aux cheveux dorés, se faisaient régulièrement embrasser derrière des paravents japonais aux soirées de danse impromptues de la doctoresse Wormser.

« Vous aimerez mon milieu, dit-elle à Ann, et cela vous préparera pour le jour où vous serez la première ambassadrice américaine. Vous verrez que tous les érudits sérieux qui viennent ici me trouvent un esprit léger et volage, et que tous les fêtards me jugent d'un sérieux assommant, en sorte que je ne recrute aucun client parmi eux et qu'il faut que je gagne ma vie dans les cliniques particulières et en donnant des consultations à des femmes riches qui mériteraient le fouet. J'ai une bonne bénédictine. Venez demain soir, j'aurai un aviateur… ou un conchyliologiste, j'ai oublié lequel des deux. »

Mais Ann avait nécessairement des relations continuelles surtout avec ses voisins, ceux qui habitaient comme elle l'Établissement Corlears Hook, et sur une vingtaine, il y avait sept hommes : des étudiants diplômés de Columbia, un jeune avocat libéral qui méprisait la loi et avait un culte pour Clarence Darrow, un bibliothécaire d'âge moyen, l'inévitable ecclésiastique libéral qui discutait avec humour, et un jeune richard disposé à faire l'impossible pour les opprimés, sauf de vendre tout ce qu'il possédait pour en distribuer l'argent aux pauvres. Il habitait parmi eux, mais il conservait une chambre et son habit de soirée chez son père, propriétaire de quatre hectares d'immeubles à New-York.

Ann prenait ses repas avec eux à une longue table, dans l'atmosphère et selon les menus traditionnels d'une pension

de famille de ville universitaire. Les chambres des hommes étaient assez près de la sienne, dans le corridor du troisième étage, pour permettre les visites et les bavardages en robes de chambre et pyjamas. Elle aimait leurs qualités et leur odeur rude ; il était plus risqué d'aller au théâtre avec eux qu'avec Eleanor, mais, soupirait-elle, ils étaient tous les sept si… si libéraux ! Judicieux et riches en propos enjoués, ils n'avaient ni feu ni fond solide.

L'Établissement Corlears Hook entra en guerre en même temps que le président Wilson. Comme le grand penseur socialiste, M. Upton Sinclair, tous les travailleurs de l'établissement, Ann exceptée, proclamaient que, s'ils étaient pacifistes, opposés à toute autre guerre, cette croisade-là était destinée à abattre la clique militaire prussienne, après quoi régnerait pour toujours la paix universelle. Ann, se rappelant le vieil Oscar Klebs de Waubanakee, et son professeur d'allemand à Point-Royal, ne pouvait croire que les Germains fussent une race spécialement belliqueuse, mais ses amis la faisaient taire par leurs protestations. (Ceci est une histoire ancienne, maintenant oubliée, surtout par ceux qui l'avaient inventée et qui haranguent trois fois par semaine des sociétés pacifistes puis retournent à Berlin expliquer à leurs amis allemands qu'eux personnellement ont toujours été contre la guerre.)

L'Établissement faisait des pansements, envoyait ses travailleurs quêter pour la Y.M.C.A., et s'occupait des recrues qui traversaient New-York. C'était le quartier général des « travailleurs sociaux » des autres villes, qui pratiquaient l'escrime à la baïonnette avec une pureté d'intention toute particulière. En juin 1917 l'Établissement donna un grand

bal en l'honneur des officiers leurs hôtes, et les enfants juifs et italiens du voisinage, habitués aux travailleurs en poétiques cravates flottantes, eurent l'avantage de voir des uniformes.

Pour cette fête on avait débarrassé la grande salle destinée aux conférences et aux concerts. Des drapeaux américains, anglais et français entrelacés cachaient les portraits de Jésus et de Karl Marx. Sur l'estrade, les travailleurs sociaux servaient du café, de la limonade et des glaces. Il n'y avait pas d'alcool, mais les invités disparaissaient l'un après l'autre dans la chambre du jeune richard, qui était lui aussi en uniforme.

Le léger préjugé d'Ann contre la guerre ne l'avait pas empêchée de danser, par ce soir de juin, toutes fenêtres ouvertes sur de joyeux bruits de ghetto, cris de la rue, tintements de clochettes des colporteurs, danses d'enfants aux sons d'une vielle. Le jazz, dans la salle de bal, dénaturait des chants de marche en one-steps, et Ann tournait avec de jeunes hommes ardents, exaltés par l'esprit d'aventure, heureux d'être sortis de la poussière et de l'hypocrite vertu de leur « besogne sociale ».

« Mademoiselle, lui cria gaîment le meilleur de ses cavaliers, vous devriez venir là-bas conduire un camion : nous y passerons de bons moments. Je vous achèterai une bouteille de champagne dans le gai Paris. »

Il avait un visage poli comme de l'agate : c'était un docteur en philosophie.

Elle aimait danser, tout en se raillant : « Au nom du ciel, Ann, ne saute pas comme si tu jouais au basket-ball ! » Mais plus les guerriers devenaient gais et exubérants, plus elle se

sentait gênée et déprimée. C'étaient ses frères, ces jeunes gens, bien qu'ils fussent un peu sentimentaux et excités, comme tous les mâles. Que cette solide poitrine contre laquelle elle s'appuyait agréablement en dansant dût être dans quelques mois un petit tas de pourriture grouillante de vers… ah ! Dieu, aucune cause ne valait ce risque, et moins que toute autre chose le massacre des cousins d'Adolphe Klebs.

Elle s'enfuit sur l'estrade et prit, à la table en planches brutes qui servait de buffet à rafraîchissements, la place d'une Juive éclatante du voisinage, bonne socialiste, sauf quand elle voyait l'uniforme élégant d'un officier. Ann s'assit à un bout, sur une chaise pliante, et resta mélancolique.

Un officier, en uniforme de capitaine, traversa l'estrade et se laissa tomber en soupirant sur une chaise à côté d'elle. Il avait l'air d'un évangéliste gallois : mince, blême, pas très grand, des mains agitées, et des yeux noirs suppliants. Il paraissait deux ou trois ans de plus qu'Ann, qui en avait vingt-six.

« Fatigué, capitaine ? dit-elle.

— Non… oui… je crois que si.

— Une glace ?

— Grand Dieu, non ! Je viens de prendre trop de whisky là-haut – dans la chambre 17 – chez ce benêt de millionnaire… six, je pense… de grands verres, je veux dire. Et le diable, c'est que ça ne m'a fait aucun effet.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. J'aurais pourtant bien voulu…

— Quoi ?

— Oublier, naturellement. Hein ? Oublier où nous allons. Je suis un névrosé, comme la plupart des travailleurs sociaux, les autres sont abrutis… mais en même temps je me demande combien d'autres héros, là-bas, ont aussi peur que moi… oui, peur, c'est bien ce que j'ai dit. Quand je dors – si on peut appeler ça dormir – je me représente un grand Boche sautant sur moi dans la tranchée et m'enfonçant sa baïonnette en plein dans le ventre. Tonnerre de Dieu ! Excusez-moi d'être un gosse qui pleurniche. Je ne parle pas d'ordinaire sur ce ton-là… Mais ce soir c'est cette sotte de fille avec laquelle je dansais qui me dit : « Capitaine, égorgez deux Fritz en mon honneur, voulez-vous ? » et je me suis effondré. Je devrais avoir honte…

— Oh ! je vous comprends. Pourquoi n'auriez-vous pas vos nerfs, si c'est votre tempérament ? Je ne suis pas une patriote. Vous ne pourriez pas permuter – vous êtes dans l'infanterie ? – et passer dans une autre arme où vous n'auriez pas – vous savez, avec tous vos nerfs à vif… je suppose que je serais toute pareille – où vous n'auriez pas à affronter les baïonnettes ?

— Non, impossible… justement parce que je suis un sacré nerveux. Je suis précisément de ceux qui doivent aller dans les tranchées et franchir le parapet. Ou bien je serai fusillé pour lâcheté et pour avoir crié dans la bataille – ou j'obtiendrai la médaille du Congrès. Non, il faut que je tienne bon. Affaire d'amour-propre.

— Je trouve que c'est extrêmement brave… tout en étant peut-être absurde. Soit dit en passant, je m'appelle Ann Vickers, j'habite ici.

— Moi je m'appelle Resnick, Lafayette Resnick – Lafe, pour les jolies filles comme vous. À quel collège étiez-vous ?

— Point-Royal… Mais je ne suis pas jolie… assez beaux yeux, et c'est tout.

— Assez beaux ? Adorables ! Et des jambes délicieuses. Et, Iaveh en soit loué, pas une beauté de couverture de magazine. J'aurais plutôt dû dire « belle »…

— Et vous, capitaine, quel collège ?

— B. A.[2] Université de Minnesota, M. A.[3] Chicago. Ai travaillé pour mon doctorat en philosophie-sociologie. Je ne crois pas que je l'aurai jamais à présent… pas même pour ma nécrologie : « Le corps a été trouvé horriblement déchiqueté : son insigne de Phi Beta Kappa avait été enfoncé par la baïonnette à six pouces dans les entrailles. »

— Oh ! assez, je vous en prie.

— Oui, vous avez raison, pardonnez-moi, Ann. Sérieusement, je ne suis pas souvent comme ça. Je crois que le whisky m'est monté à la tête plus que je n'imaginais. ***Timor in vino***.

— Et après votre M. A. ?

— Comme tout le monde. Sauver l'humanité, et surtout les inaptes… les gens comme moi, mais sans mes bretelles Pop et mes chemises de nuit. J'ai enseigné un an dans une école supérieure à Winnetka… fait la critique des films à

---

2 Bachelier ès arts.

3 Maître ès arts.

Milwaukee… Dites donc, j'ai rencontré Victor Berger – vous savez, c'est le saint Paul du parti socialiste, dont Debs est le saint Jean et le vieux Karl le Messie. Remercié, pour avoir dit ce que je pensais – mauvaise habitude des névrosés : vous voyez comme ça a failli me faire mal voir de vous ce soir. Depuis lors officier instructeur à Chicago, et maintenant un héros.

— Oh ! cessez !

— J'essaye. Et vous, ma chère ?

— Oh ! moi aussi rien que de banal. Organisation du suffrage, enquêtes. Un peu d'études d'infirmière.

— Infirmière ? Alors, vous devriez venir là-bas avec nous. Je vous verrais à Paris.

— C'est la seconde invitation de ce soir.

— Mais la mienne est extrêmement sérieuse. L'autre nigaud a simplement pensé que vous êtes une charmante fille – et c'est bien mon avis… Ah ! si vous veilliez sur moi, je pourrais renoncer au délicat plaisir d'être un grand nerveux et redevenir normal. Vous pourriez même m'épouser avant notre embarquement. Dieu sait pourtant ce que vous y gagneriez. Mais il se trouve que je n'ai jamais connu une femme assez virile pour me faire marcher droit et me servir de mère, et assez bonne pour m'aimer. Vous l'êtes, vous. Et, à propos, l'invitation à la noce est tout à fait sérieuse, Ann.

— À la… ah oui. Eh bien, je la reçois et la classe sérieusement.

— « Nous vous avertirons dès qu'il y aura une place libre. » Oh ! je sais… j'ai peur que vous ne preniez pas cela

très au sérieux. Vous avez peut-être dans la coulisse un délicieux et noble époux ?

— Non, capitaine ; si vous tenez à le savoir, c'est la première fois que l'on me demande en mariage. J'ai toujours pensé que j'avais des dispositions pour être maternelle – comme le croient la plupart des femmes, je suppose – mais, je vous en avertis, je ne suis pas aussi stupide et d'aussi bonne composition que j'en ai l'air : j'ai des nerfs, moi aussi, sous ma graisse.

— Vous n'êtes pas grasse.

— Tendance à l'être, en tout cas, si je ne faisais pas d'exercice. Oui, j'ai une grande nervosité cachée : j'ai mordu un agent un jour.

— Je vous adore ! Sortons de cette… cette sacrée atmosphère militaire additionnée de yiddish. Un peu trop ***kosher***…

— Mais vous-même… ?

— Bien sûr, je le suis, quel idiot ! Grand-père était rabbi à ce que prétend mon père du moins, mais je crois qu'il avait une boutique de boucher dans un faubourg. Est-ce que nous ne pourrions pas… Vous habitez ici ? Avez-vous un gentil petit salon où nous pourrions échapper à leurs tentatives pour accorder ***Sourire, sourire, sourire***… joué ici avec ***Ole Clo***… dans la rue ?

— Non, une simple chambre, absolument unique, sous l'œil matronal de la directrice.

— Est-ce qu'elle est mauvaise ?

— Enfin, je dirais qu'elle est… énergique.

— Alors, allons à… Je connais un restaurant… il y en a un juste en face de mon hôtel, où un hardi soldat en uniforme peut obtenir un verre comme s'il était aussi grand garçon qu'un civil. J'habite à l'hôtel Edmond, place Irving… une petite boîte que vous ne connaissez probablement pas : un endroit très convenable, collet-monté : on vous donne des exemplaires de ***La Nation*** et de ***La Nouvelle République*** au lieu d'une Bible Gideon. Allons-y prendre quelque chose. Un verre ne vous fait pas peur ?

— Non, pas un seul. Mais je ne peux m'absenter : je devrais être dans la salle en ce moment, j'ai plus ou moins à surveiller.

— Alors, dînez avec moi demain soir ?

— Oui.

— Retrouvez-moi à l'Edmond à sept heures ?

— Oui.

Elle était assez sûre de ses « intentions » à lui, comme on dit par convenance ; elle ne l'était pas du tout des siennes. Elle ne se refusait pas du tout à « être une mère pour lui ». (Odieuse, se disait-elle, cette périphrase hypocrite.) Mais elle n'était pas certaine qu'à vingt-six ans, sur le point de tourner à la vieille fille, elle n'eût pas envie de beaucoup plus. À coup sûr elle n'avait pas peur de lui. Elle se rendait compte que, chose incroyable, en lui proposant le mariage il était sincère… sur le moment. Pouvait-elle l'envisager ? Il avait la peau rugueuse, secouée de contractions nerveuses. Il serait cruel par timidité et froid par ardeur de passion levantine, il lui mentirait et la tourmenterait

jusqu'au fond de l'âme. Mais il serait intelligent, il connaîtrait des endroits délicieux, il lui montrerait un monde coloré comme un atlas de géographie, non pas simplement une vulgaire terre brune, mais écarlate, jaune, bleue et d'un vert éclatant. Il la ferait souffrir, mais il ne serait certainement jamais prétentieux, lourd et jovial, comme tous les hommes qu'elle avait connus… tous, sauf Adolphe et Glenn Hargis.

Eh bien, elle serait sage et non pas sottement romanesque, comme ces filles des rues qui avaient toujours « des embêtements » et accouraient lui demander son aide. Elle se promènerait avec Lafayette Resnick comme elle aurait fait avec Pat Bramble… Non, ***Lafe***, pas Lafayette. En tout cas ça vaut mieux qu'Irving, Milton ou Sidney.

Elle était à l'hôtel Edmond à sept heures et quart, et elle avait dû parcourir deux fois, aller et retour, la Vingt-Sixième Rue, afin d'être assez en retard pour ménager sa fierté.

Elle avait pensé mettre son nouveau tailleur gris – elle n'était jamais si chic qu'en tailleur – mais Lafe avait beau dire qu'il aimait beaucoup la raison chez les femmes, il devait les préférer féminines jusqu'à la déraison, et elle avait revêtu une robe, presque une robe de soirée, d'un lavande très doux, dans laquelle elle espérait paraître aussi svelte que Pat. « En tout cas, j'ai une jolie bouche et une peau assez agréable », murmurait-elle en s'habillant, cinq minutes après avoir grondé une sténographe juive de dépenser une trop grosse part de ses appointements en bas de soie et trop peu en légumes verts.

Elle se demandait à quoi ressemblerait Lafe : chose bizarre, elle ne se rappelait rien de lui que ses yeux, les yeux d'un cerf pris au piège.

Le modeste vestibule de l'hôtel Edmond, tendu de grosse toile rouge divisée en panneaux par des pilastres de simili-marbre, était peuplé de respectables dames d'âge moyen, qui paraissaient être cultivées mais préoccupées et donnant peu d'attention à leur coiffure. Elles avaient l'air d'être venues de trous de la Nouvelle-Angleterre à New-York pour parler à leurs éditeurs de leur collaboration, à leurs filles mariées de leurs bébés nouveau-nés, ou à leurs fils enrôlés depuis peu de leurs chances de passer officiers, et d'avoir dans tous ces cas été déçues. Elles attendaient, assises dans des fauteuils en simili acajou : c'était une salle d'attente où l'air était un peu vicié.

C'est à travers cette atmosphère tendue de doux ennui ruminé que surgit le capitaine Resnick, et il ressemblait à un cerf, brun et sauvage, comme elle s'en était souvenu. Il était vif, hâlé et svelte, et l'éclair accueillant de ses yeux, les deux mains fines qui saisirent les siennes, dissipèrent tous les doutes d'Ann, lui persuadèrent qu'ils se connaissaient loyalement depuis longtemps.

« Montez chez moi prendre un cocktail et nous filerons aussitôt.

— Parfait ! »

C'était un petit appartement assez triste, grand comme un mouchoir de poche, avec des sièges de velours brun singeant le confort et des chromos de petites filles avec leurs animaux favoris : épagneuls, chats et pigeons prenant la nourriture, contre toute hygiène, sur les lèvres de leur maî-

tresse. Lafe y avait ajouté un kakémono de soie représentant des chrysanthèmes, et une édition de Gœthe, reliée en cuir gaufré, ce qui rendait la pièce, si possible, encore plus lugubre. C'était Lafe lui-même et sa gaîté, aussi débridée que sa dépression de la veille, qui l'éclairait réellement.

« Visitons un peu cette ville ensemble, voulez-vous ? demanda-t-il en remplissant les verres. J'ai une semaine de permission et puis je devrai rejoindre mon corps au camp Lefferts en Pensylvanie. Connaissez-vous bien New-York ?

— Non. ***Kaffeeklatsch*** et ***Blinzes*** et ***gehackter Leber***. (Commérages et clignements d'yeux et hachis de foie.) Sionisme et Bonnaz, brodeurs, fabricants de guimpes, piqueuses de Singer et syndicat des plisseurs. L'association dramatique de Corlears Hook dans une version yiddish des ***Revenants*** ; concerts au Carnegie Hall ; le musée Métropolitain et la tombe de Grant. Et puis un restaurant où l'on trouve à dîner, avec une demi-bouteille de rouge, pour soixante-quinze cents. C'est tout. Je suppose qu'il y a autre chose à voir à New-York.

— Pour sûr ! De drôles d'endroits, à la vieille mode américaine, où il n'y a ni Yids ni Huns, mais des étrangers de la Nouvelle-Angleterre qui mangent encore du hachis de corned beef et du poisson bouilli, en ragoût visqueux, avec des haricots et du pain bis. Allons les découvrir.

— Je suis affreusement tenue à l'Établissement, vous savez, où je suis sous-directrice à demeure.

— Vrai ? Félicitations ! Mais moi je suis l'armée des États-Unis, je vous protège contre l'invasion des Allemands. Pensez donc ! Je n'ai plus qu'une semaine avant… Et il faudra bien ce temps-là pour racheter ma conduite d'hier soir

où j'ai fait la bête avec vous en étalant ma névrose. Voyez-vous, j'ai eu une enfance malheureuse. Mon père, ma mère et – Ann était assise sur le divan plein de bosses du petit salon, Lafe à ses pieds, soulignant les détails de son histoire en agitant son verre vide – ma mère, et mes cousins, mes oncles et mes tantes, tous me comprenaient parfaitement… et vous savez comme c'est dur pour un gosse qui a de l'imagination. J'étais nerveux et capricieux. Parfait, ça leur était égal. Les Juifs sont trop intelligents pour croire qu'il y a dans la souffrance une vertu ou un héroïsme sans bénéfice. Ensuite je fus fantasque et poétique. Très bien, on m'encouragea ; ils étaient heureux de vendre des salopettes à quarante-cinq cents – avec boutons Kantluze – pour m'acheter des livres et m'envoyer à une école préparatoire. Je voulais être explorateur, chimiste, agent de change à New-York, compositeur, anarchiste, missionnaire chrétien ! Très bien ! va de l'avant !

« Au collège, je fus en butte aux préjugés – pas beaucoup, et j'avais autant de préventions contre l'affreux manque de goût des Goys anglo-saxons, en sorte que ça allait bien. Je n'ai jamais eu à me battre. Voilà pourquoi l'idée d'entrer en guerre, une fois passé le premier enthousiasme de l'aventure, m'a tellement effrayé. À quoi serai-je bon dans les tranchées, quand des obus éclateront en l'air ? »

Il se cramponnait à la main d'Ann, qui, impulsivement, se pencha pour lui caresser les cheveux, des cheveux qui n'étaient pas doux comme les siens mais avaient quelque chose de mâle, épais, rudes, luisants et noirs comme une crinière de cheval. Il lui paraissait en ce moment si gai, si droit, si sincère au sujet de sa peur, tandis que les autres recrues affectaient un aimable héroïsme ! Quand il lui baisa le bout des doigts, quand elle toucha, émerveillée, le muscle

dur sous l'articulation de sa mâchoire, elle frémit avec indignation à l'image de ce corps accroché, comme une loque raide et desséchée, à un absurde barbelé.

Sans lui lâcher la main, qu'il tenait légèrement dans sa paume sèche et tiède, il se lança dans des histoires de son enfance, toujours avec un regret humoristique de ses excentricités, de son écarlate d'Oriental au milieu du brun automnal des Bavarois catholiques, et du bleu glacial des Suédois, des Norvégiens et des gens de Vermont dans le Minnesota. Il disait comment, après avoir appris l'alphabet grec dans un dictionnaire, il avait émerveillé tous les garçons en psalmodiant : « Alpha tau oméga tau zêta omicron » ; avec quelle ardeur il avait admiré l'église méthodiste et le mysticisme incompréhensible de ses hymnes !

Il se leva d'un bond pour crier : « Faisons-nous monter à dîner ici. Ça vous sera égal ? Pour moi ce sera divin, après des mois où je n'ai jamais été seul, toujours dans des baraquements ou des trains où on était empilé : toujours la promiscuité !

— Je ne demande pas mieux. »

Elle s'attendait à le voir plus prétentieux que le D^r^ Glenn Hargis exhibant sa bouteille de Rudesheimer à leur pique-nique dans la montagne. Mais Lafe Resnick commanda très simplement son dîner au garçon d'étage, tira du bourgogne d'un tiroir de bureau en continuant à bavarder et en la faisant causer. Elle se surprit à lui raconter Waubanakee, Point-Royal, Mammie Bogardus et la prison, puis se demandant tout haut ce que tout cela signifiait, si elle n'aurait pas « fait autant de bien » en devenant secrétaire d'un banquier, mais déclarant que, bonne à quelque chose ou non, elle n'allait pas se laisser étouffer par les affaires ou le mariage.

Soudain il fut onze heures moins le quart à sa montre-bracelet, et elle se sentait enveloppée des chaudes vapeurs de bourgogne, augmentées d'un ou deux petits verres de cognac. Lafe était étendu, la tête sur le divan, la joue contre le genou d'Ann. Avec un malaise mêlé de regret elle murmura : « Il est bien tard, il faut que je me sauve. »

Il se releva lentement, comme ébloui, et regarda sa montre.

« Est-ce qu'il est tard ? Onze heures moins le quart. Ce n'est pas tard. Faut-il que vous rentriez ?

— Oui, certainement.

— Je suis désolé, ma chérie. Je voudrais vous garder… vous me permettez de vous parler de moi. Mais vous dînerez encore avec moi demain soir… il le faut… plus qu'une semaine, songez donc ! Et je ne nommerai même pas le vaillant capitaine Resnick. Vous viendrez ?

— Ou… oui, si je peux remettre un rendez-vous. Téléphonez-moi dans la matinée.

— Bonne nuit, ange ! »

Il l'embrassa à la porte, et, debout dans le corridor, elle restait étourdie, étonnée de la flamme de ce baiser qui l'avait brûlée tout entière, si bien qu'une seconde elle n'avait plus été un être isolé, elle n'avait plus fait qu'un avec lui, fondue en lui dans une étincelle électrique.

Ses yeux ne voyaient rien dans le chemin de fer souterrain, tandis qu'elle était secouée avec le wagon, perdue dans le souvenir de Lafe.

Elle fut troublée quand, se réveillant à trois heures du matin, elle ne put se rappeler ni la figure de son ami ni ce qu'il lui avait dit. Même alors elle ne soupçonnait pas qu'elle ne l'avait jamais réellement vu ni entendu, que de la première à la dernière seconde, elle avait lu dans ses plaintes orgueilleuses toute la sage noblesse qu'elle avait recherchée dans un homme, et dans ses yeux étincelants une passion purifiante qui n'était pas en lui mais seulement la projection de son propre désir.

Elle ne savait pas.

XV

Le second soir, quand elle arriva à l'hôtel Edmond – quel nom absurde pour des amoureux ! – elle fut bien aise que Lafe la fît prier de monter directement chez lui. Elle n'aurait pu supporter de lui dire bonjour sous les yeux curieux des dames du hall ; ni tolérer qu'il fût gracieux et empressé quand elle frappa à la porte de sa chambre. S'il avait bavardé, elle lui aurait répondu avec impertinence, s'il lui avait aussitôt offert à boire elle aurait – sans pouvoir s'en empêcher – lancé quelque raillerie sur sa façon « de séduire les femmes avec de l'alcool ».

Mais elle ne dit rien. Il était pâle, l'air suppliant. Sans un mot, tremblant un peu, il la prit dans ses bras, lui donna un baiser, la conduisit par la main au vieux divan, et s'assit toujours en silence à côté d'elle, l'entourant avec confiance de son bras. Après une nuit et une journée agitées, sa présence était pour elle un repos, son baiser et celui qu'elle lui rendit semblaient faire partie d'une affection éternelle. Quand ils tombèrent ensemble sur le divan, il n'eut pas, comme Glenn Hargis, des gestes tâtonneurs de technicien du plaisir. Il resta tranquille à côté d'elle, sa main sous la joue d'Ann, et très posément lui parla de ce qu'ils pourraient faire un jour ensemble… étudier à Londres où ils habiteraient un joli appartement à Bloomsbury et iraient se promener à High Wycombe… faire ensemble des recherches sur l'agriculture dans le Mid-West, non pas de simples graphiques mais quelque chose de vraiment pratique, qui deviendrait classique, comme les travaux de Bryce.

C'est lui qui s'aperçut qu'il était déjà neuf heures. Sans faire de façons et lui demander si elle voulait sortir, il commanda le dîner. Et quand le garçon eut emporté le dernier plateau, elle se blottit dans ses bras aussi naturellement que s'ils avaient été intimes depuis des mois. Dans son engourdissement elle avait des pensées si simples, si douces, si paisibles, tandis que les doigts nerveux de Lafe suivaient les contours de ses lèvres, de sa gorge.

Pendant dix jours alors – il avait fait prolonger sa permission par une opération magique qu'il n'expliqua jamais – ils se retrouvaient à des heures diverses de la journée et passaient ensemble la plus grande partie de la nuit. Si à l'établissement Corlears Hook on s'étonnait un peu des retards de Miss Vickers, d'une exactitude si rigoureuse jusqu'alors, on ne disait rien car elle était prompte à la riposte avec les humanitaires libéraux qui aimaient plaisanter et potiner.

Il n'était que plus excitant, après s'être rencontrés pour le déjeuner avec un sentiment de dangereux mystère dans un restaurant kosher, de se retrouver pour dîner six heures après à l'hôtel Edmond, dans un café italien ou dans le demi-monde cosmopolite, mais convenable, du Brevoort. En ces six heures ils avaient trouvé tant de choses à se dire qu'il leur avait fallu du courage pour ne pas se téléphoner des choses importantes, émouvantes : par exemple qu'elle ressemblait étonnamment à Ethel Barrymore, qu'il fallait absolument qu'il lût ***Ethan Frome***, et qu'il pourrait peut-être bien, sans manquer de dignité, permuter pour une formation de l'arrière. Que son projet à elle d'aller faire régulièrement de l'exercice dans un gymnase était absurde : elle aurait toujours des jambes fines, et les « flappers » si maigres ne lui plaisaient guère à lui ; que la puissance de Beethoven

n'empêchait pas d'admirer Mozart ; que les tanks devaient être bien plus terrifiants que les mitrailleuses, que les I.W.W. (travailleurs internationaux) étaient plus logiques que la Fédération américaine du travail, que madame Buzon Waverley des Institutions charitables fédérées de Cleveland était une terrible politicienne et une donneuse d'eau bénite, que le pyjama rouge et vert de Lafe était hideux et bien drôle, qu'ils mouraient d'envie d'aller dans les montagnes vertes, qu'il n'y avait vraiment pas, quand ils se penchaient sur une nappe couverte de cendres de cigarettes, de sujet qui méritât leur attention, sauf leurs propres personnalités si curieuses.

Elle le rencontra sous une vieille porte cochère, dans un faubourg ancien, délabré et bruyant, par un après-midi de brouillard où les lumières se reflétaient sur les trottoirs mouillés. Il y avait dans leur rendez-vous quelque chose d'interdit et de passionnant ; ils filèrent ensemble et prirent le thé dans un endroit mystérieux.

C'était dans Cedar Street, où il avait de secrètes affaires avec un agent de change, dans un quartier de New-York où, par ces après-midi couleur ardoise, les rues tortueuses rappelaient Londres.

Il s'arrêta à l'appel d'une mendiante portant un panier de bretzels et lui mit un quart de dollar dans la main.

« C'est du joli, dit Ann, pour un travailleur professionnel de la charité ! Encourager les mendiants parasites !

— Je le sais, mais je voulais faire à quelqu'un une offrande sans objet, verser en quelque sorte le vin de notre sacrifice devant l'autel, pour dire aux dieux combien je suis heureux de t'avoir trouvée. »

Un jour où elle ne pouvait le voir qu'à neuf heures du soir elle vint de bonne heure dans l'après-midi et lui apporta des roses rouges.

Il fut stupéfait, les larmes lui vinrent aux yeux. « Jamais une femme ne m'a apporté de fleurs, s'écria-t-il, je n'ai jamais vu de femme offrant des fleurs à un homme ! »

Ils voulurent arranger le salon de son appartement pour le rendre plus intime. Ils eurent des discussions presque violentes pour décider si le divan devait rester je long du mur près du radiateur. Soufflant, peinant et grognant « Fais pivoter ton bout ! » ils le soulevèrent et l'essayèrent dans un coin, près de la porte. Désastreux !

Le salon était ***sui generis***, comme une Ford, et rien de ce qu'ils feraient n'y changerait rien. Mais elle lui acheta, Mulberry Street, un service à café en majolique, et ils l'étrennèrent tandis qu'il exultait : « Pense donc ! C'est le premier des drôles d'intérieurs que nous aurons tous les deux dans le monde entier ! »

Elle avait lu un jour quelque part dans H.-G. Wells : « L'amusante petite grossièreté de la vie » et avait fait la grimace, avec l'afféterie de Point-Royal et de Waubanakee. Elle comprenait maintenant cette expression. Elle riait des chaussettes de Lafe, ces loques ridicules retenues par des jarretelles rouges, usées jusqu'à la corde mais jadis superbes ; elle riait de l'absurdité enfantine d'un gilet de dessous « athlétique » avec de petits pans ; elle riait de ses manies de vieille fille, semblables aux siennes, de le voir ranger bien symétriquement sur sa table son peigne, ses brosses, ses ciseaux à ongles et son chausse-pied, tandis qu'il jetait la

cendre de ses cigarettes par terre avec une négligence toute masculine.

Lafe avait le goût des jolis bibelots et, pour lui faire plaisir, Ann se disait impressionnée par son étui à cigarettes en or, sa chaîne de montre en or et platine, sa bague ornée d'un rubis, ses brosses militaires importées d'Angleterre, sa gourde en cuir et cristal, son mince couteau de poche suédois en acier damasquiné. Mais ce qui la touchait surtout, c'étaient de très vilaines vieilles pantoufles, en maroquin rouge, râpées, aplaties aux talons.

« Oh ! mon pauvre chéri, criait-elle en serrant stupidement ces savates sur son cœur, je serai une femme pratique et t'enverrai des pantoufles neuves pour Noël… », puis elle s'arrêta, torturée : Où serait-il le prochain Noël ? Quelque part où les hommes ne portent pas de pantoufles !

Elle avait pensé, et avait même dit à Eula Towers et à Pat Bramble qu'un homme en train de se raser devait être d'une vulgarité écœurante. Si elle se mariait jamais, toutes ces malpropretés seraient confinées dans la salle de bain. À présent, cependant, elle souriait de le voir barbouiller de mousse son poil noir, pencher comiquement la tête d'un côté et tirer la peau avec les doigts de sa main gauche, pendant qu'elle raclait le menton sans cesser de discuter avec elle sur Vachel Lindsay. Bons poils durs de mâle, voluptueuse crème de savon à barbe, enthousiasme joyeux de l'homme !

Elle apprit certains mots grossiers, sur lesquels elle se trompait, et il se moquait d'elle.

Ce fut lui qui parla de mariage.

« Courons vite nous marier immédiatement, cria-t-il. Nous ferons-nous unir par un échevin comme les gens posés, ou par un rabbin, ou par un prêcheur presbytérien, ou… ? Ce serait amusant de faire une grande cérémonie et d'être enchaînés l'un à l'autre dans une Haute Église épiscopalienne par un padre en joli petit costume…

— Épiscopale !

— Hein ?

— On dit un Épiscopalien et une église épiscopale.

— Très bien, mon amour. Tu ne peux pas demander à un Juif de petite ville de comprendre toutes les subtilités de cette chinoiserie que vous appelez la religion. Je veux dire marions-nous à Saint quelque chose, avec tout le tralala dont les Épiscopaliens entoureraient, j'imagine, la solennité. Nous n'avons ni l'un ni l'autre divorcé… pas encore, et nous n'avons commis l'adultère qu'un nombre raisonnable de fois. Et quelle fête sensationnelle, pense donc ! Nous inviterons toutes nos connaissances. Ce sera épatant de voir tous ces braves et consciencieux agnostiques dans une belle église épiscopale.

— Sois sérieux, mon chéri.

— Je le suis.

— Es-tu sûr de vouloir m'épouser ?

— Si je le suis !

— Comment le sais-tu ?

— Je t'adore.

— Comment le sais-tu ?

— Ah ! Seigneur, il n'y a pas de réponse à une pareille question : je t'adore, voilà tout. Mais il me semble… As-tu envie de m'épouser, Ann ?

— Je n'en suis pas sûre. Cela m'empêcherait de m'ennuyer…

— Allons-y alors et soyons prêts à tout.

— Non, réfléchis sérieusement, s'il te plaît. Tu t'en vas en France et là-bas tu rencontreras de magnifiques Américaines conduisant des voitures d'ambulance et de jolies Françaises, et alors tu seras furieux de te sentir lié à moi. Tu diras : « Je ne l'ai jamais vraiment connue, j'étais simplement affolé par la guerre. » Et tu me détesteras.

— Jamais ! Je sais ce que je veux.

— Mais tu as déjà aimé des femmes avant moi… hem, assez intimement, n'est-ce pas ?

— Oh… oui… non, pas sérieusement. En tout cas, je veux dire que je n'en aimerais plus d'autres si j'étais sûr de toi. Et puis… tu sais que je pourrais ne pas revenir.

— Oh !

— C'est possible, tu sais, il faut envisager cela. Et il pourrait t'arriver certaine chose… Nous n'avons pas pris de précautions, et… oh, je ne m'embarrasse pas trop de toutes ces blagues sur la sainteté du mariage, mais ce serait un peu dur pour un gosse d'avoir à expliquer à ses camarades à l'école… j'aimerais bien qu'il allât dans une école de l'Est vraiment chic, ce serait assez pénible pour lui, veux-je dire, d'avoir à avouer qu'il n'a ni papa ni nom. Oui… nous ferions mieux.

— Oh ! ça ne sera pas. Des choses comme ça n'atteignent pas les travailleuses sociales. Non, vrai, ne ris pas. Ça ne leur arrive pas, on ne sait pourquoi. En outre, je pourrais trouver un moyen…

— Pas si facile.

— Ne dis pas de bêtises, ça doit l'être. C'est drôle, il me semble : à la maison Corlears je parle avec tant d'autorité aux jeunes filles de la question sexuelle, pourtant je n'en sais pas lourd sur les moyens de ne pas avoir d'enfants, mais je les découvrirai bien. Et puis, comme je disais, il n'y a rien à craindre… vers le milieu du mois à peu près… oh ! ne me fais pas parler de choses si peu romanesques et si vilaines. Je veux simplement dire… Non… je ne veux pas t'épouser pour le moment. Nous verrons ça quand tu reviendras…

— Si je reviens…

— Eh bien, parfait alors : si tu reviens et si tu veux encore de moi. Mon chéri, il est temps que je file. »

Il ne reparla plus de mariage, et elle en fut contente : cela prouvait à quel point ils se comprenaient mutuellement, sans se rien dire.

Comme toutes les amoureuses, si charmant que ce fût de se voir en cachette, elle éprouva le besoin de montrer le bien-aimé à ses amies. Elle l'emmena chez la doctoresse Malvina Wormser où, sous l'influence apaisante de celle-ci, Lafe ronronna et parla de façon assez amusante des sous-officiers qui révéraient la ***Discipline*** avec un grand D. Mais la doctoresse Wormser planait au-dessus de la terre, comme Gene Debs, le cardinal Newman et El Greco, comme les

étoiles et les comètes et les profondeurs bleues de minuit ; elle n'était pas compréhensible, comme les arbres, les tempêtes de neige et la poussière, comme Pat et Eleanor, Adolphe Klebs et Pearl MacKaig, et c'est sur des amis terrestres, accessibles, qu'une amoureuse voudrait faire impression par la sagesse de son amour, de même, que ce n'est pas à des héros célestes mais à des rivaux familiers que l'homme fort veut montrer sa puissance, l'homme connu, sa célébrité.

Ann téléphona à Pat Bramble et à Eleanor Crèvecœur pour organiser une réunion : elle devait avoir lieu dans l'appartement de la Treizième Rue où Eleanor vivait dans le péché avec un homme plutôt maîtresse qu'amant, George Ewbank de la Compagnie des taxis Gladewell. C'était au dernier étage d'un haut bâtiment, avec un living-room tapissé d'originaux aux couleurs crues des couvertures de magazines qu'Eleanor avait chipées au journal de mode à la rédaction duquel elle s'était élevée, en quittant la feuille sur l'ameublement dans laquelle elle avait commencé sa carrière à New-York. On y trouvait aussi des bandes de batik poussiéreuses, des divans, des chaises bancales et la grande, large, bégayante et reposante personne de George Ewbank. Derrière cette pièce – évidemment appelée « studio » – il y avait une chambre à coucher, une salle de bain et une cuisine rudimentaire.

Puis il y avait Pat Bramble, plus frêle et plus brillante que jamais et toujours lisse comme de la porcelaine, sauf un ou deux plis sous les yeux ; Eleanor Crèvecœur, si rayonnante, qu'à l'œil, sinon au centimètre, elle paraissait moins anguleuse, et Lafe Resnick, et Ann, presque mince dans une robe du soir corail, très collante et d'une extravagance inattendue. C'était donc un groupe métropolitain, frelaté, cons-

cient de sa valeur sociale, très caractéristique de New-York, qui eût été un idéal pour la haute société de Zénith ; aussi fallait-il s'attendre à ce que la conversation fût brillante.

« Voici mon ami le capitaine Resnick… Miss Crèvecœur, Miss Bramble, Mr. Ewbank, notre hôte, le capitaine Resnick.

— Comment allez-vous ? dit Eleanor.

— Je vois que vous êtes entré dans l'armée, dit George ; je croit qu'il faudra que j'en fasse autant.

— Jamais de la vie, lança Eleanor, avec toutes ces coquines de Françaises… ce serait du joli !

— Ma foi, je ne sais pas. Il faut bien faire son devoir. Vous ne trouvez pas, Resnick ? Voilà mon sentiment là-dessus : faire son devoir. Oui, il faudra, je pense, que je m'enrôle. On ne m'a pas encore appelé, mais il faudra que j'aille à l'armée.

— Oui, dit Lafe, je pense que nous devons tous faire notre part.

— Oui, impossible de l'éviter, dit Pat Bramble. Je suis une ardente pacifiste, mais je suis convaincue qu'il s'impose à nous tous – étant donnée la situation, j'entends, avec ce que fait l'Allemagne et tout ça – de faire notre devoir, à présent, veux-je dire.

— Vous êtes tous stupides, dit Ann, mais je crois comprendre ce que vous voulez dire, et j'y suis opposée.

— Ma chère Ann, dit Eleanor, ce n'est pas le moment, vu ce qui se passe, de flancher au sujet de la guerre. Nous avons à accomplir une grande et rude besogne.

— Oui, dit Lafe, c'est mon avis. Nous avons à faire notre tâche. Je veux dire… je suis socialiste, du parti qui paye ses impôts, mais j'estime que, la situation étant ce qu'elle est, nous devons tous tenir bon et aller jusqu'au bout. »

Ann était ravie de voir que Lafe s'entendait si bien avec ces vieux amis ; bientôt, assis à côté de Pat, il lui tenait la main et flirtait avec elle – pour rire, bien entendu – et il semblait leur plaire à tous. Elle se mit à le faire briller. « Racontez-nous l'histoire de l'accoucheuse et du professeur d'agriculture, Lafe », lui demandait-elle, ou bien : « Écoutez. Le capitaine Resnick assure que la Russie va devenir communiste cette année. Expliquez-leur cela, Lafe. »

Quand Ann sortit avec Eleanor pour servir le dîner – la meilleure dinde froide, avec salade et pickles, de chez le marchand de comestibles de la Sixième Avenue – Eleanor roucoula : « Ma chère, il est délicieux. Mais c'est un grand nerveux, n'est-ce pas ? Quelle vivacité tout de même et quel charme ! Tu es très intime avec lui ?

— Assez, oui.

— Pensez-vous… Où diable est passée cette sauce aux airelles ? Oh ! zut, le chat a pris de la dinde… Pensez-vous au mariage ?

— Oh ! non, pas sérieusement. Je suis comme toi : je trouve que ce lien du mariage n'est qu'une superstition. Je ne voudrais pas l'enchaîner même s'il le désirait. (Et elle pensait : « Qu'il essaye de m'échapper ! »)

À une heure du matin, Lafe appelait tout le monde par son petit nom, avait embrassé Pat et Eleanor – qui resta bouche bée, pâlit et fit des yeux blancs – et s'était mis au piano où il joua pendant une heure du Gilbert et du Sullivan.

En conduisant Ann au chemin de fer souterrain, Lafe dit en bâillant :

« C'est un groupe très gentil, ma chérie, même George, bien qu'il soit assez bête. Ce sera épatant de les recevoir un jour chez nous… quand nous aurons un chalet au cap Cod. Bon Dieu, pense donc : de bon matin, de la brume sur la plage, et l'Océan, et toi et moi nous courrons nous plonger dans l'eau avant le petit déjeuner.

— Ah ! oui. »

Ils arrivèrent à la fin de leurs dix jours et il devait le lendemain matin prendre le train pour le camp Lefferts dans les montagnes de Pensylvanie. Ils passèrent toute la nuit à l'hôtel Edmond. Elle avait dit à sa directrice qu'elle allait dans le Connecticut.

Elle se réveilla à l'aube. Lafe la tenait dans son bras, la joue contre son épaule, et il respirait paisiblement. Elle se glissa tout doucement hors du lit et le contempla en souriant… la veste déboutonnée de son pyjama d'un safran éclatant, sa poitrine olivâtre, son bras qui, à présent qu'elle s'était dérobée à son étreinte, reposait, la manche relevée jusqu'au-dessus du pli noir du coude. Sa main libre, la paume en l'air, à demi pliée, avait un léger tremblement. Mais, songeait-elle avec fierté, il paraissait bien moins anxieux et contracté qu'au moment où elle l'avait connu. Qu'il était svelte, ce jeune prince oriental, dans ce ridicule lit aux méchants draps de coton, ce lit en imitation de cuivre probablement, si toutefois une telle chose existait.

Elle alla à la fenêtre et regarda dans la rue encore vide et silencieuse… l'été, une aube d'été et son amant là, en train de rêver à son étreinte. La chaussée sentait bon

l'arrosage matinal ; le cheval d'un laitier descendait la rue en trottinant doucement.

Gramercy Park, sur sa droite, n'était pas encore, en 1917, écrasé par des maisons de rapport ; Madison Square, sur sa gauche, n'était pas encore devenu un séjour en ciment de vertu civique, il n'y avait ni mât pour le drapeau de la Légion Américaine, ni réunions communistes, simplement des arbres chétifs, heureux, sous lesquels, étendus sur des bancs usés, dormaient des vagabonds. Des arbres… une amante, songea-t-elle, devrait s'entourer d'arbres pour symboliser la vigueur et la durée de son amour par le tronc, et l'épanouissement de sa passion par le fantastique entrelacement des rameaux. En face d'elle, de l'autre côté de la rue, était un orme solitaire, enfoncé dans le ciment. Il penchait et bien des branches étaient flétries, mais son feuillage restait vigoureux et, comme il était seul, sans qu'une vulgaire forêt le tournât en dérision, il représentait pour Ann la Forêt des Ardennes, clairières lumineuses, taillis obscurs, chansons et bonne chère. Le soleil se levait joyeux, faisait briller en face le mur gris d'une morne maison. L'été, la lumière, un arbre et son amant endormi… Elle sourit en se retournant vers lui, sourit à la vue, puis s'arrêta, son sourire se figea et ses yeux s'assombrirent. Elle avait entendu au loin des pas de soldats, pan, pan, pan, pan, et soudain ce ne fut plus l'été et la saison des amants, ce ne fut plus que la guerre.

Qu'il eût à affronter cette sombre horreur… lui, si vif, si musclé ! Elle se rappela, se le reprochant tristement et avec colère, que ses accès de nervosité l'avaient quelquefois irritée. Il avait peur des chiens, des plus caressants, certain qu'ils allaient le mordre. Il ne se fiait pas aux chats, disant qu'ils avaient des yeux méchants ; il craignait aussi de traverser les rues encombrées, redoutait le sombre et bruyant

chemin de fer souterrain, et les taxis par la pluie qui fait déraper. Quelle absurdité ! Ne pouvait-il essayer d'être un peu stupide comme un Adolphe ? Mais qu'une lame si bien trempée dût être écrasée entre des cailloux…

Et elle l'aimait tellement ! Elle n'avait pas soupçonné qu'elle pût aimer avec un tel abandon.

C'était l'abomination de la désolation. Elle le revoyait… là-bas. Ils s'étaient lancés à l'attaque. Des gaz affreux qui brûlaient les tissus de leurs poumons se répandaient sur eux… sur Lafe… lui cachant l'horreur des cadavres décomposés, des troncs d'arbres fendus, des camions broyés. Le gaz était un scorpion qui fouillait ses poumons… elle le sentait, elle en gémissait. Il trébuchait, glissait dans un trou d'obus, tombait sur un corps pourri… la pente était trop raide, il ne pouvait la remonter en rampant, échapper à ce cadavre. Il appelait, sans se faire entendre. Alors, au-dessus de sa tête, un aéroplane portant sur ses ailes la croix allemande s'avançait, laissait tomber des bombes en décrivant des cercles qui se rapprochaient, se rapprochaient…

« Oh ! je ne peux pas, cria-t-elle, je ne le laisserai pas partir ! »

Et elle se retourna, effarée, vers le lit : elle l'avait réveillé.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il nerveusement. Qu'est-ce que ce bruit ?

— Oh ! rien, rien, quelqu'un dans la rue… un crieur de journaux, je crois. – Comme l'amour apprend vite à mentir !

— Heu-eu-eu ! Bon Dieu, que j'ai sommeil ! Viens te remettre au lit, mon trésor. Ah ! tonnerre, j'oubliais, c'est au-

jourd'hui que je rentre au camp… au gibet ! Ma dernière nuit dans la maison de la mort. Au premier jour, maintenant, on peut nous embarquer pour la France. »

Elle se mit aussi en colère qu'elle put – non pas pour son compte, uniquement pour le remonter. « Ce n'est guère aimable d'appeler une nuit avec moi une nuit dans la maison de la mort.

— Oh ! je ne voulais pas… tu sais…

— D'ailleurs, tu vas cesser de te torturer, de t'effrayer et de te rendre malheureux. Tu ne sais pas te dominer, tout simplement. Écoute un peu, mon garçon. Si tu ne cesses pas tes lamentations, je vais au camp, je te prends par l'oreille au terrain de manœuvres, je t'emmène devant le colonel et tous les autres, et je leur dis que je suis venue te chercher et que je vais te faire jardinier dans un faubourg, et ce sera pour toi bien pire que d'être un héros. »

Elle réussit à lui arracher un vague sourire et bientôt ce fut elle qui s'effondra. Elle s'accrocha à lui en sanglotant, et alors seulement il s'oublia lui-même pour la remonter. Appuyant la tête d'Ann sur sa poitrine, il la caressait. « Nous allons dormir encore un peu, ma bien-aimée. Pas besoin de me lever et de faire mes paquets avant sept heures. Il doit être de bonne heure. Dors, et oublie quel gosse lamentable je fais. »

Elle aurait peut-être dormi, mais, en regardant à travers la double porte-vitrée dans le petit salon, elle vit le service à café en majolique qu'elle lui avait acheté dans le quartier italien. « Nous nous en servirons ce matin, et puis plus jamais, peut-être plus jamais », se disait-elle avec désespoir, et elle couvrait son amant de baisers désespérés, si bien qu'il

s'éveilla complètement et la sentit trop près de lui pour se rendormir.

Elle prit le bac avec lui et le conduisit à la gare de Baltimore et Ohio : ce n'était pas un rapide, ni un train militaire plein de braillements, mais un omnibus ordinaire que prenaient une demi-douzaine de soldats isolés.

Elle rencontra une femme qu'elle connaissait, Tessie Katz, une jeune, ardente et jolie ouvrière en fourrure, au nez crochu, qui fréquentait l'établissement Corlears Hook et venait souvent confier à Ann ses ennuis, surtout ses histoires d'amour. Tessie elle aussi venait voir partir son héros, un jeune homme au visage rond, qui avait l'air d'un patron de bar, avec des cheveux en tire-bouchon et une moustache folle. Tessie, pendue à ses épaules, se lamentait, jusqu'au moment où elle aperçut Ann. Elle avait toujours paru considérer celle-ci comme une vierge et une vestale, et sa douleur dramatique ne l'empêcha pas de surveiller Ann et Lafe avec une stupeur profonde.

C'était embarrassant, mais Ann l'oublia parce que Lafe s'attachait à elle aussi désespérément qu'un enfant : « Tu m'écriras tous les jours, Ann, deux fois par jour ? Tu m'enverras ta bénédiction ? Écoute : je ne gémirai pas, sérieusement, non, pas au milieu de mes hommes. Ils me considèrent comme un être en pur granit. C'est uniquement ta chère affection qui m'attendrit. Maintenant, allons-y, à l'œuvre ! Et je reviendrai avec la croix de la Légion d'honneur… je viendrai te rejoindre.

— En voiture !

— Dieu te protège, chéri ! dit Ann en s'éloignant, sans regarder autour d'elle, n'osant pas laisser voir ses yeux inondés de larmes. Mais, comme elle s'arrêtait, appuyée contre un pilier, Tessie Katz s'approcha d'elle.

— Tiens ! Miss Vickers. Je ne savais pas que vous aussi vous aviez un ami. Dieu ! quel beau garçon ! Un type vraiment chic. Et un capitaine… mâtin !

— Ah ! comment allez-vous, Miss Katz ? Est-ce que vous reconduisez quelqu'un, vous aussi ?

— Oui, mon ami. Ce n'est qu'un simple soldat, mais, écoutez, c'est un gars épatant, il sera sergent ou capitaine général avant la fin de la guerre, ou quelque chose comme ça. Vous savez, ce n'est pas ce type dont je vous ai parlé le mois dernier. Le pauvre gosse ! Ce n'était qu'une grosse bête. Mais Morris, lui, c'est un costaud. Il m'épousera aussitôt qu'il sera revenu. »

Ann Vickers n'eut pas le sentiment que le drame de Tessie Katz parodiait son amour à elle et son chagrin : Tessie était son amie, sa sœur. Les deux jeunes femmes se prirent par le bras et tout en échangeant des propos à mi-voix, montèrent péniblement sur le pont du bac.

Une minute seulement Ann redevint la supérieure secourable.

« Tessie, je pense… vous savez comme on clabaude dans un Établissement comme le mien – j'aimerais autant, je crois, que vous ne racontiez pas que j'ai reconduit le capitaine.

— Sûr, Miss Vickers, vous pouvez compter sur moi. Ça ne les regarde pas. Ce qu'ils ignorent ne les tourmentera pas.

Et puis… oh ! mon Dieu, ce que ce garçon va me manquer, mon Morris, et dire qu'il sera peut-être tué et déchiqueté ! »

Elles se tenaient par la main et pleuraient, sans honte, sous le soleil de l'été.

XVI

Ann se figurait que ses dix jours d'école buissonnière avaient donné des soupçons à l'état-major de l'Établissement Corlears Hook, surtout à la grosse et si courtoise directrice, et elle se rua à la besogne. Ce n'était pas seulement sa conscience qui l'y poussait. Elle se sentait plus vive, plus gaie, plus complète et satisfaite qu'elle ne l'avait jamais été, et plus capable de se diriger et de mener les autres. Ses petits travaux de rapiéçage dans le voisinage semblaient avoir un but, prendre de la valeur, sans qu'elle sût pourtant exactement en quoi.

Elle persuada à un directeur de Broadway d'aider l'Association dramatique de Corlears à monter une revue locale, qui eut un succès sans précédent dans les entreprises de la maison. On la joua quatre fois et des parents orthodoxes, qui avaient hésité à permettre à leurs enfants de fréquenter l'Établissement Corlears, le mettaient à présent presque au même rang que la ***Schule***.

L'honneur en revint au directeur de Broadway qui avait consacré une heure à l'entreprise, à Ann Vickers qui lui en avait peut-être donné dix, à la directrice qui ne s'en était pas occupée une minute, mais non aux auteurs ni aux interprètes qui durant un mois avaient travaillé tous les soirs de huit heures à trois heures du matin. Ann y apprit l'art d'agir, de ne pas perdre son temps à faire de petits discours, à donner des conseils aux malheureux et à écrire des adresses sur des enveloppes – des enveloppes ! – mais de concevoir une

idée invraisemblable et de sourire aux subalternes qui suent sang et eau pour la réaliser.

Elle reçut des éloges de la présidente et fut dès lors considérée – et se regarda donc elle-même – comme une inspiratrice, un guide, une personnalité dont l'opinion vaut en toute matière – impôts, alcool, immortalité, le meilleur hôtel d'Atlantic City ou la moralité des jupes courtes – et à qui l'on peut confier toute espèce de fonctions vagues et importantes.

Mais elle n'était pas complètement grisée par la politique, le succès et l'impression qu'elle produisait ; elle riait un peu en songeant que sa vitalité nouvelle était due à ses relations avec le capitaine Resnick, qu'elle ne pouvait guère avouer dans le milieu libéral mais vertueux d'un établissement d'instruction.

Elle vivait en effet tout le temps non de son succès mais des lettres de Lafe.

Pendant trois semaines il écrivit tous les jours : il parlait de la risible culotte de son colonel qui faisait saillie par derrière comme une tournure de femme, et de son adoration pour Ann ; il racontait qu'il lisait les campagnes de Napoléon et qu'il ne pouvait voir derrière ses paupières closes que la courbe de l'épaule d'Ann à son sein, qu'il avait fait avec ses hommes une marche de vingt milles et qu'à chaque pas il se figurait faire une excursion avec elle dans le Salzkammergut.

Les lettres qu'elle lui écrivait étaient un peu plus longues, mais c'est que, naturellement, il était occupé, comme le sont toujours les hommes.

En faisant sa malle à l'hôtel Edmond, leur dernier matin, il avait dit : « Écoute, je te ferai porter ce kakémono japonais, ce Gœthe et le service à café que tu m'as donné. Je n'en ferais pas grand'chose dans un abri souterrain. Garde-les-moi ! Te feront-ils un peu penser à moi quand je serai si loin, ma chérie ? »

Ann avait en effet reçu ces objets et, en ouvrant la caisse, elle avait trouvé avec eux les affreuses vieilles pantoufles rouges de Lafe, dont tous les plis rappelaient la forme même de ses pieds. Elle sanglota à leur vue : elles lui étaient infiniment plus chères que le Gœthe à la belle reliure en maroquin. Elle les cacha dans son linge et chaque jour elle les touchait, les contemplait.

Une après-midi elle invita Tessie Katz à prendre du café avec elle dans les tasses en majolique, et les deux femmes, la Juive volage et la fille nordique de la petite ville du Mid-West, oublièrent toute différence de condition en s'arrachant la parole pour s'entretenir de Morris et du capitaine Resnick.

Au bout de trois semaines, Lafe n'écrivit plus que tous les deux jours, puis deux fois par semaine… puis une fois.

Il avait insisté à New-York pour qu'elle vînt passer un week-end en Pensylvanie dès qu'il aurait pu trouver une auberge confortable près du camp Lefferts. Il ne semblait pas la découvrir.

Pendant dix jours elle ne reçut rien et quand une lettre arriva, elle ne parlait que d'une aimable famille juive dont il avait fait la connaissance à Scranton, pas loin du camp. Il avait eu vingt-quatre heures de permission, qu'il avait passées avec ses nouveaux amis, les Bimbaum : le père, avocat et directeur de banque, intelligent, instruit, parfois amusant

quand il imitait les *Deutsch* de Pensylvanie ; la mère, aux petits soins pour lui, les filles, Lea, vingt-deux ans, et la petite Doris, dix-neuf.

« De charmantes filles, intelligentes, etc., chic… Lea est tout simplement un as en chimie et, par Dieu, cela permet de pénétrer bien plus profondément jusqu'aux sources de la vie que notre sacrée sociologie, etc. … tu ne trouves pas ? Tu seras folle de ces deux filles ! »

« Pas folle du tout », se dit Ann et, quand elle eut relu la lettre : « Ah oui, vraiment, cette Lea ! Avec ses odieuses éprouvettes qui puent ! » Cinq minutes après, pendant qu'elle repassait des mouchoirs, elle s'arrêta, stupéfaite : « Un jour et une nuit… il aurait eu le temps de venir ici. Je vais aller voir ce qui… Non, mon bien-aimé, je ne peux pas aller là-bas avant que tu me le demandes. »

Il y avait dix semaines que Lafe était parti et pendant dix jours encore elle était restée sans nouvelles. Elle lui trouvait toutes sortes d'excuses : bien entendu, il était follement occupé, exercices, marches, tirs. Pourtant… elle n'avait eu que deux lettres en dix-huit jours. Aucune excuse n'effaçait cela.

Dix semaines ? Non, dix ans !

Il lui fallut un énergique appel à sa conscience et à sa volonté pour ne pas se décourager « Qu'y a-t-il donc ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette », lui disaient ses camarades l'un après l'autre.

Dans l'après-midi, elle allait en courant, dans le corridor du premier étage, d'un comité pour la protection des chats

abandonnés, à la réunion où l'on fabriquait des pansements pour la Croix-Rouge, quand Tessie Katz l'arrêta. Ann ne l'avait pas vue depuis trois semaines, et fut inquiète tant ses lèvres et ses mains tremblaient nerveusement.

« Comment, Tessie, pas de travail aujourd'hui ? Vous avez bien de la chance. Qu'y a-t-il, ma chère ? Vous avez l'air préoccupée.

— Ah ! mon Dieu, Miss Vickers, préoccupée ! Ce n'est pas le mot suffisant. Écoutez, Miss Vickers, il faut que je vous parle, il le faut absolument.

— Vous ne pourriez pas attendre jusqu'à ce soir ?

— Impossible ! Sérieusement, je perdrai la boule si je ne suis pas fixée. Ne puis-je vous voir un instant ? Tout de suite ?

— Venez dans mon bureau… ou voulez-vous que nous montions dans ma chambre ?

— Oh ! j'aurais trop peur que quelqu'un arrive. Ne pouvons-nous aller dans un endroit où personne n'a jamais fourré son nez ? Je vous en prie, Miss Vickers, je vous en prie !

— Eh bien, essayons la salle D., il n'y a personne à cette heure-ci. »

La salle de réunion D. contenait des tas de chaises pliantes et de tables à jeu, deux fauteuils vert émeraude très usés, offerts par un commerçant enthousiaste de la Grande-Rue, une armoire pleine de vaisselle, et un poêle à gaz, dans une niche voilée par un rideau. La pièce était nue comme une gare de campagne mais chaude du souvenir de mille ***Kaffeeklatsches***, de mille confidences échangées entre matrones juives et italiennes sur leurs petits-enfants américains.

Tessie n'attendit pas que sa révérée Miss Vickers fût assise, elle se jeta dans un des fauteuils, appuya le bout de ses doigts sur ses yeux et sanglota.

« Taisez-vous, si vous ne voulez pas qu'on entre, dit vivement Ann. Voyons, de quoi s'agit-il ? N'ayez pas peur de moi, Tessie… rien ne me choquera… surtout pas en temps de guerre… je sais ce que c'est.

— Mon Dieu, mon Dieu, Miss Vickers… vous devinez peut-être… ah ! Dieu, et j'avais fait si attention… je vais avoir un gosse ! Ce sale Morris ! Je lui arracherai les yeux… il ne m'a pas écrit un mot depuis un mois.

— Vous êtes sûre ?

— Il y a aujourd'hui plus de deux mois. Et mon patron me flanquera à la porte… il est affreusement sévère… c'est un chic type… il n'essaye jamais de rigoler avec nous. Mais c'est de mon paternel que j'ai la frousse… Bon Dieu, Miss Vickers, parole, il me tuera !

— Vous voudriez épouser Morris ?

— Ce chameau-là ! Oh ! je ne dirais pas non. Mais je suis sûre qu'il a une nouvelle gonzesse et il me dira – ah ! fichtre, vous ne savez pas comme il est violent – il me dira d'aller piquer une tête dans le lac. Si seulement j'avais un type comme le vôtre ! Mais c'est surtout mon paternel. Nous sommes orthodoxes et Morris, lui, il ne vaut guère mieux qu'un Goy. Sûr, si je l'épousais le papa nous courrait après avec un fusil, et si j'avais un lardon sans être mariée, c'est avec deux fusils qu'il me poursuivrait. »

Elle s'efforçait de plaisanter et parlait en ricanant tant elle s'y appliquait. Elle eut même un sourire pénible, auquel

Ann ne réussit pas à répondre. En dix semaines la jeunesse fragile et anémique de Tessie avait disparu : ses cheveux gras pendaient en mèches collantes sous le bord de son joli chapeau rose à bon marché, et par de longues déchirures à ses beaux bas en simili soie on apercevait des poils noirs. Elle avait l'air d'une femme de quarante ans, malade et négligée.

Ann vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de Tessie pour lui caresser les épaules et il y avait plus de tendresse dans sa voix qu'on n'en trouve d'habitude chez une travailleuse sociale, froide et professionnelle, se défendant contre la souffrance d'une sympathie trop vive.

« C'est infernal, Tess, je le comprends. Que puis-je faire ?

— Il faut que je m'en débarrasse d'une façon quelconque. J'ai essayé de faire de l'exercice, de monter des escaliers et de les descendre en courant jusqu'à ce que… je me suis évanouie cet après-midi après avoir grimpé au galop les cinq étages de notre atelier de fourrures. Il faut que je trouve un docteur qui fasse quelque chose. Une camarade m'en a indiqué un, mais c'est un charlatan. Il faut que vous me donniez l'adresse d'un bon. »

Instantanément, en dix secondes, Ann effleura tout le problème de l'avortement et de cet examen sortit convaincue… La nature voulait que les femmes eussent normalement des enfants, sans tenir le moindre compte des lois établies par des prêcheurs ou des législateurs de petites villes. Mais ces lois étaient toujours en vigueur, et la société punissait d'un emprisonnement perpétuel au cachot du mépris toute femme qui les violait en respectant la vie qu'elle portait en elle, et qui était la seule loi qu'elle connût. Il était

donc aussi légitime pour une femme, ainsi menacée, de fuir la malveillance de son entourage que pour un révolutionnaire de se dérober à la police secrète de l'État.

« Oui, dit Ann, je trouverai quelqu'un. Vous avez de l'argent ?

— Pas un cent, et je n'ose pas emprunter.

— J'en ai un peu dont je n'ai pas besoin. Venez me voir ce soir… non, demain soir.

— Ah ! Dieu, que vous êtes bonne ! Je voudrais être comme vous, Miss Vickers. À demain soir. Pensez à moi ! »

Déjà aussi joyeuse qu'elle avait été effrayée, Tessie sortit par une porte de service au sous-sol, en s'arrêtant pour refaire un peu son maquillage ravagé par les larmes.

Ann Vickers s'en alla lentement sur le carrelage sonore du couloir principal. Elle se sentait les genoux amollis, et le dos déchiré par les griffes de la souffrance. Chacun de ses pas sonnait sourd et triste sur l'escalier sans tapis, comme le tambour d'un cortège funèbre. Elle n'alla pas à la réunion de la Croix-Rouge. Elle monta, de plus en plus lasse, s'arrêtant souvent, une main sur la rampe, l'autre derrière elle, jusqu'au second puis au troisième étage et elle traversa l'interminable palier pour gagner sa chambre.

Elle ouvrit sa porte puis la referma à clef, et resta debout, inclinée, comme pour une prière de contrition, les bras pendants, inertes.

« Je voudrais être comme vous, Miss Vickers ! » grommela-t-elle, répétant avec amertume la phrase de Tessie Katz. « Il faut voir la chose en face. Dix semaines… il n'y a pas de doute. Mais ***moi***… Ann Vickers ! Et je ne peux même

pas écrire à Lafe que je suis enceinte à moins qu'il ne demande à me voir. Que faire… ?

» Et mon œuvre sociale… Oh ! ça, c'est fini, bien entendu. »

XVII

De même que c'est un crime d'aider un meurtrier condamné à mort à priver l'État de la saignée qui le réjouit, en lui procurant le poison qui lui permettra de mourir décemment, seul, sans défilé sadique de prêtres, de gardiens et de reporters, c'en est un d'assister une femme condamnée aux commérages méprisants qui peuvent être pires que la mort, en l'aidant à éviter la naissance de ce qu'on appelle « un enfant illégitime », expression aussi bizarre que le serait une « montagne ou un ouragan illégitime ». Un médecin qui maintient au lit une femme nerveuse est un brave et grand homme ; un médecin qui sauve une femme du malheur est un usurpateur qui, pour avoir privé la société d'une satisfaction méchante, est à bon droit jeté en prison. Aussi est-il difficile pour des gens honorables de trouver un docteur qui consente à l'avortement : il n'y a que les pécheresses notoires qui soient récompensées d'avoir pratiqué sérieusement le vice en trouvant le moyen d'échapper à son châtiment.

Si Ann avait été une voleuse ou une joueuse de profession, elle n'aurait eu aucune difficulté à déterrer un médecin auquel elle pût s'en remettre pour prendre soin de Tessie Katz. Étant une zélée servante de l'humanité, touchant quelque chose comme le quart du salaire d'un bon agent d'assurances ou le dixième d'une jolie actrice impudique, il lui était aussi malaisé d'obtenir l'adresse d'un médecin avorteur que des renseignements sur des mines de diamant sans propriétaire. Elle chuchota quelques mots à des collègues, elle songea à la doctoresse Malvina Wormser, mais enfin elle

se souvint qu'Eleanor Crèvecœur vivait heureuse dans le péché et découvrit ainsi le sauveur. Eleanor avait six adresses de ce qu'on appelle des « spécialistes », garantis soigneux, bon marché et discrets, toutes inscrites avec numéro de téléphone dans son petit carnet noir.

Le plus recommandé était un jeune docteur italien de Broadway Est. Ann alla le voir et le trouva éveillé, ricanant, personnage de cinéma, avec sa moustache en croc et sa petite barbe.

« Je… heu… je désire vous parler, en particulier », dit-elle avec hésitation, se sentant gauche et très différente de la hardie travailleuse sociale. Dans le secret du cabinet de consultation aux épais rideaux – où personne ne pouvait les entendre, sauf l'infirmière, le secrétaire et un confrère qui attendait confortablement derrière une portière – Ann se risqua : « Docteur, je suis employée à demeure dans un établissement d'instruction. Il y a là une pauvre fille, une simple ouvrière, peu payée, qui… enfin elle a des ennuis. L'homme ne veut pas l'épouser et ses parents à elle la chasseraient. Ce serait une grande charité de l'aider. Naturellement elle n'a pas d'argent, mais je… je n'ai pas de gros appointements, pourtant je veillerais à ce que vous fussiez payé, et comptant, si vous faisiez un prix raisonnable. »

Le docteur éclata de rire. C'était un brave homme qui faisait vivre trois personnes de sa famille en Amérique et cinq en Italie ; il jouait de la clarinette et était champion de natation. Il se pencha sur le siège d'Ann, lui tapota l'épaule et d'une voix insinuante : « Allons, allons, petite Madame, pas de timidité avec le docteur, c'est notre métier. Temps de guerre… je sais ce que c'est. Je m'en irai peut-être moi aussi sur la Piave… et Dieu sait combien je laisserai derrière moi

de femmes furieuses. Mais oui, bien sûr… temps de guerre, parfaitement normal, ma chère petite… et vous me faites l'effet d'une grande amoureuse. Quand avez-vous eu vos dernières règles ?

— Quand… Je vous dis qu'il ne s'agit pas de moi. Comment pouvez-vous ? C'est ridicule ! C'est une Juive, vous dis-je, dont je m'occupe.

— Et vous allez payer pour elle sur vos appointements ? Hem ! Enfin il faudra… les docteurs eux aussi ont à gagner leur vie, vous savez… je serai obligé de vous demander de régler d'avance.

— Parfaitement. Combien ?

— Mon Dieu… mon Dieu… enfin, cinquante dollars… je ne peux rien faire à moins… et encore c'est pure charité.

— Très bien. Quand dois-je amener la personne ? J'aurai l'argent. Et combien prendriez-vous pour la garder ici ou dans quelque endroit sûr pendant trois ou quatre jours, afin qu'elle coure moins de risques ?

— Dix dollars par jour. J'ai une belle chambre en haut. Cela comprend une garde, une partie du temps, et j'aurai l'œil sur elle, comme si c'était ma propre sœur. Je lui ferai une belle opération, vous serez satisfaite, je vous le garantis, et je parie que vous m'enverrez toutes les femmes de votre établissement. Vous êtes une jeune fille très cultivée, j'ai vu ça dès votre entrée ici… je plaisantais quand j'ai eu l'air de croire que c'était de vous qu'il s'agissait. »

Ann chancelait en gagnant la station du métro. C'était curieux comme elle se sentait parfois faible depuis quelque temps.

Elle avait eu vaguement l'idée, en allant chez le docteur, de lui demander ses services, non pour Tessie seule, mais pour elle-même aussi. Impossible ! Impossible !

Ce n'était pas une appréhension physique. Elle était certaine que cette petite canaille de docteur serait habile, et elle n'aurait pas eu peur même s'il y avait eu du danger. Elle ne redoutait pas la mort à présent. Ce serait une solution si nette à son malheur. Mais il serait intolérable pour sa dignité de travailleuse sociale, de médecin des âmes troublées et des bourses malades, de se confier à ce petit charlatan burlesque.

Elle avait admis en ces derniers jours qu'elle imiterait certainement Tessie. Peut-être cette issue lui était-elle fermée.

Le suicide ?

Mais tout ce qu'elle pouvait faire c'était de se prononcer le mot. Suicide, ce n'était qu'un terme fantastique, sans signification, comme « Abracadabra », ce n'était pas un acte qu'elle pût se représenter accompli sérieusement par Ann Vickers. Boucher gravement les fentes des portes avec des tampons de papier et ouvrir le robinet au gaz ? Ou mettre sa plus belle chemise de nuit et se tirer soigneusement une balle dans le front ? Quelle bêtise ! « Ou bien je manque d'imagination ou j'en ai trop, je ne sais. »

Alors, avoir son enfant et être déshonorée ? Très bien… changer de nom, emmener son petit et trouver une place de laveuse de vaisselle.

« Oui, cela a l'air si facile, railla-t-elle tout bas. Mais que dirais-tu d'avoir à laver les assiettes pour vivre ? Et tu n'en serais peut-être même pas capable ! »

Ah ! grand Dieu ! Quelle échappatoire y a-t-il pour une femme qui a été assez folle pour faire fi de sa dignité, s'oublier soi-même, et accorder toute sa personne à un autre être humain, qui avait eu la naïveté de croire que les sages étaient sincères en prêchant que l'amour assurait une vie plus belle qu'une dure insensibilité ou une niaise sauvagerie, qui prenait au sérieux l'idée que le mythe de Tristan et Iseult ou celui de Roméo et Juliette, que le Cantiques des Cantiques, tel qu'on le lit dans toutes les chaires protestantes, sont plus sublimes que les dictons de Polonius ? Quelle issue pour une femme qui a apparemment été créée par le Seigneur Tout-Puissant suivant ses principes biologiques et non par une secrétaire de la Y.W.C.A. ?

L'opération de Tessie – contrairement à bien d'autres, Ann dut le reconnaître – fut faite avec compétence et sans danger. Au bout d'une semaine elle retournait à son atelier, un peu silencieuse, son rouge paraissant plus sur ses joues creusées, mais sauvée de sa condamnation à la mort sociale.

Elles devinrent amies, Ann et l'ouvrière en fourrure. Tessie avait appris bien des choses malsaines et séduisantes du docteur italien et de son alerte infirmière. Ann sut grâce à elle – sans regarder Tessie, mais en l'écoutant, penchée sur le service à café en majolique – qu'après cinq mois l'avortement était impossible tant il y avait de risques.

Et il y avait maintenant trois mois qu'elle était en danger…

Elle n'avait pas eu de lettre de Resnick depuis quinze jours, puis elle en reçut une contenant simplement une anecdote plaisante et scabreuse sur un colonel ivre et des allusions à une intimité grandissante avec les Bimbaum… quel avocat malin que le père, et quelles adorables filles que Lea et Doris ! Pas un mot sur l'époque où il pourrait être envoyé en France ou passer par New-York.

« Il faut que je le voie… j'irai au camp. Il se demande peut-être pourquoi je ne viens pas, s'imagine que je ne veux pas », se disait-elle avec rage pour la centième fois, et pour la centième fois ajoutait : « Oh ! ce n'est pas un jouvenceau timide, il ne s'embarrasse pas pour si peu, il me le ferait savoir. »

Mais avec toutes ses souffrances Ann reconnaissait qu'elle ne s'était jamais senti tant d'entrain. Elle était capable de travailler quatorze heures par jour. Se moquant à présent d'avoir bonne réputation auprès de ses collègues, elle montrait plus d'audace et d'énergie.

Elle trouva un commerçant qui avait franchi diverses étapes : d'abord pauvre et Juif, puis à son aise et antisémite, il avait fini par être très riche et protéger les Juifs. Elle lui persuada d'installer dans sa propriété de Long Island un camp pour les boy-scouts juifs. Jusque-là, pour peu qu'ils sussent son nom, Ann était maudite par les habitants de Long Island, Juifs ou Gentils, qui se réveillaient de bonne heure pour découvrir les descendants de Gédéon puisant de l'eau dans le creux de leur main à la fontaine sur la pelouse et chantant sans se gêner : « ***Il y a un long, long chemin qui tourne***… »

Elle apprit aux jeunes filles de l'Établissement à tenir leurs classes parfaitement propres. Elle congédia impitoya-

blement la chaste dame âgée qui enseignait l'hygiène sexuelle et la remplaça par une jeune femme à la langue bien pendue et très renseignée. Tous les travailleurs sociaux, et surtout la direction, furent indignés de cette rigueur, mais très soulagés d'être débarrassés de la dame mûre.

Le bruit courait que la directrice allait se retirer et serait remplacée par Ann. Elle n'en éprouvait aucune joie : avant cela elle serait une paria.

Un soir, environ quatre mois après avoir conduit Lafe au train, Ann entra dans le sous-sol du Brevoort pour y dîner seule. La salle, d'aspect français avec ses glaces aux murs, retentissait de conversations littéraires, mais Ann ne connaissait ni auteurs ni éditeurs. Elle se sentait en sécurité en s'asseyant à une petite table vers le milieu de la salle. Avec un agréable avant-goût elle commanda du filet de bœuf lardé, des escargots et du haut-sauternes. Elle leva la tête, en frappant la table du bord de son menu et en réfléchissant à la manière d'obtenir pour la classe élémentaire de russe des livres gratuits et un professeur peu payé – la classe avait pour élèves deux ouvriers en chapeaux et casquettes de drap et un vénérable chrétien athée. Soudain sa vue obnubilée s'éclaircit vivement, et elle se sentit glacée : de la masse confuse de figures inconnues surgissait celle du capitaine Resnick.

Il n'avait plus sur les épaules les deux galons de capitaine mais les feuilles d'or d'un major, et il dînait, bien trop absorbé pour avoir vu entrer Ann, en tête à tête avec une femme qui n'était que soie blanche, chair jeune et cheveux noirs luisants.

C'était si désastreux qu'Ann n'éprouva rien du tout. Elle sortit ses escargots de leur coquille comme une petite fille

jouant dans un jardin avec des coquillages. Elle n'en mangea pas la moitié, puis coupa soigneusement son bœuf mais n'y goûta pas.

Alors Lafe leva la tête. Elle ne se rappela pas dans la suite si elle lui adressa un signe de tête, lui sourit, le dédaigna ou, dans son embarras, fit les trois à la fois. Il hésita, dit quelques mots, d'un air pressant et intime à sa compagne, et s'avança vers Ann, avec un sourire forcé, puis, s'inclinant, lui baisa la main, en imitant à merveille un Espagnol, et débita : « Quelle belle surprise, ma chérie ! Il y a juste une demi-heure que je suis à New-York et j'allais précisément te téléphoner. J'ai été obligé d'accompagner la fille d'un de mes amis – c'est elle, là-bas – Lea Bimbaum, une charmante fille de Scranton, mais encore une gosse, bien entendu… j'avais promis à son père de l'amener à la ville. Mais je la conduirai à son hôtel et je serai libre, à partir de huit heures… de neuf au plus tard. Il faut que tu viennes prendre le café avec nous quand tu auras fini de dîner. Elle sera très heureuse de te voir… naturellement ce n'est qu'une enfant, une simple ***backfish*** (gamine) mais très éveillée pour son âge, et je lui ai, cela va de soi, parlé de toi, j'ai expliqué quelle animatrice épatante tu es et… heu… oh ! ça la passionnera de te connaître, et… Écoute, seras-tu libre après neuf heures… ou, pour plus de sûreté, disons neuf et demie ? Je dois aller voir quelqu'un jusque là. Peux-tu venir à l'Edmond à cette heure-là ? »

Elle le laissa barboter, sans lui faire la charité d'une interjection, puis répondit gravement : « Non, impossible, mais j'ai vraiment besoin de te parler. Viens me voir à l'Établissement, à dix heures seulement si tu veux. Cela te donnera le temps de dire au revoir à ta Lea. Je regrette, mais… veux-tu venir à dix heures ?

— Mais… oui, entendu. »

Elle n'alla pas les rejoindre pour le café et se retira sans bruit. Elle était persuadée, une fois rentrée chez elle, qu'il serait en retard, mais dix minutes avant l'heure fixée il se faisait annoncer. « Naturellement ! Comme ma psychologie était fausse ! Il devait arriver en avance, réfléchissait-elle en se rendant de son bureau à la galerie principale où il l'attendait, cela lui donne un avantage sur moi. »

Il était étrange à quel point le visage qui, au milieu d'une foule, avait paru cher et si personnel, semblait maintenant, parmi les étudiants qui bavardaient dans la galerie, banal et indifférent.

« Descendons, dit-elle, nous pourrons causer sans être dérangés », et elle le conduisit dans la salle de réunion D, où Tessie s'était confessée, où elle s'était confessée à elle-même.

Elle s'assit avec raideur dans un fauteuil. Plus tard, en revivant ces minutes elle fut furieuse contre elle de cette attitude supérieure. Que n'avait-elle été magnifique et violente ?

Il ferma la porte et resta debout, comme s'il se soutenait du bout des doigts de sa main droite appuyée contre le mur. Il pleurait presque.

« Ann, Ann, qu'y a-t-il ? Qu'ai-je fait ? Je voulais te faire une surprise.

— Oh ! tu as réussi !… pardon. Pas de mensonges, je t'en prie, je ne peux pas les supporter. Es-tu fiancé à cette Bimbaum ?

— Fiancé ? Grand Dieu, non !

— Alors, allons-nous, toi et moi, nous marier avec joie ?

— Je dois dire, ma chère petite, que tu n'as pas l'air d'en avoir terriblement envie.

— Et toi ?

— Certainement oui.

— Quand ? Je suppose que tu es maintenant à la veille de ton départ pour la France ?

— Il se peut que tu te figures bien des choses qui ne sont pas… oh ! pardon… je veux simplement dire… Nous avons plus de temps que tu ne crois, tout le temps de nous assurer de ce que nous voulons réellement faire. Tu vois, on m'a pris dans les services auxiliaires et promu major – tu l'as peut-être remarqué – et il se peut que je ne sois pas envoyé en France. En tout cas, je reste quelques mois à Lefferts.

— Oh ! alors, bien sûr, rien ne nous presse. – Elle avait essayé de parler sans amertume, mais n'y réussit pas. – je te félicite… pourtant tu n'as pas pris la peine de m'avertir, tu ne m'as pas du tout écrit.

— J'ai été affreusement…

— Mais je veux que tout soit net. Je ne fouille pas dans ta vie… enfin pas de façon exagérée, mais j'ai besoin de savoir où j'en suis. Tu aimes beaucoup cette Lea, n'est-ce pas ? Je vous ai observés.

— Oh oui, une affection d'oncle… en quelque sorte…

— Hum !

— … Et puis, après ? Des hommes seuls dans des baraquements… tu sais.

— Après ? Simplement ceci que je… c'est-à-dire que toi et moi nous allons avoir un enfant.

— Ah ! mon Dieu !

— D'ici moins de six mois. Eh bien ?

— Oh ! je t'épouserai, diable, je t'épouserai. Je tiendrai parole.

— C'est tout ce que je voulais savoir… Nous ne nous marierons jamais. Sois meilleur pour Lea. Bonsoir ! »

Elle s'enfuit par une petite porte de côté avant qu'il ne pût l'arrêter, courut dans sa chambre, prête à pleurer, mais n'en fit rien. Elle se mit soudain à rire, assise sur le bord de son lit, fumant une cigarette défendue et se sentant libre et résolue. Pleurer ? Pourquoi ? C'était comique ! Vraiment par trop complet : l'innocente campagnarde séduite par le citadin roublard qui se fiançait à une riche héritière et refusait d'épouser sa victime. Quel tableau !

Pleure, jeune fille blonde et frêle, bouleversée et en guenilles ! Faites avancer le père en colère avec sa barbiche et son fusil ! Sur l'annuaire de la ville, baptisé Bible par le régisseur de la scène, faites prêter un serment de « vengeance au nom de l'Éternel ». Arrive, brave amoureux villageois, revenant caporal après des exploits héroïques à l'armée ; gagne en un rien de temps des monceaux d'or, et épouse-la avec une heureuse précipitation, pendant que le fourbe Lafayette Resnick trouve la mort sous les roues vengeresses de l'avion de Yorktown.

« Voilà ce que j'éprouvais ! Et en somme il n'y a pas plus de sa faute que de la mienne, et le plus drôle c'est que je n'ai pas vraiment envie de l'épouser. Non. » Elle alla à petits pas

à sa commode, tira les vieilles pantoufles rouges de Lafe de sous son linge enrubanné – qu'elle avait acheté pour lui. Elle essaya de se moquer d'elle-même et des pantoufles, sans y parvenir… Elle les cacha dans sa garde-robe et il lui fallut un moment avant de pouvoir continuer :

« Je ne me sens pas réellement coupable et déshonorée. Je ne renoncerai pas à mon travail social ; ça c'est la tradition dans les romans et dans les sermons. Je vais avoir un enfant, parfaitement normal : cela n'a rien de plus à voir avec ma moralité que si j'avais la typhoïde et c'est bien plus intéressant. Lafe, tu m'as donné de l'amour, je l'ai connu par toi, je t'en suis reconnaissante. Et ce soir tu m'as libérée de toi. Je vais peut-être commencer à être une créature humaine, cesser d'être une jeune femme sérieuse qui a enseigné à l'école du dimanche et lu Veblen. Je vais avoir une fille. Quelle époque passionnante ce sera pour elle, que celle de la prochaine génération ! Mais, oh ! mon Dieu, j'ai si peur ! »

XVIII

Ce ne fut qu'à minuit, une fois les invités partis, qu'Ann put parler à la doctoresse Malvina Wormser en particulier. La petite femme aux cheveux gris, les coudes sur ses genoux écartés, tenait un long fume-cigarette dans sa main potelée. Sur sa vénérable robe de soie couleur café, elle portait une vieille barrette en perles de culture.

« Que vous est-il arrivé, Ann ? Il y a un mois vous paraissiez mal en train, ce soir vous êtes toute rose. Quel souci avez-vous eu ? Tout ce que peut faire un docteur c'est de découvrir ce que pense le malade et ensuite de le rassurer.

— Eh bien, je me sens mieux. J'ai cessé de me tourmenter au sujet de l'enfant que je vais avoir.

— L'enf… Sainte Vierge ! C'est sérieux ?

— Oui.

— Voici une épaule, venez pleurer dessus. Mais vraiment, Ann, ma pauvre enfant…

— Non, toute la torture est finie. Que me conseillez-vous ? L'attendre ou… ou un avortement ?

— Grand Dieu ! » Et la doctoresse Wormser se mit à marcher vivement de long en large, frappant le tapis de ses petits souliers à hauts talons, les mains croisées derrière le dos et roulant le fume-cigarette dans sa bouche. « Inutile de faire du drame, mais, ma bonne petite, ne vous figurez pas qu'il ne s'agit pas d'une chose sérieuse. Est-ce que vous

n'avez pas essayé de me tâter au sujet d'un avorteur il y a quelques semaines ?

— Si, mais pas pour moi… j'en ai trouvé un. Mais je ne crois pas que pour moi je pourrais le supporter… Nous sommes très démocrates, nous autres gens à idées socialistes, jusqu'au jour où il s'agit du mariage de nos sœurs et de nos filles ou d'une opération. Et alors, frttt ! Je ne ferais rien pour Tessie de ce que je ferais pour moi-même. Inutile de mentir… Croyez-vous pouvoir m'aider ? Comprenez, je vous en prie, que je n'insiste pas, je ne veux pas que vous couriez de risques.

— Oui, il y en a : je pourrais attraper dix ans d'Auburn, plus un discrédit éternel pour moi et, qui pis est, pour toutes les femmes médecins. C'est bizarre ! Les femmes sont les premiers docteurs, les docteurs naturels. Ce sont elles qui bandent le corps du bébé et règlent son régime ; ce sont elles qui ont patience et endurance ; ce sont elles qui prennent la souffrance au sérieux, comme une chose dont il faut se débarrasser. La plupart des docteurs hommes, sauf les Juifs, qui ont un cerveau, disent que la douleur est parfaitement normale : pourquoi donc s'en inquiéter – bien entendu, quand la douleur est dans les entrailles d'autrui ? Un docteur mâle a tout aussi peur que n'importe lequel de ses malades quand il a mal dans le ventre : il n'y a pas pire malade qu'un docteur. Pourtant dans l'unique profession qui leur revient naturellement, les femmes sont tout juste tolérées. Mais je dois un certain respect à cette profession et à ses principes. »

Ann n'écoutait plus, ses oreilles bourdonnaient. Elle était étourdie et se sentait perdue. Ainsi on allait encore la sacrifier, suivant la bonne vieille manière de la religion, à

des *principes*. Elle se redressa vivement pour entendre la doctoresse grommeler :

« Mais je vous dois quelque chose, à vous aussi. Et je vous crois trop utile pour laisser cette meute de chiens enragés que nous appelons la société, vous chasser comme un chaton affolé. Allons, écoutez-moi, mon enfant.

Et la doctoresse Wormser, faisant pivoter son fauteuil, s'y jeta, et, en brandissant son doigt, prononça avec une gravité exceptionnelle :

« En qualité de fonctionnaire non officielle de l'État, Ann, je dois déclarer nettement que l'avortement est un crime. En tant que médecin je vous déconseille de vous faire avorter. C'est anormal et dangereux. Vous pourriez ne plus jamais être capable de porter un autre enfant, et toute femme devrait en avoir au moins un, quand ce ne serait que pour le bon fonctionnement de son organisme. Mais, comme femme, je vous engage fortement à recourir à l'avortement et ensuite à n'en pas souffler mot. Du moment que les hommes – et, qui pis est, les femmes-femelles qui se laissent mener par la psychologie masculine – ont fait de l'enfantement, notre seule fonction spéciale, un acte indécent et exceptionnel, notre devoir est de lutter contre eux, d'être pratiques sur ce point, et de mentir et de dissimuler autant qu'eux.

» Voilà. Je vous donne ma parole que je n'ai fait que cinq avortements. Dans chacun de ces cas, j'estimais que ma cliente avait plus de prix pour le monde que ce qu'il me plaît d'appeler mon honneur de médecin et de citoyenne. Je ne vous confierai à personne d'autre que moi. Vous allez prendre un congé de dix jours à partir de vendredi en huit. Vous viendrez ici à quatre heures, nous irons dans ma petite villa

de Long Island pour y faire l'opération et vous y passerez ces dix jours. Je n'emmènerai pas même une cuisinière. Je prendrai avec moi mon infirmière préférée, Gertrude Waggett qui est parfaite : solide comme un chien-loup irlandais et silencieuse comme la neige dans les bois… vous m'inspirez des images poétiques. Elle restera près de vous quand je viendrai en ville. Bonne nuit, mon enfant. À quatre heures, entendu, de vendredi en huit. Bonsoir. »

De la gare de Long Island elles filèrent en auto en suivant la côte Sud jusqu'au bungalow de la doctoresse Wormser. On était en septembre et les arbres tournaient au brun roux et à l'or délavé. Ann regardait à travers des marécages sans vie une mer de plomb ; l'air était frais et salé, mêlé d'une odeur de poisson venue des marais, mais il faisait froid et elle frissonnait. La doctoresse gardait le silence et la grande Miss Waggett, à la figure pincée sous ses lunettes d'or, en faisait autant de façon non pas négative mais positive et agressive. Ann eut encore un frisson.

Par une route en macadam, usée et sillonnée d'ornières, elles arrivèrent à une longue langue de terre parsemée de villas d'été. En juillet, à coup sûr, elles avaient été animées de cris d'enfants, de bruits de phonographes, et de jeunes gens brunis en maillots de bain rouges. Maintenant elles étaient abandonnées et désolées : les volets des fenêtres étaient clos, les chaises aux couleurs vives avaient disparu des terrasses, les contreforts de galets gris entassés étaient couverts d'un sable apporté par les vents.

Stérile ! Et qu'allaient lui faire ces deux femmes graves ? Elle était séquestrée… personne à qui demander secours

dans ce désert bordé de marais, qui suintaient le sel, et de brisants hurleurs. « Saute à terre et fuis. »

« C'est bien tranquille, en dehors des vagues, dit-elle.

— Oui, je sais, dit la doctoresse Wormser, sortant de son engourdissement et souriant comme une bonne tante, femme du monde. Cela doit vous oppresser un peu. Essayez de vous y faire. Si vous pouvez vous détendre dix jours, non seulement l'opération sera faite mais vous partirez d'ici régénérée. Science des anciens alchimistes ! Les éléments, la terre, l'air, le feu et l'eau. En ville ils nous manquent, et nous ne sommes plus que nerfs et artères calcifiés. Ne cherchez pas à être intelligente cette semaine. Vous n'êtes pas la brillante Miss Vickers, vous êtes une sœur égarée. Admirable ! Vous pourrez devenir une véritable conductrice des femmes et non une dame-réformatrice. Et je vous ai apporté ce qu'il vous faut vraiment comme aliment spirituel : seize romans policiers !

— Je comptais lire tout ce que je possède de Freud…

— Pas du tout. Vous allez lire de jolies choses familières, assassinats et Scotland Yard. Nous y voilà. Nous allons chauffer la maison et faire l'opération ce soir, à neuf heures.

— Oh ! non, non… ne pouvons-nous attendre à demain ?

— Pour que vous ayez encore plus d'appréhension que maintenant ? Pouh ! Drôles de corps que les vôtres ! Vous, les solides joueuses de basket-ball… vous êtes plus nerveuses que les femmes du monde, parce que vous n'avez pas pour dérivatifs les crises de nerfs et les robes neuves… Ann, ma chérie, ce ne sera rien du tout. »

Le bungalow de la doctoresse Wormser donnait sur l'Océan mouvant avec des dunes herbeuses et entre elles des plages sans fin. Il était aussi simple que les résidences d'été devant lesquelles elles étaient passées, à part une collection de livres aussi disparates qu'un habit d'arlequin, une cheminée de belle taille, et, au-delà de la cuisine, une salle d'opération et un dispensaire dont les murs étaient revêtus d'émail blanc jusqu'à mi-hauteur. « La seule installation chirurgicale – ou bactériologique – convenable à quinze milles à la ronde, dit fièrement la doctoresse. J'ai ici une clientèle assez importante en été – des gens de la ville. Dans le village il y a juste un docteur, un vieux – et un mâle, bien entendu. Comme il se moque de ces « poules-médecins ! » Je suis son sujet de plaisanteries préféré. Son « billard » d'opérations est une table pliante qui ressemble à un fauteuil de barbier en mauvais état – peut-être moins propre. Regardez, voici mon appareil à rayons X, ici mon meuble à réactifs, etc… »

Tandis que la doctoresse bavardait, Ann comprenait qu'elle s'efforçait de la rassurer, de lui dire, en la dorlotant de façon manifestement offensante, qu'elle serait traitée par une personne compétente. Ann n'écoutait pas. Elle n'avait rien dans le cœur ou le cerveau qu'un vide glacial et douloureux.

Il y avait deux chambres à coucher et deux divans hospitaliers, en cas de besoin, dans le living-room. « Vous prendrez la chambre de droite, qui a vue directement sur la mer, Miss Waggett et moi nous camperons dans l'autre. »

Ann était trop abrutie pour protester.

« Maintenant, pendant qu'avec Miss Waggett je vais faire bouillir de l'eau et chauffer la salle d'opération – j'ai un poêle électrique, un vrai petit Vésuve – et que je vous ferai

une tasse de thé, allez mettre une chemise de nuit. Miss Waggett vous en a préparé une jolie, toute simple, sur le lit… Ann, vous avez l'air d'avoir peur, aimez-vous mieux attendre à demain ? »

Avec une terreur de primitif, Ann s'écria :

« Non, non, au nom du ciel, finissons-en.

— Vous avez raison, ma chérie. »

Elle se déshabilla lentement, passa la rude chemise de nuit, s'assit sur le lit, un peu frissonnante, et alluma brusquement une cigarette. Elle se demandait si, dans cette cellule de condamnée à mort où on l'avait soudain prise au piège, on lui permettrait de fumer.

Miss Waggett était sur le seuil, en blouse et coiffe blanches, une gaze sur la bouche. « Voilà, Miss Vickers, tout est prêt. »

La marche lente au gibet.

Inexorablement conduite à la salle d'opération, elle y trouva une doctoresse Wormser toute nouvelle, également voilée de blanc, avec une énorme, une hideuse paire de lunettes, paraissant très utile et lui faisant des yeux de chouette. Sa brusquerie la rendait méconnaissable : « Nous y voilà… Allons, Ann Vickers, vous n'allez plus, sacrebleu, vous apitoyer sur votre sort et vous monter la tête. Vous, un officier de l'armée sociale ! Pas de bêtises ! Comment, la moindre mère italienne sur laquelle vous vous penchez a une idée plus juste des réalités. Et moi… vous rendez-vous compte que je fais quelquefois dix grandes opérations en une matinée et la plupart, à la lettre, cent fois plus graves que la vôtre ? Du courage, mon trésor, ce sera vite fait. »

À quel moment précis avait-on cessé de lui donner de l'éther ? Elle ne pouvait s'en souvenir et dans son demi-sommeil anesthésique elle sentait qu'il était important de se le rappeler. Elle croyait se remémorer un moment où toute trace d'humanité, toute personnalité et tout respect de soi s'étaient anéantis dans une douleur brûlante, mais elle ne savait pas au juste si cela lui était arrivé à elle-même ou à quelqu'un d'autre. Sur ces deux effroyables problèmes elle médita péniblement pendant des heures… ou peut-être des secondes. Son cerveau se débarrassa soudain de ses brumes et elle ouvrit les yeux sur la doctoresse Wormser, qui se tenait paisible debout près de son lit, tandis que Miss Waggett, encore plus placide, emportait un verre d'eau sur un plateau.

« Voilà, tout est fini, admirablement », gazouilla la doctoresse.

Fini ! La vie se rouvrait libre devant elle, et, si c'était un crime condamné par toutes les nations honorables – des nations qui en cette année 1917 montraient leur honorabilité et leur horreur du crime par un étalage de tanks, de gaz asphyxiants et de feu liquide – alors elle ne savait plus bien ce qu'étaient le crime et les criminels.

Dans la prison de Tafford elle avait fait le premier pas et elle faisait à présent le second dans la voie qui devait la conduire dans les ténèbres des cachots, où les gens raisonnables enferment loin de leurs yeux l'agonie et l'ennui de ceux qu'ils appellent des criminels. À Gene Debs en prison, à Jésus sur la croix, à Savonarole enchaîné dans les flammes elle pouvait ajouter maintenant un nouveau scélérat, la doctoresse Malvina Wormser. Plus tard elle devait pouvoir y ajouter Tom Mooney, Sacco et Vanzetti, les ouvriers internatio-

naux de l'Amérique centrale, et les huit nègres de Scottsboro (Alabama). Mais elle ne le savait pas à cette époque, où elle considérait encore l'Amérique comme l'unique Galahad parmi les nations, revêtue de son armure de l'acier le meilleur et sans tache, et tout entière absorbée dans la quête du Saint-Graal de la paix et de la sainteté internationales.

La doctoresse partie et Miss Waggett occupée en silence à préparer des « eggnogs[4] » et des rôties à la crème, Ann restait toute la journée sur un transatlantique de la terrasse, chaudement enveloppée dans la plus féminine des écharpes roses. Guérie en deux jours de l'opération même, elle aurait pu rentrer chez elle : c'était de la blessure de sa vanité qu'elle se remettait. Elle ne voyait pas les brisants : ils étaient un peu monotones à voir, frappés par les lames successives, aussi peu originales et aussi bruyantes qu'une série de politiciens. Mais si elle ne contemplait pas l'Océan elle le sentait. Elle avait le loisir d'oublier ses besognes prétentieuses et de participer à la grandeur du monde.

Des jours entiers elle se creusa la tête sur son roman si peu romanesque. Elle ne se sentait pas du tout « une fille perdue », pas plus qu'elle ne réussissait à s'indigner beaucoup contre son « perfide amant », contre les hommes en général ou la société. Elle regrettait plutôt de ne devoir probablement jamais connaître les émotions mélodramatiques de la fille perdue : pas de parents pour supplier Dieu de la punir ou la jeter dehors dans la tempête, couvrant le bébé

---

4 Boisson américaine composée de vin, de sucre et de jaunes d'œufs battus ensemble.

d'un châle élimé ; pas de patron puritain pour faire un exemple sur sa personne ; aucune perspective de maladie et de misère dans un grenier, où le vent d'hiver sifflerait à travers les vitres brisées tandis qu'elle se sacrifierait avec ardeur pour « l'enfant de la honte ».

C'était, semblait-il, une existence plus mouvementée que de rester à son bureau dans l'Établissement Corlears pour organiser un cours d'arithmétique commerciale.

Elle se demandait combien d'autres situations, dramatiques par tradition, perdraient leur horrible splendeur à la pâle lumière de la réalité… Les héros de la guerre détestaient-ils vraiment le féroce ennemi autant que le « singe » ou ces rosses d'officiers ? Et quand ils mouraient dans la boue, étaient-ils vraiment si heureux de donner leurs vies pour leur roi ou leur patrie ? Y avait-il des traditions solides ? Les juges considéraient-ils toujours leur fonction comme sacrée, ou ne cédaient-ils pas parfois à une méchanceté personnelle, comme un maître d'école qui frappe un élève insupportable ? Les Américains étaient-ils toujours généreux et obligeants, les Allemands pratiques, les Anglais honorables et les Français logiques ?

Ces recherches n'étaient pas troublantes pour Ann. De 1890 à 1926, tous les jeunes gens et jeunes filles bien doués se croyaient obligés de s'adonner à un criticisme social libéral qui était « énergique mais sain », c'est-à-dire qui n'aboutissait jamais à l'action. Pendant toute cette génération, les brillantes violences verbales, admirées lors des débuts de Bernard Shaw, étaient en vogue dans la classe moyenne. C'était l'époque où fils de sénateurs et petits-fils d'évêques parlaient, avec un avant-goût qui les ravissait, du jour – la date restait dans le vague – où « le dernier roi serait

pendu avec les boyaux du dernier prêtre ». De même que vers le milieu de la période victorienne, on croyait avec une assurance sereine que tous les pasteurs étaient vertueux, la plupart intelligents, que tous les princes royaux avaient de bonnes manières, et que les tapis de Bruxelles rouges étaient beaux, ainsi, deux générations plus tard, les « intellectuels » avaient un manque de complexité si touchant qu'ils croyaient que tous les banquiers consacraient leurs complots de minuit à appauvrir les pauvres ; que tous les membres du Congrès et du Parlement touchaient d'énormes pots-de-vin et mouraient invariablement dans des palaces de la Riviera ; que tous les ministres de l'Évangile, et surtout les Baptistes des petites villes, entretenaient des maîtresses dans de somptueux appartements, et que tous les agitateurs socialistes se vouaient exclusivement à la cause de l'humanité et étaient heureux de vivre de pain et d'eau.

« Eh bien, mais, protestait Ann, en gros, tout cela est vrai, seulement ce n'est pas tout à fait aussi simple. Est-ce que ça va être la prochaine marotte intellectuelle, d'espérer que le propagandiste radical cessera d'être aussi simple d'esprit et facile à déchiffrer qu'un évangéliste du Missouri ? N'était-ce pas gentil quand nous étions tous convaincus qu'il suffisait de voter en masse pour un socialiste pour que cessât la peste bubonique, que les maris ne fissent plus de l'œil à leurs sténographes, que le blé donnât toujours quarante boisseaux à l'acre et que tout enfant obtînt à six ans son diplôme de docteur ès sciences bio-physiques ? »

Elle se mit à discuter les certitudes du radicalisme aussi rudement qu'elle l'avait fait de celles de l'honorabilité. Qu'avait-elle obtenu comme travailleuse sociale au Corlears Hook ? Avait-elle apporté à la jeunesse du voisinage quelque chose qu'elle ne trouvât pas à l'école publique ? Le vote des

femmes diminuerait-il vraiment le nombre des crimes, comme elle l'avait naguère prédit du haut d'une caisse à savon, assurerait-il nourriture et éducation à tous les enfants, soins médicaux experts à toutes les femmes en couches, et introduirait-il dans la vie publique des centaines de femmes d'État remarquables, si bien que vers 1930 le pays aurait des douzaines de femmes sénateurs et ministres à peine différentes d'une Jeanne d'Arc ?

Les travailleuses sociales à l'esprit libéral et farci de statistiques qu'elle rencontrait à l'Établissement Corlears étaient-elles vraiment capables d'instituer un bien meilleur système de gouvernement que les avides et cyniques politiciens de Tammany Hall et des comités républicains ?

Avait-elle seulement la certitude d'être aussi sceptique que dans le bon vieux temps, et que, dans la grammaire de la science sociale, tous les « par conséquent » triomphants eussent fait place à des « mais » ?

Puis elle oublia tout cela dans l'attention qu'elle donna au roman policier recommandé comme narcotique par la doctoresse Wormser.

Dans sa crainte d'être déshonorée, au début, Ann avait pensé uniquement à sa situation personnelle. Ni elle ni la pratique Tessie Katz n'avaient eu assez d'imagination pour tenir grand compte des droits de l'enfant à naître. Maintenant, sans qu'elle raisonnât le fait, son bébé devenait pour elle une réalité et elle le regrettait ardemment, puis furieusement, s'accusant de l'avoir assassiné. Il devenait une personne, il lui manquait comme si elle l'avait réellement nourri, comme si elle avait senti sa chaleur. Elle avait plus envie

de lui que de n'importe quelle carrière, que du triomphe de n'importe quel magnifique principe.

Ç'aurait été une fille. Comment le savait-elle ? Oh ! elle le savait, voilà tout. Fiez-vous à une mère pour être sûre de ces choses-là : c'est une intuition qui dépasse la cuisine de la science. Que ce serait beau ! Car la future génération appartenait aux femmes. « Voyons, réfléchissait-elle, si le bébé était né au début de 1918 il n'aurait eu que quarante ans en 1958. À cette époque-là le monde ne formerait peut-être qu'une nation, tout serait peut-être mis en commun… ou divisé de nouveau en petites monarchies belliqueuses. Les hélicoptères seraient sans doute aussi répandus que les automobiles actuellement, à moins qu'ils ne fussent oubliés dans le désert d'une civilisation morte. Quoi qu'il arrivât mon bébé verrait – non, soupira-t-elle, aurait vu – autant de changements vertigineux en quarante ans qu'il y en avait eu depuis deux siècles. »

Le bébé prenait forme. Elle aurait les cheveux noirs de son grand-père Vickers. (Ann refusait d'attribuer les cheveux à Lafe.) Elle veillerait à ce que l'enfant eût un corps sain. Il faudrait avant tout faire l'éducation de son caractère, lui inculquer l'intégrité. Et dans un monde où les castes professionnelles disparaîtraient sans doute, en même temps que la richesse et le rang individuels, elle apprendrait à se servir de ses mains, pour ne pas être humiliée devant l'honnête habileté des blanchisseuses et des cuisinières, des charpentiers et des mécaniciens.

Ah ! la joie que ce serait d'élever son enfant… Puis elle se rappelait avec effarement qu'elle l'avait tué… il ne serait jamais là… elle ne pourrait pas l'élever.

Ses seins désiraient le bébé, son imagination aspirait à un prolongement de son moi, à une sorte d'immortalité par l'intermédiaire de l'enfant.

Elle s'appellerait… on donnait toujours aux filles des noms si dépourvus de sens : Ann, Dorothée, Loïs, Gertrude, Betty. Il y a cent cinquante ans les noms signifiaient quelque chose, symbolisaient la faveur demandée : Charité, Espérance, Foi, Patience. Mais la patience muette, l'espérance morne et la foi languissante n'étaient plus les seules qualités féminines. Non, sa fille s'appellerait ***Fierté*** et la fierté de la vie, la fierté de l'amour, la fierté du travail, la fierté d'être femme seraient ses vertus. Fierté Vickers… la seule personne qu'Ann dût toujours voir et comprendre.

Ann n'était pas une mystique déterminée, elle se croyait même en vérité un esprit fort ; désormais pourtant, sans qu'elle s'en rendît compte, la personnalité de Fierté Vickers eut autant de réalité pour elle que n'importe quel marmot italien jouant devant la maison Corlears. Elle était convaincue, sans le savoir, que Fierté n'avait pas été tuée mais avait simplement retardé sa venue, que lorsqu'elle mettrait au monde un autre enfant ce serait Fierté et uniquement Fierté.

Elle n'entendait pas souvent la voix de cette Fierté, mais elle ne l'oublia jamais complètement quand elle retourna dans un monde où elle était l'active Miss Vickers dont il était impossible de supposer qu'elle fût vulgairement « perdue », qu'elle dût jamais être une mystique, ou pût douter une seconde que l'instruction donnée aux enfants d'immigrants sur Shakespeare, l'art de tresser des paniers, la gymnastique suédoise et le salut au drapeau ne réussissent à organiser immédiatement un État délicieusement raisonnable.

Sept semaines après son retour, le quartier des Juifs russes qui l'entourait fut fou de joie à la nouvelle de la révolution bolchevique, et elle se demanda si Fierté n'était pas destinée à reconnaître en ce 7 novembre 1917 peut-être la plus grande date de l'histoire, le commencement d'un monde nouveau ou la fin d'un bon vieux monde.

XIX

Quand Ann entra dans l'appartement d'Eleanor Crève-cœur au dernier étage d'une haute maison, celle-ci se disputait avec son mari temporaire : elle faisait de grands gestes et George Ewbank était assis, renfrogné.

« Écoute, Ann… pour une caboche dure ! Écoute : George est sur le point d'être appelé à l'armée. Si nous étions mariés et que je quitte ma place, de façon à être une « épouse entretenue », je crois qu'il s'en tirerait probablement. Et il ne veut pas ! Oh ! cet imbécile dit qu'il veut m'épouser – et il fera bien ! – et qu'il ne demande pas mieux que de me faire vivre… mais il ne veut pas demander à être exempté.

— Je trouve que chacun doit faire sa part. Du moment que nous avons commencé à pousser à la roue il faut continuer jusqu'à ce qu'on arrive au but. En tout cas, voilà mon sentiment. »

Ainsi parla le doux guerrier.

« Mais si tu veux vraiment m'épouser ?

— Tu le sais fichtre bien. Est-ce que je n'ai pas demandé une autorisation l'année dernière ?

— Eh bien, je n'y consens pas. Épouser un homme qui veut se lancer dans une guerre qui ne le regarde pas ! Mammie Hache de combat avait raison, Ann : les femmes, les chats et les éléphants sont les seuls animaux raisonnables. »

Mais George partit pour la guerre, et Eleanor, refusant de l'épouser, même au moment où on agitait des drapeaux pour les derniers adieux, se retourna vers Ann dans la détresse de son isolement.

Ann, toute « travailleuse sociale » qu'elle fût de profession, n'avait jamais beaucoup été pour les démonstrations pieuses, pour sauver les âmes, rectifier la conduite des gens et censurer leurs amis. Mais à présent on l'obligeait à s'agiter autant qu'une mère poule. Eleanor lui téléphonait trois fois par semaine : pouvait-elle aller au théâtre ? Pouvait-elle venir pour avoir un semblant de dîner et un Tom Collins ?

Ann rencontra tous les parasites intellectuels qui fréquentaient chez Eleanor comme chez tous les New-Yorkais qui offraient à boire. Après deux ans de New-York, elle était aussi ignorante qu'à Waubanakee des « Bohémiens » et des « Villageois de Greenwich ». Elle ne les connaissait même pas par les romans : ce qui répondait à sa conception de la littérature divertissante, c'était un article sur l'assimilation des éléments lettons dans le Sud-Est de l'Arkansas. À présent elle faisait leur connaissance à tous : directeurs poétiques de journaux commerciaux, gérantes de salons de thé nymphomanes et anarchistes ; poètes voyageurs qui avaient fait leurs principales randonnées dans les restaurants italiens autour de Washington Square ; reporters toujours en chômage, parce que les directeurs étaient jaloux de leur style supérieur, filles de riches banquiers qui voulaient faire de la peinture mais qui consentaient à se rabattre sur l'amour. Ann se trouva à la tête de cinquante nouvelles connaissances qui l'appelaient par son prénom et, à sa grande fureur, car elle détestait être tripotée, l'embrassaient, hommes et femmes, jusqu'à l'écœurer. Ils étaient tous tellement

contre la guerre qu'elle devint patriote, si libéraux qu'elle tourna à la presbytérienne, si abrutis par l'alcool que l'innocent plaisir qu'elle prenait à une bonne bouteille fit place à une abstention totale et revêche. Elle éprouvait singulièrement peu de plaisir à ces réunions bruyantes où gigolos et jeunes filles débraillés s'asseyaient sur les genoux les uns des autres, ou sur le plancher devant vous, et vous tâtaient les chevilles en faisant des confidences sur leurs glandes. Sa dépense en dentifrices et en sels pour le bain augmenta ce mois-là de cent pour cent. Mais elle persista à fréquenter ces séances parce qu'Eleanor l'inquiétait vraiment.

Elle avait de l'affection pour elle : elle se rappelait le temps où elle faisait du cacao et frappait un policeman, récurait l'évier de la maison Fanning en citant Krafft-Ebbing, racontait des histoires scandaleuses sur la pureté douteuse de Mammie Bogardus, faisait trois milles à pied sous une tempête de neige pour parler dans une sinistre petite réunion de suffragistes, et scandalisait Maggie O'Mara par son obscénité ; tout cela avec l'air d'une princesse de Bourbon anémique.

Elle sentait que, depuis le départ de George, Eleanor avait eu une série d'amants. Or, pour le moment, poussée par son ressentiment grandissant contre Lafe Resnick et son estime pour la doctoresse Wormser, Ann était convaincue qu'elle haïssait tous les hommes et qu'elle était enrôlée avec des femelles angéliques dans une guerre contre les oppresseurs mâles. Elle avait une horreur spéciale des amoureux complaisants qui recherchaient l'affection et le gin gratuits d'Eleanor ; d'un vieil auteur dramatique, insinuant, tripoteur, qui répétait si adroitement la dernière « bien bonne » du club qu'il avait l'air intelligent ; d'un explorateur qui consacrait

vingt-trois mois de conférences à chacun de ses voyages et décrivait de façon suggestive les étranges coutumes conjugales des tribus indigènes, et d'un délicieux, doux et obligeant gigolo professionnel qui était depuis vingt-cinq ans un des très jeunes auteurs qui promettaient le plus, et un des plus assidus parmi les hôtes qui s'invitaient eux-mêmes. Ann ne crut pas tout d'abord que ces pique-assiettes fussent les amants d'Eleanor. Avec George Ewbank celle-ci avait été aussi fidèle que « Tib ma femme ». Maintenant elle ne pouvait rester une semaine avec le même. Elle ne faisait guère de confidence à Ann, qu'elle considérait comme une brebis sans tache, mais un peu prude. De Lafe et de l'avortement Eleanor ne savait rien et elle avait beaucoup de condescendance pour Ann.

Non sans un certain écœurement Ann songeait aux chiennes quand vient le joyeux printemps. Eleanor disparaissait toujours dans la cuisine avec quelque nouveau mâle plein d'attentions et mettait un quart d'heure à préparer des cocktails. Quand elle dînait avec Ann au Brevoort, elle quittait toujours la table pour téléphoner, sans dire de nom. Mais Ann trouvait que cela ne la regardait pas, puisque Eleanor était de plus en plus fantasque, bavarde et insignifiante à mesure que ses yeux creux paraissaient plus âgés.

Ce fut la doctoresse Belle Herringdean qui révéla tout.

Isabelle Herringdean, doctoresse en philosophie, que deux ou trois cents amies intimes ou six ou huit amis connaissaient sous le nom de Belle, était une fondée de pouvoir d'Emmanuel et C^{ie}, un grand magasin qui était une des merveilles du monde et occupait un peu dans le New-York moderne la même place que le Parthénon dans l'Athènes de l'antiquité ; mais il était en somme plus grand et plus pra-

tique. Chez Emmanuel on pouvait acheter un bracelet en diamants et émeraudes de 17.000 dollars ou une excellente imitation du même pour 17 cents ; on pouvait se procurer des couronnes funèbres, des chaussettes de coton, des statues de saints, des recueils de plaisanteries à l'usage des sénateurs, des éditions d'Apulée sur japon fait à la main, des balais, des nécessaires à ongles à 178 dollars, des salopettes, des billets pour Le Caire ***via*** Madère et Alger, des prunes, d'authentiques gratte-dos chinois, des souliers pour laboureurs, des autographes de Judas P. Benjamin et de Zane Grey, du tabac à chiquer, des chapeaux importés de France, des poissons rouges, des « valentines » comiques datant de 1870, des chalets démontables et des épingles. Il y avait quatre mille employés ; le vice-président, chargé des emballages et des expéditions, était un ancien brigadier-général, et, à la tête de toute cette armée, était une Commission du personnel qui décidait de ceux qui, d'après les lois inexorables de la compétence, étaient doués en matière de pantalons de femmes ou pouvaient avoir des aptitudes pour vendre des flûtes de Pan.

Ann, la première fois qu'elle vit la doctoresse Herringdean chez Eleanor, fut à la fois repoussée et attirée par elle. Il y avait en cette femme mince quelque chose du luisant, de la sinuosité et de la couleur du serpent corail. Elle pouvait avoir aussi bien vingt-huit que trente-huit ans : son visage, d'un poli d'émail, impassible, sauf ses yeux aux regards étincelants, ne révélait aucun âge. Elle portait de minces complets avec cols de linge blanc et cravates d'homme, chapeaux tricornes, et elle écoutait çà et là, debout, avec l'air de connaître le sujet mieux que celui qui parlait, tout en faisant des gestes gracieux avec son fume-cigarette.

Elles déjeunaient toutes les trois seules, Ann, Eleanor et B. Herringdean.

« Eleanor, dit celle-ci, est-ce que ce monsieur que vous avez salué – il sortait comme nous entrions – n'est pas un nouveau ?

— Il n'y a pas longtemps que je le connais… un homme charmant, un avocat.

— Cela ne fait pas nécessairement de lui un homme charmant… vous ne croyez pas, doctoresse Vickers… ?

— Simplement Miss Vickers.

— Eh bien donc, Miss. Pourtant je vais, somme toute, vous appeler Ann. J'ai tellement entendu parler de votre œuvre magnifique à l'Établissement Corlears que j'ai l'impression de vous connaître… et il faut m'appeler Belle. – Elle regarda Ann avec un tel sourire, en plissant les coins de ses longs yeux, que celle-ci fut malgré elle sous le charme. – Ne trouvez-vous pas, Ann, que Nell, maintenant que George est parti, est entourée d'hommes affreux ? Ce cher George !

— Vous n'avez jamais dit cela de lui quand il était ici, dit Eleanor.

— Mais maintenant, ces cochons d'Inde font un tel contraste ! Votre explorateur par exemple ! Je parierais qu'il n'y a pas dans le monde un homme plus brave quand il s'agit d'attaquer le dîner dans un Pullman. Et puis il est si instructif, il explique si bien ! Pouvez-vous dire quand il vous embrasse à la mode Maori ou bien à celle de Kumasi… en bavant si gentiment ? Ah non, personne au monde ne peut faire sa cour de façon plus élégante et plus amusante… sauf les femmes ! » Et la doctoresse Herringdean avança sa main,

modelée comme de la cire, pour caresser la fine griffe d'Eleanor ; Ann ne vit pas sans malaise celle-ci se prêter à cette invite ardente, à cette froide impertinence.

Tout à coup Ann eut l'impression que cette Herringdean était partout à la fois, tout autour d'elle. Elle n'allait pas chez Eleanor sans y trouver Belle devant la cheminée, étalant un cynisme qui faisait passer son optimisme à elle pour une mentalité de paysanne. Inutile maintenant de s'inquiéter des pensionnaires admis dans l'affection d'Eleanor. Quand elle s'éclipsait dans la cuisine avec l'un d'eux, Belle la rejoignait et on l'entendait réduire le soupirant à un silence gauche par ses railleries délicates.

Quand elle avait Ann et Eleanor à elle seule, la doctoresse Herringdean parlait de femmes éminentes de ses amies, d'auto-érotisme, de symbologie religieuse. Avant de conquérir son diplôme de docteur en philosophie, pour la psychologie, elle avait fait trois années de médecine et depuis lors elle avait, semblait-il, lu tout ce qui a été écrit sur les anomalies sexuelles.

« N'est-il pas curieux, disait-elle, qu'en 1918, à l'époque de Freud, du « ragtime » et des petites veuves de guerre, l'on pense encore – et des femmes elles-mêmes le croient – que les femmes sont des anges, n'ayant d'autres organes qu'un cœur, des poumons et un cerveau rudimentaire ? Je vous le dis, mes chères amies, tant que tout le monde ne comprendra pas qu'une femme peut être un joli morceau, un bouton de rose, et avoir pourtant un côlon fonctionnant bien, il n'y aura pas de progrès réel dans la situation de la femme. Après tout le bouton de rose couvert de rosée n'est pas sans rapports avec les limaces et le fumier, et quiconque est trop délicat pour le reconnaître fera mieux de ne pas mettre le pied

dans un jardin vulgaire, et de s'en tenir à faire de la dentelle. »

Et elle se lançait dans des statistiques accablantes sur la périodicité de la passion, qui réduisaient la gloire de Juliette à des points marqués sur le calendrier de Roméo.

Ann était ennuyée. Il n'y avait rien là de bien nouveau pour elle. Au cours de physiologie, à Point-Royal, elle avait été renseignée sur une chose assez étrangère et impersonnelle appelée « sexe ». Elle avait entendu la doctoresse Wormser parler de prostitués mâles et femelles, des ténèbres que cachent les voiles des temples d'argent. Mais la sage et rassurante Malvina Wormser semblait aussi loin de Belle Herringdean aux lèvres gourmandes que le père d'Ann de Lafe Resnick. « Plus agréables, se demandait-elle, mais ne sont-ils pas moins sensés ? Non, précisait-elle, moins exhibitionnistes. »

« Écoutez, demandait-elle à la doctoresse Herringdean, quel besoin a-t-on de parler des « anormalités » ? Aucune de nous n'est précisément assez innocente pour croire que les enfants viennent dans les choux.

— Non, ma petite chérie, mais vous êtes si innocente que vous croyez que les bébés sont inévitables. Et qu'entendez-vous par les « anormalités » ? Comment une chose, si fréquente qu'on peut en tracer le domaine, serait-elle anormale ? Il y a des tribus sauvages – encore votre petit explorateur, Nell ! – mais peu importe… il y a des tribus qui trouvent indécent de voir quelqu'un manger. Nous ne pensons pas comme eux. Le sexe et toutes ses manifestations sont aussi normaux que le fait de manger, de digérer les aliments et d'éliminer.

— Probablement, riposta Ann, mais nous ne nous rapprochons pas pour, sans cesse, nous entretenir à voix basse de nourriture. Sinon ce serait assommant. Il y a des gens obèses qui vous parlent sans arrêt des merveilleuses truffes qu'ils ont mangées à Dijon et des rognons dont ils se sont gavés à Barcelone. Est-ce qu'ils vous intéressent ? D'ailleurs, normal ou non, j'estime que celui qui trouverait naïf de manger du bifteck et ne vivrait que de curry et de camembert y perdrait beaucoup de plaisir.

— Ann, ma petite chérie, j'ai toujours dit qu'il y a quelque chose de théologique dans le travail social. Vous employez le procédé typique du prédicateur qui confond métaphore et argument. »

Si Ann était gênée par la conversation kaléidoscopique de Belle Herringdean, Eleanor était subjuguée et le charme qu'elle subissait la rendit franche.

« Je suis de votre avis sur les hommes, Belle, dit-elle. Ce sont des cochons. Je ne peux pas me passer d'eux…

— Un jour, vous verrez !

— … mais je les déteste. Le pire c'est que tous mêlent à leur lubricité un air virginal de ne pas y toucher. Ils vous poursuivront toute une soirée de leur bouche sensuelle et vous êtes supposée ne pas vous en apercevoir. Mais si vous, femme, vous êtes assez hardie pour laisser entendre que vous aimeriez faire ce qu'ils désirent par-dessus tout, ils sont scandalisés. Vous ne devez pas avoir de passions, mais rester tranquille à attendre leur petite toux insinuante et être bien surprise quand vous découvrez leurs intentions. Se trouve-t-il qu'un soir ils se sentent nobles et vertueux, alors

que vous ne l'êtes pas, comme ils se montrent choqués, supérieurs et cruels, quand bien même vous les auriez vus, vingt-quatre heures plus tôt, en pyjamas et parfaitement ridicules !

— Est-ce que je ne vous ai pas dit cela, tout cela sur les hommes ? » roucoula Belle Herringdean qui s'approcha d'Eleanor, lui prit le menton dans la paume de sa main, lui renversa la tête en arrière, et lui sourit.

Ann était mal à son aise. Elle le fut encore davantage quand, huit jours plus tard, Eleanor lui annonça que Belle allait venir partager son appartement. Pourtant Eleanor était si contente, prenait cela si légèrement qu'Ann eut honte. « Ce sera charmant d'habiter avec Belle, dit Eleanor. Elle est, bien entendu, complètement piquée, et adore choquer les gens en parlant de toutes sortes de folles inversions… elle prétend même admirer la cruauté. Mais je la connais. En fait Belle est une des femmes les plus travailleuses et les plus sensées que je connaisse. J'espère que mon nouvel ami lui plaira. C'est un amour… il faudra que tu le voies… premier lieutenant sur un transport… un as… il coule des sous-marins comme tu écraserais des moustiques. Belle fera bien de s'entendre avec lui. »

Mais apparemment il ne fut pas du goût de Belle.

Un mois après qu'elle se fut installée dans l'appartement d'Eleanor – qu'elle enrichit d'une pleine armoire de liqueurs, de quelques douzaines de photos de jeunes femmes que ne troublait pas la pudeur et de toute une bibliothèque de livres allemands sur le sexe – les encombrants mais ardents mâles qui avaient l'habitude de rester bouche bée devant Eleanor

disparaissaient, et les seuls hommes qui venaient encore étaient des jouvenceaux languissants et fardés.

Ann était consternée de voir Eleanor, si indépendante jadis à la maison Fanning, si aigre et hautaine avec les raseurs impertinents, soumise maintenant à la doctoresse Herringdean. Belle interrompait de ses sarcasmes tranchants le bavardage d'Eleanor ; par son silence glacial elle déconcertait les anciens amis de George Ewbank qu'Eleanor essayait de retenir, et quand elle était abattue, presque en larmes, Belle, par de chaudes caresses, la remontait. Avec stupeur Ann voyait Eleanor se tourner craintivement vers Belle pour obtenir son approbation. Et pour Belle, Eleanor, qui avait toujours dédaigné l'élégance féminine, se mit à porter une robe d'intérieur en soie abricot brodée de paons noirs, avec des mules d'argent à pompons.

« Tu n'apprécies pas Belle à sa valeur, gémissait-elle. C'est une initiée. Je me moquais de la sagesse ésotérique, mais j'étais stupide. Elle vous fait comprendre.

— Comprendre quoi, au nom du ciel ?

— Tout, la vie, la vraie passion de la vie. Et inutile de blasphémer, Belle n'aime pas cela.

— Et c'est toi qui me dis cela, Eleanor ! »

Quand Belle eut ainsi subjugué Eleanor, elle devint brusquement aigre à son égard et déploya sa séduction envers Ann. Elle lui lançait des œillades de coin, la caressait, agitait son fume-cigarette à son intention, ronronnait pour elle. Elle lui disait qu'elle, Ann, portait en elle des trésors d'amour singulièrement précieux mais encore insoupçonnés. Et toujours souriant, toujours clignant de l'œil, elle agissait

comme si Ann et elle étaient des adultes qu'amusait secrètement cette enfant d'Eleanor.

Celle-ci devenait de jour en jour plus farouche, agitée de tremblements comme une personne qui s'adonne aux drogues, et Ann se demandait si elle n'en prenait pas ; quand elle prononça le mot de cocaïne, elle remarqua le silence embarrassé de Belle.

Eleanor avait perdu ce qu'il y avait de beauté cachée, malgré sa maigreur osseuse, dans ses yeux malicieux et aimables et ses douces joues brunes. La bonne doctoresse ne le lui disait-elle pas souvent, en plaisantant, tandis qu'Eleanor s'efforçait de prendre un air amusé et méprisant, mais, de ses ongles pointus, se déchirait les bras ? Et quand Eleanor la suivait à travers le studio, essayant de découvrir ce qu'elle avait afin de demander pardon, la doctoresse Herringdean grognait :

« Mais oui, ma chère Nell, cela n'a pas d'importance, aucune importance ; à quoi bon en parler ? Naturellement vous m'aviez offert de me préparer à dîner pour le moment où je rentrerais…

— Mais vous m'aviez dit que vous téléphoneriez si vous désiriez dîner.

— … quand je rentrerais tard – pensant que vous comprendriez – que je serais morte de fatigue… et, pas besoin de le dire, pas de dîner, absolument rien, naturellement !

— Je suis désolée, Belle, ma chérie, vraiment désolée, navrée. »

Et alors Ann interrompait sèchement, d'un seul mot furieux :

« Je rentre chez moi !

— Oh ! trésor, roucoulait Belle, nous vous avons ennuyée. Cette discussion ridicule. P'tite Annie se sauve ? Non, chérie. Est-ce que vous croyez que j'aurai une soirée bien agréable si vous nous quittez ? Avec Nell s'efforçant d'avoir une bonne crise de vapeurs, comme au temps de la reine Victoria, ou même s'évanouissant, pour montrer comme elle est aristocrate ? Attendez, Ann, et je vous accompagnerai.

— Non, il faut que je… »

Elle ne finit jamais sa phrase : elle s'aperçut qu'Eleanor la regardait avec une jalousie meurtrière dans les yeux, en se tordant les doigts.

Ann était dans son bureau, à neuf heures du soir, quand la doctoresse Herringdean lui téléphona.

« Ann, je voudrais que vous veniez au studio : j'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à Nell. Je sais qu'elle y est… la clef est dans la serrure, à l'intérieur, et elle ne me répond pas. Je crains qu'elle ne soit fâchée contre moi. Vous savez à quel point elle est nerveuse. Je suis rentrée tard et… *la clef à l'intérieur*. Je téléphone de chez un droguiste. Oh ! venez, je vous en prie. »

La voix avait un accent vraiment ému.

« Mais, Belle, elle est probablement vexée, tout simplement. Une querelle ?

— Oui, ç'a été sérieux, j'en ai peur. – Mais elle étouffa un rire. – Bien entendu, je ne faisais que la taquiner… vous savez comme je suis… Nell, cette sotte, prend mes plaisan-

teries au sérieux. Je lui ai dit que Vivie Lenoir n'était pas seulement cent fois plus jolie qu'elle, ce qui est vrai, mais beaucoup plus affranchie et… Nell a été dans une rage ! Elle m'a positivement mise à la porte ce matin… moi !

— Je viens à l'instant, en taxi, je vous trouverai à la porte de l'appartement. »

Ann n'avait aucun désir de faire quoi que ce soit pour la doctoresse Herringdean, mais elle trouverait peut-être moyen d'aider Eleanor, peut-être même, par miracle, de lui prouver la cruauté de Belle.

Quand Ann arriva, celle-ci marchait de long en large sur le palier. Elle était froidement ravissante dans un complet vert-feuille qui parodiait plutôt qu'il n'imitait le costume masculin.

« J'ai frappé, frappé, lança-t-elle, et appelé à tue-tête. Oh ! je vous arracherai les cheveux, Nell, ma bonne petite. Essayez, Ann. Nell a confiance en vous… du moins elle avait… »

Ann supplia, cria. La porte était en acier, d'une seule pièce ; elle s'y meurtrit les mains. Pas de réponse d'Eleanor.

« Il faut que nous entrions, elle est peut-être évanouie… peut-être est-elle enceinte ! » dit Belle.

Ann eut à cet instant envie de la tuer, une envie sérieuse et précise. Elle ne l'en admira pas moins quand elle redescendit en courant et en lui jetant : « Nous passerons par le bureau d'en dessous. Si nous attendons la permission du portier, nous en aurons pour jusqu'à demain. »

À l'étage en dessous était un bureau non éclairé dont la porte vitrée portait cette inscription : « Société Dandypack.

Sciure et copeaux. » La doctoresse Herringdean prêta l'oreille, ôta un soulier vert à talon d'aluminium, cassa la glace, passa la main pour tourner le bouton, s'élança dans la pièce obscure, au milieu de bureaux et de chaises de chêne à l'air étonné, et ouvrit une fenêtre.

Ann hésita une seconde devant une échelle de sûreté particulièrement peu engageante. Sa compagne grimpa sans hésiter par les barreaux de fer, et Ann la suivit lentement ; elle poussa une fenêtre du studio, et sauta dans la pièce en appelant d'un ton enjoué : « Nell ! Petite Nellie ! »

Aucune réponse, pas un bruit, pas trace d'Eleanor. Elles regardèrent dans la chambre à coucher, la cuisine, la salle de bain. À la porte de celle-ci, Belle s'arrêta, pétrifiée, et cria : « Oh ! mon Dieu, n'entrez pas ici ! » C'était trop tard, Ann vit. Eleanor gisait dans un bain écarlate ; un filet rouge séchait en ondulations sur les bords de la baignoire en émail blanc. Sur une tablette était posée une lame de rasoir de sûreté tachée de sang. Eleanor levait sur elles des yeux épouvantés, les lèvres tombantes, comme une enfant blessée, étonnée de souffrir et implorant leur aide. Mais le regard était fixe et ne changea pas.

À minuit, les docteurs partis, ainsi que la police, sauf un agent qui restait en sentinelle dehors dans le vestibule, la doctoresse Herringdean se laissa tomber sur un divan. Ses bras pendaient à côté d'elle, comme des choses mortes, détachées de son corps. Elle n'avait pas eu de crise de nerfs, Ann non plus, mais celle-ci ne pouvait imiter la sérénité de la doctoresse. Elle se sentait sans force, elle était sûre qu'elle avait eu l'air d'une coupable.

Belle Herringdean se redressa, alluma sa cinquantième cigarette de la soirée et dit brusquement : « Ann, cette mort de Nell est abominablement tragique, je le sais. Mais ce qui me touche surtout ce n'est pas elle : la pauvre femme, ses tourments sont finis… c'est vous. J'ai peur que vous ne soyez très bouleversée à cause d'elle. Écoutez. La maison m'envoie en Europe pour étudier les méthodes de Paris et de Berlin. Venez avec moi… je vous ferai passer dans mes frais de voyage. Venez, ma petite chérie. Nous aurons des moments merveilleux… bains de soleil sur le sable en maillots aussi minces que possible, mon amour. Oh ! oubliez Nell ! Après tout, ce n'était qu'une ratée, faible et sentimentale ! »

Ann, par la suite, aimait à s'imaginer qu'elle avait frappé la doctoresse Herringdean. En réalité elle ne fit rien de semblable, elle s'enfuit… et gauchement, en s'excusant.

En sûreté dans sa petite chambre de la maison Corlears, Ann murmura, bien injustement : « En tout cas je ne haïrai plus les hommes : ils valent mieux que ça ! »

Puis, pendant des années, elle oublia les hommes et les femmes, et dans un tourbillon de travail ne songea qu'à ces inévitables problèmes sociaux que sont L'Homme et La Femme.

XX

Pendant deux ans Ann Vickers fut directrice à demeure d'un établissement d'instruction à Rochester. Elle y réussit en apparence : on l'invitait à parler dans les clubs féminins, les réunions d'églises en plein air et les écoles de filles, sur des sujets variés et d'une insignifiance brillante, tels que « Les méthodes d'américanisation » et « La valeur des chants populaires européens pour l'éducation des immigrants ». Car il y avait à Rochester une vieille femme riche, bienfaitrice de l'établissement d'Ann, assez libérale pour permettre aux Hongroises d'exécuter les danses populaires de leur pays, pourvu qu'elles consentissent à étudier entre temps l'organisation des Caisses d'épargne nationales et des usines Ford. L'Université de Rochester accorda à Ann – elle avait vingt-neuf ans – un diplôme honoraire de M.A., et elle était sixième sur la liste des « Dix femmes les plus utiles de Rochester » que publiait chaque année le *Times Register*. Dans son établissement, cent soixante-sept Européens apprenaient l'anglais, ce qui leur permettait de lire les récits de meurtre et d'adultère dans les journaux d'informations, et deux cent soixante et onze femmes apprenaient à coudre et à faire la cuisine, ce qui leur permettait de se faire des robes qui ne leur revenaient qu'à soixante pour cent de plus que ne les vendaient les grands magasins, et de préparer pour quatre personnes, au prix de quinze cents, une soupe aux légumes nourrissante qu'on aurait au moins payée dix cents dans une coopérative.

Chaque jour pourtant, pendant ces deux ans, comme pendant la dernière année où elle avait été sous-directrice à

la maison Corlears, Ann mettait en doute la valeur de son œuvre. Elle était trop restreinte à une « paroisse » et ne touchait qu'un cercle minime, laissant tous les autres groupes voisins qui n'avaient pas leur institution personnelle – et c'était le plus grand nombre – sans ressources pour les récréations, l'éducation, les secours urgents et les conseils qu'elle pouvait donner. Cela n'était pas beaucoup plus utile, concluait Ann, que le bon vieux système précédent, qui réchauffait les cœurs et faisait couler les larmes, et dans lequel la fille aînée du pasteur – celle qui ne se mariait jamais – s'amusait en portant du charbon, des couvertures et des confitures à ceux des paroissiens alités qui se montraient le plus platement obséquieux avec le pasteur et le seigneur du village.

Dans la version moderne, c'est-à-dire l'établissement d'instruction, le jeune Juif aux grands yeux noirs, joyeusement menteur et roublard, qui apportait des cadeaux aux ouvriers et qui hurlait le plus fort le salut au drapeau dans les réunions de boy-scouts, était celui qui recevait la culotte de golf extra et le reste de glace, et plus tard une bourse à l'école dentaire, tandis que le revêche gamin des rues qui n'avait qu'un talent de sculpteur sur bois et ne se mêlait que de ce qui le regardait, n'obtenait rien du tout.

L'établissement d'instruction – c'était la conviction d'Ann – n'était qu'un terrain de jeux, beaucoup moins bien installé que ceux de la ville. Il exhalait l'odeur aigre de la charité, il enseignait, mais mal. Les maîtres professionnels des écoles municipales étaient meilleurs et beaucoup plus endurants que les volontaires convaincus – comme ceux de l'école du dimanche dans l'enfance d'Ann – qui, pleins d'ignorance et de bonnes intentions, instruisaient pendant environ un an les pauvres Juifs, Italiens et Grecs sur George

Washington, la comptabilité en partie double et l'art de se brosser les dents. Les écoles du soir y parvenaient mieux. Les jeunes ambitieux – les seuls qui en valussent la peine – s'instruisaient encore mieux tout seuls.

Autant qu'Ann pouvait le constater, le mérite de ces établissements d'instruction était d'avoir donné naissance à des organisations impersonnelles et expérimentées comme l'« Association des infirmières à domicile de Lillian Wald », et la « Charité moderne organisée ».

Oh ! il y avait bien des erreurs dans cette dernière, beaucoup, soupirait Ann. Trop de bureaucratie. On considérait souvent comme plus important d'avoir des rapports complets sur les familles dans la misère que de soulager leur détresse. Et puis les membres charitables avaient tendance à s'endurcir au contact habituel du malheur. Mais il en était de même des chirurgiens, et personne ne suggérait que la chirurgie dût être exercée par les vieilles filles et grand'mères sympathiques de la paroisse. Du moins la charité organisée était-elle impersonnelle. Elle proportionnait ses secours, non aux sourires et aux gentillesses affectées des victimes, mais à leurs besoins. Elle ne se limitait pas à une petite région, elle était, du moins, établie de façon à atteindre toute la société. Et elle s'occupait, non pas du désir des victimes de devenir meilleurs poètes, cuisiniers, « bootleggers » ou danseurs de caractère – délicates et saintes aspirations qu'il vaut mieux négliger que de les flatter en les approuvant généreusement – mais de leurs besoins en fait de nourriture, chaussures et argent pour le loyer.

Quant à elle-même, Ann était aussi lasse de vivre dans ces établissements que l'aurait été Jeanne d'Arc d'habiter le couvent le plus raffiné. Elle était écœurée à en mourir de ces

institutions de culture et de bien-être qui dressaient leurs bâtiments gothiques en briques au milieu des cabarets, des blanchisseries et des boucheries kosher et offraient un modèle de supériorité digne, parmi une populace qui, tragique ou joyeuse, vivait vraiment en faisant des saucisses, l'amour ou des plaisanteries. Il avait été ennuyeux d'obéir – ou de violer adroitement le règlement – comme sous-directrice, de faire semblant de descendre avec plaisir pour dîner de mouton coriace, de prétendre n'avoir pas fumé, quand sa chambre était pleine d'un nuage bleu, de s'enthousiasmer tous les ans sur le succès enregistré, bien tardivement, il est vrai, par Ikey, quittant la boutique de poissons frits pour obtenir son diplôme de docteur en Naturothérapie.

Mais c'était pis, d'être directrice. Il n'y avait plus d'attrait aventureux à enfreindre son propre règlement, plus de véritable et agréable malice à dénoncer une collègue qui avait fumé quand elle, Ann, en avait fait autant ; plus moyen d'éviter les « Patrons », les femmes riches, les joviaux ecclésiastiques, les agents de change esthètes, les banquiers philosophes et anarchistes, qui fournissaient des fonds à l'établissement et par suite, pour un prix inférieur à celui qu'on versait autrefois pour un vigoureux esclave noir, achetaient la directrice corps et âme.

Avec la douce horreur d'un garçon qui se rappelle un camp où, pendant tout un terrible été, il a été contraint de se montrer athlétique, musical, gai et plein de droiture civique, sous l'œil quasi divin d'un maître d'école énergique bien qu'anémique, et portant culotte courte et lunettes, Ann se souvenait d'années où elle dînait dans le hall, les yeux baissés sur la nappe de coton et les assiettes cerclées de fer, en écoutant les plus âgées des jeunes filles rire sous cape d'une

histoire où un collaborateur mâle avait osé employer les mots « sacré nom… ».

« Les établissements d'instruction pour immigrants ! grognait Ann. Enseigner à écrire des nouvelles à des filles qui devraient apprendre à réparer des aéroplanes ! Enseigner le métier de potier à des Lithuaniens qui auraient fait d'excellents fermiers ! Enseigner aux descendants de grands Talmudistes à imiter les manières de jeunes élégants dans un country club ! Enseigner à tresser des corbeilles comme un moyen de réaliser le Royaume du Ciel ici-bas ! Encourager de braves conducteurs de camions à devenir ***chiropractors*** ! »

Elle savait qu'elle était lasse et injuste. Elle se rappelait des gens éminents et de saines besognes : recherches sur les mouches et la typhoïde, campagne en faveur de terrains de jeux publics, et contribution au soulagement des pauvres. Mais le vice fondamental de ces établissements, concluait-elle – et elle l'attribuait soudain à toutes les œuvres charitables, de tous les lieux et de tous les temps, laïques ou confessionnelles – était précisément le caractère dont on les louait le plus dans les sermons optimistes, les articles enthousiastes de revues, et les vagues raisonnements de bienfaiteurs aux excellentes intentions, à savoir que, comme le déclaraient toujours sermons et articles, « ils rapprochent le fortuné et le malheureux, en sorte que les riches peuvent élargir et approfondir leurs sympathies grâce à un contact direct avec les pauvres et arriver à comprendre quel noble cœur peut se cacher sous une blouse d'ouvrier, et que les malheureux ont occasion de s'instruire et de s'améliorer par ce contact amical avec ceux qui sont capables de les éclairer et de les aider. »

« Je vous crois ! raillait Ann en humeur de révolte. Oui, fortifier les petits « moi » tout nus des âmes charitables. Leur fournir une occasion de s'exhiber ! Leur permettre de se juger supérieurs aux malheureux ! Et les encourager à se montrer secourables de façon agréable et pratique ! Les Soviets russes n'apprennent pas aux briquetiers qu'il vaut mieux être garçon de café, agent d'assurance ou de publicité… ou travailleur social : ils leur enseignent à mieux poser leurs briques. Et les Russes ne croient pas que les emplois, la nourriture et l'éducation leur sont donnés par charité : tout cela leur appartient de droit. »

À une réunion générale des œuvres sociales de New-York, Ann rencontra Ardence Benescoten.

Les potins du village qu'est New-York racontaient que miss Benescoten avait hérité de son père le mineur cinquante millions de dollars – mais ce n'était en réalité que dix-sept. Ce nom de mineur ne signifiait pas qu'il se salissait et risquait la mort en descendant au fond des puits. En fait il avait rarement vu une mine. Il ne quittait guère son bureau de New-York et cherchait des moyens d'évincer les prospecteurs au visage hâlé qui avaient découvert les mines et étaient venus trouver un des aimables et élégants agents de M. Benescoten pour obtenir son appui financier. À cinquante ans elle n'était pas mariée, sans qu'elle parût le regretter. Elle habitait avec une amie, un professeur de chant, naguère célèbre comme soprano à vocalises. Miss Benescoten était fameuse pour sa charité. Elle faisait des dons discrets, accompagnés de conseils à l'infini, à des missions de Pentecôte en Espagne et à des missions catholiques dans le Nebraska, à une maison pour les veuves d'officiers confédérés

et à une autre pour les étudiants nègres diplômés, à une école pour les guérisseurs par la foi et à un institut de psychiatrie, à un refuge pour les chiens et à un musée assez petit où venaient trois ou quatre personnes par semaine pour étudier des monnaies de Crète et de Lesbos. Deux fois par semaine au moins son nom était cité dans les journaux comme membre d'un comité pour encourager l'art mexicain ou pour reculer l'âge de la majorité. Au moins une fois par mois son portrait paraissait dans les pages illustrées des quotidiens, soit à la pose d'une première pierre, soit – quand, délaissant à contre-cœur ses humbles occupations charitables, elle reprenait pour un moment sa place dans le monde – sur la pelouse de son *schloss* bavarois à Newport, entourée de ses neveux et nièces, tels que Thornton Benescoten, le joueur de polo classé, Nancy Benescoten la divorcée, et Hugh Harrison Benescoten, le juge.

Miss Benescoten rencontra Ann dans un comité et lui dit :

« J'ai entendu hier votre discours sur les cliniques dentaires. Vous êtes pleine de bon sens, ma chère : venez déjeuner avec moi. »

Sa salle à manger était aussi sombre et presque aussi grande qu'un hall de gare. Le déjeuner se composait de mets dont Ann ne savait même pas les noms, bien qu'elle eût reconnu plus tard des œufs de pluvier, un aspic de faisan, des asperges à l'huile et au vinaigre.

« Je vous ai observée à notre réunion, Miss Vickers, et j'ai eu vent de vos agissements à la maison Corlears, à Rochester et à Clateburn… oui, et en prison à… je ne sais quel pays… amusant. Je dirige une grande institution charitable, qui m'appartient en propre. C'est plus pratique, je crois, que

la plupart de ces œuvres. – Encore un peu de Heidsieck pour Miss Vickers, Stones. – Je ne suis entravée par aucun de ces stupides règlements. J'aide tous ceux qui me paraissent amusants… oui, faire la charité de façon amusante, pas pénible… c'est autre chose, hein ? »

C'est ainsi que, brusquement, Ann, renonçant à son poste de directrice, devint aumônière chez cette moderne grande-duchesse.

Ann avait un petit bureau élégant, noir et argent, au troisième étage du château Benescoten sur la « Riverside Drive » (route du bord de l'eau), avec dictaphone, sténographe et quatre téléphones, l'un public, un autre pour le dehors mais privé, un pour le standard de la maison que manœuvrait un valet de pied, et un dernier qui communiquait avec l'appartement particulier de Miss Benescoten.

Il y avait des besognes routinières, dont la principale était de répondre – quand on ne les jetait pas au panier – aux lettres, aux télégrammes et aux visiteurs demandant des secours. Après un courrier du matin, interrompu par les appels téléphoniques de personnages mystérieux qui « avaient besoin » de voir Miss Benescoten elle-même… « cela ne lui prendra qu'une minute… je ne peux guère expliquer mon affaire par téléphone », Ann éprouva pour Miss Benescoten une pitié infinie et une surprise non moins infinie et agacée à voir le nombre de ses concitoyens qui désiraient obtenir quelque chose pour rien.

Ce courrier de la première matinée – deux cents lettres – contenait une supplique verbeuse de la veuve d'un charpentier de village écrivant qu'elle avait de quoi vivre, « mais

Miss Benescoten n'aurait-elle pas la bonté d'envoyer chercher la fille du charpentier avec un billet de Pullman et de la prendre chez elle ? En échange, je suis sûre qu'elle sera heureuse de vous aider de toutes les manières possibles dans la maison. Elle n'a pas appris la cuisine, mais autrement elle se fera un plaisir de faire n'importe quoi pour vous, sauf, bien entendu, de balayer ou de laver par terre, car c'est un travail trop dur pour une fille élevée comme elle l'a été et qui lit le français comme moi l'anglais. » Demande d'un piano à queue pour une jeune femme qui deviendrait « un prodige musical pour peu qu'on lui en fournit les moyens ». Sept demandes de purger des hypothèques ; seize de prêts, qui seraient remboursés un mois après, par des personnes irréprochables qui, si Miss Benescoten y tenait, donneraient en gage des objets comme « une horloge authentique venant du grand-père et ayant on ne sait combien d'années », « un débit de glaces à Hohokus », « une alliance », et « une bibliothèque de théologie ».

Un jeune homme, dont le talent de dessinateur, au dire du professeur Otto Staub, le meilleur maître de musique à Memphis et également auteur et conférencier, « valait celui de Frédéric Remington et de Franz Halz », désirait cinq mille dollars pour aller compléter ses études à Paris. « Ayez la bonté de répondre sur-le-champ, car je fais mes préparatifs. »

Une jeune fille de dix-huit ans confiait ceci :

« Bien que le monde entier m'ait combattue et ait essayé toutes ces années-ci de me rabaisser, j'ai résisté. Rien ne m'arrêtera. J'ai en moi l'étoffe du succès : c'est écrit dans mes étoiles, oui, dans mes étoiles, ***je réussirai***. Je vais être l'auteur le plus fameux des États-Unis. Je devine, chère Miss

Benescoten, que vous recevez quantité de lettres d'étrangers vous demandant des secours, et votre secrétaire se borne probablement à les jeter au panier, mais ce n'est pas un secours que je vous demande, ni un prêt. Je vous propose ceci : si vous voulez simplement m'avancer 3.000 (trois mille dollars) je finirai le livre – un roman – que je suis en train d'écrire. J'ai une intrigue magnifique, tout à fait neuve, ainsi que les personnages, etc. Si vous consentez, une fois le volume achevé, ***je vous rendrai le double*** ! Ainsi, vous le voyez, je ne demande pas une faveur et j'imagine que, même avec vos actions, titres, etc., vous ne pouvez trouver un placement plus avantageux. Je sais aussi que vous êtes une personne très charitable et en faisant cela, vous viendrez en aide au monde inquiet en lui fournissant une nouvelle Voix, car mon roman n'est pas un simple récit mais contient une morale splendide et la solution de bien des problèmes qui tourmentent actuellement l'humanité. Je sais que vous êtes une personne remarquable, affranchie des conventions sociales ; ainsi donc, allez-y, Miss Benescoten, envoyez-moi un chèque de 3.000 (trois mille dollars) par retour du courrier et, naturellement, si vous voulez augmenter le chiffre, cela ne me froissera pas du tout. (Pardonnez-moi cette petite plaisanterie.)

» P.-S. – Je ne saurais vous dire pourquoi – peut-être est-ce de la télépathie – j'ai l'impression que nous nous connaissons personnellement et que si nous pouvions nous regarder face à face nous nous appellerions Alys et Ardence, bien que vous soyez beaucoup plus âgée que moi. N'oubliez pas, je vous en prie : ce sera une si jolie surprise si vous m'envoyez le chèque par retour du courrier. »

Il y avait en outre des sollicitations de cinquante-deux organisations consacrées à secourir l'humanité par tous les

moyens connus, depuis l'étude de la numération jusqu'à l'abaissement du prix des clous de tapissier.

Mais la lettre de la vieille dame au mari infirme avait un accent de sincérité. Malgré toute son expérience des maisons d'instruction pour immigrants – qui, avec les bureaux de ministères et de journaux, sont les points d'arrêt sur la route du quémandeur – Ann ne pouvait pas s'endurcir assez le cœur pour ne pas être bouleversée par ce gribouillage tremblant, sur un papier bon marché rayé de pâles lignes bleues.

Elle se demandait si un véritable, un orthodoxe bolcheviste du trente-troisième degré, « affranchi de divergences idéologiques », mépriserait davantage Ardence Benescoten de se croire désignée par Dieu pour distribuer dix-sept millions de dollars, ou les auteurs de lettres de sollicitations de faire des courbettes devant elle.

Sur les deux cents lettres, Ann répondit à douze et un garda six autres pour les montrer à Miss Benescoten.

Elle devait voir celle-ci tous les matins à onze heures. Elle s'attendait à trouver le boudoir de la grande ***philogyne*** aussi sévère qu'une cellule de nonne. Il n'en était rien. Ann traversa un petit salon Adams pour entrer dans une immense chambre à coucher rose et ivoire ; énorme lit avec nymphes dorées aux quatre angles, fauteuils au petit point, cheminée de marbre rose, table à coiffer telle qu'on la trouverait dans un institut de beauté. Miss Benescoten, étendue sur une chaise longue, fumait un petit cigare et s'entretenait gaîment avec son amie et commensale, l'ex-diva, madame Carrozza.

« Ah ! Nalja, voici ma nouvelle distributrice d'aumônes, Miss Vickers, une charmante fille. »

Madame Canozza la regarda.

« Puis-je vous déranger une seconde, Miss Benescoten, ou dois-je revenir ? J'ai achevé les lettres. Voilà six cas qui méritent, je crois, qu'on prenne des renseignements, surtout la vieille dame dont le mari est malade.

— Oh ! – Et le ton de Miss Benescoten n'avait rien de tendre, rien d'une ***philogyne***. – Je croyais m'être expliquée nettement, Ann. Il faut repousser les individus, sauf, bien entendu, ceux qui sont vraiment amusants et qui en valent la peine, comme par exemple cette drôle de fille – tu te rappelles, Nalja ? – qui était si gaie et qui avait des idées si originales sur l'emploi du verre noir… Nous avons monté pour elle un magasin de décoration. Mais ces vieux pauvres… je les plains beaucoup, ils sont très malheureux, certes, mais ils n'ont qu'à s'adresser à leur famille. Nous ne pouvons nous occuper que de cas bien déterminés, ayant une signification, vous comprenez, Ann ? »

Il fallut trois jours entiers à la naïve Ann pour découvrir qu'elle n'était pas aumônière de la grande-duchesse, que Miss Benescoten se moquait pas mal de n'importe quelle charité, et que l'unique raison de la présence d'Ann auprès d'elle était d'obtenir de la publicité dans les journaux pour sa patronne à propos de sa bienfaisance si exempte de charité. Une livre de bonbons pour chacune des dix mille ouvrières d'une usine, oui, ça c'était une charité amusante et une vraie histoire, avec portraits de Miss Benescoten, de la célèbre madame Carrozza et de la princesse Frangipanzi distribuant

les deux cents premières boîtes du haut d'une voiture de livraison de la confiserie Glasstop. Cela ne coûta d'ailleurs pas 5.000 dollars, comme le dirent les journaux ; Ardence était aussi habile que l'avait été son père : en faisant valoir la publicité que ce serait pour sa marque, elle avait obtenu de la Compagnie Glasstop tout le lot pour 780 dollars – et il n'y avait pas dix mille, mais six mille boîtes.

Quelle réclame, quelle impression de puissance pouvait-on attendre en payant les intérêts hypothécaires de la vieille madame Johns, là-bas, dans les montagnes du Connecticut ? Mais quand Ardence subventionnait le « Village anglais pour femmes artistes », cette si jolie colonie aux toits rouges dans les Catskills, et l'inaugurait aux accents d'un orchestre qu'elle avait fait obtenir gratis par Ann, il y avait une page entière là-dessus dans les journaux du dimanche de New-York, et la « Ligue des Arts graphiques » votait une médaille à Ardence, et l'« Association pour la Décentralisation des créations artistiques » lui décernait un beau diplôme.

Elle comptait sur Ann pour écrire des comptes rendus agréables et variés sur les derniers bienfaits d'Ardence, et les porter aux directeurs des feuilles du dimanche en personne, en leur disant légèrement et d'une voix séduisante : « Oh ! à propos, j'ai justement là quelques nouvelles photos. » Et elle en étalait une série, prises cette semaine-là : « Miss Ardence Benescoten, héritière du Magnat des Mines, inaugure un cours du soir pour les ouvrières de blanchisseries. De gauche à droite : le Comte Dondesta, premier secrétaire à l'Ambassade d'Italie, Miss Benescoten, le Rev. D^{r} Slough, évêque de l'Alaska, Bill Morphy, du Syndicat des blanchisseurs. »

Parfois, Ann avait l'impression d'être une invitée dans la maison Benescoten, d'autres fois une femme de chambre intellectuelle. Pendant des jours elle ne voyait Ardence qu'en de brèves conférences et allait déjeuner seule au « Filtre à café » dans le Haut Broadway ; puis, brusquement, l'obligeant à remettre un rendez-vous avec Pat Bramble, sa patronne la conviait à un déjeuner d'apparat, pour la présenter à quelque président de collège, criminologiste, psychiatre suisse ou autre bienfaiteur social, auquel Miss Benescoten en imposait ce jour-là par ses lumières et sa verrerie de Venise.

Ann habitait dans un hôtel aussi triste et aussi petit que l'hôtel Edmond, assez grand pourtant pour y recevoir ses intimes, Pat Bramble, la doctoresse Wormser, et deux ou trois professeurs qu'elle avait connues à Corlears Hook. C'était d'un bon marché agréable. Elle savait que ses jours auprès d'Ardence étaient comptés, et elle faisait des économies. Ardence, qui était généreuse, donnait à Ann huit mille dollars par an, contre trois mille, plus le logement et la nourriture qu'elle avait eus à Rochester. Elle avait envie de faire des extravagances et contemplait aux devantures des souliers en peau de serpent et des chapeaux Talbot… mais elle n'en avait pas un désir aussi ardent que de six mois de vagabondage ou de vie tranquille, loin des bureaux et des rapports sur tel ou tel cas, où les souffrances d'une âme humaine étaient réduites à quelques chiffres. Elle voulait de nouveau savoir s'il existait encore une personne nommée Ann Vickers, capable d'aimer, de se fâcher, de faire des folies, ou simplement un casier humain à ce nom.

Elle restait donc, pillant l'ennemi, et se demandant sans cesse si cette activité si vantée de Moïse n'avait pas été un mauvais tour d'Oriental. Mais chaque semaine un dépôt de

quatre-vingt-dix dollars à la caisse d'épargne venait la réconforter. Il n'y avait pas de jour où elle n'aspirât à partir, où elle ne sentît qu'elle devait s'offrir le luxe de s'éloigner avant d'être congédiée.

À la maison Benescoten les motifs d'irritation abondaient. Ardence était tour à tour hargneuse et, les jours où elle s'admirait comme une bienfaitrice, tendre comme une banane trop mûre. Il y avait des querelles. Le maître d'hôtel d'Ardence – véritable Stilton importé – ne savait jamais très bien si Ann était une domestique ou une dame. (Ann non plus, mais elle y attachait moins d'importance que l'imposant personnage.) Et puis Miss Benescoten avait une secrétaire particulière pour sa correspondance personnelle en dehors du service d'Ann, « Justice et Publicité », et c'était incontestablement une « lady ». On l'appelait la « secrétaire mondaine » ; c'était la fille d'un amiral, dont elle parlait souvent à Ann. Quand elle venait à une conférence et trouvait Ann déclarant à Ardence que, puisqu'elle avait fait attendre depuis un mois « Le Foyer des employées respectables des postes », il fallait leur donner une réponse, la secrétaire mondaine courait à Ardence, baisait sa main grasse, jetait un regard à Ann et hennissait : « Oh ! Miss Benescoten, tout le monde vous malmène comme une négresse ! Ne vous laissez pas tourmenter, chère ! »

Deux choses empêchaient Ann de partir : le vil compte à la caisse d'épargne, consolant et salutaire comme la plupart des choses viles, et la présence, de temps à autre, de Lindsay Atwell.

Presque chauve, il avait sur l'arête du nez une dépression profonde, creusée par les lunettes de corne qu'il portait

pour lire. Il avait pourtant l'air assez jeune, ce Lindsay Atwell, avec son allure de joueur de tennis : taille mince et ferme, yeux clairs, moustache militaire roussâtre et teint vermeil. Son crâne chauve n'était pas pâle et luisant, mais tanné, avec de gentilles taches de rousseur. Il sentait le grand air, chose étrange, car, bien qu'il fît de temps en temps de longues courses à pied à travers la ville, il détestait ces chevauchées dans le parc, en procession, à la façon des photos de journaux de mode, en compagnie d'autres Yankees et Sémites, pour singer Roten Row. Il ne consacrait pas non plus exclusivement ses congés au golf ou au camping héroïque, sous des couches de baumes contre les moustiques : il disait du moins qu'il les passait dans une prairie des Adirondacks, à lire Conan Doyle.

Il avait, pensait Ann, quarante-sept ou quarante-huit ans. C'était l'avocat d'Ardence Benescoten, le membre le plus instruit et le moins tonitruant du cabinet Hargrave, Kountz, Atwell et Hargrave.

Pendant des semaines Ann fut persuadée que c'était un homme du vieux temps : Harvard, le Racket Club, avec le Century Club en perspective, des étés de jeunesse à Bar Harbor, et une famille déjà connue dans la Colonie de Plymouth. Il n'y avait là qu'un point exact : il sortait de l'école de droit de Harvard. Pour le reste, né dans le Kansas, il en avait fréquenté l'Université et avait passé les étés exotiques de son enfance à pêcher des chabots dans les mares des prairies et à lire Walter Scott et Victor Hugo. « Mais j'ai servi assez héroïquement pendant la guerre, disait-il ; j'étais attaché au cabinet de l'avocat général, et quelquefois je ne sortais pas de mon bureau avant six heures du soir. » Quant à sa famille, elle remontait à l'homme de Crosmagnon, mais de là la généalogie faisait un bond et sautait à son grand-

père qui avait été un fermier très estimé dans l'Ohio, jusqu'au jour où les hypothèques avaient eu raison de lui. Bref Lindsay était le type du New-Yorkais bien élevé.

Il parlait d'une façon un peu étudiée mais Ann ne le trouvait pas prétentieux. Elle le voyait souvent, car la nécessité de réunir mille acres de terrain pour le « Village Anglais pour Femmes Artistes » provoquait maints litiges, et Miss Benescoten consultait beaucoup Lindsay pour savoir s'il fallait prendre un bon architecte ou un qui fût célèbre.

Atwell allait voir Ann dans son bureau et soupirait : « Écoutez, Miss Vickers, il est inutile… je la connais depuis longtemps, et il ne sert à rien du tout d'essayer de persuader à notre Ardence de prendre Tipple pour architecte uniquement parce qu'il a des idées et du talent. Dame, il est inconnu, tandis que M. Tuftwall est à la tête de sa profession depuis qu'il a fait les beautés de la Tour du Building Falconer – tout, sauf le plan général et les détails – qu'il a naturellement fait faire par des nègres. Il a d'ailleurs son agent de publicité personnel – un véritable enthousiaste, celui-là, et qui ne rechigne pas comme vous – qui serait enchanté de nous aider à obtenir des réclames gratuites pour Ardence aussi bien que pour M. Tuftwall. Car sachez qu'en ces temps modernes on tire des résultats pratiques même de la Beauté. »

Ann baissa la tête et regarda Lindsay Atwell bouche bée.

« Voulez-vous dire que vous êtes, vous aussi, inféodé à Ardence ?

— Chut ! Bientôt vous critiquerez le président Wilson ou même la Christian Science. »

Dès lors, quand il venait voir Ardence, Atwell montait au bureau d'Ann ; ils parlaient de James Joyce et autres su-

jets élevés mais peu compromettants et, un jour, il l'emmena aimablement déjeuner chez Sherry. C'était le jour d'automne où, blâmée par Miss Benescoten de perdre son temps avec un journaliste trop arrivé maintenant pour fournir encore de la publicité, Ann donna brièvement sa démission à trois heures de l'après-midi, après six mois de fonction.

À quatre heures elle était dans une agence de voyage, et trois jours après elle s'embarquait pour l'Angleterre sans autre projet que de voir le quai de Plymouth.

Ce qui la passionnait dans ce départ, ce n'était pas la ménagerie de gens venant lui dire adieu avec baisers, bouquets et gin, car elle était bien habituée aux foules volubiles d'East Side, c'était le sentiment de puissance et de résolution dans les longues courbes rapides du navire, les cloisons de fer d'un blanc éblouissant et les monstrueux appels de commandement du sifflet. Puissance ! Non pas la puissance artificieuse de Miss Benescoten, mais celle, toute pure, de l'acier et de la vapeur… et l'Angleterre assez proche pour être atteinte dans le temps que dure la besogne endormante d'un bureau du lundi au samedi.

Elle descendit dans sa cabine rose et grise, d'un luxe surprenant.

Pat Bramble, les yeux fatigués, mais réservée, dans un manteau de lapin blanc, la doctoresse Wormser, Miss Dantzig de la maison de Rochester, Miss Edes et la doctoresse Wilson Tighe de Corlears Hook, venaient la voir partir, en parsemant à grands cris la cabine de roses, de bonbons et d'exemplaires de ***Moon Calf*** et de ***L'Âge de l'Innocence***. Puis à la porte parut, souriant, Lindsay Atwell.

« Oh ! que c'est gentil ! murmura une Ann virginale. Comment avez-vous su que je m'embarquais ?

— Pas très difficile pour une profonde intelligence d'homme de loi. Je vous ai entendue dire au maître d'hôtel d'Ardence que vous preniez le bateau ce soir, et c'est le seul qui parte. Ann, j'espère que vous ferez un voyage superbe. Faites une chose pour moi : allez en Cornouailles. Il s'y trouve un village parfait, Saint-Mawgan, dans la vallée de Lanherne, si vieux, si tranquille, tout caché dans les arbres, avec une tour toute droite plus ancienne que l'Amérique. Alors traversez Newquay et asseyez-vous sur la Tête de Pentire ; rien que des genêts et du fenouil, dorés en été ; c'est ainsi que j'en garde le souvenir. Une mer extraordinairement vaste et dorée. J'y ai passé des heures, appuyé sur mon havresac. Vous m'en parlerez à votre retour. Bonne chance… Dieu vous protège ! »

Il était parti, et le vapeur hurlait : « Ounnnn ! On enlève la passerelle. Ounnn ! »

XXI

La visibilité était de trois milles. Le navire était séparé du monde connu, enfermé dans une prison grise, un cercle de nuages déchiquetés, éclaboussés de pluie et bornant l'horizon. La stabilité morne de la terre avait disparu. C'était un roulis régulier qu'Ann trouva amusant, quand le marin d'eau douce qu'elle était fut convaincu, à voir les stewards du pont pleins d'entrain, que tout était parfaitement normal. Enfouie dans des couvertures sur son transatlantique, elle avait l'impression que toute son ardeur avait disparu, la laissant aussi détachée, aussi isolée que le paquebot.

« À partir de maintenant, se promit-elle, et jusqu'au moment où je remettrai le pied sur le quai de New-York, je ne vais plus penser une seconde au service social, aux réformes, aux situations ou aux progressistes, ou à quoi que ce soit, sinon à courir les aventures. »

Elle allait danser à bord, flirter, parier sur la marche du bateau, et boire deux cocktails tous les soirs. Et puis elle visiterait simplement l'Europe et ses châteaux en ruines, ses villages à moitié construits en bois, ses cafés et ses grands musées, l'Europe des cartes postales. Pour guide et pour inspiratrice elle avait choisi la Romance d'Andrew Lang :

Mon amour habitait dans un pays du Nord.
Une tour grise dans une forêt verte
était sienne, et au loin des deux côtés
se voyait la vaste étendue des flots,
et des lieues et des lieues de sable jaune

parmi les branches entrelacées des arbres.

À travers la nuit argentée du Nord
le soleil couchant se mourait lentement,
et des hardes de cerfs étranges, d'une blancheur de lis,
s'avançaient à travers les ramures grises ;
À l'arrivée de la lumière
Ils fuyaient comme des spectres devant le jour.

Voilà l'Europe qu'elle cherchait, une Europe sans grèves et sans statistiques, sans inflations d'après-guerre, sans touristes américains à la recherche de sarrasin et de sirop d'érable. Elle était si lasse que la fatigue pénétrait sa chair, comme les cendres les cheveux d'une pleureuse de funérailles. Mais… oh ! juste un moment ou deux encore de soucis de métier. Elle avait à faire l'inventaire de ses idées sur les positions.

Oui, elle était heureuse d'avoir travaillé chez Ardence Benescoten pour quatre bonnes raisons. Elle avait découvert que le pire « travailleur social », le chercheur le plus superficiel de candidats aux secours, la moindre téléphoniste à l'Institut de Charité organisée, le plus piètre directeur d'une agence de placement, valait mieux que le meilleur des riches amateurs qui condescendent à faire partie de comités et regardent la charité comme un succédané du bridge. Les professionnels n'étaient-ils pas toujours supérieurs, à la longue, que ce fût dans la charité, le métier d'auteur, la médecine, la conduite des automobiles ou la prostitution ?

En second lieu elle avait acquis un tel mépris du « Très Riche » qu'elle n'aspirerait jamais plus à autre chose qu'à un cottage dont elle pourrait payer la note d'électricité. Elle en

avait connu chez Ardence, de ces magnats : le banquier qui est en relation avec des sénateurs ; l'ange des explorations qu'on autorisait quelquefois dédaigneusement à accompagner une expédition comme aide-géologue ; le fabricant de lavabos qui espérait être ministre au Siam ; la vieille dame à cheveux blancs qui ne parlait que de la malice et de la paresse de ses vingt-sept domestiques. Ce n'était pas, quoi qu'en dissent les journaux socialistes, une classe de surhommes conspirant avec des intentions hostiles pour opprimer les honnêtes ouvriers. Ils ne valaient même pas ça : ils étaient uniquement stupides et en général s'ennuyaient.

Ensuite elle n'avait pas à s'inquiéter de ce qu'elle ferait en rentrant. Lindsay Atwell était administrateur de l'Institut de Charité organisée et avait parlé d'elle au directeur. Elle pourrait y faire un excellent début en qualité de directrice adjointe, quand elle voudrait.

Et le quatrième bienfait que lui avait, sans le savoir, accordé Ardence Benescoten était l'amitié de Lindsay Atwell. Il serait là à son retour à New-York : c'était un fait durable et rassurant, comme la doctoresse Wormser, les couchers de soleil dans la fumée, ou la Cinquième Avenue sous la neige, au crépuscule.

Il y avait l'acheteur de diamants. Comme il faisait la traversée de deux à six fois par an, il était au courant de tout à bord. Aucun capitaine assurément n'aurait expliqué avec une éloquence si coulante le fonctionnement du limonier automatique, aucun steward en chef n'aurait indiqué d'un ton aussi tranchant ce qu'il convenait de commander sur le menu et sur la carte des vins. Mais tous ses renseignements il les fournissait par rapport à une petite question. Il

s'arrangeait pour insinuer : « Couchons ensemble », même quand il disait : « J'ai vu un marsouin ce matin. » Ann, en théorie, aurait accepté de se laisser séduire une seconde fois. Bon moment pour cela, vacances, pas de conférences à jours fixes. Seulement elle répugnait à ne pas être une femme ayant sa personnalité mais un simple numéro.

Il y avait aussi le jeune homme frais émoulu de Princeton et allant étudier en Sorbonne. Il était rafraîchissant comme de l'eau froide, mais il avait l'air si jeune ! Il y avait huit ans qu'Ann avait quitté le collège, et elle croyait en avoir cent ; un peu terrifiée, elle ne se cramponnait à l'optimisme que par pure volonté et obstination, quand ce jouvenceau lui disait avec émotion : « Vous vous occupez d'œuvres sociales ? » Oh ! cela me plairait. Ne croyez-vous pas qu'après tout ce qu'il y a de plus essentiel au monde c'est la ***justice*** ? »

Cher enfant ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'était-ce que la « justice » ? Un an plus tôt elle n'aurait su que répondre. « Il avait raison, Ponce Pilate », se dit-elle tout bas.

Il y avait enfin le groupe sain, sérieux, étranger à l'amour et à l'idéal, des hommes qui buvaient au bar et qui, vers la fin de la traversée, l'avaient presque admise comme un camarade de leur sexe. Ils ne rôdaient pas, comme le marchand de diamants ou le directeur de théâtre, autour des cabines de femmes, frissonnant aux parfums de leur linge. Ils se contentaient de verres de whisky et d'interminables histoires qui les secouaient de gros rires. C'étaient un ingénieur des mines, deux journalistes, un médecin autrichien, un fabricant de Chicago, jovial et conservateur, un Italo-Américain importateur de pâtes, le directeur d'une banque

écossaise à l'île de la Trinité, et un ancien membre du Congrès venant de l'Arkansas.

Ils se désignaient sous le nom de « L'Association des véritables observateurs du sabbat en Tasmanie et des chasseurs de lapins ».

Ils étaient la réalité. Mais Ann se reprochait cette conclusion ingénue. En quoi ces railleurs cordiaux et sans complexité étaient-ils plus « réels » que les poètes qui soulèvent les voiles dont s'enveloppe l'âme, ou les réformateurs qui s'épuisent à considérer un être humain, non comme une masse de quelque cent soixante livres de chair qu'entretiennent les biftecks et le repos sur des matelas de crin, mais comme les termes d'une équation sociale dont la solution est le paradis.

« Enfin, se disait Ann, ils sont plus réels, voilà tout. »

Avec son équipe de buveurs, oubliant un monde dont la population se divisait en « bienfaiteurs » tourmentés et « problèmes », Ann retrouva beaucoup de la sagesse qu'elle avait possédée, enfant, à Waubanakee, et s'aperçut que la plupart des hommes ne sont ni des anges à lunettes, ni de pauvres tuberculeux, mais des citoyens positifs et stupides, dénués de pittoresque, qui aiment bien leur déjeuner, vont à sept, huit ou neuf heures à leur bureau, boutique ou usine, qui admirent les sports où il s'agit de lancer rapidement de petites balles, adorent les histoires drôles et le spectacle des politiciens et des évêques, se disputent avec leurs femmes et tourmentent leurs enfants, que pourtant ils adorent et pour lesquels ils courent après la fortune ; se montrent de façon inattendue compétents dans les détails de leurs métiers et, malgré les appréhensions des prophètes, ont tant bien que mal réussi à subsister pendant trente mille ans depuis la pé-

riode glaciaire, à inventer le café et le rasoir de sûreté, et la soudure au chalumeau oxhydrique, et promettent de patauger trente mille ans encore. Et ils étaient bons, quand ils comprenaient. Leurs plus désolantes singeries, guerres, médisances, méchancetés, vanités, étaient dues, non à une animosité innée, mais à un manque de connaissances et d'imagination.

Non ! Les Vrais Tasmaniens lui enseignaient encore que la masse ordinaire des humains n'était pas composée de ces arriérés et sadiques incurables comme le croyaient Mammie Bogardus, Belle Herringdean et même la doctoresse Wormser, quand elle était obligée de se lever avant huit heures et demie, mais d'une foule de gens sains, auxquels ne manquait qu'une qualité exceptionnelle des glandes ou une crise heureuse pour atteindre à la sainteté ou à l'héroïsme. Et c'était bien ainsi, car si la plupart étaient des imbéciles, comme semblaient le penser les orgueilleux qu'Ann avait rencontrés, à quoi bon voter ou fonder des hôpitaux, écrire des articles, subventionner des écoles, ou faire quoi que ce soit, sauf se procurer une édition de Shakespeare, une provision de haricots, et se retirer dans une caverne ?

Ce n'était pas une découverte si insignifiante ou si évidente que celle d'Ann s'apercevant que les individus étaient des individus.

Pendant un siècle, les prédicateurs avaient gémi que la plupart des gens n'en étaient pas, mais des sous-hommes seulement ou des méchants, parce qu'ils buvaient, se battaient, couraient les filles, fumaient et ne fréquentaient pas l'église. À présent, depuis la guerre, avait surgi en Amérique une secte proclamant, aussi sérieusement, que la plupart des individus n'en étaient pas, mais étaient simplement des

sous-hommes, voire même des Baptistes, parce qu'ils ne buvaient, ni ne se battaient, ni ne couraient les filles, ni ne méprisaient l'église, ni ne fumaient avant leur premier déjeuner de façon suffisante. Donc, croyant au progrès de l'humanité, Ann n'était pas seulement révolutionnaire, elle était nihiliste.

Tout en faisant mentalement des excuses à la Hache de combat et à Eleanor, elle jouissait en coupable de la société exclusive des Vrais Tasmaniens, de onze heures à une heure et de cinq à minuit, ravie d'être acceptée comme un camarade masculin qui ne serait pas trop facilement choqué par de bonnes petites histoires malpropres, encore plus enchantée d'être pour toutes les femmes du bord l'objet de racontars passionnés.

Les Vrais Tasmaniens ne l'encourageaient pas à poursuivre la chimère d'une Europe féerique, où seules se présentaient à la vue, dans une forêt verte, des tours grises, avec des hardes d'étranges cerfs d'une blancheur de lis. Ce qu'ils comptaient voir, eux, à ce qu'elle comprit, c'étaient le bar du Savoy, le champ de courses de Longchamp, des bureaux à Cheapside, boulevard Haussmann et Unter den Linden. Mais elle allait vers la Tour de Londres, la cathédrale de Salisbury, et une falaise de fenouil doré dominant la mer.

Vers la fin de sa première après-midi à Londres, Ann sortit de son hôtel de rigide tempérance dans Bloomsbury. Elle avait la hardiesse de marcher devant elle, au hasard, sans consulter son Baedeker. Elle jeta un coup d'œil dans Lincoln's Inn et le Temple. Elle eut plaisir à voir la Chambre du Conseil du Prince Henry, à poutres apparentes, des souvenirs de Lamb et de Thackeray, le tombeau de Goldsmith et l'église ronde de style normand. Mais après un dédale de

ponts et de grandes voies bruyantes, elle arriva à Bermondsey et trouva un Londres que ne mentionnent pas les savoureuses annonces des compagnies de navigation.

Tout le monde lui avait dit : « Il faut voir le vrai Londres. » Eh bien, elle y était dans le vrai Londres, du moins dans un vrai Londres, à Bermondsey, et elle se rendait compte que cette ville majestueuse, comme l'imposant New-York, et probablement toutes les cités du monde, n'est qu'un mille carré, ou deux, de jolies boutiques, de chambres à coucher et d'édifices publics, entourés de kilomètres de maisons semblables à des étables dans un abattoir, de boutiques de simili, et d'usines malpropres. Dans les petites rues transversales de Bermondsey, encore plus lugubres que celles de Brooklyn, s'alignaient des maisons à façades plates dans lesquelles des êtres humains ne pouvaient, semblait-il, avoir une existence plus variée et plus personnelle que des fourmis dans une fourmilière. Les enfants, innombrables, étaient sales, les hommes, rentrant de leur travail, étaient las et minables, les femmes se traînaient.

Ann était assez intelligente pour penser que la pauvreté ne devait pas être moins sinistre en Angleterre qu'à Harlem ou à San-Francisco. Pourtant sa sensibilité n'avait rien cru de pareil. Grâce aux écrivains britanniques qui, dans leurs conférences aux États-Unis, laissaient entendre qu'ils appartenaient à une civilisation aimable et plus douce que celle de la rude Amérique, l'imagination d'Ann s'était persuadée que l'Angleterre entière ne se composait que de cottages pittoresques au milieu de prairies couvertes, été comme hiver, d'alouettes et de roses, plus un Londres ne comptant que des églises anciennes, le Palais de Buckingham, les élégantes demeures des baronnets, des greniers raffinés de poètes et les discours de M. Winston Churchill.

Mais ici s'étendaient, sur des milles, des maisons de briques à deux étages, noires de fumée. Puis les ***pubs***[5] étaient ouverts. Et de tout ce que vit Ann les tavernes de Londres étaient le plus affligeant outrage au romanesque.

Elle avait appris de bardes voyageurs, tels que M. Gilbert K. Chesterton, que tous les établissements de Londres où se débite de la bière sont ornés de joyeuses enseignes et retentissent de chants, de rires et d'appréciations sur les couchers de soleil. Elle voulut contempler ces sanctuaires. Elle remarqua des femmes enveloppées de châles se glissant dans un pub de Tooley Street, à l'enseigne du Verrat et du Taureau, mais ç'aurait dû être plus logiquement du Porc froid et du Bœuf bouilli. Rassemblant son courage, elle entra derrière elles, demanda un verre de bière et s'assit sur un banc propre mais affreux, dans une pièce propre mais sombre. Le bar était un comptoir de bois blanc peint en jaune, et veiné pour imiter un bois qui n'avait jamais existé ; la serveuse était une femme de soixante ans, aux lèvres pincées, aux cheveux tirés, qui ne cessait d'essuyer le même verre, comme si elle avait de la rancune contre lui. Devant le comptoir se tenaient deux vénérables dames en châles et tabliers, et un petit homme avec un foulard en guise de col.

Elles toussèrent pour se préparer à causer et Ann prêta l'oreille. Alors elle entendit le digne et lyrique anglais des ivrognes de Chesterton dans une ruelle anglaise.

« B'soir, M'ame Mitch.

---

5 Abréviation familière de « public houses », débits ou tavernes.

— Oh ! je n'avais pas vu que c'était vous. B'soir, monsieur Dewberry.

— Un peu frais aujourd'hui.

— Oui, pas mal.

— Eh bien, b'soir, M'ame Mitch.

— B'soir, monsieur Dewberry. »

Silence, puis airs renfrognés et odeur de bière ; la serveuse, répondant à un joyeux luron, invisible dans une arrière-salle, lui cria : « Une pinte d'amer ? Bon, voilà, une pinte d'amer. »

Ann, en revenant, s'arrêta à un restaurant A.B.C. où elle dîna d'un bouillon et de gigot aux choux de Bruxelles. Comme il était trop tard pour rien faire d'autre, elle retourna à son hôtel, le Royal William, s'assit dans le vestibule orné de faux palmiers et de panneaux de linoléum brun, et essaya d'égayer sa déprimante solitude en lisant la liste des pairs de l'Almanach Whitaker, qui, avec le Bradstreet et le Guide A.B.C., composait la bibliothèque du Royal William.

Comme tous les Américains, elle avait cru que la plupart des titres remontaient à la conquête normande, et elle découvrait avec étonnement combien de pairs avaient été créés depuis 1890 et combien peu avant 1600. Alors elle se dit : « Oh ! assez ! Je ne pourrai donc jamais oublier les chiffres, les dates, les statistiques, le nombre de divorces pour cent mille mariages… 9,7, l'échelle des gages, la distance exacte en kilomètres de Marble Arch au Metropole de Brighton ! Quel cerveau ! Voilà ce qu'on retire des établissements d'enseignement pour immigrants. Tu ne pourras donc jamais renoncer à ton intelligence, qui n'est qu'un

mètre en ruban, et vivre par l'imagination ? Tu ne peux donc pas sentir la présence de John Keats et de Charles Ier ? Non, si vous voulez le savoir, je ne peux pas. Charles Ier ! Uniquement parce qu'il avait un col de dentelle et une barbe de dentiste ! je désire vraiment connaître l'échelle des gages ! Très peu parmi les gens qui touchent leur enveloppe de paye le samedi semblent se croire aussi importants que des créneaux et des barbacanes.

» Mais quels noms délicieux ! Si mon père avait seulement pu s'appeler Léopold E. Godolphin Walmesley Wilfrid Cavendish Tatem Vickers K.M.G.D.S.O., F.R.F.P.S.G., Premier Baron Waubanakee, quelle chance tu aurais pu avoir, ma fille ! »

Elle s'appliqua à faire son devoir de touriste. Elle alla humblement à Oxford, mais elle en rapporta plutôt le souvenir d'un professeur barbu et en robe sur sa bicyclette que celui des dômes et des voûtes. Elle parcourut gravement le château de Kenilworth et se persuada qu'elle entendait le cliquetis des armures, mais ensuite, en essayant d'avaler un de ces poissons blancs et mous que les Anglais croient comestibles, elle s'avoua qu'elle n'avait rien entendu du tout, et qu'en ce qui la concernait, Kenilworth était bien détruit.

Elle ne visita pas dans la suite un seul château, une seule cachette du « Beau Prince Charlie ». Elle erra dans les villes manufacturières, à Manchester (pas tout à fait aussi hideux que Pittsburgh), dans les fabriques modernes du Surrey, les établissements de Commercial Road, les docks de Poplar. Et elle trouva la Cornouailles – non pas une Cornouailles de fenouil doré mais de rudes maisons en pierre

appartenant à des mineurs qui gagnaient deux livres par semaine.

Et parce qu'elle vit, derrière les lumières des théâtres, l'Angleterre laborieuse, les chaudières, les houillères et les dynamos, elle l'aima et s'y sentit infiniment plus chez elle que dans des abbayes en ruine. L'Angleterre qu'elle voyait en ce moment n'était pas morte, comme l'Adorable Venise, Charleston l'endormie ou Athènes avec ses marbres dorés qui s'effritent. Comme son Amérique à elle, elle avait ses problèmes, elle luttait, elle vivait. C'était une châsse contenant le sang de Shakespeare et non ses os !

En faisant ainsi son enquête, elle ne se limitait pas aux relations habituelles du touriste, bedeaux, garçons d'hôtel, marchands de billets et compagnons de voyage, qui ont les jambes lasses et le mal du pays, en confondent facilement les prieurés cisterciens avec les jardins où croissent des cistinées.

Elle mit à la poste les lettres d'introduction qu'elle avait juré de ne pas envoyer et fut bientôt intime avec des membres travaillistes du Parlement, des femmes journalistes, des nationalistes hindous et des généraux pacifistes ; elle alla, avec le respect convenable, tout au moins à Toynbee Hall, père de toutes les ***settlement houses***. Elle reconnut avec regret qu'il était inutile pour elle d'essayer d'acquérir la moindre érudition en fait de cathédrales, de se rappeler à quel endroit le D^{r} Johnson prenait habituellement son thé – c'était bien du thé, n'est-ce pas ? – avec madame Thrale – si c'était cette dame – ou d'apprendre dans quel restaurant de Soho l'on trouvait ces merveilleux escargots et ce drôle de garçon qui avait connu Anatole France – à moins que ce ne fût Voltaire – et elle se laissa aller avec ses camarades de

Londres à des entretiens sur le désarmement, pour lequel elle avait beaucoup d'enthousiasme, mais pas de chiffres, sur le plébiscite de Memel, le complexe d'Œdipe, le Collège d'Antioche, Ramsay MacDonald, et la meilleure méthode pour apprendre le cricket aux tailleurs juifs.

Ann n'avait pas vu le continent, mais ses ressources s'épuisaient et il était temps de rentrer. On était au printemps, un printemps anglais. Elle rapprit ce que l'automobile avait fait oublier à tous les vrais Américains, l'usage des jambes. Elle se promena dans les jardins de Kew, avec deux étudiantes anglaises, elle alla à bicyclette de Reigate à Tonbridge, de Petworth à Petersfield. En visitant ainsi modestement le pays, en grimpant les côtes sur sa bécane, elle ne se sentait pas une étrangère en Angleterre : elle lui appartenait, comme à l'Amérique. Le calme Sussex était plus proche du calme Waubanakee que la Cinquième Avenue.

Avant de se rembarquer, elle passa un week-end toute seule, sans ses amies les étudiantes.

Elle n'avait jamais eu d'intimes, si l'on excepte son père, Oscar Klebs, Lafe Resnick, Pat Bramble, Eleanor et la doctoresse Wormser, et avait toujours vécu dans les foules. Elle découvrait à présent que le but du voyage n'est pas de voir de nouvelles gens mais d'échapper à son entourage et de découvrir, au milieu d'étrangers, son moi, jusque là peu familier.

Elle prit le train pour Arundel et, de là, gagna à bicyclette Amberley, au pied des dunes du Sussex. C'est le type du village pittoresque pour calendrier de Noël. Comme tout bon touriste, Ann le dévora des yeux pendant plusieurs mi-

nutes, et ne pensa ni aux névroses irrésistibles, ni aux salaires des pêcheurs de harengs. Elle monta sur un rocher ombragé de chênes qui dominait les dunes et envisagea le cas Ann Vickers dans ce monde compliqué, qui comprenait même les dunes du Sussex, l'esclavage en Libéria, Belle Herringdean, le prince Kropotkin, qui venait de mourir, et le président Harding, qui entrait en fonction.

Il fallait se remettre au travail. Si elle reprenait sa besogne sociale, ce serait probablement pour tout de bon. Il s'agissait de voir clair. Elle ne serait plus jamais assise seule, à trente ans, sous un soleil printanier, au flanc d'une falaise du Sussex, aussi indépendante que puisse l'être un être humain, libre de choisir les paysages et les situations qui lui convenaient.

C'était un domaine défini, important que celui du « travail social », de la révolte professionnelle contre l'état de choses existant. Il était inconnu de la plupart des gens qui vendent de l'épicerie et arrachent des pommes de terre, aussi nettement séparé des affaires ordinaires que les professions de marin ou de prêtre et aussi passionnant que celles-ci, qu'on eût tort ou raison. Réformer ! Tout un monde : distribution de secours, amélioration des prisons, lutte pour la liberté de la parole et du divorce, pour le contrôle des naissances, les cheveux ondulés et l'installation de couchettes à ressorts dans les camps de bûcherons – un monde fiévreux, composé de saints, de profiteurs, de gens avides de réclame, d'humoristes qui trouvent drôles les sénateurs en chapeaux Stetson, de sénateurs en chapeaux Stetson qui trouvent Wall Street abominable, de végétariens convaincus qui partent en guerre contre le bifteck, de docteurs cyniques qui combattent les végétariens et de jeunes gens qui en général aiment simplement faire scandale.

Ce monde avait des tares évidentes. Encore plus que les journalistes intraitables qui flétrissaient tous les gens en « iste », Ann, parce qu'elle avait eu personnellement à faire avec eux, détestait tous ces maniaques : les pasteurs mal nourris qui s'introduisent dans les journaux en défendant l'anarchisme ou même le cubisme, et les pasteurs trop bien nourris qui attirent la foule en dénonçant l'alcool et la prostitution (avec illustrations aguichantes) ; les amateurs d'autorité pour qui le meilleur moyen de l'exercer est de la faire subir aux timides et aux pauvres gens sans résistance ; ceux qui veulent faire expier à l'humanité entière les tristesses de leur petite enfance ; les démagogues qui se font élire avec le même empressement représentants de Moscou ou de Rittenhouse Square.

« Oui, se disait Ann, c'est un monde insensé et difficile. Mais tous les mondes le sont dès qu'ils dépassent les matelas, les tramways à trolley et le porridge.

» Tant qu'il y aura un seul homme affamé et sans emploi, se disait-elle, un enfant maltraité, un marais répandant la malaria – et il y en aura sans doute toujours – il faut que je continue à houspiller la mollesse et la cruauté. Je dois le faire, quand je devrais me haïr comme une poseuse, une sentimentale, un charlatan, une égotiste, opposant sa propre aspiration à la sagesse du passé – la plus stupide de toutes les superstitions. »

Mais il n'était pas encore trop tard pour échapper elle-même à la frénésie de sauver son prochain. Elle n'était pas devenue réformatrice après avoir fait de mauvaises affaires. Elle n'avait éprouvé aucune difficulté à diriger un bureau, à être ponctuelle, à donner des ordres à des sténographes, à imaginer ce que feraient ses concurrents, à accomplir tous

ces rites secrets grâce auxquels les hommes deviennent présidents, ou fabricants de baignoires si célèbres que leurs biographies paraissent dans les magazines. Elle pourrait réussir dans les affaires. On lui avait offert la direction du personnel féminin dans une banque de Rochester.

Pourquoi pas ?

Les affaires n'étaient pas simplement un vil colportage comme l'affirmaient les gens prétentieux. Il était aussi normal pour une femme ou un homme au début du XX^e^ siècle « d'entrer dans les affaires » que pour un bourgeois du XII^e^ de partir pour la croisade. C'était l'esprit du jour, et pouvait-on mieux agir sur une époque qu'en s'imprégnant de son esprit ? Est-ce qu'aujourd'hui les hommes d'affaires ne dominaient pas la politique, n'incitaient pas les ministres de l'Évangile à prêcher une doctrine poussant à la prospérité, n'inspiraient pas aux autres d'écrire des histoires policières capables de divertir les barons du négoce ? N'était-ce pas une idée juste d'engager les jeunes gens les plus brillants à se consacrer aux affaires et à rendre ainsi plus intellectuelle la tâche, qui n'était pas sans noblesse, de fournir à leurs semblables de bonnes chaussures, des biftecks tendres, du savon mousseux et du linoléum esthétique ? N'était-ce pas la raison même ?

« Oh ! probablement, soupirait Ann. – Elle se sentait maintenant lasse. Le soleil était voilé de nuages, la brise fraîche. – Mais je n'ai encore jamais cherché de la raison dans un emploi ou chez un amant. J'ai poursuivi ce que le soldat appelle « aventure » et le prêtre « sanctification ». Je continuerai à être un fléau et un trouble-fête. Car la sagesse de ce monde, oui, même celle des Baptistes et des Métho-

distes, des blanchisseurs et des garagistes, des Républicains et des joueurs de golf, est folie envers Dieu. »

Mais elle avait l'impression, en pédalant pour regagner Arundel, que sa fille Fierté était à côté d'elle, réclamant la sécurité d'un foyer et non les durs chemins à travers les hauts plateaux balayés par le vent.

Ainsi, par un joyeux printemps, qui se manifesta sur l'Atlantique par deux tempêtes et trois jours de brouillard, Ann retourna en Amérique.

XXII

Pendant l'année où elle fut sous-directrice à l'Institut de Charité Organisée de New-York, Ann eut tant à faire avec des condamnées ayant fini leur temps ou libérées sous caution, qu'elle se rappela la quinzaine où elle-même avait été relevée et purifiée dans le cachot de Tafford. Les ex-prisonnières qu'elle voyait maintenant n'étaient guère réformées : elles sortaient de prison, des geôles les plus estimables, non repentantes mais avec le désir de se venger de la société. C'est ainsi que sa position la conduisit à s'occuper de « science pénale ».

La science pénale ! La science de la torture, l'art de fermer l'écurie à clef quand le cheval est volé ! La croyance touchante qu'on fera aimer les règles sociales aux névrosés, qui en ont horreur, en les enfermant dans des cellules infectes, en leur donnant une mauvaise nourriture et en les forçant à vivre précisément avec les gens dont la fréquentation les a fait arrêter ; un credo fondé sur cette prémisse que Dieu a créé les humains dans l'intention d'en brûler la majeure partie ; que c'est un péché pour l'individu de commettre un meurtre, mais une vertu pour l'État d'assassiner les assassins ; la théorie que les hommes choisis pour mater des condamnés indomptables, si on les enferme dans les ténèbres, sans que personne puisse savoir ce qu'ils y font, seront portés à prier et à ramener leurs prisonniers à la vertu à force d'affection. La science de la « pénologie ! »

Ann passa un an au Refuge pour les femmes, dans la Vallée Verte, en Nouvelle-Angleterre, en qualité de directrice

de l'éducation. Elle n'y trouva pas grand'chose dont les prisonnières eussent à se plaindre, mais largement de quoi les assommer, car une femme qui pendant dix ans s'est divertie à voler dans les magasins, à se saouler, à passer de la vie de débauche à la prison, reste insensible aux leçons du professeur de blanchissage le plus compétent. Le Refuge de la Vallée Verte, vieille bâtisse en briques, datant de cinquante ans, avait été construit dans un terrain clos de murs à la lisière d'une ville de la Nouvelle-Angleterre, avant l'époque où les criminalistes pensaient qu'on ne peut rien faire des délinquantes – âgées de seize à soixante-seize ans, cerveaux arriérés ou atteints de psychose, condamnées pour avoir torturé des enfants ou enfreint les ordonnances du sabbat – sinon les faire travailler et trembler de peur, et les garder solidement sous clef.

Derrière le bâtiment en briques rouges de l'administration, avec un toit dans le style de Mansard et une hampe à drapeau de taille exagérée, était un corps de cellules au plancher de bois qu'aucun lessivage ne débarrassait complètement de la vermine et des blattes, et dont toute l'installation sanitaire consistait en pots, cuvettes et baquets. Il n'y avait pas assez de place. Les législateurs successifs, ces représentants du peuple si divinement élus, se refusaient à comprendre, malgré les fréquents avertissements de la Commission de contrôle de l'État, que, lorsque la population d'un État double en cinquante ans, celle de la prison a chance de s'accroître également. Les cellules de bois à barreaux d'acier, larges de sept pieds, longues et hautes de huit, destinées cinquante ans plus tôt à une détenue, en contenaient deux, qui y suffoquaient, et beaucoup couchaient dans les corridors, tandis que les autorités discutaient le taux de l'amende à infliger aux pêcheurs qui prenaient des truites inférieures à la taille réglementaire. Les maigres ter-

rains du Refuge étaient depuis si longtemps couverts de gravier que les condamnées avaient beau creuser, elles n'obtenaient ni une fleur ni un brin d'herbe.

Pourtant, contre tout cela luttaient les administratrices de la Vallée Verte, surintendante et sous-directrice, docteur, économe et maintenant Ann Vickers, qui habitaient elles-mêmes des chambres nues, étaient abominablement mal payées, et presque aussi mal nourries que les prisonnières. Elles avaient résilié les contrats de travail et cherchaient à faire du labeur des détenues un véritable apprentissage. Quelques-unes entraient là intoxiquées de cocaïne, ardentes ennemies de la société, et en sortaient désireuses de marcher droit… Avec un peu de chance, elles réussissaient à faire la cuisine et à laver la vaisselle quatorze heures par jour et à être traitées en vertueuses servantes et non plus en monstres.

C'étaient de braves femmes, ces fonctionnaires de la Vallée Verte, et, aux rares heures de détente, quand elles se permettaient une tasse de cacao chaud à minuit, Ann les aimait bien, comme elle avait aimé Malvina Wormser et Mammie Bogardus.

Elle s'adonnait à ce travail pour les prisons. Oui, elle imaginait des pénitenciers qui seraient un composé d'hôpital, d'institut technique, de laboratoire de psychanalyse et d'ancien jardin anglais. Elle serait une puissance, elle ferait comprendre aux législateurs que les malades d'esprit avaient besoin de plus de soins que les malades de corps.

Pendant un an, s'alimentant abondamment de foi, de bouillon et d'enseignement, elle suivit des cours de sociologie, et surtout de criminologie, à l'Université Columbia, et professa trois soirs par semaine dans un pénitencier de

femmes. Elle partageait un appartement avec Pat Bramble, véritable agent immobilier à présent, toujours virginale avec le charme éclatant d'une églantine, mais pas du tout rose sauvage quand il s'agissait de faire verser le solde par ses clients. Et Ann s'arrangeait pour passer de bienheureuses et oisives après-midi du samedi avec Pat, la doctoresse Wormser ou Lindsay Alwell.

Lindsay l'avait saluée par sans-fil sur le bateau qui la ramenait d'Europe. Il venait souvent la voir, mais il était aussi peu dangereux que les jeunes gens bien élevés – de ceux qui promettent mais ne tiennent jamais leurs promesses – qui fréquentaient l'appartement de Pat et aidaient à laver la vaisselle, façon de payer leur écot. Pendant quelque temps, Ann fut froissée, comme il arrive même aux femmes qui exercent une profession, de ce que Lindsay ne la trouvât pas digne d'être courtisée. Mais elle vit qu'il était fatigué. Il luttait, combattant toujours pour quelque chose, soutenant une guerre d'un million de dollars entre un chemin de fer et une mine de charbon, pour une affaire de testament où une bande de ratés essayait d'enlever à un groupe de propres à rien l'argent qu'un avare avait tiré de spécialités pharmaceutiques, ou parfois, rarement, s'opposant à un mandat d'interdiction contre un syndicat ouvrier. Dans ce cas, Ann, enchantée, se montrait tout à fait radicale et Lindsay soupirait : « Oui, ce sont de chic types que les meneurs du syndicat, mais ils ont fait une grosse faute cette année. Ils n'ont pas engagé des tireurs et des « gorilles » aussi bons que le syndicat communiste, et ils ont perdu la partie. »

Il arrivait à l'appartement épuisé de fatigue et semblait retrouver la paix en présence de Pat comme d'Ann. Bientôt, cessant de frotter ses yeux rougis, il s'écriait : « Pouvez-vous sortir toutes les deux ce soir ? » Et il les emmenait dans des

restaurants dont elles n'avaient jamais entendu parler, ces nouveaux ***speakeasies*** clandestins qui commençaient à se répandre dans New-York avec des vins authentiques passés en fraude par des affréteurs français. En les quittant, Lindsay les embrassait toutes deux, légèrement.

Ann restait éveillée, une minute, pour rêver à sa fille Fierté… Ne ressemblait-elle pas beaucoup à Lindsay ?

La précieuse trouvaille que fit Ann cette année-là, ce ne furent ni les condamnées qu'elle instruisait, ni Lindsay Atwell, mais le D^r^ Julius C. Jelke, professeur de sociologie à Columbia.

Le D^r^ Jelke était un tonneau de bière, aimant beaucoup le billard, le porto, James Branch Cabell et les souliers de daim blanc. Il commença son cours de criminologie, suivi passionnément par Miss Ann Vickers, en disant de sa voix traînante :

« Mesdames et Messieurs, nous avons à étudier l'état actuel des prisons en Amérique. Nous constaterons que certaines sont convenables et humaines, d'autres absolument inacceptables et inhumaines, et cette différence semble importante au premier abord. Je dois immédiatement vous mettre en garde contre cette naïveté. Il n'y a pas de bonnes prisons, il ne peut y en avoir, pas plus qu'il ne peut exister un bon meurtre, un bon rapt ou un bon cancer.

» Même s'il semble y avoir une supériorité évidente, si la prison A est plus propre, mieux ventilée, que la prison B, si les châtiments cruels y sont moins fréquents, elle ne vaut pas nécessairement « mieux ». Il peut y régner un esprit de tracasserie et d'arrogance qui exaspère et anéantit un bon et

brave cambrioleur plus que la vermine et la flagellation. Ceux mêmes d'entre nous qui ne croient pas être des « criminels types » suivant M. Lombroso, ont souvent préféré pour leurs vacances la malpropreté des forêts sauvages aux maisons bien tenues de mégères fortes de leur bon droit. De bonnes prisons ? Bonnes à quoi ? À rien, sinon à satisfaire notre prétention à l'élégance, à nous les gens honorables.

» La meilleure prison est un moyen tellement contre nature d'isoler un être de la vie normale, que, comme les parents trop tendres et une religion trop zélée et tout ce qui viole avec bonne intention la personnalité, elle ne sert qu'à empêcher la victime, une fois libérée, de reprendre un emploi naturel dans la société. La pire – et il est surprenant de voir combien de prisons sont dans le pire état en 1923, en cette période de tendresse et d'humanité – est presque scientifiquement destinée à développer outre mesure tous les caractères anti-sociaux pour lesquels nous admettons qu'il faut mettre les gens en prison .(Je dis « nous admettons » parce qu'en réalité nous emprisonnons des malheureux uniquement parce que nous ne savons que faire d'eux, et ainsi, police, juges et profanes également, nous les dérobons à notre vue, et nous nous montrons, nous, humains adultes, égaux en intelligence à l'autruche.) La prison renvoie plein d'une haine universelle l'homme qui a haï ses gardiens ; la prison fait de l'anormal sexuel un maniaque de la sexualité ; la prison donne à l'homme qui avait plaisir à se battre avec ses camarades de saoulerie dans un bar, le désir, une fois sorti, de tuer un agent de police – résultat peut-être intéressant de l'emprisonnement, si l'on considère que, dans la plupart des villes et des villages, on demande à un agent, pour toute garantie mentale, de peser cent quatre-vingt-dix livres et d'avoir un crâne aussi à l'épreuve des gourdins que de la civilité.

» Je vais vous donner une formule qui vous permettra d'apprécier l'intelligence et l'opinion de tous les fonctionnaires et individus en rapport direct avec les prisons ; tout administrateur de prison intelligent croit en secret – quoi qu'il dise ou écrive – que toutes les prisons, de tout genre, bonnes ou mauvaises, devraient être supprimées.

» Mais par quoi les remplacer ? Il y a cent cinquante ans, la plupart des autorités qui estimaient honteuse et sans effet la torture – pratique encore très en vogue aux États-Unis sous le nom de « Troisième degré » – ne voyaient pourtant pas ce qu'on pouvait lui substituer. Sans doute ils disaient dans le privé : « En théorie, je suis opposé à la torture, mais après tout je suis un criminologiste endurci dans la pratique et, jusqu'à ce que nous ayons mieux, il faudra continuer à employer la roue et la Vierge de fer… mais, étant humanitaire, j'opine pour qu'on mette un coussin moelleux sous le cou du misérable quand on le lie sur la roue. »

» Nous ne pourrons probablement pas mettre demain en liberté tous les prétendus criminels et fermer les cachots – et c'est pourtant ce que nous faisons naturellement avec le système des peines à terme, quand nous les laissons aller, leur temps fait. Non, la société ne peut pas libérer les victimes qu'elle a rendues inaptes à la liberté. Sans doute, puisque des siècles nous séparent encore du ***Millenium***, il est sage de rendre les prisons aussi saines, et de les éclairer autant que possible, pour que les condamnés y vivent le plus confortablement possible leur mort vivante. Mais que votre philosophie ne s'égare pas. Ne vous figurez pas que, si vous avez, en négligeant de les vacciner, laissé vos victimes attraper la petite vérole, vous allez les sauver ou vous justifier en leur baignant le front, si agréable que cela leur puisse être.

» Qu'est-ce qui doit remplacer les prisons ? Car il y aura quelque chose. Essentiellement, des institutions comme la liberté sous caution ou un temps d'épreuve pour ceux qui n'ont besoin que d'un peu d'aide et de rénovation. Pour ceux qui sont atteints d'une maladie morale, les incurables, l'internement dans les hôpitaux. Il n'y a pas plus de raison pour punir un être moralement malade qu'un autre qui est physiquement atteint. Et puisque le révolutionnaire en criminologie est en réalité plus endurci que n'importe quel juge de Tammany, il prononcerait souvent une condamnation à mort contre des malheureux qui actuellement n'attrapent que cinq ans. Si un homme est incurablement pourri, meurtrier, ravisseur ou bourreau d'enfants, inguérissable, il ne vaudra pas mieux au bout de cinq ans de prison. Il faut l'enfermer pour le surveiller, non par vengeance, mais dans le même esprit qui nous fait isoler les porteurs incurables de typhoïde. Seulement je veux qu'il soit déclaré incurable, non par un juge qui a acquis ses connaissances en psychiatrie en jouant au poker ou en mangeant des coquillages avec les politiciens influents de sa région, mais par des psychiatres expérimentés, s'il en existe. Sinon, fermons pour un an West-Point et Annapolis et voyons s'il n'est pas aussi utile pour la société de former des guérisseurs que des massacreurs.

» L'infamie des criminels est dans les dîners un des sujets de conversation que l'on préfère. Mais l'inutilité des prisons est une question aussi peu connue parmi les gens soi-disant intelligents que la téléologie des Thibétains. Sur certains problèmes sociaux quelques vagues notions se sont maintenant répandues, et l'on s'imagine que même un vagabond, un curé de la Cinquième Avenue ou un président des États-Unis sont capables de soupçonner que la guerre et le capitalisme – c'est-à-dire la conduite des affaires uniquement en vue du bénéfice personnel des hommes les plus as-

tucieux – ne sont ni sacrés ni éternels. Mais que les ténèbres, la puanteur, l'obéissance aux inférieurs, un genre de vie qui joint à l'horreur d'un duel à la baïonnette la mesquine bassesse de cancans de village, ne soient pas des remèdes aux maladies complexes de l'âme, c'est une théorie aussi ignorée de la plupart des juges, avocats, geôliers, législateurs et simples citoyens d'aujourd'hui qu'elle l'était dans le barbare puisard de la prison de Newgate, il y a cent ans.

» Le vulgaire citoyen, quand il entend parler de crimes infâmes, s'écrie toujours : « Il faut rendre les condamnations plus sévères ! » Il a raison de haïr le crime, mais, ce qu'il devrait dire, c'est ceci : « Puisque les crimes se multiplient, le système des prisons est manifestement mauvais : il faut essayer autre chose. » Avant notre prochaine réunion, j'aimerais que vous lisiez… »

Ann sortit de là un peu étourdie. Où étaient donc ses beaux projets pour engager le public à faire « de bonnes prisons » ? Eh bien, il fallait continuer à travailler… Une œuvre n'est bonne, songeait-elle, que si elle aboutit essentiellement à se détruire pour préparer la voie à quelque chose de plus grand.

Elle avait passé son examen de service civil dans l'État de New-York. Dans quelques semaines elle aurait ce symbole d'érudition monacale, un diplôme de maître ès arts (titre étrangement mystique !) Elle alla trouver le professeur Jelke et lui dit avec feu :

« J'ai vu un bon établissement pénal, la Vallée Verte, et je projetais de rester à New-York, mais à présent je veux voir ce qu'il y a de pire comme geôle, ou je ne saurai rien de

ce qu'est réellement la science pénale. Que me conseillez-vous ?

— Mon Dieu, les mauvaises ne manquent pas. Vous voulez dire une prison de femmes ? Eh bien, je crois qu'une des pires doit être la Section des femmes du Pénitencier Copperhead Gap, dans l'État de Blank. Mais ce serait difficile de vous y faire entrer. Les postes de surveillantes de prisons, surtout dans les États arriérés, sont réservés à des parentes de politiciens trop ordinaires et trop ignorantes pour garder des cochons. Mais il y a une chance, grâce à madame Albert Windelskate, qui est membre du Comité directeur de l'État de Blank… la femme d'un usurier, je crois. C'est une personne très charitable, très intellectuelle et assez redoutable. Je la rencontre à des congrès pour les prisons. Elle m'écrit… ah ! Dieu, ce qu'elle m'écrit ! Sur la castration des criminels, par exemple ; seulement elle est trop délicate pour employer ce terme, simplement elle adore y penser. Je lui écrirai. À propos, si vous allez à Copperhead, mon amie Jessie Van Tuyl y subit une peine de trois ans pour syndicalisme criminel. C'est une femme admirable. »

Miss Ann Vickers, M.A., fut nommée directrice de l'éducation et chef de bureau, aux appointements d'ensemble de 1.300 dollars, plus la nourriture et le logement, dans la section des femmes de Copperhead Gap, dans un État qui a pour saint patron William Jennings Bryan.

« Parfait, dit la doctoresse Wormser. Si vous y restez jusqu'au milieu de l'automne, dans trois mois d'ici, que diriez-vous de venir passer octobre dans mon cottage, là-bas ?

— Oh ! combien gagneras-tu ? dit Pat Bramble. Grand Dieu, pas plus que ça ? Viens donc vendre des immeubles.

— Copperhead Gap ? dit Lindsay Atwell. Je ne sais pas ce qu'on y fait des femmes, mais j'y ai eu un client qui, entré faussaire, en est sorti faux monnayeur. Pourtant il ne faut pas exagérer, bien entendu : le monde s'est amélioré et les prisons aussi, nous avons renoncé à la torture… Ann, il fait si chaud ce soir – je crois que j'irai passer un mois en Écosse – allons nous promener à Riverside. »

Ils s'assirent sur un banc au-dessus de l'Hudson. La chaleur avait répandu sur New-York une langueur tropicale. Les bancs étaient occupés par les amoureux d'été, et devant eux passaient des mains tenant enlacées des filles bruyantes. La flotte était en rade, ses projecteurs se croisaient dans le ciel et les orchestres du Parc des Palissades, sur l'autre rive, faisaient l'effet de tam-tams dans la jungle.

« Ann, soupira Lindsay, j'ai odieusement abusé de vous, l'hiver dernier. J'ai admis, je m'en rends compte à présent, que vous consentiriez à me divertir quand je serais fatigué. Il m'arrive de l'être, et pourtant cela m'ennuie de me reposer. Vous m'avez en somme sauvé la vie. » Il lui serra la main, mais leurs paumes étaient moites, et il la laissa aller. Elle sentit, après coup, cette pression qui l'arrachait un peu à la lassitude de juillet.

« Vous êtes si sincère, Ann, on n'a pas à se tenir sur ses gardes avec vous. Vous n'êtes ni vaine ni égocentriste et ne jugez pas chaque homme selon les services qu'il vous rend. Voilà probablement pourquoi, me sentant si en sécurité avec vous, je ne me suis pas aperçu à quel point je m'éprenais désespérément de vous. Cet affreux projet que vous avez d'aller dans cette édition de poche de l'enfer qu'est Copperhead Gap m'a réveillé. N'y allez pas, c'est de la folie. Venez avec moi en Écosse… comme ma femme, bien entendu, ain-

si qu'il convient. Vous auriez plaisir, je crois, à circuler dans les Trossachs.

— Si vous étiez passionnément amoureux de moi…

— Je le serais !

— Quand vous le serez, vous me prendrez dans vos bras, et vous ne discuterez pas la question comme une homologation de testament. Mais je ne refuserais pour rien au monde l'occasion de combattre Copperhead Gap… enfin pour presque rien, non. »

Elle regretta par la suite de ne pas l'avoir amené à l'embrasser, à la dominer. Mais il était trop tard maintenant qu'elle pouvait, avec une clarté si désespérée, voir ses yeux tendres. Qu'étaient-ce que ces « artifices féminins » dont parlaient les romans ? Était-elle incapable de les déployer, de flatter, d'être timidement distante, pensive, troublée par son serrement de main, de le convaincre qu'elle était un mystère insaisissable qu'il fallait pénétrer ?

« En d'autres termes, mentir et jouer la comédie ! Non, je veux être pendue si je m'y résous », se dit Ann.

Juillet embrasait son lit solitaire. Elle se répéta cyniquement les mots de Lindsay :

« Le monde s'est amélioré… nous avons renoncé à la torture. »

XXIII

Madame Albert Windelskate, cette dame si animée d'esprit civique, qui donnait son temps gratis au Comité de surveillance des prisons et à la publicité qui en résultait dans les journaux, avait une villa pour l'été à Timgad Springs, principale station estivale de son État. C'était sur le chemin d'Olympus City, la station qui desservait le pénitencier de Copperhead Gap, et elle avait invité Ann à y passer une journée de repos pour y échanger des congratulations sur leurs charités. Elle alla la chercher à la gare en un joli coupé dans lequel un vase en verre moulé contenait des fleurs artificielles.

« Quelle chaleur ! Dieu que vous avez dû souffrir dans le wagon ! J'ai pensé que nous irions déjeuner au Country Club. Votre train pour Olympus City part à trois heures, ce qui vous mettra au pénitencier vers cinq heures. Ah ! Miss Vickers, nous trouvons tous que c'est magnifique de venir participer à notre réforme des prisons, avec votre éducation, votre expérience acquise dans l'Est, tout ce que vous savez. Quantité de personnes, à New-York et à Boston, semblent croire que, dans le Sud et dans l'Ouest, nous ne sommes pas à la hauteur des derniers progrès en criminologie scientifique, et vous retournerez leur dire quelles belles choses nous avons faites. Comment ! Il y a à présent un gymnase pour les femmes détenues à Copperhead. C'est une idée à moi, et avec mon mari nous avons souscrit pour cent dollars. « Vous trouvez, j'en suis sûre, lui ai-je dit, que nous nous ruinerons avec toutes nos charités. » Mais il ne fit que rire et me répliqua : « Oh ! j'estime que nous en avons les

moyens. » C'est tout lui. Vous n'imaginez pas à quel, point il est généreux en affaires – il s'occupe de prêts et d'hypothèques. – Ah ! je ne sais pas ce que deviendraient une quantité de fermiers et de commerçants dans notre État s'il ne leur fournissait pas de l'argent et ne les tirait pas d'embarras, et je suis sûre qu'il ne prend jamais un jugement de forclusion quand il y a un moyen au monde de l'éviter ; il fait tout son possible pour l'empêcher. Dieu sait pourtant combien ils sont imprévoyants… ils achètent des autos et des lessiveuses mécaniques et ainsi de suite, tout en prétendant qu'ils ne peuvent payer les intérêts. Mais comme je le dis, quand je le vois dans son bureau, il est si actif, si énergique, qu'on ne croirait jamais que, s'il s'agit de criminologie et de charité, il a un cœur tendre comme… tendre comme je ne sais quoi. Quant au Dr Slenk – le directeur de la prison est le Dr Addington Slenk – c'est beaucoup grâce à moi qu'on l'a nommé à ce poste à la place de ce vieux toqué qui l'a précédé – c'est un expert en science pénale tellement à la page. Vous allez tout simplement raffoler du Dr Slenk. »

Tout en débitant cette tirade, madame Windelskate conduisait Ann au Country Club Indian Mound et la menait sur la terrasse carrelée de rouge, au bord de la pente du terrain de golf.

« Naturellement, comme dit le Dr Slenk, on raconte beaucoup de niaiseries sentimentales à propos de la réforme des prisons. Elles ne sont pas faites pour des pique-niques. Quand un homme vole délibérément, on ne l'en récompense pas en le traitant comme un millionnaire. Trop de réformateurs purement théoriciens – c'est toujours le Dr Slenk qui parle – ont tendance à perdre de vue ce fait que, si les prisons doivent avant tout régénérer ceux qui ont commis une

faute, elles doivent pourtant avoir aussi un effet terrifiant sur les criminels pour qu'ils n'aient pas hâte d'y revenir.

» Ici, dans nos montagnes, nous avons une masse de cas assez graves et il ne convient pas de se montrer trop doux. Ils n'y sont pas habitués ; ils abuseraient tout simplement de vous si on leur donnait trop de bien-être, du pâté tous les jours et des salles de bain en quantité ; bien des gens honnêtes et respectueux des lois comme nous ne peuvent même pas s'offrir cela. Pour une masse de ces coquins de montagnards la prison est la force la plus régénératrice et civilisatrice, quand elle est maniée par un homme supérieur comme le Dr Slenk. Vous n'imaginez pas ! Chez eux, ces gaillards-là se nourrissent de sorgho et de pâté de pourceau, et ils sont trop heureux quand on leur donne en prison des pruneaux et autres douceurs.

» Non, comme l'affirme le Dr Slenk, la grande force régénératrice c'est un travail dur, utile. Dans le quartier des hommes nous avons de très belles industries, une fonderie où nous fabriquons des batteries de cuisine et une manufacture de salopettes, et dans celui des femmes un atelier de chemiserie et vêtements de dessous. Nos machines ne sont peut-être pas aussi modernes que nous voudrions, mais cela viendra. C'est une honte cependant que les adjudicataires qui nous prennent nos marchandises ne se décident pas à les payer ce qu'ils devraient. Aucun sentiment civique. Nous aimerions allouer à nos ouvriers vingt-cinq cents par jour pour les encourager, mais nous ne pouvons leur en donner plus de cinq, ce qui n'est vraiment pas beaucoup. Même pour ceux qui ont une longue peine à faire. Mais enfin toute cette industrie moderne enseigne à ces pauvres diables le moyen de reprendre leur place dans la société quand ils sont libérés. Sobriété, chasteté, labeur forcé et continuel, obéis-

sance au règlement, sans hésitation ni murmure, quelles leçons sans prix !

» Il serait temps de commander notre déjeuner. J'espère que notre club vous plaît ? Gentil le petit pavillon, n'est-ce pas ? Savez-vous bien qu'il a coûté cent cinquante mille dollars ? Des matériaux de premier ordre. Je dis souvent à M. Windelskate : « Là, voici un bâtiment qui durera, en cette époque où on en construit tant qui ne tiennent pas debout. » Je suis d'avis de bâtir pour l'avenir. Voilà pourquoi je me donne tant de mal pour ces pauvres brebis égarées de la prison, et Dieu sait pourtant que cela ne me vaut jamais remerciements ni considération, bien que le gouverneur, le gouverneur en personne, m'ait dit un jour : « Madame Windelskate, je me demande si vous saurez jamais ce que cela représente pour les institutions et les œuvres sociales de cet État que d'avoir une maîtresse femme comme vous pour s'y intéresser personnellement à ce point. » Cependant, comme je lui ai répondu, je ne prétends pas avoir aucune connaissance spéciale de toutes ces histoires de sociologie, mais j'estime simplement qu'on ne peut se permettre de négliger les avis et les soins d'une femme sérieuse et animée de sentiments civiques. Vous seriez étonnée si vous saviez quelles sommes nous consacrons à nos charités, et à notre petite maison – nous habitons Pearlsburg… en hiver, bien entendu. La ville est dix fois plus grande que Timgad Springs. Le dernier recensement a compté 27.000 âmes, et je ne serais pas du tout surprise qu'au prochain, en 1930, c'est-à-dire, voyons… dans six ans d'ici, nous en ayons trente sinon trente-cinq mille.

» Quant à la prison, maintenant, il y a une chose contre laquelle je dois vous mettre en garde. Dieu sait que personne ne saurait être plus au courant que moi de son administra-

tion. Aussi quand des mécontents proclament que les prisonniers ont une mauvaise nourriture et une mauvaise hygiène ; que le travail est trop dur… c'est vraiment trop odieux, n'est-ce pas ? Qu'un tas de criminels dégénérés aient à travailler autant que vous et moi et autres personnes comme il faut ! Quand j'entends des gens faire des critiques de ce genre… oh ! oui, il y a des faiseurs d'embarras, des délicats et Dieu sait quoi encore… un soi-disant prédicateur libéral, un universaliste qui, à Pearlsburg, dira n'importe quoi pour faire sensation et pour qu'on parle de lui… des gens qui ne songent qu'à détruire et n'ont pas dans la tête la moindre idée constructive !

» Mais il se trouve que je connais la source de tous ces faux bruits, et c'est là-dessus que je veux vous mettre en garde. Il y a à Copperhead, dans le quartier des femmes, une prisonnière qui s'appelle madame Jessica Van Tuyl. C'est une communiste, une anarchiste, une agitatrice travailliste, une instigatrice de désordre de la pire espèce. Je sais par hasard que cette Van Tuyl est responsable de toutes sortes d'attentats à la dynamite, de guet-apens, de coups de feu et de violences de tout genre commises par des ouvriers dans les récentes grèves de mineurs et de fermiers. Elle a été condamnée à trois ans de prison pour syndicalisme criminel et complots ; elle aurait dû être enfermée à vie, si nos juges n'étaient pas si pusillanimes et n'avaient pas tellement peur de l'opinion publique. C'est cette femme-là qui a réussi à faire passer toutes sortes de lettres mensongères sur le régime de la prison et a répandu ainsi tous les bruits imaginables, aussi faux que nuisibles.

» Oh ! c'est une tâche ingrate, mais néanmoins je sens – vous aussi ? – que c'est le devoir de nos meilleures familles et de la classe bien élevée de s'occuper de politique et de ne

pas laisser faire une foule de vulgaires politiciens ignorants et prévenus, vous ne trouvez pas ? Je suis si heureuse que vous soyez venue nous aider. Surveillez cette femme, cette Van Tuyl, et faites-lui comprendre ce que pensent d'elle les honnêtes gens qui respectent strictement la loi. Prenons-nous un cocktail avant de déjeuner ? »

Ann avait toujours tenu à être soigneusement coiffée, chaussée et gantée ; mais, comme la chaleur était réverbérée par les montagnes d'argile rouge, que la poussière dansait sur les coussins en velours du wagon et que l'odeur de pistaches et de bébés augmentait, elle cessa de se tourmenter à l'idée que ses cheveux pendaient en mèches sur son front.

Elle remarqua avec insouciance, à trois banquettes devant elle, une femme qui ne cessait de s'agiter, regardant par la fenêtre, puis derrière elle, comme quelqu'un que trouble le voyage, par manque d'habitude. C'était une vieille négresse d'un gris cendré, vêtue de sa robe du dimanche, en satin noir usé, avec un chapeau bon marché, datant de 1890. Ann se demandait pourquoi cette noire n'était pas au fond de la voiture, sur le coffre à outils. C'était probablement parce qu'elle était avec un homme que, bien qu'il ne tournât pas la tête, elle croyait reconnaître, à sa large nuque, pour un blanc.

La négresse redoutait quelque chose. Tandis qu'elle regardait, la mâchoire tombante, quelque merveille étrange pour elle, – la grosse Italienne aux énormes boucles d'oreilles en verre, qui mâchonnait des pâtisseries qu'elle tirait de son panier, ou le voyageur courtois, en complet de flanelle grise et chemise de soie, avec une énorme bague au pouce, – son cou semblait lui rentrer dans le corps et ses lèvres entr'ouvertes frémissaient.

« Ollllympus-Ciiiity ! » brailla le serre-frein.

Ann vit de profil les lèvres de la négresse former les mots : « Oh ! mon Dieu ! » Puis la femme se détourna et Ann l'oublia en prenant ses valises dans le filet, des valises lourdes de livres tout remplis de statistiques sur les fourberies de la nature humaine, et de psychologie, chose que ne comprendrait jamais la négresse gris cendré.

La gare où Ann descendit, aidée par le galant serre-frein, qui lui porta ses valises, était un hangar en bois dont la peinture rouge s'écaillait ; le quai était une fournaise brûlante, à ciel ouvert. Contre le mur, étaient appuyés une demi-douzaine de flâneurs, pieds nus et en chapeaux de paille troués. Mais, devant eux, se dressait un personnage qui n'avait rien de languissant, un homme haut comme un pin, résolu, terrifiant, un homme à longue tête de cheval jaune, aux petits yeux rouges et perçants, avec des mains qui paraissaient des mille-pattes boursouflés. Il lui manquait trois dents par devant ; les autres étaient noires. Il portait une chemise grise, des bretelles rouges, un chapeau Stetson grand comme une tente de cirque et une ceinture à laquelle pendait la gaine d'un long revolver.

Il ouvrit sa bouche, mince comme celle d'une tortue qui happe. Un homme gros et court, dont la face ressemblait à un bifteck sans avoir plus d'expression, traînait vers lui la négresse qu'avait remarquée Ann, et celle-ci voyait maintenant – le dossier de la banquette le lui avait caché dans le train – que la vieille était attachée par des menottes à son compagnon blanc.

« Hello ! shérif, aboya le grand pin à celui-ci, alors voilà cette vieille chienne noire. Elle a estourbi son homme avec

une hache, hein ? Nous lui ferons voir quelque chose de mieux. »

Les flâneurs, le shérif, le géant lui-même, éclatèrent d'un rire qui grinçait comme les freins d'une auto rouillée.

« Oui, cap'taine, la v'là : sœur Lil Hezekiah. Ma sœur, je vous présente le gentleman qui aura le plaisir de passer une corde autour de votre cou flasque, meurtrière que vous êtes, vieille chatte d'enfer. Bon Dieu, cap'taine, je vous jure que là-bas elle a failli me mordre.

— Elle ne me mordra pas, moi ! »

Et l'énorme capitaine allongea, doigts étendus, un bras qui semblait celui d'un monstre approchant dans un cauchemar. Les doigts s'abattirent lentement sur la négresse, firent mine de s'enfoncer dans ses yeux, lui emboîtèrent l'épaule, tandis qu'elle tombait à genoux sur les planches rugueuses, son poignet, toujours attaché, tordu par le shérif musclé. Elle avait de l'écume à la bouche et poussa un hurlement qui paraissait sortir de la jungle. Le géant la tint pendant qu'on ouvrait les menottes, la tira vers une camionnette portant l'inscription : « Pénitencier Copperhead », l'y poussa et se détourna à moitié. La face grise aux mille plis de la vieille se pencha au dehors… Il bondit et la frappa, – on eût dit que son crâne fragile craquait, – et elle disparut dans la voiture pendant que les flâneurs ricanaient.

« On dit que la sœur Hezekiah est très puissante par ses prières, une vraie sœur de Pentecôte, bien qu'elle ait perdu la tête et ait aiguisé la hache sur son vieux, dit le shérif en pouffant de rire.

— Eh bien, elle ne fera pas mal de prier ! Je regrette que vous ne l'ayez pas lynchée, comme vous auriez dû le faire pour épargner tous ces frais à l'État, grommela l'autre.

— Comment, cap'taine, balbutia le shérif surpris et froissé. On ne peut pas lyncher un nègre pour en avoir tué un autre. En somme, il n'y aurait même pas de quoi la pendre pour ça. Mais elle a failli me mordre, et, par Dieu, j'aiderais volontiers à l'envoyer se balancer. N'oubliez pas qu'il faut que j'assiste à la pendaison. Je n'en ai jamais vu, cap'taine… C'est drôle, hein ? pas même un nègre. Est-ce que c'est vrai, dites, que quelquefois, quand la trappe s'ouvre, ils ont la tête arrachée ? »

Une main toucha la manche d'Ann. Elle n'avait pas fait attention, dans son émoi, qu'un chauffeur nègre, abruti de chaleur, avait marmotté :

« Taxi, Madame, taxi ?

— Oh ! taxi, oui, je veux bien, murmura-t-elle.

— Pour où, Madame ? »

Elle ne pouvait admettre qu'elle allait à la prison, qu'elle était la collègue du « cap'taine », ce géant à la longue figure jaune. Mais peut-être le chauffeur croirait-il qu'elle était simplement la femme ou l'amie d'un condamné.

« À la prison », dit-elle d'une voix haletante.

Et le nègre crut en effet, tant elle mit de hâte terrifiée à prononcer le mot, qu'elle était une de ces femmes qui, plus que les prisonnières, payent pour les crimes de leurs hommes.

La grande rue d'Olympus City se signalait par des tas de poussière rouge sur lesquels des chiens dormaient ou chassaient paresseusement des mouches peu exigeantes, par des boutiques en bois à un ou deux étages, pas très fraîchement peintes, devant lesquelles, sur le trottoir en planches, les propriétaires sommeillaient dans des sièges abrités d'une tente, et par des sycomores poussiéreux dans lesquels dormaient des moineaux.

La route menant d'Olympus au pénitencier traversait un plateau argileux bordé de collines : immuablement droite, elle courait entre des fermes composées de petites cabanes en bois brut et de grandes étables à porcs, des champs de blé et de tabac qui semblaient un peu flétris. C'était un désert, non pas de sable, un sol rouge avec des feuilles d'un vert jaunâtre, mais un désert quand même et brûlant comme la Vallée de la Mort.

« Je ne peux pas supporter ça ! Frapper cette pauvre vieille folle ! Je vais m'en aller », se lamentait Ann, trop paralysée pour le faire.

Elle était accablée de honte, de n'avoir pas menacé le shérif et le « cap'taine ».

Elle s'attendait à trouver le pénitencier absolument hideux ; mais elle vit, se dressant fièrement au-delà de champs rouges, un brillant édifice en pierres de taille, avec de hautes colonnes. L'auto la cahota en montant une côte sous une voûte de sycomores ; au pied de la colline, coulait un ruisseau bordé de saules au feuillage frais. L'allée menant au porche à colonnes était entourée de pelouses et de massifs de roses.

« Mais c'est un palais ! se dit Ann, remontée. Cet affreux homme, ce « cap'taine », est peut-être une exception. Je me débarrasserai de lui. »

Un nègre obséquieux, en alpaga noir très propre, ouvrit la grille de bronze du bâtiment principal et l'introduisit, avec forces gestes, dans un vestibule dallé de marbre blanc, avec colonnes roses et escalier de marbre jaune, où rien ne faisait penser à une prison.

« Miss Vickers, M'ame, pa'faitement, Miss Vickers. On vous attendait, Miss Vickers. Le bu'eau du dilecteur ici à d'oite, M'ame.

— Il n'y a rien d'ignoble et d'horrible dans tout cela, se dit Ann. S'il y a quelque chose à dire, ma fille, c'est que cela rappelle un peu trop le Ritz pour ton goût ! Je suppose que le Dr Slenk est forcé d'accepter les affreux gardiens que lui imposent les politiciens. »

Elle pénétra en hésitant dans les bureaux de la direction ; une jeune et sémillante secrétaire la conduisit dans le cabinet personnel du Dr Slenk, belle et grande pièce à pilastres et cheminée en chêne sculpté, avec portraits de Robert E. Lee, de John William Golightly, gouverneur actuel de l'État, et du Bon Samaritain, pitoyable à ses ouailles. Par les croisées ouvertes, on apercevait l'éclat des pelouses et des massifs de roses.

Le Dr Slenk se leva pour l'accueillir, la main tendue, presque affectueusement :

« Miss Vickers, c'est une véritable faveur pour nous de vous avoir comme collaboratrice, j'espère que votre tâche ici vous plaira comme à moi. Oh ! il y a de tristes tragédies et nous commettons bien des erreurs. Mais quoi de plus hono-

rable que d'essayer de secourir les malheureux, d'aider le pécheur à rentrer dans le droit chemin ? J'espère que votre besogne avec nous vous intéressera. Oui, c'est mon cas. Le voyage a été chaud ? Et comment avez-vous trouvé madame Windelskate ? Je ne sais pas ce que nous ferions sans son appui et ses conseils. Mais elle n'a jamais rien fait de mieux, j'en suis sûr, que de vous envoyer ici. Oui, c'est bien mon avis. »

Quel gentil petit homme que ce Dr Slenk, net comme un fox-terrier, avec un col impeccable, une cravate bleue à pois, une chemise blanche et des souliers noirs, sans compter le plus joli et le plus littéraire des lorgnons pliants à monture d'écaille, qu'il fermait et ouvrait gaiement tout en parlant.

« Oui, il a fait assez chaud, oui… »

Et elle continua sans savoir ce qu'elle disait ; elle n'avait aucune idée de faire une impression quelconque et songeait :

« Vais-je oser lui parler de cette brute que j'ai vue à la gare ?

— Ah ! vous êtes allée au Country Club avec madame Windelskate… Je vous envie : par la chaleur qu'il fait, j'aurais aimé y être. Un endroit délicieux, n'est-ce pas, ce club ?… Je voudrais pouvoir en donner un pareil à nos pauvres bonshommes et bonnes femmes, mais ce ne serait guère fait pour les effrayer, je le crains, hi, hi, hi ! Ah ! voici mon bras droit, le surveillant chef et capitaine des gardes, M. Waldo Dringoole… »

Dans le cabinet, s'avançait, comme un éléphant à la démarche lourde, le géant à tête de cheval qui avait frappé la négresse à la gare. Il portait maintenant une tunique

d'uniforme bleue, mais n'avait pas supprimé son Stetson de la taille d'une ombrelle.

« Oui, roucoula le Dr Slenk, vous pourriez dire, je crois, que le capitaine Waldo est le véritable chef de la prison, où je ne suis que la mouche du coche. Je reçois les citoyens de notre bon État, je m'entretiens avec les autorités et je m'enquiers de ce qu'elles attendent de nous ; mais c'est en réalité le capitaine Waldo qui exécute… Miss Vickers, le capitaine Waldo Dringoole… Capitaine, Miss Vickers est ici pour un crime relativement bénin : elle est sociologue ; laissez-lui donc ses aises, ne l'enfermez pas dans une cellule noire… pas encore, hi, hi, hi ! »

Quel joyeux petit homme que le Dr Slenk, sauf pendant les révoltes ! Toujours comme cela, plaisant et aimable, et faisant claquer son lorgnon à surprise en l'ouvrant et en le fermant.

Avant qu'Ann pût se dérober, le capitaine lui avait enfoui la main dans son énorme patte et, de toute sa hauteur, laissait tomber de sa grosse voix ces mots :

« Soyez la bienvenue dans notre ville, ma petite dame, comme dit l'autre. Je vous ai aperçue à la gare, mais j'étais en quelque sorte absorbé. Du diable si je sais ce qu'est une sociologue, mais, si vous en êtes une, c'est parfait pour moi. Seulement, ça ne vous plaira guère. Nous avons quelques fortes têtes ici. Nous essayons de les bien traiter, mais, Dieu vous assiste ! ils abusent de vous. Enfin, vous ferez bien de rester un mois ou à peu près – ce sera une bonne épreuve pour vous – et puis de retourner à vos collèges et maisons de refuge et autres gentilles balivernes. Dites-moi, la bourgeoise et moi nous serions rudement contents si, dans vos heures

de loisir, vous vouliez venir à la maison boire avec nous une bouteille de coca-kola. »

Ann sentit que cet homme s'efforçait d'être aimable, mais son sourire de brèche-dent qui brillait au-dessus d'elle était terrifiant.

« Maintenant, puisque vous débutez, ma petite dame, laissez-moi vous mettre sur vos gardes. Il y a un tas de loufoques et de théoriciens sentimentaux, – des ***thé-o-ri-ciens !*** – surtout là d'où vous venez, qui ont l'air de se figurer qu'on peut venir à bout d'un tas de sacripants, qui vous troueraient la peau aussi aisément qu'ils mangent, en les priant d'être de bons garçons et de bonnes filles et en les dorlotant, en leur donnant des baignoires et du champagne et des surprises-parties, et Dieu sait quelles autres singeries. C'est très joli pour une bande de théoriciens qui n'ont jamais vu une vraie prison du bon Dieu que du campus de leur collège. Moi, je n'ai que cinquante-deux ans, mais j'ai été dans le métier, et shérif, et tout ça, depuis trente-deux maudites années, et je vous déclare que la seule manière de traiter des criminels – ils n'ont rien d'humain, ils ne sont rien de ce que nous appelons des hommes, – la seule manière de les mater, c'est de leur inspirer la crainte de Dieu, afin qu'ils se comportent bien pendant qu'ils sont dans la geôle et n'aient pas envie, une fois sortis, d'y rentrer. Être juste avec eux, bien entendu, mais leur faire voir que vous êtes le maître après Dieu et que vous n'hésitez pas à les punir comme il faut à la moindre incartade. Je n'ai pas peur d'eux, et ils le savent. Tant qu'un homme se conduit convenablement avec moi et fait exactement ce que je lui dis, jusqu'au moindre détail, et sans discuter d'une façon ou d'une autre, eh bien, je le traite comme il faut, et ces sacrés condamnés le savent. »

Ils étaient maintenant assis ; le Dr Slenk, à sa table, rayonnait et approuvait de la tête, le capitaine Waldo écrasait un fauteuil et gesticulait suffisamment pour mettre en valeur sa harangue, et Ann, hypnotisée, laissait ses doigts tambouriner nerveusement sur son genou.

« Voilà la vraie « criminologie scientifique », pas vrai ? La cause et l'effet. Qui sème le vent récolte la tempête. Y a-t-il rien de plus scientifique que ça ? Et puis parlez-moi de psychologie, – naturellement, je blaguais quand je disais que je ne sais pas ce que c'est que la sociologie : je parie que j'ai lu une sacrée masse de vrais livres, profonds et savants, bien plus que la plupart de ces gaillards qui se prétendent si sages, seulement, je ne les ai pas toujours à la bouche, – donc, pour en venir à la psychologie, voici le fin mot de l'histoire. Pourquoi les criminels sont-ils des criminels ? Parce qu'ils se croient au-dessus des lois. Alors, que doit faire d'eux celui qui les garde ? Eh bien, ***les briser***. Leur montrer qu'ils ne valent pas mieux que la masse des gens…, en somme, leur prouver qu'ils ne valent rien du tout et que la seule façon dont ils peuvent s'en tirer, en prison ou en liberté, c'est d'observer toutes les règles, quelles qu'elles soient, et de les respecter, vivement et sans rouspéter. C'est même une bonne chose de leur imposer des règles absurdes, qui n'ont aucun sens, uniquement pour leur apprendre à faire ce qu'on leur dit, peu importe quoi. Et, s'ils résistent, ***brisez-les***. C'est ce que je fais. Je ne crains pas de les fustiger, – la loi ne le permet pas, mais nous parlons ici entre nous et pas pour ces imbéciles de législateurs, – je ne crains pas de les garder dans le « trou », deux mois s'il le faut, sans vêtements, ni lit, ni lumière, et très peu de pain, et juste assez d'eau pour qu'ils aient toujours soif, nuit et jour ; je ne crains pas de les lacer dans la couverture – c'est comme ça que nous appelons la camisole de force – jusqu'à ce qu'ils se sen-

tent prêts à éclater. En principe, le directeur ne sait rien de tout ça – ne lui en parlez pas. Il passe l'éponge là-dessus. »

Les deux hommes eurent un rire d'intelligence, un rire clair, comme à une bonne plaisanterie, tels deux oncles s'amusant des espièglerie d'un enfant.

« Voyez-vous, Miss… Vickers, n'est-ce pas ? tout est là. Ce n'est pas seulement beaucoup plus facile pour nous, c'est aussi bien meilleur pour les condamnés de leur faire comprendre qu'il est inutile qu'ils essayent de gagner la partie. Mon Dieu, mais c'est dans la Bible : « N'employant pas la verge, vous gâtez l'enfant. » Plus ils comprennent vite à qui ils ont affaire, plus ils sont heureux. Il faut qu'ils apprennent la discipline. ***La discipline !*** C'est le plus beau mot de la langue anglaise. Je vous l'affirme, si l'on savait la vérité, le pire tour qu'on pourrait jouer à ces pauvres diables, ce serait de faire ce que ces imbéciles de théoriciens appellent « réformer les prisons ». Des lourdauds, comme ce moulin à paroles d'Osborne et ce maître d'école de Kirchwey. Allons donc, si je pouvais employer les bons vieux châtiments, marquer les incorrigibles au fer rouge, pour que tout le monde voit ce que sont exactement ces voyous-là ; si je pouvais les fouetter, non pas à l'intérieur, mais en public, afin que ce fût un avertissement et un sujet d'épouvante pour tous, leur donner cinq cents coups avec un vrai chat à neuf queues, arrêter quand ils s'évanouissent et puis reprendre, et mettre ensuite une bonne poignée de sel dans les plaies… ; eh bien, si je pouvais faire ça, je supprimerais le crime en un tournemain. Oui, Monsieur, c'est une honte qu'un homme soit empêché par les journaux et ces sacrés soi-disant réformateurs de faire ce qui – l'expérience nous l'enseigne – transformerait toutes ces crapules en braves et honnêtes gens craignant Dieu. Mais, dites-moi, sœur, je

n'avais pas l'intention de faire un discours de 4 Juillet. J'ai tout simplement pensé qu'il serait bon pour vous de connaître dès le début le fond de la question, afin que vous ne pussiez pas plus tard vous plaindre que nous vous avons caché quelque chose. Je vous assure qu'avec mon expérience je peux vous apprendre en cinq minutes plus de vraie, d'authentique science pénale pratique que vous n'en acquériez en cinq ans dans vos collèges ou avec vos réformateurs à l'eau de rose. Hein ! directeur ?

— Ma foi, capitaine Waldo, vous savez que, sur bien des points, je ne suis pas d'accord avec vous. Mais il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il dit, Miss Vickers. Nous aimons tous à édifier de nouvelles théories psychologiques ; mais, comme dit Shakespeare ou je ne sais qui : « Le cheval de labour Pratique ne peut suivre l'allure de la trotteuse Théorie. » Eh bien, capitaine, voulez-vous emmener Miss Vickers, la présenter à madame Bitlick et aux surveillantes et lui montrer où accrocher son chapeau ? »

Peut-être la fureur qui paralysait Ann lui donnait-elle un air de complaisance stupide. En tout cas, le capitaine Waldo n'eut pas un regard désapprobateur tout en grommelant :

« Eh bien, sœur, vous apprendrez peut-être ce jeu, quoique vous ayez perdu du temps en allant au collège… Euker ! Euker ! »

Son rugissement était terrifiant : le portier nègre surgit dans le cabinet comme le valet comique dans une farce.

« Vii, cap'tain Waldo.

— Emporte les valises de Miss Vickers et tous ses bagages dans le pavillon des dames, et vivement !

— Vii ! »

Le portier contemplait avec émotion le géant aux dents noires, à la face en peau de porc, comme un fidèle aurait regardé une statue sacrée. On ne saurait dire ce qui dominait en Ann, l'écœurement, l'épouvante ou le désir de tuer, mais ces trois sentiments salutaires se mêlaient, se confondaient si bien en elle qu'elle n'avait pas ouvert la bouche quand elle se leva sur le : « Eh bien, venez, sœur » du capitaine Waldo.

Dehors, il ricana :

« Dites donc, vous savez, je ne suis pas tenu d'aller chercher les condamnés à la gare, comme je l'ai fait aujourd'hui ; mais c'est plutôt pour m'amuser quand il s'agit d'un assassin. »

XXIV

Au bout du vestibule de marbre brillant, avec son aspect d'hôtel pour lanceurs d'affaires et maîtres chanteurs de haut vol, était une porte basse n'ayant rien d'un hôtel, une porte en fer garnie de clous de fer. À quoi étaient destinés ces clous, sinon à être affreux, Ann ne le découvrit jamais. Le capitaine Waldo brandissait son trousseau de clefs de cet air supérieur que prennent les fonctionnaires pour ce faire, et fit passer Ann par cette porte dans un couloir en briques et ciment. Il était humide et uniquement éclairé par de petites lampes électriques en des globes salis par les mouches : on eût dit un grand égout. Puis ils montèrent un escalier de fer en spirale, dans un puits en ciment, et Ann eut l'impression de grimper dans un phare.

« Attendez, souffla le capitaine Waldo, je vais vous montrer quelque chose. Les hommes sont pour la plupart dans les ateliers ou dehors dans les fermes, et vous pouvez jeter un coup d'œil. (Il prenait le même ton que s'il lui offrait un bonbon.) Ce n'est pas permis… quartier des hommes. Mais, pour une fois, je vous y autorise. »

Il agita encore pompeusement ses clefs, ouvrit une porte de fer et la conduisit sur un plancher de plaques d'acier sombre disposées de manière à faire un dessin de petits diamants en saillie. Ann leva la tête avec stupeur. Elle était au centre d'un bâtiment ayant la forme d'un immense Y dont chaque branche avait trois cents pieds de long et cinquante de large. Au milieu était une plate-forme circulaire, à ciel ouvert, d'où elle pouvait voir trois étages de cellules grillées

s'étendant sur deux rangées doubles le long de chaque branche. Les alignements de barreaux en acier luisant faisaient songer à des râteliers de fusils dans une immense armurerie. Ces lignes brillantes fondaient sur elle comme un cauchemar de cubiste. Un homme, un être humain ne pouvait pas plus vivre dans cette cage multiple que dans une dynamo.

Les petites prisons qu'elle connaissait (les pavillons au Refuge des femmes de l'Est, les cages en bois et fer de Green Valley) étaient accueillantes comme un grenier d'autrefois à côté de ce grand ravin de barreaux d'acier.

La chaleur de juillet était alourdie par des odeurs de sueur, de détritus d'aliments, d'eaux sales, de tabac à bon marché, de blattes écrasées et de désinfectant, et pourtant ces lignes d'acier qui s'étendaient à l'infini semblaient glacées. Ann frissonna.

« Belles cellules, hein ? dit le capitaine Waldo. Seize cents, assez pour que nous ne soyons qu'à peine un peu encombrés : il n'y en a que trois cents qui contiennent deux prisonniers. »

Et le capitaine regardait les barreaux aussi fièrement que le roi Salomon ses seize cents enfants.

« Oui, m'sieu, voilà la vraie réforme des prisons : l'acier le plus dur qu'on trouve sur le marché. »

Vers la plate-forme où ils se tenaient, s'avançait en chancelant une forme à demi humaine, un vieil homme non rasé, au teint jaunâtre, vêtu d'une robe de chambre en lambeaux, jadis rouge et noire, d'un pyjama de flanelle verdâtre et de sandales de toile.

« Comment va, cap'taine ? comment va, comment va ? Jolie fille que vous avez là, oui, m'sieu, charmante. Venez ici, ma belle… »

Et le vieux s'avançait en se glissant de côté et en agitant ses griffes.

« F…-moi le camp d'ici, Daddy, ou je mets les chiens à tes trousses ! » lança le capitaine Waldo sans méchanceté.

Mais le vieux s'éloigna, en louchant vers Ann par-dessus son épaule. En la ramenant à l'escalier, le capitaine lui dit en ricanant :

« Un drôle de type, ce vieux. Nous ne le faisons presque pas travailler, et pourtant il balaye assez bien les corridors. Et, je peux vous le dire, voilà un homme qui obéit et qui fait ce que je lui ordonne ; oui, il me suivrait comme un chien couchant.

— Pourquoi a-t-il été condamné ?

— Oh ! il a eu… des histoires avec sa fille et alors des tas de voisins l'ont accusé d'avoir tué le gosse qu'elle a eu. Je ne le crois pas. Oh ! c'est un brave vieux bonhomme… obéissant. On dit pourtant qu'il a fallu une fois lui donner cent coups de fouet ; ç'a été sa première punition.

— Ah ! la première… Quand était-ce ?

— Avant moi, mais… voyons, ç'a dû être il y a environ cinquante-cinq ans. Oh ! maintenant, nous l'avons mis au pas. »

Encore deux étages de l'escalier en fer, deux redescendus, un autre corridor genre égout, et ils arrivèrent dans le quartier des femmes, qui occupait trois étages à l'extrémité d'une des branches de l'Y gigantesque. Ils entrèrent par le palier des cellules. Ce n'était pas aussi accablant que la cage à trois étages de la rotonde : il n'y avait que quatre-vingts cellules occupées par une centaine de femmes, contre dix-neuf cents hommes. Ce n'était pas accablant, non, mais simplement terrifiant, de passer devant ces cages vides, en ciment avec grille d'acier. Chacune contenait une couchette à deux étages en tubes d'acier, un tabouret boiteux, une petite table branlante, une cuvette, un pot et un grand baquet en zinc : c'était tout l'ameublement d'une femme pour deux, dix ou quarante ans de son existence.

Des blattes couraient, devant Ann, à travers le couloir, entre les rangées de cellules, et un rat passa comme un éclair. Comme dans le quartier des hommes, le corridor puait le désinfectant et la sueur.

« Ces sacrées dégoûtantes de paresseuses, dit gaiement le capitaine Waldo, impossible d'obtenir qu'elles tuent les punaises. Regardez là. Nous avons quatre cellules de condamnées à mort – isolées, à l'extrémité – et un escalier spécial descend de là au gibet dans le sous-sol : c'est commode quand nous avons à exécuter une femme. Vous verrez que nous autorisons les femmes qui sont dans ces cellules à avoir des portraits, mais seulement ceux de proches parents, bien entendu, et pas plus de deux. C'est pour les remonter pendant leurs derniers jours. Les voici. »

Après un nouveau moulinet de clefs, il ouvrit un groupe de quatre cellules où régnait une agitation inattendue. Deux énormes gardiens, en uniforme bleu à boutons de cuivre,

poussaient dans une des cages quelque chose qui ressemblait à un chien enragé luttant des griffes et des dents pour sortir d'un sac. Ann découvrit que c'était Lil Hezekiah, la négresse meurtrière. On lui avait enlevé sa belle robe de satin noir et son petit chapeau de paille et mis un costume d'uniforme en guingan, si passé au lavage qu'il ressemblait à un vieux torchon sec.

« Fourrez-la dedans, garçons ! dit négligemment le capitaine aux gardiens. On a pris sa binette, ses empreintes digitales ? Holà ! ne la laissez pas ruer comme ça. Qu'est-ce que vous avez, les enfants ? Peur d'une vieille sorcière noire desséchée ? Empoignez-lui les jambes… comme ça, à la bonne heure, voilà ! »

En fermant la grille, un des gardiens lança d'un air radieux au capitaine Waldo :

« Oui, on l'a photographiée, mais je plains la matrone qui aura à lui faire prendre un bain. Elle doit être folle, la vieille diablesse. »

Alors, secouant l'horreur qui l'engourdissait, Ann se mit à parler, comme cent fois déjà elle avait voulu le faire :

« Elle n'est pas folle, capitaine Dringoole, oh ! j'en suis sûre : elle est terrorisée, tout simplement.

— Mais oui, bien sûr, je sais, ma petite. Ça va aller très bien maintenant, elle s'habituera… D'ailleurs, nous la descendrons bientôt en bas pour la pendre, alors ça n'a pas d'importance. Elles ont peur, elles n'ont pas le bon sens de comprendre qu'elles n'y peuvent rien. Mais elles se taisent…, tenez, comme cette autre vieille chouette-là. Elle nous a donné rudement du mal, mais à présent elle se tient comme il faut et reste tranquille. »

Il désignait du doigt l'autre condamnée à mort que surveillaient deux gardiennes. Elle était tranquille, en effet : pas de visage, rien que deux trous brûlants dans un masque de coton blanc. Assise, le dos arrondi, sur son tabouret, elle ne bougeait pas ; seuls ses doigts se promenaient sans cesse autour de sa bouche entr'ouverte. Sa tête penchait un peu d'un côté, comme celle d'une femme qui a été pendue.

Le capitaine Waldo quitta Ann au bureau de madame Bitlick, surveillante en chef du quartier des femmes, à l'étage au-dessus des cellules.

« Bonjour, sœur Bitlick, ça va ? Voici la jeune dame qui nous arrive du côté de Boston, je crois, pour nous apprendre à nous autres vieux lourdauds à diriger une prison. Maintenant, Mesdames, soyez sages. Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Miss… heu !… Vickers. Dans huit jours, vous verrez les choses exactement comme moi.

— Eh bien, dit madame Bitlick quand le capitaine Waldo eut galamment agité son chapeau et fut parti, ma parole, c'est la première fois, à ma connaissance, que le capitaine Waldo prend la peine de m'amener quelqu'un lui-même. Le plus souvent, il envoie Euker, ce nègre effronté. J'imagine que vous avez dû faire sa conquête… Prenez garde à lui ! »

Elle riait, vaguement aimable, avec des clignements d'yeux.

Alors, une demi-heure durant, madame Bitlick – il n'y a pas à la décrire : elle avait un air plus ou moins féminin, avec des cheveux châtains plus ou moins mêlés de gris et portait une robe bleue d'uniforme – expliqua que, tout en étant apparemment une grande amie et favorite de madame

Windelskate, Ann devait bien se mettre dans la tête et apprendre qu'ici, à Copperhead Gap, personne, jamais, n'obtenait de faveurs, et qu'il fallait qu'elle se tînt à sa place et obéît aux règlements des fonctionnaires, exactement comme si elle venait de tout là-bas, du « Pays de la faim ».

Madame Bitlick disait tout cela avec espoir, car, quant à elle, en dépit de ce que pourraient penser les pessimistes, elle était certaine qu'Ann violerait ces règlements et serait chassée après un séjour juste assez long pour les faire tous bien rire.

« Et maintenant, conclut-elle, vous aimeriez, je pense, aller vous rafraîchir dans votre chambre. »

Elle n'accompagna pas Ann : elle sonna et, dans le bureau, accourut un véritable elfe : yeux ronds, nez rond, bouche ronde, avec une moue ronde, une vive et sautillante Topsy blanche, qui paraissait quinze ans et semblait avoir mis comme déguisement ce costume de prison en toile à torchon délavée et ces hautes bottines noires à bout carré. Elle sourit à Ann et à madame Bitlick.

— Birdie ! Tu as encore fumé… Si, je le sens.

— Oh ! non, m'ame Bitlick. Moi ? Je ne fume plus jamais. Je ne fais que m'appliquer tout le temps pour être une bonne fille quand je sortirai d'ici, et fumer c'est mauvais… Oh ! oui, fumer, ça entraîne à toutes sortes de vilaines choses. Je pense tout le temps à ce que vous me dites, vous et m'ame Kaggs. Vous êtes si bonnes pour une pauvre fille ! »

Madame Bitlick soupira.

« Voici Birdie Wallop, Miss Vickers. C'est une voleuse à l'étalage, mais elle est différente de la plupart des femmes d'ici. Elle semble comprendre et apprécier ce que nous essayons de faire pour elle et vous voyez comme elle a l'air heureux… Elle montre le résultat obtenu. Maintenant, Birdie, tu vas conduire Miss Vickers à sa chambre. Et, si je t'attrape encore à fumer, je te fais fouetter à mort. »

Birdie pleura, Birdie hurla :

« Oh ! ce n'est pas que j'aie peur d'être punie, m'ame Bitlick ; mais ça me briserait le cœur si vous pensiez que je ne sens pas toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

— Hum !… j'espère bien que si. Allons, file ! »

Dehors, les larmes de Birdie Wallop cessèrent instantanément. Ses yeux ronds et mobiles dévisagèrent Ann hardiment et elle fit une grimace espiègle.

« Birdie, jusqu'à quel point goûtez-vous toutes les belles choses que madame Bitlick a faites pour vous ? »

Birdie mit un doigt à côté de son nez rond.

« Demandez-le-moi, Madame, demandez ! Dites, vous allez avoir un fameux bon temps dans ce patelin, je m'y connais. Dites donc, j'ai servi deux ans dans un restaurant et je sais à quoi m'en tenir sur les gens. Quand ils se mettront à vous embêter, venez dire vos ennuis à la vieille tante Birdie. Suivez-moi. »

Dans le corridor, Birdie leva gravement l'index, se précipita dans une pièce meublée de deux chaises, d'un bureau et d'environ une centaine de bouquins déchirés et malpropres, posa une feuille sur la table à écrire, releva sa

longue robe noire et esquissa solennellement deux pas de danse.

« Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Vous jurez de ne pas me dénoncer ? Je compte sur vous. Nous sommes renseignées sur vous… C'est épatant ce que nous pouvons jacasser dans nos cellules, nous autres, quand, en théorie, nous ne devons pas parler. Nous avons appris ce que vous êtes chic. ***Et éduquée !*** Oh ! là là ! Une surveillante éduquée ici ! Eh bien, écoutez, voilà ce que c'est. Le révérend Lenny, le doc Gurry, – c'est l'aumônière, et un beau morceau de roquefort, je vous assure, – il viendra ce soir dans la bibliothèque, et je veux qu'il y trouve ce petit brin de littérature. Quelle tête il va faire, Lenny !

— Qu'est-ce que vous avez déposé là ?

— Oh ! simplement une annonce du « Vieux docteur Thorpley… on peut lui dire la vérité… » que mon petit ami a décollée dans les lavabos et m'a glissée en douce.

— Birdie, vous rendez-vous compte que je suis ici une fonctionnaire chargée de vous faire respecter le règlement ? »

Birdie se tapa le nez et cligna de l'œil. Elle avait complété l'œuvre commencée par le capitaine Waldo et fait sentir à Ann que le rôle de surveillante n'était pas son affaire, mais que sa place était de l'autre côté des grilles, avec Birdie et madame Van Tuyl, avec Gene Debs, Galilée et Walter Raleigh.

La pièce qu'Ann espérait avoir comme retraite n'était pas du tout une chambre personnelle, mais un dortoir avec

trois lits malodorants, trois tables en sapin, trois chaises, trois miroirs fêlés, et une salle de bains avec trois maigres serviettes.

Dans le lit le plus éloigné de la porte, une femme, les yeux lourds de sommeil, leva la tête et s'éclaircit la voix pour grogner :

— Hein ? hein ? Qu'est-ce que c'est ? Ah ! vous êtes la nouvelle surveillante, Vickers ? Mon Dieu, quelle heure est-il ? J'ai à peine dormi de la journée, il a fait si chaud… Je suis madame Kaggs, la surveillante de nuit. Voici votre lit, celui du milieu. J'espère que vous nous aiderez à tenir cette chambre propre… Ah ! madame Bitlick a dit que vous deviez mettre votre uniforme, pour lequel vous avez envoyé vos mesures ; il est dans le compartiment du milieu de la penderie… Vous ferez bien de le mettre dès maintenant… le cap'taine Waldo, ce vieux chameau, fait un raffut du diable quand il nous surprend sans uniforme. Allons, je vais essayer de faire encore un somme. Pour l'amour de Dieu, tâchez de ne pas faire de bruit, voulez-vous ? »

Et madame Kaggs s'enfouit instantanément dans son oreiller. Ann l'examina : une femme mûre, jaune, anémique, une verrue à côté du nez, la figure détendue et sans défense dans le sommeil.

Haletante de chaleur, suffoquée par l'odeur de l'acide phénique et des draps peu frais, Ann ôta son tailleur et enfila un uniforme de serge bleue à boutons de cuivre, avec une absurde ceinture Sam Browne. Dans le miroir trouble, elle s'étudia.

« J'ai l'air d'un solide policeman. Je me demande dans combien de temps ça me prendra, dans combien de temps,

pour me désennuyer, j'aurai plaisir à faire usage d'une matraque ? »

Elle s'assit toute droite sur une chaise branlante qui craquait à chaque respiration. Elle regarda par la fenêtre dans une cour pleine de détritus du quartier des hommes, où trois malheureux, en uniforme bleu à raies rouges, avec des bonnets grotesques, – la caricature même de la honte, – tournaient indéfiniment en rond, penchés sur des brouettes pleines de cailloux.

« Je ne peux pas supporter ça ! Je ne resterai pas ici, pas une heure ! Je deviendrais folle et je tuerais le capitaine Waldo, et cette femme dans son lit, et la Bitlick. Il le faut… faire une protestation qu'ils soient capables de comprendre !… Non, il faut tenir bon justement parce que c'est dur. Jusqu'ici, je ne suis arrivée à rien, j'ai sauté d'un poste à l'autre : suffrage, enseignement, O.C.I., ergoté sur les réformes. Tu n'es plus une jeune femme qui promet, Annie, tu as trente-trois ans. Mais, si tu peux résister à ça pendant un an, alors tu pourras peut-être contribuer à faire sauter toutes les prisons du monde. Mais un an !… Voilà une heure que je suis ici et déjà je suis une maniaque de l'homicide. Je finirai dans une cellule avec Lil Hezekiah. Mon Dieu, ça me ferait plaisir. J'aimerais mieux être avec elle qu'ici avec madame Kaggs. Écoute, ma fille, il faut que tu restes bouche close : c'est une tâche à la taille d'une femme. Tu es une espionne en pays ennemi. Quoi que tu puisses voir, jusqu'à ce que le moment soit venu, ***bouche cousue***.

Elle resta debout à la fenêtre, écrasée d'horreur. La cour était embrasée, les trois hommes tournaient en rond, indéfiniment, brouettant des pierres, et cette besogne sans but et dégradante mettait en évidence que, comme prisonniers, ils

ne jouissaient même pas du premier privilège de l'homme libre, qui est de se livrer à un travail utile.

« Oui, n'exagérons pas : « le monde s'est amélioré, nous avons renoncé à la torture. » Ah ! c'est atroce ! Tu te lamentes sur tes petites misères alors que tu peux t'en aller n'importe quand ; mais ces esclaves d'en bas, oui, et probablement aussi cette épave de Kaggs et la Bitlick, sont enchaînés ici pour des années, pour la vie. Et toi, avec ton avortement, le meurtre de Fierté, tu es aussi coupable qu'aucun d'eux. Nous sommes tous des criminels, mais nous ne sommes pas tous pris. »

XXV

« Il n'y a pas de rôdeurs, il n'y a que des hommes qui rôdent, a dit Josiah Flint. Il n'y a pas non plus de docteurs, mais seulement des hommes qui étudient la médecine ; il n'y a pas d'auteurs, mais simplement des gens qui écrivent ; pas de criminels ni de prisonniers, mais des individus qui ont commis une action considérée, à ce moment-là, comme contraire à la loi et qui, sur le verdict rendu au petit bonheur par un juge, – qui n'était pas du tout un juge, mais uniquement un homme jugeant suivant l'humeur que lui valaient sa digestion et les criailleries de sa femme, – ont été jetés en prison. »

Ainsi, Ann se trouvait parmi des femmes qui n'étaient pas exclusivement des prisonnières et des gardiennes, mais des êtres divers, et sa sensibilité ne dégustait pas des horreurs pendant vingt-quatre heures par jour. Comme son cachot de Tafford, la prison était inconfortable, mais elle n'était pas prodigieusement différente d'autres monuments de stupidité. Le bien-être y était moindre que dans les deux maisons de correction pour femmes, si modernes, qu'elle connaissait, mais le résultat obtenu était sensiblement le même. Elle n'était guère pire que maint établissement auquel les hommes sont condamnés pour avoir commis le crime de naître, comme une mine de Pennsylvanie et ses hangars, des usines de coton de la Caroline, ou un speakeasy de New-York bondé de femmes intelligentes qui se grisent pour ne pas penser au suicide.

Ann en arriva à prendre légèrement la plupart de ses heures désagréables. Comme on le dit des gens indolents, « elle s'y fit ». Elle dormit, déjeuna, travailla, se querella, dîna, lut le journal, dormit encore, s'adaptant à l'ambiance avec cette résignation machinale grâce à laquelle l'humanité supporte l'existence dans une tranchée, dans un *igloo* du pôle Nord, dans un sanatorium pour tuberculeux, ou dans une maison qu'on partage avec une femme acariâtre, sans perdre la raison.

N'eût été qu'elle se complaisait à ce labeur de guérison humanitaire, Ann aurait pu devenir folle tant elle vit d'horreurs durant ces quinze mois : l'air vicié des cellules, les blattes, les rats, la vermine, les mouches, les moustiques dont elles étaient infestées ; les punitions de cachot, où les femmes couchaient sur le ciment, sans couverture, sans autre vêtement qu'une chemise de nuit, recevant deux tranches de pain par jour ; le réfectoire dégoûtant, où les mouches laissaient d'innombrables hiéroglyphes sur la toile cirée ; la nourriture, qui sentait l'eau grasse et qui était remplie de vers et d'insectes ; le linge grossier comme de la toile à voiles et raide de sueur après le travail à l'atelier de chemiserie ; ce gymnase de madame Windelskate, si beau, mais toujours fermé à clef et qui ne servait jamais, sauf quand le capitaine Waldo le trouvait à sa convenance pour s'entretenir avec les prostituées qui se trouvaient parmi les prisonnières ; l'atelier des chemises, avec ses machines antiques et dangereuses et une obscurité où les ouvrières perdaient la vue ; le silence vingt-trois heures sur vingt-quatre, la causerie permise une seule heure après le souper, dans la cour de récréation. Mais naturellement on violait le règlement, en tapant au mur, la nuit, et en chuchotant, toute la journée, du bout des lèvres, car c'est le devoir, l'orgueil et le plaisir de tous les condamnés d'enfreindre toutes les règles

de la prison comme c'est le rôle des gardiens de les exagérer. Avec cette seule différence que les gardiens ne célèbrent pas leur triomphe en silence et convenablement comme les détenus, mais avec matraques et lanières, et en supprimant la faveur d'écrire des lettres et de marcher sur les détritus de la cour ; sur quoi, les condamnés, avec une amertume naturelle contre ces injustices, n'en transgressent que plus fièrement les règles. Plus on punit, plus il y a à punir, et la philosophie de l'histoire est celle d'un idiot chassant les mouches.

Si Ann s'habitua à tous ces désagréments, comme on s'habitue au cancer, elle ne se résigna jamais à voir entraver son étude de la prison par les astuces de paysan que le capitaine Waldo employait pour déguiser sa cruauté. Elle avait espéré qu'elle pourrait causer avec les condamnées de Copperhead et connaître leurs opinions aussi librement qu'à Green Valley. Mais ici, de toutes les règles, la plus stricte était que les fonctionnaires ne pouvaient parler à aucune prisonnière – sauf à une fille de confiance comme Birdie Wallop – sinon pour donner des ordres.

Ann avait compté connaître madame Jessie Van Tuyl, le chef travailliste emprisonné pour cette atrocité métaphysique qu'est le « syndicalisme criminel », comme elle aurait pu aspirer à entrer en relations avec Jane Addams. Le premier soir de son séjour, elle s'était intrépidement dirigée vers la cellule de madame Van Tuyl, mais elle avait été arrêtée par madame Bitlick, qui lui dit :

« Pas de conversation avec les détenues. Puisque vous avez reçu une si bonne éducation, vous pourriez étudier votre règlement. »

Cela semblait une excellente idée : il fallait, comme sa compagne d'armes Birdie, savoir quelles étaient les règles à

enfreindre. Elle employa sa première soirée à Copperhead à lire des bouffonneries de ce genre :

« Le seul but de cette institution est de permettre aux coupables de se corriger de leurs mauvaises habitudes, de manière qu'ils puissent retrouver une situation heureuse dans la société. C'est pourquoi un prisonnier doit obéir à toutes les règles, non seulement parce que ce sont des règles, mais afin d'acquérir une personnalité plus pleine et plus riche. »

« Ça, murmura Ann, c'est du D^r^ Slenk ou de quelque autre membre de l'Y.M.C.A. Le capitaine Waldo n'a jamais si bien compris la bonne et franche plaisanterie. »

« N'oubliez jamais que faire un bruit quelconque dans les cellules, la nuit, n'est pas seulement une grave infraction au règlement, mais aussi une sérieuse gêne pour les autres détenus. Si vous ne goûtez pas cette occasion favorable à de paisibles méditations qui vous conduisent à vous réconcilier avec la société et avec votre Créateur, souvenez-vous que d'autres le font et que l'égoïsme est à la base de presque tous les crimes.

» Aucune faute n'est plus grave que de briser, de taillader ou dégrader d'autre façon le mobilier de votre cellule, les machines de l'atelier ou n'importe quel objet appartenant à la prison. Rappelez-vous que l'État a fait de grands frais pour vous fournir de tout. »

Ann retrouva son langage de Waubanakee pour grogner :

« Non mais, sans blague !… »

Avec cette hypocrisie qui, dans toutes les prisons, est le principal moyen de développer « une plus pleine et plus riche personnalité » et qu'Ann apprenait aussi vite que

toutes les autres pensionnaires, elle comprit que le procédé qui permettait de tourner la règle et de converser avec les détenues était de flatter le capitaine Waldo et d'obtenir des autorisations spéciales.

La méthode avait ses inconvénients : le capitaine lui prit la main, proposa des promenades le soir et la regarda avec des lueurs de lubricité dans les yeux. Mais en s'arrangeant pour n'être jamais seule avec lui dans le gymnase ou dans le dortoir quand il faisait une inspection – il adorait en faire dans le quartier des femmes, surtout à la salle de bain – Ann évita le danger, se demandant quand elle serait prise et fusillée, comme n'importe quel espion.

Au bout d'une semaine, elle put, avec un laissez-passer du capitaine, aller voir Jessie Van Tuyl dans sa cellule. Elle s'attendait à voir un personnage, une Jeanne d'Arc, un orateur chez lui. Madame Kaggs l'introduisit dans la cellule suffocante. L'éclairage était si faible qu'Ann vit uniquement une condamnée ordinaire, la toile à torchon d'un uniforme, des chaussures massives. Quand madame Van Tuyl, qui lisait assise sur son tabouret, leva la tête, ses cheveux pendaient en désordre sur son front brûlant et des gouttes de sueur coulaient sur son visage. Elle était d'autant plus grotesque qu'au milieu de cette face luisante de détenue brillait un élégant pince-nez. Il fallut plusieurs minutes à Ann pour distinguer le large front, les yeux énergiques, la bouche bienveillante et la poitrine maternelle. Un uniforme et une cellule de Copperhead Gap par un soir de juillet transformaient même une Jessie Van Tuyl en épave de la société.

« Ah ! c'est Ann Vickers, n'est-ce pas ? Je me demandais si vous viendriez. Ann, ma chère, voici le meilleur moment

que j'aie eu depuis des mois. Je connais un peu Mammie Bogardus et Malvina Wormser…

— Dites donc, Van Tuyl… (c'était la surveillante de nuit, Kaggs, qui était restée à écouter à la porte), Miss Vickers est en principe une fonctionnaire, et il ne vous est certainement pas permis de l'appeler par son prénom, si intimes que vous puissiez être en dehors d'ici.

— Madame Kaggs (et la voix de Jessie Van Tuyl était bien plus tranchante que celle de la surveillante), cette pauvre fille Inch est de nouveau malade : je vous ai déjà dit que c'est une névrosée qui devrait être à Brisbane. J'insiste pour que vous la fassiez voir au docteur ce soir même, immédiatement.

— Le docteur n'a pas de temps à perdre avec cette petite voleuse de négresse. Elle joue probablement la comédie.

— Vous avez entendu ce que je vous ai dit ? Superbe sujet d'article pour mes journaux, quand je serai sortie d'ici.

— Oh ! vous et vos histoires sur ce que vous ferez une fois rendue à la liberté ! C'est votre cheval de bataille à toutes. J'irai chercher le docteur, non pas parce que vous me l'avez dit : je me disposais à y aller de toute façon. N'oubliez pas, Miss Vickers, que vous n'êtes autorisée à rester ici qu'une demi-heure. »

Et madame Kaggs s'en alla en se secouant, comme une poule offensée.

« Si cette femme savait à quel point elle a raison ! fit Jessie Van Tuyl en riant. J'obtiens quelques petites choses en les menaçant de révélations dans la presse, mais en réalité, quand je sortirai… Quel est le journal qui estimerait que

l'existence, aux États-Unis, d'un esclavage agrémenté de tortures, vaut, comme nouvelle à sensation, une partie de baseball ou un rhume de Coolidge ? Je ne vous ai pas froissée en vous appelant Ann ? Je suis une de ces maudites radicales-socialistes… Si j'étais méthodiste, j'appellerais tout le monde « sœur ». Oh ! Ann, ma chère, ma chère, laissez-moi bavarder… Depuis sept mois, en dehors d'une visite par mois que je suis autorisée à recevoir, pendant une demi-heure, avec une gardienne aux écoutes, je n'ai dit ou entendu dire que des choses comme : « Il y a des charançons dans la farine des bouillies… On a battu Inch jusqu'à ce qu'elle perdît connaissance… Les syphilitiques se servent de la baignoire commune… Les tuberculeuses ne peuvent pas coudre assez vite… » Une conversation de damnées dans les enfers. Et c'est une affreuse lutte avec Bitlick chaque fois que j'essaye de faire passer un peu de ma nourriture à une malheureuse qui crève de faim. Voilà ce qu'on m'a infligé pour avoir dit que les ouvriers ont le droit de s'unir. Enfin… Maintenant, dites-moi les nouvelles, les scandales, les potins. Je suis comme un chameau dans les régions arctiques et je vous vois atterrir en avion. Que fait Malvina ? Où en est la reconnaissance des Soviets russes ? Ah ! quelle envie j'ai de rentrer dans ce monde magnifique, de respirer un peu d'air pur, de regarder un bouleau cinq minutes et puis de me jeter dans la première belle bataille que j'aurais sous la main… La femme qui est malade, cette Inch ? Oh ! c'est une très grande criminelle ! C'est une petite fille de couleur, née dans une cabane où sa mère vivait dans le péché…, péchés variés et fréquents. Une pure détraquée. Elle porte le nom délicieux d'Églantine Inch. Elle a travaillé comme seconde bonne chez un riche courtier en tabacs de Pearlsburg…, trois dollars par semaine…, cela ne suffisait pas à son gigolo, pour ses automobiles, naturellement. Elle a volé un diamant de cinq cents

dollars, l'a vendu pour cinq et a attrapé cinq ans. Bien entendu, elle ne vivra même pas les cinq ans.

Elle a tout ce qu'une pauvre fille pourrait demander pour se repentir et devenir vertueuse. Pour ses péchés probablement le Seigneur, qui voit le moineau qui tombe mais qui semble faire singulièrement peu attention aux condamnés, lui a envoyé de l'asthme, et, je soupçonne, la syphilis. Le docteur ne s'est pas encore décidé à lui faire le traitement de Wassermann. Ce n'est pas un mauvais diable, ce docteur, mais il est terriblement alcoolique… c'est pourquoi il purge sa peine ici, comme moi… et vous !

» Pourquoi on ne l'envoie pas à l'hôpital ? C'est que, ma chère enfant, il y a pour les hommes un hôpital à peu près convenable, à ce qu'on m'a dit du moins, mais il n'y en a aucun pour les femmes, parce qu'il n'y a pas de place – la fabrique de chemises, si avantageuse, en prend tellement ! – et parce qu'on espère avoir un jour, d'ici dix ans, un beau bagne tout neuf exclusivement réservé aux femmes : alors, à quoi bon faire des améliorations ? Non, toutes les détenues malades sont soignées dans leurs cellules, avec la même nourriture graisseuse qu'on nous donne au réfectoire, seulement plus froide et servie plus tard, bien entendu… Comment le capitaine Waldo tient le Dr Slenk pour qu'il soit si coulant ? Par rien vraiment. Slenk est un de ces aimables coquins sur lesquels on n'a pas besoin d'avoir barre. Il dit ***amen*** à quiconque a plus grosse voix que lui. Il serait d'accord avec moi comme avec le capitaine – ce bon vieux capitaine, cet honnête assassin et débauché – si je le tenais ! Soit dit en passant, le Dr Slenk n'est pas un M.D. (docteur en médecine) comme il le laisse entendre et comme le croient la plupart des gens par ici. C'est un vétérinaire qui faisait le commerce des chevaux, et il a passé un an dans un collège

d'ostéopathie. Comment est-il arrivé ici ? En disant toujours oui, en léchant les pieds à tout le monde… N'aurait-il pas léché les vôtres ? Comment, il a été presque poli même avec moi, une criminelle ! Et puis, aussi, il a un frère qui est un gros entrepreneur et qui a bâti une partie de la prison… Des pots-de-vin ? Naturellement, il y en a. Toutes les chemises et tous les sous-vêtements que nous faisons ici, toutes les salopettes, tous les objets en fonte et les barbelés que font les hommes dans leur quartier, sont fabriqués pour des maisons du dehors qui ont ici leurs ouvriers pour quarante-cinq cents par jour et vendent leurs marchandises sous de fausses étiquettes, afin que les clients ne sachent pas que c'est du travail de prisonniers. Bonne affaire pour eux… et pour les fonctionnaires d'ici. Je n'ai pas de preuves, mais on me dit que le capitaine Waldo, qui a deux mille trois cents dollars par an, plus le logement et la nourriture, a sa Packard, est propriétaire de deux pensions de famille à Timgad Springs et que son fils va aller à Yale. Quant à madame Bitlick et à Miss Peebee (c'est la contremaîtresse et la première de l'atelier), elles sont associées dans un institut de beauté – je dis associées, évidemment pas clientes – à Pearlsburg. Et, à coup sûr, à voir comment Peebee nous fait exécuter notre tâche à l'atelier, pour faire gagner plus d'argent aux adjudicataires, comment elle fait venir des gardiens pour nous frapper, puis nous envoie au cachot – au « trou » si nous n'avons pas terminé en temps voulu, on peut soupçonner quelque chose de plus qu'un amour purement normal de la torture : il doit y avoir là cet attrait supérieur, le dollar. Certainement, les entrepreneurs, si l'on considère qu'ils ont toute liberté et le travail presque pour rien, font un magnifique bénéfice ; alors, ou bien le capitaine Waldo, et Slenk, et Bitlick, et Peebee le partagent avec eux, ou ils sont encore plus idiots qu'ils n'en ont l'air. Ah ! Dieu me bénisse, je

crains quelquefois que la prison ne m'inspire un peu d'amertume. Écoutez, Ann…, voici Kaggs qui revient ; ***tenez bon***, restez bouche close, ne bougez pas d'ici, le monde a besoin de votre témoignage… Moi, une rouge notoire, on ne me croira pas ; mais peut-être vous écoutera-t-on et vous croira-t-on.

— ***Peut-être***… Bonne nuit, ma chère. »

Ann ne consacrait pas uniquement ses journées à observer des cruautés et à en parler. Elle avait un emploi : elle tenait les livres pour madame Bitlick. Elle en avait bien pris l'habitude à l'établissement de Rochester ; en tout cas, elle valait mieux que Bitlick, qui ne pouvait additionner sept plus sept plus six et trouvait deux fois de suite dix-neuf. Elle faisait des cours de cuisine, de service de table, de couture fine et, l'après-midi, des classes très élémentaires de lecture, d'écriture, de calcul, de géographie et d'histoire, pour ces femmes, dont le tiers n'avait fait que des études primaires et dont un cinquième était complètement illettré. Madame Bitlick se plaignait que c'était « une perte de temps rudement stupide de la part du gouvernement de faire donner des leçons de ce genre à toutes ces rustres et toutes ces pimbêches ; il était bien meilleur pour elles de travailler à la chemiserie, afin qu'elles pussent, à leur libération, trouver de bonnes places, gagner peut-être douze dollars par semaine et mener une vie respectable ». Mais madame Windelskate et nombre de pasteurs et de directeurs de journaux avaient insisté pour qu'on imposât aux détenues une instruction élémentaire et les législateurs avaient volontiers suivi des avis aussi sages.

Ann surveillait la cuisine, c'est-à-dire qu'elle harcelait les cuisinières pour obtenir une propreté relative. Elle n'était pas révoltée de leur saleté, ayant appris dans ses postes précédents que la propreté n'est pas une qualité innée, mais, après le yachting, la forme de luxe la moins naturelle et la plus coûteuse.

Épuisée au point de se sentir le cerveau liquéfié, cloîtrée dans son bureau, dans les classes et les cuisines, elle ne parvenait pas – et elle s'en rendait compte – à voir les trois quarts de ce qui se passait dans la prison. Elle avait l'impression de vivre dans une de ces vieilles et énormes maisons situées sur des falaises, maisons adorées des auteurs de romans policiers anglais, et où l'on assassine des gens dans des pièces verrouillées à l'intérieur, où l'on entend des cris dans des greniers vides et des pas qui rôdent, à l'aube, pendant que l'héroïne frissonne dans son lit et se demande si c'est bien agréable.

Un jour, dans un corridor, elle aperçut deux gardiens qui entraînaient une femme gémissante, Gladys Stout, de l'atelier de couture, vers l'escalier du sous-sol. Une heure après, elle la vit remonter en chancelant. Son corsage était déchiré et ses épaules balafrées. Ann interrogea Miss Peebee, directrice de l'atelier, mais cette dame ne savait rien… oh ! absolument rien.

Ann n'avait jamais trouvé le moyen de voir le cachot, – le « trou », – un groupe de quatre cellules complètement noires, comme des tombes fermées, dans une crypte sous le sous-sol, mais elle en avait entendu sortir des cris affolés.

Elle s'habitua à voir des femmes dans les cellules d'isolement, les « solitaires ». Elles étaient comme les autres, plus épouvantables, mais situées à l'écart. Les détenues qui

n'achevaient pas leur tâche journalière à l'atelier, qui répondaient aux gardiennes, qui parlaient au réfectoire ou en allant en procession de l'atelier aux cellules, y restaient enfermées un jour, une semaine, un mois, au pain et à l'eau, privées de la récréation du soir où l'on pouvait causer, sans lettres ni livres ; ainsi améliorées, réduites à la stupidité et à l'épouvante, elles pouvaient retourner dans la société.

Si Ann elle-même voyait si peu de choses, qu'apprenaient, se demandait-elle, les visiteurs qui, une fois par semaine, venaient se faire conduire à travers la prison et jouir du plaisir de contempler des ***criminels*** ? Un après-midi de congé, débarrassée de son odieux uniforme, elle se joignit à la caravane hebdomadaire. Elle ne savait pas jusque là dans quel sanctuaire elle habitait. Elle marchait à côté d'une jeune femme ressemblant à Gladys Stout, qui ricanait :

« Oh ! mon Dieu, regardez-moi ce type à l'énorme mâchoire : je parie que c'est un assassin. »

Or, ce type était l'aide d'un dentiste, qui, sans travail, sa femme malade, avait volé de l'or.

Ils avaient pour guide un gardien jovial et beau garçon qui les mena, par le jardin plein de roses, dans le vestibule genre Ritz du bâtiment de l'administration et dans l'imposant bureau du directeur, à travers les cellules des hommes et leur atelier de salopettes, moderne et presque propre (mais on ne leur montra pas la fonderie antédiluvienne) ; de là, à la bibliothèque des hommes, belle pièce contenant des volumes de sermons et les romans de Zane Grey, d'Harold Bell Wright et de Temple Bailey, à la magnifique chapelle en mosaïque et au terrain d'exercice des hommes, avec ses barres parallèles impressionnantes, ses machines à ramer, dont les prisonniers étaient autorisés à se

servir régulièrement trois heures par semaine, pourvu qu'ils n'eussent commis aucune infraction au règlement.

« Voilà, dit le gardien en ramenant sa troupe à la grille, nous ne traitons pas trop mal les condamnés, n'est-ce pas ?

— Ah ! certes non, dit un Baptiste. Peste ! il y a quantité d'honnêtes gens qui seraient heureux d'avoir le même bien-être.

— Mais, dit un Campbellite[6], est-ce que vous ne nous montrerez pas le quartier des femmes ?

— Il est pour le moment en réparation, c'est pourquoi on ne le visite pas. Mais il est tout aussi bien ; les femmes ont un gymnase, une belle bibliothèque, de grandes salles de classe, un joli réfectoire, ma foi, une véritable université.

— Si vous voulez mon avis, dit un Presbytérien, vous traitez ces coquins beaucoup trop bien.

— C'est possible, mais nous sommes fermes avec eux, nous leur enseignons la ***discipline***… Pas de bêtises !… Oh ! merci », dit le garde, en empochant la pièce que lui donnait un Épiscopalien.

Ce n'est qu'en intruse, de loin en loin, qu'Ann pouvait jeter un coup d'œil sur la chemiserie, à l'étage au-dessous des cellules. Miss Peebee, la contremaîtresse, lui en parlait toujours avec insistance, les yeux étincelants. Elle faisait une

---

6 Membre d'une secte appelée « disciples du Christ », d'après le nom du fondateur : Alexandre Campbell (1788-1866).

petite classe sur la Bible, tous les dimanches après-midi, à quelques femmes, dont Birdie Wallop. Mais Ann tenait bon.

Elle n'avait encore jamais vu un endroit où ne régnassent aucune fierté, aucune satisfaction de la tâche accomplie, aucune camaraderie entre les ouvrières. La prison enseignait à ses élèves que, si dangereux que soit le crime, tout vaut mieux que le travail discipliné.

Les machines à coudre ***à moteur*** de l'atelier étaient primitives, les aiguilles, non protégées, blessaient souvent les mains des ouvrières. La longue salle bruyante n'était éclairée que par de petites fenêtres percées très haut et par des globes électriques insuffisants. Quant à la ventilation, elle n'existait pas. Les femmes s'évanouissaient souvent à leurs machines et on les ranimait avec de l'eau froide et des injures. Pas un mot d'aucune sorte n'était permis, sauf pour s'adresser à la contremaîtresse au sujet du travail. Miss Peebee, assise sur une haute estrade, tenait une légère canne, dont elle usait fréquemment pour corriger la négresse Églantine Inch, qui adorait chanter. Ses lèvres remuaient souvent tandis qu'elle se fredonnait quelque chanson couverte par le brouhaha ; sur quoi, Miss Peebee, convaincue qu'Églantine parlait à sa voisine, arrivait pour la corriger en lui cinglant les bras. Mais la petite avait de la chance et était rarement envoyée à « la solitaire » : c'était une trop bonne ouvrière et qui, malgré ses crises d'asthme, confectionnait trop de chemises pour qu'on se passât d'elle.

Par contre, Joséphine Filson, qui avait tué son enfant naturel, avait sans cesse des malheurs. Elle était lente, regardait dans le vague et ne mettait jamais aucun amour-propre à coudre des chemises. Et, dans son cas, la nonchalance était inexcusable, faisait remarquer Miss Peebee : Fil-

son n'avait-elle pas été maîtresse d'école et n'avait-elle pas eu des facilités ?

Ann entra dans l'atelier à l'heure de la fermeture et fut saisie par le silence soudain produit par l'arrêt des machines. La plupart des femmes sortaient à la file. Celles qui n'avaient pas achevé leur tâche étaient retenues pour recevoir une réprimande. Un gardien avait été appelé, armé de son lourd bâton. Miss Peebee brandissait sa badine et hurlait à Joséphine Filson :

« Voilà deux jours de suite que vous ne finissez pas. Vous n'avez pas honte ? Au secret !

— Oh ! non, je vous en prie, Miss Peebee, implora Filson. J'ai fait tout ce que j'ai pu… J'avais mal à la tête… Demain, je ferai ma tâche, oh ! sérieusement, je la ferai. Ne m'envoyez pas au cachot ! On n'a pas la permission d'y lire et je suis juste au milieu d'un si joli livre sur un lord…

— Au cachot ! » cria Miss Peebee au gardien.

La brute en bleu avança, la bouche ouverte. Miss Filson se mit à crier, se cramponna à une machine, les doigts crispés et se cassant les ongles. Il l'en arracha et l'emmena, tandis que Miss Peebee confiait à Ann :

« Quelle idée ! Elle se figure qu'elle peut paresser sur sa tâche et puis se mettre à lire. Ma parole !… »

Ce soir-là, Ann obtint du capitaine Waldo la permission d'aller voir Miss Filson dans sa cellule d'isolement. Celle-ci ressemblait aux cellules habituelles, mais Miss Filson n'y avait pour toute nourriture que du pain et de l'eau et elle était privée de tous les trésors domestiques qui lui permettaient de supporter une condamnation à vie : une paire de

pantoufles, une carte postale avec vue de Pearlsburg, un mètre de ruban rouge et un chiffon à essuyer, volé à l'atelier.

« Excusez-moi si j'ai été impolie, dit-elle, je croyais que vous seriez comme les autres surveillantes, Miss Vickers : ou bien elles viennent vous gronder parce que vous n'avez pas fait votre tâche – et aujourd'hui je l'ai faite, mais la pauvre petite Églantine Inch m'en a chipé sur ma pile et je ne pouvais pas me plaindre d'elle, car elle est folle, la pauvre petite – ou alors elles viennent vous parler religion : vous avez péché et il faut vous réconcilier avec Dieu.

» Autrefois, j'essayais d'être une bonne chrétienne et de craindre Dieu, mais depuis que je suis ici et que j'ai vu Miss Peebee, Madame Bitlick et le docteur Slenk, – ils se proclament tous bons chrétiens, et enseignent à l'école du dimanche, plutôt qu'à eux, j'aimerais mieux ressembler à la pire des femmes qui sont ici, à Kittie Cognac qui vend de la cocaïne. Je me demande si ces prédicateurs savent ce que c'est ? Ils ne sont jamais restés neuf jours étendus sur le ciment humide dans une cellule obscure… À ce moment-là, j'ai prié Dieu de me sauver : il n'a jamais répondu. Je m'aperçois que Dieu est comme les parents : quand on a besoin de lui, il vous chasse, pour ne pas avoir honte de vous.

» Oui, j'ai eu un enfant, et sans être mariée. J'étais institutrice à Coon Hollow ; j'avais seize élèves et je touchais vingt-cinq dollars par mois, logée et nourrie. C'est très haut dans la montagne et il y fait un froid affreux. Je me levais à six heures et je partais, quelquefois sous la neige, pour allumer le feu et balayer l'école. Ça m'était égal, j'avais des gosses vraiment intelligents. Il y en avait un délicieux, si doué, et je lui donnais des leçons le soir : il est maintenant à

l'Université d'État, où il réussit très bien. J'aimais l'enseignement. Je ne suis pas jolie, vous le voyez, et les garçons n'ont jamais fait grande attention à moi quand j'étais plus jeune, et ne m'écoutaient guère. Mes élèves, eux, m'écoutaient, et bien souvent ils m'apportaient des cadeaux, de la verge d'or et du prunier sauvage, de tout. J'adorais enseigner.

» Mais je n'avais jamais eu un amoureux… pas encore. J'ai habité deux ans sur la route du Nord…, vous savez, quand on remonte de Hollow… Oh ! vous ne connaissez pas Coon Hollow, c'est vrai. C'est réellement joli : avant de perdre la foi, je trouvais que les montagnes faisaient l'effet d'un temple. Eh bien, j'ai demeuré d'abord chez Ad Titus ; Ed – c'est son fils aîné – était un grand et solide garçon de vingt ans et tous deux nous nous amusions et nous allions danser ensemble. Je n'ai jamais eu beaucoup de succès, mais j'adorais danser… C'est si bon, tous vos muscles fonctionnent si aisément… Ma foi, c'est meilleur que de monter à cheval. C'est drôle, hein ! de parler de danse et de promenade à cheval dans cette cellule !

» Enfin, Ed se disputa avec sa bonne amie – c'était cette Lora Dimond qui habitait à la Forge de Johnson – et naturellement, à l'âge bêtement romanesque où il était, il pensait qu'il ne pouvait se passer d'une amie. « Ne soyez donc pas si bêta ! » lui disais-je le soir dans la cuisine d'Ad, une grande et belle pièce, avec une vraie cheminée d'autrefois et si propre… Mon Dieu, m'ame Titus serait morte si elle avait vu les blattes qu'il y a ici. Je disais donc à Ed : « Faites votre travail et un jour vous serez banquier ou avocat, c'est sûr, et vous n'aurez qu'à choisir parmi les filles ; ainsi, n'y pensez pas pour l'instant. » Eh bien, plus je lui parlais, plus il était résolu à devenir amoureux de moi…, de moi si laide, si stu-

pide et si vieille…, douze ans de plus que lui ! Je me contentais de me moquer de lui ; mais, un soir que son papa et sa maman étaient sortis et que nous nous amusions pendant que le chien aboyait, voilà qu'Ed m'empoigne par la taille et me donne un baiser si fort…, je n'ai jamais pu comprendre…, j'ai cru que je m'évanouissais. Je n'avais jamais connu jusque là ce qu'on appelle un baiser. Alors, j'en ai autant dire perdu la tête. Je ne pouvais ni nuit ni jour penser à autre chose qu'à lui… J'étais là, à l'école, en train de dessiner une carte d'Europe pour les enfants… J'aimais bien dessiner des cartes, avec des crayons rouges, verts et jaunes, et je n'étais vraiment pas mauvaise en géographie, je me rappelais des détails, comme les rivières de Roumanie, et je crois que je la faisais aimer aux enfants, parce que j'ai toujours eu la folie des voyages, le désir de voir des pays et des pays ; je lisais la ***Revue nationale géographique***, tous les mois, chez le docteur, qui l'achetait régulièrement, et alors je pouvais parler aux enfants de Venise et de ses canaux, et je suis sûre que ça leur plaisait. Donc, comme je disais, je dessinais une carte, mais je pensais tout le temps à Ed, à ses grandes mains et à sa voix – Dieu, qu'elle était profonde ! – et à la façon dont il riait et qu'on pouvait le frapper toute la journée dans la poitrine, aussi fort qu'on voulait, sans lui faire le plus petit effet. Et je ne pouvais pas me figurer que c'était mal de penser à lui : c'était comme si j'avais découvert un trésor enfoui et songé à toutes les belles choses que cela me permettrait de faire. Et alors, quand, une nuit, il est venu se glisser dans mon lit, ça ne m'a pas paru mal, sincèrement non… Nous étions si heureux et nous nous aimions tellement.

» Oh ! j'ai été un peu effrayée et surprise… je ne savais pas que ce serait comme ça. Mais enfin j'étais si heureuse de penser que je lui faisais plaisir et peu à peu je suis arrivée à

aimer ça… j'avais eu si soif d'amour et, chose bizarre, sans m'en rendre compte.

» Et puis, quand je suis allée habiter chez Bart Kelley et après chez madame Clabber, je n'étais toujours qu'à un mille à peu près de chez Ad, et Ed venait tous les soirs ; il imitait le cri de la chouette et je me glissais dehors et nous nous étendions côte à côte dans les bois, je lui tenais la main et nous fredonnions, de vieilles chansons comme ***Mon Trésor est au-delà de l'Océan*** ou ***Joyland Toyland***, ou nous parlions de la façon dont nous pourrions gagner de l'argent, nous marier et partir pour la Californie.

» Il travaillait pour son père, mais il voulait s'en aller comme employé dans un garage, quelque part, pour que nous puissions nous marier. Il était vraiment bon mécanicien, mais ne pouvait jamais trouver un emploi. Je lui ai dit : « Voyons, pas de bêtises, Ed, je suis beaucoup trop vieille pour toi, mais il m'a dit… ah ! il était si gentil avec moi…, il m'a dit : « Jo, tu as plus de cran que n'importe laquelle de ces gosses. » Oh ! je crois qu'il était peut-être sincère… j'aime à me persuader qu'il l'était.

» Nous avions inventé un jeu : nous regardions les étoiles à travers les arbres – j'essayais d'étudier un peu d'astronomie, mais je n'étais pas très forte – et nous nous disions : « Ces étoiles sont peut-être des mondes comme celui-ci, mais des milliers de fois plus grands ; alors leurs habitants ont peut-être cinq mille pieds de haut, et ils pourraient bien avoir des villes entourées de murs en or de cent mille pieds de hauteur… Pense donc, Ed, lui disais-je, peut-être que, si nos yeux étaient assez perçants, nous pourrions voir ces villes d'or. Voilà une étoile… et rien entre elle et nous. » Je sais bien, je n'étais qu'une sotte et ridicule vieille fille amou-

reuse d'un garçon dont elle aurait presque pu être la mère. Ce devait être vraiment comique : parler de villes d'or dans les étoiles pendant qu'un enfant était en route ! Quand je m'en suis aperçue et que je le lui ai dit, il a été vraiment bon, il m'a donné du courage. S'il était ici, mais, Dieu merci, il n'y est pas, il tuerait ce capitaine Waldo, et ce gardien roux quand il les verrait tâter les seins des femmes de leurs ignobles mains. Mais nous n'avions d'argent ni l'un ni l'autre : j'avais économisé soixante dollars, mais je lui avais acheté une montre avec une chaîne, en or, et je lui avais dit de raconter à ses parents qu'il l'avait ramassée sur la route.

» Pendant que nous essayions de trouver un moyen, arrivèrent les vacances d'été. D'ordinaire, je travaillais dans cette saison à l'hôtel de la Gorge, je servais à table ; mais, en attendant mon bébé, j'avais d'affreuses nausées tous les jours et je restais avec l'oncle Charley : c'était un diacre méthodiste, mais un très brave homme, vraiment bon ; il devina que j'étais enceinte ; cependant, il ne me mit pas à la porte, mais sa seconde femme, quand elle s'en aperçut, menaça de m'envoyer en prison. Alors, Charley fut obligé de me laisser partir, puis les parents d'Ed découvrirent tout, et, furieux, expédièrent Ed à Pearlsburg… En fait, ils appelèrent la police et firent croire à Ed qu'ils allaient le faire enfermer dans une maison de correction s'il ne s'en allait pas et ne restait pas au loin.

» Il m'écrivit : il voulait que j'aille le rejoindre, disant que nous nous en tirerions d'une façon ou d'une autre. Et j'en avais si grande envie…, j'étais folle quand je me voyais avec lui et le bébé dans une gentille petite maison, avec des gravures, et tous les trois nous promenant le dimanche. Mais alors j'habitais avec une famille de pauvres diables dans la montagne… C'était l'oncle Charley qui payait pour moi. Et

puis sa femme et le pasteur et d'autres encore m'entreprirent et me persuadèrent qu'en épousant Ed je gâcherais sa vie… Ils avaient peut-être raison, je ne sais pas, et je ne voulais pas lui faire du tort.

» Je m'enfuis donc pour qu'Ed ne pût pas me retrouver et compromettre son avenir. J'allai plus loin, dans la montagne, vivre chez des gens… de la pire espèce de blancs, je le reconnais, mais ils ont été extrêmement bons pour moi. Ensuite j'essayai de m'en aller, je pensais me présenter dans un hôpital : on m'avait dit qu'on y admet les pauvres gens pour rien, quelquefois. Mais le bébé est arrivé plus tôt que je ne l'attendais. J'ai accouché dans la montagne, avec juste une vieille négresse pour m'assister… Elle avait quatre-vingt-dix ans et ne pouvait faire grand'chose… Et puis elle avait si peu pour vivre, je ne voulais pas abuser, et je continuai ma route, le bébé dans les bras. J'arrivai à une cabane abandonnée et j'y restai… je ne sais pas, peut-être quatre ou cinq jours… J'avais, je crois, l'esprit un peu dérangé…, et, quand je revins à moi, l'enfant était mort…, dans une mare… Sincèrement, je ne sais pas si c'est moi qui l'y ai jeté ou quelqu'un qui passait par là. Mais alors la police est venue et a dit que j'étais une meurtrière. Moi ! Et le juge, le juge Tightam, un fameux malin, connu dans tout le pays, vous devez avoir entendu parler de lui…, il a dit que mon cas était d'autant plus grave que j'avais un poste d'honneur et une responsabilité, et il m'a condamnée à perpétuité. Même à présent, je ne peux pas très bien me représenter ça : je ne sortirai plus jamais d'ici… Mais Ed est marié maintenant et a deux enfants ; l'oncle Charley écrit qu'il réussit bien. Seulement, puisque vous êtes surveillante, ne pourriez-vous obtenir qu'un jour je puisse marcher dans la campagne, rien qu'une fois… une heure ? »

En sortant de la cellule de Joséphine Filson, Ann vit sa fille Fierté…

« Voilà, se dit-elle, pourquoi je suis ici, pourquoi je dois y rester. Moi aussi j'ai tué mon enfant. »

XXVI

« J'ai horreur de dire ça de quelqu'un de la partie, finissait Birdie Wallop, mais sérieusement je crois que Kittie Cognac est un mouton et une mouche. Quand vous lui parlerez, Miss Vickers, faites bien attention de ne rien lui dire de ce que vous ne voulez pas voir répéter à m'ame Bitlick. Je sais fichtre bien que Kittie a mis le Doc Sorella dans le pétrin pour avoir dit à la matrone comment on fait crever J. Filson de faim. Si vous avez besoin de vous soulager – et, si vous voulez mon avis, c'est une bonne chose à faire de temps en temps – allez tailler une bavette avec Jessie Van Tuyl. Ah ! ça, c'est une rude femme, Van. Quand je cause avec elle, j'ai presque envie d'être honnête. Mais alors la Peebee me casse les oreilles et ça me détraque tellement que je sais qu'en sortant d'ici je me vengerai sur toute la population de l'État de m'avoir fourrée ici avec Peebee, Bitlick et Kaggs… Je dirai une chose en faveur de Kit Cognac : c'est elle qui a trouvé un beau nom pour Peebee : la « pieuse putain » au lieu de « la pauvre tourte » comme nous avions la naïveté de le dire. »

Miss Kittie Cognac – elle avait été baptisée Catherine Meek, encore qu'elle n'eût probablement jamais reçu le baptême – avait fait du chantage, du vol à la tire, du cambriolage en artiste, des exploits de rat d'hôtel, et des escroqueries en tout genre. Elle n'aurait jamais dû être dans cette prison relativement rustique. Parce qu'elle considérait comme un tour qu'elle se jouait à elle-même, après s'être tirée des mains des polices de Chicago, de New-York, de San-

Francisco et de Montréal, avec deux ou trois ans seulement de condamnations variées, Kittie avait enlevé à Pearlsburg un enfant de famille très ordinaire, et elle eut beau protester qu'elle était la femme d'un baronet anglais – qu'elle appelait « Sa Grâce » devant le tribunal – et que son père bien-aimé était mourant, elle avait attrapé seize ans. Malgré de très grandes largesses aux parents des membres de la Commission de la libération sous caution, il paraissait bien probable que Kittie ferait au moins cinq ans de sa peine, et pourtant l'enfant enlevé ne se réveillait plus jamais la nuit en criant.

Kittie Cognac avait trente-cinq ans, une voix de velours, des cheveux acajou et des mains de Diane.

En différentes circonstances elle déclara être née dans l'Iowa, le Texas, en Irlande, à New-York et à Londres. Elle connaissait bien cette dernière ville, dit-elle à Ann : Sa Grâce (son mari) et elle avaient souvent descendu à pied Savile Row jusqu'au palais de Buckingham, et si elle ne connaissait pas le roi personnellement, ils avaient souvent échangé des sourires aux courses de Brighton, en Cornouailles, au nord de Londres.

C'était la première femme de confiance de la prison, non seulement à cause de l'argent qui lui arrivait mystérieusement tous les mois et lui permettait d'offrir aux surveillantes des bonbons et des bas de soie, et aux gardiens des cigares et des illustrés français très amusants, mais aussi parce qu'elle était la seule ayant de l'influence sur les prisonnières. Madame Kaggs, la surveillante de nuit, disait avec admiration qu'il suffisait à Kittie de regarder Églantine Inch pour lui donner une crise d'épilepsie. C'était vrai, elle avait ce pouvoir et en usait. Kittie assistait officiellement madame Kaggs ; en fait elle était souvent la seule gardienne de nuit,

laissait dormir madame Kaggs, maintenait un ordre parfait, et n'en avait pas moins le temps de recevoir le capitaine Waldo dans le gymnase. Malgré le règlement, Kittie portait des souliers à talons hauts, un collier de perles, et son uniforme de cotonnade bleue, toujours frais, ne ressemblait pas à un torchon et lui arrivait juste au-dessous du genou.

« Vous et moi, Miss Vickers, nous ne sommes pas à notre place dans cette prison de campagnardes, ronronnait Kittie, assise sur une table les jambes pendantes, à un bout du couloir des cellules, et faisant du café défendu dans un appareil en verre encore plus interdit. Vous connaissez New-York, mais ces rustres, et je veux dire aussi bien le personnel que les traînards – c'est comme cela que nous appelons les condamnés dans ce bon vieux Lunnon – ne se doutent pas de ce qu'est la bonne compagnie ou un vrai plaisir.

» Écoutez ce qui m'est arrivé une fois : j'avais à filer en douce de Chicago parce qu'ils avaient lancé un mandat d'arrêt contre moi pour avoir ratissé un vieux prêcheur. Bon Dieu, ç'a été un drôle de coup. Je tenais une bonne petite boîte à Chi. Je vois à une gare un vieux prêcheur, belle barbe blanche, qui prenait un billet pour K. C. et il avait un magot qu'un cheval n'aurait pas porté. Alors je l'aborde, je lui dis que je ne suis pas de la ville, que je vois qu'il est un maître de la chaire… voudrait-il m'indiquer la meilleure église où aller à Chi ? Il me le dit et… parole, vous vous seriez tordue de rire. Deux ans plus tard j'ai été en effet entendre le vieux birbe qu'il m'avait recommandé, histoire de rigoler, et, rien que pour faire une bonne blague, je soulève un gros fafiot dans la corbeille de quête en faisant beaucoup de raffut pour y mettre un dollar. Dieu, que c'était gondolant ! Moi, je suis

pour qu'on aille à l'église et bien des fois j'ai engueulé des types qui s'en moquent. Enfin, je le remercie de son obligeance… Est-ce qu'il ne voudrait pas venir jusque chez moi en attendant son train ? J'ai ma vieille mère avec moi, que je lui dis, et m'man elle en radote, d'aller à l'église la plus épatante de la ville.

» Alors, de fil en aiguille, je le décide à monter chez moi. Un endroit très chic : jolie petite chambre à coucher-boudoir, pas une place pour poser ses vêtements, sauf à la tête du lit, et un panneau à coulisse tout à côté pour que mon pote puisse visiter les poches du grimpant, je l'amène donc là et… « Oh ! mon Dieu, m'man doit être sortie. Nous allons l'attendre. » Ça, Miss Vickers, ça va vous faire rouler. Vous savez, je ne serais pas si franche avec vous, mais je suis décidée à me corriger, et connaissant la psychologie comme je la connais, la première chose pour ça c'est de dire la vérité aux autorités, vous ne croyez pas ? Je peux avoir été une voleuse, mais je vois clairement mon chemin à présent, et personne ne peut dire que je n'étais pas parfaitement honnête et c'est simplement l'entourage et les circonstances qui m'ont fait dérailler. Mais dites, vous allez rigoler ; j'avais mon vieux pilote céleste assis là chez moi et le diable m'emporte si je ne me suis pas mise à jouer des hymnes. Vous comprenez, j'étais dans le chœur à Oklahoma, où j'ai été élevée.

» Bon, je m'assois sur le bras du fauteuil du vieux bonze et j'essaye de l'émoustiller un peu pour qu'il me fasse une passe, mais rien à faire… ils étaient loin les jours de fête du vénérable bonhomme. Il me prend la main, la caresse et, qu'est-ce que vous croyez ? Il se met à me parler des fidèles de son église ! Vous me pigez ça ?

» Il me vient une idée. Il faisait très chaud. Je l'engage à ôter sa redingue… il avait son pèze en billets, dans une enveloppe, dans sa poche intérieure. Il dit que non, que ce ne serait pas poli devant une dame. J'avais envie de le secouer et de lui crier : « Oh ! que ça ne t'arrête pas, vieux fils de chien, je ne te demande pas de belles manières, je ne veux que ta galette », mais je prends mon air de grande dame et je lui dis : « Vous allez enlever votre redingote, parce que vous allez m'aider à faire des caramels d'après une vieille recette à moi. »

» Vous comprenez, j'avais un petit réchaud électrique et quelques provisions. J'ai toujours trouvé avantageux de faire faire un peu de cuisine aux clients sentimentaux quand ils ne veulent pas faire l'amour. C'est mon invention et j'espère qu'on m'en récompensera. Ni May de Chicago ni Sophie Lyons ni aucune autre n'a jamais pensé à ça.

» Alors, je m'applique à prendre un air de ménagère, je sors du sucre et du beurre et je lui dis : « Quand j'étais une toute petite fille dans l'Oregon – j'ai dû lui dire l'Oregon ou le nom d'un patelin que je n'ai jamais vu – quand j'étais petite fifille, mes quatre sœurs et moi nous allions chez notre cher vieux pasteur faire des caramels et il ôtait toujours sa redingote pour nous aider. Alors, si vous refusez, je ne serai pas à mon aise, et comme je regrette, ici dans la grande ville pervertie, ces heureux jours d'innocence dans la maison de mon enfance. » Quelque chose dans ce goût-là, vous savez, avec un petit sourire de chatte.

» Naturellement il donne dans le panneau. Il ôte sa redingue, mais le vieux bougre la pose sur une chaise que je fourrais d'ordinaire dans le cabinet noir pour qu'ils ne puissent pas s'en servir pour cela. Ce que j'étais vexée ! Mais

pourtant j'étais juste, je le suis toujours, je n'en voulais pas au vieux singe d'avoir mis sa redingue là, j'étais furieuse après moi d'avoir laissé la chaise dehors. Alors je lui dis que la chaise pourrait tomber et je posai sa redingue sur le montant de mon lit, où mon homme put l'atteindre par le panneau et prendre la monnaie – système D, – puis remplir l'enveloppe avec des morceaux de journaux avant de la remettre dans la poche, pour le cas où il aurait tâté, au moment de filer, si le magot était toujours là.

» Ma foi, j'ai failli avoir des regrets pour ce vieux birbe ; il était si content de faire notre caramel, disant qu'il n'en avait pas mangé depuis des années – il paraît que sa femme était malade et qu'il n'avait guère d'intérieur. Mais, bon Dieu de Dieu, ce que j'étais embêtée ! Moi, manger des caramels ! J'aurais voulu le battre. Lui il aurait continué jusqu'à l'heure de son train. Comment, il voulait que je lui chante encore des hymnes ! Oh ! dites donc, pendant que j'y pense, la grande rigolade ç'a été que, dès que le caramel a été fait, le vieux grigou – est-ce que vous ne détestez pas ces puritains ? – remit sa redingue avec les jolis morceaux de journaux dans l'enveloppe au lieu des billets. Est-ce qu'il n'y avait pas de quoi vous rendre furieuse ? Comme si j'avais dû le violer, ce vieux dégoûtant, s'il était resté en manches de chemise ! Enfin il débarrassa le plancher. Je croyais dur comme fer qu'il ne regarderait pas son magot avant d'être dans sa bonne petite couchette de Pullman. Mais il était méfiant – et dites, sincèrement, ne croyez-vous pas qu'avec toutes ses sacrées simagrées ça prouve qu'il avait de mauvaises pensées ? Enfin, il n'était pas plus tôt dehors, à attendre un tram – pas de taxi pour cet oiseau-là, ce sacré grippe-sou – qu'il vérifie son saint-frusquin… et il n'y avait que des rognures de papier !

» Eh bien, je me préparais juste à filer et même – vous allez rire – je chantais un des hymnes que je lui avais joués – quand il se précipite sur moi comme un furieux. Et il a le culot de vouloir m'injurier. Il prétend qu'il n'a pas voulu me lever ! Et puis, écoutez-moi ça, y a de quoi vous faite rire à ne plus entendre les cloches de Noël. Le ratichon crie que le magot ne lui appartenait pas, qu'il l'avait recueilli par souscription pour bâtir une cuisine et une salle à manger dans sa sacrée église. Et le flic me coffre et m'emmène à la gare.

» Bon, ça allait bien. Je m'étais arrangée avec un type que je connaissais pour qu'il dépose une caution pour moi si jamais j'en avais besoin, étant bien entendu que je me trotterais de la ville et lui renverrais son argent. Et je l'aurais fait. Mais, arrivée à New-York, je me suis dit : « Ce gentleman de mes amis qui a fourni une caution, il a les moyens de la perdre, tandis que moi je suis une pauvre fille qui essaye de se tirer d'affaire. » Et qui est-ce qui a fait tout le turbin cette fois-ci ? C'était moi, pendant que lui se contentait de verser la galette, si bien que je ne voyais pas en bonne justice pourquoi je devrais le rembourser… et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

» Et comme injustice on ne fait pas mieux. Dans mon idée, je donnais une leçon à ce vieux prêcheur : est-ce que je ne lui apprenais pas à ne pas lever des inconnues ? Est-ce que ça ne valait pas bien ce qu'il avait perdu ? Est-ce que je ne méritais pas les sept cents thunes que j'avais tirées de lui, car, pensez-y, j'avais dû en donner trois cents à mon homme, juste pour avoir sorti le fric de la redingue du vieux.

» Et puis il rentre chez lui, ce ratichon, et il se suicide. Les journaux m'en rendent responsable, disent que c'est à cause du bruit fait sur son nom. Mais est-ce que c'était ma

faute, hein ? Voyons ! Savez-vous ce que je crois ? Je pense qu'il s'est fait sauter parce qu'il a compris qu'il avait été tout droit contre ce qu'il prétendait croire – un si bon chrétien – en appelant un flic pour me fourrer au bloc et ainsi en contredisant absolument son sauveur qui a dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

» Je ne sais pas au juste ce que je ferai une fois sortie d'ici… peut-être bien du spiritisme… c'en est un truc ! Mais rien de louche, vous pensez, et on fait beaucoup de bien. Bien sûr, on tape les bonnes poires tant que ça peut donner, comme dans toutes les affaires, mais prenez-moi un tas de ces vieilles bourriques, elles sont rudement contentes quand on leur dit que la tante Marie leur téléphone du ciel. D'ailleurs, j'y crois, bien entendu, au spiritisme. Pas vous ? Diable non, pas probable. C'est l'embêtement avec vous autres, les esprits terre à terre… Madame Bitlick et le cap'taine Waldo sont pareils, trop lourds, trop matérialistes pour entendre les voix de l'au-delà. Comment, bien des fois je me suis remontée, dans mes grands ennuis – personne ne se doute par où j'ai passé – en causant avec l'esprit du général Grant ou d'un autre grand bonhomme. C'est la vraie raison de ma déveine… les juges et des matérialistes comme vous ne peuvent pas me comprendre. Oui, je crois que je pourrais faire le truc du médium.

» Et puis aussi je pourrais écrire un livre pour raconter comme j'ai été mauvaise et me suis repentie, et la manière de se corriger. Vous pouvez me croire, j'en serais capable. Je pense que j'ai lu tout ce qui en vaut la peine. Je parie que je connais mieux Frank Hanis et Oscar Wilde et Arthur Brisbane que n'importe quel prof de collège. Oui, on dira ce qu'on voudra, j'aimerais bien trouver un bon fromage comme la guérison par l'esprit ou les confessions. Je ne sais

pas… je me figure qu'en certaines choses je ne me suis pas très bien conduite. Voyez-vous, mon papa me haïssait. Très bien, très bien, je lui ferai voir. Il y a vingt ans qu'il est mort, mais je lui ferai voir ! Pour me venger de lui, je plumerai tous les hommes sur lesquels je pourrai mettre la patte. »

Ann s'appuya la tête contre le mur du corridor : « Ainsi donc, il y a des condamnés aussi ignobles que leurs gardiens ! »

XXVII

Des deux condamnées à mort, la première fut pendue à onze heures du soir, le lendemain de l'arrivée d'Ann à Copperhead Gap, et cette nuit-là elle sut ce qu'étaient l'agitation dans la prison, les lamentations, les coups frappés sur les barreaux, de sept heures du soir au petit jour.

Lil Hezekiah, la vieille négresse arrivée avec Ann, – sinistre camarade de classe dans cette université des damnés, – en était à sa dernière semaine d'attente maintenant et on la gardait spécialement nuit et jour : tour à tour deux des neuf surveillantes prenaient, pour deux heures, la garde devant sa cellule. Ann était une des neuf.

Les gardiennes de mort s'asseyaient dans le couloir sur des chaises à bascule disloquées, de celles qu'on trouve dans les villas d'été au bord des lacs.

Plus que sept jours… plus que six… plus que cinq. Dans cinq jours, Sa Majesté l'État prendrait cet être humain et le tuerait. Elle était là, folle probablement, vieille, ratatinée, couleur de cendre, et pourtant pleine de ce miracle qu'est la vie ; ses yeux avaient perçu magiquement les objets, leur donnant ainsi l'existence ; ses oreilles avaient capté la merveille des sons : ses flancs avaient porté des fils vigoureux et bronzés ; ses mains avaient tissé des étoffes brillantes et broyé des grains ; et dans cinq jours, quatre, trois désormais, l'État, dans sa sagesse, la prendrait et en ferait un amas de chair insensible et putréfiée, fier de s'être vengé et convaincu qu'en assassinant ainsi Lil Hezekiah, il aurait prévenu à jamais tous les meurtres à venir.

Par la grâce de Dieu, amen, dans notre nation chrétienne où nous ne nous emportons pas comme des païens mais où, soumis aux doux enseignements de Jésus, nous formons une grande union afin de mettre gentiment à mort de vieilles grand'mères de couleur, chantons maintenant le pays de la liberté et le foyer de la bravoure…

Ann était folle de rage. Elle avait horreur du meurtre et elle était désolée que cette vieille négresse démente en eût commis un ; mais elle pensait que Lil ne l'avait pas préméditée froidement et sans passion, comme nous le faisons.

Deux jours à présent…, vingt-quatre heures…

D'éminents criminologistes officiels, comme madame Windelskate et le Dr Addington Slenk, déclaraient souvent que, dans cette région éclairée, ils étaient affranchis de l'idée barbare de tirer vengeance des criminels. Voilà pourquoi ils faisaient surveiller nuit et jour Lil Hezekiah, afin de l'empêcher de se suicider et de priver ainsi la société du plaisir de la tuer.

On ne lui accordait pas une seconde de solitude. Elle devait dormir, penser, prier, uriner, réfléchir sur ce fait que, dans un jour, elle serait morte – tout cela sous la surveillance ennuyée de Kittie Cognac ou de madame Kaggs ou de quelque autre gardienne. C'était une femme de la montagne, habituée au silence des hautes vallées. Elle voyait la mort dans les yeux de ces femmes qui l'épiaient jour et nuit, et sa mortelle agonie en était prolongée.

Mais Lil, qui était d'une très fervente piété, avait la consolation de prier avec l'aumônier de la prison, le révérend Léonard T. Gurry ; seulement, celui-ci était, comme de juste, très occupé et ne pouvait lui consacrer plus de cinq minutes

par jour. Il arrivait vivement dans le couloir et interpellait Ann et madame Kaggs :

« Bonsoir, Mesdames ; j'espère que vous n'êtes pas trop fatiguées par votre tâche charitable. Mais vous vous reposerez bientôt… Plus que vingt-quatre heures.

— Ô Dieu de bonté ! gémissait la vieille folle, vingt-quatre heures !

— Lil, déclarait M. Gurry, il ne faut jamais prononcer ainsi à la légère le nom du Tout-Puissant. »

Et il entrait dans la cellule, mais se tenait adossé à la porte, aussi loin de Lil que possible : il était absolument certain que les gens de couleur ont une âme, mais il n'aimait pas leur peau.

« Voyons, sœur, voici une des dernières occasions que j'aurai de prier avec vous et, en somme, je ne peux rester qu'un moment. Si donc vous voulez vous agenouiller… J'ai dit vous agenouiller seulement. « Ô Seigneur, notre Dieu, aie pitié de cette pauvre âme. Pardonne-lui si tu peux. Elle s'est repentie de son affreux péché ; ainsi donc, pardonne-lui. AmenbonnenuitLil !

— Vous croyez qu'il me pardonnera peut-être ? N'est-ce pas, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, oui, sa miséricorde est infinie. Mais je suis pressé. »

À Copperhead Gap, aucun règlement n'autorisait une détenue de confiance à remplacer une gardienne pour surveiller une condamnée à mort ; mais en fait Kittie Cognac

remplaçait d'ordinaire madame Kaggs et, une fois, Ann et Kittie se trouvèrent de garde ensemble.

« Du courage, ma vieille, lança Kittie à Lil, lève la tête, tu vaux autant que tous ces gens-là.

— Oh ! non, Miss, pleurnicha Lil. J'ai été très coupable et je reconnais que je mérite bien la mort. Je n'ai pas prié assez fort, voilà ma faute. Le prêcheur me disait de prier davantage, mais je ne le faisais pas. Mon vieux se soûlait régulièrement et, en rentrant, il nous battait, moi et ma fille qui est veuve, et je priais, ah ! je priais pour qu'il cesse de boire ce gin des noirs. Mais ça le mettait en rage de me voir à genoux et il me frappait avec le talon de son soulier ; et alors, je l'avoue, ma foi a faibli et je n'ai plus prié devant lui. C'est là que j'ai commis un péché et c'est pour ça que Dieu me punit…, parce que ma foi a diminué de cette façon-là. Un soir, en rentrant il s'est mis à frapper à coups de pied un de mes petits-enfants qui était malade ; alors je l'ai battu avec le tisonnier, et quand il a voulu m'étrangler, je le déclare sincèrement, j'ai oublié ma religion et l'ai abattu avec la hache. Oh ! j'ai été très coupable, Miss.

— Quelle blague, pas si coupable que ça ! » fit Kittie en bâillant et en allumant une cigarette défendue.

Tandis qu'Ann se demandait si elle devait confisquer la cigarette, Lil, se cramponnant aux barreaux, la colère dans les yeux, leur lançait :

« Je sais ce qui est bien et ce qui est mal. Je sais quand j'ai mal fait et aussi quand les autres agissent mal. Je ne suis pas comme vous autres. Des talons hauts ! Des cigarettes ! Des torches d'enfer, voilà ce que c'est. Je fumais une pipe,

moi, mais j'y ai renoncé, à ça aussi, dans l'intérêt de la religion, par amour pour mon Seigneur… Des cigarettes !

— Écoute-moi, cria Kittie. Tu en sais rudement long sur la religion, vieille sorcière ! Qu'est-ce que tu sais des grandes vérités ésotériques du spiritisme ? Sais-tu évoquer les esprits ? Moi, je peux. Tiens, écoute… Veux-tu parler à ton gendre le trépassé ? Il s'appelait Joseph et aimait bien ton bouillon.

— Ah ! mon Dieu, c'est la vérité, Miss, il l'a toujours aimé. Est-ce qu'il est ici ? Est-ce qu'il a un message pour moi ? Intercédera-t-il devant le trône du Tout-Puissant pour une pauvre vieille pécheresse ?

— Kittie, murmura Ann, non… Ou alors faites bien attention.

— Bien sûr, je vais lui donner un message de cinq dollars. »

Lil regardait l'entôleuse avec adoration. Elle avait retrouvé la vie, ensorcelée par Kittie qui avait fait naître l'espoir en son cœur grâce à une conjecture sur le bouillon et aux renseignements qu'elle avait trouvés sur la famille de Lil dans le registre de la prison. Un sourire plissait sa petite face de vieille guenon ; ses mains frêles, dont un long labeur avait blanchi les paumes, tressaillaient sur les barreaux, et elle émettait nerveusement des bribes de prières pendant que l'autre déclamait :

« Joseph me charge de te dire que tu seras reçue avec magnificence, que les archanges te guideront.

— Avec magnificence ! Avec magnificence ! Amen ! »

Encore vingt et une heures, et ces yeux brillants et pleins d'enthousiasme ne seraient plus que des globes blancs et ridicules, comme des oignons bouillis.

Le Dr Arthur Sorella, médecin de la prison, ressemblait à Edgar Allan Poe. Les surveillantes affirmaient qu'il avait pris ses grades à Hopkins, qu'il avait été chirurgien dans une grande ville, propriétaire de deux Packards, puis s'était mis à boire quand sa femme l'avait abandonné. De tous les fonctionnaires, lui seul s'était montré courtois avec Ann quand elle le croisait, spectral, dans un corridor.

Lorsqu'il vint jeter un coup d'œil sur Lil Hezekiah, Ann lui demanda (l'autre surveillante de garde, une grande rousse, qui avait un cousin sénateur, dormait profondément) :

« Docteur, vous savez qu'on l'exécute ce soir…, plus que dix heures. Ne leur donnez-vous jamais une dose de drogue avant ? Ne pourriez-vous le faire pour celle-ci ? Elle a une telle peur ! Écoutez comme elle prie !

— Je voudrais bien… Je le ferais, si je pouvais. En somme, si la peine capitale doit exister, je donnerais à ces pauvres diables le moyen de se suicider décemment, sans qu'on s'en doute… un poison qu'ils pourraient absorber à leur gré. Mais, dans les conditions actuelles, je n'ose même pas leur faire prendre de la morphine. Dans l'ancien temps, un directeur donnait à un condamné à mort de quoi s'enivrer convenablement pour qu'il s'en aille heureux. Mais les prédicateurs et les gens vertueux de cet État ont décidé que leur Dieu ne savourerait pas assez sa vengeance si les coupables

n’avaient pas toute leur tête pour se rendre compte de ce qu’il leur fait subir.

— Mais ne pourriez-vous pas ?…

— Chut ! fit le Dr Sorella qui la regarda puis jeta un coup d’œil à la surveillante endormie. Naturellement, naïve que vous êtes, je leur glisse toujours quelque chose, sinon, je n’aurais plus qu’à me tuer moi-même. Vous aurez la bonté de n’en rien dire au capitaine Waldo. Écoutez…, ne restez pas ici…, cela vous tuera ou, ce qui est pire, cela fera de vous une sadique, sous une forme plus délicate, mais dans le genre du capitaine. Il n’y a jamais eu un être humain assez bon ou assez sage pour supporter pendant des années de disposer du pouvoir de torturer ses semblables. Moi, ça n’a pas d’importance, je suis fini. Partez d’ici. Bon Dieu, que j’aurais besoin de boire !

— Moi aussi », fit Ann en regardant Lil Hezekiah, qui, dans une vision extatique de Dieu, levait au ciel ses mains décharnées.

Et ils burent avidement, sans faire de cérémonies, à la gourde pleine de rude alcool de contrebande qu’il avait dans sa poche intérieure.

Ann fut de service pendant la plus grande partie des trente-six heures qui précédèrent l’exécution. On pouvait aisément se passer d’elle ailleurs. En dehors de ses comptes, elle ne remplissait aucune fonction importante ; elle n’avait pas à empêcher les prisonnières de s’échapper ni à les mener achever leur tâche dans l’atelier de couture ; son seul travail n’était, en somme, que d’enseigner, ce qui, comme le faisait remarquer madame Bitlick, était une absurde marotte.

Il y eut des moments où elle eût pu dormir, durant ces trente-six heures, mais elle ne dormit pas. Elle restait étendue, les yeux ouverts, dans le dortoir, voyant, non pas le spectacle édifiant de madame Kaggs se grattant les aisselles, mais une Lil Hezekiah qui croyait en Dieu.

À dix heures et demie, par un soir du début de l'hiver, où l'air dans les corridors était froid comme dans une cave, où le vent sifflait à travers les arbres sans feuilles, madame Bitlick, Ann et madame Kaggs se dirigèrent vers la cellule de Lil Hezekiah. Sur un signe de tête de la première, les deux surveillantes de garde se retirèrent sur la pointe des pieds.

Lil, qui était agenouillée, tourna les yeux vers la gardienne en chef et sauta sur ses pieds, mais resta courbée, la tête touchant presque sa poitrine plate, les mains tremblantes ; elle poussait des gémissements inarticulés.

Les trois femmes en uniforme bleu ouvrirent la porte de la cellule.

« Maintenant, Lil, dit doucement madame Bitlick, redressez-vous et déshabillez-vous. »

Mais il fallut la tenir pour mettre à nu sa peau d'un gris sombre et lui passer du linge propre en grosse toile de coton et sa belle robe de satin noir.

« Oh ! pour l'amour de Dieu, dépêchons-nous. Vous n'êtes pas la première à qui cela arrive, lança sèchement madame Bitlick ; et à Ann, pour s'excuser : Je regrette d'attraper une femme, même comme celle-là, en un pareil moment, mais les gens qui ne veulent pas avaler leur médicament me portent sur les nerfs. »

À dix heures quarante, le révérend M. Gurry arriva dans la cellule avec un vif et cordial « Bonsoir, Mesdames. »

Il étala par terre un mouchoir bien propre et s'agenouilla dessus, à côté de Lil, vêtue de sa robe de satin noir, une robe de confection dont les coutures étaient de travers.

Les trois surveillantes étaient sorties de la cellule et M. Gurry priait. Ann eut l'impression que cela ne signifiait rien ; elle n'entendait qu'un chapelet de mots doucereux : « Notre Père miséricordieux, accueillez cette âme… C'est notre grande faute… »

Pendant que l'aumônier priait, le Dr Sorella, passant devant les surveillantes, se glissa dans la cellule et tâta le pouls de Lil. Il sembla à Ann qu'il remettait à la négresse quelque chose qu'avec une promptitude rusée elle se fourra dans la bouche. Bientôt son visage ne fut plus contracté par l'épouvante et, d'une voix forte, elle lança :

« Oh ! oui. Seigneur ! Amen. Alléluia ! Loué soit Dieu ! »

Le Dr Sorella se retira et Ann, épuisée, s'effondra sur une chaise. Madame Bitlick la saisit par l'épaule en grommelant :

« Quelle idée ! Et vous qui vous croyez tellement supérieure ! Vous n'avez donc aucun sentiment religieux… Vous asseoir pendant la dernière prière ! Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille. »

Ann se releva donc pour une éternité, tandis que continuait le chuchotement : « Reçois dans ton sein cette âme égarée » et que Lil criait : « Oui, c'est la vérité. Loué soit Dieu ! Amen ! »

À onze heures moins cinq, deux hommes à l'allure lourde s'avancèrent dans le corridor, suivi du Dr Sorella et du directeur Slenk au pas sonore et sautillant.

Ce dernier salua de la tête les trois surveillantes, mais, dès qu'il pénétra dans la cellule, sa physionomie prit une expression de piété et sa voix eut la douceur tendre d'un baume pour dire :

« Eh bien, Lil, j'espère que vous vous êtes réconciliée avec Dieu, ma pauvre femme. »

Puis il fit un brusque signe de tête aux deux gardiens, qui s'avancèrent, saisirent Lil par les bras et la mirent debout.

Des profondeurs inconnues de la prison, de centaines de cellules, sortait une plainte étouffée.

Lil, si mince et si frêle, était maintenant à moitié engourdie par la drogue. Les deux gardiens la soutenaient entre eux, ses pieds traînaient sur le sol, sa tête pendait, mais ses lèvres ne cessaient de murmurer :

« Loué soit le Seigneur ! son saint nom soit béni ! »

Immédiatement derrière elle, venait le révérend M. Gurry, priant avec ardeur, puis le Dr Slenk, le Dr Sorella et les trois surveillantes. Les genoux d'Ann fléchissaient.

Ils descendirent en trébuchant un escalier en spirale, deux affreux étages noirs, et débouchèrent dans une pièce inondée de lumière et peinte en bleu vif, avec, au milieu, ***La Chose*** : une plate-forme surmontée d'une solide poutre à laquelle pendait une corde à nœud coulant. Ann vit à peine le gibet, empêchée qu'elle était par la foule d'une quarantaine de témoins qui debout regardaient, roulaient les yeux, rica-

naient presque dans leur émotion : reporters campagnards essayant de se donner un air aguerri, fonctionnaires efflanqués, à l'air satisfait, parents nègres de Lil Hezekiah, timides et anxieux.

Ann vit le shérif qui avait amené Lil à la prison et l'entendit grommeler à un reporter :

« Bien sûr, je connais très bien la condamnée. »

Les gardiens poussèrent Lil à travers cette foule et durent, de marche en marche – treize marches, peintes aussi en bleu vif – la porter du sol à la plate-forme. Comme elle paraissait petite là-haut, au-dessus de cette masse d'hommes à figures rouges ! Tandis qu'elle chancelait, soutenue par le bras de l'aumônier, on lui lia vivement les poignets et les chevilles, on attacha pudiquement sa jupe pour qu'elle ne remontât pas et l'on fit descendre le nœud coulant autour de son cou, après lui avoir mis un capuchon noir sur la tête. Immédiatement, le directeur leva la main, en inclinant la tête, et deux gardiens, placés sur un coin de la plate-forme, devant une table, tranchèrent des câbles dont l'un – personne ne savait lequel – laissait choir un poids. Le révérend M. Gurry fit lestement un saut de côté et Lil tomba à genoux. Une trappe s'ouvrit avec bruit et la forme encapuchonnée de noir glissa au travers de façon grotesque, tomba, s'arrêta avec une secousse et tournoya, tournoya, jusqu'à ce que le D^{r} Sorella, le visage vert, et détournant les yeux, l'attrapât au passage.

Mais elle pendait là, se balançant, comme si elle avait été encore vivante, faisait effort pour s'échapper. Les veines des mains se gonflèrent au point qu'elles paraissaient ramper comme des serpents. Huit minutes, elle resta suspendue,

pendant lesquelles Ann lutta pour ne pas se sauver dans les ténèbres écœurantes qui l'enveloppaient.

Le stéthoscope appuyé sur la poitrine de la masse qui oscillait, le Dr Sorella prononça d'une voix chevrotante :

« Elle est morte. »

Les spectateurs se bousculèrent vers la sortie, cherchant des cigares, murmurant : « Exécution parfaite. » Ann allait les suivre, quand madame Bitlick ordonna :

« Attendez ! Vous n'avez même pas commencé votre tâche. »

Un gardien coupa la corde pendant que deux autres étendaient le corps par terre et desserraient le nœud coulant. « Hooo ! » cria la morte, car l'air comprimé dans ses poumons s'en échappait.

Ann se précipita dans un coin de la pièce, où elle eut une nausée. Quand elle revint, on avait ôté le capuchon de la tête de Lil, dont les yeux étaient à moitié sortis de l'orbite et la bouche contractée dans un rictus horrible ; une écume sanglante couvrait les lèvres.

Madame Bitlick, après un regard curieux sur cette face tordue, dit :

« Eh bien, Mesdames, il faut laver cette pauvre femme et la préparer pour l'enterrement : la famille attend le corps. »

Les gardiens portèrent Lil dans une petite salle adjacente qui sentait le renfermé et le formol. Le capitaine Waldo Dringoole parut sur le seuil et dit au directeur :

« Tout s'est bien passé, Docteur ? Je regrette de n'avoir pas eu le temps d'assister à l'exécution… J'ai eu des difficultés avec cet animal de commis aux écritures.

— Tout a admirablement marché, capitaine ; jamais vu pendaison mieux réussie. Bing !… et la vieille était partie. Eh bien, retirons-nous et laissons le corps à ces dames. Bonsoir, Mesdames. »

Dans la petite pièce, il y avait une sorte d'établi, des cuvettes d'eau, des linges et un cercueil.

Ann sentit qu'elle allait encore avoir une nausée.

« Et bien, Mesdames, fit madame Bitlick en bâillant, remontons.

— Est-ce qu'il ne faut pas laver… ?

— Quoi ? Nous, laver une vieille moricaude ? Grand Dieu, non. C'était pour passer la main dans le dos du patron. Allons, madame Kaggs, aidez-moi. »

Elles mirent à elles deux le corps dans le cercueil, rabattirent le couvercle et s'en allèrent gaiement, laissant Lil Hezekiah à sa famille et à Dieu. Mais les parents s'abstinrent de venir et on l'enterra dans la cour de la prison.

On ignore ce que fit Dieu.

XXVIII

Depuis le jour de son arrivée à Copperhead Gap, Ann avait lutté pour réformer le quartier des femmes. Elle découvrit que Jessie Van Tuyl avait agi de sa cellule autant qu'elle-même de son dortoir. Madame Van Tuyl avait fait passer en fraude des notes aux journaux sur la bouillie d'avoine moisie assaisonnée de vers moisis, sur l'internement dans la même cellule d'une fille de quatorze ans et d'une syphilitique au troisième degré, avec plaies suppurantes, sur la fustigation des femmes qui ne finissaient pas leur tâche à l'atelier. On en avait assez publié pour ennuyer les autorités… un moment.

Ann entendit un jour madame Bitlick dire en soupirant au capitaine Waldo :

« Ah ! si nous pouvions nous débarrasser de cette Van Tuyl ! Ne pourrions-nous la faire gracier ? Jusque-là, nous serons obligés, je crois, de faire du bruit avec nos réformes : donner de la viande fraîche et isoler plus ou moins les malades. »

« À quoi bon de menues réformes, pestait Ann, tant que l'État accepterait ces vieux bâtiments infects, ces gardes-chiourme ? »

Mais c'était une réformatrice incurable et éprouvée et, autant que le lui permettait son vœu de rester bouche close, elle ne cessait de harceler quotidiennement madame Bitlick et le capitaine Waldo. Elle discutait avec la première, amadouait le second et insinuait au D^{r} Slenk que « les choses se

sauraient ». Elle leur persuada d'améliorer la nourriture. Elle était certaine, sans en avoir la preuve, qu'ils faisaient tous les trois de la gratte sur l'alimentation, qu'ils enlevaient, et vendaient, presque toute la crème du lait qu'envoyait la ferme de la prison, que les épiciers leur versaient une ristourne ainsi que les bouchers.

La mauvaise qualité de la nourriture égalait sa monotonie. De semaine en semaine, revenaient la bouillie de maïs, le hachis, le mauvais lard, le ragoût de bœuf, les pommes de terre, les haricots, le pain au sirop de maïs, le thé de feuilles de saule, les saucisses faites avec des rognures de boucherie malpropres, les pruneaux cuits ; jamais, pas une fois, des légumes ou des fruits frais, pas même du lait non écrémé à boire. Il y avait quelquefois des asticots dans le hachis, des charançons dans le pain et les fruits cuits étaient gâtés. Tout avait un goût rance, abominable, et les prisonniers mouraient de faim jusqu'à ce qu'à leurs autres motifs de haine contre la prison, qui déjà les décidaient suffisamment à se venger de l'État par d'autres crimes, s'ajoutât le désespoir meurtrier de la faim continuelle, compliquée de continuelles indigestions.

À force d'observations, de supplications, menaçant, pour finir, de s'en aller et de répandre la vérité, Ann obligea madame Bitlick – et, chose curieuse, les dépenses de nourriture n'en furent pas augmentées – à ajouter des légumes frais, du maïs et des haricots verts, une orange par quinzaine, du cacao une fois par semaine, de la citronnade à l'occasion, des pommes et de la compote d'abricots. Le lait employé dans la cuisine devint subitement et bizarrement plus riche. À en croire madame Bitlick, on eût pensé que les menus valaient maintenant ceux du restaurant Foyot.

Ann s'occupa aussi de l'aération et de la propreté.

Ce qui l'inquiétait, c'était le travail. À quelques exceptions près, il n'y a que deux sortes de prisons : celles où les détenus croupissent dans une morne oisiveté et celles où, par la faute quelquefois des adjudicataires du dehors, on les fait travailler jusqu'à épuisement. Dans ce dernier cas, les prisons sont sales parce que les condamnés sont trop fatigués pour nettoyer ; dans le premier, parce qu'ils deviennent trop paresseux.

Ann eut à lutter afin d'obtenir quelques femmes, enlevées aux bienveillants entrepreneurs, pour laver les planchers, ôter la poussière et les détritus accumulés qui empêchaient les ventilateurs de fonctionner. Sans se décourager, elle dut recourir encore à toute la série des insinuations, prières, séductions et menaces pour avoir assez d'eau chaude et de savon, assez de brosses et de seaux, assez d'insecticide et de pièges à rats. Obtenir deux dollars de savon exigeait toute une campagne des Dardanelles… et, la fois suivante, naturellement, Ann payait de sa poche.

Puis elle projetait d'obtenir un hôpital pour les femmes.

Ann devait apprendre plus tard que l'excuse préférée au mauvais état des prisons est toujours : « Oh ! inutile de s'en préoccuper, nous allons bientôt construire de nouveaux bâtiments. » C'est celle-là qui lui fermait la bouche à Copperhead Gap. Comment faire comprendre aux personnages officiels que, même pour trois ou quatre ans, il ne serait pas mauvais de traiter des femmes en mauvaise santé aussi bien que des vaches malades ?

Mais elle se trompait en supposant que Copperhead ne construirait jamais l'annexe séparée pour les femmes. De-

puis 1925, l'année où Ann quitta cette prison, on a élevé un beau bâtiment réservé aux femmes, avec grandes cellules claires bien aérées, une salle d'hôpital en rapport et d'admirables bains-douches. Les femmes travaillent dans le grand jardin potager ou dans des salles de couture appropriées et non plus pour des entrepreneurs. Il y a quelque temps que tout cela est construit. En somme, actuellement, en 1933, il y a si longtemps que cette prison existe, qu'elle est de nouveau encombrée, avec deux prisonnières dans chaque cellule prévue pour une, la plupart des douches ne fonctionnent plus et les autres sont encrassées, le beau sol carrelé du réfectoire (posé par le beau-frère du Dr Slenk) est craquelé et offre des abris aux blattes, l'étincelante salle d'hôpital n'a ni microscope ni lits en nombre suffisant, et en hiver les radiateurs (installés par un cousin de l'ancien gouverneur Golightly) ne donnent aucune chaleur ; les deux salles de bains, attenantes à l'hôpital et vraiment très élégantes, sont inutilisables…

La surveillante en chef est toujours madame Bitlick. Comme aucune de ses subordonnées n'a le temps d'enseigner, en hiver, quand il n'y a pas de jardinage à faire pour occuper les prisonnières, la plupart restent oisives et madame Windelskate commence à dire qu'il eut bien mieux valu que « les soi-disant réformateurs » n'intervinssent pas et eussent conservé « le bon, le sain travail de l'atelier, qui formait les caractères ».

Ce qui déconcertait le plus Ann, c'était de voir le capitaine Waldo, madame Bitlick et les autres surveillantes convaincus, sincèrement, croyait-elle, que l'organisation de la prison ne laissait vraiment pas à désirer. Ce que voyait et

pensait le Dr Slenk, c'était autre chose et cela ne comptait pas : c'était un politicien.

« Je pensais, avait commencé Ann avec tact en s'adressant à madame Bitlick, qu'au moins nous pourrions tenir la prison propre.

— Propre ? fit celle-ci avec stupeur ; que voulez-vous dire ? Elle l'est.

— Pas du tout.

— Par exemple, je voudrais bien voir… Je ne sais vraiment pas, je l'affirme, où vous prenez ces idées-là.

— Eh bien, venez jeter un coup d'œil avec moi. »

Et Ann lui signala ce qui lui paraissait des lacunes dans la majestueuse organisation du quartier des femmes à Copperhead. Il est vraiment douteux que madame Bitlick eût jamais remarqué ces petits détails. Dans chaque cellule, le baquet de nuit avait une odeur écœurante qui la remplissait, jour et nuit, d'un bout de l'année à l'autre. Les cabinets d'aisances fuyaient. Les femmes, aussi bien pour les bains que pour laver leurs bas et leur linge, – car seuls les uniformes étaient blanchis par la prison, – ne disposaient, à elles toutes, que de deux baignoires en fer, rouillées, et si mal installées que l'eau sale ne se vidait jamais complètement. La literie était en général noire de crasse et passait d'ordinaire, sans être désinfectée, d'une prisonnière à une nouvelle, c'est-à-dire quelquefois d'une syphilitique ou d'une tuberculeuse avancée à une femme qui, pour avoir violé les coutumes du pays, n'en était pas moins jeune, saine et avide de vivre. Les matelas étaient remplis de punaises, peu de cellules avaient vu un rayon de soleil depuis leur construction. Une malade vomissait-elle sur le plancher, et c'était

fréquent – la perpétuelle puanteur des baquets de nuit suffisait à l'expliquer – il n'y avait personne pour le nettoyer, sauf la malade elle-même, après guérison.

Madame Bitlick, qui suivait Ann, parut surprise quand elle fut forcée de constater ces détails, qu'elle avait eus journellement sous les yeux. Revenue dans son bureau, elle garda d'abord le silence, puis d'un ton important prononça :

« Oui, vous avez peut-être raison ; je reconnais qu'il faudrait faire certains nettoyages. Je reparlerai au Dr Slenk de ces cabinets à réparer. Je lui en avais dit un mot l'an dernier, mais, je l'avoue, cela nous est sorti de l'esprit à tous deux. Seulement, Miss Vickers, il y a une chose à considérer : nous sommes habituées, vous et moi, à de jolis intérieurs propres. Mais du bétail comme ces détenues, elles ne connaissent rien de mieux que ce qu'elles ont ici et, Dieu me pardonne, elles n'y font pas la moindre attention.

Ann était certaine que les drogues, cocaïne, héroïne, morphine, circulaient abondamment dans la prison. Elle soupçonnait Kittie Cognac d'en vendre et avait également quelques doutes sur le Dr Sorella, dont la bonté, la faiblesse pouvaient être aussi pernicieuses que l'énergie vicieuse de Kittie. Mais elle ne prononça aucun nom quand elle fit son rapport à madame Bitlick.

« Eh bien, dit tranquillement celle-ci, si vous en surprenez quelqu'une à colporter ces drogues, amenez-la-moi, et nous la mettrons au cachot. Furetez un peu partout et ouvrez bien l'œil.

Que pouvait donc faire Ann ? Allait-elle jouer le rôle de mouchard ?

Il n'était jamais question d'examen sérieux, de traitement compétent et minutieux des intoxications par les drogues, des maladies vénériennes, de la tuberculose, des psychoses ou des névroses. Le Dr Sorella avait la responsabilité de dix-neuf cents hommes et d'une centaine de femmes, et il n'était assisté que de deux infirmiers maladroits. On avait parfois recours aux services de deux médicastres d'Olympus City, qui considéraient les prisonniers comme une espèce inférieure de mammifères, à traiter par la quinine, des sels et des injures. Le Dr Sorella était intelligent quand il n'était pas ivre, mais il l'était souvent.

Il n'est pas exact que tout individu qui arrivait à Copperhead Gap après un premier délit, n'ayant sur le crime que des notions d'amateur, apprît dans cette Université du vice des crimes nouveaux et plus raffinés, qu'il y connût les délices des drogues et de la prostitution, et que son devoir fût de rendre à la société ce qu'il lui devait en se montrant la prochaine fois plus perverti. Non, pas tous. Quelques-uns étaient trop abrutis, trop épouvantés pour apprendre quelque chose. Mais il est exact que pas un détenu ne sortait de Copperhead sans être plus malade de corps, plus furieux de le sentir et plus capable de répandre la contagion parmi les honnêtes citoyens qui l'avaient entretenu pour leur propre perte.

Madame Bitlick n'avait pas été froissée par les avertissements d'Ann sur le trafic secret des drogues ; elle était simplement ennuyée. Mais elle fut blessée, choquée, horrifiée, incrédule, bref vraiment méthodiste quand Ann lui demanda, non sans hésitation, si l'on ne pourrait pas faire quelque chose contre l'homosexualité dans la prison. Ann savait pourquoi Kittie Cognac s'était arrangée pour partager une cellule avec Gladys Stout ; elle savait pourquoi l'infâme

vieille fermière à tête de bébé qui venait de l'horrible cimetière près des chutes de Catamount plaisait tant aux femmes pickpockets.

Madame Bitlick écouta Ann avec horreur, puis glapit :

« Je n'ai jamais de ma vie rien entendu de si abominable. Miss Vickers, je suis navrée de le dire, mais vous avez un esprit malpropre. Je crois que vous feriez bien de ne pas rester plus longtemps dans cette prison. Je souhaite que vous partiez. Je n'ose songer à votre influence sur les prisonnières. L'homo…, j'avais lu ce mot-là, mais je n'ai encore rencontré personne qui se soit sali la langue en le prononçant.

— Oh ! zut ! » dit Ann, en lui tournant le dos.

Et, depuis ce jour-là, madame Bitlick la regarda de travers.

Et le lait fut de nouveau écrémé, et, la première fois qu'Ann demanda des aides pour nettoyer les cellules, on les lui refusa. Elle ne savait plus trop que faire. C'était au-dessus de ses forces de lutter contre l'indifférence publique et la haine personnelle. Il lui fallut un certain temps pour l'admettre. Elle avait eu la vague conviction, probablement d'après les romans qu'elle avait lus, qu'au dernier chapitre le héros résolu et vertueux peut toujours conquérir l'inaccessible.

On aurait plaisir à constater que, si les fonctionnaires éprouvaient pour Ann un ressentiment qui tourna rapidement à la haine, les prisonnières étaient pleines de la plus vive gratitude. Il n'en était rien. Elles étaient heureuses d'avoir des cellules plus propres, une nourriture plus variée, et pourtant la plupart auraient préféré des gâteaux à la

crème aux légumes verts et à la limonade. Ensuite, elles oubliaient.

Heureusement, Ann était entraînée par profession à relever le moral d'autrui. Elle avait appris dans les établissements d'instruction deux choses : qu'il ne faut pas attendre de reconnaissance et que ceux qui y comptent sont d'éternels amateurs, des égotistes. Elle était aussi indifférente – enfin, presque autant – à l'opinion des gens au profit desquels elle appliquait des réformes qu'un bon chirurgien à celle de son malade sur sa technique. Elle n'était même pas très émue par la haine de ses collègues qu'elle essayait, avec si peu de succès, de contrecarrer.

« Non, réfléchissait-elle. Il n'est pas vrai que les femmes ne soient pas aussi égoïstes, aussi cruelles et dures que les hommes. Nous avons toute la vigueur masculine. J'aurais plaisir à torturer madame Bitlick… Non, non, c'est contagieux… C'est exactement le genre de rage vertueuse qu'elle éprouve. Les femmes ! Notre époque est désaxée et nous n'avons pas seulement à remettre tout en ordre, mais à entraîner avec nous quelques millions de Bitlick. Enfin, peu importe ce que je pourrai accomplir ici à Copperhead, « je renverserai toute la charrette de pommes » quand je sortirai d'ici, pour mettre le monde au courant… Dieu, que cette odeur de désinfectant me dégoûte ! »

XXIX

Birdie Wallop avait des ennuis malgré toute son adresse à amadouer madame Bitlick, à amuser madame Kaggs.

Elle avait ce qu'elle appelait « un petit ami ». Elle n'était pas la seule prisonnière à avoir cette chance. Parmi cette centaine de femmes cloîtrées en principe derrière des murs de briques, des barreaux d'acier et des vitres dépolies, loin même de la vue des hommes, le désir du mâle était plus fort que celui de la nourriture, ou du repos au grand air. Ann entendait les détenues, pendant l'heure où, après le dîner, elles avaient la permission de causer en se promenant dans la cour de récréation, parler sans cesse des hommes, de ce qu'*Il* avait dit, de la façon dont *Il* l'avait embrassée, de sa largesse au restaurant, de la certitude qu'il l'attendrait à la porte à sa sortie de prison. C'était un penchant instinctif, plus fort que toute imagination humaine.

C'était chose surprenante, que le nombre d'hommes qui réussissaient à pénétrer dans cet asile exclusivement féminin. Les gardiens rôdaient toujours partout, jetant des regards dans l'atelier où, par les journées brûlantes du second été d'Ann à Copperhead, les femmes travaillaient en robes de coton qu'elles ouvraient sur la poitrine. Des ouvriers, charpentiers, plombiers, photographes, preneurs d'empreintes digitales, apparaissaient, et d'une façon ou de l'autre, ne terminaient jamais leur besogne sans que les gardiens ne vinssent les chasser ; en passant dans les corridors, on entendait toute la journée rires et chuchotements.

Mais Birdie Wallop était une des rares qui eût un « régulier ». C'était un électricien, excellent ouvrier et fort beau garçon à moustache noire. Il avait aussi été excellent télégraphiste dans le soulèvement des poseurs des lignes électriques, et il purgeait une condamnation à douze ans. Quand Ann le croisait dans un corridor, il soulevait la casquette d'uniforme graisseuse qu'il portait aussi fièrement qu'un soldat son casque, en souriant comme s'il y avait un secret entre eux ; elle en avait un battement de cœur.

Il avait déclaré que l'installation des fils dans le corridor des cellules des femmes était défectueuse, et il y travaillait toute la journée, si bien que Birdie, qui théoriquement faisait des commissions, ou portait du café et de l'aspirine à madame Bitlick pour ses affreux rhumes qui ne cessaient jamais, lui faisait de l'œil ou lui laissait des billets sur les cordes de son échelle double.

Jusqu'au jour où madame Bitlick la pinça.

Madame Bitlick était, grâce au ciel, affranchie de tout désir sexuel. On murmurait qu'elle avait été en son temps très légère, mais si c'était vrai, elle se réconciliait maintenant avec Dieu.

Elle suivait le corridor et vit l'électricien laisser tomber de son échelle un paquet dans les mains de Birdie qui le fourra vivement dans sa poche. Courant sur ses semelles de caoutchouc, elle saisit celle-ci par le bras, s'empara du paquet et l'ouvrit : il contenait deux boîtes de cigarettes, deux d'allumettes et du « chewing gum ».

Or madame Bitlick se refusait justement et avec indignation à voir les femmes fumer, et madame Kaggs qui, avec Kittie Cognac, avait le monopole de la vente de cigarettes

aux détenues, ne se montra pas moins indignée. Toutes deux fondirent sur Birdie qui fut traînée devant une cour martiale composée de madame Bitlick, de madame Kaggs et de deux ou trois autres surveillantes, auxquelles Ann se joignit sans y être invitée. Et l'on appela la bonne Kittie Cognac comme témoin.

Les matrones siégeaient en demi-cercle dans le bureau de madame Bitlick. Debout devant elles, Birdie, la terreur dans les yeux, essayait d'exercer encore sur elles le charme ancien de son sourire hésitant et intermittent.

« Je l'ai vue de mes yeux introduire des cigarettes en fraude, dit madame Bitlick. Nous savons à présent comment ces saletés pénètrent dans la prison.

— Oh ! fit madame Kaggs choquée.

— Et je la soupçonne de passer aussi de la drogue.

— Sincèrement, gémit Birdie, je n'ai jamais…

— Taisez-vous ! dit madame Bitlick. Voyons, Kittie, vous avez, dites-vous, des renseignements à nous donner ?

— Je vous crois, dit Kittie en s'avançant dignement. C'est Birdie qui a fait passer tous ces billets, y compris ceux de la Van Tuyl, pour pleurnicher sur le régime d'ici. J'en ai trouvé un dans sa cellule, comme je vous l'ai dit. »

Ann savait que ce n'était pas Birdie qui avait fait sortir tous les articles de madame Van Tuyl, parce qu'elle s'en était chargée elle-même pour un bon nombre.

« Eh bien, Mesdames, je crois que nous en savons assez. Retournez à l'atelier, Birdie, pour cette après-midi, et je prie-

rai Miss Peebee de veiller à ce que vous fassiez votre besogne.

— Oh ! je vous en prie, madame Bitlick, ***je vous en prie***… »

Birdie ne put en dire davantage. Trois surveillantes, l'entourant, la poussèrent dehors et la firent descendre à l'atelier.

Ann apprit que l'aimable électricien était enfermé dans un cachot noir et humide.

Le lendemain soir, Ann alla voir le D^r^ Slenk chez lui, dans un joli pavillon particulier dont le salon s'ornait d'un divan, d'un appareil de radio, d'un meuble contenant du whisky et du bourbon, et de deux paysages d'hiver peints par un ancien condamné, où brillait une neige en poudre de mica.

« Avez-vous appris, docteur Slenk, que Birdie Wallop, notre commissionnaire, a été renvoyée à l'atelier ?

— Oui, on m'a remis un rapport à ce sujet.

— Je voudrais… C'est une bonne petite, vraiment. Je suis sûre que j'ai de l'influence sur elle et je crois que je pourrais obtenir qu'elle s'engageât à ne plus distribuer de cigarettes ou porter de billets et qu'elle tiendrait sa promesse.

— Je ne peux vraiment pas intervenir quand une mesure a été prise par madame Bitlick, en qui j'ai toute confiance, et, s'il faut que je le dise, je ne trouve pas très loyal de votre part de vouloir passer par-dessus son autorité.

— Oh ! la loyauté ! J'en ai aussi envers ces pauvres prisonnières. (Ann parlait en désespérée. C'était la première

fois qu'elle essayait de s'entretenir sérieusement avec l'insouciant Dr Slenk.) Je n'ai jamais accusé aucune détenue, cela me paraîtrait vil ; mais quand l'une d'elles se joue de ses compagnes… Voyons, docteur Slenk, écoutez-moi, je vous en supplie. Je sais : la cause de la moitié de nos ennuis est cette Cognac. C'est vraiment une femme vicieuse. Elle vend des drogues et des cigarettes… elle s'entremet pour favoriser des relations homosexuelles. »

Le petit vétérinaire bondit, jeta son excellent cigare dans l'imitation électrique de charbons brûlants qui garnissait la pseudo-cheminée.

« En voilà assez ! Je n'en ai que trop entendu. Je n'ai encore jamais vu une femme assez éhontée pour faire allusion à pareilles questions ! Et, chère Madame (sa voix avait toute la charmante aigreur d'une vieille fille qui professe à l'école du dimanche), comment se fait-il que vous soyez au courant de ces choses ? »

Ann s'emporta, complètement, salutairement, pour la première fois depuis son arrivée à Copperhead.

« Ça suffit ! Vous ne vous en tirerez pas avec des insinuations de ce genre. Je serais ravie de vous voir les faire dans un procès public. Je ne resterai pas plus longtemps…

— Non, je ne le crois pas.

— Et je pourrais vous rendre service en empêchant un scandale public, qui vous ferait sauter, vous, la Bitlick et votre capitaine Waldo. C'est déjà arrivé, et vous le savez bien. Il y a ici des tripotages, des cruautés, de la perversion, toutes sortes de choses abominables. Je pourrais nettoyer tout cela et vous sauver, car, si l'on découvrait le pot aux roses, vous ne retrouveriez jamais un autre poste officiel,

même dans cet État, mon bon Monsieur. Je vous engage à remettre Kittie Cognac à l'atelier et à en retirer Birdie Wallop et ensuite à prendre comme première femme de confiance une personne qui est plus intelligente et plus honnête que vous et moi réunis : Jessie Van Tuyl. Voyons, allez-vous prendre cela en considération ou faut-il que je commence une campagne dans les journaux ? »

Le Dr Slenk s'était évanoui dans son fauteuil : ses jambes tremblaient dans son élégant pantalon qu'un condamné valet de chambre passait une bonne partie de son temps à repasser. Le petit homme n'était pas très brave quand il n'avait pas pour le protéger un dragon comme le capitaine Waldo ou madame Bitlick. Il glapit :

« Oh ! mais ce serait impossible ! Je ferai de mon mieux pour Birdie… J'obtiendrai de madame Bitlick qu'elle lui rende sa place après l'avoir un peu corrigée, et je lui dirai de ne pas tant laisser la bride sur le cou à la Cognac. Mais madame Van Tuyl… une ***communiste*** !

— Et après ? Est-ce que ce n'est pas la femme la plus capable d'ici ?

— Oh ! oui, je le crois… Mais c'est une ***communiste*** ! »

À cinq heures de l'après-midi, madame Bitlick et Ann étaient dans le bureau. Ann s'occupait de ses comptes. La pointe de son crayon faisait un léger bruit en suivant les colonnes de chiffres d'une feuille posée sur le bureau. Madame Bitlick lisait ostensiblement le registre de la surveillante des cuisines, mais elle y regardait une tache en réfléchissant, et Ann savait à quoi elle pensait. Les méditations de madame Bitlick étaient presque visibles : tourbillons de haine, éclairs

et tonnerre, et masses tremblantes de brouillards couleur de purin.

« On va me chasser, se disait Ann avec satisfaction pendant que son crayon continuait à tapoter, et je reverrai Lindsay, Malvina, Pat ! Une soirée chez Malvina ! »

Elle avait à peine eu le temps de leur écrire depuis quatorze mois qu'elle était à Copperhead Gap, mais ils semblaient toujours marcher à côté d'elle, fantômes comme sa fille Fierté.

En bas, dans l'atelier de couture, les machines se turent et le silence régna. Puis, aussitôt, ce fut un brouhaha croissant de voix hurlantes. Madame Bitlick s'élança, Ann la suivit, Kittie Cognac les rejoignit dans le corridor, et ensemble elles descendirent en courant à l'atelier.

Au moment de sortir à la file, les ouvrières hésitaient, tandis que Miss Peebee glapissait en secouant Joséphine Filson :

« Encore une fois où vous n'avez pas terminé. Je vais demander à la surveillante chef de vous mettre à l'isolement pour huit jours. »

Filson gémissait :

« Non, je vous en prie, non ! »

Puis, se dégageant, elle appliqua un magnifique direct sur les yeux et le long nez de Miss Peebee, qui riposta d'un coup de canne en pleine figure et hurla :

« Les gardiens ! Sonnez les gardiens ! »

Madame Bitlick appuya sur le bouton d'appel et, Kittie sur ses talons, comme un setter anglais devenu belliqueux, courut sus à Filson. Birdie Wallop, quittant d'un bond la colonne des ouvrières, se rua sur la grande porte, la ferma à double tour et, jetant la clef sous un moteur de machine, hurla :

« Venez, camarades, tuons-les, tuons Peebee, tuons Bitlick ! »

L'émeute se déchaîna, instantanée et confuse. Personne dans la suite ne sut exactement ce qui s'était passé : une masse de femmes se précipitaient sur madame Bitlick, sur Miss Peebee et Kittie, leur tirant les cheveux, déchirant leurs blouses, les frappant, les refoulant au fond de la salle, pendant que les gardiens appelaient déjà et heurtaient à la porte fermée.

Vingt pensées désordonnées traversèrent en une seconde la tête d'Ann. Elle aurait aidé avec plaisir à rouer de coups les trois femmes. Mais elle n'avait pas envie d'être mise au cachot…, non, cela elle ne pourrait le supporter. Pourtant, ne devrait-elle pas ?… N'était-elle pas lâche ? Mais sa fidélité à son uniforme ? Et cette révolte de ces femmes n'était-elle pas ce qui allait le plus contre leurs propres intérêts ? Est-ce que Bitlick, Peebee, Kittie, ne la surpassaient pas, ne les surpassaient pas toutes en courage physique ? Car toutes trois, le dos au mur, combattaient furieusement, sans un cri, sans un appel à la pitié, griffant, lançant des coups de pied, rendant horion pour horion, et chacune d'elles valait trois de ces esclaves déchaînées, mais depuis si longtemps privées de nourriture et d'air.

Dans la mêlée, surgit une nouvelle silhouette à la voix tranchante, impavide comme la Bitlick, Jessie Van Tuyl, qui

clamait : « Arrêtez, mes amies, arrêtez ! Ça ne servira à rien, on vous rattrapera ! Et ce n'est pas juste, soixante-dix contre trois ! »

De son grand corps robuste, madame Van Tuyl protégeait Peebee à bout de souffle, que, pourtant, elle haïssait plus qu'aucun être au monde, mort ou vivant, depuis l'origine des temps.

Les pensées tumultueuses d'Ann étaient maintenant noyées dans son excitation ; elle s'élança pour protéger les révoltées, en défendant les surveillantes. Elle essaya de se frayer un passage à travers la foule et saisit le bras d'une prisonnière qui allait lancer une clef anglaise ; celle-ci, ne connaissant pas Ann, cria à ses voisines :

« Encore un de nos bourreaux ! Tuons-la ! »

Une ancienne, une énorme femme, aussi robuste que le capitaine Waldo, célèbre comme voleuse de porcs, de dindes et de chariots de fermes, riposta :

« Non, c'est Miss Vickers… Rien à dire contre elle. »

Et, prenant Ann sous son bras, cette Boadicée montagnarde l'emporta comme elle eût fait d'un animal dérobé, la colla contre le mur, loin de la mêlée, et l'y maintint d'une main, pendant que, de l'autre, elle s'appliquait à faire pleuvoir des navettes de rechange, par-dessus la foule, sur la tête des surveillantes.

« Faites-les cesser, suppliait Ann, faites-les cesser ; elles se feront cruellement punir.

— Eh ben, oui, c'est vrai, rumina la Boadicée ; mais à présent elles seront punies de toute façon, alors autant

qu'elles s'amusent un peu. Je crois qu'elles ont l'intention de tuer la Bitlick. »

« Il y a du vrai dans ce qu'elle dit », songeait Ann.

La porte fut enfoncée et le capitaine Waldo, avec une demi-douzaine de gardiens armés de fusils, de casse-têtes et de matraques, se mit à la besogne. Ce fut assez écœurant. Ils procédaient systématiquement : nez écrasés, crânes fendus, mèches de cheveux arrachées, crachements de sang, poignets cassés, yeux pochés, femmes se tordant sur le sol.

Le capitaine Waldo en personne prit soin de la géante qui tenait Ann, en lui brisant d'un coup la mâchoire et lui faisant sauter deux dents :

« Voici deux dents dont elle ne souffrira plus jamais », disait-il gaiement en racontant plus tard ce haut fait.

Le verdict à prononcer était difficile, même pour un politique tel que le Dr Slenk. Il pouvait – et c'est ce qu'il fit – supprimer pendant un mois l'heure de récréation et de causerie quotidiennes des soixante-dix femmes de l'atelier. Il est vrai qu'une trentaine seulement s'étaient révoltées ; les autres, apeurées, étaient restées à l'écart. Mais, en bonne justice, ainsi que l'expliqua le Dr Slenk à toutes les surveillantes réunies avec le capitaine Waldo, on aurait dû également réduire leur ration au pain et à l'eau pendant trente jours et envoyer au « trou » la moitié des émeutières : « Peu importe quelle moitié ! » ajouta-t-il avec une nuance de son inaltérable humour. Mais il n'y avait que quatre cachots noirs ; quant à la nourriture, si ces chattes enragées étaient mises au régime qu'elles méritaient, elles n'auraient pas la force de faire leur tâche à l'atelier, et l'administration ne de-

vait-elle pas des égards à ces braves entrepreneurs qui versaient à l'État quarante-cinq cents par jour et par ouvrière ? Combien les braves entrepreneurs payaient au Dr Slenk, il ne le précisa ni à ce moment ni à aucun autre.

« Eh bien, moi, si j'étais le maître, fit le capitaine Waldo avec son gros rire, je les ferais crever de faim et j'exigerais tout de même d'elles toute la tâche. Rappelez-vous ce que disent les flics de New-York : « La loi se fait très bien sentir au bout d'un gourdin. » Eh bien, rien d'encourageant pour une feignante comme une lanière de cuir mouillée. »

Ann éprouva alors pour madame Bitlick une admiration horrifiée. La surveillante en chef, vaguement effrayée, avait demandé qu'un gardien restât toujours, en sentinelle près de l'atelier, mais elle eut le courage de dire, comme le capitaine Waldo, qu'il fallait affamer toutes les ouvrières pendant un mois.

Le Dr Slenk, tout en s'excusant, fit prévaloir son avis. Il connaissait les entrepreneurs mieux que personne. Et c'était lui qui, pour la presse, devait atténuer le récit de la révolte : une punition rigoureuse l'exagérerait. Non. Il se contenterait de supprimer pour un mois l'heure de récréation, de mettre les prisonnières au pain et à l'eau pendant deux jours, d'en fouetter six et d'enfermer quatre de ces dernières pour quinze jours dans les cachots noirs.

Les quatre choisies furent Birdie Wallop, Joséphine Filson, une ***bootlegger*** de Pearlsburg et la voleuse de cochons qui avait protégé Ann.

« Vous ne pouvez infliger ce traitement à Miss Filson, cria Ann, cela la tuera…, elle n'est pas forte. Et Birdie n'est pas méchante… une gosse impulsive, voilà tout. »

Ils se tournèrent vers elle comme des automates dans un musée de figures de cire. Le Dr Slenk était très hardi à présent, flanqué du capitaine Waldo et de la Bitlick :

« Miss Vickers, dit-il, je comptais bien que vous alliez prendre la parole. On peut se demander si vous n'êtes pas en grande partie responsables, vous et la femme Van Tuyl, de cette odieuse et inexcusable révolte. Nous en avons assez, j'estime, de votre belle culture et de votre sociologie de Boston. J'ai envisagé l'obligation où je pourrais me trouver maintenant de vous inculper pour avoir fomenté le désordre. Ou préférez-vous donner votre démission sur-le-champ ?

— Non, vous pouvez m'inculper, j'en serais ravie ! (Ann était soudain soulevée de haine.) J'aurai soin qu'il y ait quantité de journalistes, et pas seulement de votre pays.

— Si vous vous figurez un instant que nous avons peur des journaux, dit le vrai chef, le capitaine Waldo… Mais nous reprendrons cela plus tard. Il y a encore autre chose, Doc. N'y aurait-il pas moyen de faire fouetter cette garce de Van Tuyl, – pardon, Mesdames, le mot m'a échappé, – de la faire fouetter au lieu de la ***bootlegger*** ?… Celle-ci n'est pas si dangereuse… un peu canaille simplement. Elle ne prêche pas l'amour libre, l'anarchie et la révolution comme la Van Tuyl.

— Non… Je voudrais bien, soupira le Dr Slenk ; mais je vais vous dire ce que nous pouvons faire. Nous mettrons cette négresse folle, qui ne cesse de hurler, dans la cellule de Van Tuyl, et je parie que ça l'occupera assez pour qu'elle ne provoque plus de révoltes.

Ann comprit qu'elle était aussi complètement désarmée que si on l'avait congédiée. On lui supprima ses classes, on lui interdit de parler à aucune prisonnière ; elle ne pouvait plus aller nulle part, sauf dans son dortoir – où madame Kaggs et l'autre surveillante ne lui adressaient plus la parole – et dans le bureau de madame Bitlick, pour les comptes.

Elle n'assista pas à la flagellation des six femmes qui eut lieu, pensa-t-elle, dans une salle à côté du « trou », dans une cave au-dessous de la salle du gibet, encore plus bas que celui-ci. Elle voulait descendre voir les quatre détenues mises au secret. L'escalier qui conduisait au « trou » était surveillé par un gardien particulièrement intraitable. Ann furetait partout, jetant des coups d'œil sur la salle du gibet, comme si elle était elle-même une prisonnière cherchant à s'évader. On apprend à se faufiler sournoisement dans un pénitencier, qu'on soit criminel, prisonnier politique ou fonctionnaire important ou non.

Un soir, tard, tandis que Kittie Cognac s'assoupissait à un bout du corridor et que madame Kaggs ronflait à l'autre, Ann se glissa sur la pointe des pieds le long du couloir et sur l'escalier en spirale qui menait au gibet. Pas de gardien en vue… Elle apercevait de la fumée : il était allé tranquillement griller une cigarette derrière le gibet. Elle se coula dans l'étroit escalier qui descendait à la chambre souterraine.

La porte, en bas, n'était pas fermée à clef : c'était inutile. Elle arriva dans un réduit qui semblait creusé au milieu d'un bloc de ciment : pas d'autre porte, en dehors de celle par laquelle elle était entrée, qu'une deuxième plus étroite et plus basse, en face ; pas de fenêtre : l'aération se faisait par quatre trous de six pouces carrés percés dans le plafond…, par le sol du gibet ! Rien qu'une lumière pâle. Au centre de

ce cube de ciment, se dressait une poutre de bois surmontée d'une autre, transversale, munie de menottes à chaque extrémité. La poutre était couverte de sang séché : le poteau de flagellation.

Elle s'enfuit de là vers la porte d'en face, fermée à clef ; mais la clef était dans la serrure. Avec une épouvante affreuse, – si on l'y gardait quand elle serait entrée là ? – elle l'ouvrit et se trouva dans un passage en pierres brutes, suintantes et visqueuses ; l'obscurité était absolue. C'était d'un dramatique grotesque, invraisemblable.

Elle s'avança à la lueur de sa lampe électrique de poche. Elle était forcée de se baisser et touchait de chaque côté les pierres gluantes. Dix pieds plus loin, le passage aboutissait à une sorte de caveau, comme dans les romans de pirates : le « trou ». C'était un cachot de huit pieds de haut, sans ouverture, complètement noir, en pierres et briques, le sol en ciment humide. Un des côtés était divisé en quatre cellules, sans lit ni tabouret. Dans chacune, un seau, une mince couverture sale, une écuelle – qu'on remplissait d'eau une fois par jour, en ajoutant deux tranches de pain – et rien d'autre absolument, à moins qu'on ne veuille compter un être humain avec ce qui lui restait d'une âme précieuse.

Quatre femmes gisaient là, recroquevillées, chacune sur sa couverture, frissonnant dans leur sommeil.

La première que découvrit la lampe d'Ann fut Joséphine Filson. Elle avait roulé à moitié en dehors de sa couverture et, étendue sur le ciment froid et boueux, les bras allongés, dans l'attitude d'une crucifiée, elle avait une respiration étrange, un gémissement de torture.

« C'est la pneumonie », se dit Ann, claquant des dents.

Hâtivement, comme si elle cherchait du secours, elle éclaira la cellule voisine, et la créature qui y était se redressa et s'accroupit, les mains à ses joues terreuses, gémissant. Ann ne la reconnut pas tout d'abord. C'était un animal en cage, un être au-dessous de la bête, avec des yeux farouches et hébétés, des cheveux malpropres qui pendaient. Puis Ann vit que c'était Birdie Wallop. Elle était aveuglée par la lueur crue de la lampe électrique et criait :

« Oh ! non, je ferai n'importe quoi, seulement je ne veux pas moucharder. Je ne sais rien sur Van Tuyl ou sur Miss Vickers.

— Chut ! Birdie… c'est Miss Vickers… c'est moi, Ann.

— Oh ! mon Dieu ! Venez-vous me faire sortir ? Je deviens folle…, je suis folle.

— J'essaye, Birdie. Qu'est-ce qu'a Miss Filson ?

— Je crois qu'elle meurt. Elle n'a pas pu supporter le fouet ; elle s'est évanouie deux fois. Ils nous ont fouettées… nues jusqu'à la taille… les gardiens. Ils nous ont attachées au poteau, bras en croix, et nous ont frappées avec une courroie percée de trous. Regardez ! »

Son « regardez » fut un cri. Elle arracha son corsage. Son dos était strié non de raies, mais de plaies qui coulaient.

« Et tous les jours ils nous ont attachées à la porte, là, six heures par jour, les bras étendus en l'air, si bien que nous ne touchions le sol que juste du bout des pieds. On a du feu dans les bras pendant qu'on est suspendue et Dieu ! quelle envie on a d'un peu d'eau, toutes les minutes ! – Jo ne cessait pas de pleurer, sauf quand, par moments, elle perdait connaissance, accrochée à la porte. – Savez-vous ce que je

vais faire ? (Le calme de Birdie était anormal, comme le centre d'un ouragan.) Je tuerai quelqu'un quand je sortirai d'ici. Voilà ce qu'ils nous ont fait… je ne reviendrai pas dans le droit chemin… je tuerai. Mais Jo, je crois qu'elle ne sortira jamais d'ici… jamais. »

Ann se retourna, les yeux fixes. À travers la porte, restée ouverte derrière elle, brillaient deux lampes de poche. La voix d'un gardien, invisible derrière sa lumière, dit :

« Que diable fait-elle ici ? Comment y a-t-elle pénétré ?

— C'est bien, répondit la voix du Dr Sorella, c'est moi qui lui ai dit d'y venir. Allez. »

Le gardien parti, Sorella gronda :

« Ann, mon Dieu, comment êtes-vous descendue ici ? Vous ne savez donc pas qu'ils vous guettent ? Ils trouveront un moyen de vous pincer, de vous enfermer ici.

— Je sais, je sais. Écoutez, Miss Filson est affreusement mal.

— Oui, une pneumonie. Je leur ai enjoint de l'ôter d'ici. J'ai ***ordonné***, moi ! Ils ont refusé de m'écouter. Slenk et Bitlick voulaient bien ; la frousse… Mais Dringoole a tenu bon, déclarant que, si elle mourait, ce serait sa faute. Il dit que c'est elle qui a déclenché la révolte, elle, Birdie et vous. Laissez-moi l'examiner. »

Il ouvrit la porte de la cellule de Miss Filson, écouta sa respiration et ressortit avec un rire aussi hystérique que celui de Birdie.

« Un ordre ! J'ai donné un ordre ! Je vais en donner un autre. »

À la lueur de la lampe d'Ann, il avait tiré sa gourde de sa poche et buvait.

« Vous ne voulez pas une gorgée ? Non, hein ? Sage fille. Moi, j'ai bu toute la nuit. J'en suis à un tel point, à présent, qu'ils ne me croiront pas sur parole et ne sauveront pas cette femme de la mort. Venez, sortez d'ici. Une gorgée ? »

Ann avait besoin de boire, mais elle n'accepta pas.

Comme ils quittaient le cachot, Birdie les poursuivit de son cri :

« Ne me laissez pas ici ! Il fait si noir… J'ai peur, je deviens folle. »

Ann ne tint compte d'aucun règlement. Elle monta à sa chambre, changea son odieux uniforme contre des vêtements de chrétienne, laissa sur le bureau de madame Bitlick un mot disant qu'« elle avait été appelée pour quelques heures » et se fit commander par le portier une voiture de la gare. Elle savait qu'il y avait un train pour Pearlsburg à huit heures sept du matin.

À onze heures et demie, elle se faisait conduire en taxi de la gare à la confortable et respectable résidence de madame Albert Windelskate, du Comité de surveillance des prisons. Elle avait téléphoné de la gare.

Le château Windelskate était en brique et pierre de taille, avec des fenêtres treillissées à meneaux, ornées d'écussons héraldiques.

Une servante la conduisit d'un air méfiant dans un salon si grand et si superbement meublé qu'il ressemblait à un hall

d'hôtel, avec quelque chose d'un magasin d'ameublement. Madame Windelskate lisait avec ostentation ***La Maison des Morts***. Elle leva nonchalamment les yeux et dit « Alors ? » aimablement, tout en tremblant de fureur à l'avance.

Ann était sur ses gardes et dit aussi doucement qu'elle put :

« Je vous demande pardon de me présenter brusquement sans vous avoir prévenue et je vous prie de vouloir bien m'écouter. Il se passe à Copperhead Gap des choses que, je le sens, un habitant de la prison peut seul vous dire ; en ce moment précis, il y a un cas terriblement urgent où il y va de la vie de deux, peut-être de quatre femmes… oui, de leur existence même. »

Madame Windelskate éclata, et l'on a dit avec raison qu'aucun enfer ne contient une furie comparable à la femme d'un usurier avide d'honorabilité.

« Ma chère de-moi-selle, je suis renseignée sur vous, jusqu'aux moindres détails. Je les ai eus personnellement par le D^{r} Slenk ; il se trouve que je le connais, que j'ai confiance en lui, que nous l'avons reçu à ***notre propre table*** ! Et par madame Bitlick. Comment ai-je pu me tromper à ce point sur vous ? Je sais à présent que vous êtes une amie de cœur et associée de Jessie Van Tuyl, cette communiste, cette anarchiste, cette athée, cette fautrice de troubles. Je suis à peu près sûre que vous êtes payée par Moscou pour faire de la propagande ; vous vous êtes glissée parmi nous comme une espionne, comme un serpent venimeux. Vous êtes capable de mentir et de faire de faux rapports, je le sais. Le D^{r} Slenk m'a prévenue. J'ai déjà un rendez-vous pour parler à la presse et veiller à ce que chacun des mensonges

que vous essayerez de faire passer soit frappé à mort avant de pouvoir répandre son poison socialiste… »

Cela continua ainsi longtemps, très longtemps.

Ann répondit sans grande douceur.

Durant cette demi-heure, toute cette vilenie tourna presque au comique pour Ann, du fait que, dans le vestibule d'entrée, se tenaient, jetant ostensiblement des coups d'œil dans le salon, la femme de chambre, un grand jardinier nègre et un agent de police… pour protéger madame Windelskate contre Ann Vickers.

« Demain j'irai voir le gouverneur en personne, se promit Ann en attendant à la gare. Mais je retournerai à Copperhead ce soir… Je verrai ce que je peux faire…, ce que je peux faire… Il n'y a rien que je puisse faire. »

Elle regarda les voyageurs qui attendaient le train comme elle, les gens ordinaires, les gens parfaitement sains, les hommes et les femmes de la rue, la colonne vertébrale de la démocratie, les électeurs de gouverneurs et de présidents, les héritiers de tous les siècles, les successeurs des rois et des prêtres, les seigneurs de l'univers, les créateurs du Créateur. Commis voyageurs chargés de serviettes, joyeux et rubiconds, ou corrects et portant lorgnon. Femmes d'épiciers et d'employés de banque qui allaient passer une semaine avec tante Molly, braves femmes bien propres, qui n'avaient jamais menti ou fait le mal avec intention ; grosses paysannes, vigoureuses et douces, portant leur déjeuner dans un panier ; un prêtre avec son joli petit bréviaire rouge et noir contenant des termes d'intimité avec Dieu tout-puissant, et un jeune et gaillard prêcheur baptiste qui osait montrer son libéralisme avancé en lisant ***Le Siècle chrétien*** ; un homme de

haute taille, tout en noir, un juge peut-être, les yeux plissés à force de sourire et de lire.

« Oui, c'est à vous que je m'adresse, leur cria Ann, sans que sa voix retentît, à vous, les braves gens, les gens sérieux, les gens responsables ! C'est vous et non la racaille de criminels qui êtes cause de ce que des sadiques et des imbéciles reçoivent une autorité sur des milliers d'êtres enfouis dans les ténèbres, si bien qu'ils deviennent des bourreaux ; et vous l'ignorez, vous vous en moquez, vous n'écoutez pas ! »

À la grille de la prison, près du quartier des femmes, le portier, un idiot sans méchanceté, murmura en voyant Ann :

« Comment va ? Avez voyagé ? Y a une femme qui a claqué aujourd'hui, une nommée Filson. »

Dans son dortoir, une fois l'uniforme repris, la pensée lui revint qu'elle ne savait pas du tout ce qu'elle pourrait faire pour secourir Birdie. Voir le gouverneur ?… Oh ! oui, elle irait. Cela servirait-il à quelque chose ?

Elle songea aussi qu'elle avait faim, n'ayant eu ni petit déjeuner, sauf des biscuits secs et de la coca-kola dans le train, ni déjeuner à midi, et il était trop tard pour dîner. Elle se sentait absolument brisée.

Dans la pièce entra la commissionnaire qui remplaçait Birdie, encore une ***bootlegger***, que Jessie Van Tuyl soupçonnait de moucharder.

« Oh ! Miss Vickers, madame Bitlick désirait savoir si vous étiez de retour. Avez-vous eu à dîner ? Vous avez appris, pour Jo Filson ?… C'est affreux, n'est-ce pas ? La pauvre madame Bitlick a pleuré et fait un bruit de tous les

diables ; elle a fait retirer Jo du « trou » et l'a fait mettre dans sa propre chambre, et alors (avec indignation) Jo a tourné de l'œil aussitôt et est morte là. Mais ce n'est pas pour ça qu'on m'a envoyée. Je viens de la part du cap'taine Waldo. Le toubib de la prison, le Dr Sorella, ne va pas. Entre nous, je crois qu'il commence à avoir le D. T. (delirium tremens) et il ne cesse pas de vous appeler. On a fait venir un autre docteur de la ville, mais il paraît n'y rien pouvoir et il voudrait que vous veniez pour voir si vous ne pourriez pas calmer un peu le malade. Vous ne voudriez pas ? On a rudement besoin de vous, que dit l'autre doc.

— Naturellement, j'y vais. »

La commissionnaire emmena Ann par des raccourcis, en haut, puis en bas, par derrière, puis par-dessous, dans l'aile où étaient situés l'hôpital des hommes, les salles de consultation et d'opération, ce qu'on appelait le laboratoire, et les deux pièces qui formaient l'appartement personnel du Dr Sorella. On y entrait par le laboratoire, cabinet malpropre, contenant un microscope sans valeur, des éprouvettes cassées, des fioles de réactifs, la plupart vides, une bicyclette, un pot de fleurs où un géranium fané pourrissait, et deux paires de caoutchoucs. La femme poussa doucement Ann dans le bureau du docteur. Il s'y trouvait un divan en imitation de tapis turc, un poêle, un fauteuil Morris dont un pied cassé était rattaché avec de la ficelle, une table en joli chêne doré, des livres de médecine empilés sur deux chaises et, sur une tablette, une édition complète de Stevenson. Le tout absolument propre. Ann imagina que, la veille, le Dr Sorella, ne pouvant dormir, avait lui-même nettoyé son bureau avec une frénésie futile.

« Par ici, tout droit », dit la commissionnaire d'un ton encourageant, mettant une main sur le bras d'Ann avec une familiarité déplaisante et la tirant vers la chambre à coucher.

Les vêtements du docteur étaient épars sur le parquet et, sur une table en sapin, une bouteille de whisky vide exhalait encore son odeur.

Le Dr Sorella était étendu en travers du lit, la tête inclinée sur le côté. Portant une chemise sans col, il n'était couvert que d'un drap taché et paraissait mort, mais il respirait avec un gémissement étouffé, comme celui de Joséphine Filson. Son front mouillé luisait.

« Mais, demanda Ann, où est l'autre docteur, celui du dehors ?

— Il vient d'aller à l'hôpital, je crois ; je cours le chercher », dit la commissionnaire.

Ann n'éprouva aucun dégoût. Le Dr Sorella n'était pas seulement ivre-mort, en train de « cuver son alcool », il semblait avoir un peu de délire avec une fièvre brûlante. Ann, penchée sur lui, lui tâta le pouls : il battait comme un pendule. Elle trempa une serviette dans le pot à eau et s'assit sur le bord du lit, pour lui baigner le front. Pourquoi ce maudit docteur étranger ne revenait-il pas ? Dans son sommeil, Sorella faisait des mouvements brusques qui risquaient de le faire tomber du lit. Avec effort, Ann essaya de le soulever ; il résista et elle dut le tenir serré contre elle, dans ses bras…

Poff ! Un éclair brilla ; quand elle leva les yeux et, bouche bée, se tourna vers la porte, elle vit un appareil pictographique, un amas confus de visages, Slenk un peu gêné, le capitaine Waldo épanoui et grimaçant, deux gardiens, le

prisonnier photographe et la commissionnaire-mouchard, tous ricanant.

« Ainsi, ma bichette, vous comptiez vous faufiler ici et caresser un peu votre petit ami ! lança le capitaine avec un gros rire. Quel dommage que nous ayons dû vous interrompre !… Snarkey, filez et rapportez-moi une épreuve à toute allure. Ça devra faire une jolie photo à mettre dans un salon, la petite Ann et le doc s'étreignant, et lui à peine vêtu ! »

Ils avaient eu de la chance. La photo, telle qu'ils la virent sur épreuve – toutes les surveillantes, y compris Ann, avec Slenk et le capitaine – était meilleure que ne l'avait espéré ce dernier. On reconnaissait nettement Ann, son profil, son uniforme ; le visage de Sorella était caché contre sa poitrine, elle l'entourait de ses bras, avec transport, semblait-il, à côté du lit.

« Et nous avons des témoins, dit doucement le D^r^ Slenk. Est-ce la peine de perdre davantage notre temps ? Démissionnez-vous à présent, ou faut-il que j'envoie un exemplaire de ceci au gouverneur ? Il a un sentiment remarquable du comique. Il serait ravi de montrer la photo à tout le monde, à tous les représentants de la presse.

— Oh ! je… Ferez-vous sortir Birdie du cachot ? Les ferez-vous sortir toutes les trois ?

— Oui, j'y consens. Et alors ?

— Oh ! je donne ma démission. Mais je veux d'abord voir Birdie… et Jessie Van Tuyl… Sinon, j'affronte le tribunal. »

Le Dr Slenk leva avec grâce son élégante petite main.

« Oui, nous irons jusque là. Je veux que Miss Vickers emporte de nous un agréable souvenir. Je suis sûr que, quand elle aura un peu plus d'expérience, elle ne sera plus une petite sotte de théoricienne. Vindon ! Faites sortir les trois femmes du « trou ». Elle reprendront le travail. Menez la femme Van Tuyl au gymnase et laissez Miss Vickers causer avec elle. Vous voyez, Vickers, nous nous moquons absolument de ce que vous ferez maintenant. »

Le capitaine Waldo contemplait son chef avec admiration, comprenant que, malgré sa douceur naturelle, le Dr Slenk était d'eux tous le plus fort lutteur contre le crime et le radicalisme.

XXX

La femme qui arrivait à New-York dans le « Quaker Limited », à la fin de l'après-midi du 16 septembre était un peu campagnarde d'aspect. Son tailleur trop long, qui datait certainement de deux ans, lui donnait un air de prude, par rapport à la mode nouvelle, et manquait de chic. Elle avait des gants neufs, de jolis souliers, des chevilles fines, des yeux noirs et vifs, la peau délicate. C'était une personne réservée, opposant une indifférence irritante aux regards aguicheurs que lui lançaient les voyageurs. Une institutrice peut-être ? En tous cas une femme anxieuse. Elle cessait souvent de lire pour méditer, et se mordillait la lèvre inférieure.

À la gare de Pennsylvanie, elle suivit, sans avoir l'air de le voir, le porteur à casquette rouge qui tenait ses valises. Dans le hall immense et miroitant elle leva d'abord les yeux d'un air stupide et étonné, puis hâta le pas, en les baissant vers le sol. Quand le facteur lui demanda : « Taxi ? » elle hésita, puis : « Oui… je crois… oui, sans doute. » Dans la voiture elle s'appuya contre la vitre pour jeter un coup d'œil sur ce Gibraltar qu'est l'Hôtel de Pennsylvanie, et murmura : « Fichtre ! » Mais elle se retira, ne voyant rien qu'elle-même, rien, pas même les épaules du chauffeur qu'elle semblait considérer.

Elle avait donné une adresse dans la Soixantième Rue, Ouest. Là, devant une de ces innombrables maisons de rapport qui essayent de dissimuler l'odeur de choux et de lessives domestiques avec des pilastres de marbre dans le ves-

tibule et de l'or sur un ascenseur peu rassurant, elle dit au chauffeur avec agitation : « Attendez, attendez, je vais voir. »

Elle interrogea le portier nègre : « Mademoiselle Bramble est-elle rentrée ? Mademoiselle Patricia Bramble ?

— Elle n'habite plus ici. Partie pour New-Rochelle Connecticut, partie pour affaires, Madame. Oui, m'sieu.

— Oh ! » C'était un « oh ! » d'indignation, de colère, de désespoir. Elle donna au chauffeur une autre adresse, dans la Cinquième Avenue, vers la Trentième Rue. Là elle descendit devant une maison ancienne, dont le rez-de-chaussée était devenu un magasin de malles et les étages supérieurs des appartements particuliers. Elle traversa, le cœur battant, le large trottoir, appuya sur l'un des nombreux boutons électriques et, dès que la porte s'entr'ouvrit, entra. Elle monta lentement trois étages, comme une malade, et frappa à une double porte de couleur foncée. Une petite femme grasse, aux yeux intelligents, portant des poignets de dentelle sans élégance, vint l'ouvrir et s'écria : « Par exemple ! »

Ann s'avança en chancelant, se laissa tomber sur un divan, trop abattue, trop épuisée pour parler.

« Ma chère, qu'y a-t-il ? demanda la doctoresse Malvina Wormser. Peu importe… restez assise là.

— Envoyez… envoyez… – Ann ouvrait la bouche comme un poisson – faites descendre Gertrude Waggett payer le taxi… le prix de la course et des bagages.

— Ni la mort ni le désespoir, s'écria Malvina Wormser, ne vous feront jamais oublier votre belle économie de la Nouvelle-Angleterre.

— Eh bien, je suis une pauvre surveillante de prison, et j'ai donné ma démission de Copperhead Gap il y a trois jours. J'ai démissionné, oui,… c'est ainsi que cela s'appelle. Je vais bien maintenant, et n'aurai plus rien de tragique. »

Malgré cette assurance, elle était toute bouillonnante d'une fureur de croisade. Elle allait mettre fin à tout le régime des prisons en révélant au monde ce qu'il était. Elle parla la moitié de la nuit, incohérente mais vive, comme un dévidoir à nouvelles : le thé chez le directeur Slenk, madame Bitlick, en costume civil, avec une jupe courte sur des jambes épaisses comme des pieds de piano, le capitaine Waldo en pantalon blanc, avec une tunique comme une tente de cirque, le capitaine Waldo racontant l'histoire comique du condamné qui avait passé des semaines à creuser un tunnel sous les murs – il avait l'idée stupide de retrouver sa femme chez lui pour leur anniversaire de mariage ; les gardiens l'avaient su dès le début et le surveillaient, ils le laissaient travailler en riant sous cape, puis, le dernier soir, ils l'avaient pincé au moment où il surgissait à l'extérieur – et ils riaient au point qu'ils pouvaient à peine prendre leur lanière – ils l'avaient fouetté puis jeté dans le « trou »… Birdie Wallop s'exerçant gravement à jouer de la flûte de Pan… à quoi ressemblent des asticots cuits dans le hachis… Jessie Van Tuyl enfermée dans une cellule d'isolement pour avoir glissé un morceau de pain à une femme qui était elle-même au cachot… la brève aventure, bien digne de l'esprit démocratique américain, d'une fille de seize ans, une vierge, extravagante et gaie, mais ignorante de tout sauf de flirts de village, entrée à Copperhead deux jours avant Ann pour avoir volé des bananes à un épicier et frappé le marchand qui l'accusait. Elle avait un an à faire, et elle recevait l'éducation qui est le but même de l'emprisonnement, en même temps que la vengeance et l'effroi à inspirer : n'avait-

elle pas en effet partagé la cellule d'une femme de quarante ans pour qui le chantage, le maniement des pistolets de chef de bande, la prostitution et la cocaïne étaient choses courantes ? L'éducation porta ses fruits : deux mois après sa libération elle revenait, condamnée à vie, pour meurtre… Le refus du bon Dr Slenk de permettre aux prisonniers de célébrer la Noël parce qu'il y avait eu une « révolte de pain » – ils avaient jeté leur pain à terre un jour qu'il était plein de charançons… Les têtards dans l'eau croupie qui restait toujours au fond d'une baignoire… Miss Peebee, criant contre le timide Dr Sorella parce qu'il avait retiré de l'atelier une femme qui avait une main enflée et infectée… Le capitaine Waldo frappant une femme en plein sur la bouche parce qu'elle refusait de partager la cellule d'une syphilitique… Trois allumettes obligeamment vendues dix cents par la firme Kaggs et Cognac, et ensuite une agréable odeur de cigarettes toute la nuit dans les cellules, où il était strictement interdit de fumer… Une évangéliste déclarant aux prisonnières, à la chapelle, que leurs bonnes surveillantes s'affligeaient pour elles et brûlaient de les corriger… Le jour où un tuyau crevé fit couler un pouce d'eau sur le sol des cachots dans le « trou », où les quatre femmes qui y étaient enfermées restèrent toute la nuit à essayer de dormir assises dans l'eau… L'assemblée de l'État qui, après avoir repoussé un projet de dépense de 200.000 dollars pour une nouvelle annexe au quartier des femmes de Copperhead, avait voté un crédit de 250.000 dollars pour un Monument aux Morts, une série de statues autour d'un cénotaphe… L'éminent sénateur – père ambitieux, grand-père bienveillant, diplômé de collège, administrateur de l'Université, et, en fait, honnête épicier en gros – disant dans un discours : « Ces infâmes prisonnières vivent déjà comme autant de reines : trois bons repas par jour, sans avoir à remuer un doigt pour les prépa-

rer, comme faisait ma vieille maman, mille tonnerres ! un beau terrain de récréation qui leur est réservé pour la promenade ; des baignoires modernes, alors que la plupart des bonnes chrétiennes de notre État doivent encore se contenter de la lessiveuse familiale ; un docteur et un aumônier à leur disposition ; des cours gratuits de langues, de couture, et sans aucun doute de bridge, et sur la façon de préparer la tisane de sauge ! Et voici que le représentant de Carter County propose de leur construire une habitation encore plus grandiose. Quelle est exactement son intention ? Veut-il rendre la vie de la prison si délicieuse que toutes les femmes de la région commettent des crimes pour avoir chance d'y entrer ? »

La doctoresse Wormser la laissa parler, l'y encouragea même, et ne parut pas se lasser d'écouter Ann se déchaîner furieusement jusqu'à trois heures du matin. À un moment donné, un léger souper était miraculeusement apparu et Ann s'était laissée persuader de manger un œuf. Vers trois heures, Ann avait soulagé son amertume et, redevenue optimiste, était convaincue que le grand public ferait quelque chose à ce sujet, pourvu ***qu'il sût***. Et la doctoresse Wormser avait déjà décidé quels directeurs de journaux Ann devrait voir.

Charley Erman, celui de ***La Chronique du matin***, avant tout autre ; c'était un ami de la doctoresse Wormser, un journaliste libéral, qui, bien que sa feuille fût conservatrice comme un banquier épiscopalien, n'aimait rien tant qu'imprimer un discours socialiste attaquant ***La Chronique***. Et puis, bien entendu, un article ou deux dans ***L'Homme d'État***, l'hebdomadaire libéral qui avait été le premier pério-

dique en Amérique à affirmer que non seulement l'Allemagne, mais aussi la France, la Grande-Bretagne et la Russie avaient entendu parler de la Grande Guerre avant 1916.

Deux jours plus tard, Ann avait cessé d'être une campagnarde apeurée et désespérée pour redevenir une New-Yorkaise. Malvina Wormser avait prescrit des robes neuves et des déjeuners coûteux. Ann était riche : sur les 1.500 dollars de traitement qu'elle avait touchés, elle en avait mis de côté 997,93. Le reste avait passé en cigarettes, livres, billets de chemin de fer, et prêts à des prisonnières libérées – dont aucun n'était encore remboursé. Elle s'acheta un tailleur, plus de bas de soie qu'il ne lui en fallait – ce qui est la marque du luxe – une robe de soirée et un fume-cigarette vert jade, et alla voir une revue, d'où elle partit brusquement au milieu, à cause d'une scène très drôle où l'on représentait une prison moderne avec laquais apportant du champagne frappé aux heureux scélérats.

Lindsay Atwell était absent, encore en vacances dans le Vermont. Deux jours après le coup de téléphone d'Ann à son bureau, il lui répondait de Dorset : « Ma chère, je suis bien heureux de vous savoir de retour. New-York, sans vous, a été d'une tristesse insupportable. Aimeriez-vous avoir un poste dans les prisons de New-York ?… Vous tombez bien. Le juge Bernard Dow Dolphin – Cour suprême de l'État de New-York – est ici. Il a une grosse influence : je vais lui parler sur-le-champ. À bientôt. »

Évidemment, elle aurait préféré entendre dire que ses lèvres étaient des rubis, mais plus chaudes que ces pierres et qu'il les désirait passionnément, mais… C'était gentil à lui d'être si pratique et si prompt.

Charley Erman, directeur de ***La Chronique*** de New-York, avait été gâté par l'emploi de correspondant à l'étranger : il buvait parfois du thé à un goûter au lieu de laisser entendre qu'il aurait préféré un cocktail. Il était en train d'en boire une tasse dans le living-room sans aucune élégance de la doctoresse Wormser, tandis qu'Ann parlait de Copperhead Gap avec tout le calme dont elle était capable… de Birdie Wallop, qui était Topsy, et Ariel, et Skippy, suspendue pendant des heures par les poignets aux barreaux rouillés d'une porte de cellule, dans les ténèbres, le dos ensanglanté, la gorge sèche comme un morceau de flanelle, tant la soif la torturait, tout cela pour avoir défendu Jo Filson.

Et il y avait de pareilles prisons – le journal voulait-il l'envoyer s'en assurer ? – dans le Missouri et le Maryland, dans l'Oregon et l'Ohio, le Kansas et l'Illinois – un peu moins ou un peu plus mauvaises.

Erman s'éclaircit très longuement la voix : « Eh bien, que désirez-vous que nous fassions ?

— Pour moi, rien.

— Je sais, je sais ! Les journaux n'ont jamais tant d'ennuis qu'avec les gens qui ne demandent rien pour eux mêmes, mais veulent quelque chose pour le monde entier. Je ne doute pas que tout ne soit dans votre prison aussi affreux que vous le dites, et probablement pire dans d'autres. Mais tout cela a déjà été exposé dans ***En prison*** de madame

O'Mara, par exemple, dans *Ombres du mur* de Frank Tannenbaum et dans *Les Creusets du crime* de Fishman et… oh ! dans des douzaines de livres. Mais la plupart des gens ne font pas attention à ce qu'ils n'ont pas sous les yeux. Personne n'a jamais fait une révolution pour des gens habitant à plus de cent milles de chez lui. La véritable difficulté, c'est que vous n'apportez rien de *nouveau*, puisque cette situation existe depuis toujours, et qu'un journal est fait pour publier des nouvelles, des faits neufs. Qu'il y ait une révolte ou un scandale dans une prison, nous le publierons volontiers, ainsi que tous les détails sur le manque d'hygiène, la mauvaise nourriture, les cruautés, etc… C'est ce que nous avons fait il y a deux ans à propos du scandale des femmes enchaînées. Si vous voulez retourner à Copperlead et faire signer une pétition qui déterminera le gouverneur à agir, ou si vous voulez vous porter à des voies de fait sur le directeur, ou faire quelque chose qui vous mêlera devant le tribunal et révélera des faits, nous le publierons, longuement… et vous attraperez probablement cinq ans. Est-ce cela que vous voulez ?

— Oh non ! – L'accent d'Ann était inquiet. – Je croyais autrefois que je n'aurais jamais peur de rien, mais l'idée d'aller en prison m'effraye, m'épouvante. »

Tous les autres directeurs de journaux dirent : « Oui, nous ne mettons pas votre parole en doute, mais il n'y a là rien de nouveau. C'est horrible, mais c'est de l'histoire ancienne et on ne la lirait pas. »

Le directeur de *L'Homme d'État*, hebdomadaire libéral éminemment distingué, soupirait : « Oui, Miss Vickers, je suis sûr que vous n'exagérez pas, et il y a même des prisons pires que celle-là. Avez-vous lu les articles que nous avons

publiés ces deux dernières années sur la colonie pénitentiaire française de la Guyane et les chaînes de forçats de la Floride ?

— Non, je ne les connais pas… je ne les ai pas remarqués.

— Voyez-vous ? Personne ne remarque guère ces choses-là. Vous trouvez, dites-vous, le monde d'une affreuse légèreté parce que vous ne pouvez vous faire écouter de lui. Eh bien, depuis trente ans j'essaye de lui faire entendre des exposés sincères sur toute sorte d'abus évitables et le résultat est qu'en général personne, même des gens comme vous, ne les voient. Quel effet supposez-vous que cela me fait ? Après avoir beaucoup fulminé, j'ai plus ou moins appris à être patient. J'ai peur que vous ne deviez faire comme moi. Et puis… il y a tant d'abus. J'ai parfois envie d'envoyer promener tout ce métier de Cassandre et d'aller à la pêche… j'aime bien ça et quand je pêche, au moins j'attrape du poisson.

» Laissez-moi vous montrer les renseignements qui me sont parvenus, ce matin même, soit par lettres, soit dans des publications de propagande, soit par téléphone, avec prière de révéler ces faits et d'obtenir immédiatement des interventions. – Il fouilla dans l'amas de papiers qui couvrait le gigantesque bureau de son cabinet minuscule. – Et, remarquez-le, tous ces gens veulent que je les aide à révéler la vérité au monde entier, comme vous. Hum ! voyons. Tenez, ceci, par exemple : « Les prisonniers politiques meurent de faim dans les prisons de Roumanie. Les mineurs meurent de faim dans l'Ouest de la Virginie, on abat leurs représentants à coups de feu, et un maître d'école parfaitement respectable qui protestait a été emmené de chez lui en pleine nuit, loin

de sa famille qui reste épouvantée et sans un sou. Les indigènes de l'île de Pafugi, possession britannique dans les mers du Sud, sont exploités par les planteurs de sucre blancs, qui les paient vingt cents par jour. Les descendants des esclaves du Sud affranchis ont maintenant soumis à l'esclavage les natifs du Liberia où ils se sont établis. Emma Goldman affirme que les bolchevistes traitent les anarchistes plus durement que ne ferait un républicain de l'État de New-York. Les ouvriers chinois dans des usines de tissage, qui appartiennent à leurs compatriotes, touchent six cents par jour. Les clients d'un hôtel de l'Y.M.C.A. dans l'Ouest disent que le secrétaire est un inverti qui a fait arrêter comme syndicaliste criminel un très honnête jeune ouvrier qui refusait de l'écouter. Dans une Université de l'Est, un professeur, ayant vingt ans de services honorables, a été renvoyé parce qu'il faisait l'éloge des Mormons… »

» Et il y en a mille autres ! Je me suis d'ailleurs tant occupé des prisons ! Je ferai bien de garder le silence là-dessus quelque temps. Mais, si vous voulez, je vous autoriserai à raconter les histoires de Joséphine Filson – c'est bien cela ? – et de Birdie Wallop, et de la vieille femme – j'ai oublié son nom – qu'on a pendue. Faites trois courts articles… disons environ deux mille mots. »

Elle écrivit ses trois courts articles dans la fièvre et ils parurent en belle place dans *L'Homme d'État*.

Ils firent autant de bruit qu'une vessie lancée dans l'Océan, et autant d'effet qu'un tract laissé dans une boîte de nuit.

Un éditorial élogieux leur fut consacré dans un journal ecclésiastique à tendances libérales, trois journaux en citèrent chacun un paragraphe. Une nouvelle revue intitulée ***Le Triomphe de la Femme*** (revue morte, hélas ! aussitôt que née) envoya une jeune femme ambitieuse interviewer Ann ; celle-ci, affirma-t-elle, avait été surveillante dans un pénitencier à Rattlesnake Gap, et, avec le directeur, le D^r^ Dringoole, elle avait appris à coudre aux prisonnières et les avait ainsi ramenées dans la bonne voie.

Ann reçut une longue lettre d'un monsieur qui déclarait : ***« Ce sont des sentimentales comme vous, qui, en voulant faire de la prison une partie de plaisir, sont en grande partie responsables de la vague de crime actuelle. »***

(Car il y a eu une vague de crimes en 1925 comme en 1932, 31, 30, en 1898 et 78, en 1665, en 1066, en 11 avant J.-C. et dans la plupart des années intermédiaires.)

« Les autorités les mieux renseignées et les plus expérimentées en matière criminelle estiment à présent que la flagellation, à condition que le fouet fasse couler le sang, devrait être partout rétablie, comme le seul préventif efficace contre le crime, le seul que redoute un coquin. »

Mais la principale réponse à Ann fut celle de ***La Force prolétarienne***, le plus important des journaux communistes américains :

« Avec une impertinence caractéristique, L'Homme d'État, ***la plus lavasse de toutes les feuilles libérales à l'eau de rose, a publié des articles d'une nommée Vickers sur le régime d'une prison à Copperhead Gap dans le Sud. Cet écrivain est une fasciste sociale, comme tous les collaborateurs de*** L'Homme d'État, ***ainsi que les socialistes et agents provocateurs qui, sous***

le masque d'un soi-disant libéralisme, aident secrètement les capitalistes à amener la guerre avec l'U.R.S.S. À quel point ceci est vrai, un fait le prouve : elle ne nomme même pas la camarade Jessie Van Tuyl, qui est détenue dans cette prison de Copperhead Gap, et tous les camarades savent, s'ils n'ont pas subi de déviations idéologiques, que c'est à la camarade Van Tuyl, et à elle seule, qu'on est redevable des réformes accomplies à Copperhead Gap. Que cet instrument du capitalisme, madame Vickers, ait pu y aller, sans même, semble-t-il, s'apercevoir de la présence et de l'influence dans la prison de la camarade Van Tuyl, montre de quel bord elle est, et la nécessité pour tous les camarades d'ouvrir l'œil sur l'habile hypocrisie des fascistes sociaux et d'aider La Force prolétarienne, *qui, à cause de la lutte qu'elle a soutenue pour démasquer la conspiration des libéraux contre l'U.R.S.S., est en ce moment dans une passe financière difficile. Tous les camarades sont instamment priés de prélever cinq pour cent de leur salaire pour* La Force prolétarienne. »

Deux ans plus tard, Ann apprit qu'à la prison le D^r^ Sorella s'était empoisonné dans sa chambre.

XXXI

Ann Vickers avait été deux ans sous-directrice et un an directrice de la « Maison industrielle de Stuyvesant pour les femmes », la prison la plus moderne de New-York-City, et, grâce à son livre : ***L'Éducation professionnelle dans les pénitenciers de femmes***, elle était connue dans tous les milieux sociologiques et juridiques d'Amérique ; elle recevait ce jour-là, en janvier 1928, le titre de docteur en droit de l'Université Erasmus, dans le Connecticut.

Un grand jour dans la vie d'une Femme Supérieure…

Son train partait du Grand Central à sept heures et demie ; elle n'eut que le temps de prendre une tasse de café et une brioche à un comptoir de la gare, dans cette prodigieuse ville souterraine de boutiques de cigares et de magazines, de merceries, dans des rues dont le soleil et les étoiles sont des lampes électriques. Elle repoussa les propositions des porteurs, gardant avec elle sa valise qui contenait sa robe de docteur, une boîte de bonbons et le dernier manuel publié par la Société Nationale d'information pénale. Avec des appointements annuels de cinq mille dollars, sans logement ni nourriture, on ne donne pas négligemment des pourboires aux porteurs quand on est directrice d'un pénitencier féminin, car toutes les prisonnières ont l'idée d'emprunter à cette directrice, qu'elles vont quitter pour entrer dans une existence sérieuse et pure.

La Femme Supérieure ne lut pas longtemps pendant les deux heures du trajet. Elle resta tranquillement assise, sans s'agiter, et regarda par la fenêtre, ne semblant rien voir. Ses

yeux sombres paraissaient résolus et satisfaits. Elle jetait aux gens des coups d'œil rapides, comme une personne habituée à les évaluer et à leur donner des ordres, sans avoir pourtant cet air errant et avide d'un égotiste qui espère se faire remarquer. Elle savait très bien s'isoler dans une foule, se disait-on.

À la gare d'Erasmus, elle fut accueillie par le président de l'Université, deux professeurs de sociologie, et une représentante de la Fédération des Clubs féminins, qui lui serrèrent gravement la main.

« Nous apprécions vivement l'honneur de vous compter comme disciple honoraire de notre vieil Erasmus, lui dit le président, un tout petit homme.

— Avez-vous fait un bon voyage ? lança un des professeurs, comme si elle revenait de Chine.

— Mon club, susurra la représentante de la fédération – une très jolie femme – aspire à la faveur d'une conférence de vous, quand il vous conviendra, mais nous comprenons à quel point vous devez être occupée par la grande Institution que vous dirigez.

— Si vous vouliez venir jusque chez moi, dit le président avec un sourire indiquant qu'il plaisantait légèrement, ma femme se ferait un plaisir de vous aider à revêtir votre costume académique. »

Chez le président, quand Ann eut mis la robe lugubre et le bizarre bonnet qui sont en quelque sorte les insignes inséparables du savoir, la femme du président lui dit avec empressement : « Puis-je faire quelque chose pour vous ? »

Ann avait envie de répondre : « Je crois bien ! Je voudrais une bonne tasse de café et un œuf. » Mais quand on reçoit le titre de docteur en droit on ne demande pas du café et un œuf frit, n'est-ce pas ? Elle demeura correcte et calme. C'était une condition si importante pour être une femme supérieure, ce qu'elle apprenait là : garder le silence quand on ne sait que dire.

La séance avait lieu dans un hall qui rappelait une salle d'armes, très moderne, tout en poutres d'acier avec murs voûtés en ciment et des haut-parleurs. Il y avait là bon nombre d'étudiants (Ann soupçonna que les professeurs de sociologie avaient amené leurs élèves, venus à contre-cœur), d'autres membres des clubs féminins, et la plus grande partie de la Faculté. La salle était au quart pleine.

Avant la cérémonie, derrière l'estrade, dans une jolie pièce ornée d'autographes de William James, d'Henry Adams et de Robert Underwood Johnson, Ann fut présentée aux autres célébrités qui allaient recevoir des grades honoraires : le président d'une banque de Shenectady qui avait donné cent mille dollars à l'École Erasmus du Haut Commerce ; le gouverneur d'un État du Midwest, et l'autorité mondiale en matière de botanique du Beloutchistan. Elle n'en aurait remarqué aucun si elle les avait rencontrés dans un train, mais, sachant que c'étaient des célébrités, elle était émue de les voir.

Le gouverneur lui dit : « Il faudra venir un jour inspecter nos prisons, docteur Vickers. Vous les trouverez tout à fait à la page : cachots noirs et flagellations interdits par la loi. Nous avons un système pénal vraiment moderne. »

Elle savait par hasard que, dans aucun des autres États de l'Union, il n'y avait pas plus de prisonniers attachés par

les poignets et écartelés contre les portes des cellules que dans celui de ce bon gouverneur ; que, plus que partout ailleurs, les détenus étaient ici déprimés par une fastidieuse paresse ; mais… comment répondre à un gouverneur en pareil cas ?

Le président de la banque lui dit, et il le fit avec enjouement, car il était réputé pour ses discours d'après-dîner et si fameux amateur des questions d'éducation qu'il était déjà A.M., D.C.L. (docteur en droit civil), docteur en littérature et L.L.D. (docteur en droit) pour la quatrième fois – : « Eh bien, docteur Vickers, voici une chose sur laquelle je parie que personne n'a jamais appelé votre attention : je respecte infiniment la sympathie que vous témoignez aux malheureux, mais, pour ma part, je crois qu'elle se fourvoie. À mon sens, il faudrait rendre la prison aussi pénible que possible, de telle sorte qu'elle ait un effet terrifiant et inspire le désir de ne pas y être envoyé. »

L'explorateur en botanique lui serra la main et lui fit un clin d'œil : il lui plut beaucoup.

Ce fut un magnifique défilé.

Le président, seize membres de la Faculté et deux du conseil d'administration, les quatre candidats aux honneurs, tous en costume universitaire, avec toques noires et rouges ou violettes, précédés d'un appariteur efflanqué à moustache blanche portant une masse d'argent, s'avancèrent du fond du hall à travers une foule d'étudiants et de photographes, et montèrent sur l'estrade, tandis qu'Ann, précédée d'une paire de gros souliers noirs astiqués avec enthousiasme, s'appliquait à avoir une démarche majestueuse, et se disait : « Je devrais être impressionnée… ceci est une belle chose… à coup sûr… un grand moment… Mais je me demande ce

que diable fait madame Keats au sujet du beurre pour la prison ? »

Elle fut plus applaudie que les trois autres quand elle s'avança en chancelant vers le président et se tint debout devant lui pour attendre, les genoux tremblants, qu'il lui remît son diplôme. Elle éprouva de l'irritation : « Je reçois une feuille de parchemin et des applaudissements ! Qu'est-ce que je fais ici ? Si j'étais bonne à quelque chose, je serais en cellule avec Jessie Van Tuyl. » Pendant ce temps le président déclamait : « … difficile de savoir si nous devons honorer davantage Ann Vickers pour sa science de la coordination complexe de la sociologie et de la psychiatrie qui constitue la criminologie contemporaine, ou pour la grandeur d'âme, qui lui a permis de prendre pour sa part les tristesses et les souffrances des égarées… »

Et dès lors elle fut la doctoresse Vickers, avec son diplôme sous le bras ; plus tard, ayant ôté sa robe et mis un frais bouton de rose au revers de son tailleur, elle prononça une allocution à un grand déjeuner du Club de la Faculté, saluée de bruyants applaudissements chaque fois qu'elle terminait une période – quoi que contînt celle-ci – et bientôt elle était de nouveau dans le train, très lasse, et, malgré tous ses efforts pour considérer les titres avec cynisme, très fière d'elle. Un peu avant six heures elle entrait en coup de vent à la Maison industrielle de Stuyvesant dont elle était directrice. Immédiatement brillants titres et grades furent submergés par des détails ; elle se préoccupa du beurre pour le réfectoire de la prison, de la conduite désolante de la prisonnière n° 3.712 qui avait été surprise la nuit à distiller de l'alcool dans la cuisine, et de la faiblesse pédagogique de la maîtresse du cours de coupe.

La Maison industrielle pour femmes, dans le faubourg de Stuyvesant, qui fait partie du « Plus grand New-York », était une prison absolument moderne, mais située dans une ville surpeuplée. Il n'y avait pas de place pour des jardins, mais il y avait une cour centrale avec une fontaine, une plate-bande de fleurs de modeste taille, des courts pour jouer à la balle à la main et d'autres pour le basket-ball. Sur le toit, au-dessus de neuf étages, il y avait place pour les deux cents prisonnières qui pouvaient y marcher ensemble au soleil, sans que rien leur rappelât la geôle, sauf un haut treillage en fer, que les idées de suicide rendaient nécessaire.

La salle de réunion n'avait rien d'une chapelle de pierre, humide et imposante, comme celle de Copperhead Gap. Elle contenait des sièges de théâtre, la décoration rouge et or mat était discrète et la scène avait un rideau et des décors.

Pas de cellules. Chaque prisonnière avait, du moins au début, quand la prison n'était pas encombrée, une chambre individuelle, avec fenêtre grillagée mais sans barreaux. Ces pièces de dix pieds sur huit n'étaient pas grandes, mais luxueuses, en comparaison des autres pénitenciers, avec un lit, une chaise, une table, une armoire, des tablettes pour les livres, les cadres qu'il plaisait à chacune d'apporter, l'eau courante, et, sur le sol en linoléum, un petit tapis. Chaque étage avait son salon garni de livres et de magazines, ouvert après le dîner jusqu'à l'heure du coucher à toute détenue n'ayant pas encouru de punition, et à chaque étage également se trouvaient des bains-douches et des lavabos… qui étaient propres ! Les plombiers considéraient Ann avec une sainte terreur.

Un tapis dans chaque chambre ! Personne ne parvenait à le croire ! C'était extraordinaire, – et l'on en discutait dans les congrès de science pénale – qu'une femme eût un tapis de 1 dollar 98 sur le plancher de ce qui était son unique intérieur.

Tout le bâtiment était en acier, ciment, brique et verre. On pouvait le conserver immaculé et, sous l'autorité d'Ann, il l'était. De quelque soin qu'elle se déchargeât sur madame Keats son adjointe, Ann en personne, en compagnie du docteur, inspectait le moindre coin trois fois par semaine, et la vue d'une blatte mobilisait tout l'état-major aux sons martiaux de tapettes en fil de fer et de pistolets à « flit ».

Les pensionnaires portaient toute la semaine un costume en indienne bleue… qui ne rappelait l'uniforme qu'en ce qu'il était uniforme. Le dimanche – au lieu d'être comme dans des prisons respectables verrouillées dans les cellules du samedi midi au lundi matin – elles étaient autorisées à se rendre à la chapelle, à lire dans les salons, à flâner sur le toit, à leur gré, et à porter leurs vêtements personnels.

À aucun moment n'était imposée la règle du silence.

Il y avait à cette Maison industrielle un atelier de tricots, petit mais très moderne, où se fabriquaient sweaters, écharpes et bonnets en laines de couleur. Il remboursait l'État d'une partie des dépenses de la prison et les ouvrières touchaient de trente à soixante-dix cents par jour – somme modique, mais pourtant de beaucoup supérieure aux salaires de toutes les autres prisons du monde entier. Mais le cœur de la prison était ce qu'Ann appelait de façon sentimentale « Le Corps de sauvetage ».

Il y avait des cours professionnels aussi bons qu'il lui était possible de les organiser – cuisine, ménage, sténographie, couture, modes, réparation de fourrures, – qui transformaient une proportion presque satisfaisante des condamnées pour menus délits en ouvrières indépendantes. Ann n'avait pas plus de scrupules que la plupart des réformateurs à obtenir pour ces cours des professeurs non rémunérés. Il y avait l'organisation la plus complète d'Amérique pour les prisonnières sur parole. Avec les encouragements d'Ann, ses membres se considéraient comme destinés à aider les femmes libérées et non comme une bande de chats essayant d'attraper des souris. Dans ce Corps de sauvetage, le rôle essentiel était celui du psychiatre – un bon praticien, Ann, du moins, le croyait. Sa tâche était d'étudier, non pas le crime commis, mais l'individu qui s'en était rendu coupable, et de découvrir le mobile. Il ne pouvait, Ann insistait sur ce point, être très révolté par une femme qui avait tué un maître-chanteur, il pouvait être troublé par une employée qui avait volé des timbres.

Avec le psychiatre était un docteur en permanence pour la médecine générale. Leur traitement à l'un et à l'autre était, sur le papier, de dix-huit cents dollars par an : ils en recevaient chacun sept mille. Le supplément était fourni par Lindsay Atwell, Ardence Benescoten, la Fondation Carnegie et la doctoresse Ann Vickers, qui se passait de porteurs dans les gares. On pouvait se demander si ce n'était pas une manière de « taper » tous ces gens. Certes Ann avait pas mal sollicité quand elle était sous-directrice, trois ans plus tôt, et qu'on avait construit la Maison industrielle de Stuyvesant. Elle avait tanné Lindsay pour qu'il obtînt des autorités de supprimer les barreaux aux fenêtres des chambres – le nombre de celles qui seraient prêtes à s'évader en sautant d'un unième étage était négligeable – d'installer le jeu de

basket-ball, d'exclure le bois de la construction et d'avoir deux docteurs à l'année.

On n'exécutait pas les condamnées. Ann avait un peu honte de faire faire cette suprême tâche pour elle, à Sing-Sing.

Son plus grand ennui lui venait des plaisanteries, plaisanteries dans les colonnes et les dessins des journaux, plaisanteries dans les magazines, plaisanteries dans les dîners. Chaque fois qu'un caricaturiste était à court de sujet il était sûr d'avoir du succès en représentant la Maison industrielle comme une Université comique, un drôle de speakeasy ou un harem. Elle souffrait de voir les « blagueurs » vivre de railleries sur des femmes en détresse et sur d'autres qui essayaient de les sauver de leur déchéance accablante, en leur redonnant une impression d'honnêteté, de propreté, de confiance.

Les employés se précipitèrent vers la Femme Supérieure quand, rentrant de la cérémonie de l'Université Erasmus, elle arriva à son cabinet dans la Maison industrielle de Stuyvesant.

La téléphoniste avait un message de M. Lindsay Atwell disant qu'il avait à parler au banquet de l'Association des fleuristes du territoire de New-York et ne pourrait téléphoner ce soir-là à la doctoresse Vickers, mais qu'il la félicitait sincèrement de… « Diable, Miss Vickers, il y a un mot que je n'ai pas saisi, quelque chose comme « doctorale ». Est-ce que ce mot-là existe ? Dites, je suis contente qu'on vous ait nommée doc, Miss Vickers. Mais n'est-ce pas que c'est

drôle ? Mon ami m'a dit : « Elle n'a jamais étudié la médecine. » – Dis donc, écoute, gros bête, que je lui ai dit, si Miss Vickers a envie d'être doc, écoute donc, la Commission médicale de l'État a dû être trop contente de la nommer doc, et… » Sapristi ! J'en ai vu trente-six chandelles. Dites-moi, doc, qu'est-ce qu'il faut faire pour la migraine ? »

La surveillante de la cuisine et du réfectoire, une femme posée, lui dit : « Puis-je vous féliciter, docteur Vickers ? Nous sommes toutes si heureuses. Pour le beurre, à présent, je sais qu'il est mauvais… c'est la politique. Sérieusement, docteur, je ne peux mieux faire. Si nous ne le prenons pas à la Société laitière Algis, nous serons en bisbille avec le chef du district. Et je ne fais pas de gratte dessus non plus, je jure que non… je ne vous ferais pas ça, Miss Vickers.

— Je sais… je sais… je ferai tout ce que je pourrai. »

Le psychiatre entra pour dire : « Ann, je n'ai jamais été si content : Faut-il que je vous appelle docteur ? Ç'a été magnifique ?

— Eh bien, si vous voulez savoir la vérité, Sam, j'étais fière comme Artaban. »

Ensuite, une petite feuille de New-York téléphona pour demander une interview. Et le club Sévigné de Lima (Ohio) l'appelait à l'appareil pour lui demander une conférence. « Nous ne pouvons malheureusement vous offrir un bien beau cachet, docteur, mais nous serions très heureux de payer vos frais et de vous recevoir, bien entendu. » Puis son ancien Établissement de Rochester lui téléphonait pour l'inviter à la « Semaine de la Vieille Maison », et le portier en chef de la Maison industrielle se présentait à son bureau et lui marmottait : « Doc, il me faut encore deux boîtes à or-

dures, immédiatement… j'en ai chipé une, mais c'est tout ce que j'ai pu faire. » Et il pleuvait des télégrammes, comme une neige jaune. La Femme Supérieure en avait encore une vingtaine devant elle quand madame Keats, la directrice adjointe, entra.

Ann avait dit un jour que madame Keats c'était « madame Kaggs plus les défenses du New-Hampshire ». Madame Keats avait été en rivalité avec Ann pour le poste de directrice de la Maison industrielle. Elle croyait à la pureté, était raisonnablement honnête mais déraisonnablement terrifiante. Elle avait des poches noires sous les yeux et des doigts agités de contractions : peut-être était-ce le résultat de cinquante-cinq ans de complète abstinence de tabac, d'alcool, de rire, d'émotions sexuelles et de romans. Elle haïssait Ann un peu plus que le reste de l'humanité.

« Bonjour, Miss Vickers. Je ne sais si vous tenez à mes humbles félicitations, mais je me risque en tout cas à vous les offrir… Je suppose que je devrais maintenant vous appeler docteur ? »

Elle hennissait exactement comme un cheval furieux.

« Oh ! je ne pense pas que cela ait grande importance.

— Mon Dieu, bien sûr, docteur Vickers, bien sûr, je suis désolée de vous interrompre en ce grand jour, car ç'a dû être certainement un grand jour… pour vous, je suis navrée de vous importuner avec les problèmes qui se sont posés aujourd'hui… en votre absence.

— Ce n'est vraiment pas de chance, mais c'est la vie. Quels sont ces problèmes ? »

Madame Keats renifla. C'était une femme vertueuse et, comme telle, elle pouvait renifler et parler séparément. Mais ensuite elle déclara :

« Eh bien, le premier, c'est celui de la femme qu'on a prise faisant de l'alcool pendant qu'elle était chargée de la cuisine et du réfectoire pour la nuit.

— Oui, ça ne me plaît pas, je lui parlerai plus tard. Et l'autre ?

— On a amené ici cette après-midi, pendant votre absence, une femme arrêtée pour chantage, et elle ne veut rien écouter. Une vraie révoltée. Elle m'a injuriée. Je l'ai mise dans le « pot ».

Il n'y avait à la Maison industrielle que deux sortes de punitions : suppression de la faveur du salon et mise au secret, dans des chambres aussi propres et aussi claires que les autres, mais isolées, à part. De ces deux châtiments, Ann usait aussi peu que possible. Mais madame Keats et autres surveillantes endurcies conservaient de savoureux souvenirs de l'ancien temps où le sadisme était toléré et désignaient ces cellules d'isolement par ce nom de « pot ».

« Très bien, madame Keats, très bien. Je la verrai avant de m'en aller. »

Madame Keats s'en fut en reniflant.

La Femme Supérieure sonna sa secrétaire, Miss Feldermaus, qui ricana : « Dieu, que c'est merveilleux, docteur ! » ; elle vit quelques autres subordonnées, lut encore des télégrammes de félicitations, gagna très gaiement, toute seule, le « pot », ouvrit la cellule et entendit la rebelle s'écrier : « Eh bien, Annie, comment allez-vous ? Avez-vous souvent des

nouvelles de votre petit ami de Copperhead, le doc ? Dieu, quel joli groupe nous avons de vous deux ! » La prisonnière était Kittie Cognac.

Ann se mit à rire. Kittie n'avait pas l'air aussi élégante ni aussi vicieuse que trois ans auparavant.

« Comment, Kittie, ma chère, encore pincée ? Pas de chance !… Oh ! rien qu'un instant. »

Ann sortit vivement de la cellule, laissant la porte ouverte.

Kittie s'élança derrière elle.

« Vous voulez vous évader, Kit ? Ça m'est égal. »

La femme s'arrêta, stupéfaite.

Au téléphone accroché au mur, Ann appelait le psychiatre.

« Docteur Alstein ? Ici Miss Vickers. Voulez-vous, s'il vous plaît, venir immédiatement à la D2 ? » Elle tourna la tête : Kittie avait les mains croisées et ses yeux lançaient des éclairs. Ann appela de nouveau au téléphone. « Madame Keats ? Ici Miss Vickers. Voulez-vous faire préparer une chambre pour Miss Cognac ? Je l'enlève de la cellule d'isolement. Quoi ? ***Oui, c'est ce que j'ai dit, Keats, vous comprenez ?*** »

Mais tout en parlant Ann songeait : « Le D^{r} Sorella avait raison. Elle me gagne, cette vie de prison, elle commencé à faire de moi un tyran. Aucun être humain n'est assez bon pour faire un geôlier. »

Le Dr Alstein, petit homme trapu avec de bons yeux de névrosé, arrivait en courant dans le corridor. Alors Kittie parla :

« Comment allez-vous, doc ? Est-ce que vous n'êtes pas le type qui a essayé de me lever la semaine dernière dans un speakeasy ?

— Non, dit le docteur avec une fureur qui n'avait rien de professionnel.

— Ah ! vraiment ? Alors c'était un petit Juif qui vous ressemblait. Comment, Annie, vous vous figurez que le doc et vous allez m'amadouer pour que je devienne une hypocrite comme vous deux ? Vous, Miss Vickers, le docteur Vickers ! Sale bête ! »

Le Dr Alstein éclata : « Docteur, faut-il… ?

— Non, cria Ann.

— Bon. Mais alors elle va retourner au secret.

— Pas du tout, elle en serait trop flattée. Docteur, voici le cas. Mon amie Kittie est essentiellement une égomaniaque. Je l'ai connue à Copperhead. Elle est d'ailleurs assez compétente en couture et j'ai le projet, quand elle aura quitté notre maison de convalescence, de l'installer dans un chic magasin de robes ou de chapeaux. Elle réussira très bien. Mais en attendant il sera un peu difficile de lui persuader que nous sommes ses amis. Et il faudra la déshabituer de la neige. Cela ne vous fait rien, Kit ? Je suis désolée d'avoir à agir ainsi, mais… »

Kittie Cognac pleurait. « Oh ! allez au diable, allez au diable ! On ne peut donc même pas vous insulter ! »

En descendant par l'ascenseur, Ann se disait : « Annie, je ne t'ai jamais connue si odieuse que dans cette douce attitude de pardon et de supériorité envers Kittie Cognac. Pauvre Kit ! Alstein a été bien plus humain en se mettant en colère. Miss Vickers ! Le docteur Vickers ! La Femme Supérieure ! Pauvre gosse à demi lettrée ! Et on te donne un titre ! Si seulement on savait ! »

En songeant ainsi, la Femme Supérieure rentra chez elle par le chemin de fer souterrain – peu d'entre elles ont le moyen de prendre des taxis – et dans son appartement, assise près de son téléphone, elle pensait : « Je voudrais avoir un rendez-vous pour ce soir, que quelqu'un d'agréable comme Tessie Katz ou Birdie Wallop me téléphonât pour m'inviter à dîner et aller au cinéma, n'importe où. »

Pour dîner elle se fit, comme les femmes qui habitent seules, une tasse de thé et des rôties, et en les mangeant, debout devant l'évier de sa petite cuisine, elle ruminait :

« C'est drôle comme j'ai horreur du téléphone quand il sonne toute la journée dans mon bureau. Mais à présent… si seulement Lindsay pouvait envoyer promener son maudit dîner de fleuristes et venir. Des fleuristes ! Je voudrais avoir un mari qui reviendrait le soir… non, pas tous les soirs, mais quelquefois, pour me faire une surprise. Je voudrais avoir Fierté… ma fille ! Je serais fière d'elle. Je l'enverrais, je le crains, dans une école affreusement à l'ancienne mode, et je serais contente de lui voir d'horribles amies très chic, comme n'importe quelle mère de Waubanakee. Et je t'ai tuée, je t'ai assassinée, Fierté, et je suis grâce à cela le D^r^ Vickers, directrice d'une prison. Et j'ai payé très cher

cette liberté. Mais Paul a dit : « J'étais né libre. » Il ne l'était pas, personne ne l'est. »

Ann Vickers se fit une seconde tasse de thé. Elle la trouva amère.

XXXII

Son appartement était aussi moderne que la Maison industrielle de Stuyvesant, et, bien qu'elle n'aimât pas cela, presque aussi rigide. Il avait été assez amusant de prendre la peine de tenir le ménage, quand Pat Bramble le partageait avec elle. Mais à présent qu'une ou deux fois par semaine elle devait sortir le soir pour parler dans des dîners à majuscule : dîners de la « Ligue pour l'urbanisation des communes agricoles » ou de la « Ligue pour le retour à la terre des milieux industriels », du « Comité pour l'emploi des délinquants non récidivistes » ou des « Étudiantes de la sororité phi, tau, delta du Collège de Point-Royal », de la « Société de l'Illinois », du « Cercle féminin d'études sociologiques de Saint-Stephen (Brooklyn) » ou de l'« Union mutuelle indépendante des citoyens du bourg de Stuyvesant » – quand elle devait parfois rester à la prison jusqu'à minuit ; quand des reporters masculins lui téléphonaient journellement pour avoir son opinion sur les cheveux ondulés comme élément des délits, et sur l'influence des romans dans les crimes passionnels ; quand de tendres dames reporters désiraient prendre son avis sur le divorce ; quand d'ex-condamnées faisaient antichambre pour avoir un conseil… et un léger secours momentané ; quand des agents d'assurance venaient dans la soirée lui expliquer que, dans sa profession, on courait des risques particuliers (ils avaient des statistiques sur le nombre de fonctionnaires des prisons tués dans des révoltes) ; quand 750.331 jeunes femmes lui écrivaient en un mois pour lui demander un autographe ou des indications sur la manière d'arriver à New-York et d'entrer dans ce do-

maine romanesque du « Travail Social » ; quand on ne pouvait jamais savoir si Lindsay apparaîtrait à six ou à sept, ou à onze heures et voudrait manger quelque chose chez elle ou l'emmener au casino (du moment qu'il n'y avait pas de Fierté et qu'elle ne devait pas se préoccuper pour elle de bon air et de repos), à présent qu'en somme elle était devenue une Femme Supérieure, et généralement solitaire, c'était trop d'avoir à s'occuper du ménage et d'innombrables notes, et elle avait pris un petit appartement au nouvel hôtel Portofino, dans la Quatre-vingt-dixième Rue, Est, à mi-chemin entre la prison et le quartier des théâtres et des restaurants.

Ce n'était pas un bien grand hôtel, mais en compensation, on y voyait des marbres inouïs, des téléphones, des radios, des chasseurs en dolman, qui grimaçaient sous des cheveux crépus de Siciliens, de vieux bonshommes mystérieux, à longues moustaches grises, l'air malheureux dans leur salopette de coton bleu, qui allaient quelque part, avec des sacs d'outils, réparer quelque chose qui n'était jamais complètement arrangé, de superbes tapis persans et des gravures japonaises – un peu moins magnifiques – des provisions de White Rock, et des téléphonistes qui disaient : « Oui ? Eh bien, je ferai la commission ; je ne sais pas où il est. »

Ann avait un living-room en acier et ciment, crépi de plâtre, d'un éclat propre, dur et vigoureux. Grandes fenêtres à meneaux de métal, par où l'on pouvait voir East River et entendre les appels rauques des vapeurs, sol en ciment massif couvert de linoléum, murs hauts qui montaient froidement jusqu'à un plafond de poutres raides et carrées encastrées dans le plâtre.

Elle l'avait adouci autant qu'elle avait pu avec sa petite collection de vieux objets aimables et humains : le divan sur lequel le professeur Vickers faisait la sieste le dimanche après-midi, son édition complète de Dickens ; le ***David Copperfield*** que, depuis qu'elle avait dix ans, elle avait relu chaque année ; les ***Water Babies*** que lui avait donnés son père et les ***Idylles du Roi*** avec la signature de Glenn Hargis ; quatre fauteuils avec de petites tables et des lampes portatives afin de pouvoir lire ; des rayons de livres bruns de criminologie, de science pénale, de psychologie et de toutes ces sciences désespérées et vagues où elle cherchait la sagesse.

À côté de cette grande pièce était une chambre à coucher, plus petite que celle qu'elle avait à Waubanakee, et une salle de bain, si petite qu'elle ne comportait rien, qu'une douche. Puis une cuisine minuscule – New-York est la plus grande ville du monde, aussi n'y a-t-on pas de place pour un vaste fourneau ou une rangée de pots de cuivre ; mais il y avait un si joli percolateur électrique ! Et elle possédait un gros chat, nommé Jones.

Il venait bon nombre de personnes : Malvina Wormser, Lindsay Atwell, Pat Bramble, toutes les fois qu'elle était à New-York, et une bande de travailleurs sociaux, tel Russel Spaulding. On l'avait baptisé James Russell Lowell Spaulding, et il signait J. Russell Spaulding, mais, pour des motifs qu'Ann ne découvrit jamais, on le connaissait partout dans le monde des convives de banquets radicaux sous le nom d'Ignatz. Elle l'avait rencontré à l'institut de charité organisée, dont il dirigeait une des sections. Célibataire à quarante ans – trois de plus qu'Ann – il aspirait à être un homme répandu en même temps qu'un progressiste humanitaire. M. Spaulding, gros, la face ronde, avait le goût des petites

plaisanteries. Ann devinait que, dans son enfance, il avait été le bon gros auquel, en sa ville natale de l'Iowa, la bande de gamins faisait toutes les niches possibles, et il n'avait pas encore complètement cessé de vouloir en imposer à la bande, d'essayer à New-York de faire impression à un Iowa chimérique, auquel il n'échappait pas. Il plaisait à Ann parce qu'il était bon, parce qu'il ne se froissait jamais d'être invité au dernier moment, et parce qu'il n'oubliait pas de vous téléphoner, aussi fidèlement que Lindsay Atwell, si la grippe vous retenait à la chambre.

XXXIII

Il était si mince, si fin, si gris et si gracieux, ce Lindsay. Son teint de roux s'était atténué. Pat Bramble affirmait que c'était un vieux chat, mais Ann le voyait surtout comme un lévrier. Il songeait aux fleurs, aux bonbons, et aux anniversaires. Il embrassait Ann tendrement, et sans trop de hâte, mais rien de plus. Elle se disait parfois : « S'il ne me demande pas bientôt en mariage, c'est moi qui lui en parlerai. » Mais elle oubliait toujours. Il lui était aussi familier que sa main droite et elle ne faisait pas plus attention à lui.

Il vint pour ce que New-York appelle par euphémisme « le thé », dans un moment où elle était plus fatiguée que de coutume ; la quiétude et le calme qu'il apportait avec lui causèrent à Ann un plaisir sensible. Mauvaise journée. Kittie Cognac devenait si douce et si pieuse qu'Ann sentait qu'elle préparait quelque diablerie. Et la favorite d'Ann, le n° 3.701, une ancienne institutrice condamnée pour vol de livres rares dans les bibliothèques, avait été surprise vendant des fausses dents dérobées à l'infirmerie dentaire. « Je suis devenue une belle réformatrice ! » soupirait Ann, dans le jargon du jour. Elle se sentait le besoin d'être soutenue. Quand Lindsay arriva, elle l'embrassa presque à l'étouffer, à la grande surprise de cet homme placide. Mais elle ne lui dit pas qu'elle était lasse : être fatigué, c'était son privilège à lui. Elle approcha une lampe du meilleur fauteuil, lui donna les journaux du soir et alla préparer des cocktails dans la cuisine.

En tirant les cubes de glace magiques du frigidaire électrique, en mesurant et en secouant, elle fredonnait avec excitation et formait des projets : « Quelle bienheureuse sécurité nous aurons une fois mariés, Lindsay et moi, quand il rentrera comme ça tous les soirs ! Il sera juge à la Cour suprême des États-Unis et je serai, je pense, gouverneur de New-York. Nous aurons à nous deux un pouvoir royal, comparable à celui d'un roi et d'une reine du moyen âge. Je lui communiquerai un peu de ma foi dans la coopération générale, il me donnera quelque chose de son bon sens. Mais comment pourrai-je être à Albany et lui à Washington ? » Elle se mit à rire en emportant le shaker sur un plateau avec des verres et une jolie petite serviette, ce qui ne rappelait en rien la féministe. « Je me préoccupe un peu tôt de cela », songeait-elle, se raillant elle-même.

Lindsay dégustait judicieusement son cocktail. Il plia le journal avant de le poser, les bords exactement parallèles à ceux de la petite table placée à côté de lui, et parla sagement :

« Je crois devoir vous prévenir, Ann : je vais me marier, avec Margaret Salmon,… vous savez, la fille du banquier. »

Ann ne broncha pas. Elle qui d'ordinaire avait des mouvements brusques, posa son verre avec soin : « Oui, Miss Salmon… une charmante fille. Je me la rappelle… chez vous. »

Mais en dedans cette Ann qui avait tenu tête au capitaine Waldo rageait violemment : « Non, ce n'est pas elle, c'est moi que vous épouserez ! Cette « flapper » indolente, et sèche, à tête osseuse, qui ne sait que danser, qui conduit si mal son auto qu'elle a sans cesse des pannes, et qui… Oh ! mon Dieu, ça c'est la fin de tout, mon cher Lindsay !… »

« Vous êtes la première à qui j'en parle, Ann, parce que je me permets de penser à vous comme à ma meilleure amie, oui, la meilleure. »

Il s'arrêta et de son index gauche se gratta la lèvre supérieure. Debout maintenant, il tenait encore à la main son verre à moitié plein, mais sa main tremblait et il le reposa… Quelques gouttes tombèrent sur la petite table. D'un air absent il les essuya avec son mouchoir avant de se retourner vers elle : « J'avais naguère espéré, Ann, pouvoir me risquer à vous demander votre main. Vous êtes, de toutes les femmes que je connais, celle qui le mérite le mieux, et qui m'est la plus chère. Mais j'ai peur que vous ne soyez un peu trop supérieure pour moi. J'ai une carrière personnelle, et, si je vous épousais, je deviendrais simplement votre serviteur… je le crains, ma chère.

— Oui, oui, peut-être, oui, cela pourrait arriver. (Non, cela ne serait pas, imbécile, je vous protégerais et vous aiderais.)

— Vous comprenez, c'est précisément parce que j'estime que vous êtes, vous et votre carrière, si importantes… vous savez que je ne voudrais même pas intervenir. Ann, vous encourager.

— Oui. Eh bien, je crois que je vous en sais gré, peut-être.

— Mais d'un autre côté, il paraît certain que je serai nommé par les démocrates juge à la Cour suprême et… je craindrais que… oh ! en toute bonté et pour m'aider… vous vouliez me donner des conseils, et il faut qu'un juge se tienne… ou plutôt, ha, ha, siège tout seul et… et dans la vie quotidienne vous vous tourmenteriez pour moi… vous com-

prenez, vous m'étoufferiez en quelque sorte à force de bonté… parce que, vous le sentez bien, vous avez une volonté et un point de vue personnels et, chose concevable, je me laisserais diriger par vous et… vous saisissez ?

— Oui, je suppose qu'il en serait peut-être ainsi.

— Et puis, ma chère, il faudra que vous appreniez à connaître ma Margaret. Vous croyez probablement qu'elle n'est pas cultivée, mais… c'est une si jolie nature, si délicate… seulement trop timide pour s'exprimer en public, mais si charmante… Oh ! Ann, oh ! mon Dieu ! »

Il l'embrassait avec toute la maladresse de la passion, sanglotant presque en couvrant de baisers ses oreilles, ses cheveux, sa gorge, ses épaules. Puis en criant : « Je ne peux pas supporter cela ! » il s'enfuit de la pièce et de l'appartement.

Elle ne bougea pas, mais resta debout, les bras tendus vers la porte.

Elle demeura une heure enfoncée dans un fauteuil, pliée en deux, se mordillant une phalange. Cent fois elle se dit : « Je vais lui téléphoner… oui… non, je n'en ferai rien. » Elle se leva machinalement, la tête pleine de la vision de Lindsay et de ses baisers, acheva le cocktail, lava le shaker et les verres, les rangea, puis, sans rien voir, caressa son Jones, qui, pour attirer son attention, jouait sans succès avec une boulette de papier comme avec une souris. « Je vais lui téléphoner, il le faut. Je ne peux pas le laisser faire ça… avec cette horrible petite « flapper ».

Elle mit la radio en marche, mais, quand elle eut entendu un moment Terry Tintavo roucouler ***Cette luuune d'Atlantic City***, elle l'arrêta avec fureur.

Mais surtout, durant cette heure de torture, elle resta immobile comme un « penseur » sentimental. Elle se sentait s'effriter, suivant la formule consacrée. En fait, c'était le contraire. Les fragments épars de sa personnalité se rassemblèrent enfin, les fragments d'Ann Vickers qu'elle avait laissés tomber dans tant de coins : dans l'Humanitarisme qui, bien interprété, consiste à parer de belles couleurs de vieux juges pervers et de vieux vagabonds vicieux ; dans de hâtives ébauches de psychologie, dans son affection pour des amis, dans des souvenirs de son enfance au village ; dans la crainte d'avoir peur, le désir d'un perfectionnement impossible, avec un peu de bonne ironie mordante au spectacle de ses efforts pour atteindre à la perfection ; dans une muette fierté d'être devenue un spécimen de Femme Supérieure, dans le goût romanesque de se laisser guider par les bribes de Keats et de Tennyson qu'elle se rappelait encore, dans l'entrave des vulgarités quotidiennes et inévitables : les notes impayées, le goût des pois frais et l'odeur des œillets dans une charrette de la rue… et ce cor au pied qui avait rendu un peu ridicule une entrevue avec un haut fonctionnaire ; le montant du pourboire à donner au portier de l'hôtel, qui, après tout, le mois dernier, n'avait fait qu'arranger la lampe de sa salle de bain ; le bruit sans cesse imaginé des pleurs de Fierté, et les radios de ses voisins quand elle avait envie de dormir, et le regret d'avoir oublié d'envoyer des fleurs à la doctoresse Wormser pour son anniversaire… tous ces fragments dispersés d'Ann Vickers se rassemblèrent et elle devint un tout complet et passionné, une femme aussi folle d'amour que Sapho.

Elle avait l'apparence d'une femme convenable et décemment vêtue, assise au bord d'un fauteuil bien rembourré, dans une alvéole d'un hôtel gratte-ciel, scientifiquement pourvu de la lumière et de la réfrigération électriques, dans la ville cinématographique des tours de soixante pieds, de l'acier, du verre et du béton. Mais toutes les couches de délicatesse et de raisonnement averti, tout ce dont on avait recouvert le béton avait été enlevé jusqu'à la laisser dévêtue, nue comme une déesse, comme une femme qui, dans la jungle, commande la tribu.

Elle pensait rarement par mots, mais surtout par émotions, explosives et écarlates. De temps à autre pourtant ses paroles intérieures étaient claires.

« Je veux faire avancer la civilisation d'un millionième de degré… comme Florence Nightingale – moins bizarrement, j'espère. J'aime remplir une fonction digne et respectable, j'aime le pouvoir, oui. Je ne veux pas passer ma vie à payer des notes d'épicier. Et je peux mieux faire, je l'ai prouvé… J'ai le pouvoir, et l'initiative et le moyen d'offrir une chance de relèvement à Kittie Cognac.

» Mais je me moque bien de tout cela ! Je veux de l'amour, je veux ma fille, Fierté, je veux la porter en moi, j'y ai droit. Je veux l'instruire. Je serais heureuse qu'un homme des pampas, sorti de quelque absurde « roman de l'Ouest », vînt m'enlever : je lui donnerais des enfants et lui ferais cuire ses haricots. Je ne deviendrais pas pour cela une fermière terre à terre. J'étudierais les grains, les sols, les tracteurs, je combattrais en faveur des coopératives, je ferais de la politique… et j'aurais tout le temps Fierté et mon homme.

» Mais peut-être ne pourrais-je avoir Fierté et mon ravisseur et pourtant de l'ambition, pas plus que je ne peux

avoir Fierté et Lindsay et de l'ambition. Comme nous étions naïves quand nous parlions de cette chimère appelée « féminisme » ! Nous allions devenir absolument semblables aux hommes dans tous les domaines. Impossible. Ou nous sommes plus fortes – comme souveraines par exemple, telle la reine Elisabeth – ou plus faibles, parce que subordonnées aux enfants. Nous avions beau dire en 1916, nous sommes toujours des femmes et non des embryons d'hommes… Dieu merci, et j'en suis bien heureuse, parce que, tandis que Lindsay aura sa robe de juge et sa sangsue de Margaret, un jour, moi, j'aurai ma fille, Fierté. »

Russel Spaulding au téléphone :

« Je ne suppose pas qu'il y ait l'ombre d'une chance que vous soyez libre pour dîner ce soir, Ann ? Vous êtes probablement invitée par le président de la Colombie ou le Pacha de Pezuzza ?

— Oh ! non, Russell, je serais ravie… je considère que cela est une invitation ?

— Par la Sainte Vierge, oui. Je passe vous prendre immédiatement. »

Sa seule pensée de derrière la tête fut : « J'espère qu'il ne fera pas trop le plaisantin. »

M. J. Russell Spaulding, de l'institut de Charités organisées, connu dans les cercles réformistes de New-York tantôt sous le nom d'Ignatz, tantôt sous celui de Russell, était un travailleur social compétent, ayant lu des livres, et qui pouvait secouer les sténographes mal payées de l'I.C.O. aussi

vigoureusement que n'importe quel directeur de compagnie d'assurances – une des premières qualités de tout administrateur dans un mouvement humanitaire – et qui savait reconnaître en dix secondes si un solliciteur de secours avait vraiment envie de travailler, ce que la plupart d'entre eux ne désiraient pas du tout, les quémandeurs de charité ressemblant en cela aux charpentiers, aux auteurs, aux pêcheurs, aux aviateurs et aux docteurs. Pourtant, avec toutes ses qualités de conducteur d'hommes, Russell rappelait à Ann, dans la vie privée, un bon vieux chien de ferme, cordial et simple, qui frétille, et se courbe, et remue son large derrière, dans son désir de piquer une course.

Quand il arriva, Ann avait changé son tailleur pour la première robe du soir qu'elle eût sous la main, s'était lavé les yeux et gargarisée, et était convaincue qu'elle avait effacé toute trace de son chagrin, comme seule pouvait le croire une Femme Supérieure habituée à affronter et à tromper le public. Il entra en coup de vent, criant : « Que diriez-vous d'un somptueux menu chinois, poulet à l'ananas, œufs « fou yung »… Mais qu'y a-t-il, Ann chérie ?

— Qu'y a-t-il… à quoi ?

— Vous avez eu un ennui. Dites-le au vieil oncle Russell. »

Il paraissait immense, tellement plus grand et plus gros que Lindsay, avec son torse vaste comme un tonneau qui contrastait avec le buste délicat de l'autre, ses cheveux noirs ondulés et naturellement relevés sur le front. Elle avait envie de mettre la tête sur son épaule et de hurler, mais elle dit vivement : « Rien du tout, rien que les ennuis courants de la Maison industrielle. Je veux les oublier. Et si j'ai l'air un peu

pâle et alanguie, c'est probablement parce que je meurs de faim. Allons dîner. »

Les grandes mains un peu molles de Russell saisirent les bras d'Ann, il lui mit sur le front un baiser fraternel et grommela : « Eh bien, je ne veux pas vous bousculer, mon bon docteur, mais si je peux faire quelque chose, je serai fier de vous épauler. Oui, oublions ça. Mais pas de ragoût chinois pour vous ce soir, ma petite dame, ce qu'il vous faut, c'est… ah ! je sais un cabaret italien où personne ne reconnaîtra des chefs de l'opinion publique, même aussi éminents que nous, et où le chianti est en somme buvable. Allons ! »

Il ne fit pas trop le plaisantin, ne chercha pas ouvertement à se rendre sympathique. Il parla métier – seul sujet de conversation satisfaisant avec les histoires grivoises et l'amour, qui ramenait d'ailleurs au métier. Il la fit discuter furieusement sur l'eugénisme, le Collège national pour les ouvriers, le minimum d'heures de travail pour les femmes et la réorganisation de l'industrie textile. Lindsay aurait été charmant et spirituel en bavardant sur le théâtre et sur Deauville, et Ann aurait goûté un bonheur délicat. Mais, avec Russell, elle était agressive et tranchante, déjà à moitié guérie.

Rentré avec elle, Russell lui dit gaiement : « Écoutez, si vous ne sortez pas dimanche prochain avec votre ami de cœur Atwell, pourquoi n'essayerions-nous pas d'avoir Malvina Wormser et Bill Coughlin et d'aller en pique-nique à Westchester ?

— Je téléphonerai demain à Malvina et à vous ensuite. Merci infiniment, Russell. »

Il se pencha pour l'embrasser, puis y renonça et partit, la laissant libre de pleurer ; mais les larmes alors ne vinrent pas. Son chagrin lui semblait dater d'une centaine d'années et Lindsay lui paraissait un personnage dont elle aurait seulement lu l'histoire.

Mais le souvenir de la doctoresse Wormser la faisait aspirer à cette source de vie : avec Malvina elle pourrait pleurer, et, si elle ne pleurait pas, elle mourrait.

Il n'était pas tellement tard, onze heures et quart : elle téléphona. Une demi-heure après, elle était devant la cheminée de la petite boulotte et, toujours en fumant, disait avec gravité et précaution :

« Malvina, je crois que la farce est jouée… j'entends ma prétention, ou du moins mon désir d'être une femme en même temps qu'illustre maîtresse d'école. Lindsay m'a remise à ma place ce soir. Je ne suis pas venue ici chercher des encouragements mais plutôt, en quelque sorte, pour faire reconnaître publiquement et officiellement que quelque chose, Dieu sait quoi, empêche tout homme véritable de m'aimer.

— Ce n'est pas vrai, Ann. Vous avez, j'ai, et toutes les femmes supérieures ont quelque chose – je suppose, n'est-ce pas, que nous sommes supérieurs, mais je ne sais pas – qui fait craindre aux hommes à peu près véritables de se voir éclipsés par nous… Les hommes, non pas les hommes ordinaires, mais les ambitieux, ne supportent pas d'être comparés à ce qui les dépasse. Nous ne pouvons compter que sur des hommes si petits qu'ils mettent leur orgueil et leur égoïsme à être connus comme nos associés, ou assez grands pour ne redouter aucune comparaison.

« Cela n'a rien à voir avec l'attrait sexuel. Vous et moi nous avons de la passion, un certain charme. En somme, Ann, il faut vous sortir de la tête l'idée que seules les femmes ambitieuses souffrent de la sorte : les hommes aussi. Un homme supérieur épouse une femme médiocre, et quand elle a surmonté la terreur respectueuse que lui inspire sa célébrité, elle consacre le reste de sa vie, jusqu'à ce qu'il la rejette, à essayer de convaincre le monde qu'elle vaut autant que lui. Elle souffre, presque à en perdre la raison, de ce que la plupart des gens ne voient en elle que la femme du grand homme. Elle s'efforce de lui faire sentir que c'est lui le coupable.

» Même entre amis du même sexe : A et B débutent et, dans leur jeunesse, paraissent égaux ; A réussit et B échoue. Il faudra un B extraordinairement remarquable pour le supporter et ne pas essayer d'humilier A en lui rappelant ses premiers insuccès et en les lui jetant à la tête.

» Grand Dieu, Ann, c'est vieux comme le monde, c'est l'histoire d'Aristide le Juste. Les trois quarts des hommes haïssent les gens supérieurs. En vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie pour un homme-de-valeur rabaissé au niveau de la masse, que pour quatre-vingt-dix-neuf qui s'élèvent jusqu'à servir d'exemples à l'humanité.

» Il faut un hasard improbable pour qu'une femme et un homme, assez grands tous les deux pour ne pas être jaloux de leur supériorité mutuelle, se rencontrent, et alors, au moment de leur réunion, l'un d'entre eux est probablement déjà marié à quelque petit être prétentieux et ils ne peuvent s'épouser ; grâce au ciel, on n'a encore voté aucun amendement législatif pour interdire la vieille coutume sacrée des amours illégitimes. Voici de longues années que j'interviens

dans la vie privée de mon prochain, et je ne connais pas une douzaine de couples dont le mariage ait réussi, si les deux époux sont l'un et l'autre des personnages importants. Mais cela n'a rien à voir, mon amour, avec vos attraits féminins.

» Pourtant… c'est curieux : qu'une femme soit belle comme Diane, meilleure physicienne que Lord Rutherford, présidente des États-Unis, championne du monde de tennis, qu'elle parle sept langues, danse divinement, et que sa glande surrénale fonctionne parfaitement, elle n'en sera pas moins malheureuse et humiliée en face de la première belle fille venue, si aucun mâle ne l'a regardée avec des yeux humides. Et je crains bien qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin des siècles. Amen. Zut ! »

Sans bien savoir pourquoi, quand Ann rentra chez elle, il ne restait plus rien de tragique en elle, simplement de la tristesse, du vide, et elle ne se sentait pas du tout Femme Supérieure, mais Petite Femme.

Le pique-nique fut agréable. Pendant trois semaines Russell Spaulding fut plein d'attentions gauches et, Dieu merci, ne posa pas de questions. Ann ne téléphona pas à Lindsay. Il fit, lui, une tentative, suggérant une réunion avec sa Margaret, mais elle déclina l'offre avec une politesse un peu froide.

Vers le milieu de la soirée, Ann, seule chez elle, fredonnait tout en examinant – partie importante de sa tâche administrative – une brochure : « Cent vingt-deux façons économiques de préparer le riz ». On frappa à la porte et elle répondit négligemment : « Entrez. »

Pas de réponse… elle leva les yeux : Lindsay Atwell sur le seuil, son chapeau dans sa main tremblante, la regardait. Il avait, de façon indéfinissable, quelque chose de changé, de vieilli. Son col était assez net, mais sa cravate négligée était un peu de travers, ses cheveux mal coiffés. Il avait l'air d'un homme malade et désespéré. Il chancelait en s'avançant vers le bureau d'Ann qui ne se leva pas. C'était un homme dont elle se souvenait à peine.

« Ann, je deviens fou. Je ne peux pas supporter Margaret, c'est une petite pimbêche. Oh ! j'ai besoin de votre richesse, de votre réalité. Pardonnez-moi… épousez-moi !

— Je regrette, Lindsay, mais nous nous sommes mariés, Russell Spaulding et moi, hier après-midi. Nous l'annoncerons demain.

— Pourquoi… mon Dieu, pourquoi ?

— Pourquoi ? Oh ! parce qu'il me l'a demandé, je suppose. Et puis, je l'aime beaucoup. Vous savez, oui, bien entendu, je l'aime. »

XXXIV

Ces deux êtres, qu'occupaient tant de bonnes œuvres, trouvèrent commode de se marier le jeudi après-midi, mais ce soir-là, Russell avait le dîner du « Projet pour l'adoption de l'impôt unique », et le lendemain une réunion du « Comité des amis de la Russie » ; il suggéra délicatement qu'il serait très gentil de reporter la nuit nuptiale au samedi soir ; ils partiraient pour passer leurs trois jours de lune de miel dans le cottage de Malvina Wormser.

« Parfaitement ! » dit Ann.

Ils arrivèrent au cottage à six heures, par une soirée de printemps, où brillait la lune. Russell avait été très amusant dans le train, racontant comment le directeur de *L'Homme d'État* avait, au cours de la réunion, passé une heure à essayer de concilier une entière loyauté envers les Soviets russes avec un pacifisme complet et une affectueuse bonté pour les contre-révolutionnaires.

Il n'y avait pas de porteurs à la gare. Elle admira – elle oubliait toujours combien Russell devait être fort – la façon dont il jeta leurs valises sur son épaule et les porta dans le hall, puis l'énergie avec laquelle il téléphona pour commander un taxi.

Le long living-room de la doctoresse Wormser, son plafond de sapin, son parfum de bois, sa brise salée et ses livres, la firent souffrir au souvenir de Fierté, assassinée dans cette maison. Mais elle oublia, quand Russell, la soulevant de terre, la serra sur sa poitrine.

« Hum, pas mal, dit-elle, je ne suis pas un poids léger.

— Pour moi – d'un coup d'œil elle s'assura qu'il ne plaisantait pas – pour moi, avec votre cerveau gigantesque, vous n'êtes qu'une petite chose fragile à défendre, à dorloter, à protéger.

— Enfin… c'est une nouvelle façon de voir. Mais si vous rencontrez jamais une de mes amies du nom de Catherine Cognac, ne le lui dites pas. Et le dîner ? Avez-vous vraiment songé à apporter de quoi manger ?

— Mon trésor, votre époux peut être un raté comme sociologue, mais c'est un organisateur de pique-niques cent pour cent : le roi des boy-scouts.

— Russell, mon cher, dites de vous tout ce que vous voudrez, mais pas ça. »

Elle ne paraissait pas extrêmement gaie.

Elle fut touchée, pourtant, par le soin avec lequel il avait fait ses achats. D'une caisse en bois qu'il avait portée aussi aisément que si c'eût été – eh bien, aussi aisément que si c'eût été une assez lourde caisse – sortirent un demi-jambon Smithfield, du bacon d'Irlande, un poulet, deux pigeons, des côtelettes de veau, qu'ils déposèrent immédiatement dans le frigidaire électrique, des boîtes de conserves et de maïs, des tomates, de la farine d'avoine, des crêpes, du roquefort… Elle adorait les boutiques d'épicerie, comme tous les rêveurs bien portants, et c'en était une qu'ils avaient là.

Un tablier noué autour de la taille et chantant ***Sourire, sourire***…, Russell aida Ann à préparer le premier repas de leur lune de miel, et mit adroitement le couvert. En somme, il aidait presque trop, plus joyeux qu'elle n'aurait voulu : elle

le souhaita bientôt plus calme. Elle était fatiguée, d'une lassitude indicible. Elle désirait faire un bon repas, rester assise sans parler, à regarder la mer éclairée par la lune, être embrassée tendrement, jusqu'à en être étourdie, puis aller dormir, enlacée par un bras d'homme.

« Il y a long, long chemin tou…ou-ournant…

— Au diable, qu'il tourne !

— Pourquoi, chérie ?

— Oh ! pardon, Russell, mais, vous savez, on s'est un peu fatigué de cette chanson pendant la guerre.

— Alors, je chanterai celle qui est si amusante : *« Elle était pauvre mais honnête »*, ou bien… *« Je suis peut-être trop bruyant ? »* Se marier, ça vous porte sur les nerfs… mais délicieusement. Alors je vais être une petite souris… autant qu'il est permis d'être souris à un homme qui pèse cent quatre-vingt-dix livres… souris mâtinée d'éléphant, ou blatte croisée avec un hippopotame… le Seigneur aurait pu inventer des animaux bien plus drôles… »

Et il continua sur ce ton, mais sans paraître compter qu'elle l'écoutât, et elle était presque heureuse. Ils contemplaient le spectacle reposant de la mer et de la lune, et il la tenait, en homme qui s'y entend, sans timidité excessive et surannée, ni passion trop avide.

Brusquement, à onze heures, il dit : « Allons nous coucher.

— Mon Dieu… » Elle se sentait virginale, effrayée.

Dans le living-room, il lui prit la main, la conduisit à un canapé, près de la fenêtre, l'y fit asseoir. Elle était nerveuse,

mais, quand elle vit sa figure, elle eut envie de rire. Il avait un air si lugubrement sentimental, et sa voix, toute virile et profonde qu'elle fût, était tellement Y.M.C.A.

« Ann, le moment est venu… nous sommes tous deux gens du monde et doués, je pense, d'un sens de l'ironie assez exceptionnel, mais laissons-le pour une fois de côté et considérons cette heure comme sacrée. J'aurais peut-être dû vous le dire déjà, mais, en tout cas, le moment est arrivé de le faire : si je n'ai certainement jamais été un débauché, je ne suis pas absolument vierge.

— Comment ?

— Non, je regrette d'avoir à le dire, pas absolument…

— Moi non plus.

— Vous n'êtes pas… ?

— Non, pas exactement…

— Oh ! Eh bien, naturellement cela compense… pourtant. Bien entendu… vous êtes moderne.

— Mais non, je suis une femme. J'espère que ce n'est pas une création purement moderne ? »

Il fit un effort. Son visage se contractait comme celui d'un petit garçon intrigué, et qui ne paraîtrait grand que pour être vu dans un miroir grossissant. Puis sa figure se rasséréna et il se mit à rire : « Parbleu, Ann, je suis heureux que vous ne le soyez pas. Oh ! Ann, je suis un sentimental, un trompe-l'œil, un moulin à paroles, un faiseur de tours… c'est uniquement pour cela que je suis un réformateur. (Je vous tuerai, ma brave fille, si vous me rappelez jamais cet aveu !) Je projetais, je crois, une belle scène bien savoureuse… re-

connaissant noblement combien j'ai été mauvais sujet. Oh ! je suis le type du sentimental libéral. Et vous si grande, si honnête, si… Non, par Dieu, vous ne l'êtes pas… ce soir. Vous êtes à moi. Venez ici… Comment dégrafez-vous ceci ? »

Russell lui avait plu… du moins la façon qu'il avait de l'aimer. Cette nuit-là, depuis le moment où il avait avoué sa tendance à jouer puérilement la comédie, jusqu'à celui où elle se réveilla dans ses bras, leurs deux corps étroitement serrés l'un contre l'autre, comme deux assiettes dans une pile, elle crut qu'elle l'aimait.

Dès qu'il fut convaincu qu'il n'avait pas besoin d'être délicat et respectueux, Russell prit plaisir à se montrer impudique. Le lendemain il se plut à nager tout nu, à mettre le couvert sans autres vêtements que des sandales de paille et un tablier, et il lui raconta des histoires non seulement assez lestes, mais, ce qui est bien pire, très vieilles.

Toute une journée, Ann prit plaisir à s'abandonner à une grossièreté joviale qui ne déplaisait pas à son mari. Mais, après avoir connu tant de Kittie Cognac, elle ne trouvait pas la grossièreté particulièrement intéressante en elle-même. Elle commença à trouver Russell un peu trop bruyant, trop fier de ses moyens athlétiques dans leurs minutes d'intimité. Il manquait autant de réserve que Lindsay Atwell d'effronterie.

Elle s'évada bassement, pendant qu'il épluchait des pommes de terre sur la terrasse et, le laissant jacasser, convaincu qu'elle était dans la cuisine, elle descendit en courant sur la plage et s'assit dans une cuvette ensoleillée, entre

deux dunes. Dans sa course, elle paraissait heureuse et jeune, et ses cheveux flottaient au bord du foulard rouge noué autour de sa tête. Mais elle devint sérieuse quand le soleil assoupit tout son être, sauf la petite machine qui battait sans arrêt sous son crâne.

« C'est un enfant, il a de bonnes intentions, ce n'est pas un sot. Je voudrais qu'il ne plaisantât pas tant et surtout qu'il ne me chatouillât pas les côtes. Mais c'est un enfant, il est vaniteux, prétentieux. Je ne veux pas de lui pour père de mes enfants, de Fierté.

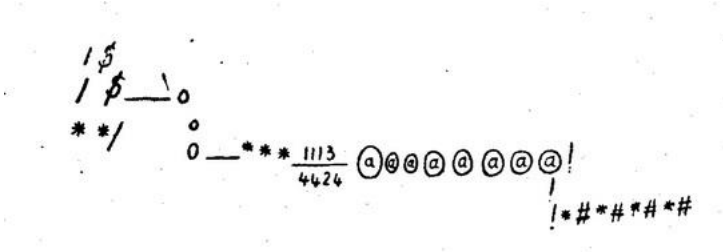
» Non, ce n'est pas vrai. Ce serait probablement un excellent père, compréhensif et gai. Mais je ne veux pas que Fierté lui ressemble. Voilà ce qu'une femme demande à son enfant : de perpétuer l'homme qu'elle aime.

» Oh ! mon Dieu ! Comment ai-je pu faire ça ? Uniquement pour me venger de Lindsay, pour lui montrer. Russell, ce pantin, ce loustic, ce taquin qui croit drôle de m'appeler « docteur » ! Ce gros paysan qui aspire à faire l'amour violemment, au pied des haies ! Moi qui étais libre, et fière, et puissante ! Me mettre dans l'obligation de partager le lit de ce pitre et, qui pis est, d'écouter ses calembours ! »

Elle sifflait de fureur.

Mais le soleil était caressant, les vagues joyeuses, et Ann était une femme pleine de santé qui avait jeûné. Elle rentra et fut accueillie avec reconnaissance sur le canapé de la fenêtre. Mais dès lors elle prit des précautions pour ne pas avoir d'enfant de Russell Spaulding, d'Ignatz, du jocrisse du libéralisme.

XXXV



Spirales, étoiles, rayons, raies, zigzags

PAROLES

comme paroles radicales, paroles progressistes, paroles libérales, paroles d'avenir, paroles sérieuses, paroles inspiratrices,

comme de Roget, de Thésaurus, à,

crier, rugir, acclamer, brailler, criailler, héler, huer, hurler, aboyer, gémir, glapir, pousser des cris perçants, aigus, stridents, grinçants, assourdissants, piauler, piailler, vociférer, enfler la voix, hausser la voix, appeler, chanter, s'exclamer, déchirer l'air, clamer à tue-tête, comme dans une réunion radicale, dans une réunion radicale, une réunion radicale,

comme,

de

Tom Mooney

prisonniers sur parole

Staline

Castration des inaptes, inaptes à quoi
koulaks
Gastonia
homosexualité
commission forme de gouvernement
syndicalisme
Haïti, situation de
Nicaragua, situation de
Chine, situation de
Haute-Silésie, situation de
Liberia, pays du noble libre, situation de
homosexualité
peine capitale
contrôle des naissances
étalon d'or
glandes
Sacco et Vanzetti
Ramsay Mac Donald
Sénateurs situation de
A.F de L.
A.F. de Matty Woll

égalité sociale

égalité de race

qu'est-ce que l'égalité

homosexualité

la majorité du parti communiste n'a aucune chance sans Bill Forster

mais si Bill Haywood avait vécu

homosexualité, situation de, préjugés contre, pourquoi pas

Tom Mooney

tarifs, à bas les tarifs

l'industrie de l'acier, sa situation

pas de situation

homosexualité

l'Éole Rand

maladies sociales – pourquoi sociales

la Macédoine irredenta où est la Macédoine

le Mexique irredento

le J.A.B. du A.I.C.R. et le C.O.S.

le I.L.D.

le L.I.D.

le A.A.A.A.

pas le A.A.A. jamais

le T.U.U.L.

le L.I.P.A.

le N.A.A.C.P.

l'Union des Libertés Civiles Américaines

la Société du Théâtre

Clarence Darrow

Freud

Adler

Jung

Bertrand Russell

John Dewey

Al Smith

Sam Gompers

le Front Unique

la Colonie Llano

Mooney et Billings

pourquoi jamais Billings et Mooney

situation

PAROLES

comme

crier, rugir, aboyer, beugler, japper, glapir, hurler, grogner, gronder, grommeler, hennir, braire, miauler, vagir, ronron-

ner, bêler, croasser, faire glouglou, glousser, caqueter, cacarder, bourdonner, siffler, faire du vacarme,

comme

PAROLES

avec

toutes les différentes sortes, genres et classes de personnes qui s'occupent de Réformer le Monde, par ardente moralité ou par fanatisme astringent, pour le plaisir suprême de susciter des luttes, le maintien des salaires hebdomadaires, le désir commun aux femmes trop riches de voir des révoltés cultivés devenus obséquieux à leurs dîners,

vraiment, tous les adorateurs de la Justice

tels que

directeurs de journaux révolutionnaires,

agitateurs communistes en liberté sous caution,

statisticiens

présidents de syndicats de la confection

instructeurs de Columbia

membres de la ligue Lucy Stone

reporters socialistes de journaux républicains

femmes de banquiers qui se jouent de leurs maris en faisant élargir sous caution des communistes et en leur donnant du champagne quand ils ont besoin de porridge ; ils en ont besoin les uns et les autres les maris banquiers et les communistes, mais les femmes de banquiers, les femmes de ban-

quiers, les joyeuses femmes de banquiers se feraient damner plutôt que de faire cuire du porridge pour la foi – il est bien plus joli tra la la, tra la la de faire verser du champagne par les maîtres d'hôtel toujours du champagne aux Bolo qui meurent de faim

solliciteurs pour la Roumanie, pour le Dakota du Nord, chansons populaires, Navajos, végétarisme, chants d'oiseaux et l'enseignement de la sculpture à de brillants petits Juifs afin qu'ils s'en servent plus tard pour modeler des complets de gentlemen

étrangers (1) avec barbes (2) avec barbes

toutes ces âmes étincelantes et supérieures et pleines, non pas de gin comme dans une réunion littéraire de Village Greenwich, mais de

PAROLES

Ann, étendue à côté de Russell dans un de leurs lits jumeaux, sentait par saccades lui revenir à l'esprit la conversation qu'on avait tenue ce soir-là au cours d'une réunion où dominaient radicaux et progressistes. Elle aimait avoir sa chambre à elle, mais il estimait que c'était ainsi « tellement plus amusant » ! Cette conversation ne lui revenait pas comme une suite de sons, mais d'images qui flamboyaient dans ses yeux clos.

Malgré ses années de « travail social » elle avait eu seulement quelques amis intimes. Mais Russell était un beau Brummel du libéralisme. Il avait besoin de beaucoup de bruit et était malheureux s'il n'était pas invité à toutes les cérémonies officielles. Il était vexé si toutes les célébrités –

toutes celles de son monde – ne reconnaissaient pas sa valeur.

Car il y a autant de sortes de célébrités que de professions. Quelques hommes seulement sont des célébrités universelles : en 1932, par exemple, cette catégorie ne comprenait que le colonel Lindbergh, George Bernard Shaw, le prince de Galles, le kaiser, Freud, Einstein, Hitler, Mussolini, Gandhi, Hindenburg, Greta Garbo, Staline, Henry Ford et, par-dessus tout, Al Capone ; sur ces quatorze, cinq seront oubliés en 1935. Mais il y a des ingénieurs fameux parmi leurs confrères, des docteurs dont le temps record pour l'ablation de l'appendice est connu des médecins du Kamtchatka et de Paris, il y a des nettoyeurs à sec dont l'apparition sur l'estrade aux Congrès nationaux des blanchisseurs fait pousser des acclamations folles à leurs partisans, il y a des auteurs dont le nom demeure familier aux critiques littéraires un an après leur mort. De même dans les milieux réformistes l'homme qui a introduit le scrutin secret au Nebraska et la femme qui, pendant un an, a été juge à Miami dans un tribunal pour enfants, sont connus à la lettre de douzaines de gens et c'est avec de telles sommités que Russell ambitionnait d'être vu. Il assistait à des banquets, présentait des orateurs, signait des pétitions au Congrès pour l'abolition de la pauvreté et du péché. Il était heureux d'être l'un des soixante-dix vice-présidents honoraires d'Associations en faveur de l'abrogation des « lois bleues » (les rigoureuses lois puritaines) ou de la mise en liberté de tous les émeutiers bien pensants emprisonnés pour avoir battu des agents de police. Et dans l'intervalle de ces occupations plus brillantes il aimait simplement « sortir ».

Ann avait eu naguère l'habitude de sortir pour aller soit au théâtre, soit au concert, soit chez la doctoresse Wormser

où elle passait des heures calmes devant le feu. Mais Russell voulait des endroits où il trouvât des entretiens et de l'animation et une solution orale aux problèmes insolubles. Pas d'ivresses, de manières bohèmes et relâchées. À ses réunions on n'avait pas besoin de gin. L'on y était assez surexcité par la perversité des riches koulaks russes et la vertu des fermiers prospères du Dakota.

À l'une de ces soirées de divertissement spirituel, Ann retrouva Pearl MacKaig, cette jeune femme maigre et sérieuse, dont le front ressemblait à un œuf dur ; un jour, au Collège Point-Royal, elle lui avait reproché d'être une politicienne trop affable. Il semblait à présent bizarre à Ann que la maladroite et naïve Ann Vickers qu'elle était alors pût jamais avoir été considérée, même par Pearl, comme trop douce et trop influençable. Pearl était venue à New-York comme travailleuse sociale, avait fait de la propagande pour les coopératives et, après la guerre, pour la Macédoine, puis s'étant donnée à fond, elle était devenue une communiste intégrale. Elle était une des organisatrices de la Ligue de la fédération des Trade Unions, rivale communiste de la Fédération américaine du travail ; elle prêchait le communisme n'importe où, du haut d'une caisse à savon ou de la tribune de la place de l'église à Kansas City ; elle écrivait dans le ***Travailleur quotidien***, expliquant que tous les socialistes et libéraux étaient des agents secrets de J. Pierpont-Morgan, et elle portait invariablement un costume de laine brun, des bas de coton, des souliers à clous et un paletot-sac en imitation de chamois. Pearl considérait les robes du soir, les églises, James Branch Cabell, la viande, les domestiques, Walter Pater, Herbert Hoover, Clarence Darrow, les souliers vernis, les cigares, le vin, la pêche, Joseph Hergesheimer, l'hôtel Ritz, les cabines de première classe sur les paquebots, Oswald Garrison Villard, les placements en valeurs d'aciéries,

Trotzky, le prince de Galles, le pape, le *Times* de New-York, l'*Evening Post*, le *Sun* et la *Herald Tribune*, Heywood Brown, le linge de soie, les fume-cigarettes autres qu'en papier, le Japon, les sociétés charitables, les histoires graveleuses, les diamants, Aucassin et Nicolette, Harvard, le polo, William Randolph Hearst, l'impôt unique, Ramsay MacDonald, le golf, la Noël, Vélasquez, le fard, Tolstoï, les bains de sels, Pierre Kropotkin, le *Courrier du Samedi soir*, les banquiers, avocats et docteurs, les bains de soleil, à moins qu'ils ne fussent pris avec intention et en présence d'autres nudistes des trois sexes, Evelyn Waugh, Poland, H.-G. Wells, Norman Thomas, Roy Howard, les mouchoirs de toile, le réveil après six heures du matin, les voitures Pullman, la Nouvelle République, les Anglo-Catholiques, les Baptistes, les Christian Scientists, le *Livre rouge,* le *Cosmopolite*, le *New Yorker*, H.-L. Menckey, John D. Rockefeller, première, seconde et troisième séries, Will Rogers, toutes les automobiles excepté les Ford et les Chevrolet d'occasion, le doyen Kirchwey, *Vogue*, la *Tribune* de Chicago, le cardinal Hayes, Jane Addams, l'Association nationale pour le progrès des gens de couleur, Palm Beach, la roulette, le gin, les truffes, les robes de chambre qui n'avaient pas l'air d'une couverture, les taxis et le D^r^ Ann Vickers comme également bourgeois, vicieux, individualistes, démodés et de façon générale traîtres aux ouvriers et à l'U.R.S.S.

Elle dit à Ann avec la froide assurance d'une diaconesse :

« Essayez-vous toujours de replâtrer le système capitaliste en le réformant ? je suppose que vous réservez les cachots les plus noirs aux prisonniers politiques ?

— Certainement », dit Ann, avec la furieuse stupidité qu'éveillent dans les êtres humains les âmes chimiquement pures.

Pendant leur lune de miel, Ann avait suggéré à Russell de louer, comme le leur permettaient leurs ressources réunies, un cottage dans un faubourg et d'avoir un intérieur au lieu d'un perchoir avec les autres corbeaux de Manhattan.

« Oh ! non, je crois que vous avez tort, ma chère, protesta Russell. Nous perdrions les contacts intellectuels qu'on a en ville. C'est si important pour nous ! Songez donc, en une soirée chez Maurice Steinblatt vous pouvez rencontrer quantité de gens et apprendre les potins sur les ramasseurs d'actions nègres, sur les îles Lipari et le scandale des obligations étrangères. Oh ! non, dans les faubourgs, on ne trouve que des équipes de joueurs de bridge. »

Ann n'avait jamais joué au bridge.

Elle se demanda, pendant une seconde déloyale, si le bridge ne pourrait pas être reposant après une journée passée à tenter de persuader à de farouches jeunes femmes que ce couvent grisâtre qu'est une prison modèle est plus agréable que les speakeasies.

Ils prirent un appartement, parce qu'il était grand et bon marché, dans une maison ancienne, presque préhistorique, bâtie en 1895, avec des minarets et des arcades mauresques. Elle était sur le prolongement de la ligne du métro aérien de la Sixième Avenue, qui, avec les tramways à trolley, les automobiles, les camions et voitures de laitiers, faisait tressauter Ann toute la nuit et l'arrachait au sommeil ; elle aurait pu croire qu'elle se trouvait dans la jungle et que des léo-

pards hurlaient contre la palissade en roseaux de son camp. Il y avait des cancrelats, une odeur de murs humides et de nattes en fibres de cocotier.

Mais le living-room avait trente pieds de long, dix-huit de haut, superbe salle pour réunions radicales, ou même libérales, celles-ci plus fréquentées mais moins bruyantes. À eux deux, Russell et Ann avaient quelque onze cents volumes, partie sur la sociologie, partie poésies et romans policiers, et ils les classèrent savamment. Dans cette solitude, on pouvait prétendre que n'arrivait aucun train du métro aérien… jusqu'à ce qu'il en arrivât un.

Ann entendit à ces réunions des océans, des houles et des ressacs de paroles, différant aussi peu entre eux qu'une vague d'une autre.

Les murs de leur living-room étaient tapissés d'un papier qui rappelait le cuir brun repoussé ; des baguettes de sapin teintes adroitement pour imiter l'acajou les divisaient en panneaux. Mais ils n'avaient pas les moyens d'y rien changer, du moins pour le moment, et Ann s'aperçut que Russell avait assez d'admiration pour cette décoration qui singeait le cachet aristocratique de la Sixième Avenue.

Dans un coin, une alcôve formait presque une pièce séparée. Comme ils s'installaient, Ann vit qu'il regardait attentivement ce cabinet, puis il dit : « Vous en ferez votre bureau, ma chérie.

— Non, prenez-le, vous, Ignatz. Je n'aime vraiment pas être enfermée quand je travaille. D'ailleurs, à la maison je ne fais guère que lire. »

Tendrement et un peu amusée, elle l'observait lorsqu'il menait des visiteurs dans ce qu'il appelait quelquefois son

« coin », à d'autres moments son « cabinet » ou encore son « bureau », et elle était sûre qu'il aurait dit son « studio » s'il n'avait été si petit. Les rares soirs où il n'avait aucun prétexte pour sortir et où il ne pouvait décider personne à venir le voir, il s'y retirait d'un air mystérieux, avec un émoi de jeune homme, et elle le regardait coller des timbres dans son album, car il les collectionnait avec passion. Il avait des piles de catalogues, pour elle absolument impénétrables, sur les vignettes de Charkhari, les Triangles, les Timbres surchargés, les Feuilles non perforées, les Timbres d'avion. Il regardait avec une loupe, bondissait sur son siège, se grattait derrière l'oreille et faisait claquer sa langue contre ses dents quand il trouvait des trésors dans les feuilles à condition. Il montrait son album à ses amis, comme son frère Henry, à Syracuse, faisait voir celui qui contenait les instantanés de son cadet de un an à onze.

En août, cinq mois après leur mariage et huit jours après leurs vacances d'été, que Russell avait tenu à passer à une Conférence politique progressiste, dans un camp radical des Adirondacks, Ann reçut de New-Rochelle des nouvelles de Pat Bramble :

Chère Annie,

Comment te trouves-tu du mariage ? Pourquoi ne viens-tu pas passer un week-end avec moi ? Les affaires ne marchent pas trop bien. Il y a dans cette ville un véritable agent immobilier, nommé Lester Pomeroy, un vrai Babbitt – le genre du grand, mince, joyeux et brave Babbitt – peu loquace, qui m'a enlevé tous mes clients. Il est peut-être muet,

mais il sait manœuvrer les gens qui veulent un palais de 75.000 dollars, avec un bassin à poissons rouges, pour 35.000, avec un rabais de 600 dollars et un cigare. Il a mis la main sur toutes mes affaires, aussi l'ai-je épousé. Viens nous voir. Amène Russell, si tu ne peux faire autrement.

Tendresses.

PAT.

Ann y alla sans amener Russell.

Pat et le jovial M. Pomeroy s'étaient installés dans un cottage conventionnel et extrêmement confortable, qui imitait le style colonial : toiles de perse, fauteuils à larges bras, divan, tablette de livres de cinq pieds, gramophone, cuisine à carreaux de couleur, pourvue d'un frigidaire électrique, petite pelouse avec un massif rond de dahlias, un garage pour deux autos. Pat avait une robe floue en mousseline à fleurs et un air de contentement presque stupide.

« Oh ! Ann, gazouilla-t-elle, je suis heureuse comme deux alouettes ! Mon vieux m'adore et trouve que je suis un mélange de madame Browning et de Mary Pickford. Nous aurons des gosses, si je ne suis pas trop âgée. Pourtant, Annie, tel que c'est, ce n'est pas le doux roman, c'est simplement le fait vil, banal et vulgaire d'être protégée… au point de vue argent, j'entends, de ne pas être obligée de me lever de bonne heure tous les matins et de me précipiter dans un bureau pour batailler toute la journée avec un tas de mâles coriaces. Je peux rester au lit, si j'en ai envie, et me faire apporter mon petit déjeuner par la bonne. Et je découvre que toutes ces dernières années, ce qui m'intéressait dans les affaires d'immeubles de banlieue, c'était mon désir d'avoir une

maison, une batterie de cuisine brillante, un jardin et des placards à balais à moi. Je me demande un peu si ta sollicitude pour les prisonnières ne vient pas, pour beaucoup, d'un refoulement de tes aspirations à la maternité. Laisse-moi te montrer la maison. Comme vendeuse, je la coterais passable, mais puisque j'y suis souveraine, je la classe un peu au-dessus du château de Windsor. Mais écoute : je ne reste pas inactive, je peux donner quelques tuyaux même à M. Lester Pomeroy sur la race têtue des femmes et la manière de leur vendre. Mardi dernier j'ai vendu une maison moi-même, et je touche la commission. Mais ne pas être *obligée* de le faire, ça c'est épatant ! Viens voir le hangar. »

Si Ann n'était pas tout à fait aussi touchée que Pat par le linge de table russe, le séchoir à gaz, les courtepointes en filet brodé, elle les enviait.

Elles s'assirent dans des fauteuils d'osier sur la minuscule pelouse et restèrent assez silencieuses. Ann songeait amèrement qu'il était reposant de ne pas entendre la bruyante agitation intellectuelle de Russell.

Le soir vinrent des voisins, gens posés et agréables, et on joua au bridge en prenant des sandwiches et de la bière.

Étendue dans une chambre fraîche et gaie, Ann écoutait la rivière argentée du silence. Il y avait un véritable orchestre formé de bourdonnements d'insectes, mais ce n'était qu'un fond sur lequel ressortait le calme.

Elle s'était justement irritée contre de prétendus artistes qui affirmaient entendre les couleurs et sentir l'odeur des hexagones, ou la douceur fraîche des notes de la flûte, mais, ces deux derniers mois, elle avait positivement vu les bruits

de la ville, le grondement perpétuel et accablant de la nuit comme un port affreux et brunâtre plein de navires en feu.

Elle s'éveilla au chant des rouges-gorges. L'air était lumineux et n'exhalait pas l'odeur de graisse du métro aérien.

« Fierté et moi, se dit-elle, nous aurons une maison de ce genre. »

XXXVI

Après des mois de mariage, Russell était pris par moments d'accès de vanité enfantine, quand il se réjouissait de posséder des biens si rares, puis tombait dans une noble pruderie, lorsqu'il échappait à Ann un de ces mots qui dans les anecdotes masculines le faisaient tordre de rire. Mais jamais il n'était naturel avec elle, ni jamais, d'ailleurs, ne l'était tout à fait, en quoi que ce fût, et la confiance qu'il avait en lui empêchait Ann de s'élever à la quiétude du naturel. Mais, après six mois de mariage, ce qui l'occupait c'étaient de petits détails, des agacements mondains.

Il l'irritait surtout en la traitant en « petite femme » – c'est ainsi qu'il l'appelait.

Il voulait résolument qu'elle fût assez grande pour tenir un emploi qui leur donnerait à tous deux une importance sociale ; il lui était égal qu'elle payât le loyer et les notes d'épicerie, mais il était furieux quand elle ne se distinguait pas assez dans les dîners officiels et qu'elle employait des clichés tels que : « Le premier problème de la science pénale, c'est de faire bonne garde auprès des prisonniers. » Ce n'est que dans l'intimité qu'elle devait être une « petite femme » – sinon comment près d'elle pourrait-il faire « grand homme » ? (Il lui avait parlé d'une femme qui l'appelait ainsi. Mais, fût-ce dans ses moments les plus tendres, quand il lui avait apporté des chocolats viennois ou qu'il avait été drôle, elle se serait fait pendre plutôt que d'être à ce point « petite femme »).

Elle lui demanda un jour de passer chez un libraire pour lui acheter la *Gestalt Psychologie* de Blözen. C'était important. En effet cet ouvrage devait servir de base à la causerie qu'elle ferait au « Club des problèmes courants » de Mount-Vernon. Rentrée avant lui, elle avait préparé et époussetéson dictionnaire allemand. Il arriva en sautillant, comme un bélier au printemps, et, avec ardeur, lui présenta une botte de chrysanthèmes, à peu près de la hauteur et de l'apparence d'une gerbe de blé.

« Ils sont magnifiques, vous êtes un amour. Vous avez le livre ?

— Quel livre ?

— Oh ! sérieusement ? Vous m'aviez promis… le livre allemand de psychologie…

— Mon Dieu, quelle petite étudiante zélée nous faisons ! Nous voulons aller au fond des choses et devenir un de nos plus graves et de nos plus remarquables penseurs ! Et qu'est-ce que nous ferions avec ce gros et grave bouquin, si nous l'avions ? »

Il essaya de lui caresser la joue. Elle s'écarta brusquement, furieuse : « Oh ! fichez-moi la paix ! C'est bon, je ne vous ennuierai plus, j'achèterai mes livres moi-même.

— Quoi… quoi… bégaya-t-il, je vous ai fait mal ? »

Une femme de la Maison industrielle de Stuyvesant, libérée sur parole, était venue voir Ann ce soir-là – comme il en venait des douzaines par mois. Elle avait fait un an pour avoir volé de la soie dans l'atelier de couture où elle était employée. Elle voulait « rentrer dans la bonne voie », disait-

elle, mais elle ne trouvait pas de travail et ne pouvait obtenir d'aide, hors de brèves admonestations morales de la personne qui répondait d'elle, une dame de la « Haute Église », très influente, membre de la « Ligue des Phares en faveur des condamnés pour une première faute ». Ann lui donna un mot pour une aimable dame, une intellectuelle parfaitement amorale, directrice d'une maison de couture à Greenwich Village ; et, pendant que Russell, qui l'eût désapprouvée, ne regardait pas, elle lui glissa dans la main un billet de dix dollars, – ce qui dépassait ses moyens. La femme partie, elle marcha de long en large, prenant une mine d'orateur, tandis que Russel gardait une expression cynique dans le grand fauteuil qu'Ann appelait jadis le sien.

« La libération sur parole ! C'est la clef des châtiments et il n'y a rien qu'on néglige autant. Je ne blâme pas les répondants : la plupart sont bien trop occupés et beaucoup trop ignorants. Si j'avais la moindre vertu, la moindre énergie, ou seulement du bon sens, je renoncerais à mon poste ; je me lancerais dans la politique, je ferais passer une loi assurant autant de millions, sinon plus, pour les prisonniers sur parole que pour les prisons, et j'obligerais le gouvernement à donner autant d'attention aux anciens condamnés libérés sur parole, dont l'esprit est malade de peur, qu'aux tuberculeux,… oui, je ferais cela… et je crois que je réussirais.

— Quel grand penseur nous sommes, claironna Russell, quel grand chef populaire ! Bigre ! Oh ! oui, chérie, bien sûr ! Si vous entriez dans la politique, Tammany Hall ne ferait que ce que vous voudriez, Annie d'Arc… et comment ! »

Elle pérorait à un dîner chez leur millionnaire favori, celui qui certainement subventionnerait – mais il ne le faisait

jamais – tous les petits théâtres, tous les petits magazines, tous les films russes, et tous les jeunes poètes, et toutes les écoles industrielles pour prisonniers libérés. Elle soutenait avec abondance de paroles et profusion de chiffres que pas un sur dix des détenus, hommes ou femmes, qui ont la prétention de connaître un métier, ne l'a réellement appris. L'assistance paraissait intéressée. Elle pontifiait probablement un peu, elle oubliait sans doute qu'elle avait un mari et se prenait aussi au sérieux qu'un joueur de golf. Mais Russell la blessa, ne la rendit pas seulement furieuse, mais la blessa profondément, en plein cœur, car elle était sincère, quand il dit devant tous, d'une voix traînante :

« Eh bien, ma chère, maintenant que vous avez réglé cette question-là pour nous, expliquez-leur la Russie et parlez-leur de la bio-physique. »

Par un paradoxe, qui n'était qu'apparent, il l'assommait surtout en la louant en sa présence, en disant à des étrangers, à un dîner, quelle experte en science pénale, quelle administratrice, quelle psychologue elle était ; avec quelle bravoure elle avait maté des douzaines de révoltes dans une assez vague prison du Sud, et combien ensuite elle s'était montrée bonne et indulgente pour les mutins. Puis dans le taxi en rentrant, après l'avoir ainsi exaltée, en partageant sa gloire, quand elle avait joui de son succès plus qu'elle ne voulait le reconnaître, et qu'elle insistait, légèrement prétentieuse, il la dégonflait en disant : « Je suis enchanté, ma chère, que vous ayez été contente, mais je crois qu'avec un petit effort vous auriez décidé le docteur Vincent à parler ***une partie*** du temps, lui aussi. »

Surtout, si quelqu'un l'avait par ignorance appelé « M. Vickers », il le signalait avec insistance dans le taxi.

« J'ai repris cet imbécile. J'admets que je ne suis naturellement que le mari de la célèbre Frau Dr Prof. Direct. Vickers, mais enfin j'ai bien une humble petite place conjugale à moi dans le travail social. »

Il est vrai pourtant que cela même ne le vexait jamais autant que l'humiliation qui menaçait la maison Spaulding-Vickers, quand quelque très jeune ou très vieux professeur essayait de contredire Ann sur la psychologie des prisonniers. Alors ce brave vieil ours de Russell se levait, agitait ses pattes et grognait : « Mon cher Monsieur, Miss Vickers a ajouté à la théorie pas mal d'expérience pratique, vous savez. »

Après des soirées de ce genre il se montrait amoureux. Elles n'étaient pas nombreuses. Le plus souvent il prenait plaisir à renverser la Diane de marbre qu'il avait contribué à ériger.

Elle n'était pas toujours accommodante avec lui.

Quand il faisait plus que s'amuser à froisser sa solide affection et sa soif d'amour, quand il était vraiment en colère et naturel, et lui disait qu'elle n'était qu'une piètre étudiante en science pénale et une administratrice encore pire, alors la doctoresse Ann Vickers qui maniait les meurtriers entrait en scène. Il balbutiait aussitôt d'humbles excuses et elle le méprisait – dans ces cas-là et aussi quand il se vantait d'être, non pas un journalier compétent qui distribue l'argent des autres, mais un sociologue.

Pour se glorifier il parlait de lui comme d'un « savant social ».

« Dans mes enquêtes, disait-il souvent, je peux paraître absolument dépourvu de passion, mais j'en ai une indomptable, celle de l'exactitude. »

« Si c'est vrai, songeait Ann, c'est une des grandes passions contrariées de l'histoire. »

Malgré tous ses fiers efforts pour dominer Ann, Ignatz pratiquait pas mal, avec une sérieuse tranquillité, le flirt – ou le « pelotage », suivant le terme technique de l'époque. Il avait toujours été un tâteur, un tripoteur et un caresseur. Même avec les hommes il aimait prendre le bras, tapoter l'épaule, et les femmes avaient grand peine à l'empêcher de leur embrasser la joue, de leur prendre l'épaule dans sa main, de leur entourer la taille et, dans les cas qui promettaient davantage, de leur caresser les jambes. Dans les grandes soirées, après huit ou dix mois de mariage, elle s'habitua à le voir se glisser dans un office ou sur un balcon avec, invariablement, l'avorton le plus court-vêtu, aux cheveux les plus raides des jeunes intellectuelles présentes, et ils reparaissaient avec un air honteux et épanoui.

Ann éprouvait une envie très nette de l'étrangler.

Ce n'était pas tant l'offense faite à sa fidélité physique. Celle-ci s'affaiblissait en elle de mois en mois, à mesure qu'elle se rendait compte qu'elle n'était pas pour lui un sanctuaire, mais une simple station sur la voie ferrée : c'était l'outrage à sa dignité que représentait cette préférence des jeunes femmes les plus méprisables. Elle aurait pu le supporter s'il ne s'était adressé qu'à des femmes superbes et sérieuses… c'est du moins ce qu'elle se disait.

Oui, elle aurait pu le tuer, en ne faisant que réorganiser légèrement sa vie. Elle songeait encore qu'il était curieux qu'elle fût de ce côté des grilles, quand elle aurait pu si aisément – ainsi d'ailleurs que Malvina, Pat Bramble, Eleanor Crèvecœur – être de l'autre pour meurtre, adultère ou tout autre crime qui ne fût pas ignoble ou mesquin.

Elle soupçonnait que, dans ses flirts, il se contentait toujours de caresses exploratrices et elle l'aurait, pensait-elle, bien moins méprisé s'il avait eu le courage d'aller plus loin. Son tort n'était non plus jamais assez évident pour qu'elle y trouvât le motif d'une bonne, violente et bienfaisante explosion domestique et qu'elle le chassât. Elle souhaitait d'avoir ce prétexte, tandis qu'ils s'enlisaient peu à peu dans un morne marécage.

En tout cas elle ne voulait pas de lui pour père de Fierté : il était trop faible, trop craintif, trop fuyant : un ruisseau sur des cailloux.

Mais – et c'était là le point sensible et le tourment du drame féminin – si elle n'avait pas Fierté d'ici deux ou trois ans, elle ne l'aurait jamais. À quarante-cinq ans, Ann serait encore jeune, parvenue au but de son ambition, mais trop âgée pour avoir des enfants. Russell, ou n'importe quel maudit homme, plein d'indifférence et sans désir réel d'avoir des enfants – sinon pour qu'ils pussent être son reflet et flatter sa vanité, et par leur adoration le réconforter quand les gens plus âgés seraient las de l'écouter – pourrait fort bien en avoir à soixante ans.

Les cartes étaient truquées et le plus ardent féminisme n'y changerait plus jamais rien.

C'était une course maintenant, une course désespérée entre son refus de permettre que Russell Spaulding fût le père de son enfant et l'époque où nul ne pourrait plus l'être. Mais quand même elle ne pouvait le laisser mettre ses mains molles sur elle et sur Fierté. Non !

Elle devait assister à un congrès des Maisons de correction pour femmes à Atlantic City, et depuis une semaine elle était plongée dans les documents relatifs à l'effet du régime alimentaire sur la discipline des prisons. Elle consultait à la fois soixante autorités médicales, et, distraitement, pensant tout haut, elle les citait à Russell.

Il éclata : « Vous avoir pour femme, c'est autant dire coucher avec le problème des impôts. »

Elle eut instantanément des remords : « Oui, je vous néglige. Oh ! mon chéri, j'ai peur d'avoir un esprit exclusif. Laissez-moi me débarrasser de cette maudite conférence d'Atlantic City et je verrai si je ne suis pas capable d'être une bonne épouse. Peut-être pourrais-je vous rendre amoureux et non plus simplement curieux de moi. »

Un merveilleux baiser.

On estima à Atlantic City que le discours de la doctoresse Vickers sur l'alimentation dans les prisons était brillant, presque révolutionnaire. La plus entêtée des matrones de la région en fut si frappée que, rentrée à son pénitencier, elle donna à ses pensionnaires neuf pruneaux par semaine au lieu de cinq, ajouta de la compote d'abricots et, une fois par été, du maïs frais et sucré. Mais pendant qu'Ann enthousiasmait son auditoire, elle pensait avec pitié à Russell.

Elle avait la maudite faculté de voir l'autre côté d'une personne, même quand elle la combattait. Tout en disciplinant une Kittie Cognac, elle ne pouvait chasser l'idée furtive que celle-ci n'avait pas reçu une bonne éducation. Cette fois-ci elle voyait que Russell avait quelque raison d'être irrité de sa notoriété à elle, supérieure à la sienne, de son affligeante indépendance, quelque raison de conduire sur des balcons de petites évaporées qui se serraient sur sa noble poitrine et levaient les yeux sur lui en soupirant. Russell était enfantin, Russell était frivole, mais Russell était un habile artisan, et il était bon.

Revenue d'Atlantic City elle travailla à devenir une femme dévouée – ce qui est naturellement la pire façon d'en être une.

Cependant cela parut réussir pendant quelques jours.

Russell était ravi quand elle n'émettait pas d'idées après ses heures de bureau, quand elle paraissait dispose à rester tranquille quelques minutes pendant qu'avec ses doigts vigoureux il jouait à « Ce petit cochon va au marché… », quand, au lieu de laisser à la cuisinière le soin du menu, elle recherchait ces recettes artistiques et stimulantes de plats qu'adoraient son âme aventureuse et son estomac : Bratwurst de Nuremberg, chowmein de poulet, gros champignons frits semblables à des chapeaux de kobolds, gâteau de maïs, raviolis, fromage de Stilton imbibé de porto, gaufres de maïs au sirop d'érable… il aurait tout avalé au même repas avec volupté.

Il devint bientôt autoritaire, et ne la consultait jamais avant d'inviter les amis qu'elle aimait le moins, même quand la domestique était absente et qu'Ann devait courir chez les fournisseurs et, après le dîner, laver la vaisselle.

Il y eut une scène bizarre, l'aboutissement du féminisme. Ils avaient été quatre pour dîner, et ensuite, Ann Vickers, directrice de la Maison industrielle de Stuyvesant, et madame Werner Balham, qui dans la vie publique était Miss Jane Emery, directrice à gros appointements des Magasins d'ameublements ouvriers, lavaient les assiettes pendant que, dans le living-room, Russell et M. Balham, un lettré dont la production apparente avait consisté ces deux dernières années en un sonnet de huit vers et un sixain de cinq, discutaient paisiblement la hausse des immeubles. Ils regardèrent de haut les deux femmes quand elles revinrent et se mirent à parler cuisinières.

Russell avait participé au premier défilé de suffragettes dans la Cinquième Avenue et ensuite à toutes les manifestations du même genre ; Werner Balham risquait de recevoir des œufs pourris en faisant campagne pour le féminisme parmi les Irlandais de Boston ; leurs deux femmes avaient des situations plus fatigantes et plus rémunératrices que les leurs, mais il ne leur venait jamais à l'idée, ni à l'un ni à l'autre, que ces femmes occupées pussent se dispenser de commander les repas de leurs maris, d'engager et – surtout – congédier les domestiques, d'avoir soin que les chaussettes des maris fussent reprisées, les boutons enlevés de leurs chemises de soirée avant de les envoyer au blanchissage, que les communications téléphoniques, sur des faits aussi importants que des rendez-vous pour parties de golf, fussent inscrites en entier et avec précision, nom, adresse, numéro de téléphone, lieu de rencontre et heure du train conduisant au terrain. Ni l'un ni l'autre de ces maris ne songeait que, si leur femme était restée tard dehors pour une conférence d'affaire le soir, ce pût être une raison pour qu'en rentrant elle ne fît pas plaisir à son époux en préparant des caramels, des rôties au fromage ou des œufs brouillés.

Les cartes ont été préparées contre vous, Ann. Nul doute qu'elles le seront aussi contre votre arrière-arrière-petite-fille. Mais, puisque la naissance et la vie vous ont lancée dans le jeu, soyez du moins avertie que les cartes ont été truquées.

XXXVII

Jamais nulle part, pas même dans les habitudes routinières d'un ivrogne, d'un homme qui a mauvais caractère ou d'une femme soupçonneuse, le dessin de la vie ne se répète plus que dans le mariage. Si Ann n'avait jamais été pour Russell une femme soumise, aucune volonté de l'être ne pouvait la rendre telle pour plus d'une quinzaine. Elle était lancée de nouveau sur la piste, chassant à grands abois ces renards d'opposants qui ne voulaient pas d'une épreuve plus longue pour les coupables d'une première faute, oubliant que Russell était – pour lui-même – un personnage si considérable qu'elle aurait dû lui consacrer tous ses rêves romanesques au lieu de les disperser sur les six échecs enregistrés dans un rapport de Rhode Island sur le récidivisme.

Leur rupture se produisit de façon surprenante. Russell rentra rayonnant. Leur soirée était libre, ils avaient un superbe rôti pour dîner, et tout s'annonçait en rose. Son prodigieux entrain fit comprendre à Ann qu'il avait un secret et quand elle lui dit :

« Quelle idée de derrière la tête avez-vous ? Quelque chose d'agréable ? il sauta en l'air et s'écria :

— Écoutez, bébé, j'ai la grande veine de mon existence. Vous connaissez le vieux Shillady, le magnat des hôtels en série, qui a beaucoup donné pour les I.C.O.[7] ? Eh bien, il a

---

7 Institutions de charité organisée.

idée qu'à l'avenir ce n'est pas dans les grands hôtels coûteux comme le sien – on a exagéré – qu'il y a de l'argent à gagner, mais dans des établissements bon marché pour les ouvriers et gens de cet ordre. Il forme le projet d'une série de grands hôtels à prix modérés, en somme des pensions de famille améliorées. Eh bien, naturellement, étant donnés toutes les maisons de famille, restaurants et ainsi de suite que j'ai organisés pour les I.C.O., je m'entends très bien à ce genre de choses, et il m'a offert la sous-direction de toute la série, avec douze mille dollars par an – pensez donc, le double de mon traitement actuel – et des chances sérieuses de devenir directeur avec peut-être trente mille dollars par an et cela *per omnia sœcula sœculorum*… Bon Dieu, est-ce que ce n'est pas mer-veil-leux !

— Comment… oh ! vraiment, Russell, vous voulez entrer dans les affaires ?

— Pourquoi pas ?

— Mais c'est absolument stupide !

— Par exemple, le diable m'emporte ! C'est vous qui me dites ça, vous qui mettez en doute la valeur de la charité, qui bêchez toujours salement les gens qui se figurent pouvoir sauver le monde grâce à l'impôt unique et à la suppression des cigarettes !

— Je sais, je sais. De même la doctoresse Wormser met en doute toute la valeur de la médecine, sauf quand on remet une jambe cassée ou que l'on administre des sels, de l'insuline et de la quinine. Mais ça ne veut pas dire qu'elle accepterait une place dans une épicerie, pas pour un million de dollars par an. Voyons, Russell, si peu que nous fassions, un travailleur social a une profession, comme un avocat, un

docteur, un artiste, un prêtre, un professeur ou un soldat, et il a des devoirs envers elle, il lui doit une fidélité presque… mystique, pourrait-on dire, et s'il est contraint d'y renoncer, c'est tragique pour lui. Vous n'avez pas besoin de cet argent, nous gagnons assez à nous deux…

— Maintenant vous allez, je suppose, me lancer à la figure que sans vos appointements nous n'aurions pas assez pour…

— Mon cher Ignatz, c'est si manifestement ce que vous diriez que je suis surprise de vous entendre l'avouer.

— Enfin, si vous croyez que je vais continuer à vous suivre en laisse… je serai millionnaire un de ces jours, et…

— Et vous aurez un « grrand, grrand » fusil pour tuer tous les Indiens, et vous serez ingénieur et conduirez les chariots. Avez-vous l'intention d'attendre le million avant d'avoir dépassé sept ans, l'âge de raison ? Un million de dollars ? Que ce sera joli ! Et que ferez-vous de tout ce bel argent ? Je vais vous le dire : vous serez un philanthrope, et vous expliquerez à toute une tablée de jeunes admirateurs en adoration qu'en entrant dans les affaires vous n'avez renoncé à aucun de vos idéaux ! Je vais marcher un peu. »

Il y eut repentir, excuses et raccommodements, mais pour une fois Russell n'en démordit pas. Il donna sa démission pour aider à la mise en train des hôtels en série, mettant son bonheur à avoir, pour la première fois de sa vie, assez d'argent pour prendre des taxis sans y regarder. Ann était persuadée qu'elle avait été injuste pour lui. Mais quant à elle, elle n'allait pas continuer à être une dépendance de

pensions de famille organisées pour gagner des millions en prenant leurs sous aux ouvriers.

Le bail de leur appartement byzantin se terminait le 1er janvier 1930, un an et neuf mois après leur mariage. Russell dut aller sur la côte du Pacifique pour les affaires du syndicat des hôtels, et il laissa à Ann le soin de trouver un nouveau logis plus moderne et digne d'un jeune seigneur en train de s'élever dans l'industrie hôtelière – rang qui en Amérique équivaut presque à un titre de pair dans l'acier, le savon ou les automobiles.

Elle lui trouva un appartement parfait. Ses livres à elle, ses meubles et son linge, elle les transporta dans son ancien hôtel.

Il tempêta contre elle quand il revint, mais son emportement se dissipa sous le regard froid d'Ann. « Qu'est-ce que cela signifie de me laisser en plan comme ça ? implora-t-il. Qu'ai-je fait ?

— Rien, mon cher ami. – Elle n'était plus glaciale maintenant, mais assez bienveillante. – Seulement c'est une si bonne occasion pour rompre… et cela devenait inévitable. Ne traînassons pas, à essayer et à échouer, puis à recommencer sans cesse jusqu'à ce que tout le monde en ait pardessus la tête, comme la plupart des ménages quand ils craquent.

— Est-ce… est-ce que vous voulez divorcer ?

— Je n'y tiens pas essentiellement.

— Alors, faisons… Oh ! si c'est nécessaire, séparons-nous pour quelque temps… tâchons de voir où nous en sommes. Sincèrement, ce n'est pas uniquement parce que je

ne veux pas qu'on se moque de moi pour n'avoir pas su vous garder. Je vous ai chérie plus que je n'ai jamais aimé personne… oui, je vous aime. Je ne comprends pas, je ne sais pas ce que j'ai fait… ni ce que je deviendrai sans vous. »

Il se tenait là humblement, ce gros homme, mordillant ses lèvres, et dans sa grosse figure de quadragénaire brillaient des yeux d'enfant épouvanté.

Alors elle fut plus seule qu'elle ne l'avait jamais été de sa vie, bien plus seule que lors de son premier séjour dans cet hôtel morne, car elle n'avait plus les visites de Lindsay Atwell et de Russell Spaulding, et Pat Bramble Pomeroy venait rarement à New-York.

Russell arrivait toutes les semaines en humble suppliant et une fois elle lui permit de passer la nuit. Mais il y avait trop de contrainte et trop d'ardeur pour que ce fût passionné.

Pourtant son isolement était tel, sa liberté non désirée était si dépourvue de but, que vers la fin de mars, quand Russell vînt déclarer en frémissant qu'on commençait à se moquer de lui, elle consentit à reprendre la vie commune. Seulement elle affirma qu'elle avait besoin de rester seule encore deux mois pour se découvrir, s'explorer, comme elle l'avait fait après Point-Royal et les questions de Pearl MacKaig, après la campagne suffragiste de Clateburn, après les Établissements d'instruction et Lafe et Ardence Benescoten.

Pour cette exploration il n'existait pas de cartes.

XXXVIII

La doctoresse Malvina Wormser donnait une réception.

Le mot réception, à cet apogée de la civilisation, en 1930, à New-York, signifiait bien des choses. Pour les artistes il signifiait gin et pelotage ; pour ceux qui ne l'étaient pas, gin et pelotage. Pour les personnes si riches et si honorables qu'elles n'avaient pas encore commencé à se lamenter sur la dépression qui n'en était qu'à ses débuts, il signifiait bridge aux enchères et gin. Mais pour le groupe des gens de progrès, il signifiait uniquement « conversations ».

La doctoresse Wormser n'avait pas beaucoup de force pour dominer les marchands d'idées, mais elle possédait quelque chose de mieux, une profonde placidité, si bien qu'elle pouvait rester aimablement indifférente, assise près de la cheminée, souriant à ses invités, sans être ni ennuyée, ni illuminée au point de ne pas en dormir de la nuit. Elle devait opérer le lendemain matin à dix heures, fraîche et sereine. Chirurgiens, capitaines de navires et aviateurs, voilà les gens raisonnables d'un monde devenu fou.

Ann la regardait à travers la pièce avec envie. Elle-même s'ennuyait. Assise sur un divan, elle écoutait un jeune homme lui affirmer, sur la foi de revues qu'il avait lues, que, dans la Russie des Soviets, tous les problèmes sexuels avaient été résolus. Puis il continua en esquissant ses idées les plus importantes sur l'industrialisation de la culture : né à New-York, neveu d'un rabbin, il savait tout sur les travaux d'une ferme, sauf précisément ce qu'on y cultive.

Ann bâillait en dedans et se disait : « Je crois que je vais rentrer mettre la radio en marche. »

Mais une curiosité humaine la ranima. Elle vit entrer dans le salon, se frayant un chemin à travers les invités, un homme à barbe rousse, robuste, pas très grand, mais bâti en bouledogue, un bouledogue rouge. Sa barbe était courte, rude, agressive, ses yeux vifs, et son front, sous des cheveux hérissés, couleur de rouille et grisonnants, était beau, veiné, nettement plus pâle que ses joues rosées comme des pommes. Il avait des mains de boxeur mais soignées par la manucure, une parfaite tenue de soirée, mais une cravate affreusement mal nouée.

Sans qu'il lui eût jamais été présenté, Ann l'avait vu dans un banquet : c'était Bernard Dow Dolphin, juge à la Cour suprême de l'État de New-York. En relation avec Lindsay Atwell, il avait contribué à faire arriver Ann à sa situation de directrice. Bon lettré, il rendait des verdicts raisonnables et honnêtes, et avait un goût notoire pour le vin et les femmes. Il faisait dans les écoles de droit des conférences pleines d'autorité, et il fréquentait les grands hommes politiques de l'État qui s'habillaient de la façon la plus extravagante et étaient le plus cyniquement débauchés. Lindsay avait dit à Ann que, parmi toutes les souverainetés temporaires du grand royaume qu'est l'État de New-York, avec ses douze millions et demi d'habitants, il n'y avait pas d'oligarque plus viril, plus capable, plus plein de contradictions, plus honorable comme juge et plus perverti comme homme privé que le juge Dolphin.

Dans les milieux politiques on le connaissait sous le nom de Barney Dolphin.

Il était B.A. de l'Université de Fordham, avec mentions, et avait sa « lettre » en base-ball ; il avait pris ses grades à l'École de droit de Columbia et suivi pendant un an des cours à la Sorbonne ; il était L.L.D. honoraire de trois universités, et il parlait, disait-on, correctement et avec facilité, français, italien, polonais, yiddish, anglais, et… East Side. Il appartenait aussi au club des Élans de Brooklyn et jouait au billard avec une adresse classique. C'était la première autorité de New-York City en fait d'actions de chemin de fer, et il avait une fois joué au poker trente-deux heures de suite. Il pouvait citer Balzac, Zola et Victor Huge (*sic*) avec référence à la page, et n'avait jamais entendu parler de Michelson, de Millican ou de Compton. On le croyait millionnaire et on estimait également qu'il était parvenu à cette opulence par des spéculations honnêtes. On racontait qu'il possédait toujours dans Morton Street la bicoque en briques où il était né et que, quand il était fatigué, il s'y retirait pour se faire cuire lui-même du bœuf de conserve et des choux, mais en fait cette histoire était fausse. C'était un des habitués du Casino Bradley à Palm Beach et de l'orphelinat de Queens County. À cinquante-trois ans il courait encore les cent yards en treize secondes. Bien qu'il fût catholique pratiquant, son nom avait été fâcheusement prononcé comme complice possible dans trois procès en divorce. Il était très gai lorsqu'il siégeait au tribunal, mais capable d'affreux accès de colère froide contre les avocats qui cherchaient à tirer avantage de sa bonne humeur.

Ann suivit du regard le juge Dolphin tandis qu'il s'avançait à travers les causeurs jusqu'à la doctoresse Wormser. Ses yeux prompts semblaient s'emparer de l'âme de tous ceux qu'il côtoyait. Il baisa la main de la doctoresse et la retint dans la sienne. Les jeunes hommes venaient lui

parler et il leur répondait avec le sourire vif, cordial et absolument insignifiant du politicien.

Il s'écoula une demi-heure avant qu'il ne se dirigeât du côté d'Ann, et avec un coup d'œil sans expression, murmurant : « Vous permettez ? » il se laissa tomber à côté d'elle sur le divan. Le grave jouvenceau qui avait fait la leçon à Ann était parti, et elle se sentait épuisée. Elle dut se secouer pour lui dire, chaleureusement :

« J'ai des remerciements à vous faire. C'est à vous en grande partie, je crois, que je dois ma situation. Je vous ai écrit mais je n'ai jamais eu l'occasion de vous exprimer personnellement ma gratitude.

— Ah… oui, oui.

— Je suis Ann Vickers de la Maison industrielle de Stuyvesant. »

Le regard qu'il lui jeta fut plus rapide et plus pénétrant que jamais, puis il secoua la tête. Chaque poil de sa petite barbe rousse et rude semblait un fil de fer lançant des étincelles.

« Quelle plaisanterie, chère Madame ! Vous, directrice d'un pénitencier ? Où sont vos lunettes ? Où sont les lèvres minces ? Et cet air de découvrir une mauvaise odeur ? Où est l'expression de celle qui endure un martyre ?

— Oh ! je suis encore pire que cela, Monsieur. Je suis le genre matrone. Je suis une mère pour ces pauvres âmes, qui sont réduites à le supporter.

— Oui, c'est possible, mais vous ne me faites pas l'effet d'être du genre mitaines de dentelle noire et petite maison

grise dans l'Ouest. Vous m'avez l'air passablement désillusionnée.

— Non pas, je me sens mélancolique.

— Ce bavardage ?

— Oui.

— Vous, qui êtes communiste ?

— Qu'en sais-je ? Rien du tout. Je ne suis certes pas hostile au communisme, mais cela m'assomme d'entendre tous ces gens-là.

— Oui ? Je suis ici – il regarda sa montre à son gros poignet poilu – depuis trente-deux minutes quarante secondes, et j'ai entendu ces touche-à-tout régler toutes les questions, excepté leur loyer. Allons-nous-en boire un verre quelque part et tuer un agent de police, et alors je nous condamnerai tous les deux à aller habiter votre jolie prison. »

Ses yeux se fixaient sur ceux d'Ann, sans qu'elle pût leur échapper, avec une hardiesse moqueuse qu'elle n'avait jamais vue à aucun homme depuis Adolphe Klebs : ils disaient qu'ils la considéraient comme une femme très ardente, très séduisante, et assez belle, et qu'il aurait plaisir à vivre pas mal avec elle de ce côté-ci de sa « jolie prison ».

« Soyons sérieux, implora-t-elle, je ne vaux rien pour le persiflage ce soir.

— C'est votre Russell qui vous manque alors ? Ou bien vous sentez-vous simplement seule ?

— Vous savez…

— Certainement, je sais tout, c'est mon devoir d'homme politique. Je vous ai reconnue en entrant ce soir. Nous étions au même dîner il y a deux ans – l'Association des Vestales – vous étiez à la dernière table à droite à partir de celle du président et vous aviez pour voisins… attendez, attendez, ne me dites rien ! – il fit claquer ses gros doigts, un son sec et net – vous étiez entre le Dr Charlie Sargon et le doyen de l'Université de New-York. Et tandis que je discourais savamment – Dieu, que j'étais érudit ! – sur les règlements pour les aéroplanes, je vous regardais – vous fumiez des cigarettes turques, que vous tiriez d'un étui en cuir, italien ou viennois, je pense – je vous considérais donc en songeant combien votre bouche devait être douce à baiser – vos lèvres sont vivantes et non en parchemin mouillé, dans cette ville de femmes en parchemin. Mais, bien entendu, j'ai chassé ces mauvaises pensées, comme il sied à un bon juge ! »

Elle écarquillait les yeux : tout cela était d'une exactitude effrayante. Elle se sentait sans défense et le fut encore plus quand, en riant, il lui prit la main qu'il mit sur son bras.

« Sérieusement, vous savez vous-même, Miss Vickers, que, dans leur brouhaha, les progressistes – et que Dieu les bénisse, car c'est une belle, une adorable bande de nobles âmes qui se sacrifient, oh ! oui, pour sûr – mais, en général, elles deviennent froides, circonspectes ou autoritaires : elles veulent manœuvrer une troupe de femmes souples et disant amen à tout, ou elles ambitionnent d'être reçues dans le monde, comme des princesses, mais vous… Miss Vickers, me dis-je, est toujours, avec toute sa science, la chérie, est toujours l'adorable gamine preste et délicieuse du temps où

elle était gosse, et, oui, j'ai baisé « la pierre de Blarney[8] », comme vous vous en apercevez sans doute, Ann. »

Il se mit encore à rire en la regardant tendrement et lui écrasa la main entre son avant-bras de boxeur et son flanc.

Elle lui adressa un sourire un peu voilé et dit d'une voix basse, légèrement plaintive : « J'aurais sans doute fait allusion à la « pierre de Blarney », comme cela se doit. Vous êtes Irlandais ?

— Pour un quart, et pour les trois autres, marchand de poisson, cockney, suédois et autrichien. Mais comme tous les gaillards de Tammany, comme Al Schmitt, je suis *ex officio* irlandais, exactement comme Herbert Huber est *ex officio* yankee de Iowa (Californie). Écrivez-nous une thèse sur la nouvelle solution des races en minorité et transformez vos arrière-grands-parents pour qu'ils s'adaptent à votre géographie. Mais vous avez dit « soyons sérieux ». Je veux l'être sur un point, ma chère : je veux vous remercier d'avoir donné une si belle occasion à – vous rappelez-vous ? – une sténographe de vingt-deux ans, Carma Krutwich ? J'avais dû la condamner pour avoir falsifié un petit chèque, quand j'étais au tribunal des sessions générales. Je n'avais pu faire autrement, et lui avais dit de revenir me voir quand elle serait libérée sur parole. Je l'ai vue, et elle m'a dit que quand vous êtes entrée en fonctions à Stuyvesant vous l'avez traitée comme personne ne l'avait fait depuis qu'elle est au monde :

---

8 La légende dit que, dans le château de Blarney, près de Cork, en Irlande, une pierre d'accès difficile donne à celui qui la baise la faculté de « parler Blarney » c'est-à-dire de flagorner, d'enjôler par des paroles trompeuses.

vous l'aviez reçue dans votre cabinet, lui aviez prêté des livres et pris le thé avec elle plusieurs fois. Comme elle vous aime, cette Carma ! Vous savez, je suppose, qu'elle se conduit bien à présent et est fiancée à un beau gosse ?

— Oui, ils sont venus chez moi la semaine dernière boire un verre de bière et manger des rôties au fromage.

— C'est bien de vous ! Elle m'a dit que, si elle était un homme elle vous épouserait, quand elle devrait assassiner pour cela une ou deux personnes. Dites-moi, Ann, savez-vous en quel endroit ou quel sanctuaire béni, en quel coin bizarre de la glacière est enfermé le gin ? Malvina ne le sortira pas avant une heure d'ici. »

Elle remarqua, dans la cuisine, qu'il ne prit qu'une très petite dose d'alcool, mais qu'il sembla la savourer, renversant la tête en arrière, semblable à un Assyrien à barbe courte.

« Sortons d'ici, Ann, nous n'avons pas besoin d'écouter encore des palabres. Si nous désirons savoir quelque chose, les rotatives de la presse ne sont pas arrêtées, je crois. Allons en auto quelque part. Belle nuit pour le mois de mars… Venez.

— Volontiers. »

La doctoresse Wormser redressa un peu la tête quand Ann, qui se sentait jeune et délicieusement coupable, vint, avec Barney Dolphin, prendre congé d'elle.

L'auto du juge Barney était un « roadster » couleur crème, à sièges de cuir rouge très bas, qui semblait long comme une locomotive. Il tira du coffre de derrière une couverture de fourrure dans laquelle il enveloppa soigneuse-

ment Ann, sans essayer de caresses : ses gestes étaient prompts, impersonnels, comme ceux d'un chauffeur.

« Allons-nous en quelque endroit spécial ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. À Long Island. Nous nous arrêterons pour nous réchauffer dès que vous voudrez. À propos, on m'appelle Barney Dolphin. »

Il ne dit pas un mot de plus durant des milles. Ils franchirent le pont de la Cinquante-Neuvième Rue, avec sa perspective de buildings d'affaires le long de la rivière. Bien qu'il fût minuit, les taches des fenêtres éclairées marquaient les incroyables hauteurs, cinquantième, soixantième étage. Qui était là-haut, sur ces plateaux de montagnes, si tard… quel banqueroutier désespéré, quel triomphant ***condottiere*** du négoce dressant des embûches à ses victimes, quels petits bureaucrates amoureux ayant un rendez-vous dans ces tours aériennes ? Ils tournèrent dans des rues bordées de boutiques banales, de maisons pauvres, ils franchirent un désert rocailleux fait de millions de tonnes de cendres, s'élancèrent sur la grand'route, et sentirent l'odeur salée de la mer. Rien n'existait que la monstrueuse majesté du grand capot crème devant eux et un cône lumineux qui s'arrêtait aux bords sablonneux de la route et sur des arbres rabougris. Le moteur donnait régulièrement et ne ronronnait triomphalement que quand l'aiguille de vitesse marquait soixante milles.

Un froid piquant s'insinuait sous la fourrure d'Ann, et au moment où elle commençait à frissonner, Barney s'arrêta et, sans mot dire, lui tendit une gourde dans laquelle elle but un excellent whisky écossais. Puis il assujettit mieux la couverture et repartit. Il parlait à présent, non pas avec volubilité et

un peu follement, comme chez Malvina, mais lentement, comme s'il était préoccupé.

« Ça vous va, Ann ?

— Je suis ravie.

— Moi aussi, c'est pour moi la meilleure manière d'échapper à la réalité. Ça ne vous ennuiera pas de prolonger notre course ?

— Mais…

— Quelque chose de vraiment grave demain à la Maison industrielle ?

— Naturellement, toujours. Le n° 3.701 a volé des boutons de porte, simplement pour s'entretenir la main, parce qu'il n'y a rien d'autre à prendre. On soupçonne le n° 3.921 de se procurer de l'héroïne. Le n° 3.966 a une brusque crise de religion et envoie à la directrice un message selon lequel l'archange Gabriel déclare que j'ai absolument tort. Madame Keats, mon bras droit, s'est encore froissée de mon ton si sec et le bout de son nez est plus rouge que jamais. La nouvelle recette de hachis ne vaut rien. Les Frères de la Pentecôte veulent célébrer un service dans la chapelle, à l'heure fixée pour la messe, et « sommes-nous dans un pays démocratique… qu'est-ce que je fais… suis-je vendue au Pape ? » Des choses graves ! Grand Dieu, oui !

— Alors, je crois que nous allons continuer. Je n'ai rien à faire à la cour demain, et, bien entendu, du moment qu'il importe peu que je me fatigue ou non, ce sera pour vous une détente suffisante. »

Ses mains reposaient sur le volant, sans y appuyer, semblait-il. Il conduisait comme on mange. Ses yeux ne quit-

taient pas la route une seconde, mais sans marquer jamais de tension ni d'effort. Ann se demanda – comment pensa-t-elle à lui, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années ? – si Adolphe Klebs, au cas où il vivrait encore, ne conduisait pas comme ça.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient, sauf que c'était quelque part dans Long Island. Elle ne pensait pas avoir jamais vu ce chemin. C'était une route de cinéma, sans réalité géographique. Elle n'y reconnaissait rien, sinon des bas-côtés sablonneux couverts d'aiguilles de pins, des postes de ravitaillement en essence, des guinguettes, des maisons isolées, qui toutes s'enfuyaient derrière eux, insignifiantes. Parfois des feux rouges arrière apparaissaient devant eux, et aussitôt ils avaient disparu, sans que Barney eût semblé toucher à son volant. Un moment, trois secondes durant, les phares révélèrent une voiture arrêtée et, sur le siège de devant, une tête de femme sur une épaule d'homme. Alors Barney étreignit Ann, mais sans la regarder, sans essayer de lui donner un baiser.

Brusquement il parla :

« Je suis heureux que vous m'ayez accompagné, justement cette nuit. J'ai des ennuis : on va me soumettre à une enquête, la nouvelle commission de la chambre. Vous comprenez, j'ai gagné énormément d'argent… honnêtement je crois. Je ne prétends pas ne pas avoir eu de bons tuyaux sur le marché, mais je ne pense pas les avoir jamais payés d'une incorrection en justice. Mon passé judiciaire me paraît net comme un sou neuf. Mais ces chiens de publicistes peuvent prouver qu'une erreur que j'ai pu commettre était pur tripotage. Et tous les mignons que j'ai fait coffrer seront trop heureux de voir la presse renifler et fouiller dans ma vie privée.

Je suis préoccupé. Ça m'a rudement remonté de vous avoir ici, comme si vous compreniez tout, sans que j'aie rien à vous dire, Ann.

— Ont-ils des armes contre vous ?

— Oui, ceci : j'ai toujours été diablement peu regardant pour mes relations personnelles. Je connais des joueurs, de gros bootleggers, des entrepreneurs véreux, des courtiers marrons, toute sorte de types suspects, et je joue aux cartes et je bois avec eux. Je condamnerais n'importe lequel sans hésiter – du moins je l'espère – s'il le fallait, mais jusqu'au jour où on les inculpera, ce sont mes amis : je les trouve infiniment plus amusants que des avocats qui jouent aux échecs et vont à l'Opéra. Mais mes petites fantaisies fournissent aux enquêteurs une masse de pistes à suivre. Est-ce que mes camarades vous choquent – étant donnée la violence avec laquelle je vous ai ajoutée à leur nombre ce soir ?

— Non… elle réfléchissait – vraiment non. Mon secret comme directrice de prison – et je serais probablement perdue si quelqu'un d'autre que vous et Malvina le connaissait – c'est que je me trouve aimer et même admirer davantage les prisonniers que la plupart de leurs surveillants et de leurs gardiens. Certaines des condamnées sont réellement perverties,… de la boue. Mais combien d'entre elles n'ont simplement été qu'un peu aventureuses… ne voulant pas croupir toute leur vie dans la couture ou la comptabilité ! J'en ai connu une délicieuse dans le Sud, une certaine Birdie Wallop… j'ai appris qu'elle gère avec succès un restaurant à Spokane. Elle venait me trouver souvent… »

Pendant un quart d'heure, elle parla de Birdie, puis s'arrêta pour remarquer : « Est-ce qu'il n'est pas extraordi-

nairement tard, Barney ? Je ne peux atteindre ma montre. Où allons-nous ?

— Oui, il serait temps de retourner, j'en ai peur. Mais nous sommes presque arrivés à ma maison de campagne… plus que deux milles. Faisons-y halte, et mangeons de la dinde froide en buvant une bouteille de bière que nous trouverons dans la glacière. La maison est en somme fermée : ma femme et mes filles – deux, des jeunes filles maintenant – sont en Europe et je ne vais là que rarement pour un week-end… mais il y aura quelque chose à manger, et nous pourrons nous réchauffer avant de rentrer. »

Elle savait qu'il avait dès le début eu l'intention de venir chez lui ; elle se le répétait et sentait qu'elle aurait dû être indignée… elle ne pouvait pas : il lui plaisait… à fond.

Elle se demandait quel genre de propriété c'était : petit bungalow peint de frais, chalet colonial en piteux état, ou bel édifice à toit mansardé et murs crépis ? Peu lui importait.

Les deux milles, à leur allure, demandèrent deux minutes et demie, et elle faisait encore des conjectures quand ils tournèrent entre des piliers en béton, roulèrent sur le gravier d'une allée sinueuse d'un quart de mille, et s'arrêtèrent devant ce qui lui parut un immense bâtiment en brique et pierre de taille de Géorgie. Elle avait l'impression que Barney allait sonner et serait accueilli par un maître d'hôtel et des laquais. Mais il la conduisit à une petite porte de côté et par un couloir blanc dans une cuisine sortie du rêve paradisiaque d'une ménagère : sol en linoléum, murs en carreaux de faïence jaune serin, long fourneau à gaz, four à charbon avec hotte, évier en métal Monel, et sur les murs toute une famille de pots de cuivre, sûrement importée de France, allant du grand-père au bébé.

Un frigidaire électrique, de sept pieds de large, contenant de la bière, un poulet et un canard froids, du caviar, et, dans l'office ; une grande boîte de biscuits anglais.

« Il fait trop froid pour de la bière, vous ne trouvez pas ? dit Barney. Je vais vous faire une tasse de thé… cela vous ira ?

— À ravir. Je suis gelée jusqu'aux os.

— Je voudrais qu'il ne fût pas si tard, je vous préparerais un dîner complet. Je suis peut-être un juriste illettré, et même un étudiant de Harvard pourrait me battre à la balle à main nue, mais il n'y a pas meilleur cuisinier que moi en dehors du restaurant colonial. – Sa façon d'ouvrir et d'allumer le gaz, d'atteindre la bouilloire, avec une sûreté de professionnel, prouvait qu'il disait vrai. – Les tenanciers de bars eux-mêmes parlent avec respect de mes ragoûts Mulligan, et ma choucroute à l'ananas a fait verser des larmes de pure Löwenbrau à des princes allemands en exil. »

Il refusa l'aide d'Ann, que Russell aurait certainement acceptée. Elle remarqua une fois de plus qu'il est faux de croire que les hommes doux sont « les plus étroits dans le ménage ». Elle voyait très bien Barney Dolphin cuisinier dans un camp, à l'armée, sur un navire, heureux de l'être, tandis que Russell tournaillait maladroitement dans la cuisine et gênait les autres. Barney se mit en manches de chemise et elle remarqua ses robustes épaules, pendant qu'assise sur un haut tabouret, réchauffée maintenant, elle le suivait des yeux avec plaisir. Il fit avec dextérité des sandwiches au poulet, des rôties pour le caviar. En dix minutes, leur souper fut prêt et ils le mangèrent sur la table de cuisine, pas très loquaces, se racontant seulement quelques

scandales amusants sur des magistrats, des fonctionnaires et des administrateurs de prisons.

Coudes sur la table, menton dans la main, il pénétrait à travers les yeux d'Ann jusque dans son cerveau.

« Il fait froid dehors, ma chère, il est tard… pourquoi ne pas passer la nuit ici ? Nous partirons demain matin aussi tôt – ou aussi tard – qu'il vous plaira. »

Elle aurait dû protester, au moins se défendre, mais elle avait envie de rester. Après des années de solitude elle se trouvait étrangement à son aise en présence de Barney. Elle évitait ses yeux et tambourinait avec sa fourchette, mais elle s'entendit prononcer impersonnellement : « Parfait ! »

Il fit le tour de la table pour l'embrasser, avec une sûreté professionnelle qui la séduisit, alors qu'elle sentait qu'elle aurait dû être choquée. Ils allèrent par le corridor blanc jusqu'à un vestibule d'entrée, orné de tableaux qui parurent à Ann anciens et beaux, puis montèrent l'escalier. Mais elle s'arrêta, nerveuse. Sur le palier, qu'éclairait une lampe nue, était le portrait d'une femme aussi froide, claire, svelte et fière que si elle eût été en cristal de roche, et à côté d'elle deux jeunes filles, frêles et dédaigneuses.

« C'est votre femme ? dit Ann, d'une voix altérée.

— Oui, Mona, avec mes filles. Assez bien, je crois. »

Il l'entraînait plus haut et la conduisit à une chambre, qui faisait penser à un coin du Petit Trianon, avec une salle de bain trop fastueuse. La table de toilette était en verre, recouverte de dentelles avec – elle en eut soudain horreur – d'énormes nœuds de ruban rose.

« Ce n'est pas *sa* chambre, Barney ?

— Non, non, sérieusement : c'est une chambre d'ami, je reconnais d'ailleurs qu'elle a l'air du boudoir d'une femme entretenue. Je ne suis pas responsable de toutes les fanfreluches. Mais le lit en tout cas a un excellent matelas. Je vais vous apporter des vêtements de nuit. »

Quand il rentra portant robe de chambre, pyjama, pot de crème, énorme éponge pour le bain, elle avait remis sa cape du soir qu'elle avait ôtée dans la cuisine, et assise, jambes croisées sur la banquette devant la table à coiffer, le dos au meuble, le coude sur son genou, elle regardait vaguement dans la pièce.

« Soucieuse, chérie ? » – La voix de Barney l'enveloppa, caressante comme un bain tiède.

— Non, seulement… Oh ! Barney, c'est un peu soudain, mais j'ai peur de vous aimer énormément… sans presque pouvoir me défendre. Je crois que vous m'aimez… »

Son baiser exprima à quel point c'était vrai, et qu'il allait le lui prouver.

« Mais, insista Ann, nous ne pouvons faire l'amour ici. C'est la maison de Mona, si entièrement la sienne ! Si nous étions égarés, nous rencontrant par hasard dans une auberge, cela me serait égal. Mais je ne peux pas l'offenser, Barney, et il me semble – peut-être suis-je stupide – que son être même est ici, partout. Je ne peux la trahir, pas tout à fait tant que cela.

— Écoutez. Voulez-vous vous échapper pour passer le prochain week-end avec moi ?

— Ou… oui, j'irai.

— Alors, dormez paisiblement et demain je vous réveillerai à huit heures – ça vous en donne cinq – vous pourrez aller chez vous changer de robe et être à votre bureau à dix heures et demie, et en route nous combinerons des plans, ma chère. »

En réponse à son baiser d'adieu elle murmura, sans bien savoir qu'elle le disait : « Mon très aimé ! »

Elle rêva qu'elle se tenait, prisonnière, devant Adolphe Klebs en robe de juge, qui la regardait avec ironie. Elle l'aimait et avait un peu peur de lui, absolument soumise à sa fantaisie.

En s'éveillant, elle aperçut Barney Dolphin, assis au bord du lit dans la lumière du matin. Son bras, dans la manche du pyjama, lui faisait chaud autour du cou, mais son baiser matinal fut innocent, presque au point de la désappointer, et il dit simplement :

« Debout, ma chérie, et allons retrouver nos petits criminels. »

Il y avait des sels pour le bain inconnus d'Ann, au géranium, sans doute, et qui lui furent une volupté.

Une domestique sans place, et mordue de froid, leur prépara un petit déjeuner, et, quand il sourit à Ann pardessus les rôties, le miel et le café, elle eut l'impression d'être son amie depuis des années.

XXXIX

Le samedi 29 mars, à minuit, ils partirent dans sa torpédo crème pour la Vallée de Virginie, comptant faire avancer le calendrier jusqu'au vrai printemps par la magie de la vitesse. Ils avaient dîné paresseusement, tard et très bien, assurés d'être amants, eux qui n'avaient encore connu que quatre baisers et un souper sur une table de cuisine.

D'ordinaire les voitures rapides inspiraient à Ann une nervosité judicieuse, mais ce soir-là, avec une confiance en Barney Dolphin qui semblait fondée sur des années d'expérience, de sa prompte résolution, elle sommeillait avec bonheur pendant leur fuite. Villes, passages à niveau ou souterrains, avec leur bruit de tonnerre, n'étaient que des visions de son rêve. Elle se réveilla une fois, à un bruit de voix mécontentes : Barney discutait avec deux énormes agents porteurs du ceinturon Sam Browne. Il semblait rire, pensa-t-elle dans une brume, tendre aux agents un billet et une gourde. Puis cette rencontre sombra dans le sommeil. Elle ne sut jamais si elle s'était produite dans le New Jersey, la Pensylvanie, le Delaware ou en l'« Ultima Thule ». Elle avait si douillettement chaud dans sa double couverture, et il ne semblait jamais fatigué quand elle s'appuyait sur son épaule, qui, sans cesse, remuait doucement aux mouvements du volant.

Elle eut conscience, une fois, dans la nuit, d'une très petite voix, probablement celle d'Ann Vickers de Waubanakee roulant, pleine de confiance avec son père : « C'est gentil…

très gentil et joli… j'aime bien cet endroit » et elle sentit un bras qui l'entourait un moment.

Elle fut réveillée en sursaut par l'impression que le balancement et le ronronnement rassurants avaient cessé. Elle se redressa en tressaillant : elle était seule dans la voiture, arrêtée dans une ville. Par quelque procédé absolument mystérieux, elle était arrivée dans une rue étroite qui tournait, comme le font rarement celles de New-York, une petite rue inconnue où s'élevaient de hauts bâtiments en briques enfumées. Ses yeux clignotèrent, et tout son corps aspira à la présence réconfortante de Barney. Elle se frotta les paupières, explora tout du regard et conclut qu'elle était devant un restaurant. Et voilà que Barney en sortait, portant un plateau, souriant, non sans une nuance d'ironie. Avec une gratitude infinie, elle prit une fine tasse de porcelaine remplie du café le plus admirable… et le plus chaud dont l'histoire fasse mention.

« Où sommes-nous ? marmotta-t-elle, déjà à moitié rendormie.

— Baltimore, ma bien-aimée, patrie de Mencken et des crabes,… sans qu'il y ait nécessairement parenté, d'ailleurs.

— Hum ! C'est charmant. Embrasse-moi. »

Puis immédiatement ils se trouvèrent devant l'hôtel du Mayflower, à Washington – comment cet hôtel s'était-il soudain dressé là à côté de leur auto, elle ne pouvait le comprendre – et Barney l'appelait : « À présent, un bain et un véritable petit déjeuner, mon amour, mon poulet, la plus dormeuse des chattes ! »

Mais quand il parlait le langage amoureux et enfantin, c'était si légèrement qu'il n'écœurait pas, comme Russell.

Il l'emporta de la voiture et dit en riant : « Je ne sais pas si nous devrions nous arrêter ici, belle endormie : quand nous atteindrons Staunton, tu ne seras plus qu'un bébé dans les bras : pour l'instant, tu parais environ dix ans. On m'arrêtera pour enlèvement d'enfant, et penser qu'un juge républicain sera poursuivi pour ça ! Réveille-toi, chérie ! Gaufres, rôties et miel ! »

Ils arrivèrent à midi au hameau du Capitaine Forge et à une petite auberge de briques à porche blanc, sur le versant d'une colline riante, qui dominait une vallée de ruisseaux et de champs paisibles. Ç'avait été autrefois le manoir d'un planteur, les pelouses étaient parsemées de narcisses et de jonquilles, et au mur de la salle, au-dessus de la cheminée en pierre, était accroché le sabre d'un général confédéré. On leur donna un appartement composé d'une belle chambre à coucher, d'un salon à sièges en crin, avec des portraits dans des cadres ovales et un balcon donnant sur une pelouse bordée de rhododendrons ; ce logement fit à Ann l'effet d'être le premier qu'elle eût connu, depuis le logement de son père à Waubanakee, qui fût immédiatement et de façon durable un « home ».

Ils déjeunèrent copieusement avec du poulet rôti, des beignets de maïs et des pois frais, et dormirent toute l'après-midi, étroitement enlacés, s'abandonnant l'un à l'autre avec une confiance absolue, sur le grand lit en noyer foncé, dont le bateau à la tête était sculpté de noix, de poires et de guirlandes de roses, tandis que la jalousie faisait régner dans la pièce un crépuscule rayé d'or.

Ils passèrent là des jours d'une douce oisiveté. Tout d'abord ils comprirent immédiatement qu'il serait absurde

de supposer qu'ils rentreraient le lundi, et ils téléphonèrent des télégrammes très longs et très fantaisistes, sur de vagues affaires qui les retiendraient l'un et l'autre une semaine.

Ils se promenèrent, nagèrent, allèrent déjeuner dans les bois ; ils jouèrent au tennis, quoique rouillés tous les deux, de façon impétueuse et avec sérieux. Un jour, ils dévorèrent en une course rapide toute la route jusqu'à Richmond, pour passer la soirée dans un club secret et amusant, mais le reste du temps ils se contentaient d'être entièrement l'un à l'autre, de respirer l'air de la campagne et les parfums de la terre en avril. Ann relisait John Howard, Elisabeth Fry, Beccaria – les Wesley, les Érasme de la réforme des prisons – et Barney grommelait : « Je ne sais pas pourquoi diable cela m'a jamais paru malin de renoncer à l'étude de l'italien classique. – tout ce que je sais dire à présent c'est « due bananas » et « quanto costa the fine ? » – pour continuer à jouer au « rummy » avec des chefs de districts du Tammany. Pourtant le Seigneur sait peut-être ce qu'il fait. Si j'avais pioché mes bouquins, je serais probablement à l'heure qu'il est doyen d'une école de droit, ou juge à la Cour suprême des États-Unis, et alors je ne t'aurais jamais rencontrée, et je dois avouer que j'aime mieux t'embrasser que de folâtrer dans l'ombre avec des magistrats à favoris. Brrrou ! »

Il se plongea dans ***La Fille de Jorio***, sur le balcon, dans un fauteuil d'osier, ayant à côté de lui, sur une petite table en fer, un siphon, une bouteille d'eau-de-vie supérieure et une boîte de cigares, pendant qu'Ann, en robe de chambre et chaussée de mules, lisait pour la troisième fois ***La Montagne magique***, mais laissait tomber le volume sur ses genoux pour jeter à Barney un coup d'œil de satisfaction ; et contempler, emportée en de vagues et heureuses pensées, l'entonnoir vert de la vallée qui se creusait au-dessous d'elle.

Russell Spaulding (un homme qui, Ann se le rappelait avec stupeur, lui était uni par les liens du mariage) parlait toujours, dans ses minutes le plus légèrement amoureuses, de « jouer » à quelque chose, de « faire semblant », et il se lançait si impétueusement dans ces divertissements qu'il gênait Ann autant que le spectacle d'un gros homme dansant dans une colonie de nudistes. Barney Dolphin n'avait probablement pas employé le mot « faire semblant » depuis qu'il avait eu treize ans – il y avait quarante années de cela – et le verbe jouer, dans son vocabulaire, ne s'appliquait qu'aux cartes, au golf et au base-ball. Pourtant c'était lui, Barney, qui excellait aux jeux tendres et secrets des amants : elle faisait semblant d'être la nymphe timide qui fuit ; il feignait de croire qu'elle ne voulait pas se mettre au lit en même temps que lui, mais resterait à lire s'il ne l'emportait pas. Il faisait cela avec sérieux, et ne gâtait pas le jeu par du babil, mais le laissait se dérouler lentement en doux enfantillages. Il pouvait se permettre d'être grave : il avait assez d'énergie en lui pour n'avoir pas besoin d'être bruyant.

Elle remarquait surtout, et rien ne lui faisait plus de plaisir, qu'ils se comprenaient instantanément, sans un mot, d'un simple coup d'œil. Ils allèrent à un service qui faisait revivre cette séduisante église qu'est « L'Union épiscopale, évangélique, de la Pentecôte des Nouveaux Saints du Monde Vivant ». Le pasteur – excellent charpentier le jour – peut-être las des mêmes vieux péchés des mêmes vieux membres de cette congrégation de vingt-deux âmes impressionnables, fut enchanté de voir, en la personne d'Ann et de Barney, de nouveaux clients, et il s'écria : « Et je veux vous dire que de porter de beaux habits et de vivre dans les villes ne sauvera pas plus les gens de la ***damnation*** pour leurs péchés que de

mettre une ***salopette***. » Le regard de Barney rencontra celui d'Ann et ils s'épanouirent de la même joie, sans avoir besoin de rire, sans avoir à se chuchoter les bons mots d'un Russell.

« Oh ! se dit-elle avec reproche, pourquoi ne puis-je cesser de comparer ces deux hommes ? C'est enfantin, ces comparaisons, et ce n'est juste pour personne. »

Mais, à la vérité, elle était incroyablement heureuse, et c'est une partie du bonheur humain de faire des rapprochements avec de plus mauvais jours : il n'y a pas de plaisir plus doux que de s'étendre dans un lit bien chaud en se rappelant la marche pour rentrer chez soi, dans l'air froid.

Incroyablement heureuse, d'un bonheur impie, et surtout parce qu'elle savait que Barney l'était autant qu'elle.

Il y avait sans cesse avec eux une troisième personne, Fierté, la fille d'Ann. Certes, celle-ci ne faisait rien pour empêcher Fierté « de passer du néant à l'être », comme avait dit la maîtresse d'école de Waubanakee. Elle voyait maintenant Fierté nécessairement comme la fille de Barney. Comment, se disait-elle, une fille telle que Fierté pourrait-elle avoir pour père Lindsay Atwell ou Russell Spaulding, ou Lafe Resnick, ou Glenn Hargis, ou même Adolphe Klebs ?

« J'aurai mon enfant comme j'ai mon homme », se promettait-elle. Une femme qui travaille a droit à son enfant et à son amant. Oh ! je ne suppose pas qu'elle ait aucun droit spécifique… il n'y a probablement pas de ***droits*** – mais seulement le hasard qui vous donne de bonnes glandes et une heureuse chance. Mais quelle que puisse être la philosophie de la chose, je vais avoir… Barney et moi nous allons avoir notre fille. »

Ils roulaient vers la ville la plus proche pour y chercher des magazines. Sans tourner les yeux vers elle, Barney dit d'une voix ferme :

« Je pense qu'il est préférable de te renseigner un peu plus sur cette enquête que la justice va faire sur moi. L'affaire éclatera probablement juste après notre retour. J'ai un peu exagéré en me déclarant complètement innocent. Je crois, remarque-le, que dans les procès criminels j'ai fait preuve de scrupules et de soins extra-ordinaires : je ne me suis jamais laissé aller à l'ennui, je n'ai pas agi machinalement. Mais dans certaines affaires civiles – oh ! il n'était pas vraiment question de justice d'un côté plus que de l'autre : il y avait simplement lutte entre deux bandes de partisans et de gredins, déguisées en corporations d'affaires de haut style – eh bien, dans ces cas-là j'ai été quelquefois coupable… ou il serait plus juste de dire que j'ai été assez ***réaliste*** pour me mettre du côté du groupe que je préférais. Je n'ai jamais rien touché. J'ai profité de tuyaux à la Bourse, de renseignements par exemple sur l'emplacement de nouveaux trolleys, et j'ai eu des postes de directeur. Mais des pots-de-vin, jamais… pourtant je ne sais pas si cela atténue ma culpabilité… c'est peut-être simplement un peu plus lâche. Mais il se trouve qu'ils ne peuvent pas m'avoir, seulement ils seront ravis de me tourmenter. Alors – je me suis flatté que tu t'inquiéterais peut-être – je voulais que tu saches que je ne serai pas le bouc émissaire de la pièce. Mais bien plutôt quelque chose comme le citadin roublard, le gredin astucieux, astucieux et souriant. Est-ce que cela te trouble ? »

Tristement elle se dit que cet homme qu'elle aimait plus qu'aucun être au monde représentait précisément cette vul-

gaire et cynique malhonnêteté des fonctionnaires publics qu'elle avait combattue avec le plus d'ardeur.

Elle se le dit très nettement, mais elle ne s'entendit pas.

Elle vit Barney harcelé par la presse, trahi par des camarades politiciens plus véreux que lui, perdant son assurance débonnaire, grisonnant, se demandant s'il devait donner sa démission, et, s'il le faisait, quelle vie il aurait ensuite, devenu une épave ?

« Non, non, gémit-elle, en lui serrant désespérément le bras, ils ne t'auront pas ! Change de conduite, si tu veux, mais pas de démission, pas de démission ! Nous les enverrons au diable ! »

Il tourna la tête vers elle avec un sourire reconnaissant.

Il parlait pour la première fois de sa femme, Mona.

Ils étaient dans l'obscurité, assis sur le balcon, en train de fumer, et l'odeur des lilas et de l'herbe mouillée se mêlait à celle du tabac turc.

« T'es-tu demandé, je n'en sais rien, si j'ai eu beaucoup d'aventures d'amour ? Eh bien, oui, et c'est chose bien connue, je crois. Je n'ai jamais essayé de le dissimuler, de cacher grand'chose à ce sujet-là. Et je ne le regrette pas, je n'ai jamais regretté ce que j'ai fait, il me semble. Je n'ai qu'une crainte : cela pourrait te faire douter de moi si je te dis la pure, simple et vraie vérité : que tu es la première femme que j'aie jamais aimée profondément, d'un amour spirituel et aussi résolument physique. Si tu y consentais, je m'assurerais simplement que j'ai mon carnet de chèques sur moi, et nous partirions demain, tous les deux, pour ne jamais revenir, jamais… nous continuerions le voyage jusqu'au jour

où nous aborderions dans une plantation de cocotiers, à Tahiti.

» J'ai connu une quantité de petites femmes qui m'amusaient quand je ne pouvais supporter la perfection de Mona. Elle ressemble à une chaise dorée Louis XVI,… et demander à un rude luron comme moi d'y rester assis tout droit, toute la soirée, et tous les soirs ! Alors on sort et on va chercher un gentil petit coussin pour se blottir dessus…

— Mais, chéri, quel genre de meuble vais-je devenir, moi, dans tes comparaisons ? Un matelas Simmons ?

— Non, un trône, mais garni d'étoffe moderne. Je veux dire ceci : aucune personne raisonnable ne trouvera jamais Mona en faute. Elle est vertueuse, elle est belle, elle est calme, elle aurait fait la plus parfaite abbesse de la Chrétienté, et en cinq minutes, montre en main, elle peut faire de moi, qui suis normalement un homme convenable et éclairé, un affreux soiffard mal embouché. Elle vous pardonne ce que vous pourriez faire avant que ce ne soit fait, et alors le moins que vous puissiez vous permettre pour la satisfaire, c'est d'aller de l'avant et de commettre la faute. Elle est si adorable ! Et moi… ah ! Dieu, je suis si heureux d'être ici avec toi !… Mona revient en Amérique en juin, ce qui me paralyse un peu. Je te verrai tous les jours – et la plupart des nuits d'ici là. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle faiblement, tous les jours, toutes les nuits. »

Un oiseau nocturne, dans son sommeil, fit entendre trois notes.

Ils n'eurent qu'une querelle, vive et courte : ce fut quand il se moqua d'elle parce qu'elle dorlotait les prisonnières. Elle l'emporta. Avant la fin, il avait reconnu assez humblement qu'il avait vu fort peu des prisons dans lesquelles il avait envoyé tant de condamnés, si indifféremment, depuis tant d'années, et il avait promis avec embarras d'aller les inspecter.

« Vraiment, dit-il plus tard, j'aurais été bien inspiré en ne soulevant pas ce lièvre-là. »

Ils rentrèrent à New-York lentement, savourant à chaque mille le printemps. Ils arrivèrent à l'heure du dîner, et comme il avait ce soir-là un rendez-vous qui ne pouvait absolument pas être remis, il ne quitta Ann qu'à dix heures le lendemain matin.

Elle était si fière et si heureuse qu'elle éprouvait le besoin d'être bonne, bien que n'ayant personne sous la main qui supportât d'être traité avec bonté. Elle téléphona à Russell qu'elle était de retour… « Oui, elle voulait bien dîner avec lui. »

Russell arriva tout plein de ses succès comme directeur d'hôtels, et il l'emmena dîner chez Pierre. Mais quand ensuite ils revinrent chez Ann, son humeur vantarde tomba, et il essaya, timidement, gauchement, de se montrer amoureux. Il avait l'air si puérilement désemparé, si manifestement plein de désir, que, des hauteurs de son propre bonheur, elle abaissa sur lui un regard de pitié et lui permit de rester. Il crut, et il le dit presque, que c'était sa magie, sa science d'amant à lui qui les exaltait cette nuit-là. Il se figura être son mari !

Quand il fut parti, le matin, – elle le mit dehors sous prétexte qu'elle devait aller très vite à son bureau – elle se méprisa : « Je me fais l'effet d'une prostituée ! Il ne faudra jamais recommencer ! Avoir si vite trompé Barney, et avec ce fat de Spaulding, sous le facile prétexte de ne pas lui faire de peine. Hou ! Comment ai-je pu supporter ça ? Je ne le ferai plus jamais… Pourquoi n'a-t-il pas téléphoné, ***lui*** ? Heureusement que j'ai pris des précautions spéciales… Mais je ne m'en sens que plus ignoble. »

Ann se glissa, au dernier banc, près de la porte, dans la salle du tribunal où Barney devait présider une audience. Parmi les avocats, feuilletant leurs dossiers, ou bavardant à leur longue table, elle reconnut avec appréhension Ruben Solomon, le plus fameux avocat d'assises de New-York. Son Barney pourrait-il tenir tête à un si terrible jouteur ?

L'huissier invita l'assistance à se lever. Ann se dressa bien vite, fière de cet hommage rendu à son ami, puisque tous, même Ruben Solomon, attendaient debout l'entrée de « Son Honneur », plus fière encore de la robe de soie noire que Barney portait négligemment sur son élégant complet bleu.

Elle examina la salle. Elle était assez étouffante et laide, avec ses murs bruns et malpropres où une tache faisait penser à une carte d'Afrique. Pour toute décoration, on voyait les deux faisceaux dorés derrière la haute estrade du juge. Ann trouvait pourtant que c'était une pièce magnifique et gaie.

Elle devint attentive pour écouter une passe d'armes entre Son Honneur le juge Bernard Dow Dolphin et le fameux Me Solomon :

« Nul ne sait mieux que la Cour que les questions de mon éminent adversaire sont absolument déplacées.

— Maître Solomon, dois-je vous rappeler encore une fois que vous n'êtes pas ici dans votre cabinet mais dans un tribunal de l'État de New-York ? Si vous l'oubliez encore, j'aurai le regret de vous infliger une amende pour insulte au tribunal. Vous avez la parole, maître Jackson. »

Son Barney !

En sortant du tribunal, elle se rendit compte qu'elle connaissait intimement deux juges. Lindsay Atwell lui aussi avait été récemment nommé juge à la Cour suprême de New-York. À l'époque, cette nouvelle ne l'avait guère frappée, et à présent elle ne se le rappelait qu'à demi. Lindsay était comme un personnage de rêve, flou et sans importance.

Elle vit Barney tous les jours, même celui où Mona revint d'Europe.

Il devait aller prendre sa femme au bateau à onze heures et la conduire en auto à Long Island. À trois heures, la secrétaire d'Ann, l'active Miss Feldermaus, entra, très excitée : « Oh ! Docteur, savez-vous qui vient : le juge Dolphin de la Cour suprême. »

Barney n'était jamais venu à la Maison Industrielle, avait téléphoné aussi rarement que possible et, quand il

l'avait fait, c'était sous le nom convenu de M. Bannister. Car les prisons de femmes sont toutes pareilles aux écoles chic de perfectionnement de l'Y.W.C.A. et aux restaurants lesbiens, pour leurs ardentes amitiés, leurs haines furieuses, leur curiosité haletante et leurs potins incessants.

« Ah ! oui, le juge Dolphin. Est-ce que la doctoresse Wormser est avec lui ? dit Ann d'un ton affable, en examinant le rapport d'une salle de couture avec plus d'intérêt qu'il n'en méritait. A-t-il dit ce qu'il voulait ?

— Comment allez-vous, docteur Vickers ? » dit-il en entrant.

Il avait un air morne et austère, vêtu qu'il était d'un veston bleu croisé, avec un col cassé et une cravate noire, particulièrement sérieuse et imposante ; il avait en outre une ridicule paire de grosses lunettes à monture de corne, et une canne.

Elle l'adorait, son homme, habillé avec autant de correction que n'importe qui, et portant sa serge bleue aussi bien qu'un sweater et une culotte tachée de graisse en Virginie.

Elle fit un signe de tête à Miss Feldermaus pour se débarrasser de cette fille aux mouvements lents que dévorait la curiosité.

Barney lui donna hâtivement un baiser qu'elle lui rendit tout en murmurant : « Non, non.

— Je n'ai pas pu, dit-il. Mona… j'étais décidé à être cordial, peut-être même à jouer l'amoureux. Mais quand elle eut franchi la passerelle, elle me dit avec un regard de pardon – oh ! Dieu, très poliment – : « J'espère que cela ne vous ennuie pas trop que je rentre si tôt ? » Je lui ai répliqué que

j'étais attendu au tribunal et… je suis venu ici. Je m'en vais à présent. J'avais simplement besoin de te voir une minute, tu sais, de boire rapidement une gorgée de toi… ah ! comme j'en avais besoin ! Nous dînerons à six heures, hein ? entendu, six heures au Brevoort, et ensuite, Dieu me protège, j'irai boire de la glace pilée à Long Island. »

Il ouvrait la porte, criant pour la satisfaction d'on ne sait combien d'oreilles tendues : « Oui, j'étais vraiment désolé de la condamner. Je crois que vous pourrez la corriger. Je regrette,… le temps me manque pour visiter la prison. Au revoir, docteur Vickers. »

Il était parti.

Elle se mit à rire… des lunettes de Barney, à l'idée qu'elle sentait et désormais sentirait toujours sa présence dans son cabinet. Puis elle eut envie de pleurer sur le drame de la Femme Vertueuse qui avait le malheur d'avoir un mari à barbe rousse, et celui de ce mari qui souffrait d'avoir une femme pure, économe, aux sentiments nobles, et imbécile, et sur la tragédie d'Ann Vickers qui avait les plus grandes chances d'être écrasée entre eux deux, et d'entendre le cri du petit Russell Spaulding comme une torture supplémentaire avant la mort.

Trois semaines et demie plus tard, elle avait des raisons de croire qu'elle aurait un enfant.

XL

Elle aurait certainement son enfant. L'idée ne lui vint pas de tuer une seconde fois Fierté. Était-ce parce qu'il s'agissait de l'édition définitive de Fierté par Barney, et non plus de l'exemplaire mal relié qui aurait pu être publié avec Lafe Resnick pour père, ou bien parce qu'elle consentait, non sans lâcheté, à laisser croire au monde que le pauvre Russell était le père, tandis qu'autrefois elle n'avait pas de mari à jeter aux chiens ; était-ce parce qu'elle s'était sincèrement et de façon édifiante repentie du premier meurtre de Fierté et en avait acquis une humble sagesse, ou parce que c'était, à quarante ans, la dernière chance qu'elle eût d'avoir un enfant… cela personne ne le sait, et elle-même l'ignorait. C'était probablement pour ces quatre motifs, auxquels se mêlait une douzaine d'autres désirs compliqués. Mais elle n'y fit pas attention, ne se creusa pas la tête à ce sujet, n'essaya pas de se donner des airs de vertu et de mérite. Elle ne contenta de se chanter sans cesse : « Je vais avoir Fierté ! Je vais avoir ma fille ! Je vais avoir un enfant de Barney ! »

Elle n'en dit rien à Barney avant un mois, quand elle eut une certitude absolue.

« Je suis ravi, cria-t-il, enchanté… à moins que cela ne te contrarie ?

— Naturellement non. J'avais un désir infini de cet enfant de toi.

— Pas d'inquiétude ?

— Pas la moindre : je suis forte comme un cheval.

— Alors il n'y a pas de mot pour exprimer ma joie. Je suis né pour être un patriarche, et toi pour être la mère d'une tribu. Si nous nous étions connus vingt ans plus tôt, nous aurions eu dix enfants, tous des chefs-d'œuvre, une ferme de mille acres et une bibliothèque de sept mille volumes, et je serais un être presque acceptable au lieu d'un simple fonctionnaire. Ann, notre gosse ! »

Ils étaient dans le petit appartement d'Ann. Comme si souvent à présent, ils avaient préféré une côtelette et une salade rapportées d'un restaurant au danger de rencontrer des amis de Mona et d'avoir à faire bonne figure devant leur curiosité hostile.

Il repoussa la ridicule table à jeu sur laquelle ils avaient dîné, et alluma un cigare, tandis qu'elle l'observait. Après son enthousiasme spontané, il paraissait soudain soucieux et grave.

« Ann, écoute-moi bien. Ce ne sont pas des rêveries en l'air, c'est une proposition sérieuse. Qu'est-ce qui nous empêcherait, avec cette perspective de notre enfant, de filer tous les trois dès maintenant ? Pense à tous les endroits où nous pourrions aller : Paris, le Tyrol, Alger, Bali, le Devonshire, Cuba… n'importe où. J'ai de quoi faire vivre les deux familles. Mes filles sont grandes et n'ont pas besoin de moi. Elles ont en tout cas l'esprit du milieu de Long Island et elles me trouvent vulgaire, sans doute avec raison. J'essayerais d'obtenir de Mona qu'elle divorce, mais si elle refusait… qu'y faire ? Songe à une villa sur la hauteur, en arrière de la Riviera, avec une terrasse où nous déjeunerions, au lieu d'un corridor de prison pour toi et des conflits avec la sœur Keats, au lieu, pour moi, d'une salle d'audience sans air avec un tas de politiciens sollicitant des faveurs. Et nous

ne serions pas uniquement des exilés, des évadés. J'ai failli être un lettré, jadis, je veux reprendre ces études-là. Six mois, et je me serai remis au Dante et à l'Arioste. Et il y a une foule de choses que tu ignores et que tu pourrais travailler là-bas, mon petit : peinture, musique, sculpture, architecture… tu es ignorante comme une carpe. Et nous apprendrions quelque chose à notre gosse en dehors de la radio et du basket-ball. C'est sérieux… ***pourquoi pas ?*** Je ne crois pas avoir jamais fait la moindre chose qui en vaille la peine, pas plus d'ailleurs qu'aucun autre juge : ce ne sont que des acteurs qui débitent des textes écrits par les législateurs, qui sont, eux, de détestables auteurs dramatiques. J'admets que toi, tu as accompli quelque chose… peut-être. Mais n'as-tu pas fait ta part ? Faut-il que tu sacrifies toute ta vie aux Kittie Cognac ? Je pourrais être prêt à partir dans quinze jours, si tu voulais. Allons… c'est oui ?

— Barney, je ne peux trouver une seule raison qui nous en empêche, mais je sais que c'est impossible. C'est, j'imagine, parce que nous sommes l'un et l'autre des gens terriblement actifs. Nous avons à remplir une fonction, si insignifiante qu'elle nous paraisse. Nous disons que nous serions satisfaits d'étudier l'Arioste, de prendre des leçons de musique, d'explorer la Crète… non. Nous serions inquiets, nous aurions le mal du pays, nous nous le reprocherions mutuellement, et alors je pourrais te perdre. Je crois que la seule chance que j'aie de te garder, c'est d'avoir une occupation, d'être autre chose que simplement « cette sacrée femme qui est là tout le temps près de moi ». Et j'aime mon métier, et tu reprendras goût au tien quand tu en auras fini avec cette maudite enquête et que tu ne seras plus inquiet, Kittie Cognac, c'est comme un roman dont j'ai lu les trois quarts : je veux savoir la fin. Et pour le moment, j'ai comme héroïne à suivre jusqu'au bout le n° 3.921, Sallie Swenson,

autrement dit, Cohen. Et puis… je ne peux pas. Projetons de nous retrouver dans un an d'ici, par hasard ou exprès, pour passer un mois en Italie. Mais n'y restons pas pour devenir des ombres : nous sommes trop roses et trop bien en chair, nous ne ferions pas de bonnes ombres. Oh ! mon chéri, j'ai si grande envie d'aller avec toi, mais je ne peux pas… et tu ne pourrais pas… toi, que j'adore, avec ta drôle de figure, ton absurde barbe rouge et ton affreuse réputation de Casanova ! »

Ce ne fut qu'à minuit, en se tournant dans son lit – où elle regrettait d'être seule – en se voyant avec Barney dans une villa couleur citron dominant une plage argentée, qu'elle se souvint qu'ils n'avaient songé ni l'un ni l'autre à un nommé Russell Spaulding.

« Ceux que Dieu a séparés dès l'origine, se dit-elle pieusement, ne permettez à personne, fût-ce à un prêtre, de les unir. »

Elle fut une semaine avant de comprendre, en parfaite protestante qu'elle était, que pour Barney, fier de connaître des évêques et d'avoir été présenté à des cardinaux, ç'avait dû être un déchirement de parler de divorce et de second mariage. Elle ne pourrait probablement jamais comprendre tout ce qu'il lui avait donné de cette façon,… le vêtement même et la parure de son âme.

Elle parla de l'enfant à la doctoresse Wormser.

Elles étaient assises dans la même position, de chaque côté de la cheminée, dans le même appartement, où, treize ans auparavant, elle avait fait à Malvina sa confession au sujet de Lafayette Resnick. Mais c'était une autre Ann Vickers

que la vierge embarrassée – et enceinte – de l'Établissement d'éducation. Elle était rayonnante ; résolue et presque exubérante dans sa joie, en sorte que Malvina n'eut pas besoin de se montrer aussi tendre et aussi caressante.

« Comment, encore ? Mon Dieu, Ann, ça devient une habitude ! Qui est le père, cette fois ? Russell ou le juge Dolphin ? Ou auriez-vous fait de mauvaises connaissances ?

— Je ne vous ai jamais dit un mot du juge Dolphin.

— Non, en effet, mais je vous ai vue fixer les yeux sur lui : c'était un regard indécent. Autant aurait valu chanter *Tristan et Iseult* dans l'église de John D. Rockefeller.

— Enfin, en tout cas, il n'y a pas à mentir au docteur de la famille.

— Grand Dieu non, et inutile aussi de lui dire la vérité. Un docteur de famille est par définition un personnage d'une telle idiotie congénitale, qu'on compte bien qu'il – ou elle – croira que les suites d'une bombe de cinq jours dans les speakeasies sont une « petite attaque de grippe intestinale ». Allez-vous franchement avoir ce nouvel enfant ? C'est ce que je ferais, si…

— Si je vais l'avoir ? Pour sûr ! J'en suis folle et dès maintenant je suis dans le paradis du bon Dieu à cette idée. Seulement il faut bien vous mettre une chose dans la tête : ce n'est pas un nouvel enfant, c'est toujours Fierté, celle que nous n'avons pas voulu laisser venir l'autre fois et qui nous offre une nouvelle chance, la chère petite âme !

— Vraiment ? Intéressante découverte. Vous devriez me permettre d'envoyer une communication à ce sujet au *Journal de l'Association médicale américaine* et au *Moniteur de la*

Christian Science. Oh ! ma chérie, ne prenez pas cet air froissé. On dirait une enfant qu'on a grondée juste au moment où elle se croyait si sage, votre lèvre inférieure tremble. Je suis aussi heureuse que vous de cette nouvelle et je parie que Barney l'est également. N'est-ce pas ?

— Il en est fou de joie, à ce qu'il dit.

— Et il fait bien ! Enfin, je ne veux pas faire la féministe… Je regrette de n'avoir pas pu me le réserver… pourtant ce ne sont pas les hommes charmants qui de mon temps ont manqué autour de moi… seulement c'est si loin ! Mais vous semblez avoir une préoccupation ou quelque chose, dès que je cesse mon bavardage… Je me sens déjà un cœur de grand'mère pour le bébé… Est-ce toujours Fierté ?

— Bien sûr… Oui, il y a une sorte de problème qui me tracasse. Faut-il dire à Russell que l'enfant n'est pas de lui ?

— Est-ce qu'il ne le saura pas ? Serait-il possible qu'il fût le père ?

— Enfin… ce n'est pas absolument impossible. Avec sa délicieuse vanité, il en sera sûr.

— Alors ne le lui dites pas.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Qui est-ce qui y gagnera, sauf votre propre égoïsme, que vous prenez à tort pour un sentiment élevé de l'honneur ? En quoi cela vous sera-t-il utile ? Et au bébé ? Quel bien cela fera-t-il à Barney de lui assurer un ennemi mortel ? Quel bien cela fera-t-il à Russell de lui apprendre qu'il a été un cocu complaisant ? Et surtout quel avantage sera-ce pour Fierté que cela se sache, si

bien qu'elle puisse l'apprendre un jour ? Ce n'est pas « pourquoi pas » qu'il faut dire, ma bonne petite, mais pourquoi ?

— Parce que Russell découvrira la vérité et n'en sera que plus furieux et plus outragé. Je ne sais pas bien mentir, et je le regrette joliment. Et puis aussi, il ne me semble pas que ce soit bien agir avec lui ; c'est comme de prendre à un enfant son bonbon. Je pourrais essayer de tromper Barney, ou vous vous en chargeriez, essayez de m'enfuir avec l'enfant. Mais il se peut que vous ayez raison… j'y réfléchirai. »

Aussi, en quittant Malvina Wormser, téléphona-t-elle de la droguerie du coin à Russell. Il n'était que dix heures. « Oh oui, supplia-t-il, venez, je vous en prie. »

Il alla au-devant d'elle dans l'antichambre et lui dit : « Écoutez, ma chérie, j'ai ici quelques amis, Townsend Beck et le Dr Martin et Julia Casey, et deux gros bonnets de l'industrie hôtelière. Townsend, le diable l'emporte, a la manie de taquiner, et il a essayé de me faire monter à l'arbre parce que vous n'étiez pas là. Je leur ai dit que vous alliez revenir, maintenant que je suis fixé ici pour l'administration des hôtels de New-York, et j'ai été enchanté quand vous avez téléphoné. Vous allez revenir habiter avec moi ?

— Peut-être. Nous verrons. »

(« Russell ferait un bon père pour Fierté, il adore les enfants… il jouerait avec eux au dada… il ferait l'ours… les petits ne trouveraient pas sa froideur ennuyeuse, ni même ses petits sermons. Il leur ferait la lecture à haute voix… au besoin il les changerait. Il ne serait pas grave comme Barney, il n'aurait jamais bu… Comme Barney me manque… et je l'ai vu à midi ! »)

Voilà ce qu'elle se disait vivement en suivant Russell et en ôtant son manteau.

« Mesdames et Messieurs, j'ai grand plaisir à vous présenter ce soir ce rare et célèbre personnage qu'est ma femme, et à vous annoncer ce que voici : la doctoresse A. Vickers Spaulding… (« Grand Dieu, je suis légalement, il faut le croire, madame Spaulding ! »)… est venue se mettre d'accord avec votre humble serviteur, le président de cette réunion, sur ce point, qu'il n'y a positivement et absolument rien à dire contre cet essai de deux époux d'avoir chacun leur appartement, si occupé que soit chacun d'eux, et qu'ils peuvent avoir leur profession l'un et l'autre, et ladite Doc. Spaulding et son conjoint vont désormais unir de nouveaux leurs forces ! »

Acclamations nourries du groupe des invités installés sur des fauteuils, des divans, des banquettes de piano.

Russell était plein d'entrain et de supériorité. Son incursion dans le commerce avait fortifié sa conviction d'être un homme du monde, et, avec encore plus d'assurance qu'il n'en avait naguère montré dans les institutions charitables et la distribution de bons pour le logement municipal, il pérorait sur les arcanes du négoce des hôtels bon marché : le coût des draps de coton achetés par mille yards, la grande utilité de la gélatine pour les desserts des tables d'hôte, le problème à résoudre pour empêcher les pochards de s'attarder dans le hall ou dans les lavabos, l'importance de la publicité sur panneaux : 1° près d'un terminus de tramways, 2° sur des routes fréquentées par les tacots de touristes. Il était aussi érudit qu'un archéologue ou un ostéopathe, et quand ses hôtes se retirèrent, l'un des « très gros bonnets » prit Ann à part pour lui déclarer : « Russell, permettez-moi

de vous le dire, est en train d'introduire une foule d'idées neuves dans notre profession. Même dans la magnifique situation que vous occupez, vous devez être très fière d'avoir un mari ayant une imagination créatrice comme la sienne. »

Il se complut encore dans sa maîtrise, même quand ils furent seuls, sans avoir conscience qu'il était guetté et sans défense :

« Asseyez-vous, maintenant, et nous allons tailler une bonne bavette, ma petite Annette… tiens, je parle en vers ! Mais écoutez : j'ai réfléchi et je vois quelle a été mon erreur. Je n'ai jamais appliqué dans ma vie privée les principes d'autorité qui – je crois pouvoir le dire en toute modestie – m'ont assez bien réussi à la fois dans les œuvres de charité et dans les affaires. J'avais coutume de vous cajoler au lieu de m'imposer, même dans les cas où je savais avoir raison, et, naturellement, une femme supérieure méprise un homme qui ne commande pas. J'ai appris quantité de choses, je vous assure, dans les affaires – j'ai appris les réalités au lieu de toutes ces théories. Et vous m'avez reproché de m'y mettre ! Je n'ai jamais rien fait de si raisonnable. Ainsi donc maintenant… Plus de palabres, plus de « si », de « mais » et de « pourtant », faisons une proposition nette, en gens d'affaires, et décidons, bing, de faire la seule chose normale et possible pour un couple marié : de vivre en commun ***naturellement***. Et si vous ne pouvez mener de front la tenue de la maison et votre fonction, eh bien, envoyez promener votre sacré métier. J'ai le moyen de nous faire vivre à présent, malgré la crise. Cela ferait de vous une autre femme. Vous ne vous prendriez pas si diablement au sérieux si vous pouviez rester chez vous, et vous reposer, et voir les choses sous

leur vrai jour. Voyons, est-ce une affaire faite, et qu'on n'en parle plus ?

— Mais il y a encore, Russell, deux ou trois choses à dire là-dessus, j'en ai peur. »

Elle lança son chapeau sur le divan, s'enfonça dans un bon fauteuil et alluma une cigarette : autant être à aise pendant l'interrogatoire. Debout devant elle, il rayonnait, en homme sur le point de conquérir son « cher amour » qui avait l'air si maussade mais qui, avec ses façons mystérieuses et moqueuses, au fond l'adorait.

« Pour certaines raisons, Russell, il peut être bon que je revienne partager votre lit et votre table…

— Oh ! l'affreuse phrase ! Un peu plus de poésie…

— … mais il faut que ce soit en nous appuyant sur cette réalité dont vous parliez. Russell, je suis enceinte.

— Hein ! » Il se rappelait apparemment leur nuit d'amour fortuite, il y avait plus de deux mois, et il s'écria, rayonnant : « Mais c'est admirable, je suis tout simplement ravi, ma chérie. J'ai toujours désiré un enfant, ah ! mon Dieu, avec quelle ardeur ! » Il courut se jeter à genoux à côté du fauteuil d'Ann, pour lui couvrir la main de baisers véhéments et mouillés. « Un enfant ! Avec qui je jouerai, que je verrai grandir, que je pourrai instruire… peut-être évitera-t-il certaines des fautes que nous avons commises. Un motif, une raison pour travailler comme je le fais ! Je l'enverrai à Princeton ! Notre fils ! Moi qui croyais que vous ne consentiriez jamais à en avoir un !

— Russell… c'est difficile… je suis peut-être stupide de vous le dire… mais l'enfant n'est pas de vous.

— Que dites-vous ? Et de qui est-il ?

— Eh bien, avant tout, il est à moi.

— Qui est le père ? De quand cela date-t-il ?

— D'un peu plus de deux mois.

— Alors… voyons… il peut être de moi.

— Oh ! oui, c'est possible, mais peu probable. Et écoutez-moi, Russell : je ne veux pas être interrogée, ni bousculée, je ne veux pas assister à un drame dont je serai l'héroïne. L'enfant est à moi et le sera toujours. Je n'ai pas le moindre droit de demander quoi que ce soit, vous pouvez me jeter dehors dans la neige, mais ce serait légèrement ridicule, puisque nous sommes en juin, que je peux m'offrir un taxi, et que j'ai un joli appartement à moi. Je suis incorrigible : je vais avoir un enfant et j'en suis heureuse – soit dit en passant, ce sera une fille et pas un garçon. Mais il faut qu'elle ait un foyer. Vous feriez, je crois, un bon père, et une fille a besoin d'en avoir un. Pourtant elle est et sera à *moi* : je suis pour le matriarcat. Vous n'avez pas la moindre obligation et je ne vous demande rien. Mais vous affirmez que vous me voulez et que vous désirez un enfant. Voulez-vous de moi avec cet enfant, mon enfant… sur l'origine duquel vous ne saurez peut-être jamais rien de plus ?

— Bon Dieu, ma chère, ne parlez pas, au moins dans cette circonstance, comme une vieille fille prude qui remet à sa place un gigolo.

— J'ai l'air de faire des manières, je m'en doute. C'est que… il n'est pas facile de parler de ça légèrement. J'imagine que ce n'est pas une situation positivement quotidienne. »

Ils se mirent à rire… cela valait mieux. Mais il reprit instantanément son sérieux.

« Je ne prétends pas ne pas souffrir, Annie. J'avais espéré que vous voudriez avoir un enfant de moi, un jour… et au début vous vous montriez passionnée. Et je ne sais pas ce que j'ai fait, oh ! ma chérie, je n'ai jamais compris : vous êtes devenue si froide avec moi, ou si ennuyée, ou si irritée ! Ah ! mon amie, que j'étais malheureux, en partie à cause de vous, en partie parce que j'ai toujours follement désiré un enfant… J'ai coupé des photos de bébés dans des revues féminines, et je les cachais dans mon bureau. Je me suis toujours vu rentrant à la maison le soir et le petit amour courant en trébuchant au-devant de moi, dans l'allée… et je le levais en l'air bien haut, bien haut, et il gazouillait de sa petite voix : Papa… »

Le pauvre homme ruisselait de sueur en révélant ses tortures.

Afin d'avoir un père pour Fierté, elle revint habiter avec lui, après une quinzaine, passée surtout avec un Barney attristé et plus silencieux que d'habitude.

XLI

Ce ne fut pas chose facile pour Ann que cette grossesse à quarante ans, mais ce le fut plus que ses bonnes amies ne voulaient le reconnaître. C'était un moment si amusant pour elles, qui avaient, par procuration, un tel plaisir à la conseiller, à s'agiter autour d'elle, à découvrir ce qu'elle avait envie de faire et à lui persuader de ne pas le faire.

Russell voulait qu'elle se couchât tous les soirs à neuf heures ; résultat : elle se réveillait toujours à quatre heures, – moment affreux, – se retournait dans son lit jusqu'à huit et il l'avait toujours à sa disposition pour essayer de lui prouver son amour. Pat Bramble Pomeroy voulait qu'elle vînt habiter à New-Rochelle, mais les allées et venues quotidiennes l'auraient plus fatiguée que le séjour constant dans le fracas de la grande ville. Julia Casey – de l'I.C.O. – lui persuadait d'essayer du régime végétarien et des bains de soleil. Quant à madame Keats, sous-directrice de la Maison Industrielle, elle disait : « Dieu ! que nous sommes toutes fières à l'idée que nous allons avoir un enfant ! Toute l'administration de la M.I.S. va le revendiquer comme sien. Maintenant, si vous me permettez un avis, pourquoi ne prenez-vous pas un congé de quatre ou cinq mois pour vous consacrer à ce devoir sacré ? »

Et Ann répondait aimablement : « Oh ! c'est une charmante attention de votre part, mais je ne pourrais vraiment pas vous laisser prendre tant de responsabilités nouvelles, madame Keats », mais elle rageait intérieurement : « Oui, et vous fournir l'occasion de vous insinuer dans la place et de

remplir le grand et sacré devoir de me faire perdre ma situation. »

Deux personnes seules ne faisaient pas d'histoires, la doctoresse Wormser et Barney Dolphin.

Elle avait insisté pour avoir Malvina Wormser comme accoucheuse.

« Tous ces maudits accoucheurs masculins, disait Ann, se rappelant l'époque où elle travaillait dans les Établissements d'instruction, déclarent que la grossesse est un état normal, et en tirent cette étonnante conclusion que les malaises du matin ne sont pas des nausées, et que le travail de l'enfantement n'est pas douloureux ! Je ne demande pour le moment aucune compassion sentimentale, je ne désire pas être dorlotée, je souhaite qu'on me traite comme la directrice Vickers. Mais, le moment venu, je veux être entourée de toute la sympathie possible, voilà tout. »

Quant à Barney, il ne disait que le nécessaire, il ne l'agaçait pas en lui demandant pour la seizième fois de la journée : « Comment te sens-tu en ce moment ? » Il se contentait de l'attirer à lui, la tête contre son épaule, où était sa place.

Elle n'avait pas vécu quinze jours avec Russell qu'elle comprenait qu'elle avait fait une bêtise inconcevable et qu'il pourrait bien arriver que cette folie la tuât. Elle avait bâti le piège de ses propres mains, et, avec des motifs si bons et si raisonnables, avec de si louables intentions pour Fierté, elle s'y était jetée la tête la première, et avait entendu la porte claquer derrière elle. Elle était aussi prisonnière que n'importe quelle femme à la Maison Industrielle, elle l'était

davantage, parce que pour chacune d'elles la cellule était une retraite, inviolable.

Au bout de ces deux semaines, Russell était pour elle un coussin qui l'étouffait, un régime composé uniquement de meringues à la crème et de glaces à la framboise, une série ininterrompue d'histoires de couchage, un cornet à pistons qui ne cessait pas une minute de jouer ***Ma farouche rose irlandaise***, un bain chaud parfumé aux narcisses noirs, et dans lequel elle était attachée par des liens de soie.

Il montrait une si sacrée bonté, continuellement, et il appuyait tellement pour lui faire reconnaître quelle sacrée bonté était la sienne, il lui offrait un si sacré pardon… « Non, grommelait-elle, je ne pourrais pas le dire sans le mot « sacré ».

Il la traitait comme une enfant, qu'on a prise à voler ou à faire une sottise, et que les parents anxieux sont décidés à ramener au bien à force de tendresse.

Russell avait une haute idée de sa personne. En cette première année de la grande crise, quand des dizaines de milliers d'employés étaient congédiés ou voyaient diminuer leurs appointements, il était passé de douze à quinze mille par an. Il était doué, semblait-il, d'un génie jusque là méconnu pour le ragoût de bœuf, les douches municipales, le moyen d'empêcher le vol des serviettes, l'économie sur le pouvoir éclairant des ampoules électriques, et tous les autres adjectifs ou brillantes métaphores employés dans l'art d'administrer les hôtels à bon marché. Cette année-là, des gens qui jusque là payaient une chambre trois dollars en cherchaient à un dollar et – n'était-ce pas délicieux ? – qui en profitait sinon ce vieux Russell Spaulding, qui n'était pas un commerçant endurci, mais un ingénieur industriel tout péné-

tré d'idéal ? Il réussissait, il avait déjà décroché le chiffre de quinze mille dollars, et ne s'en laissait plus beaucoup imposer par la personnalité de sa femme, docteur, directrice et orateur. Il ne se passait pas de jour maintenant qu'on ne l'invitât à prononcer une allocution, aux clubs Kiwani, aux congrès de l'industrie des chaussures et du cuir, au banquet annuel de l'Association des pourvoyeurs et restaurateurs. Une fois devenu millionnaire, il doterait des collèges et n'aurait pas à se contenter d'un misérable L.L.D., mais serait brillamment un Litt. D. (docteur en littérature), un D.C.L. (docteur en droit civil) et probablement un D.D. (docteur en divinité).

Il pouvait se permettre de rire des prétentions de la « Petite Femme », de ne tenir aucun compte de sa vanité irritante et d'être bon pour elle… et de quelle façon inexorable ne l'était-il pas ! Non seulement il l'envoyait au lit à neuf heures, mais une demi-heure après il lui enlevait son roman policier, éteignait sa lampe et remontait le couvre-pieds déjà bien installé. Il lui apportait du thé le matin, et si par hasard elle avait dormi jusque là tout d'une traite, il la réveillait, afin de jouir du spectacle de sa satisfaction à être si bien choyée.

Et, ne sachant pas quel était le misérable coquin qui avait abusé d'Ann – ses amis parlaient bien du juge Bernard Dow Dolphin, mais cela ne pouvait être, il le savait, parce qu'il n'avait jamais vu ce Dolphin, parce qu'Ann, à coup sûr, ne recevait jamais une lettre de lui, et qu'il ne l'appelait jamais au téléphone – n'ayant pas identifié le coupable, Russell veillait soigneusement à ce qu'Ann, la pauvre petite, ne fût plus tourmentée par ce scélérat.

Ann savait que ses lettres étaient ouvertes, à la vapeur d'eau. Cher Russell, il était si maladroit pour les recoller !

Elle n'ignorait pas que, chaque fois qu'elle téléphonait, la porte de sa chambre était entr'ouverte – oh ! très délicatement et très lentement – pour que Russell puisse écouter.

Elle n'avait pas exagéré, soupirait-elle, en pensant qu'aucune prisonnière de la Maison Industrielle, non, ni même aucune de Copperhead Gap, n'était tenue aussi serrée qu'Ann Vickers dans sa réclusion volontaire. Mais elle le supportait sans un mot de colère, sans autre chose que quelques rapides halètements de rage, parce qu'elle savait que si elle prononçait un mot elle en dirait mille, qu'elle quitterait Russell le soir même et que Fierté n'aurait pas de père.

« En outre, se disait-elle, Russell a été vraiment d'une bonté et d'une indulgence extrêmes, et il faut que je me montre belle joueuse. »

Et naturellement elle ne réussissait pas à l'être, et, tous les jours, elle voyait et embrassait désespérément l'invraisemblable juge Dolphin, qui ne lui écrivait ni ne lui téléphonait jamais.

Le gouverneur avait nommé une commission composée de législateurs, de juges à la retraite et de quelques doyens d'écoles de droit pour faire une enquête sur les tribunaux et les juges de l'État. C'était cette enquête dont la perspective avait tourmenté Barney, mais en apparence il n'était pas plus visé par ces investigations que n'importe quel autre juge. L'enquête se poursuivait tout doucement : on interrogeait tous les magistrats, tous les greffiers et employés de tribunaux. La presse, d'abord excitée par l'espoir d'un affreux scandale, se lassait.

Barney était soulagé. « Il n'arrivera rien du tout, grommelait-il en s'adressant à Ann. Si j'étais membre de cette commission, je découvrirais quelque chose sur ces gaillards-là. »

Il avait emprunté à un ami un appartement où il pouvait retrouver Ann pour déjeuner, ou, si leurs occupations les retenaient à cette heure-là, pour le thé. Ils préparaient eux-mêmes leurs repas, ou se contentaient paresseusement de gâteaux et de crème. L'appartement était dans une énorme maison sur East River, et il n'était pas probable qu'Ann y fût jamais surprise, mais, pour plus de sûreté, elle prenait toujours un taxi – folle extravagance – et se faisait arrêter à quelques pâtés de maisons de là. Elle se figurait qu'elle était suivie… suivie par Russell, par cette madame Keats qui avait si grande envie de lui prendre sa place, ou par des ennemis de Barney. C'eût été un soulagement d'être découverte par Russell ou par Keats et d'en finir, mais plutôt que de laisser compromettre Barney, elle aurait renoncé à lui… ou presque.

Quel que fût leur sujet de conversation en déjeunant, ils en revenaient toujours aux mêmes angoisses.

« Je suis en train de concevoir pour notre ami Russell une haine qui irait jusqu'au meurtre, Ann.

— Moi, je ne le hais pas, mais simplement… oh ! il m'écœure, il me donne des nausées, voilà tout. Je suis prisonnière.

— Tu ne l'es pas plus que moi, mon agneau… je suis tenu par toi. Moi qui croyais pouvoir toujours aimer puis me détacher ! Moi qui, autrefois, me croyais tellement un homme universel, un homme dans toute la force du terme…

Son Honneur le juge Bernard Dow Dolphin… Barney, qui s'est amouraché d'une femme aussi complètement qu'un jeune Roméo, à qui l'on dit : « Viens ici, assieds-toi par terre, mets ton menton sur mon genou et tâche d'avoir l'air intelligent. » Et puis… Ça ne peut pas durer ! Il faut nous évader. Autant que Fierté commence à s'habituer, dès maintenant, en bas âge, à avoir une naissance irrégulière. Fuyons ! »

Ils auraient pu partir. Ils étaient sur le point de tout briser. Alors arriva l'enquête, et il ne pouvait, ou ne croyait pas pouvoir démissionner, encore moins s'enfuir sous la menace. Si c'était une raison banale et purement traditionnelle, cela ne leur semblait pourtant pas discutable.

Mais ils se retrouvaient tous les jours, amoureux romanesques, plus très jeunes, croquant leurs galettes dans une affreuse petite salle à manger, à pseudo-poutres apparentes et à fenêtres treillissées, donnant sur un puits en briques de trois pieds de large, au lieu de boire du lacryma-christi sous une loggia éclairée par la lune.

Ils avaient l'impression d'être entraînés en cercle dans un remous. Rien n'arriverait plus ; Fierté continuerait sans cesse à approcher lentement sans jamais arriver, Russell fatiguerait Ann sans arrêt de son bavardage, Keats, avec son long nez fouineur, guetterait aigrement, dans l'espoir qu'Ann serait obligée de renoncer à son poste, et chez Barney, Mona serait froidement dégoûtée des façons vulgaires de son mari.

Alors il éclata.

Quand Ann arriva dans ce lugubre logement d'emprunt qui était leur unique foyer, il cria : « Ça y est ! J'ai creusé le fossé ! Hier soir, à propos de rien, – en somme elle se montrait d'une prévenance exceptionnelle et m'avait préparé du

whisky et un siphon, – j'ai dit à Mona : « Je ne crois pas que cette vie vous plaise, Voudriez-vous divorcer ? Je vous fournirai des motifs. Ne craignez pas de nuire à ma situation, elle est déjà menacée. »

— Et alors… ?

— Oh ! ça n'a pas été tout seul. Elle m'a dit : « Je ne divorcerai jamais – quel que soit mon désir d'être débarrassée de vous et de vos affreux amis politiques – à cause de la famille et de notre religion, et parce que j'attends toujours, comme je l'ai fait depuis tant d'années loyalement et sincèrement, le jour où vous serez las de vos maîtresses et prêt à apprécier la pureté de mon affection. » Bon Dieu, on aurait dit un candélabre de cristal prenant la parole, positivement.

— As-tu beaucoup de petites amies ?

— Depuis que je te connais ? Pas une. Tu me crois ?

— Oui.

— J'en suis bien aise. Il se trouve que c'est la vérité pour cette fois. Je ne conseillerais pourtant pas d'y voir un précédent en général. Chérie !

— Tu sais, n'est-ce pas, Barney, que si jamais nous partons tous les trois, il m'est absolument égal que nous soyons mariés ou non ?… Mona peut tout garder, pourvu que j'aie l'homme… Je n'en ai jamais parlé : je sais que tu es un bon catholique, ou que tu le serais si tu pouvais, et je sais par quelles angoisses tu es passé avant de consentir à divorcer et à te remarier.

— Ah ! tu t'en es aperçue ?

— Quant à Fierté, elle pourra bien se contenter de ce qu'ont son père et sa mère. Oh ! elle deviendra probablement une dame, comme Mona, ou une fanatique en religion et en politique comme Pearl MacKaig, et dans un cas comme dans l'autre elle blâmera ses parents. Nous finirons probablement, assis sur le perron d'un asile de pauvres, fumant notre pipe ensemble, pendant que notre Fierté passera devant nous dans sa Rolls-Royce.

— Eh bien, ce ne serait pas si mal. Je jure qu'on bavarde mieux et qu'on joue mieux au pinochle dans un asile de pauvres que dans une Rolls, et on s'en fait moins quand il s'agit de s'habiller pour le dîner… ah ! mon Dieu, je ne peux même pas blaguer comme ce cher Russell. C'est trop absurde ! Toi et moi qui étions nés pour vagabonder ensemble, avec Fierté sur nos talons portant un petit havresac… Russell, Mona ! Comment diable nous sommes-nous arrangés pour être enchaînés à des gens si parfaitement étrangers ? Ma chère, quelques tripotages que j'aie pu faire, ils étaient d'une parfaite moralité comparés au péché que j'ai commis – contre elle et contre moi et à présent contre toi et demain contre Fierté – en croyant que j'étais amoureux de Mona et en lui persuadant de m'épouser. J'obéissais au motif le plus bas, la lâcheté. Tu comprends, j'étais ambitieux. Je comptais arriver à être gouverneur, sénateur, et je savais que je possédais une certaine énergie, à laquelle se mêlait malheureusement le goût de la vulgarité et de la dissipation. Je pensais qu'avec une personne aussi froide, correcte et réservée que Mona, je deviendrais forcément un garçon prudent et exemplaire. J'essayais d'échapper à mon insouciance innée en prenant femme dans un couvent. Naturellement ça n'a pas réussi, et je méritais mon échec, mais les autres victimes, elles, ne le méritaient pas. Seigneur Dieu, je tourne au mora-

liste ! Je me suis laissé dire que l'amour produit souvent cet effet-là. »

Un fait qui ne contribua pas à rasséréner Barney fut que les titres dans lesquels il avait sagement placé son argent depuis des années baissaient rapidement. Il n'avait jamais fait de spéculation dans ses placements, quelque plaisir qu'il prît à ces parties de poker amicales, dans lesquelles les conseillers privés de Tammany trouvent le repos et règlent le destin politique de quelques millions d'hommes. Il n'avait jamais acheté à découvert mais placé son argent en valeurs solides comme Gibraltar – chemins de fer, aciéries, automobiles – et puis Gibraltar avait tranquillement glissé dans l'Océan. « Je me serais bien plus amusé et j'aurais fait un placement aussi raisonnable, disait-il, si j'avais converti toute ma fortune en dollars d'argent et si, assis sur le parapet, je les avais jetés l'un après l'autre dans East River. »

La « Grande Dépression » durait depuis un an. Elle avait ce bon côté que, comme on ne parlait pas d'autre chose dans les dîners, il n'y était du moins plus question de la prohibition, sujet qui depuis dix ans avait occupé les grandes intelligences des États-Unis. Quelques personnes, même des présidents de sociétés et des banquiers, commençaient à ne plus dire : « Nous avons doublé le cap, et nous remontons : la dépression ne sera plus qu'un souvenir dans trois mois. » Quelques-uns en arrivaient à se demander si on reverrait jamais la prospérité que l'Amérique avait connue de 1890 à 1929, et un nombre sensiblement plus restreint à envisager s'il ne serait pas avantageux pour notre grand pays de renoncer à cette idée qu'une famille qui n'a pas la radio, au moins deux automobiles, une chambre à coucher et une

salle de bain pour chacun de ses membres, et qui ne fait pas partie d'un country-club, est une faillite intellectuelle et une menace morale et, de façon générale, une offense au Seigneur Dieu.

La Grande Dépression ne déprimait pas Ann, elle la réjouissait étrangement : elle voyait la pauvreté de nouveau acceptée comme chose naturelle et non mortelle. Elle sentait que, si jamais Barney et elle devaient, de façon quelconque et n'importe où, être pauvres ensemble, ils participeraient à un nouvel esprit énergique, intense, qui se répandrait dans un pays boursouflé.

Pearl MacKaig, la prophétesse communiste, vint voir Ann à la Maison Industrielle.

« Je désire vous parler en particulier, Ann, dit-elle sur un ton de directrice d'école.

— Très bien ! Feldermaus, laissez-nous ! » dit Ann à sa petite secrétaire.

La porte n'était pas refermée que Pearl demandait : « Est-ce que vous l'autorisez à vous appeler « Vickers » ?

— Non.

— Alors pourquoi l'appelez-vous « Feldermaus » ?

— Parce qu'elle m'adore.

— Alors vous abusez d'elle.

— Certainement,… exactement comme vous abusez de ma bienveillance si connue pour m'apporter votre message de mauvais augure, quel qu'il puisse être. Allez-y.

— Ce n'est pas exactement un message, mais… Ann, j'ai eu autrefois grand espoir en vous : je vous croyais des nôtres, à nous les Ouvriers, les Rouges intransigeants. Et pour une poignée d'argent vous nous avez lâchés, pour un simple ruban à mettre à votre boutonnière. Vous n'avez jamais accusé le maire ou le gouverneur, et j'apprends maintenant que vous fréquentez un riche politicien qui a tripoté.

— Oh ! laissons de côté mes fautes personnelles !

— Impossible à notre époque. Nous traversons une crise historique. Une révolutionnaire doit avoir du caractère et n'a pas de temps à perdre en d'agréables petits péchés. Il arrive des choses si épouvantables. La situation dans les mines de charbon, surtout dans la Virginie occidentale et le Kentucky, est une véritable guerre…

— Ma chère amie, moi aussi je suis un peu au courant de l'industrie dans le Sud. Quand j'étais à Copperhead Gap…

— Oui, jusqu'à la fin de vos jours vous rappellerez que vous avez été là-bas, ***à un moment donné***, que vous y avez lutté ***une fois***, et vous en tirerez une charmante satisfaction. Vous vous croyez encore une prolétaire, et une révolutionnaire experte en science pénale. Voilà comment les libéraux se dupent eux-mêmes. Bientôt vous serez parfaitement satisfaite des prisons et de tout le système capitaliste, sans même vous en rendre compte… vous ferez des discours en vous présentant comme radicale, et vous rendrez plus service à l'Ogre que n'importe quel réactionnaire franchement déclaré.

— Hem ! Je vais vous dire, Pearl. J'emmènerai mon amant véreux de New-York ce soir même, puis j'ouvrirai les

portes des prisons et laisserai partir toutes les femmes… en donnant à chacune d'elles, à la sortie, une brochure de Lénine. Serez-vous satisfaite ? Enfin, je vous remercie d'être venue, encore une fois, sauver mon âme. Et maintenant j'ai à faire. ***Fel-der-maus !*** Venez prendre une lettre sous la dictée. »

Mais cette visite ne l'en tourmentait pas moins et elle se disait : « Il y a plus qu'un peu de vrai dans ce que dit Pearl, il y en a ***terriblement***. » Mais, absorbée par la pensée de Fierté et de Barney, elle l'oublia.

Janvier arriva, et le moment pour elle de quitter son cabinet et d'attendre l'enfant. Elle se sentait admirablement bien portante et normale, mais elle était énorme : son pas, qui avait toujours été vif, était lent et disgracieux, et de petits spasmes douloureux l'effrayaient. Si seulement cela pouvait commencer, si elle pouvait être débarrassée…

Il était exaspérant de n'être plus qu'un mollusque humain, à peine capable de se traîner dans l'appartement.

XLII

Tout le monde lui avait dit que les premières douleurs qui l'avertiraient se feraient sentir d'heure en heure… du moins tout le monde sauf la doctoresse, qui avait déclaré : « Mon Dieu, je ne sais pas de combien seront les intervalles, mais soyez sans crainte, vous les reconnaîtrez bien quand elles vous prendront. Votre chambre est prête à la clinique : il vous faudra vingt minutes pour y aller et j'y serai, moi, en une demi-heure. »

Ann dormait quand, à trois heures du matin, elle fut réveillée en sursaut par une douleur dans le ventre comparable à une explosion de dynamite. Elle n'avait jamais pensé que pareille souffrance pût exister. En comparaison, maux d'oreille, rages de dents, torture d'une jambe cassée dans son enfance, n'étaient que des élancements bénins. Elle était suffoquée, noyée dans le flot de la douleur qui l'emportait, incapable de résistance.

Elle était heureuse. « Le moment est venu… voici Fierté. Et je vais redevenir un être humain, je ne serai plus un traversin bourré de plumes. »

À présent, et c'était plus inconcevable que jamais, elle avait besoin de Barney et ne pouvait supporter que Russell fût près d'elle, eût en apparence le droit de la toucher. Malgré ses douleurs, elle prit une seconde pour s'émerveiller : « Mari… amant ! Quel usage insensé nous faisons des mots ! Si jamais femme a eu un mari, Barney est le mien, et Russell est un amant que j'ai pris dans un moment de faiblesse inconcevable, et que je n'ai pas eu le courage de chasser. »

Mais pour Fierté il fallait supporter même ce sacrilège de la présence de Russell qui s'affairerait en cette heure sacrée pour elle. Il fallait l'appeler… se lever,… se rendre à l'hôpital… vite… Non. La souffrance avait cessé… elle respirait un air pur au sortir du brouillard ; elle avait encore une heure de répit avant qu'il ne fût nécessaire de l'appeler. Et tandis que, faiblement, elle tâtonnait pour regarder sa montre, exactement sept minutes après la première douleur, éclata la seconde.

Elle se mit sur son séant et héla « Russell », sans plus se montrer capricieuse sur ce point.

Il arriva au galop, gros paquet laineux, dans le pyjama vert fané en finette qu'il aimait en hiver, et il fut si prompt, si tendre, si sérieux, qu'il lui fut sympathique. (« Maudit bonhomme, s'il voulait bien être plus franchement insupportable, comme la vie serait plus simple ! ») Il obtint au bout du fil, à la fois eût-on pu croire, l'hôpital, la doctoresse Wormser et le veilleur de nuit de la maison, qui devait aller chercher un taxi, pendant qu'elle restait étendue, se sentant assez en sécurité pour s'abandonner à la torture des douleurs, qui revenaient à présent régulièrement toutes les sept minutes. Elle perdait tout sentiment de dignité dans les affres de la souffrance. Elle se tordait, elle déchirait ses draps, elle secouait le bateau de son lit auquel elle se cramponnait fiévreusement, et sa propre voix lui faisait l'effet d'un gémissement épouvanté.

Elle était trop aveuglée par les paroxysmes de douleurs, et trop faible, trop amollie dans la moiteur durant les intervalles, pour se rendre compte de ce qui se passait. Elle eut vaguement conscience, ensuite, que Russell et la bonne la levaient, lui mettaient une robe de chambre, un manteau et

des souliers, un châle sur les épaules, la soutenaient dans le couloir jusqu'à l'ascenseur, puis dans le taxi, et pour monter le perron de l'hôpital. Elle fut un peu surprise d'y voir Malvina Wormser apparaître d'une façon magique.

Alors les douleurs revinrent de trois en trois minutes, et elle tenait la main d'une robuste infirmière, la lui tordant à lui faire mal, et bientôt elle fut tellement engourdie par la souffrance même, qu'elle n'éprouvait plus qu'une tourmente continue, dans laquelle elle était perdue sans avoir conscience d'élancements espacés.

Et tout le temps c'était quelque chose qui différait d'une souffrance ordinaire. Elle n'avait pas le sentiment d'inutilité et de futilité que lui avaient donné d'autres angoisses. Cela semblait avoir un sens parce qu'elle produisait de la vie. Si son corps lui faisait un mal si affreux qu'elle hurlait comme un enfant, son esprit était triomphant. Elle subissait un martyre non pour une cause folle, mais pour la Vie, pour créer le miracle des miracles. Elle entendait Malvina lui répéter doucement : « Poussez… essayez… ne vous endormez pas… je vous donnerai un peu d'anesthésique quand le moment sera venu… poussez… essayez ! » Et avec obéissance, révérant Malvina comme une divinité, elle s'efforçait, jusqu'au moment bienheureux où Malvina dit affectueusement : « Nous pouvons l'emporter à présent. »

Elle crut qu'elle chantait à pleine voix, elle crut que Barney était là, et qu'elle levait sa main pesante pour lui faire un signe. Mais tout ce que les aides virent dans le corridor, tout ce que vit Russell pleurant et bouleversé, ce fut une femme pâle, échevelée, enveloppée de couvertures, immobile et muette sur une civière à roulettes.

Elle sortit de la brume, des fourrés grisâtres et des ombres qui flottaient autour d'elle, fantômes d'Oscar Klebs, de Glenn Hargis, de Lil Hezekiah, d'Eleanor Crèvecœur et de Barney Dolphin. Elle semblait être au lit, dans une chambre vide et blanche, avec une femme en tablier blanc et robe de cotonnade bleue empesée assise à côté d'elle. Elle était intriguée, il fallait réfléchir à tout cela, elle allait le faire, bientôt, mais il fallait d'abord se reposer. Elle émergea de nouveau du brouillard et immédiatement, assez fière d'être si perspicace, elle comprit qu'elle était dans une chambre d'hôpital. Elle avait la bouche desséchée. Elle essaya de soulever une de ses mains, qu'elle avait croisées sur le ventre, pour se frotter les lèvres et se rendit compte, saisie et complètement réveillée, qu'elle n'était plus une bouteille pleine d'eau chaude, mais redevenue miraculeusement mince et ferme… et alors, alors seulement, qu'elle devait avoir donné le jour à Fierté.

« Oh !… oh ! dites-moi, garde, comment…

— Superbe ! Tout est parfait.

— Ma fille…

— Vous avez le plus adorable des petits garçons.

— Quelle folie ! »

On lui apporta le bébé.

On lui dit que c'était un magnifique garçon, de huit livres et quart, mais elle n'osait pas le toucher, tant ses menottes, ses bras, et son petit bout de nez paraissaient d'une ridicule fragilité. Il n'était pas trop rouge, ni trop ridé, bien que ce ne fût certainement pas un enfant au teint de lait et de rose. Sur son crâne rougeâtre paraissait un pâle et fin du-

vet qui, elle n'en doutait pas, deviendrait une toison de cheveux roux. « Oh ! petit Fenian, mignon Irlandais, mon amour ! » C'est en ces termes qu'elle le salua.

Il n'y avait rien de frêle dans la façon dont le fils de Barney Dolphin prit le sein de sa mère et réclama son dû.

Au bout de deux jours, elle aurait traité de fou quiconque eût insinué qu'elle avait compté sur une fille.

Au bout de quatre, elle faisait des projets pour les études de son fils à Columbia, à Berlin et à la Sorbonne.

Mais, n'ayant jamais songé à un autre nom que Fierté, elle avait un peu moins d'assurance et de superbe maternelle pour le baptiser.

L'enfant était né à onze heures ; à la fin de l'après-midi Russell entra, épanoui ; il n'avait cessé de recevoir des félicitations par téléphone et d'acheter du champagne de contrebande pour offrir à de très importants personnages des affaires d'hôtel et des œuvres de charité.

« Eh bien, tout s'est admirablement passé. Vous avez étonnamment peu souffert, dit-il à Ann.

— Ah oui, vraiment ?

— Enfin, en tout cas, vous savez ce que je veux dire. J'ai été le voir : je trouve qu'il me ressemble énormément. (Et Russell était aussi noir que le bébé était rose.) À présent se pose la grande question : maintenant que nous avons ce superbe garçon, comment allons-nous l'appeler ? Je vous laisse parler la première : à quel nom aviez-vous songé ?

— Oh ! je… heu, je n'avais pas d'idée bien arrêtée.

— Eh bien, écoutez… c'est une simple proposition et vous pouvez ne pas en tenir compte, si ça ne vous plaît pas… que diriez-vous de l'appeler comme son papa, Russell Spaulding junior ? »

La fureur empêchait Ann de parler. Elle demeurait pensive, espérant encore. Elle comprenait que Russell commençait à croire que l'enfant était de lui, que dans quelques mois il en serait absolument convaincu, que légalement le bébé était en effet un rejeton Spaulding et que personne n'est plus obstiné qu'un homme de faible tempérament, comme celui-là, quand on le met au défi. Aussi dit-elle très doucement, alors qu'elle avait envie de jurer :

« Je n'ai jamais beaucoup aimé ce genre de nom, cela amène tant de confusions. Et puis l'enfant, à moins d'être vraiment miraculeux, risque toujours d'être éclipsé par son père.

— Oui… c'est peut-être vrai. Alors que pensez-vous ceci : Henry Ward Beecher[9] Spaulding ? Je crois que c'est un nom qui a beaucoup d'allure, et il pourrait se faire appeler Ward ou Beecher, deux noms qui ont de la classe, si Henry ne lui plaisait pas, et ce serait une jolie attention de commémorer un grand homme comme celui-là. Il court le risque d'être oublié à notre époque de bas sensualisme où, du haut de tant de chaires, on recherche la publicité. Bien entendu, je suis agnostique, vous le savez, mais pourtant je respecte le beau spiritualisme si convaincu de nos ancêtres.

---

9 H.-W. Beecher, prédicateur et conférencier américain (1813- 1887).

— Mais, Russell, dit-elle doucement, je croyais, d'après la vie de Beecher par le capitaine Hibben… il montre qu'il y avait chez Beecher beaucoup du charlatan… ce n'est pas le genre de guide que… – elle avala sa salive, mais le dit bravement, toute pâle dans son petit lit dur – que des libéraux comme nous se soucient d'honorer.

— Ce sont des calomnies. Hibben parlait de ce qu'il ne connaissait pas. En somme, je suis un parent éloigné de Beecher – c'était un petit cousin de ma mère – et je sais que c'était un des vraiment grands penseurs de son temps, intrépide, allant de l'avant. Oui. Henry Ward Beecher Spaulding, ce serait un nom épatant.

— J'y réfléchirai. Pour le moment je suis bien fatiguée, chéri. Il vaudrait peut-être mieux me laisser me reposer.

— Parfaitement… Eh bien, je reviendrai ce soir un peu avant dix heures. Il ne s'agit pas de négliger sa chère petite maintenant qu'elle nous a donné un superbe fils !… Ward Beecher… je crois qu'il faudra l'envoyer dans l'Université d'un État du Middle-West pour y acquérir ce sens de la démocratie qui manque tant à ces sacrés collèges de snobs de l'Est. Je suis bien aise, je peux le dire, d'être passé par celle de l'Iowa. »

Elle s'arrangea en secret, de façon jésuitique, avec sa garde de nuit pour que, quand Russell se présenterait avant dix heures, celle-ci prît un air préoccupé, et le renvoyât vivement.

Ce qu'elle fit.

Quand il se fut enfui devant la rigueur qui est commune aux agents de la circulation en Amérique, aux secrétaires des ministres britanniques, et aux infirmières de tous pays, Ann donna à son fils – son fils ! – son dernier repas du soir (ses seins tremblaient comme si la main d'un amant les avait caressés), puis elle se tourna et se retourna pour trouver une position propre au repos, mais ne put dormir. Il lui manquait quelque chose. Elle s'efforça de ne pas s'avouer que c'était Barney, mais elle se surprit à calculer si, avant le dernier tour que joue aux femmes la Nature dans son ironie, elle aurait le temps de donner un autre enfant à Barney.

Elle regardait la porte, la vit s'entr'ouvrir lentement comme d'elle-même, et Barney était là, souriant. Il vint à elle rapidement, s'assit sur le bord du lit, la souleva – elle lui tendait les bras et s'efforçât de s'asseoir – et l'embrassa, sans un mot. Quand il lui eut reposé la tête sur l'oreiller et lui eut caressé la joue, elle se sentit complètement remise.

« Ce sont les Saints eux-mêmes qui t'ont veillée, dit-il. Je n'ai pas lâché de la journée le téléphone de Malvina Wormser. J'ai été renseigné sur notre fils dix minutes après sa naissance, je me suis tenu caché sous une porte cochère, de l'autre côté de la rue, jusqu'à ce que ce gredin de Spaulding se fût éloigné et que j'eusse la certitude qu'il ne reviendrait pas. Mais je ne me déroberai plus comme ça.

— Comment es-tu entré après l'heure réglementaire ?

— J'ai corrompu deux cerbères, j'en ai bousculé deux autres, j'ai fait la cour à deux autres – exactement la combinaison voulue. Et j'ai en réserve dans ma poche, en cas de besoin, une lettre de Malvina.

— As-tu vu notre fils ?

— Bien entendu.

— Il te plaît ?

— Énormément.

— Tu étais d'accord avec moi pour désirer une fille. Cela t'ennuie ?

— Je mentais. Je désirais follement un fils. Mon unique fils ! Et écoute-moi bien : je ne vais pas l'abandonner à un gaillard quelconque du genre Russell… (« Mais il est si touchant ! »)… et je ne te laisserai plus à Russell. Je ne sais pas comment je ferai, mais… Nous examinerons cela plus tard, quand tu seras plus forte… Je t'aime.

— Chéri, comment l'appellerons-nous ?

— Mathieu, c'était le nom de mon père. – Non, il ne tenait pas un « saloon », ça, c'était son père à lui… le mien était bien pire, il était entrepreneur, avait le poing solide, un goût très vif de la plaisanterie, et aucune moralité : un Lincoln de la rue de l'Ouest. Et puis Mat, pour un gosse, c'est un honnête, un joli diminutif.

— Oui, Mat Dolphin, mon fils… il me fait déjà peur ! Mat, quelle dégringolade ! Quand j'étais petite fille, je pensais que, si j'avais jamais un fils, je lui donnerais un joli nom, bien romanesque – un nom de roman de femme – Pierre, ou Raoul, ou Noël, surtout s'il naissait en été, ou Geoffroy ou Denis. Maintenant c'est Mat… et j'adore ça… autant que je t'aime. Quel magnifique complet brun ! Je ne l'avais pas encore vu. Anglais ?

— Fait ici. J'ai de la bruyère de l'île de Mull. Ça sent bon ? Renifle.

— Délicieux. On m'a invitée une fois à faire un voyage à pied dans les hautes terres d'Écosse.

— Oui, Lindsay les aime beaucoup, ou il le prétend. Mais je t'avertis qu'en réalité il ne fait jamais plus de cinq milles par jour.

— Sale bête ! Tu en sais toujours trop long. Si j'étais ta femme, je ne me permettrais pas de recevoir des amants dans ma chambre après dix heures.

— Sûrement non ! J'ai vu ton ami Lindsay, l'autre jour.

— Très bien, garde-le pour toi. Je suis éprise d'un farouche Fenian et je ne veux pas d'hommes respectables autour de moi « … ce sommeil des nuits ! » Lindsay ? Je ne me rappelle pas ce nom-là, je ne me souviens d'aucun nom – elle bâilla violemment – d'aucun nom au monde, excepté de Barney et de Mat.

— Il faut dormir à présent.

— Assieds-toi une minute près de mon lit. Tire ce fauteuil et mets-toi là, à côté de moi… rien qu'une minute… et tiens-moi la main. »

En sécurité désormais, protégée et réchauffée par la main de Barney, elle s'endormit instantanément. Ce ne fut peut-être qu'une heure, peut-être deux heures plus tard, qu'elle fut réveillée par l'entrée de la garde, dont les exclamations exprimaient à la fois l'horreur professionnelle et la sentimentalité personnelle. Elle avait toujours la main dans celle de son ami, immobile, et dans la demi-lumière elle le voyait assis, raide et mâchonnant un cigare non allumé. Elle se lamenta : « Ton bras doit te faire un mal atroce… Va te reposer maintenant, mon pauvre chéri ! »

Il la quitta après l'avoir embrassée, tout engourdie de sommeil, muette et les yeux clos.

« Et je me figurais, ruminait-elle, tout en sombrant dans le sommeil, au temps de mon féminisme, que tout le côté physique de l'amour, baisers, caresses, frôlements, était grossier, et ne convenait qu'à des étudiants, des laitières, de vieilles filles pleurnichardes, des gens qui chantent la lune et le mois de juin. Se tenir les mains ? Banal ! Je comptais sur un roman hautement intellectuel : m'asseoir à distance du bien-aimé pour discuter, sans doute, l'aménagement financier du gaz par la municipalité. Mon roman est en effet hautement intellectuel ! Et la main de Barney me fait l'effet, en ce jour particulier, d'être la main protectrice de Dieu. »

XLIII

La nurse était parfaite, mademoiselle Gretzerel, jeune Suissesse enjouée, ayant la passion de ses compatriotes pour les langues, la propreté et les enfants. La nursery était parfaite, étant arrangée pour Mat lui-même et non pour l'amusement de ses parents : elle n'était encombrée d'aucun meuble en dehors du berceau, d'une commode pour les petits vêtements et de deux chaises ; les murs étaient dépourvus de canards jaunes et de tendres inscriptions, on pouvait les frotter impitoyablement. Ann avait donné plus de soin à cette installation, s'y était plus intéressée que la moyenne des jeunes mères sans profession dont les devoirs se bornent au bridge et à la danse.

Dix fois par jour elle avait envie de téléphoner de la Maison Industrielle à mademoiselle Gretzerel mais s'en abstenait. Si bourrelé que fût son esprit par tous les détails et agacements de sa besogne, quand elle quittait son bureau, tout s'effaçait, dès qu'elle prenait son train, à l'idée qu'elle allait voir Mat. Arrivée chez elle, elle commençait invariablement par redouter qu'il ne fût arrivé quelque chose, et, jetant son chapeau n'importe où dans l'antichambre, elle se rendait à la nursery sur la pointe des pieds, d'un air aussi désespéré que si son fils était en pleine crise de maladie.

Elle voyait immédiatement que Mat était à coup sûr le plus magnifique, le plus râblé et le plus précocement intelligent de tous les enfants. Elle essayait de ne pas parler de cela dans les dîners, mais elle caressait au fond de son cœur la certitude que cet enfant extraordinaire pouvait appuyer les

plantes de ses pieds l'une contre l'autre, comme un poussin plie ses pattes, qu'à trois mois il la reconnaissait certainement, que ses ongles minuscules avaient la forme parfaite d'une amande, et qu'il ne criait jamais sans motif.

Son seul chagrin fut de ne pouvoir le nourrir plus de deux mois. Ce fut la rançon qu'elle paya pour être, selon la formule bizarre de l'opinion du monde, « une femme libre ».

Russell était, à ce qu'il semblait, aussi passionné par Mat qu'elle-même, et souvent elle souhaitait ardemment qu'il le fût un peu moins – comme elle avait désiré de temps à autre qu'il fût un peu moins tout. Il apportait des jouets absurdes qu'on ne pouvait même pas montrer au bébé : d'adorables moutons, des pantins et des chats dont la laine ou le duvet étaient remplis de streptocoques, de drôles de petits ours en bois avec lesquels il se cognait le front, à sa bruyante et furieuse surprise. Et puis Russell parlait bébé et susurrait : « Guili guili, le titi mignon » en lui chatouillant les pieds. Si fréquemment le poupon goûtait franchement ces agaceries et criait de plaisir, ce n'en était que pire et amenait Ann à se demander – c'étaient les seuls moments – si Mat promettait réellement d'être un Voltaire et s'il était bien le fils de Barney ?

Finalement Russell, quand la force publique ne s'y opposait pas, essayait de montrer l'enfant aux visiteurs quand il dormait.

Ce fut mademoiselle Gretzerel qui mit fin à ce sacrilège. Mais c'était Ann qui avait monté le complot contre le trop tendre père ***putatif***.

La fascination exercée par la petitesse du bébé, l'intérêt de le voir grandir, la déclaration faite naguère qu'il ne com-

mettrait aucune de ses fautes à elle, et ne serait entravé par aucune de ses ignorances, la douce et naïve conviction qu'il était beaucoup plus beau qu'aucun des autres dont ses amies lui montraient les instantanés pris avec leurs kodaks, toutes ces émotions, plus son travail, plus le danger toujours croissant qu'elle courait pour voir Barney, l'absorbaient à tel point que la résolution de plus en plus nette de Russell de redevenir son amant ne l'ennuyait et ne la troublait que peu.

Ç'avait été une partie du système de Russell pour se dérober à la vie, de ne pas admettre qu'en dehors de mains tâtonnantes dans l'obscurité, il existât ce qu'on appelle des étreintes amoureuses. Mais à présent, dans son irritation, il devenait très précis en gestes et en paroles. Il rappelait à Ann qu'il avait été très généreux en la reprenant et en donnant son nom à un enfant qui pouvait ne pas être le sien. Il insinuait qu'elle pensait à son amant, et peut-être même couchait avec lui. Comme tout cela était absolument vrai, il était difficile pour Ann, qui était douée d'une certaine équité d'esprit, de se monter pour lui répondre avec indignation.

Elle avait envie de bourrer une valise d'effets, de prendre Mat sous son bras, et de s'en aller pour toujours.

Elle ne pouvait pas, pas avec Mat.

Et c'était précisément un moment où il lui était impossible d'aller rejoindre Barney. Sans parler de sa situation, du danger de l'enquête, il était occupé par le mariage de sa fille aînée. Elle avait trouvé un beau parti, un jeune homme qui entrait dans la diplomatie, fils d'un avocat, qui était conseil judiciaire d'un syndicat et propriétaire à Long Island.

Dans les « Mondanités » des journaux du dimanche de New-York paraissaient des portraits de « Miss Sylvia Dolphin, une délicieuse fiancée de Mars ».

Ann les montra à Mathieu, qui fut vivement intéressé, et lui dit – à une minute où ni Russell ni mademoiselle Gretzerel ne pouvaient l'entendre : « C'est ta demi-sœur, Mat. La reconnais-tu dans sa robe neuve de chez Lelong ? »

Mat eut un petit renvoi.

Une horrible fascination, peut-être enfantine, entraîna Ann au mariage : tout ce qui touchait Barney avait une telle importance ! Elle se tint dans la foule aussi loin que possible, sous la tente à l'entrée de la cathédrale de Saint-Patrick, derrière une vieille Irlandaise bâtie comme l'arrière d'un taxi, et vit sortir le cortège.

Sylvia avait l'air… « Eh bien, pensa Ann, elle a l'air d'une jeune mariée, ce qui ne m'est jamais arrivé, que je sache. »

Quant au marié… « Il fait l'effet d'un étudiant. Voyons… quelle parenté y a-t-il au juste entre lui et moi ? »

Alors arriva Barney aux acclamations du Tammany. Elle ne s'était pas rendu compte qu'il était de belle taille. Ou était-ce le haut-de-forme luisant, la jaquette, ajustée comme une peau de serpent, les gants clairs, les guêtres blanches, comme en portent les pairs d'Angleterre, la canne à pomme d'or ? Ann le contemplait avec une profonde, une folle adoration. « Voilà mon homme, là ! » Elle aurait voulu le dire à la femme dont le dos rappelait un autobus.

Mais l'étoile qui la fascinait, c'était Mona, madame Dolphin, l'innocente et irréprochable qui, pour Ann, était devenue « cette maudite femme, cette sangsue ».

Oui, en se remuant, en se risquant un peu, Ann put pour la première fois voir Mona, de l'autre côté de Barney.

Eh bien, oui, elle était aussi froide, aussi fière que sur le portrait aperçu sur le palier chez Barney, et elle portait superbement un long manteau de zibeline avec un col splendide. Du cristal… oui, mais sans rien de cette lumière intérieure qu'avait représentée le peintre. Elle avait un air morne, et son nez était plus aigu, sa bouche plus mince que sur la toile, et elle commençait en somme à avoir davantage l'air d'une momie.

« Gracieuse et morte, songea Ann, et c'est avec ça que Barney, le farouche Fenian, est obligé de vivre ! »

Au retour, dans le métro souterrain – avant d'être rétablie dans sa dignité de Femme Supérieure par l'adoration de Miss Feldermaus, la jalousie de madame Keats, les requêtes des prisonnières demandant à la voir et à être remises dans le droit chemin, – dans le wagon étouffant, entourée de voyageurs qui étaient projetés contre elle quand le train prenait un virage, tandis que la courroie à laquelle elle se tenait lui tirait le bras à le déboîter, Ann se représenta le tableau de la cérémonie tel qu'on aurait pu le décrire : Le riche et puissant juge Dolphin avec sa superbe femme, jouissant de son aisance légitime, tous deux bien établis dans cette solide et magnifique société qui peut se payer des vicomtes pour ses filles ; ces importants personnages assistant au mariage de leur héritière avec un jeune homme auquel il sera bientôt permis de préparer des cocktails pour les troisièmes secrétaires de la légation portugaise… et dans la foule, regardant

le noble cortège, une femme qui travaille et qui est la maîtresse méprisée de Barney…

« Mais il n'en est pas ainsi, n'est-ce pas, Barney ? Sinon, que ferais-je, si Barney ne m'aimait pas ? Je crois que j'en mourrais. Mat lui-même, j'imagine, ne me retiendrait pas sur cette terre. »

Cette idée la tourmentait. Miss Feldermaus fut surprise – tout en gardant sa philosophie – du mécontentement qu'elle manifesta à propos des conserves de haricots verts.

À quatre heures Barney téléphona, sous un de ses déguisements, « la Maison de protection Israélite pour les femmes coupables » : il espérait que la doctoresse Vickers pourrait passer à cinq heures pour parler à une de leurs pensionnaires les plus difficiles. « Nous avons quelque chose d'intéressant à vous montrer », disait la communication.

Il se trouva que la Maison de protection israélite était un speakeasy de la Quatre-Vingt-Quatrième Rue, et, s'il y avait là beaucoup de femmes coupables, on se contentait de leur administrer des cocktails.

Barney se leva gravement quand Ann entra, assura son haut-de-forme d'un geste de théâtre, et tourna sur lui-même.

« Suis-je beau ? demanda-t-il. Est-ce que je ressemble au duc de Westminster ? Tu ne me reverras peut-être plus jamais dans cette tenue.

— Mais pourquoi cette splendeur ?

— Tu ne te souviens pas ? Je te l'ai dit. Sylvia s'est mariée aujourd'hui.

— C'est vrai… je me rappelle maintenant. J'aurais aimé y assister.

— Vraiment ? – Mike, deux side-cars. – Je t'aurais fait envoyer une invitation, si j'avais pu supposer… Je pensais que tu préférerais peut-être ne pas rencontrer Mona. Elle te déplairait, en tout cas, c'est l'effet qu'elle me produit. Mais je suis désolé…

— Ça ne fait rien. J'aurais probablement bondi en te voyant si magnifique et j'aurais essayé de t'enlever à elle.

— Viens le faire au prochain mariage : mon autre fille est fiancée. J'ai pensé à toi, ma chère. »

C'était la seule fois que, même indirectement, elle eût jamais menti à Barney Dolphin.

Deux êtres endoloris essayant, dans un vague cabaret clandestin, de plaisanter légèrement.

Barney était plus libre, maintenant que sa fille avait été adjugée aux enchères en de bonnes conditions, et Ann commença d'être obsédée par l'idée de fuir près de lui le redoublement des caresses moites de Russell. Celui-ci devenait – oh ! elle était désolée, sans lui en vouloir : elle savait bien que c'était son refus exaspérant à elle qui l'affolait – il devenait un jouvenceau lubrique. Il entrait brusquement dans la salle de bain pendant qu'elle était dans l'eau, et faisait gauchement des plaisanteries grivoises et gênantes. Il perça exprès – elle en était sûre – une bouteille à eau chaude afin d'inonder son lit et d'avoir un prétexte pour demander à partager celui d'Ann cette nuit-là, et il se fâcha, non sans raison, quand elle lui proposa le divan du living-room… « Elle

avait si sommeil… justement ce soir… si ça ne vous faisait rien ?… »

Elle ne se défendit pas.

« Je m'aperçois avec tristesse, songeait-elle, que cette façon si vantée de préserver sa pudeur peut être bien pire et bien plus vile que la prostitution, je suis odieuse pour ce pauvre homme qui s'est conduit d'une façon aussi… peut-être même un peu plus convenable que possible. Il faut que je le quitte. Comment puis-je, avec Mat ? Il le faut. Une petite maison en banlieue : Gretzerel, Mat et moi, avec une bonne à cinq dollars par semaine pour aider à faire le dîner et la vaisselle. C'est dans mes moyens. »

Par une coïncidence assez saisissante, le lendemain soir, après un certain nombre d'autres observations morales acerbes, Russell conclut un sermon énergique par ces mots :

« Et encore une chose. Vous vous croyez une si bonne mère. C'est vous qui le dites. Je vous ai écoutée déclarer à de vieilles pimbêches que vous adorez soigner Mat – je n'aime d'ailleurs toujours pas ce nom-là, Ward aurait été tellement plus chic et plus original – combien vous préférez vous occuper de lui, plutôt que de diriger des prisonnières et de haranguer « l'Association universelle des touche-à-tout et des rédempteurs ! » Parbleu oui ! Votre dévouement, votre esprit de sacrifice consiste à payer mademoiselle Gretzerel pour faire toute la besogne malpropre. Tout d'abord, naturellement, si vous teniez le ***moindre*** compte de l'intérêt de notre enfant, et non de votre seul agrément et de la satisfaction de votre amour-propre, nous nous occuperions de louer une maison en banlieue, où il aurait du bon air et de la tranquillité et se ferait un bon système nerveux, au lieu de demeurer dans cette ville bruyante et qui pue.

— Mais, Russell, quand nous nous sommes mariés, je voulais trouver une maison hors de la ville, et vous avez déclaré que nous avions besoin du stimulant des intellectuels.

— Hein, les intellectuels ? Savez-vous une des différences qu'il y a entre vous et moi ? J'évolue, moi, j'écarte les idées périmées. Il fut un temps où je considérais les hommes d'affaires comme un rebut, un ramassis de propres à rien, et où je croyais que les intellectuels avaient le monopole des idées. Eh bien, j'ai changé d'avis, et, je vous le déclare, je veux que Mat grandisse entouré de gens ardents, pratiques, de producteurs qui font quelque chose, agents de change, dentistes, courtiers de publicité et ainsi de suite, comme on en trouve, disons à Mount-Vernon ou à Cos-Cob, et non par un tas de farceurs, de radicaux et de purs théoriciens. Maintenant je veux que vous m'écoutiez – si vous pouvez oublier pour un moment à quel point vous êtes un personnage considérable. Dimanche prochain nous louerons une auto et nous irons du côté de Winchester voir ce que nous pourrons trouver comme maison à louer dans la banlieue.

« Quand nous habiterons par là, il me sera plus difficile de voir Barney », pensait-elle, tout en disant avec douceur :

— J'en serai très contente. »

Russell faisait beaucoup valoir que, par pur intérêt pour Ann et leur fils Mat, il payait vingt-cinq cents par mille la limousine qu'ils avaient prise pour aller, dans les plus belles banlieues de New-York, découvrir leur Île d'Innisfree.

Un an et deux semaines avaient passé depuis qu'Ann avait roulé toute la nuit à côté de Barney Dolphin vers la Vallée de Virginie.

Russell parlait de la Dépression, du service des trains pour Mount-Vernon, de la quantité d'huile de foie de morue que devrait prendre Mat, de l'évolution de la crise et de la valeur de placement des propriétés de Pelham. Ann, assise droite et raide sur les coussins gris-tourterelle, fumait, trop vite, trop de cigarettes.

Ils visitèrent une douzaine de maisons convenables, qui avaient un garage pour deux voitures, et les avantages qu'assure la proximité d'une grande route. Ces habitations coûtaient de vingt à trente-cinq mille dollars. Aucune n'avait une pelouse de plus de douze cents pieds carrés, ni plus d'une belle couple d'arbres.

Ann savait que Russell avait mis de côté dix mille dollars ; elle, en fille de Waubanakee, malgré ses modestes traitements et l'empressement de toutes les anciennes prisonnières corrigées à emprunter, avait réussi, à force de joyeuses lésineries, à en amasser trois mille. C'était, fit-elle remarquer, tout ce qu'ils possédaient à eux deux.

« Mais, bon Dieu, nous n'avons pas à verser la totalité du prix. Nous paierons par exemple cinq mille, et nous aurons dix ans pour nous acquitter du reste. »

Elle fut saisie de la terreur qui accable un délinquant à sa première faute, quand il entend le juge prononcer : « Dix ans de travaux forcés. » Allait-elle être prise ? Russell pourrait-il, de quelque façon magique, grâce à cette force tenace des faibles, l'entraîner dans ce piège, si bien qu'elle serait forcée de rester avec lui dix ans pour l'aider à payer, sous peine « de le laisser tomber après qu'il se serait tué de travail, et aurait acheté la maison uniquement pour elle et pour son fils ? »

Elle ne voyait pas le piège, elle sentait son acier glacial.

Ils arrivèrent, par suite d'une erreur dans la liste d'un agent par ailleurs recommandable, à une maison, située près de Scarsdale, et qui plut à Ann. Abandonnée et délabrée, parmi des constructions en stuc, briques et tuiles creuses, en style Tudor de Georgie, espagnol de Californie, colonial d'Evanston et suisse du Connecticut, se dressait, à un quart de mille de toute route, sur un terrain irrégulier, raboteux, envahi par les mauvaises herbes, une ferme bâtie en 1860 : on en demandait cinq mille dollars. La charpente était en bon état. Il y avait un grand living-room, une cuisine, pas de salle à manger, l'eau courante mais pas de salle de bain, deux grandes chambres et une petite, et une terrasse comme sur une grande rue avec vue sur une vallée plantée de cornouillers.

On l'appelait le cottage *Tête de Pirate*. Quand Ann s'informa de l'histoire que rappelait ce nom, l'agent expliqua : « Oh ! vous savez, on l'a toujours appelé comme ça. »

Ann fit rapidement son calcul : une chambre pour Mat et Gretzerel, une pour elle et un petit coin pour Barney… Y passerait-il toute la nuit, ce n'était l'affaire de personne.

« Quelle charmante et drôle de vieille bicoque ! s'écria-t-elle.

— Vous êtes folle, dit Russell ; outre que c'est une ruine, il s'en faut de moitié qu'il y ait assez de place. »

Tout le long du chemin au retour il parla avec enthousiasme de la maison la plus « faite en série » de toutes celles qu'ils avaient vues : elle coûtait vingt-cinq mille dollars, mais ils auraient huit ans pour la payer. Ann écoutait avec la

sueur froide d'un homme qu'on emmène, à Sing-Sing, vers la salle d'exécution.

Ann se dit qu'il fallait prendre un parti, il n'y avait plus à tergiverser.

Elle pouvait avec Barney s'enfuir en Europe, dans un exil doré. Il avait encore assez d'argent pour cela, malgré la Dépression, et presque chaque jour il proposait l'évasion. Mais ils étaient trop âgés pour jamais devenir membres d'une société européenne. « Il aurait fallu nous rencontrer et songer à cela quand j'avais dix ans et Barney vingt-quatre. Quelle négligence ! » Ils ne seraient que de perpétuels touristes, abasourdis comme des aigles en cage. Mat, lui, ne prendrait racine nulle part, il deviendrait un dilettante, une ombre entre d'autres ombres impalpables circulant parmi des comtesses américaines et des femmes divorcées qui ne songent qu'à tirer autant d'argent que possible de leurs anciens maris, et à mener, grâce à leur pension, une existence facile sans devoirs, sans fierté ni honneur, parmi de pseudo-auteurs de pseudo-vers libres, de mystérieux colonels, docteurs et marquises qui n'auraient jamais vraiment appartenu à l'armée, exercé la médecine ou été reconnues par la noblesse, parmi des garçons d'hôtel, des professeurs d'équitation et des gigolos, le tout accompagné d'alcoolisme et très probablement de cocaïne… dans un monde qui existe en Europe sans être pourtant une minute européen, un monde d'oisifs sans grâce, de gangsters sans courage, d'orchidées d'un brun fané. Non ! Mieux valaient pour Mathieu même les sermons violents de Russell que cette vie entourée de rideaux de velours rouge râpés et graisseux.

Ou alors elle pourrait se résigner définitivement à être la femme de Russell, et sa maîtresse, en s'appliquant à être sourde et froide. Mais serait-il bon pour Mat d'avoir une telle mère, que le sacrifice aigrirait ?

Ou bien encore, elle pourrait, en compagnie de Mat, affronter la solitude et l'indépendance, avec Barney pour amant, s'il ne la quittait pas. Mais ne se lasserait-il pas de ce jeu de cache-cache ? Chose curieuse, malgré tous ses marchandages politiques, toutes les faveurs douteuses qu'il accordait à ses connaissances, malgré son expérience des aventures d'amour temporaires, Barney n'était pas amateur d'intrigues et d'aimables mystères. Il n'avait jamais caché ce qu'il était, il aimait la lutte ouverte. Et que penserait Mat de cette union irrégulière, quand il serait en âge de comprendre les allusions et les rires dissimulés de ses camarades ?

« En d'autres termes, se disait Ann, quoi que je fasse ce sera mauvais ; donc, à quoi bon se tourmenter ? Et n'est-il pas un peu naïf de te figurer que tu peux décider ce que tu feras ? Bien entendu, tu t'en iras simplement à la dérive et il n'arrivera rien… rien n'arrivera jamais. »

Le vendredi 3 avril 1931, tout se mit à arriver à la fois.

XLIV

À trois heures de l'après-midi, le vendredi 3 avril, la prisonnière 3.921, qui était à la Maison Industrielle pour chantage et vente de drogues et que, candidement, Ann croyait guérie de l'usage de l'héroïne, était libérée, et reçue dans le cabinet de la directrice ; le n° 3.921 – elle avait aussi parmi ses autres noms Sallie Swenson, Sarah Cohen et Sue Smith – y buvait du thé, pleurait, recevait avec reconnaissance dix dollars et affirmait que la doctoresse Vickers était sa bienfaitrice, son inspiratrice et, à tous points de vue et tous effets, sa sainte particulière.

À minuit, ce même vendredi, Sallie était arrêtée pour avoir, dans un état d'ébriété avancé, frappé le garçon chargé d'expulser les pochards turbulents, dans un respectable cabaret obéissant aux lois, et avoir, dans la voiture cellulaire qui la conduisait au poste, assommé un agent avec une pierre mystérieusement cachée dans son corsage, et chanté *Mademoiselle d'Armentières* dans la version originale.

Comme il n'y avait pas grande nouvelle à New-York à ce moment-là, un chroniqueur judiciaire pensa que le n° 3.921 pourrait lui fournir d'assez bonne copie et lui parla. Sallie avait la frousse et un terrible accès de remords. Elle dit que tout le mal venait de ce qu'au lieu d'être ramenée au bien par la discipline, à la Maison Industrielle d'où elle sortait juste, elle avait été traitée avec une mollesse si relâchée qu'elle s'était corrompue. Trouvant le journaliste singulièrement intéressé, et enchanté de cette attention masculine qui lui avait manqué ces derniers temps, Sallie ajouta que,

quand elle avait été condamnée pour un simple petit chantage, elle était une innocente paysanne ignorant le goût de l'alcool ou du tabac, pour ne rien dire des drogues, et que c'étaient les femmes qu'on dorlotait à la prison qui lui avaient appris à boire et à fumer.

Le journal publia longuement l'histoire en seconde page, le samedi matin, juste à temps pour fournir de la pâture à deux prédicateurs de Manhattan, soucieux, malgré leur renommée, car ni l'un ni l'autre, avant de lire la feuille, n'avait la moindre idée de l'enseignement qu'il donnerait le lendemain à son auditoire affamé. Pourtant, ils avaient déjà annoncé les titres de leurs sermons, si bien que, le dimanche matin, sous les deux indications différentes de ***Les gangsters et l'Évangile*** et ***Quand viendra le jour du jugement dernier ?*** les deux prophètes prononcèrent presque le même sermon, pour montrer que ce qui expliquait la vague de crime, ainsi qu'en témoignait Miss Sallie Swenson, c'était que les prisons étaient devenues de tels séjours de luxe et de paresse, que la crainte ne détournait plus les criminels de commettre leurs méfaits. L'un de ces révérends, spécialistes en pardon des péchés, proposa la remise en vigueur de la flagellation ; l'autre suggéra, comme moyen nouveau, l'emprisonnement solitaire et dans le silence pendant des années, sans autre occupation pour les prisonniers que de lire la Bible et de méditer sur leur perversité.

Ann se mit à rire en lisant le lundi matin ces harangues fulminantes. Personne ne prendrait au sérieux ces doctrines si en vogue vers 1800.

Cette après-midi-là elle reçut un télégramme anonyme :

« Vois aujourd'hui dans journaux sermons révérends Ingold et Snow enfin on vous atteint louve sous peau brebis. »

Le matin, elle avait trouvé sur son bureau de la Maison Industrielle dix-neuf lettres d'injures, dont trois anonymes. Les journaux avaient essayé de lui téléphoner même avant qu'elle fût arrivée à son cabinet. Elle était irritée, prête à la bataille, mais elle résolut – ce qui n'était sans doute pas sage – que le plus habile serait d'évincer les reporters, d'éviter la publicité. Elle se donna congé pour la journée, qu'elle alla passer avec Pat Bramble dans le Connecticut, et ne rentra qu'à minuit.

Quand elle eut les journaux le mardi matin, tout en mangeant ses flocons de maïs et sa crème, elle fut folle de rage. Un journal assez répandu, ***L'Étendard***, avait consacré une page entière à l'affaire Sallie contre la Maison Industrielle, sous ce titre : ***Les prisons-palaces poussent-elles au vice et au crime ?*** Plusieurs autres prédicateurs étaient venus à la rescousse pour sauver la nation. L'un disait dans une interview que, d'après des renseignements puisés à bonne source, « une certaine maison de correction pour criminelles » avait une directrice qui fumait des cigarettes avec les prisonnières et n'osait pas les punir. Une organisation féminine de Flatbush, qui depuis des mois essayait en vain de faire parler d'elle, malgré les innombrables résolutions qu'elle votait contre la Russie, le whisky, l'athéisme et les bains mixtes, fit une nouvelle tentative au moyen d'un ordre du jour qui condamnait Ann et demandait une enquête contre la Maison Industrielle par une commission que nommerait le gouverneur. Cette fois-ci, elles réussirent. Leur résolution fut publiée, encadrée en belle place, et entourée de portraits de femmes, si peu nets que ces dames auraient aussi bien pu être des chauffeuses de voitures d'ambulances, des membres du Cercle intime de Sapho ou du groupe n° 3 de la société « Cela se fait en France ». Mais on affirmait que c'étaient « des femmes éminentes de la société de Flatbush

qui protestent contre l'abâtardissement du régime pénitentiaire ».

Enquête par une commission nommée par le gouvernement ! « Maintenant, se disait Ann avec rage, je sais vraiment ce qu'éprouve Barney. »

Le morceau capital de la page était une interview avec l'assistante d'Ann, la bonne Sœur Keats.

En l'absence de la doctoresse Vickers, mystérieusement appelée en dehors de la ville, disait le reporter, madame Keats avait reconnu qu'on avait peut-être été trop indulgent avec Miss Sallie Swenson. On faisait un essai pour tenter de ramener les femmes au bien à force d'affection. Madame Keats personnellement n'approuvait pas cette méthode, car elle avait une expérience peut-être plus variée que la plupart des étudiantes en science pénale. Mais sa directrice, la doctoresse Vickers, et les autres membres de l'administration étaient de si charmantes personnes qu'elle consentait à oublier ce que lui avait appris la pratique, pour les aider à mettre leurs théories à l'épreuve.

Le lecteur le plus borné devait conclure de l'interview que, si madame Keats avait sa liberté d'action, si elle était directrice, elle mettrait fin à toutes ces absurdités, ne dorloterait plus ces monstres, et en ferait des anges par des procédés aussi nouveaux que le cachot obscur, le chat à neuf queues, le pain et l'eau.

Ann monta le perron de la Maison Industrielle à l'allure d'un cyclone. Avant même d'avoir ôté son chapeau elle appuyait sur le bouton d'appel de Miss Feldermaus : « Envoyez-moi Keats, vite ! » Puis à la sous-directrice qui ouvrait

une bouche de poisson : « Keats, est-ce que vous avez donné cette interview qui a paru dans *L'Étendard* ?

— Oh ! n'est-ce pas que c'est abominable ! Naturellement je n'ai rien donné du tout. On a envoyé un reporter ici et je lui ai dit que je ne voulais pas lui parler, ajoutant seulement que nous nous plaisions à essayer de nouvelles méthodes. Sur quoi il s'est retiré, et voilà ce qu'il a fait !

— Keats, je devais aller aujourd'hui à Philadelphie pour parler au déjeuner d'un club féminin. Vous irez à ma place et vous ferez bien de partir sur-le-champ, à la minute. Vous ne pourrez être de retour que tard dans la soirée, vous n'aurez donc pas besoin de me faire votre rapport avant demain matin. Voici les renseignements, le nom de la présidente, l'adresse de l'endroit où a lieu le déjeuner, et votre billet de chemin de fer. Filez vite et ne ratez pas le train de dix heures. Je vais leur téléphoner que c'est vous qui me remplacez. Feldermaus ! Demandez-moi à Philadelphie le numéro que voici, vivement. Au revoir, Keats. »

Débarrassée de madame Keats, Ann téléphona à un journaliste de *L'Étendard* qu'elle savait être tout dévoué à Malvina. Il interrogea quelqu'un qui demanda à un autre, qui s'informa auprès d'un troisième, et un quart d'heure après il téléphonait à Ann ce renseignement : « Madame Keats avait rédigé elle-même l'interview de *L'Étendard*, le reporter n'avait ajouté qu'un chapeau et deux paragraphes de description. »

Ann resta ce jour-là quatorze heures à la prison, de neuf heures du matin à onze heures du soir, et elle passa presque tout ce temps assise à son bureau.

Quand Miss Feldermaus, épuisée, se traîna chez elle, à minuit, elle déclara à sa famille : « Bon Dieu, quelle journée ! Si c'était rigolo ? Écoutez. Il y a des mois que je n'avais vu le Grand Chef s'amuser tant de quelque chose. Elle a eu quelquefois l'air un peu embêté, mais aujourd'hui, ah ! mes enfants, c'était cette vieille m'ame Dynamo en personne et ce qu'elle vous a avalé les gens… Parole, elle envoyait toutes les minutes quelqu'un par-dessus bord, du haut du douzième étage, et tout ça sans cesser de rire. Quelle journée… et quelle patronne ! Bigre, je voudrais voir son gosse. Je parie qu'il serait de taille dès maintenant à tenir tête à la fois à Gene Tunney et à Max Schmeling. »

Et en réalité Ann avait passé cette journée à se dire : « Essayer de ***décider***, quelle bêtise ! Naturellement, la décision a été prise pour moi comme je savais qu'elle le serait. Seuls Ann et Mat, tous les deux ensemble. Et une situation, toujours. Pas de mari… Mais j'espère que Barney viendra quelquefois et ne m'en voudra pas trop d'être redevenue Ann Vickers. »

Elle prit le dossier qu'elle avait fait sur madame Keats, y colla l'interview de ***L'Étendard*** avec des annotations, et téléphona au gouverneur qui s'était toujours montré bienveillant pour elle et disposé à la soutenir chaque fois qu'elle faisait une réforme.

« J'apprends qu'on tape un peu sur vous aujourd'hui, lui dit le gouverneur. C'est parfait ! Cela vous met tout à fait en posture de devenir vous-même un jour gouverneur.

— Le ciel m'en préserve ! Les prisonnières sont obligées de rester pour écouter mes discours, Gouverneur, mais les auditoires libres pourraient bien se sauver devant moi. Je veux vous communiquer quelques faits précis sur mon assis-

tante – et ennemie – madame Keats qui veut ma place et dont l'interview, qu'elle a écrite elle-même – j'en ai la preuve – servira de point de départ à toutes les attaques contre moi… Cette madame Keats est une cousine de Mick Denver, le chef démocrate d'un district, et la belle-sœur de Walton Pybeck, le leader républicain : ils se sont entendus pour la faire entrer ici avant que je n'y arrive. Elle a été renvoyée, à la fin de sa seconde année, d'une école supérieure de Chenango, pour grave échec à ses examens et depuis elle n'a fait aucune espèce d'études. Elle était à cette horrible « Maison de correction pour femmes de Fairlea », dans le Nord-Ouest, quand il y a eu une affreuse révolte et on l'a accusée de voler sur la nourriture et de suspendre les récalcitrantes à une poutre, le bout de leurs pieds touchant à peine le sol, si bien que l'une d'elles en est morte ; mais on a fait le silence et on ne l'a pas fait passer en justice : on s'est contenté de la renvoyer et elle est revenue dans l'Est. » Elle lut encore une dizaine de documents de son dossier, puis : « Je l'ai gardée ici, sans cesser de la surveiller une seconde, afin qu'elle ne puisse faire de mal, parce que cela empêchait les politiciens de se mêler de mon troupeau et me permettait d'aller de l'avant. Maintenant je vais la chasser, et, si elle proteste, je produirai mes griefs. Elle ne se doute pas, j'en suis sûre, de tout ce que je sais. Ce que je vous demande, c'est si vous m'appuierez ?

— Vous êtes sûre de tous vos dires ? Vous avez des preuves ?

— Oui, des documents, et j'ai les noms et adresses des témoins.

— Alors je vous soutiendrai. Bonne chance, Docteur.

— Merci, Gouverneur. »

« Je voudrais, songeait Ann, pouvoir l'appeler « Votre Excellence » et sur le ton juste. Mais j'ai peur de ne pas être très bonne pour traiter les gens d'Excellence… Feldermaus, demandez-moi la Société immobilière de l'Hudson et de l'intérieur, à Yonkers. Vivement. »

À l'agent immobilier qui les avait accompagnés, Russell et elle, à Westchester elle murmura : « C'est la doctoresse Vickers qui vous parle – de la Maison Industrielle de Stuyvesant. Vous m'avez fait visiter des maisons. Hein ? Oui, si vous y tenez, je suis également madame Russell Spaulding. Vous vous rappelez cette vieille petite maison à la limite de Scarsdale… le cottage ***Tête de Pirate*** ? Non, ça me suffit comme taille. Mais je me fiche pas mal… excusez-moi, je veux dire… mais non, c'est vraiment ça que je veux dire… je me fiche pas mal de salles de bain à carreaux de faïence et d'incinérateur à gaz pour les ordures. Vous m'en demandiez cinq mille. Quel serait le tout dernier prix du propriétaire ? Hein ? Oh ! vous plaisantez. (Et elle s'était montrée si accommodante ce dimanche-là, si madame Russell Spaulding !) Je consentirais à payer trois mille six – deux mille cinq comptant et les onze cents autres dans deux ans. Oui, arrangez ça avec les propriétaires et dites-leur de se décider rapidement, sinon je retire mon offre. Hein ? Oh ! quelle folie ! Rien ne se vend en ce moment, avec cette crise : ils ont bien de la chance qu'on leur fasse une offre. »

Elle avait envie de chanter.

« J'ai une maison pour Mat et pour moi ! Et peut-être que Barney y passera quelquefois le dimanche… Voyons, quand Malvina viendra, je prendrai la petite chambre et lui donnerai la grande. Quand ce sera Barney… parfait. »

La Maison israélite de protection pour les femmes coupables téléphona et dit – c'était assez surprenant – : « Cette histoire de presse vous ennuie… puis-je faire quelque chose pour vous ?… Très bien. »

L'appel téléphonique suivant dit d'une voix lasse et traînante :

« Ann ? Ici Pearl… Pearl MacKaig. Je retire ce que j'ai dit… en partie. Je suis heureuse de vous voir attaquée par les réactionnaires : ça vous ramènera peut-être à nous, ma chère. Bonne chance, sacrée vieille libérale ! »

Pendant qu'elle se mettait en communication avec les journaux, avec tous, parlant tantôt avec brusquerie, tantôt avec un faux enjouement, elle projetait déjà la restauration de la ***Tête de Pirate*** : la pelouse parsemée de narcisses pour le printemps, un petit jardin plein de zinnias, de dahlias et de jacinthes avec des bordures de violettes, et une plate-bande réservée à la fleur ordinaire qu'elle aimait entre toutes, l'honnête pensée à figure de chat. Tout en secouant les directeurs de journaux, ou en les amadouant, elle ajoutait à son cottage une salle de bain – mais une seule, avec boiseries en sapin blanc, sans carrelage inutile – et choisissait pour le living-room un papier à l'ancienne mode et une cheminée blanche… « Voyons, dans cette petite boutique de New Canaan, je dénicherai un vieux manteau de cheminée, très bon marché… Allo ! oui, oui. Je suis la doctoresse Vickers de la Maison Industrielle de Stuyvesant, et je désire parler à l'administrateur, sur-le-champ… Doctoresse Vickers.

Elle invitait tous les journaux de la ville à envoyer un reporter – une femme de préférence, mais elle n'insistait pas – pour circuler dans la prison, parler à n'importe quelle détenue ou quelle gardienne, sans être accompagné, et con-

naître la vérité, en réponse aux sermons des dames patriotes de Flatbush.

Les journalistes vinrent, et elle les reçut sans empressement exagéré. Elle leur demandait seulement : « Préférez-vous circuler seul ou accompagné d'un gardien ? »

Quand ils avaient fini, ils l'assuraient qu'ils lui étaient favorables, et lui demandaient quand elle pourrait déjeuner avec eux.

Elle respira alors plus librement et put donner un instant à la question du tapis qu'elle mettrait dans l'escalier de la *Tête de Pirate*.

La Société immobilière de l'Hudson et de l'intérieur répondit par téléphone qu'elle aurait la maison aux conditions qu'elle offrait.

Elle téléphona à Flatbush pour inviter à un thé le bureau du « Club de femmes du monde éminentes ».

Elle rédigea des notes à l'effet d'obtenir – sans beaucoup de chance d'y réussir – comme directrice adjointe Jessie Van Tuyl, autrefois condamnée et martyre à Copperhead Gap, actuellement à la tête d'un collège pour ouvrières à Détroit.

Le dernier des reporters quitta la Maison Industrielle à onze heures du soir, et Ann embrassa Miss Feldermaus en s'excusant : « Je vous ai tuée de travail aujourd'hui, ma pauvre petite ! » puis rentra, elle aussi, chez elle, si heureuse que, après avoir été jeter un coup d'œil sur Mat endormi et serrant les poings dans une attitude belliqueuse, elle se montra très aimable et très gaie avec Russell, ce qui l'obligea à fermer sa porte à clef et à écouter, venant de l'autre côté, des réclamations furieuses de son mari, absolument justi-

fiées, elle le reconnaissait. Elle se leva de bonne heure le mercredi matin, pour goûter les articles rectificatifs de la presse sur la Maison Industrielle, et le premier titre qu'elle lut, ce fut dans le *Recorder*, en tête de la première colonne de la première page :

DEUX JUGES INCULPÉS
PAR LE GRAND JURY DE NEW-YORK
POUR AVOIR TOUCHÉ DE GROS POTS-DE-VIN.
Les juges Bernard Dolphin et Henry Seiffelt
accusés d'avoir faussé le verdict
dans l'affaire de l'égout de la reine.

LE GRAND JURY SIÉGEANT À HUIS CLOS ÉTUDIE
LES RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE
ET FAIT DES DÉCOUVERTES SURPRENANTES.

Ann eut l'impression que tous les journaux se montraient favorables à la Maison Industrielle. Elle ne les lut pas. Elle ne les lut jamais.

XLV

À côté de Malvina Wormser qui lui tenait la main et poussait de petites mais vives exclamations d'indignation, Ann assista aux quatre journées du procès de l'État contre B. D. Dolphin. Elle négligea sa propre lutte. Elle désirait presque que madame Keats l'attaquât maintenant : c'eût été un soulagement d'avoir à étrangler quelqu'un comme elle.

Ces deux femmes passaient pour être, et se croyaient elles-mêmes de bonnes féministes, de loyales citoyennes, d'honnêtes membres de la classe laborieuse, et elles n'étaient que dévouement pour un homme qui, à mesure que les débats se déroulaient dans cette salle d'audience lugubre et sans air, semblait de plus en plus avoir été un coquin complaisant.

Tout d'abord, et jusqu'à ce qu'elle eût remarqué sur un mur la tache qui avait la forme de l'Afrique, Ann ne s'aperçut pas que c'était dans cette même salle qu'elle avait vu le juge Bernard Dow Dolphin en robe de soie, saluant de la tête les gens qui se levaient respectueusement à son entrée. Un autre juge, également en robe de soie, siégeait sur la même estrade élevée, sous le double faisceau d'or qui symbolisait la sainteté de la loi, et tout le monde se leva quand ***il*** parut, tout le monde avait maintenant confiance dans ***son*** impeccable sagesse.

Une seconde, en pénétrant dans la salle, Ann avait cru que ce nouveau juge était Lindsay Atwell. Ce n'était pas lui, mais, se dit-elle avec fureur : « Il ne manquerait que cela pour que l'ironie fût complète. »

Elle ne regarda pas beaucoup le juge. Elle vit le dos de la tête de Barney quand il s'assit, en apparence indifférent, près de la table de l'avocat ; elle vit le profil rigide de Mona Dolphin, au premier rang du public, et les mâchoires des jurés qui mastiquaient du chewing-gum ; souverains hier d'épiceries et de garages, maîtres souverains aujourd'hui de l'honneur d'un homme.

L'affaire était d'une simplicité consternante. Les entrepreneurs de certains égouts avaient concédé une partie du travail à des sous-concessionnaires, qui avaient ensuite réclamé un supplément de fonds. Barney, chargé de juger le procès, avait obstinément conclu en faveur des premiers adjudicataires et avait par la suite été nommé directeur de la Société. À la même époque il avait déposé en banque cent mille dollars sur lesquels il ne pouvait, ou ne voulait pas, donner d'explication.

C'était une fastidieuse énumération de chiffres, pénible à entendre, aussi pénible en somme et aussi fatale qu'un cancer.

Mais Ann ne fut ni lasse ni engourdie lorsque, la seconde après-midi, tournant la tête, elle aperçut derrière elle dans l'assistance Russell Spaulding très attentif. « Oh ! mon Dieu, chuchota-t-elle à Malvina, Ignatz est là ! Ne sortez pas avec moi. » Elle essaya de prendre un air indifférent de bonne épouse quand, à la fin de l'audience, elle rejoignit Russell et lui murmura doucement : « Curieux procès. Mais je ne savais pas que vous vous y intéressiez. »

Russell se contenta de grogner et ils passèrent dans la galerie de marbre. À peine avait-il dit : « Regardez donc », que soudain Barney et Mona étaient sur eux, et que Barney s'arrêtait, retenant sa femme par le bras. Mona regarda, sans

sourire, et Russell en fronçant le sourcil. Ann sentit qu'elle avait l'air d'une étudiante surprise avec son amoureux ; seul Barney, sans paraître embarrassé, garda son enjouement.

« Ah ! Mona, voici la doctoresse Vickers, directrice de la Maison Industrielle de Stuyvesant, pénitencier pour femmes. C'est une bonne cliente à qui j'envoie… ou envoyais des condamnées. Docteur Vickers, ma femme.

— Et voici, juge, mon mari, Russell Spaulding.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, je crois, chez la doctoresse Wormser, dit Barney.

— Je ne m'en souviens pas », répliqua Russell du ton le plus offensant qu'il put prendre.

Mona Dolphin dit avec condescendance, en imitant l'accent de Mayfair : « Mais le juge vous a, il me semble, nommée docteur Vickers, madame Spaulding.

— En effet : je garde mon nom de jeune fille dans mes fonctions.

— Ah ! vraiment ? Très intéressant. Comment se fait-il que vous ayez renoncé à la médecine ?

— Ce n'est pas ce doctorat-là que j'ai.

— Ah ! il y en a donc d'autres ? Très curieux. Je crois vraiment qu'il faut nous dépêcher maintenant, Bernard. Enchantée d'avoir fait votre connaissance. »

Russell et Ann étaient seuls dans la galerie. Ann avait vu Malvina se faufiler dehors, fuyant l'orage.

Elle se dirigea vers l'escalier.

« ***Attendez***, gronda Russell. Il y a une ou deux questions que nous allons régler, et sur-le-champ, à la minute même, avant que vous n'ayez le temps de forger de nouveaux mensonges. Cette canaille de Dolphin a été votre amant ?

— Pourquoi « a été » ? Il l'est.

— Ah ! alors cette fois vous n'allez pas mentir. Eh bien désormais, il ***a été***, il n'est plus. Je vous interdis absolument, et de façon définitive, de jamais le revoir, n'importe quand, n'importe où, ce qui signifie que vous ne reviendrez plus à cet ignoble procès faire des vœux pour votre escroc et tripoteur chéri. Compris ?

— Oh ! oui. – Maintenant Ann avait un accent de lassitude. – Très bien. J'aurai quitté votre appartement avant minuit, avec Mat et Gretzerel, et cette fois, bien entendu, c'est pour toujours.

— Mais Ann… non, ce n'est pas ce que je veux, Ann, je ne veux pas que vous vous en alliez et surtout je ne veux pas que Mat parte… je l'aime. Peu importe qu'il ne soit peut-être pas mon fils… mais il l'est. »

Russell pleurait franchement, sans faire attention à un agent de police qui, ébahi, passait près d'eux de son pas lourd.

Avant minuit Ann était à l'hôtel avec Mat et sa nurse.

Mona avait ses filles avec elle le dernier jour du procès. Aussi impassibles et froides qu'elle, elles avaient le même nez crochu. « Comme elles me haïront quand elles sau-

ront ! » pensa Ann, et elle frissonna. Mais elle ne s'occupa guère d'elles : elle observait avec trop d'intensité les visages des jurés pendant les dernières interventions de la défense et du ministère public, serrant avec désespoir la main de Malvina quand elle voyait des yeux mornes, ennuyés, des bâillements, des épaules endolories qui se frottaient contre le dossier des bancs du jury.

« Ils ne verront jamais, que Barney n'est pas *comme ça*… qu'il a, tout au plus, joué le jeu comme on le faisait autour de lui… qu'il avait besoin d'argent pour ses maudites vierges de cristal, pas pour lui… que, s'il a commis une faute, il ne recommencera pas… Oh ! je les étranglerais… ils ne le comprendront jamais. » Ainsi songeait, torturée, Ann… la féministe, la travailleuse sociale de profession, la criminologiste experte.

Elle surveillait fiévreusement le président du jury, un gros homme à l'air méprisant qui chiquait des morceaux de cigares.

L'avocat de Barney, résumant les déclarations mêmes de son client, répéta que celui-ci ne pouvait révéler l'origine des cent mille dollars qu'il avait déposés en banque à l'époque du procès entre les entrepreneurs, parce que ce serait trahir une transaction immobilière très importante et parfaitement régulière, et non seulement gêner mais positivement ruiner ses associés dans cette affaire. Ce silence hardi et résolu du juge Dolphin dénotait en lui, non, comme l'avait insinué si gratuitement l'accusation, un tripoteur se faisant payer ses services, mais « un homme ayant un si haut sentiment de l'honneur, qu'il supporterait n'importe quel blâme, n'importe quel châtiment injuste, plutôt que de trahir ses collaborateurs dans des négociations dont l'essence

même était le secret, un secret parfaitement honorable… » Quand le savant avocat eut ainsi fait appel à ses amis les jurés, en montrant un front d'albâtre innocent et des yeux pleins d'une affection attristée, Ann vit le chef des jurés secouer un peu la tête puis, mâchonnant son bout de cigare juteux, faire entendre un grognement cynique. Quand le ministère public fulmina : « Plus le magnifique déploiement par M. Dolphin du plus remarquable talent de légiste démontre sa science, sa finesse et sa conduite en apparence impeccable, plus s'impose la conclusion qu'on ne peut garder aucun ménagement devant sa culpabilité évidente dans le cas présent », le chef du jury approuva d'un signe de tête et cracha.

Le juge fut bref, modéré, généreux, et en somme, impitoyable. Le jury se retira pour délibérer à midi.

Ann essaya de s'imposer de s'en aller jusqu'à la rentrée de celui-ci. Malvina lui assura que ce serait très sage pour elles deux. Elles restèrent donc dans la galerie, lasses, marchant de long en large, les pieds endoloris, puis sortirent pour aller prendre dans une droguerie un œuf battu dans du lait, mais, prises de peur, revinrent en courant avant même d'avoir fini de boire.

Barney était sorti avec Mona et ses filles, et attendait comme elles, l'air calme ; à la vue d'Ann et de Malvina, son visage s'était éclairé, et il vint à elles résolument. « Ne vous inquiétez pas : je sais ce que sera le verdict, étant, vous ne l'ignorez pas, un juriste très expérimenté ; ce sera : « Coupable. »

À vingt pas de là, Mona et ses filles dévisageaient Ann à travers une jumelle imaginaire.

Sans s'arrêter à la présence de Malvina, Barney grogna hardiment :

« Grand Dieu, Ann, si je pouvais seulement partir avec vous pour un autre week-end, je me moquerais des cinq ans qu'ils vont me donner à faire au pénitencier de Manawassett. Mais il est temps que je retourne auprès de ma famille… Ann ! »

Elle suivit des yeux Barney et les trois femmes qui s'éloignaient.

Malvina prononça soudain : « Je pense que Barney est coupable.

— Oui, je le suppose… légalement.

— Eh bien… »

C'est à cela que se borna la conversation entre la doctoresse Wormser et Ann Vickers sur le côté moral de l'affaire.

Ann regarda une horloge. Elle était certaine que le jury s'était retiré depuis une heure et demie : il y avait exactement vingt-cinq minutes.

Elle pourrait aller voir Lindsay… le juge Atwell. Oui, elle pourrait faire cela… ce serait une bonne idée, pour tuer le temps… et par courtoisie. Oui, cela pourrait se faire… oh ! pas immédiatement, un peu plus tard.

« Nous pourrions faire le tour du parc, dit Malvina.

— Oui… on pourrait. »

Elles ne firent pas un pas vers l'escalier.

Elles s'assirent sur le large bord d'une fenêtre.

« Il faudrait vraiment que je fasse un saut en ville pour voir un malade, dit Malvina, puis je reviendrais.

— Oh ! »

Malvina ne s'en alla pas.

Trente et une minutes s'étaient écoulées.

Quand il se fut passé une heure, qu'elles furent retournées à la pharmacie puis revenues, Ann marmotta : « Je vais explorer ce bâtiment pendant quelques minutes. Attendez-moi ici. » Elle avait besoin d'être seule, cela lui permettrait de penser à faire quelque chose d'ingénieux et d'utile.

Elle n'y réussit pas. Elle continua à se sentir aussi désemparée dans le train express de la Loi que Lil Hezekiah entre les mains du capitaine Waldo.

Puis elle aperçut Barney et ses femmes. Ils étaient assis, seuls, dans une autre salle d'audience, tournant le dos à la porte entr'ouverte. Au moment où Ann jetait un regard dans la salle – sans bien se rendre compte qu'elle espionnait, tant elle avait l'impression de faire partie de cette famille – elle entendit la voix haute et égale de Mona disant : « Les petites et moi nous aurons à subir la ***vraie*** souffrance, à supporter le déshonneur que vous nous avez infligé, pendant que vous serez bien à l'abri, en sécurité. Mais nous vous attendrons pour porter notre croix quand vous serez libéré, et nous essaierons de pardonner autant que…

— Oui vraiment ? » dit rudement Barney.

Ann s'enfuit.

Le jury rentra à quatre heures sept. Le tribunal se remplit si vite, si tumultueusement, qu'Ann fut séparée de Malvina et poussé près de Mona qui avait Barney de l'autre côté d'elle.

« Que dites-vous, coupable ou non coupable ? demanda le greffier.

— Coupable », grogna le chef du jury.

Ann regarda Mona, dont les lèvres remuaient : elle priait. Puis Ann jeta les yeux sur Barney, qui priait également. Mais elle n'y fit pas grande attention, car elle-même priait.

Quand deux gardes s'avancèrent, Barney se leva, leur fit un signe de tête et alla s'asseoir entre eux, malfaiteur condamné.

Le juge prononça immédiatement sa sentence, qu'il tenait évidemment toute prête, et conclut son imposant discours en ces termes :

« … pour que vous puissiez vous repentir et, si possible, obtenir votre pardon, pour qu'en y pensant tous les jours, vous vous rendiez compte que jamais crime n'a eu si peu d'excuse, je vous condamne à six ans de travaux forcés. »

On emmenait Barney par une porte de derrière. Il ***fallait*** qu'Ann courût à lui pour lui dire adieu, et elle ne pouvait pas. Désespérée, à l'agonie, ne sachant ce qu'elle faisait, n'ayant conscience de rien, sinon que cette femme près d'elle était aussi une partie de Barney, et lui une partie d'elle, elle saisit la main de Mona.

Celle-ci se dégagea, bondit et, regardant Ann de toute sa hauteur, murmura : « Oh ! » comme si elle avait marché sur un serpent. Puis elle sortit de la salle, tandis qu'Ann restait pliée en deux, ayant perdu toute fierté, toute dignité, tout courage.

XLVI

La doctoresse Ann Vickers congédiait – mais elle disait « chassait » – son adjointe, la bonne madame Keats.

« Je vous donne la possibilité de démissionner – pour parler comme font toujours lâchement les chefs, Keats. Sinon, je vous briserai. Vous avez comploté contre moi depuis mon arrivée ici. Je ne crois pas que vous ayez fait des bénéfices illicites, vous avez simplement essayé de me couper la gorge. Si donc vous voulez bien signer ceci… c'est votre démission, en termes très justes et très modérés, je le sais, puisque c'est moi qui l'ai rédigée.

— Vous croyez pouvoir vous en tirer comme cela, Miss Vickers, mais j'ai des amis…

— Oui, je sais, vous avez vu chez lui, à onze heures, hier soir, le sénateur O'Toolohan… Non, je n'ai pas eu recours à un détective privé, mais j'ai de bons amis dans la police municipale. J'ai par écrit tous les détails, je crois, de votre complot – et je ne conserve pas les pièces originales du dossier ici dans mon bureau ; inutile, donc d'essayer, le soir, après mon départ, de découvrir la combinaison de mon coffre-fort personnel.

— Vous… maintenant, écoutez, Miss Vickers.

— Docteur Vickers, je vous prie.

— … je me moque pas mal de ce que vous pensez avoir contre moi. Mais ce que je possède, moi, contre vous ! Est-ce que ça ne vous mettrait pas en jolie posture, ***Docteur***

Vickers, Madame la directrice Vickers, Madame Spaulding, ou quel que soit votre nom, s'il était révélé que vous avez été la maîtresse d'un juge criminel qui subit sa peine à Manawassett ? Allez-y : portez vos accusations contre moi et vous verrez celles que je sortirai contre vous ! Je ne donnerai pas ma démission.

— Keats, cela prouve que vous n'avez jamais compris. Vos imputations contre moi me sont absolument égales. Peu m'importe de perdre ma situation ici, pourvu que je sois débarrassée d'une peste comme vous. Je ne demanderais pas mieux que d'entrer dans les affaires et de gagner de l'argent… comme je peux le faire. À propos, comment se fait-il qu'on ne vous ait pas poursuivie pour meurtre quand est morte la femme que vous avez suspendue par les pouces, au pénitencier de Fairlea ? Avez-vous par hasard appris que le procureur général, qui vous protégeait, est mort il y a deux mois ? Mais c'est assez nous chamailler. Signez ceci, et nous serons bonnes amies, et sans rancune. »

Madame Keats signa.

Ann à son bureau dessinait des hiéroglyphes sur son buvard et méditait : « C'est dégoûtant ! Tu fais du mélodrame ! Est-ce une façon de diriger tes subordonnées ? Du vulgaire mélo !

» Eh bien, non ! Je ne vais pas me faire des excuses : le mélodrame est courant de nos jours. Des bootleggers sont tués par leurs complices, des ministres assassinés, des aviateurs s'écrasent sur des maisons et y brûlent de vieilles dames ; des enfants sont enlevés et tués ; des rois, chassés de leur pays, meurent de faim dans des hôtels de dernier ordre ; des évêques méthodistes sont accusés de jouer à la Bourse et de truquer les élections ; des milliardaires se suici-

dent et on découvre que c'étaient des faussaires. Des garçons de cinq ans, dans une banlieue élégante, jouent aux gangsters et en tuent un de trois… et des gangsters, qui viennent d'emmener des gens faire une promenade en auto et les ont criblés de balles, se précipitent chez eux pour porter des pensées à leur chère vieille maman dont c'est l'anniversaire. Un petit Hindou décharné, qui ne se nourrit que de lait de chèvre, bafoue tout l'Empire britannique. On condamne à mort des nègres de quatorze ans pour un rapt qu'ils n'ont pas commis, et les juges de la Cour suprême confirment solennellement la sentence. Des sous-marins ne veulent pas remonter à la surface et des aéroplanes se refusent à rester en l'air. On construit des buildings à cent étages et des garçons de quinze ans conduisent des machines à essence, sur les grandes routes à soixante-dix milles à l'heure sans, certains jours, tuer personne. Une nation de cent vingt millions d'âmes permet à quelques fanatiques de la faire passer de la bière au gin qui empoisonne. Des assassins connus se promènent dans les rues et dînent avec des juges. Des pairs britanniques sont emprisonnés pour avoir truqué des rapports de sociétés. Et je crois que je ne pourrais pas résister à cet incroyable drame de Barney envoyé au bagne, si je ne traitais pas Keats d'une façon un peu mélodramatique.

» Je voudrais qu'elle osât m'attaquer : je serais fière que le monde entier apprît que Barney est mon amant. »

Elle alla visiter la prison d'État de Manawassett.

Pour elle, experte en la matière, il n'y avait rien d'horrifiant dans les sombres murs qui, tels une tombe pour des morts vivants, se découpaient sur un fond de nuages

orageux de juillet, rien d'intimidant dans les gardiens alignés sur le haut des murs, le fusil sous le bras, mais la pensée que Barney était enfermé là comme un criminel, un condamné, lui causait un peu de frayeur. Elle avait connu trop de détenus pour considérer la plupart d'entre eux comme différents en quoi que ce fût de ses autres amis. Mais son ancien sentiment lui revenait, de l'absolue et absurde niaiserie de tout le système, de la croyance puérile de ce grand enfant, l'État, qui se figure que des murs en pierre, des grilles d'acier, une mauvaise nourriture et la surveillance de gardiens, trop stupides pour faire des conducteurs de tramways, allaient, par magie, apprendre à d'honnêtes bandits comme Barney Dow Dolphin à devenir chefs de chœur à l'Y.M.C.A.

Elle fit passer sa carte au directeur qui la reçut avec empressement dans son cabinet. En y allant, elle eut un moment de terreur pour Barney en jetant les yeux sur un couloir de cellules et en retrouvant cette odeur de désinfectant, de blattes, de nourriture grossière et de vomissure qu'elle avait presque oubliée dans sa décente Maison Industrielle.

Elle connaissait le directeur, qui valait mieux que sa prison. Ils s'étaient rencontrés à des conférences professionnelles, luttant contre la peine capitale, travaillant à obtenir plus de mises en liberté sur parole, contrôlées par des fonctionnaires mieux payés, et à instituer une meilleure éducation que celle qui se donnait dans les prisons.

« Voici une belle surprise, docteur Vickers. Vous aimeriez visiter notre établissement ?

— Un peu plus tard, mais… ce n'est probablement pas très régulier… je voudrais parler en particulier au juge Dolphin.

— Hum ! Oui… c'est contraire au règlement. Il ne doit recevoir de visites qu'au parloir, mais, puisque nous sommes confrères, je vais pouvoir arranger cela… vous le verrez ici… j'ai à m'absenter pour une demi-heure, de toute façon. On ne vous dérangera pas. »

Elle se demanda ce que savait au juste le directeur, mais elle se posa la question légèrement, sans appréhension. Il n'y avait qu'une chose dans sa vie dont elle n'aurait jamais honte, sa passion pour Barney.

Le directeur fit demander Barney – et ce fut pour Ann un moment assez pénible que celui où il dit à un gardien : « Amenez ici le n° 37.896 » – puis la laissa là, la porte ouverte sur le bureau voisin où travaillaient une demi-douzaine de prisonniers-secrétaires, en sinistre uniforme gris. Elle entendit s'ouvrir la porte extérieure, vit les scribes lever les yeux et les entendit crier : « Tiens, c'est le bon vieux juge, le gredin qui m'a envoyé ici, et maintenant regardez-le ! » puis : « Bonjour, Votre Déshonneur ! » et encore : « Oh ! mignon, tu n'as plus l'air d'un juge à présent, tu as une tête de grinche » ou enfin tout simplement, d'une voix douce : « Pieuse canaille ! » Barney entra vivement dans le cabinet du directeur, tête baissée, sans voir Ann. Lui aussi était vêtu du morne et informe sac gris, non rasé, les mains calleuses et sales. Quand il leva les yeux, il poussa une exclamation de surprise : « Oh ! on ne m'a pas dit… » puis ferma la porte et resta immobile, hésitant. Alors Ann l'entoura de ses bras, prit sa tête lourde sur son épaule, et ils se mirent à balbutier, dans une extase mêlée d'épouvante.

« Je vais t'attendre, Barney, et apprendre à Mat que tu vas revenir, je gagnerai tout ce que je pourrai d'argent, je

préparerai la *Tête de Pirate*… pour le cas où tu voudrais y venir.

— Dieu sait que j'ai envie d'y aller au plus vite, mais écoute, Ann, tu ne veux pas que Mat ait pour père un scélérat.

— Mais il l'a déjà ce père, et ce n'est pas un scélérat.

— Oh ! si, j'en suis un… j'étais bien et pleinement coupable, au moins légalement, et un homme qui est assez égoïste pour vouloir occuper une position élevée, que ce soit un juge, un sénateur, un chirurgien ou un évêque, n'a pas le droit de commettre même une erreur professionnelle. J'ai ce que je mérite. Et regarde-moi ! »

Il était assis en face d'elle, et plus que son visage ravagé, plus que la saleté de ces belles mains grasses dont il avait été fier autrefois, ce qui était douloureux, c'était de voir avec quelle timidité il se tenait, loin d'elle, sur le bord de sa chaise. Et il ne parlait pas comme naguère avec calme, mais trop impétueusement, comme un homme qui a médité dans la solitude et qui veut donner toutes les explications possibles avant que son auditeur soit las :

« Je crois que j'aurais rendu la même sentence dans cette affaire des égouts, même si les entrepreneurs n'avaient pas, comme ils disaient, « manifesté leur satisfaction… » oui, *je le crois*. Et je me considérais comme supérieur à beaucoup d'autres juges. Personne n'a jamais réussi à m'acheter pour me faire rendre un jugement que j'aurais cru faux… et tu ne peux imaginer combien de fois on a essayé, en cette époque bénie de la fraude. Aucune combinaison de contrebande d'alcool ne m'a jamais amené à laisser échapper un scélérat ou un meurtrier, ou à empêcher la commission de surveil-

lance des prisonniers sur parole de renvoyer au cachot un récidiviste qui, se parjurant, reprenait son trafic.

» Mais je comprends à présent que j'étais ce qu'il y a de pire dans la faiblesse, un homme du juste milieu, des compromis. Je ne suis pas devenu plus moral, mais plus positif. Il aurait fallu être ou bien un intransigeant de la perfection, n'acceptant pas même un cigare de cinq cents de quiconque touchait, si peu que ce fût, à un procès, ou alors un tripoteur résolu, estimant franchement qu'aujourd'hui la plupart des occupations, qu'on vende de la pâte dentifrice ou qu'on prêche pour la radio, ne sont que des combines malpropres, et que c'est folie de ne pas empocher tout ce qu'on peut. Je n'étais ni l'un ni l'autre, j'étais un homme respectable… et je jouais au billard avec les héros connus des plus beaux coups, et, comme tant de bons citoyens, j'avais pour bootlegger un assassin fameux. Je n'étais ni le loup ni le chien de meute. C'est cela qui m'écœure, la faiblesse et la prudence de ma conduite. Voilà ce que je veux corriger quand je sortirai d'ici. Je veux être ou un trafiqueur ou un saint… si tant est que le fils du vieux Mat Dolphin puisse être un saint. Si tu peux vraiment m'attendre… Ah ! Dieu ! j'espère que tu le feras… il ne faut pas, dans ton intérêt… mais j'espère tout de même que tu m'attendras – eh bien, en ce cas, il faudra que je fasse une tentative pour arriver à la sainteté. Tu as toi aussi des notions dans ce sens-là, n'était une légère propension aux enfants naturels… Chérie, va !

— Je t'attendrai, je serai à la porte de la prison. Essaye un peu de me lâcher !

— Tu sais, il ne me restera pas grand'chose… avec cette crise par-dessus le marché. J'ai constitué un fonds de réserve qui assurera l'existence de Mona et de ses filles : je

n'aurai plus jamais à m'inquiéter d'elles. Mais pour nous et pour Mat… ça ne va pas si bien. J'aurai peut-être sauvé du naufrage une dizaine de mille dollars. Nous pourrions aller dans l'Ouest et acheter une ferme ou quelque chose, mais les îles de la Grèce, ces îles ou aimait et chantait l'ardente Sapho, j'ai peur que nous ne les voyions jamais.

— Je m'en moque bien. Je ne désire qu'une chose, de te voir jouer avec Mat, bien que je sois une professionnelle… une gardienne de prison. Oh ! ça me tourmente tous les jours maintenant, ça me tord, comme les douleurs de l'enfantement, de penser que je suis une directrice de prison et toi un prisonnier.

— Il y a une chose curieuse, pour en revenir à ce que je disais, que j'étais un si bon juge. Maintenant que je suis l'un d'eux et comme eux – et malgré ces chers petits taquins qui me blaguent parce que j'ai été juge, et Dieu sait que je ne leur en veux pas ! – je vois quels braves types sont une bonne partie des condamnés ; je me rends compte que, quand je me croyais le plus sévère et le plus équitable et que je prononçais les verdicts les plus rigoureux, c'est alors que j'étais peut-être le plus coupable, et que s'il m'arrivait de me montrer sentimentalement immoral et indulgent, c'est alors que j'étais peut-être le plus près de rendre la justice. Je n'avais jamais pensé que je serais un gibier de potence, ni que je serais désespérément amoureux d'une femme intelligente. Je n'avais jamais songé que je mettrais en doute le pourvoir suprême qu'ont les juges de décider si certaines circonstances exigent qu'un homme passe huit, dix ou quinze ans dans un enfer moisi. Je n'avais apparemment jamais réfléchi… Oh ! je bavarde sans arrêt. J'ai gardé le silence depuis deux mois dans ma cellule. Parle-moi encore de Mat, et de toi, encore, encore !

— Tes pauvres mains… comme elles sont abîmées ! Tu devrais être dans un bureau ou à la bibliothèque.

— Non, on m'a offert les deux, mais il m'a semblé que ce serait une sorte d'avantage immérité. Je veux faire pénitence ! J'en parlais aux accusés. Honnêteté vaniteuse, contre nature, œuvre des prêtres ! Je ne veux pourtant pas de faveurs, j'accepterai ce qu'on me donnera. En somme, le seul privilège que je désire maintenant, c'est de te voir aussi souvent que possible. Vite… on vient. »

Un furieux baiser avant que le directeur n'entrât.

Ann le vit dès lors une fois par mois, et chaque mois paraissait plus long que les autres, six ans semblaient follement intolérables et les mèches grises s'épaississaient dans ses cheveux.

XLVII

Ann fut étonnée en découvrant ce qu'elle pouvait gagner d'argent, quand, pour la première fois de sa vie, elle s'appliqua à ce triste métier. Elle en conclut que la qualité maîtresse des millionnaires ne se trouve pas dans leurs plans méthodiques, leur don pour choisir leurs collaborateurs, ni dans une imagination qui prévît les besoins futurs du monde en objets aussi séduisants que l'essence, les flacons de poche et la farine d'avoine en paquets rouges, mais simplement dans une stupidité assez grande pour consentir à sacrifier leur vie à la conquête de l'argent.

Elle allait avoir une demeure pour Mat et pour Barney.

Elle habitait à présent un appartement plus grand que celui qu'elle avait eu à l'hôtel, mais moins élégant et meilleur marché. Ses seuls luxes étaient la nurse pour Mat, son lait et ses vêtements de laine blanche. Elle avait acheté la *Tête de Pirate*, mais, naturellement, elle s'était aperçue que meubler la maison, y installer une salle de bains et nettoyer une cour en si mauvais état, coûtait infiniment plus qu'elle ne se l'était figuré.

Elle avait été une proie facile pour les secrétaires de club qui lui écrivaient : « Nous désirons si vivement avoir une conférence de vous, mais cette année précisément nos fonds sont assez bas, et nous ne pourrions malheureusement faire plus que vous rembourser vos frais. » Elle avait maintenant pour ses conférences un agent qui, sans aucune illusion, préférait l'argent comptant aux promesses, et deux ou trois soirs par semaine elle parlait sur une place publique,

dans un club ou une église, d'Hartford à Baltimore, touchant de cinquante à cent cinquante dollars par conférence, traitant en somme tous les sujets connus qui ont quelque rapport avec les criminels, le féminisme, l'éducation et une vague théorie mystique qu'on nomme psychologie.

Par l'intermédiaire de Malvina Wormser, on lui offrit de tenir une rubrique dans un journal syndicaliste, sous le titre : « Pour empêcher les femmes de mal tourner ». Cela la dégoûtait assez. Elle n'était pas capable de décider ce qui était le plus criminel, de la sentence de Barney dans l'affaire des égouts ou de ses tartines syndicalistes à elle ; mais, par les soirées chaudes, à la fin de cet été-là, alors que Barney était en prison depuis trois mois, puis, par de brillantes matinées de dimanche en septembre, quand elle grillait d'envie de s'enfuir avec Mat sur les collines de Westchester, ou encore les soirs d'hiver, quand, après minuit, il faisait froid dans son appartement, elle travaillait, un manteau jeté sur son peignoir de bain et sa robe de chambre de flanelle, peinant sur des réponses – parfois même, quand la récolte était maigre, sur des demandes et des réponses – à des ouvrières, des habitantes de petites villes ou des femmes angoissées qui voulaient savoir comment aimer sans risques, si un amant sobre valait mieux qu'un mari buveur, comment redevenir un être humain après avoir perdu cette qualité dans une maison de correction, et si les bas de soie menaient toujours à la potence.

Il n'y avait pas de fines herbes dans la prose d'Ann, ni d'estragon ni de cerfeuil : c'était l'honnête hachis de corned-beef de la littérature. Mais elle prenait tellement sa tâche au sérieux, elle travaillait si assidûment, qu'elle en imposait à quelques milliers de lecteurs de Bangor à San-José, et à

coup sûr elle conquit cette preuve certaine de succès qu'est la désapprobation de l'entourage.

Russell, lui téléphonant – en vain – pour être reçu chez elle, termina un entretien assez acerbe par ces mots : « Savez-vous ce qui me fait rire ? C'est de me rappeler la façon dont vous m'avez attrapé pour être entré dans les affaires, et puis de vous voir débiter ces balivernes douceâtres dans les journaux. » Pearl MacKaig téléphona pour dire qu'Ann par ses articles ne contribuait nullement au plan quinquennal de l'U.R.S.S. Malvina, par contre, qui en littérature avait autant de goût qu'un lapin, lui dit : « Épatant, ma chérie, et je pense souvent que cela signifie probablement quelque chose. » Quant à Barney, excellent juge, puisque ses auteurs favoris étaient Hermann Melville, Samuel Butler, Sakri et P. G. Woodehouse, il ne vit jamais ces articles, ne connut jamais leur existence.

Elle prit sournoisement l'habitude d'aller dans les agences de tourisme, dans les bureaux de chemins de fer, pour y prendre des brochures de publicité sur les vergers et les ranches de l'Ouest. Ils ressemblaient aux descriptions du ciel faites par un prédicateur de la Pentecôte. Tous les jours Ann se voyait, avec Barney et Mat, dans un verger de cerisiers de Santa Clara Valley, ou de pommiers sur la rivière Columbia. Elle se délectait aux images violemment colorées de montagnes et de sentiers, ou de bungalows enfouis parmi des orangers. Mais elle n'avait pas le goût des paysages pour eux-mêmes, et elle n'y voyait jamais qu'un fond, brillant, calme et sûr pour son homme et son enfant.

À ces tâches elle en ajoutait encore une autre. Constamment et sans scrupule, elle travaillait à obtenir la grâce

de Barney. Elle s'insinua dans le « Comité d'une Fédération d'État des clubs féminins pour l'inspection des prisons », ce qui l'obligeait à voir souvent les conseillers du gouverneur, et, adroitement – elle l'espérait du moins – elle amenait la conversation sur Barney et ses mérites et, ce qui à ses yeux était indiscutable, soutenait qu'être condamné était, pour un pareil homme, un châtiment suffisant.

Dans le comité, elle s'aperçut que la Femme Supérieure, doctoresse Ann Vickers, n'était pas tout à fait aussi estimée qu'autrefois. On respectait sa science, mais, elle, on la surveillait. Elle se rendait compte que, si elle avait imposé silence à madame Keats, il devait courir des bruits sur sa moralité. Cela lui était bien égal à elle, l'élève de l'école du dimanche de Waubanakee, la vierge de l'Y.W.C.A. de Point-Royal, pourvu qu'elle put conserver un semblant de vertu jusqu'à la libération de Barney.

Le plus dur de tout, presque aussi dur que de voir emmener Barney prisonnier, fut d'aller solliciter pour lui le juge Lindsay Atwell.

Elle avait rencontré Lindsay trois fois en quatre ans depuis leur rupture et toujours par hasard, dans une réception ou à des réunions de commissions ; ils s'étaient poliment demandé des nouvelles de leur conjoint, avaient menti comme il convenait en répondant, et montré, de façon générale, une odieuse cordialité.

Elle téléphona, puis se rendit à son bureau, à quelques pieds de la salle horrifiante où le juge avait anéanti Barney, où Barney avait ruiné tant d'autres hommes.

Lindsay était plus mince, plus gris, plus usé, comme un vieux lévrier.

« C'est un grand plaisir pour moi, Ann… si je peux encore vous appeler ainsi ?

— Bien entendu, Lindsay, toujours, j'espère.

— Vous paraissez en très bonne forme. Et votre mari va bien ?

— Vous voulez dire Russell ?

— Mais… dame…

— Naturellement… que je suis bête et, étourdie ! Et bien, à dire vrai, j'ai rompu avec Russell. Voilà même plusieurs mois que je ne l'ai vu.

— Oh ! je suis désolé…

— Ne le soyez pas, moi je ne regrette rien. Nous nous sommes séparés très amicalement, vous savez. Nous avons simplement constaté que nous ne pouvions nous entendre.

— Ah ! oui, oui… mais votre enfant… j'ai appris que vous en avez un. Cela m'a fait grand plaisir, Ann, et – ai-je besoin de le dire ? – envie. Je ne me rappelle seulement pas bien si c'est une fille ou un garçon.

Mais au bout de dix minutes de ces courtoises niaiseries elle lança :

« Lindsay, j'ai besoin de votre appui pour une chose à laquelle j'attache grande importance, qui me tient tout à fait au cœur, si vous ne me jugez pas trop sentimentale : je voudrais obtenir la grâce du juge Bernard Dolphin.

— Dolphin ? fit Lindsay impassible. Mais pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— C'est un grand ami de… heu… de Malvina Wormser et par conséquent de moi.

— J'aurais cru que ses seuls amis, s'il lui en reste – pardonnez-moi mon cynisme, mais, voyez-vous, je le connais – j'aurais cru que ce ne seraient que des politiciens suspects et des bootleggers.

— Mais vous ne pouvez pas le connaître ! Il avait – ou il a – un grand défaut, qui était aussi un grand mérite, sa fidélité à tous les groupes dont il faisait partie. Il jouait le jeu, comme on dit.

— Et comme on dit, ma chère Ann, c'était un très vilain jeu. Je ne sais si vous pouvez comprendre ce que représente pour moi l'honneur de la Cour ? Il ne faut pas me juger trop étroit ou trop sévère si je dis que je considère Dolphin à peu près comme vous le faisiez de cet ignoble surveillant, ou quel que fût son titre – vous l'appeliez le capitaine je ne sais quoi – de Copperhead Gap. Vous savez, je pense, quelle profonde estime, je dirai même quelle affection j'ai pour vous. Je reconnais en toute humilité qu'à l'époque où nous nous voyions beaucoup – et ç'a été ma timidité, plutôt que le manque de désir, qui m'a empêché d'essayer de vous fréquenter davantage – mais, je vous l'assure, en ce temps-là, c'était toujours vous qui mainteniez votre morale sociale à un niveau plus élevé et plus passionné que celui auquel j'étais capable d'atteindre. Mais à présent… absolument non. Je ne ferai jamais rien, en parole ou en action, pour abréger le châtiment hautement mérité de cet homme qui a péché contre le sanctuaire dont il était, par sa fonction même, le serviteur. »

« Maudite soit son intégrité ! Maudite sa vertu ! Cet homme-là n'a pas assez de sang dans les veines pour être tenté ! Et maudites soient particulièrement et par-dessus tout ses périodes arrondies ! » Ainsi pensait Ann dans le métro souterrain.

Mais ses imprécations étaient faibles, elle ne s'y entendait pas, et n'y cherchait un refuge que pour se dissimuler la douloureuse certitude que Barney continuerait pendant toute la durée de sa peine à être retranché de la vie, et à l'en exclure elle-même.

Et le mois suivant, en avril – il y avait deux ans qu'elle était allée avec lui dans la Vallée de Virginie, et onze mois qu'il avait été condamné – elle songeait si souvent au suicide que seuls la présence de Mat, ses drôles de grimaces, sa façon si amusante et si rapide de se traîner, ses balbutiements de « maman » l'empêchaient de recourir à cette évasion.

Ce mois de mai était trop chaud, et, ce soir-là, Ann trouvait intolérable son travail de journaliste ; son appartement lui était insupportable ; il était dans la Cent Huitième Rue, assez près du Parc Central pour que Mat pût jouir de ce luxe que sont les gazons, les arbres et l'air. Pourtant il était du côté d'East River, dans un quartier où les échelles de sûreté en cas d'incendie étaient noires et crasseuses, un quartier de brasseries, de marchands de charbon et de glace en de sombres sous sols, de boucheries kosher, de cafés hongrois, où, parmi les misérables bâtisses grises, subsistait çà et là un cottage à poutres apparentes datant d'un siècle. Ce n'était pas tout à fait un faubourg sordide, mais il s'en distinguait surtout en ce qu'il était moins gai. Pas de mères juives enveloppées d'un châle et bavardant assises sur leurs portes. Les

enfants qui emplissaient les rues, jouant à la balle, tombant sous des charrettes à bras, étaient moins gais que les petits bohémiens affamés des taudis. Mais ils étaient suffisamment bruyants, et par cette chaude soirée, où toutes les fenêtres étaient ouvertes, les cris des enfants étaient pour Ann autant de coups douloureux qui lui résonnaient dans la tête. Elle se tenait sur le frêle balcon de l'échelle de sûreté qui sentait le poisson frit, le chou et l'humidité des blanchisseries.

Durant les quatre longues années que Barney avait encore à faire en prison, même en espérant une réduction pour bonne conduite, sa liaison avec lui ne viendrait-elle pas à être connue ? Elle ne pourrait alors sauver la face, elle perdrait sa situation et devrait accepter la besogne qu'elle trouverait dans cette époque de chômage. Car soudain l'incertitude des emplois terrifiait des centaines, des milliers de féministes indépendantes, qui avaient pu déclarer allègrement : « Oh ! au diable mon mari et mon père, oui, et le patron aussi. Après tout, vous savez, je pourrai toujours servir à table. » Elles ne le pouvaient plus maintenant, elles ne pouvaient plus se montrer allègres. C'était une magnifique période pour les patrons hommes – sauf qu'ils avaient des chances, eux aussi, de perdre leur situation.

Mat, à présent, frais, rose et immaculé, serait-il réduit à jouer là, en bas, avec les autres au milieu des tas de poussière, des papiers déchirés et des boîtes à ordures ?

Elle entendit heurter à la porte extérieure de son living-room. Sa maison avait encore une certaine distinction, car elle avait un portier, mais qui n'en était guère un : ni semonces furieuses ni pourboires n'avaient jamais pu lui persuader qu'il devait annoncer les visites par le téléphone, et toute sorte de placiers, de mendiants et de quêteurs pour de

vagues œuvres de charité venaient frapper aux portes. Elle soupira, alla à sa table et sur sa machine à écrire tapa ces lignes : « … ainsi les filles qui sont portées à se révolter contre leurs parents feraient bien, avant de s'y décider, de lire la célèbre pièce ancienne, ***Le Roi Lear***… »

Nouveau coup à la porte et un « Entrez ! » indifférent. Pas de réponse : elle lève les yeux… Barney Dolphin est sur le seuil.

Elle restait bouche bée, la respiration coupée, lèvres tremblantes. Puis la vie fit explosion, elle vit que c'était Barney et déjà elle avait couru à lui en gémissant, l'avait attiré dans la pièce. Elle ferma la porte à clef… s'il s'était évadé ? Elle le poussa dans un fauteuil et s'agenouilla devant lui, les bras frémissants d'émotion tandis qu'elle saisissait, pour les baiser, ses pauvres mains.

« Oui, tout va bien : le gouverneur m'a gracié aujourd'hui. Je suis libre… pas même prisonnier sur parole. Réjouis-toi, Ann, ma chérie, ma chérie ! » Et appuyant sa joue sur les cheveux d'Ann, il sanglotait tandis qu'elle n'y réussissait pas.

Elle entreprit de le soigner et se précipita à la cuisine pour lui chercher un whisky et soda, mais trois fois, avant même d'avoir pilé la glace, elle dut revenir en courant pour s'assurer qu'il était bien là. Il s'était ressaisi maintenant et s'efforçait d'avoir l'air à son aise, de se tenir droit sur sa chaise, mais il retombait au bout d'un moment.

Il avait la figure de ce gris qu'on ne voit que dans les prisons et dans les hôpitaux, et les lèvres serrées, ayant perdu son ancienne gaîté. On eût dit qu'on lui avait tailladé les cheveux avec un vieux sécateur, et ses vêtements étaient

fripés. Mais c'étaient ses yeux qui faisaient mal à voir : ils suivaient Ann, la suppliant de veiller sur lui… non, l'implorant de lui permettre de rester là jusqu'à ce qu'il eût repris haleine.

Mais elle se chantait en dedans : « Je vais le guérir, guérir ses lèvres, ses yeux, ses mains ! » Il avala le verre de whisky d'un air d'admiration en marmottant : « Mon Dieu, le premier que je bois depuis un an ! Écoute…

— Attends, avant de parler… – Et courant à sa chambre elle rapporta une paire de pantoufles, les lui mit, après avoir délacé ses souliers.

— Mais elles me vont ! Comment est-ce…

— Je les ai achetées il y a un an, Barney. Elles t'attendaient.

— Hum ! Le service est mieux fait ici qu'à la prison. » Et il sourit presque.

Elle se souvint, dans une seconde de honte, du culte qu'elle avait eu un temps pour les mules rouges du capitaine Lafayette Resnick. La vie était un perpétuel recommencement… même en fait de pantoufles. Mais elle l'oublia pour s'écrier : « Qu'est-il arrivé, Barney, qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, je crois que ton ami le juge Lindsay Atwell est intervenu.

— Vraiment ? Oh ! c'est merveilleux. Je l'ai bien méconnu.

— Oui, tout à fait. Il s'est mis à la tête d'un comité de magistrats qui allèrent voir le gouverneur et l'entreprirent avec tant de vertu, insistèrent si énergiquement pour

l'obliger à me garder en prison à vie, que celui-ci s'est, je pense, mis en colère. Il m'a gracié brusquement, sans m'avertir. Le directeur est entré cette après-midi dans l'atelier des tailleurs – je suis devenu un assez bon coupeur de vestons. – Il faisait la grimace et j'avais envie de le transpercer de mes ciseaux. Mais il m'a dit : « Juge, venez dans mon cabinet. » Là il m'a annoncé la nouvelle, m'a fait changer de vêtements dans sa propre maison, et j'étais si ahuri que je roulais dans le train avant d'avoir compris que j'étais… mon Dieu, libre ! Je peux marcher dans les rues ! Je peux parler à des étrangers ! Je peux entrer dans une bibliothèque publique, acheter des cigarettes… Je peux venir chez toi ! Et je suis encore abruti, je dois avoir un air épouvantable. Mais ils ne m'ont pas eu, pas tout à fait. Je me remettrai, si tu m'aides… si tu veux bien de moi ! »

Elle lui dit ce qu'il fallait.

Il se frotta les yeux, et posa son verre, encore aux trois quarts plein. « Je ferai bien d'y aller doucement, je crois. Je n'ai pas l'habitude. Non, j'oubliais, ça n'a pas été tout. Les journaux avaient, je ne sais comment, eu vent de la nouvelle – trop tard cependant pour ceux du soir – et les reporters attendaient aux grilles de la prison, devant et derrière. Le directeur m'a fait filer en douce, un chandail par-dessus mon costume, au volant d'un camion de blanchisseur – la seule chose utile que j'aie faite, je crois, en dehors de ma rencontre avec toi. Aussi à présent les journalistes vont-ils être plus que jamais à mes trousses. Il faudra sans doute que je m'en aille ce soir à Long Island. Mais Ann, mon Ann, il fallait que j'aie quelques minutes de paradis avec toi avant de les affronter… et ***elle*** aussi.

— Tu ne vas pas t'en aller ! Tu vas rester ici ce soir. Non, tu vas… »

Elle courut au téléphone, rajeunie de dix ans, de vingt ans plus gaie. « La maison O'Sullivan, location d'autos ? Il me faut une limousine immédiatement, pour Scarsdale. Doctoresse Ann Vickers, directrice de la Maison Industrielle de Stuyvesant. Chez moi, Cent Huitième Rue, sur-le-champ. »

Elle s'agenouilla de nouveau près de lui, mais elle était détendue cette fois et lui aussi.

« J'ai acheté la ***Tête de Pirate***, tu te souviens ? Il n'y a encore que trois pièces qui soient meublées, mais nous y allons ce soir pour notre véritable lune de miel. Je serai obligée de revenir ici tous les jours, mais je rentrerai bien vite et tu resteras jusqu'à ce que tu aies envie de voir les reporters… et Mona et tes filles. Ça va ?

— Oui.

— Pendant ce temps-là, charge tes hommes de loi de faire tous les arrangements nécessaires et de recevoir les reporters… de leur dire que tu es parti en croisière sur un yacht, pour te remettre de ton injuste emprisonnement… n'importe quelle bonne blague, mon chéri.

— Je sais. Je commencerai ma régénération morale en mentant ?

— Parfaitement. Il y a eu assez de martyre dans cette famille, en particulier ces derniers temps, mon amour. Et je ne t'ai pas encore donné un baiser ! Et j'en rêve depuis un an ! »

Elle avait un accent d'incrédulité dans la voix.

« Nous avons peut-être dépassé le stade des baisers…

— J'espère bien que non !

— Eh bien, je ne serais pas étonné que la pénitence ait rendu trop éthérée notre nature animale. Oh ! mon Dieu, Ann, je ne puis le croire… c'est impossible… je suis avec toi, libre ! Il m'est même permis de trop parler ! »

Avant que la voiture ne vînt les prendre, il alla sur la pointe des pieds dans la nursery, et resta un long moment à méditer sur son fils qui dormait, si serein, dans une demi-lumière, d'une pureté si supra-terrestre et que n'avait pas souillée la vie. Au pied du berceau gisait un ridicule singe en flanelle grise, à casquette rouge. Barney donna un baiser à Mat et se retira sans bruit, souriant désormais. Ce fut Ann qui eut à lutter contre ses larmes, car rien n'était plus triste que ce sourire.

Tout le long du chemin jusqu'à Scarsdale il serra la main d'Ann dans la sienne, même quand il se penchait pour l'embrasser. Mais ils causaient sans passion, assez pratiques pour aborder la question argent. Il lui resterait de huit à dix mille dollars, et elle lui annonça fièrement qu'elle en avait mis deux de côté et en outre payé en partie la ***Tête de Pirate***.

« Nous pouvons aller dans l'Ouest, où l'on ignore ton histoire, dit-elle, et acheter une ferme pour y habiter jusqu'à ce que tu sois réintégré à la Cour, si c'est comme cela qu'on dit.

— En attendant, je pourrais probablement m'occuper de ventes d'immeubles, je m'y entends bien.

— Mais d'abord terminons la bataille. Russell divorcera assez vite d'avec moi. Je pense que Mona voudra aussi à présent… ou n'est-ce pas ce que tu désires ?

— Si, bien entendu.

— En attendant, vivons paisiblement ensemble, et que le scandale éclate. Je serai destituée, mais j'aurai une telle satisfaction à dénoncer tous les politiciens, y compris un sénateur qui m'a offert dix mille dollars pour laisser évader une prisonnière. Ce sera une magnifique et dernière lutte. Et alors je serai prête pour une autre situation. J'aurai toujours des fonctions – autant t'habituer à cette idée – être amoureuse ne contribue qu'à faire de moi une féministe plus acharnée. Et, soit dit en passant, il se peut qu'il n'y ait pas de scandale, si nous l'acceptons : on croira que nous avons des armes cachées. Cela, te plaît-il ?

— Admirable ! Je pourrais me reposer un mois. Mais, Ann, ma chérie, je ne peux pas rester à la maison, à ne rien faire que flâner dans un jardin, pendant que tu affronteras le combat et gagneras notre vie. Si je pouvais prendre un mois de vacances, et qu'ensuite nous allions dans l'Ouest commencer à travailler sur-le-champ, ce serait parfait. Mais être ton pensionnaire pendant des mois… je souhaiterais presque que tu n'eusses pas acheté la ***Tête de Pirate***.

— Ah ! bien. J'ai pensé que tu serais peut-être de cet avis et j'ai en vue un acquéreur à qui je revendrais la maison avec un petit bénéfice. Mais je ne voulais pas te le dire avant de connaître exactement ton sentiment. Que dirais-tu de l'Oregon et de la culture des pommes, à nous trois, toi, moi et Mat ?

— Mon Dieu, je n'ai jamais beaucoup tenu aux pommes, qui m'ont toujours fait l'effet d'un fruit sans grande saveur, mais j'aimerais passer un mois dans les montagnes et puis – il lui lâcha la main une seconde, se gratta le menton et dit d'un ton sérieux – : Ann, je crois que je vais me mettre à l'œuvre et gagner un million de dollars en vendant des propriétés. »

Elle ne le croyait pas. Le temps était passé de ces fortunes invraisemblables. Mais elle était enchantée que déjà, en deux heures, cet homme abattu, suppliant, se fût transformé en cet être ambitieux, plein de confiance en soi, que sont au fond du cœur tous les mâles vigoureux.

Bientôt il s'inquiéta : « Tu dis que tu n'as pas peur d'un scandale, mais ne penses-tu pas que tout s'arrangerait mieux pour toi si tu donnais ta démission ?

— Non… tu ne voudrais pas ! Je n'ai pas conscience d'avoir fait quoi que ce soit qui exige ma démission. Il est si juste que je sois avec toi ! Ah ! ça ne servirait à rien de démissionner. On croirait simplement que je m'enfuis.

— Et les conséquences de ce scandale pour Mat dans l'avenir ?

— Écoute, nous entrons dans un âge nouveau. Quand Mat aura seize ans, il devra chercher dans un dictionnaire le sens du mot scandale. Non, ma devise, je l'emprunte à ce brave vieux pirate, le duc de Wellington : « Révélez tout et qu'on vous condamne ! »

Ils arrivèrent à la *Tête de Pirate*, et elle l'aimait tant, qu'elle ne lui imposa pas, pour ce soir-là, le devoir d'admirer

ses bibliothèques encastrées dans les murs, son linge, ses meubles peints. Jusqu'au lever tardif de la lune, ils restèrent assis dehors, étroitement enlacés, et ils avaient une telle confiance dans la vie qu'ils pouvaient garder le silence.

Quand elle se réveilla, au grand jour, il était sorti de leur chambre, et elle fut absolument épouvantée : s'il s'était vraiment évadé de la prison, s'il n'était venu passer qu'une nuit avec elle ? Elle courut à la fenêtre et s'y arrêta en riant doucement.

Barney, en manches de chemise et fumant sa pipe, marchait dans le jardin encore inculte. Il s'arrêta un moment, faisant des gestes avec sa pipe : elle devina qu'il combinait comment on pourrait mieux disposer le massif de rosiers.

Quand elle descendit, elle trouva le premier déjeuner préparé.

« Mais c'est merveilleux ce que tu as fait là, Barney !

— Le café est-il bon ? Vraiment bon ? L'est-il ?

— Admirable ! (Et par une heureuse chance il l'était.)

— Alors, tout va bien, Ann.

— Oui, Milord.

— Je trouve que ce terrain où sont plantés les rosiers ne vaut rien. Il faudrait y mettre une masse d'engrais.

— Oui…

— D'ailleurs, je ne serais pas très pressé de vendre cette maison, même si nous devons aller dans l'Ouest. Nous avons là… pour mieux dire, tu as là un excellent placement.

— Je suivrai naturellement ton conseil.

— Et puis, pendant que j'étais en prison, j'ai lu dans *le Journal des économistes* ton article sur les rapports entre le crime et la tuberculose. Je discuterai tes chiffres. Veux-tu que je les reprenne ?

— Oh ! tu ferais cela ? Ce serait joliment bon de ta part. Oh ! Barney ! » dit sur un ton d'humble extase la Femme captive, la Femme libre, la Femme supérieure, la Féministe, la Femme d'intérieur, la Femme passionnée, la Femme cosmopolite, la Femme de la campagne… la Femme.

Il marchait de long en large. Elle vit avec horreur qu'inconsciemment il suivait un tracé fixe : neuf pieds dans un sens, deux en travers, neuf en retour, deux en travers, neuf en remontant, immuablement, tout en murmurant :

« C'est pourtant l'audace la plus impie de ma part que de te critiquer en quoi, que ce soit, ma chère ! »

Elle dit, en donnant à ces mots aussi peu d'importance que possible : « As-tu jamais songé, Barney, que nous sommes à présent sortis tous les deux de prison, et que nous devrions avoir l'intelligence de nous en réjouir ?

— Mais comment toi…

— Toi, toi et Mat, vous m'avez tirée de la prison de Russell Spaulding, de la prison de l'ambition, de la prison du désir des louanges, de la prison de mon moi. Nous sommes sortis de prison !

— Ma foi oui, nous le sommes ! »

Et il se remit à arpenter la pièce, mais ce n'était plus dans un espace de neuf pieds sur deux.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
https://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2024

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.